



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

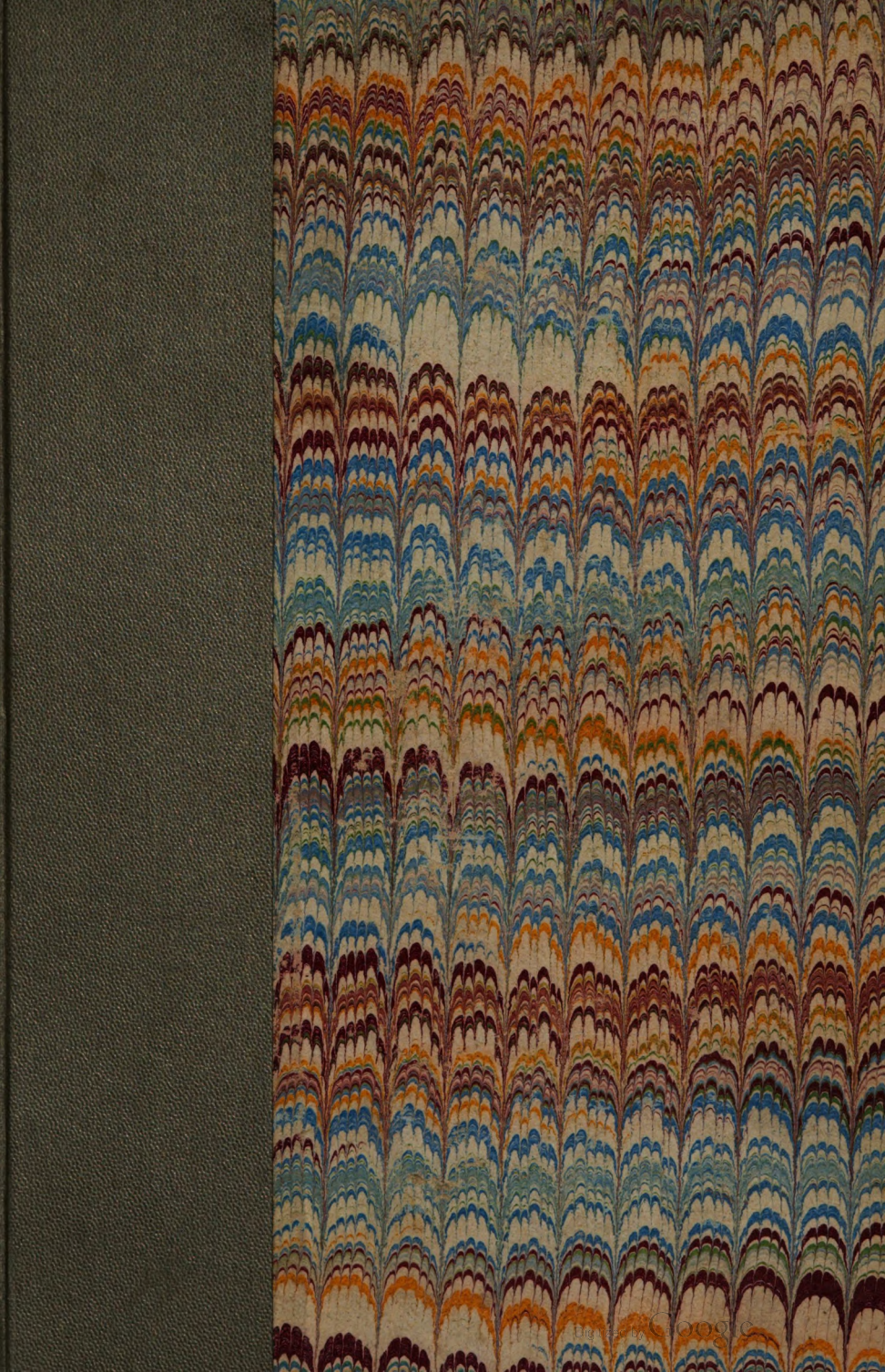
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HS 183
I 57

044015

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



FROM THE INCOME
OF A BEQUEST
MADE BY
BENNO LOEWY
1854-1919

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 089 873 800

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

25^e VOLUME. — 7^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Octobre 1894)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Notre nouvelle administration.* LA DIRECTION.
(p. 1).
Le Concile de Nicée **Eugène Nus.**
(p. 2 à 11).
L'Hallucination **Guymiot.**
(p. 12 à 20).
Jeanne Leade (fin) **Sédir.**
(p. 20-43).
- PARTIE PHILOSOPHI-QUE ET SCIENTIFIQUE** *Un Calendrier magique, avec tableaux.* **Dr Fugairon.**
(44 à 52).
L'Au-Delà. **E. Burton.**
(p. 52 à 63).
Paracelse et ses 14 livres des Paragraphes. **E. Bosc.**
(p. 64 à 73).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *La Vision de Nehor (poésie)* **J. de Tallenay.**
(p. 74 à 75.)
Maison hantée **Bulwer-Lytton.**
(p. 76 à 91).

Groupe indépendant d'études ésotériques. — Kvmris. — Répercussions des blessures de l'astral. — Le Pater des Atlantes. — Une Surprise. — Nouvelles diverses. — Bibliographie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

A742134
PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine de forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et de nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. § — JULES DOINEL, S. I. (D. G. E.),
— *Ep. Gnost.* — STANISLAS DE GUAITA, S. I. § — MARC HAVEN,
S. I. § — JULIEN LEJAY, S. I. § — ÉMILE MICHELET,
S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
MOGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. § — PAPUS, S. I. §
— QUERENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I. (C. G. E.) —
SELNA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BA-
RADUC. — Le F. BERTRAND 30°. — RENÉ CAILLIÉ. —
CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. —
G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉ-
ZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L.
LEMERLE. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE
NUS. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. RAYMOND. — A. DE
R. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. —
G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
JOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — ÉMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — YVAN DIETSCHINE. —
MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — J. DE TALLENAY. —
BERT DE LA VILLEHERVÉ.

HS 183

I 57:25 36

L'Initiation du 15 octobre 1894

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Secrétariat :

M. PAUL SÉDIR
4, Avenue de l'Opéra, 4
PARIS

Quartier Général :

29, Rue de Tréville, 29
PARIS

But. — Le Groupe a pour but principal d'étudier théoriquement et expérimentalement les forces encore non définies de la Nature et de l'Homme — en dehors de toute secte et de toute personnalité.

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation ni droit d'entrée. — Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre sur demande affranchie adressée au *Secrétariat*.

Organisation. — Le Groupe comprend 22 commissions d'études au Quartier Général à Paris.

Il compte actuellement 80 branches et correspondants au dehors, et environ 1,600 membres.

Les règlements du Groupe sont insérés dans *l'Almanach du Magiste* (1894-1895), un vol. in-18 de 250 p. ; prix, 2 fr. 50, chez Chamuel, éditeur.

Des conférences et des cours ont lieu régulièrement au Quartier Général.

Renseignements. — Pour tous renseignements sur le Groupe ou les sociétés adhérents dans les différents pays, écrire en joignant un timbre pour la réponse à M. Paul Sédire, 4, Avenue de l'Opéra, Paris.

113700

GREVILLE

3 11

Changement d'Administration

DE L'INITIATION

Notre ami Chamuel, l'heureux éditeur à qui le Spiritualisme doit déjà la publication de 160 ouvrages, vient de se rendre acquéreur de *l'Initiation*. C'est donc 29, rue de Trévise, que devront dorénavant être adressés tous les abonnements et réclamations. Nous engageons tout spécialement nos abonnés à nous signaler les numéros qui n'arriveraient pas régulièrement afin de faire à la poste les réclamations nécessaires.

En quittant l'éditeur Carré, nous tenons à le remercier de ce qu'il a fait pour *l'Initiation* qu'il a acquise alors qu'elle ne faisait pas encore ses frais et qui a été amenée, sous son administration, à cette clientèle de 1,600 lecteurs qui fait de notre organe une des rares publications périodiques *gagnant de l'argent*. Ce détail, bien que très matériel, a son importance pour prouver la vitalité de l'occultisme. Voilà pourquoi nous avons pu créer un organe hebdomadaire, le *Voile d'Isis*, qui va prendre un nouvel essor sous peu.

LA DIRECTION.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LE CONCILE DE NICÉE⁽¹⁾

Défrayés des frais de voyage par les finances de l'Etat, des quatre points cardinaux les évêques accoururent. Ils seraient venus de la lune, si la lune eût eu des évêques, pour voir un Empereur chrétien.

Il y a désaccord sur leur nombre. Le chiffre officiel de l'Eglise en inscrit trois cent dix-huit. Selon le patriarche Euty chius, renommé par ses biographes pour sa profonde connaissance des choses ecclésiastiques, il y en eut deux mille quarante-huit. Mais il paraît que Constantin, pour circonscrire le débat dans des limites possibles, fut obligé d'éliminer la plupart de ces chefs d'Eglise.

(1) L'éditeur Flammarion met en vente ce jour même l'œuvre posthume d'Eugène Nus « *Vivisection du Catholicisme* ». Nous sommes autorisés spécialement à présenter à nos lecteurs un extrait de cet ouvrage remarquable que tous les spiritualistes voudront posséder. Jamais une telle lumière n'avait été projetée sur les origines et l'évolution du catholicisme. (En vente chez Chamuel, 29, rue de Trévisé, 3 fr.)

« Ayant entendu les avis de tous les évêques assem-
« blés, écrit Eutychius, il fut étonné de la diversité
« des croyances. Il y en avait qui faisaient deux Dieux
« du Christ et de sa mère, qu'ils subordonnaient éga-
« lement au Dieu suprême ; c'étaient les Barbares ou
« Marcionites ; d'autres, c'étaient les Sabelliens, fai-
« saient naître le Verbe du Père, comme la flamme
« de la flamme ; d'autres encore, les Eliens, faisaient
« traverser Marie par le dit Verbe, comme de l'eau :
« entré par l'oreille, le Verbe était sorti par où sortent
« les enfants. Il y en avait qui faisaient créer l'Homme-
« Christ par Dieu même, pour l'envoyer habiter dans
« fils de Marie qui avait ainsi pu être appelé Fils de
« Dieu, ce Dieu étant unique et simple de substance
« comme de personne, sans Verbe ni Saint-Esprit :
« c'étaient les Pauliniens de Paul de Samosate. Les
« Marcionites reconnaissaient trois Dieux : le bon, le
« mauvais et le moyen. »

Ces diverses opinions pouvaient certes se soutenir, ni plus ni moins que les autres. Mais, au lieu de l'unité, on abordait le chaos. Trois cent dix-huit s'entendant pour réprover les systèmes de leurs collègues, Constantin leur confia la tâche d'établir un Credo commun, dans lequel il se chargeait de ranger toutes ces Eglises. Même dans les trois cent dix-huit, sélectionnés par l'Empereur, la plupart étaient peu aptes à digérer ces matières métaphysiques. Au dire de l'évêque Sabinus, qui recueillit les Actes du Concile, les pères de Nicée étaient aussi simples et aussi ignorants que, hélas ! ils étaient grossiers.

D'après les historiens de l'Eglise, le début ne fut

pas heureux. Selon Socrate de Sozomène, les Pères, croyant n'avoir été appelés en présence de Constantin que pour l'entretenir de leurs affaires personnelles, « oublièrent en un instant ce qui n'importait qu'à la religion et au culte, se prirent de violentes querelles, et s'accusèrent réciproquement avec une indécence et un acharnement indicibles. » Beaucoup remirent à l'Empereur des mémoires relatant les méfaits dont ils accusaient leurs collègues.

On croit, dit l'abbé Fleury, que ce furent les évêques ariens qui se rendirent coupables de cette infraction à la fraternité chrétienne. Si le brave abbé eût penché pour Arius, on *croirait* probablement que ce furent les évêques orthodoxes qui dénoncèrent leurs confrères. Eusèbe de Césarée, quoique inclinant vers l'hérésie, raconte le fait sans commentaire, et la postérité, *quelque reculée qu'elle soit*, n'éclaircira jamais ce point, car Constantin, en plein concile, lança au feu tous ces libelles sans vouloir y jeter les yeux.

« — Quand il entra dans l'assemblée, disent les « pieux écrivains, couvert de pourpre, d'or et de pierres, ses yeux baissés et la rougeur de son front « respiraient une douceur royale. Il refusa de s'asseoir « avant que tous les évêques eussent pris leur place « et lui eussent fait signe d'en faire autant. Alors il « s'assit humblement sur une chaise basse, toute brillante d'ornements en or. »

Sa réponse au discours d'Eusèbe de Césarée, qui lui souhaite la bienvenue, ne fut pas moins empreinte de modestie et de douceur :

« — Il conjura ces très chers ministres de Dieu de

« ne manifester qu'un même sentiment et qu'une
« même opinion, et de se rendre par là eux-mêmes
« très agréables à Dieu, tout en faisant une chose que
« lui, Constantin, regarderait comme étant, de leur
« part, le plus signalé des bienfaits. »

Si ce racontar officiel des premiers historiens de l'Eglise n'a pas été inventé par ces plumes sacerdotales, pour rehausser le sacerdoce dont le règne allait commencer, l'attitude prise par Constantin devant ces pères de Nicée, dont l'esprit et le caractère lui avaient, à première vue, inspiré une si mince considération, ne peut guère être attribuée qu'à la volonté d'inculquer à ses sujets le respect de ces évêques, ministres du Dieu chrétien dont il se faisait un associé. Mais peu importe le mobile ou la mobilité de ce César si justement rangé, dans tous les cas, parmi les saints de notre Eglise. Ce sont les œuvres du Concile et non celles de Constantin qu'il s'agit d'examiner.

Les trois cent dix-huit évêques furent présidés par Osius. On croit, dit l'abbé Fleury, que ce simple évêque de Cordoue fut président du Concile en qualité de légat du pape Sylvestre, empêché par son grand âge de faire le voyage de Nicée. L'abbé Fleury sait très bien que nul n'a pu croire cela, surtout au temps du Concile, où il n'y avait pas de pape. Le simple évêque de Rome fut convoqué comme les autres, et se fit représenter par deux membres de son clergé, uniquement destinés à faire tapisserie, car ces Latins, qui brillèrent rarement par la science, ne savaient pas même le grec. Si l'évêque de Cordoue fut le légat de quelqu'un, il fut celui de l'Empereur dont il était le

favori et le grand collaborateur, dans cette entreprise politique de concentration chrétienne.

Les *on dit* et les *on croit* de ce bon abbé Fleury, employés, annonce-t-il dans la préface de son histoire, pour exposer les affirmations dénuées de preuves suffisantes, comme on en rencontre tant dans les fastes ecclésiastiques, s'appliquent invariablement à un seul ordre de faits : ceux qui lui semblent utiles aux intérêts catholiques. Jamais on ne dit ni on ne croit ce qui pourrait contrarier les doctrines qui lui sont chères. Ne lui en faisons pas un crime ! nous glissons tous, plus ou moins, sur la pente de nos désirs, et ces faiblesses de l'esprit méritent d'être excusées quand elles sont involontaires.

Maintenant que le calme est rétabli et que tous les couteaux tirés ont été remis en poche, abordons, avec le Concile, la question qui l'a réuni, vaine, absurde, ou tout comme on voudra l'appeler, ainsi que l'a dit Constantin, avant qu'il se vît forcé de se mêler à la querelle.

Il s'agit donc de décider, à l'unanimité, ou tout au moins à la majorité des voix, si le Fils est créé par le Père. Jusqu'à la fin du III^e siècle, ce fut l'opinion générale.

Les apôtres, même Paul ; les évangélistes, même Jean ; les plus fantasques gnostiques, même ceux qui dans le Christ ne voyaient qu'une apparence, les partisans de l'hypostase, le supposant détaché de Dieu, avec mission de créer les mondes, ont tous admis que la source existait avant le ruisseau, le foyer avant la

flamme, et qu'entre la partie et le tout il y avait inégalité d'étendue, comme différence de qualité entre la cause et l'effet.

Mais cette vulgaire logique du simple bon sens humain, bonne pour les choses de la terre, n'est pas admise dans le ciel. A l'inverse des anciens sages, qui enseignaient dans leurs temples la loi d'unité de la vie expliquée par cet aphorisme : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », le Saint-Esprit des chrétiens, incarné dans quelques têtes, découvre, au bout de trois cents ans, que c'est justement le contraire. Dans la logique divine, le fils, qui est engendré, est pourtant inengendré, absolument comme le Père. Ce fils, qui n'est pas un fils, ne pouvant avoir de père, puisqu'il est inengendré, et qui pourtant prie son père dont il se déclare le fils, tous deux égaux en puissance, comme ils le sont en essence, quoique le père soit supérieur, ainsi que le fils l'a dit, et ce troisième inengendré, tout à fait égal aux deux autres, bien qu'il procède de l'un d'eux, ou même de l'un et de l'autre, — c'est une question à débattre, et qui sera débattue, à grands renforts de conciles, coupant même l'Eglise en deux, — constituent le plus beau gâchis divin qui ait jamais irradié de la pauvre cervelle humaine.

Ces malheureux n'ont pas vu qu'en basant leur orthodoxie sur la parité d'origine et l'égalité de puissance et de qualités de leur fils et de leur père, ils démentaient le fils lui-même qui répétait à satiété : « Mon père est plus grand moi », et qu'ils faisaient du doux Jésus le premier des hérétiques.

Entre la doctrine arienne et la consubstantialité, la distance était pourtant mince. Etant donnée l'idée empruntée au mythe hindou de l'incarnation divine, tout s'arrangeait aussi mystiquement que possible, sans blesser la saine raison. Voici la profession de foi des évêques ariens soumise au concile de Nicée :

« — Ils croient en un Dieu unique, seul inengendré, seul éternel, seul sans principe, seul immortel, seul tout-puissant, seul gouvernant et dirigeant toutes choses, qui a engendré son fils unique avant tous les siècles, afin qu'il existât et vécût, et par lequel il a ensuite créé les siècles et tout ce qu'ils comprennent. Ils confessent trois personnes: le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Dieu, cause absolue de tout, est seul sans commencement. Il fut avant le Christ qui n'est ni co-éternel, ni co-inengendré avec le Père. »

Certes, ces articles de foi, qui reliaient la croyance chrétienne à celle des vieux sanctuaires, par l'intermédiaire de saint Paul et de saint Jean, offraient une pâture suffisamment raffinée aux abstrauteurs de quintessence. Les plus mystiques des seconds fondateurs de l'Eglise, Justin, Cyprien, Denis l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien même, s'en étaient tous contentés.

« — Il fut un temps, dit Tertullien, où Dieu n'était ni juge ni père. »

Bien longtemps avant Arius, toute l'Eglise était arienne, sauf les sectes encore juives qui, comme Paul de Samosate, faisaient de Jésus un homme supérieur par ses vertus, et quelques philosophes unitaires à leur

façon, — c'était peut-être la bonne, — qui ne voyaient, avec Sabellius, dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit que trois aspects du grand Être.

De toutes ces inventions sur la Nature divine, la seule qui fût complètement extravagante était celle qui devait triompher. Et, pour que rien ne manquât à ce monument d'aberration, on déclara que c'était son absurdité même qui devait le faire accepter. Dieu, étant l'incompréhensibilité absolue, ne pouvait se rencontrer qu'aux antipodes de la raison qui est la faculté de comprendre. L'absolument insensé nous rapprochait seul de lui. C'est l'explication du *Credo quia ineptum*, plus logique qu'il n'en a l'air. — « Mon opinion, dit Athanase, est la seule que je ne comprenne pas. » C'est pour cela qu'il l'a soutenue.

Deux mots grecs, *homoousios* et *homoiousios* jouèrent un grand rôle dans le concile; *homoousios* signifie *même substance*, *homoiousios* semblable en substance. Athanase voulait le premier, Arius n'admettait que le second.

Cet *i* grec, appelé *iota* dans sa patrie, apporté, dit-on, comme un rameau d'olivier entre les belligérants, par la sœur de Constantin, au lieu d'être un trait d'union, ne fut qu'un brandon de plus jeté dans la grande discorde. On devine à quels *distinguo*, ornés de thèses et d'antithèses, se livrèrent ces docteurs pour déterminer le point précis où l'identique se sépare de l'homogène, où ce qui est semblable diffère, et où, trois personnes distinctes, unies quoique divisées, sans cesser de se confondre, sont l'une à la droite de l'autre, et la troisième on ne sait où, sauf quand

il y a des conciles qu'elle a mission d'inspirer.

L'*homoousios* d'Athanase finit pourtant par l'emporter, et la malheureuse princesse, qui comptait sur son *iota*, fut repoussée avec perte.

La grande déclaration de Nicée, qui fait encore loi aujourd'hui pour le monde catholique, se résume dans son anathème, accompagnement obligé de toutes les professions de foi :

« — L'Eglise de Dieu, catholique et apostolique, « anathématise ceux qui disent qu'il y avait un temps « où le Fils n'existait pas, ou qu'il n'existait pas « avant d'avoir été engendré. »

Arius et deux ou trois évêques refusèrent de se soumettre, préférant la malédiction. Le pouvoir séculier, qui ne voulait plus de disputes, déclara qu'*homoousios* était le mot véridique et envoya en exil tous ceux qui n'en voulaient pas. Pour en finir à jamais avec ce débat des essences qui troublaient la paix de l'Empire, un décret impérial condamna les écrits d'Arius à subir le supplice du feu. Ceux qui ne les brûleraient pas, ou ne les feraient pas brûler par les autorités compétentes, encourraient la peine de mort.

Avec la même facilité, Constantin trancha la question de la célébration de la Pâque, qu'un édit fixa au dimanche pour toute la chrétienté. Quelques menus canons concernant la discipline furent en outre élaborés, pour occuper les entr'actes.

Telle fut l'œuvre laborieuse du concile de Nicée accouché par l'opération césarienne, œuvre néfaste autant qu'inepte, qui n'a pu maintenir sa vie qu'à la

façon des vampires, en buvant des gorgées de sang.

Les politiciens d'aujourd'hui, qui prennent encore sa défense, disent que cette façon de concevoir la divinité a fait la civilisation et fut le salut du monde.

« — Si la doctrine arienne eût prévalu, a écrit M. le duc de Broglie, Jésus-Christ n'eût été qu'un demi-dieu. A côté ou au-dessus de lui, la crédulité populaire n'eût pas manqué de placer d'autres êtres surhumains, pour établir, quelques échelons entre le Ciel et la Terre. »

Il nous semble qu'en dépit de la divinité de Jésus, la crédulité populaire s'est suffisamment livrée à ce genre de fabrication. Si ces saints, parfaitement surhumains, puisqu'ils font tous des miracles, chacun dans sa spécialité, ces Madones, noires ou blanches, ces Notre-Dame de la Salette, de Lourdes et d'autres lieux, dont les chapelles font concurrence au maître-autel du Dieu suprême, ne sont pas au-dessus de lui, elles sont, du moins, tout à côté et diffèrent peu de la légion païenne rangée autour de Jupiter.

La superstition naïve a beau changer d'étiquette, elle est la même dans tous les temps, ainsi, hélas ! qu'un peu plus haut, ou (si l'on veut) un peu plus bas, la politique religieuse ou la religion politique.

EUGÈNE NUS.

L'HALLUCINATION

La matière solide peut passer à l'état liquide, de celui-ci à l'état vapoureux et de l'état vapoureux à l'état gazeux ; dans ce dernier état elle est invisible, c'est-à-dire qu'elle ne modifie plus pour nous les vibrations lumineuses ; aussi le vulgaire croit-il que la matière à l'état gazeux est anéantie. Pourtant il est facile de comprendre que, si nous voyons encore les vapeurs et si nous ne voyons plus les gaz, c'est que notre œil n'a pas une portée suffisante pour arriver à ce résultat et que, si nous trouvions le moyen d'étendre la portée de notre œil, il pourrait nous faire percevoir les gaz tout comme il nous fait percevoir la matière dans ses autres états.

Les gaz existent, quoique invisibles ; les chimistes le savent bien. Il y a encore d'autres choses qui existent sans qu'on puisse les percevoir directement : la chaleur, l'électricité, le magnétisme. Les effets produits dans le monde par ces choses prouvent que les substances appartenant au monde invisible sont aussi bien des réalités que les substances appartenant au monde visible.

Il y a encore d'autres choses qui sont invisibles : nos sentiments, nos idées, et qui cependant produisent des effets dans le monde physique. Rien peut-il pro-

duire des effets ? A coup sûr non. Les idées sont donc quelque chose ; il est vrai qu'elles n'appartiennent pas à la classe des objets physiques, qu'on ne peut pas les ranger parmi les choses matérielles ; mais forcément, elles appartiennent à un certain ordre d'existence que nous pouvons nommer le *monde idéal*. Nous devons alors considérer les idées comme des faits d'ordre idéal, tandis que les objets physiques sont des faits d'ordre matériel.

Le sens commun accepte les idées, comme tout le reste, sans en rechercher la nature ni l'origine ; si d'aventure son attention est attirée là-dessus, comme il n'a qu'un critérium pour estimer la réalité, à savoir les qualités physiques, il perçoit immédiatement que les idées sont dépourvues de ces qualités, d'où il conclut aussitôt qu'elles sont des non-réalités, des choses qui n'existent pas, des riens. Il pense que l'homme les crée en les tirant du néant et qu'en disparaissant de sa conscience, elles retombent dans le néant.

Cette opinion sert de base à la théorie de la création *ex nihilo* et aussi à la croyance au néant, idées répandues chez tous les hommes dépourvus d'éducation philosophique, comme il est facile de le constater dans leurs raisonnements qui fréquemment les contiennent à leur insu. Parmi les philosophes occidentaux, il en est peu qui aient su s'élever à la conception de l'existence réelle des idées, qui aient reconnu en elles des êtres et des objets appartenant à un ordre d'existence différent de l'ordre matériel. Pourtant, si les idées sont des êtres, — et il n'est pas besoin de longues réflexions pour le comprendre, — il faut bien

qu'elles appartiennent à un ordre d'existence, lequel, pour être différent de l'ordre physique, n'en comprend pas moins, comme celui-ci, des objets et des êtres variés.

Parmi leurs qualités, les êtres ont la capacité d'entrer en rapport les uns avec les autres ; la perception des êtres de l'ordre physique est un rapport entre eux et nous ; ce rapport manque entre nous et les êtres de l'ordre idéal, — chez le commun des hommes. Nous percevons les êtres de l'ordre physique au moyen de nos sens ; si nous ne percevons pas les êtres de l'ordre idéal, c'est que nous manquons de sens propres à leur perception ; mais, si l'humanité recevait des sens nouveaux, ou si, ce qui revient à peu près au même, ses sens actuels pouvaient être appropriés à la perception du monde idéal, nous pourrions avoir une connaissance expérimentale des êtres peuplant ce monde.

L'état de gaz et l'état d'idée, de même que l'état de chaleur, d'électricité, de magnétisme, ont un caractère commun : celui d'être hors de la portée immédiate de nos sens ; ils appartiennent tous au monde invisible, dont le monde idéal est une portion. Le monde invisible a une frontière commune avec le monde physique, comme nous le montre la disparition de la matière passant à l'état de gaz.

Nous avons vu que, si notre œil ne perçoit pas les gaz, ce n'est point parce que ceux-ci manquent d'existence, mais bien parce que notre œil n'a pas une portée suffisante pour les apercevoir. En occultisme, on appelle une portion du monde invisible voisine de

nous *monde astral*, et le monde idéal fait partie du monde astral ; conséquemment les idées sont des êtres, des réalités du monde astral, tout comme les roches, les terres, les arbres, les maisons, les animaux, les hommes, sont des réalités du monde physique.

Le monde astral et le monde physique agissent continuellement l'un sur l'autre ; les objets physiques, perçus par les êtres vivants, donnent naissance à des idées qui sont des êtres du monde astral ; par contre, les idées peuplant le monde astral passent dans l'intellect des hommes et des animaux et, par l'activité de ceux-ci, déterminent des modifications des objets constituant le plan physique : une maison, un bateau, un chemin de fer, une machine, sont des objets physiques qui ont d'abord existé sous forme astrale, comme idée dans le cerveau humain.

« Imaginer, c'est se représenter un objet en l'absence de cet objet. » (Paul Janet.) Avec quoi est faite la représentation de l'objet ? Avec rien, répond le sens commun. C'est le miracle de Dieu tirant l'univers du néant. Pour qu'il y ait représentation d'un objet — si la représentation est quelque chose — il faut qu'il y ait une substance servant à constituer cette représentation ; cette substance est ce que les occultistes appellent *lumière astrale*.

Si les idées sont des êtres substantiels, une appropriation de nos sens actuels ou l'acquisition de sens spéciaux pourrait les rendre percevables. Les personnes douées d'une imagination assez vive *voient* dans leur cerveau les personnes et les choses absentes ;

pensant à une ville qu'elles ont visitée, elles en revoient les monuments, les rues, les promenades ; elles revoient les personnes de leur connaissance, et cela pas avec leurs yeux, mais avec un sens interne dont tout le monde se contente de constater vaguement l'existence, sans chercher à en apprendre davantage sur son compte.

Ce sens interne, mis en jeu dans le souvenir et l'imagination, est un rudiment du sens qui permet de voir clairement le monde astral. Tout ce qui est rudimentaire peut être développé, est destiné à se développer ; dans le cours de l'évolution humaine, les sens qui doivent nous rendre aptes à la perception directe du monde astral ne manqueront pas de se développer de façon à mettre ce monde à notre portée, tout comme le monde physique s'y trouve actuellement. Ce n'est pas là simplement une espérance imaginaire ; il y a déjà des cas nombreux dans lesquels on peut constater le développement de ce sens intérieur.

Ce qu'on appelle *hallucination* n'est pas autre chose que la perception d'un être d'ordre astral, quel que soit l'objet montré par l'hallucination. Le fait que l'objet est une idée produite par l'intellect de l'halluciné ne l'empêche nullement d'appartenir au monde astral, puisque nos idées sont des êtres de ce monde. L'intellect humain est un milieu par lequel l'astral et le physique agissent l'un sur l'autre ; on peut en dire autant de l'âme de tous les animaux. Par l'âme des hommes et des animaux, le monde physique détermine l'apparition de certaines espèces

d'êtres dans le monde astral, et réciproquement le monde astral détermine par le même instrument des modifications dans l'économie du monde physique.

Du seul fait que nous pouvons percevoir la forme astrale de l'une de nos idées, fait constaté par la science qui le dénomme hallucination, résulte la démonstration que nous possédons au moins le rudiment de la faculté de percevoir la forme astrale des idées des autres hommes et la forme astrale des idées de tous les êtres pensants qui sont, comme nous, engendeurs d'objets et d'êtres du monde astral.

Tous les êtres et tous les objets du monde astral sont-ils réels? Il faut s'entendre sur le sens des mots. Voici, par exemple, un tableau qui représente un paysage; le tableau existe comme tableau; à ce titre, il est réel, mais la représentation qu'il nous offre de l'eau, de l'herbe, des arbres, du ciel, n'est pas ces choses mêmes. Le tableau témoigne de leur existence, mais ne la contient pas. Dans le monde astral, il y a des tableaux aussi, et beaucoup de voyants ne perçoivent pas autre chose. Ils voient les êtres du monde astral comme ils se voient eux-mêmes dans un miroir, dans une photographie, comme ils voient un homme dans son portrait, comme ils voient dans l'eau d'une rivière les arbres de ses bords, les nuages et les oiseaux qui passent dans le ciel. Mais, lorsqu'on est apte à percevoir une image, on est apte aussi à en percevoir l'original; pour ce faire, il suffit de regarder à l'endroit où il se trouve. Il n'y a pas d'image sans original, mais celui-ci peut ne pas se trouver au même endroit que son image. D'ailleurs l'image est un fait réel, tout aussi bien que son original.

L'hallucination a pour cause tantôt la perception d'une image, tantôt celle de l'objet astral lui-même. Elle peut avoir pour objet nos propres idées, les idées des autres hommes, celles des animaux, et aussi celles des êtres qui sont vivants et actifs dans le monde astral, car de tels êtres existent, bien que les savants patentés ne veuillent pas en entendre parler. Les hommes de tous les temps et de toutes les races ont fait expérimentalement leur connaissance et les ont dénommés sylphes, ondins, naïades, tritons, néréïdes, salamandres, alfes, fées, génies, gnômes, nixes, dryades, oréades farfadets, poulpiquets, korrigans, kobolds, pygmées, djinns, lutins, dames blanches. Ces êtres ont des noms dans toutes les langues ; les récits de rencontres avec eux ne sont pas tous des contes faits à plaisir pour émerveiller les enfants ; qu'il y ait de ces récits qui soient faux, cela est certain ; sur quel sujet le mensonge humain ne s'est-il pas exercé ? Mais prétendre que tous sont faux serait aussi sage que d'affirmer que, puisque les héros des romanciers n'ont jamais vécu de la façon qu'on nous le raconte, il n'existe ni hommes ni femmes sur terre.

Certaines de ces rencontres sont qualifiées de visions d'ivrognes, et à juste titre, parce que les êtres du monde astral ont été souvent rencontrés par des paysans attardés venant de quelque foire où ils avaient copieusement bu. Mais ce qualificatif, loin d'être une preuve de leur fausseté, est au contraire un argument en faveur de leur réalité, parce que l'ivresse est un des moyens par lesquels nous pouvons mettre notre système ner-

veux en état de nous fournir la perception des êtres et des objets du monde astral. Rire de ces visions d'ivrognes est, dans plus d'un cas, aussi sage que de rire des visions d'un homme qui, ayant une lunette d'approche, décrit des êtres et des objets que l'éloignement empêche de voir à l'œil nu. Certaines substances comme l'alcool et les narcotiques, ou certaines actions mécaniques comme la danse tournante, la fixation du regard sur un point brillant, des sons monotones comme ceux d'un tambourin ou certaines chansons de nourrices, mettent notre système nerveux dans un état qui le rend capable de nous faire percevoir le monde astral. Certains individus ont des dispositions héréditaires à cette perception qui a lieu chez eux sans l'aide des moyens qu'on vient d'indiquer. Il est plus ou moins difficile aux différents individus d'amener leur système nerveux à l'état qui fournit la perception du monde ordinairement invisible.

Pour arriver à comprendre ces choses, il y a une difficulté à surmonter; il faut arriver à la conception de la réalité des idées et de leur existence dans un milieu aussi réel que le monde physique. Tant que cette conception manquera, on ne pourra rien comprendre aux enseignements de l'occultisme. Mais aussi, tant qu'on n'aura pas démontré que les idées sont des riens, des non-entités, tous les arguments qu'on présentera contre l'occultisme seront sans valeur; cette démonstration — qui ne sera pas faite de sitôt — est la seule base solide qu'on puisse donner aux raisonnements de la science matérialiste.

Les adversaires de l'occultisme prennent arbitrai-

rement une position supérieure à son égard et, avec une autorité d'emprunt, le somment de justifier ses dires devant leur raison. Où prennent-ils ce droit-là? Dans leur fantaisie et leur présomption. Ils font aux occultistes l'effet d'aveugles sommant ceux qui voient clair de leur démontrer l'existence du soleil sans quoi..... ils ne croiront jamais qu'il existe. A leur aise et tant pis! mais pour qui? On ne démontre pas les faits, on les constate. La démonstration n'a d'autre rôle que de faire comprendre la possibilité des faits qui ne sont pas immédiatement percevables, mais elle ne peut jamais tenir complètement lieu de leur constatation.

GUYMIOT.

LE

Messager céleste de la Paix universelle

Troisième message à la Communauté philadelphique

(Suite et fin)

Dès lors, on peut espérer que les pierres les plus précieuses seront extraites des mines profondes de la nouvelle terre paradisiaque; ce qui était caché dans le sein obscur de la Nature sera apporté à la lumière éclatante des pierres flamboyantes de l'amour. De là sortira le vrai amour, qui ne connaît pas l'aigreur, qui souffre tout, croit tout, espère toujours,

et ne se laisse pas abattre, lorsqu'il se heurte à quelque chose qui lui est opposé ; qui, enfin, vit au-dessus des variations environnantes des choses temporelles et passagères, lesquelles n'influent en rien sur l'inégalité de son humeur et de sa température divine.

De cette source profonde de l'amour naîtra aussi la foi, qui agira suivant un monde si victorieux qu'elle soumettra tout ce qui avait eu la suprématie dans l'ancienne création, corrompue par l'homme. Un autre royaume sera produit : celui de la Sagesse, de la Pureté et de la Puissance. De sorte que la nudité du premier Adam en nous s'en revêtira et que sa souveraineté sera reconquise par le règne de l'autre Adam, le Seigneur du Ciel, lorsqu'il descend dans la Nature pour la pénétrer et la parfaire, par les canaux qu'Il a choisis : ceci appartient à la vie d'après la résurrection. Et cela réside à une si haute unité de la foi que ce que cet esprit convoite et décide en bas, s'accomplit en haut dans ses Cieux : parce que ceci est la clef d'or qui ouvrira au troupeau philadelphique les portes qui lui donneront accès à la gloire du Liban. Car cette clef liera et déliera, fermera et ouvrira. Ses Philadelphes recevront la prérogative royale d'accomplir des miracles comme Jésus-Christ le faisait lui-même : c'est pourquoi Il a dit : « Ils en produiront de plus grands que ceux-ci. » De sorte que les dons apostoliques perdus seront retrouvés, et couleront de nouveau de leur source propre ; il deviendra possible de commander à la mort, de relever la Nature accablée et affaiblie, et d'ouvrir l'intelligence jusqu'à la compréhension du pur langage de la Nature : ramenant

ainsi la confusion des langues à la pureté de la parole angélique. Oui, il est impossible d'écrire et de raconter les choses merveilleuses qui seront produites par la foi née de l'amour.

En conséquence, écoutez et obéissez tous, à quelque classe que vous apparteniez, laïque ou ecclésiastique, haute ou basse, juifs ou païens, serfs ou hommes libres. Ce message vous est envoyé par la messagère de l'amour qui doit en répandre le nard précieux, où il sera nécessaire : où l'esprit du Scorpion a porté ses ravages en déchirant le principe d'amour et en étendant le royaume irascible et satanique, qu'il sera donné au royaume philadelphique de l'amour de surmonter et d'anéantir.

Oh ! quels plus puissants motifs pouvons-nous donner pour gagner l'esprit sombre, sceptique et rétif qui s'élève dans le moment où les plus grandes facilités sont offertes pour entrer en la vraie église virginale : laquelle s'élève dans la ville de la Nouvelle-Jérusalem, magnifique à l'intérieur comme à l'extérieur, ornée des gemmes orientales ; elle est la Fiancée de Dieu et de l'Agneau, de qui doit sortir le royaume éternel de majesté, de puissance et de gloire, où le troupeau philadelphique se multipliera.

D'après cela, il doit venir réellement des cieux, le cri qui rassemblera les anges des Eglises diverses, réveillant les Laodicéens sommeilleurs, engourdis dans une indécise disposition ; ils se débarrasseront de leurs usages, de leurs cérémonies extérieures, de leurs errements et divergences, et se rendront tous en l'unité de l'amour philadelphique. Oh ! qui ne seraient,

après cela, avides de ces grandes dignités, désireux de devenir les pasteurs des brebis, pour les guider avec la houlette d'or de l'amour vers la bergerie du Grand Pasteur, où elles se rassasieront des fruits du Liban, par lesquels l'esprit, la vie et la force leur seront tous les jours prodigués. O Angleterre ! Angleterre ! reconnais le jour de ta salvation : car une merveilleuse aurore se lève. Ouvre donc les fenêtres de ton âme, et laisse-là s'éclairer ; ainsi le Seigneur qui a dit : « Voyez ! je viens pour gouverner le royaume de l'Amour », y entrera dans sa gloire. Et que tous ceux à qui parviendra ce message adressent de tout leur cœur des prières ferventes pour que son royaume arrive avec la Paix et l'Amour.

L'Alpha et l'Oméga s'adresse aussi aux sept Églises plus éloignées, car le fleuve de l'Amour coule jusque dans leur pays. Les anges de l'Amour ont reçu l'ordre de voler vers elles, pour leur annoncer qu'un lac a été creusé dont les eaux ont une vertu telle que toute leur nature déchue et corrompue sera guérie.

Et cet appel s'adresse d'abord à vous de l'Église romaine, à qui votre âge et votre qualité de successeurs des Apôtres donnent le prestige ; et il vous avertit et vous conseille de bien éprouver votre conduite et la conformité de votre vie aux règles apostoliques pour que vous puissiez conserver votre titre et votre rang. Car il faut que vous sachiez qu'une loi fulgurante, esprit de consommation et de jugement, est sortie de la bouche du Christ Jésus, le grand Apôtre, pour éprouver vos voies, vos œuvres et votre culte. Car il faudra vous résoudre à voir tout ce qui aura été trouvé trop léger,

dans la balance d'or, ainsi que le superflu et l'impur, consumé par la puissante chaleur de l'amour de Dieu. C'est pourquoi il vous est conseillé de revenir en votre premier état. Et que celui qui siège comme roi et potentat de cette Église s'examine et s'éprouve avec un soin particulier, pour s'assurer qu'il détient réellement les pouvoirs de sa mission ; et cela ne peut être reconnu que par la force de l'esprit de Jésus. C'est Lui qui tient en main la clef d'or qui doit ouvrir au troupeau des Philadelphes le royaume de l'amour, de l'unité et de la paix. C'est en ceci qu'Il se montrera le vrai pasteur des brebis, leur évêque et surveillant. L'Alpha et l'Oméga doit vous faire connaître que les titres, les mots et les cérémonies extérieurs passeront par le jugement de feu ; soyez donc vigilants ; veillez et fortifiez ce qui pourrait mourir en vous à la vie intérieure et spirituelle ; et efforcez-vous vers le primitif état d'amour pour que vous puissiez porter le signe de la Fiancée philadelphique. Et voyez ceci un mandement véridique de Celui qui est tout en tout.

Mais à vous, de l'Église luthérienne et des autres Églises réformées, voici la parole du Conseil et de la Sagesse que vous ne devez pas oublier ; car il doit vous suffire, au commencement de cette réforme, de voir se dissiper les ténèbres de l'ignorance. Mais il ne faut pas vous arrêter devant ces premières lueurs de l'aurore ; au contraire, votre lampe doit briller de plus en plus jusqu'à ce que l'unité de l'Amour soit atteinte qui ne souffre aucun schisme et jusqu'à ce que le feu rude et âpre du culte selon Elie (par lequel se produisit votre Réforme, préparant ainsi les voies

d'un culte plus grand et plus élevé) soit absorbé par l'ardeur de l'Amour. D'après cela, je voudrais ramener sur la pureté, l'amour et le zèle de votre enfance, premier épanouissement de vos Églises, vos yeux et ceux de vos pasteurs, pour que vous puissiez en faire la comparaison avec votre état actuel, pour savoir s'il est vraiment pénétré de la lumière et de la force de la sainteté active, ou si plutôt il ne s'est pas assombri et jusqu'à quel point il est retombé en la mort des apparences cérémonielles. A cette fin, que chacun de vous descende en lui-même, et qu'il fasse surgir la source du salut qui fera de vous un Liban florissant, où le Roi de l'amour et de la paix pourra descendre vous marquer du sceau philadelphique qui est le cœur flamboyant de l'amour et de l'unité. Ne méprisez ni ne rejetez ce message, car il vient de Celui qui habite le buisson ardent de l'Amour ; et il vous invite, vous tous qui appartenez aux Églises réformées, à y venir et à y boire le vin de la divine inspiration par lequel vous deviendrez les serviteurs de l'Esprit ; vous sortirez alors pour publier la réconciliation, et ce sera là votre couronne, votre joie et votre gloire. Ainsi donc, souvenez-vous, peuples et pasteurs, d'examiner en vous-mêmes si vous possédez réellement le signe de l'Église et de la Fiancée du Christ : le Fiancé royal n'attend plus que cette réforme élevée qui fera disparaître les cérémonies vides et la lettre morte lesquelles ne peuvent résister à l'épreuve de la pierre divine et brûlante de l'amour. Si donc vous désirez et espérez son apparition et son royaume universel, soyez confiants et veillez dans le parvis intérieur d'une âme pure et par-

faite ; ouvrez vos oreilles pour écouter la voix de votre Royal Pasteur qui vous demande de ne plus faire qu'un seul troupeau, afin qu'étant descendu parmi vous, Il puisse vous conduire à la source d'eau vive et aux gras pâturages ; la soif et la faim disparues, la parole substantielle pourra surgir de l'Essence radicale de vos âmes, et vous serez ainsi marqués au signe du Saint-Esprit et de l'Alpha et del'Oméga qui rassemblera en une toutes les Églises et qui est tiaré de l'éternelle couronne. Que soit loué, honoré et glorifié Celui qui fut, qui est et qui sera. Amen !

Écoutez aussi, ô Grecs, et venez du Levant lointain ; et prête l'oreille, Mauritaine, car tu étais jadis et tu es encore aimée du Seigneur, ton Dieu. O Mauritaine, presse-toi et prépare tes chars : car une trompette est descendue de tes cieux pour annoncer des choses étonnantes. Fuis en hâte et sans hésiter, ou bien obéis à cet appel que t'adresse ton ange qui se tient devant le trône du puissant Roi-Pontife, et qui t'invite à contempler la gloire de Salomon dont l'aurore descend sur la terre. Laisse les rois de Saba et de Seba apporter leurs présents. Venez, vous du Midi, profère la voix, et apportez les offrandes de myrrhe, d'encens, d'aromates et d'or, pour ce grand Roi de la Paix qui régnera sur toutes les nations avec justice, douceur et mansuétude et qui couvrira de confusion les belliqueux en changeant leurs épées en faux. Car le siroco deviendra un zéphyr caressant, et le nord-ouest impétueux et terrible apaisera sa violence, pour que l'Arche de la Foi puisse voguer sans crainte sur les eaux : et le prince qui a élevé son trône vers le

nord (1) ne pourra plus (ayant été enfermé dans cette région par l'art du prince Michael) lâcher la bride aux vents boréens, ni lancer les peuples les uns contre les autres.

Voyez ! l'Ange de la Grèce est sorti, non pour faire sortir ses prisonniers du pays des étrangers et des barbares.

Réveillez-vous donc, ô Grecs ! et ne dormez plus ; réveillez-vous aussi, Maures, et secouez la somnolence dans laquelle vous vous êtes complus !. Car les ténèbres de la chute touchent à leur fin ; et le jour que vos pères qui avaient la foi désiraient voir eux-mêmes, et voir apparaître à leurs enfants, est proche.

C'est pourquoi pensez à vos premières actions, et regardez en arrière vers les jours qui n'ont plus d'âge, avant que vous rompîtes vos fiançailles et que vous gaspillâtes l'amour de votre jeunesse. Rappelez-vous, dit l'Esprit, ce qu'il vous fut dit de ces Églises ; et que tous ceux qui ont des oreilles entendent aussi ce que l'Esprit dit encore à ces Églises : Vois ! je viens d'un pas pressé et comme un voleur dans la nuit ; veille donc et accomplis tes premières œuvres. D'après cela que toutes les églises d'Asie s'éveillent, attendent et se tournent vers le Seigneur, leur puissant Sauveur, qu'elles ont maltraité et blessé par leurs peccations et leurs rébellions volontaires, mais vers lesquelles il revient cependant pour les sauver !

Mais, s'adressant à toi, petit troupeau des vallées, qui n'as pas eu honte de rendre témoignage devant

(1) *Isaïe*, xiv, v. 13.

ton Dieu, et qui n'as pas renié la passion de ton Jésus, il t'appelle en disant : Vois, je suis devant ta porte pour faire le compte de toutes tes œuvres et de tout ce que tu as souffert pour mon nom. Levez-vous donc et paraissez, vous tous qui avez été cachés dans la poussière, car un envoyé angélique va descendre, pour vous donner les ailes d'or de la colombe. Soyez donc forts et sachez que votre salut, que vous croyiez éloigné, est proche.

Il y a aussi une invite adressée par le Dieu d'Abraham à vous, ses descendants, dispersés dans toutes les nations, comme les feuilles détachées de leurs rameaux. Reviens, reviens, ô Israël schismatique ! Vois combien de générations ont passé tandis que tu n'as pas reconnu le jour de ta réintégration. Mais ne laisse point ce siècle s'écouler sans avoir confessé le grand nom de Jésus Sauveur. Car, bien que tu l'aies renié lors de sa première venue selon la chair, sa grâce et sa compassion cordiale sont tellement surabondantes, qu'Il veut te pardonner ton manque de foi, t'incitant ainsi à un repentir sincère et reconnaissant. En conséquence, il t'est commandé, sans plus longue hésitation, de sortir de tes cérémonies mortes, de tes rites périssables, de découvrir ce qui est caché dans l'ombre, derrière le voile, afin que Christ se révèle en toi, selon sa véritable essence, et que tu comprennes les nombreuses prophéties qui doivent avoir leur accomplissement lors de ta réintégration (Voyez *Ezéchiel*, ch. xxxvi, v. 24, etc.). Car, je veux vous retirer du milieu des païens, vous rassembler de toutes les contrées de l'univers et vous réunir dans votre pays.

Alors, je vous aspergerai d'eau pure, etc. Et je veux vous donner un nouveau cœur et un nouvel esprit, etc. Mais pour cela, continue-t-Il, je veux être demandé et cherché par Israël. Ainsi voyez votre devoir et votre obligation : cessez de vous attacher avec autant de force à vos préceptes littéraux, et ne vous en faites pas plus longtemps des idoles. Car son culte doit donner une plus haute possibilité, qui est d'atteindre en Christ la loi de l'Esprit vital (ce que vous pouvez réaliser seuls), car elle est profondément enterrée en vous. Ceci est la vraie circoncision de l'Esprit qui vous enlèvera l'aveuglement de vos âmes : que le Christ, cette étoile polaire, se lève en vous, pour vous préparer à entrer dans un avenir prochain, dans la puissance et la magnificence de Son Royaume. Il attend, jusqu'à ce que vous soyez prêts, par la Foi et l'Amour, à se reconnaître comme votre Roi et votre Sauveur. Et un ange puissant est envoyé de Son Trône, qui tourne vers toi sa trompe, ô maison d'Israël, et vers tous tes rameaux, proches ou éloignés : Entendez la voix de votre fidèle et véridique Pasteur, qui vous invite à vous réunir aux autres Églises. Que dit-il sinon : Réveille-toi ! Réveille-toi ! postérité sommeillante de Jacob, sans hésiter ni tergiverser ; car vous n'avez pas seulement retardé le jour de votre propre bonheur dans le Royaume de la Paix, mais aussi celui de ce grand corps dont le Christ est la Tête. C'est pourquoi au nom de l'amour et de la compassion de Dieu le Père Éternel, par les bras de Jésus qu'il tend vers vous, qu'avec vos pères, votre ignorance a méprisés et a rejetés, je vous supplie de ne pas

rejeter cette réconciliation d'amour, de vous confier désormais à l'esprit véridique et au tabernacle de Dieu : car, en témoignage de vie, il va s'ouvrir par dedans, et les rideaux qui le cachent vont être tirés : que tout genou se plie, pour reconnaître et accepter celui qui s'est produit pour le salut de toutes les nations.

Il y a aussi un autre appel adressé à ceux du royaume de Turquie. Combien de temps resteront-ils dans la sécurité de leurs ténèbres, rejetant la lumière du Christ, manifesté d'abord dans la chair, et qui se révélera dans l'esprit, en présage de son apparition ultime. Voyez, la houlette de l'amour est étendue vers vous, comme vers tous les peuples, vers les païens même qui ne reconnaissent pas de Dieu. De sorte que tous ont reçu l'invitation d'assister à la splendeur de cette aurore ; l'Évangile de la paix éternelle et de la bonne volonté vous est annoncée ; et bien que beaucoup d'oreilles de chair n'aient rien entendu, le livre s'ouvrira en vous. Car les temps sont venus où l'univers sera rempli du nom de Dieu, par l'inondation de l'Esprit, eau vivifiante qui recouvrira les terres mortes et obscures de la nature humaine corrompue lesquelles seront renouvelées par le feu et par l'eau. Car l'Amn a dit : Voyez, je viens pour renouveler toutes choses. Que toutes les Églises s'unissent donc pour un répons affirmatif !

Mais le trône de Dieu et de l'Agneau envoie un appel plus pressant aux monarques qui règnent sur cette Terre, en particulier à celui qui gouverne cette nation. Considère, ô Roi, par quelle main puissante tu as été mis à la tête de ce peuple, et rappelle-toi à quelle fin

le sceptre du pouvoir a été mis dans tes mains, et pour quelles œuvres la Providence t'a élu. Une manifestation extraordinaire et remarquable de Dieu a été produite pour affermir et pour consolider ton sceptre. Remarque cela (dis-je) et observe ce qui t'est demandé : ce n'est pas autre chose que, comme un nouveau David, de te diriger selon la vérité et la justice en conduisant droit les petits et le peuple, en sauvant les misérables, en brisant les oppresseurs. Alors, après la guerre, le vrai règne de Salomon commencera dans la paix et dans le repos, tandis que les désordres et les diversions actuels seront ramenés à l'harmonie et à l'unité. C'est à cela que vous devez aider et coopérer avec application, en réunissant les partis divisés. En ouvrant ainsi une porte aux vrais chrétiens, vous consolidez le trône du Roi dans le cœur de ses sujets. Qu'ainsi les autres monarques et potentats, qui ne sont pas encore arrivés à cet état spirituel libre et impartial, mais qui sont encore liés par leur propre jugement et leurs cultes particuliers, apprennent par un tel exemple comment ils doivent affermir dans leur royaume le trône du Très-Haut. D'après cela, coopérez à cette grande extension de l'universalité de l'Amour qui doit réunir les troupeaux dispersés du Grand Pasteur, sur les prairies où croissent les fleurs odorantes de l'Amour.

Puissent ces choses s'imprimer non seulement dans le cœur d'un roi, mais dans celui de tous les autres. Quelle digue puissante aux débordements babyloniens qui se sont répandus sur toute la terre les grands n'élèveraient-ils pas s'ils voulaient consacrer

leur pouvoir et leur autorité au développement de ce Royaume, à qui tous seront un jour soumis ! Considérez cela, vous qui avez le gouvernement, comme un ordre du Christ ; sachez que les temps annoncés sont venus, pour que vous receviez de Dieu l'onction de son Esprit Saint, par laquelle vous serez rois véritables, prêtres et prophètes de l'ordre céleste, tuteurs dévoués de Son Église. Nous sommes dans une attente pleine d'espoir de la réforme fondamentale, et de la nouvelle création glorieuse où descendra le tabernacle de Dieu en grande magnificence et splendeur pour reposer dans et sur la terre. Amen !

C'est ainsi que j'ai publié ce message en toute fidélité et sincérité, selon l'ordre qui m'en a été donné, et j'en espère le résultat béni qui est la plénitude des grâces sur tous les peuples. Dans l'attente de quoi, je me tiens dans le détachement, selon le conseil et le précepte de Celui qui accomplira les prophéties passées et présentes.

LES SIGNES D'UN PHILADELPHIE PARFAIT
DÉCRITS PAR LE BIENHEUREUX APOTRE PAUL

I

Un Philadelphie est longanime.

On peut dire que la première victoire d'un héros de la foi philadelphique consiste dans la répression et la domination des mouvements irascibles de l'âme, c'est-à-dire dans l'apaisement de ce lion rugissant

qui arrête les voyageurs qui se dirigent vers la ville de l'amour fraternel, comme pour les dévorer. Le courageux héros, le Christ, et le plus zélé de ses disciples, ont été mordus par lui, et ils eurent de la peine à sauver leur vie. Comme le vrai Philadelphe a cet exemple devant les yeux, il se garde avec soin de cette bête sauvage et furibonde. Il s'efforce d'imiter la douceur et la patience divine envers les malfaiteurs. Il s'applique à gagner par l'amour ses adversaires, et à vaincre par des services et des présents comme Jacob avec son frère Esaü. Il ne souhaite pas que le feu du ciel tombe sur eux, mais que les charbons ardents de l'amour s'accumulent sur leur tête. Quant aux hérétiques, à ceux qui ne sont pas de son opinion, ou qui ne se plaisent point dans sa société, il ne les méprise ni ne les persécute par l'épée ou le bûcher ; mais il laisse croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'au jour de la moisson, où toute œuvre sera purifiée par le feu.

II

Un Philadelphe est aimable.

Comme la politesse et l'amabilité sont des vertus morales, elles seront en lui une grâce chrétienne. Il ne paraîtra donc ni sévère ni revêché. Sa religion ne le rend pas acerbé ni rude ou bourru envers les autres, mais plutôt bon, aimable et prêt, dès que la moindre occasion s'en présente, à rendre un service agréable et gratuit ; et bien que, selon l'exemple de son Maître, loué soit-Il ! il recherche grandement la solitude

et l'isolement, il ne se fait remarquer, en paraissant au milieu des autres hommes, par aucune singularité, mais il se comporte sans contrainte, selon leurs manières d'être autant qu'il peut le faire innocemment. De sorte que le vrai Philadelphe est l'homme le plus sympathique et le plus serviable du monde; non seulement d'un commerce honnête, mais encore attrayant, et aussi aisé dans les plus hautes sociétés que le mondain. Et il y a autant de différence entre leurs manières qu'entre celles du chambellan qui reçoit un ambassadeur étranger, et celles de deux frères tendrement unis. En résumé, personne mieux qu'un Philadelphe ne comprend les vraies réjouissances de l'état de communauté, et la joie constante d'une amitié virile qui s'étend jusqu'aux facultés extérieures de sa sphère.

III

Un Philadelphe n'est ni jaloux ni envieux.

Après qu'il a vaincu les lions et les ours, il lui reste à écraser la tête du serpent rusé de la jalousie, qui a su se glisser jusque dans le Paradis. Et il est plus facile de dompter et de ramener à une douce harmonie la colère furieuse et les qualités rudes d'une âme non ordonnée que de déraciner cette perversité plus occulte et toujours aux aguets, qui a subsisté en plusieurs fidèles éminents dont elle épuise les esprits vitaux et les forces religieuses. Mais le vrai Philadelphe est celui qui est parfaitement satisfait de l'état où il se trouve par la sagesse, la justice et la bonté

de Dieu. Il ne pense pas aux avantages et aux immunités dont un autre peut jouir ; mais il s'en réjouit volontiers, et lui souhaite un accroissement de grâce et de bénédictions. Car il est assuré que le seigneur dont il est le fidèle ne manquera pas de le récompenser, s'il le sert ; c'est pourquoi il ne s'inquiète pas des grandeurs, des honneurs et des richesses que le monde peut donner, et il n'envie pas ceux qui les possèdent ; il se soucie encore moins des grâces que son Seigneur envoie à d'autres frères. Il n'aura pas l'outrecuidance de vouloir obliger la Haute Majesté divine à agir de telle façon ou telle façon, à n'accorder ses faveurs qu'aux fidèles de tel ou tel cercle dont les opinions lui seront agréables. Non, il ne pense pas agir ainsi : il préfère les autres à lui-même, et se considère personnellement comme indigne des moindres dons que le Saint-Esprit lui envoie, car

IV

Un Philadelphe n'est pas vaniteux.

Il n'acceptera aucun honneur pour lui-même ; mais il les rapportera tous à la Haute Majesté qu'il sert ; à cette unique Source de gloire, origine de tout ce qui est honorable. Il est net de toute gloriole et toute enflure : et parce qu'il est peu estimable à ses propres yeux, il n'est pas irréfléchi ou précipité dans ses projets, mais il a coutume d'attendre en tout l'appel et l'ordre de son Maître, de peur de l'offenser au lieu de l'honorer. Et cela lui apprend aussi à peser

toutes ses paroles dans la balance sacro-sainte, et à ne pas parler de Dieu inconsidérément.

V

Un Philadelphe ne s'enorgueillit pas.

Car, puisqu'il fuit toute vanité et toute inconvenance, cela est un signe certain qu'il y a *quelque chose* en lui, et qu'il n'est pas comme une outre gonflée de vent. Les louanges ne l'élèvent pas, non plus que la contradiction et le mépris ne l'affligent. Il est tout concentré et non pas, comme une bulle de savon, gonflé des splendeurs et des vanités du monde ou même de quelques dons spirituels. Mais plus il en reçoit de naturels et de surnaturels, plus il se fait paisible, humble, patient, détaché et abandonné à la volonté divine.

VI

Un Philadelphe ne fait rien d'inconvenant.

Il prend garde de ne rien faire qui puisse lui rapporter du mal : mais il observe scrupuleusement l'éternelle loi de l'ordre. Cette loi est la règle de toutes les vertus : il ne s'occupe donc pas beaucoup des petites cérémonielles, quoique ce précepte soit écrit dans son cœur, à savoir que toutes ses œuvres doivent être régulières, ordonnées et convenables. On remarquera donc dans toutes ses actions une certaine con-

venance, qui ne réside pas dans l'apparence extérieure, mais qui est essentielle, qui n'est pas artificielle et forcée, mais naturelle ; qui n'est pas changeante, mais continue ; car elle vient d'une racine qui ne passe point. C'est une beauté inexprimable lorsqu'elle se manifeste aux enfants des hommes et aux enfants de Dieu ; et la beauté suprême et infinie transparait en elle d'une façon incompréhensible. Et il appelle cela la réflexion de la splendide lumière de Dieu sur son âme.

VII

Un Philadelphe ne recherche pas son Moi.

Il n'y a rien de plus contraire à la belle loi de l'Ordre qu'un esprit borné, qui ne cherche que soi-même, et non ce qui se rapporte à l'universalité. C'est pourquoi le vrai Philadelphe est l'homme le plus dévoué au bien-être général que l'on puisse décrire. Il ne recherche pas son intérêt personnel, mais le foule aux pieds avec le plus grand mépris. Et, à cette fin, il saisit toutes les occasions d'exercer, pour le bien général, les facultés bonnes et bienfaisantes, à l'exemple de son divin Seigneur et Maître qui s'efforçait à faire le bien de toutes manières. ¶

VIII

Un Philadelphe ne s'irrite pas facilement.

Un homme, dont l'esprit est tendu vers le bien public, qui s'applique à être bienfaisant et qui

s'efforce de servir les intérêts de son grand maître, doit s'attendre à essayer beaucoup de railleries et d'outrages, beaucoup de méprises et de provocations de la part des hommes ingrats et irréfléchis. Mais un vrai Philadelphe ne se laissera pas le moins du monde émouvoir et aigrir pour cela. Car celui qui mène une vie si au-dessus de la critique du monde n'a besoin que de l'approbation de Dieu, de ses saints Anges, et des hommes grands et bons qui ont vécu sur la terre et qui ont été les bienfaiteurs des hommes. Et, parce qu'il tient ses regards constamment levés vers eux, il estime peu les médisances du temps actuel, mais demeure fermement résolu à tout surmonter pour les servir, eux et leur postérité. Il ne se laissera pas ébranler dans ses bonnes et nobles intentions, quelque clameur qui s'élève contre lui ; il laissera même mille fois plus volontiers salir son nom et son bonheur temporel en cette vie plutôt que d'abandonner ce qu'il sait et reconnaît être agréable à Dieu et utile à son prochain. Bref, il est, par la grâce du Christ, tellement maître de lui que, tous les hommes l'attaqueraient-ils, ils ne pourraient arriver à lui faire éprouver quelque aigreur.

IX

Un Philadelphe n'a pas de dépit.

La sincérité est le caractère le plus distinctif d'un Philadelphe, par quoi il peut être reconnu clairement au milieu des partis, des sectes et des diverses reli-

gions externes. Il prend toujours et en tout le bon côté ; et lorsque deux opinions contraires peuvent être données sur un objet quelconque, il se rappelle le bon conseil de cet homme sage qui recommandait à son disciple de ne pas prendre l'amphore par l'anse de gauche quand il le pouvait faire par l'anse de droite. Ainsi, quand le Philadelphe véritable considère comment toutes choses ont deux aspects, et comment chaque personne peut être un héros ou un monstre, il s'abstiendra de donner son suffrage avant d'avoir acquis une pleine certitude ; et il penchera toujours préférablement vers l'avis le plus bénin. Car

X

Un Philadelphe ne se réjouit pas de l'injustice.

Il ne se pose comme juge des fautes d'autrui, encore moins cherche-t-il à censurer les faiblesses et les erreurs de quelqu'un pour faire preuve de grande sagesse. C'est un vice général, dans le monde, que de s'amuser à discourir sur la folie et la friponnerie des autres (ce qui fait d'ordinaire le sujet de neuf sur dix des conversations) ; et les censurer est la méthode la plus facile pour se faire une réputation d'homme raisonnable et honnête. Le vrai esprit philadelphe agit tout autrement. Il ne s'occupe pas du bourdonnement importun et inintelligent d'une mouche, encore moins des grimaces risibles d'un singe ; il ne s'amuse pas au récit des manœuvres politiques d'un renard madré,

des hypocrisies d'un crocodile, des voracités et des cruautés d'un loup ; il n'examine pas avec intérêt une ordure puante. L'esprit philadelphique est beaucoup trop noble pour de telles occupations ; et, comme il vit au-dessus de ce monde, il converse plutôt avec les bienheureux habitants des régions supérieures, qui ne connaissent pas l'envie, que l'injustice n'intéresse pas, non plus que les fautes et les péchés de quelques-uns de leurs compagnons ; mais ils se réjouissent de la vérité et de la conformité des choses d'en bas avec celles d'en haut, leurs modèles célestes. Comme, donc, il est instruit par eux :

XI

Un vrai Philadelphie se réjouit de la vérité.

La calomnie est la nature même du Diable, qui ne se réjouit jamais tant que lorsqu'il a trouvé des échos à ses accusations : et la vertu opposée à ceci est un rayon de la Nature divine qui est répandu sur les saints anges et les âmes bienheureuses. Par là, le vrai Philadelphie est rapproché de la Divinité, et il ne se réjouit que dans la vérité, ou dans la réflexion de sa lumière immaculée. C'est pourquoi le Philadelphie ne se réjouit pas seul, mais avec la plus haute société, avec la sainte majesté de Dieu, avec toute la cour céleste, avec tous les hommes pieux de la terre, et particulièrement avec l'innocence opprimée et calomniée, qui sera sauvée par la vérité.

XII

Un Philadelphe tient toutes choses secrètes.

Comme son grand soin est de ne rien faire contre la vérité, il se trouve obligé (parce que le monde ne souffre guère ceci) de se réjouir en lui-même avec cette secrète compagnie des bienheureux. C'est pourquoi un vrai Philadelphe porte et conserve dans son cœur tout ce qui ne peut être confié qu'aux sages ; selon le commandement exprès du Christ et sa propre expérience, d'après sa sainte Mère, les Apôtres, les Prophètes, les Nabis. Ce don de secret et de sainte discrétion lui sera fort nécessaire, s'il se trouve dans de grands travaux pour la gloire de Dieu. Car, si les secrets des rois et des princes doivent être gardés, le vrai Philadelphe estime beaucoup plus sacrés et plus occultes les secrets de celui par qui les rois sont gouvernés. Et ses secrets sont en ceux qui le craignent (1). Mais cette taciturnité ne doit pas l'empêcher de répandre et de publier, avec le courage du lion, tout ce qui lui a été ordonné de faire connaître : afin d'être le pilier qui soutient et porte tout l'édifice.

XIII

Un Philadelphe croit tout.

Il croit que Dieu accomplira fidèlement et vérita-

(1) *Psaumes*, xxv, v. 14.

blement toutes ses promesses, jusqu'à la plus petite : qu'Il est tout prêt actuellement à assister et à secourir ceux qui croient en Lui, comme Il a aidé les anciens combattants et les grands héros de la foi qui ont été comme une nuée de témoins (1) et sur les traces desquels nous devons marcher. Du côté des hommes, un vrai Philadelphe croira également tout ce qui présentera quelque fondement, soit apologie, soit réquisitoire.

XIV

Un Philadelphe espère tout.

Dans l'ordre divin, il espère une manifestation ordinaire et extraordinaire du Très-Haut. Les fondements de cette espérance jetés sur un roc ; et la gloire de cette apparition ne s'accroît pas sans que l'espérance s'y adapte immédiatement. Mais dans l'ordre humain, lorsque le mal est trop évident pour que le Philadelphe puisse croire la chose bonne malgré cela, il n'en doute pas absolument, mais il espère, car le pécheur le plus endurci et le plus satanique peut à la fin changer et devenir un saint magnifique, parce qu'il est beaucoup pardonné à celui qui aime beaucoup.

XV

Un Philadelphe souffre et supporte tout.

Cette foi et cette espérance héroïques vouent le Philadelphe entièrement à la cause de son Seigneur

(1) Hébr., XII, v. I.

et Maître, et lui font tout supporter. Car, puisqu'il attend sa venue imminente, il ne faiblit point, mais garde la parole de la patience et se rappelle de tenir toujours fermement ce qu'il a, pour que sa couronne ne lui échappe point.

XVI

Un vrai Philadelphe ne tombe et ne s'arrête jamais.

Mais, quand tous les autres nous seront brûlés, celui-ci restera. Le nom d'un Philadelphe demeure éternellement; il durera autant que le Soleil, et toutes les nations l'appelleront le béni du Seigneur.

Tels sont les signes qui furent donnés à un certain pèlerin de la ville céleste de Philadelphie, par un ange puissant qui en descendait; cet ange lui ôta son cœur, et il mit à la place un charbon enflammé qui depuis se consume d'ardent désir pour le bien de tous ses frères, les hommes.

JEANNE LEADE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LE CALENDRIER DES MAGISTES

Je viens proposer aux magistes lecteurs de *l'Initiation* un calendrier magique ou chaldéo-babylonien adapté à notre époque.

Les chaldéo-babyloniens, qui faisaient commencer l'année à l'équinoxe du printemps, divisaient le mois en quatre parties égales, composées chacune de 7 jours, du 1^{er} au 7, du 8 au 14, du 15 au 21, enfin du 22 au 28. Le mois ayant régulièrement 30 jours, les deux derniers restaient en dehors de la série des quatre hebdomades, qui reprenaient le mois suivant du 1^{er} au 7.

Le 7^e jour de chaque semaine était un jour de repos, non pas parce que c'était un jour de fête religieuse, mais parce que c'était un jour *néfaste*.

Tout ceci n'a donc aucun rapport avec l'hebdomade juive, qui ne tient pas compte des jours du mois et forme une chaîne ininterrompue de 7 jours en 7 jours, dont le 7^e jour enfin est un *Schabbâth*, c'est-à-dire non pas un jour néfaste, mais un jour de repos religieux et de fête.

Rappelons les antiques désignations accadiennes des divers mois :

Mars-avril = mois de l'autel du démiurge ou du Bélier.

Avril-mai = mois du taureau propice ou du Taureau.

Mai-juin = mois de la fabrication des briques ou des Gémeaux.

Juin-juillet = mois du bienfait de la semence et du Cancer.

Juillet-août = mois du feu faisant feu ou du Lion.

Août-septembre = mois du message d'Ischtar ou de la Vierge.

Septembre-octobre = mois du tumulus pur ou des Pincés du Scorpion.

Octobre-novembre = mois ouvrant la fondation ou du Scorpion.

Novembre-décembre = mois des nuages épais ou du Sagittaire.

Décembre-janvier = mois de la caverne du lever ou de la Chèvre.

Janvier-février = mois de la malédiction de la pluie ou du Verseau.

Février-mars = mois de la déposition des semailles ou des Poissons.

Enfin les Chaldéens divisaient le zodiaque en deux moitiés, solaire et lunaire, les domaines des planètes y étaient reparties doublement de la manière suivante :

<i>Série lunaire</i>	<i>Série solaire</i>
12 Cancer — Lune	1 Lion — Soleil
11 Gémeaux — Mercure	2 Vierge — Mercure
10 Taureau — Vénus	3 Balance — Vénus
9 Bélier — Mars	4 Scorpion — Mars
8 Poissons — Jupiter	5 Sagittaire — Jupiter
7 Verseau — Saturne	6 Capricorne — Saturne

Partant de ces données et en apportant aux calendriers chaldéo-babyloniens les modifications nécessitées par les progrès de l'astronomie et par les habitudes modernes, nous avons dressé le calendrier que voici :

LE PRINTEMPS

(FEU VITAL)

1894

1895

MOIS DU PORTIER CÉLESTE ou DU BÉLIER			MOIS D'ADONIS ou DU TAUREAU			MOIS DU TRIOMPHE DU CABIRE ou DES GÉMEAUX		
20	1	<i>Lundi.</i>	20	1	<i>Lundi.</i>	20	1	<i>Lundi.</i>
21	2	<i>Mardi.</i>	21	2	<i>Mardi.</i>	21	2	<i>Mardi.</i>
22	3	<i>Mercredi.</i>	22	3	<i>Mercredi.</i>	22	3	<i>Mercredi.</i>
23	4	<i>Jendredi.</i>	23	4	<i>Jendredi.</i>	23	4	<i>Jendredi.</i>
24	5	<i>Samedi.</i>	24	5	<i>Samedi.</i>	24	5	<i>Samedi.</i>
25	6	<i>Soldi.</i>	25	6	<i>Soldi.</i>	25	6	<i>Soldi.</i>
26	7	DIMANCHE.	26	7	DIMANCHE.	26	7	DIMANCHE.
27	8	<i>Lundi.</i>	27	8	DIMANCHE.	27	8	DIMANCHE.
28	9	<i>Mardi.</i>	28	9	<i>Lundi.</i>	28	9	<i>Mardi.</i>
29	10	<i>Mercredi.</i>	29	10	<i>Mardi.</i>	29	10	<i>Mardi.</i>
30	11	<i>Jendredi.</i>	30	11	<i>Mercredi.</i>	30	11	<i>Mercredi.</i>
31	12	<i>Samedi.</i>	31	12	<i>Jendredi.</i>	31	12	<i>Jendredi.</i>
1	13	<i>Samedi.</i>	1	13	<i>Samedi.</i>	1	13	<i>Samedi.</i>
2	14	<i>Soldi.</i>	2	14	<i>Samedi.</i>	2	14	<i>Samedi.</i>
3	15	DIMANCHE.	3	15	<i>Soldi.</i>	3	15	<i>Soldi.</i>
4	16	<i>Lundi.</i>	4	16	DIMANCHE.	4	16	DIMANCHE.
5	17	<i>Mardi.</i>	5	17	<i>Lundi.</i>	5	17	<i>Lundi.</i>
6	18	<i>Mercredi.</i>	6	18	<i>Mardi.</i>	6	18	<i>Mardi.</i>
7	19	<i>Jendredi.</i>	7	19	<i>Mercredi.</i>	7	19	<i>Mercredi.</i>
8	20	<i>Samedi.</i>	8	20	<i>Jendredi.</i>	8	20	<i>Jendredi.</i>
9	21	<i>Samedi.</i>	9	21	<i>Samedi.</i>	9	21	<i>Samedi.</i>
10	22	<i>Soldi.</i>	10	22	<i>Samedi.</i>	10	22	<i>Samedi.</i>
11	23	DIMANCHE.	11	23	<i>Soldi.</i>	11	23	<i>Soldi.</i>
12	24	<i>Lundi.</i>	12	24	DIMANCHE.	12	24	DIMANCHE.
13	25	<i>Mardi.</i>	13	25	<i>Lundi.</i>	13	25	<i>Lundi.</i>
14	26	<i>Mercredi.</i>	14	26	<i>Mardi.</i>	14	26	<i>Mardi.</i>
15	27	<i>Jendredi.</i>	15	27	<i>Mercredi.</i>	15	27	<i>Mercredi.</i>
16	28	<i>Samedi.</i>	16	28	<i>Jendredi.</i>	16	28	<i>Jendredi.</i>
17	29	<i>Samedi.</i>	17	29	<i>Samedi.</i>	17	29	<i>Samedi.</i>
18	30	<i>Soldi.</i>	18	30	<i>Samedi.</i>	18	30	<i>Samedi.</i>
19	31	DIMANCHE.	19	31	<i>Soldi.</i>	19	31	<i>Soldi.</i>
20	1	<i>Lundi.</i>	20	1	<i>Soldi.</i>	20	1	<i>Soldi.</i>
21	2	<i>Mardi.</i>	21	2	<i>Lundi.</i>	21	2	<i>Lundi.</i>
22	3	<i>Mercredi.</i>	22	3	<i>Mardi.</i>	22	3	<i>Mardi.</i>
23	4	<i>Jendredi.</i>	23	4	<i>Mercredi.</i>	23	4	<i>Mercredi.</i>
24	5	<i>Samedi.</i>	24	5	<i>Jendredi.</i>	24	5	<i>Jendredi.</i>
25	6	<i>Soldi.</i>	25	6	<i>Samedi.</i>	25	6	<i>Samedi.</i>
26	7	DIMANCHE.	26	7	<i>Soldi.</i>	26	7	<i>Soldi.</i>
27	8	<i>Lundi.</i>	27	8	DIMANCHE.	27	8	DIMANCHE.
28	9	<i>Mardi.</i>	28	9	<i>Lundi.</i>	28	9	<i>Mardi.</i>
29	10	<i>Mercredi.</i>	29	10	<i>Mardi.</i>	29	10	<i>Mardi.</i>
30	11	<i>Jendredi.</i>	30	11	<i>Mercredi.</i>	30	11	<i>Mercredi.</i>
31	12	<i>Samedi.</i>	31	12	<i>Jendredi.</i>	31	12	<i>Jendredi.</i>
1	13	<i>Samedi.</i>	1	13	<i>Samedi.</i>	1	13	<i>Samedi.</i>
2	14	<i>Soldi.</i>	2	14	<i>Samedi.</i>	2	14	<i>Samedi.</i>
3	15	DIMANCHE.	3	15	<i>Soldi.</i>	3	15	<i>Soldi.</i>
4	16	<i>Lundi.</i>	4	16	DIMANCHE.	4	16	DIMANCHE.
5	17	<i>Mardi.</i>	5	17	<i>Lundi.</i>	5	17	<i>Lundi.</i>
6	18	<i>Mercredi.</i>	6	18	<i>Mardi.</i>	6	18	<i>Mardi.</i>
7	19	<i>Jendredi.</i>	7	19	<i>Mercredi.</i>	7	19	<i>Mercredi.</i>
8	20	<i>Samedi.</i>	8	20	<i>Jendredi.</i>	8	20	<i>Jendredi.</i>
9	21	<i>Samedi.</i>	9	21	<i>Samedi.</i>	9	21	<i>Samedi.</i>
10	22	<i>Soldi.</i>	10	22	<i>Samedi.</i>	10	22	<i>Samedi.</i>
11	23	DIMANCHE.	11	23	<i>Soldi.</i>	11	23	<i>Soldi.</i>
12	24	<i>Lundi.</i>	12	24	DIMANCHE.	12	24	DIMANCHE.
13	25	<i>Mardi.</i>	13	25	<i>Lundi.</i>	13	25	<i>Lundi.</i>
14	26	<i>Mercredi.</i>	14	26	<i>Mardi.</i>	14	26	<i>Mardi.</i>
15	27	<i>Jendredi.</i>	15	27	<i>Mercredi.</i>	15	27	<i>Mercredi.</i>
16	28	<i>Samedi.</i>	16	28	<i>Jendredi.</i>	16	28	<i>Jendredi.</i>
17	29	<i>Samedi.</i>	17	29	<i>Samedi.</i>	17	29	<i>Samedi.</i>
18	30	<i>Soldi.</i>	18	30	<i>Samedi.</i>	18	30	<i>Samedi.</i>
19	31	DIMANCHE.	19	31	<i>Soldi.</i>	19	31	<i>Soldi.</i>
20	1	<i>Lundi.</i>	20	1	<i>Soldi.</i>	20	1	<i>Soldi.</i>

L'ÉTÉ
(L'ESPRIT)

1895

1894

MOIS DE LA LUNE CANICULAIRE OU DU CANCER			MOIS D'ADAR OU DU LION			MOIS DES PRÉSENTS DISCHTAR OU DE LA VIERGE		
27	1	Lundi.	22	1	Lundi.	22	1	Lundi.
22	2	Mardi.	23	2	Mardi.	23	2	Mardi.
23	3	Mercredi.	24	3	Mercredi.	24	3	Mercredi.
24	4	Jeudi.	25	4	Jeudi.	25	4	Jeudi.
25	5	Vendredi.	26	5	Vendredi.	26	5	Vendredi.
26	6	Samedi.	27	6	Samedi.	27	6	Samedi.
27	7	Soldi.	28	7	Soldi.	28	7	Soldi.
28	8	DIMANCHE.	29	8	DIMANCHE.	29	8	DIMANCHE.
29	9	Lundi.	30	9	Lundi.	30	9	Lundi.
30	10	Mardi.	31	10	Mardi.	31	10	Mardi.
1	11	Mercredi.	1	11	Mercredi.	1	11	Mercredi.
2	12	Jeudi.	2	12	Jeudi.	2	12	Jeudi.
3	13	Vendredi.	3	13	Vendredi.	3	13	Vendredi.
4	14	Samedi.	4	14	Samedi.	4	14	Samedi.
5	15	Soldi.	5	15	Soldi.	5	15	Soldi.
6	16	DIMANCHE.	6	16	DIMANCHE.	6	16	DIMANCHE.
7	17	Lundi.	7	17	Lundi.	7	17	Lundi.
8	18	Mardi.	8	18	Mardi.	8	18	Mardi.
9	19	Mercredi.	9	19	Mercredi.	9	19	Mercredi.
10	20	Jeudi.	10	20	Jeudi.	10	20	Jeudi.
11	21	Vendredi.	11	21	Vendredi.	11	21	Vendredi.
12	22	Samedi.	12	22	Samedi.	12	22	Samedi.
13	23	Soldi.	13	23	Soldi.	13	23	Soldi.
14	24	DIMANCHE.	14	24	DIMANCHE.	14	24	DIMANCHE.
15	25	Lundi.	15	25	Lundi.	15	25	Lundi.
16	26	Mardi.	16	26	Mardi.	16	26	Mardi.
17	27	Mercredi.	17	27	Mercredi.	17	27	Mercredi.
18	28	Jeudi.	18	28	Jeudi.	18	28	Jeudi.
19	29	Vendredi.	19	29	Vendredi.	19	29	Vendredi.
20	30	Samedi.	20	30	Samedi.	20	30	Samedi.
21	31	Soldi.	21	31	Soldi.	21	31	Soldi.

L'HIVER

(EAU ET BOUE)

1894

1895

LE CALENDRIER DES MAGISTES

49

MOIS DU SATYRE ou DU BOUC			MOIS DE PERSEPHONE ou DU VERSEAU			MOIS DU DIVIN SAUVEUR ou DU POISSON					
21	1	<i>Lundi.</i>	Téléclès.	20	1	<i>Lundi.</i>	Phidas.	19	1	<i>ND</i>	
22	2	<i>Mardi.</i>	Christophe Colomb.	21	2	<i>Mardi.</i>	Sylla.	20	2	<i>Mardi.</i>	Albert Dürer.
23	3	<i>Mercredi.</i>	Clément d'Alexandrie.	22	3	<i>Mercredi.</i>	Sylia.	21	3	<i>Mercredi.</i>	Bayard.
24	4	<i>Jeudi.</i>	Barthold.	23	4	<i>Jeudi.</i>	Moulon.	22	4	<i>Jeudi.</i>	Bossuet.
25	5	<i>Vendredi.</i>	NOEL.	24	5	<i>Vendredi.</i>	Marie-Antoinette.	23	5	<i>Vendredi.</i>	Ch. Dumoulin.
26	6	<i>Samedi.</i>	Lordat.	25	6	<i>Samedi.</i>	Récamiar.	24	6	<i>Samedi.</i>	Th. Velverton.
27	7	<i>Soldi.</i>	Rollin.	26	7	<i>Soldi.</i>	S. Mathieu.	25	7	<i>Soldi.</i>	Cabanis.
28	8	DIMANCHE.	IESHU.	27	8	DIMANCHE.	IESHU.	26	8	PQ	N. Gerson.
29	9	<i>Lundi.</i>	Miciades.	28	9	<i>Lundi.</i>	Praxitèle.	27	9	<i>Lundi.</i>	IESHU.
30	10	<i>Mardi.</i>	Vasco de Gama.	29	10	<i>Mardi.</i>	Charles Martel.	28	10	<i>Mardi.</i>	Jean Goujon.
31	11	<i>Mercredi.</i>	Origène.	30	11	<i>Mercredi.</i>	Abélard.	29	11	<i>Mercredi.</i>	Turenne.
1	12	<i>Jeudi.</i>	Berriat-Saint-Prix.	31	12	<i>Jeudi.</i>	T. Troplong.	30	12	<i>Jeudi.</i>	Fénelon.
2	13	<i>Vendredi.</i>	Mlle de Montpensier.	1	13	<i>Vendredi.</i>	Am. Gallitzin.	1	13	<i>Vendredi.</i>	Sully.
3	14	<i>Samedi.</i>	Barthez.	2	14	<i>Samedi.</i>	PURIFICATION.	2	14	<i>Samedi.</i>	Rachel Dumont.
4	15	<i>Soldi.</i>	Lakanal.	3	15	<i>Soldi.</i>	Lancelot.	3	15	<i>Soldi.</i>	Ricord.
5	16	<i>Lundi.</i>		4	16	<i>Lundi.</i>	Nicolas de Pise.	4	16	<i>Lundi.</i>	Luther.
6	17	<i>Mardi.</i>	Polyclète.	5	17	<i>Mardi.</i>	Jean Bart.	5	17	<i>Mardi.</i>	Puget.
7	18	<i>Mercredi.</i>	Fernand Cortez.	6	18	<i>Mercredi.</i>	S. Thomas d'Aq.	6	18	<i>Mercredi.</i>	Charles-Quint.
8	19	<i>Jeudi.</i>	L. B. Bonjean.	7	19	<i>Jeudi.</i>	Mme de Stael.	7	19	<i>Jeudi.</i>	Lamenais.
9	20	<i>Vendredi.</i>	Mme de Sévigné.	8	20	<i>Vendredi.</i>	Malgame.	8	20	<i>Vendredi.</i>	Kichelieu.
10	21	<i>Samedi.</i>	Tulp.	9	21	<i>Samedi.</i>	Le P. Vilotte.	9	21	<i>Samedi.</i>	Corn. Martinetti.
11	22	<i>Soldi.</i>	Nicole.	10	22	<i>Soldi.</i>	IESHU.	10	22	<i>Soldi.</i>	Richat.
12	23	DIMANCHE.	MAGES.	11	23	DIMANCHE.	IESHU.	11	23	<i>ND</i>	Kozan.
13	24	<i>Lundi.</i>	Aristomédon.	12	24	<i>Lundi.</i>	Ghiberti.	12	24	DIMANCHE.	IESHU.
14	25	<i>Mardi.</i>	Pizarre.	13	25	<i>Mardi.</i>	Trayan.	13	25	<i>Mardi.</i>	Houdon.
15	26	<i>Mercredi.</i>	Scot, érigène.	14	26	<i>Mercredi.</i>	LES CENDRES.	14	26	<i>Mercredi.</i>	Ivan III.
16	27	<i>Jeudi.</i>	Cl. Chifflet.	15	27	<i>Jeudi.</i>	J. Dougeat.	15	27	<i>Jeudi.</i>	Le P. Graty.
17	28	<i>Vendredi.</i>	Mme de Maintenon.	16	28	<i>Vendredi.</i>	Lisfranc.	16	28	<i>Vendredi.</i>	Cavour.
18	29	<i>Samedi.</i>	Dupuytren.	17	29	<i>Samedi.</i>	L'abbé Pluche.	17	29	<i>Samedi.</i>	George Sand.
19	30	<i>Soldi.</i>	Kamus.	18	30	<i>Soldi.</i>		18	30	<i>Soldi.</i>	Charcot.
								19	30	<i>Soldi.</i>	RAMEAUX.

Nous allons maintenant donner les explications nécessaires à la compréhension de ce nouveau calendrier.

DIVISIONS DE L'ANNÉE

L'année, qui commence au 20 mars, est divisée en 12 mois et 4 saisons, soit trois mois par saison.

Les trois mois du printemps et les trois mois d'été comprennent chacun 31 jours.

Les trois mois d'automne et les trois mois d'hiver comprennent chacun 30 jours.

Nous avons donc 6 mois de 31 jours et 6 mois de 30 jours. Toutefois ceci n'est rigoureusement exact que dans les années bisextiles; dans celles qui ne le sont pas, le second mois d'hiver ne compte que 29 jours. C'est pourquoi nous l'avons marqué en rouge sur le calendrier.

Chaque mois est divisé en quatre semaines ou hebdomades, plus deux ou trois *grands jours* ou *dimanches* (dies magna, dimagne, dimachne ou dimanche). Mais, au lieu de laisser ces grands jours à la fin du mois, comme dans l'antique calendrier babylonien, nous les avons intercallés entre les hebdomades, trois dans les mois du printemps et de l'été, deux seulement dans les mois d'automne et d'hiver.

Nous avons dû ainsi restituer au 7^e jour, son ancien nom de Soldi. Les jours de la semaine sont donc : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et soldi.

Nous appelons les jours complémentaires du mois les *grands jours*, parce que ce sont pour nous des jours de repos religieux et de fête religieuse. Nous

opposons à ces repos religieux les repos purement civils qui auront lieu du soldî à midi jusqu'au lundi à midi, lorsque les deux hebdomades ne sont pas séparées par un dimanche. La durée du repos civil pourra d'ailleurs être réduite à une demi-journée selon la commodité des industries ou des administrations; par exemple : du soldî à midi jusqu'au soir, ou du lundi matin jusqu'à midi. On aurait ainsi des jours de *petit repos*. De cette manière, à peu près rien ne sera changé à nos habitudes modernes.

LES NOMS DES MOIS

Nous ne pouvions, dans notre calendrier, conserver les noms vulgaires des mois, d'abord parce qu'ils ne correspondent pas aux divisions que nous avons adoptées, ensuite parce qu'il est absurde d'appeler, par exemple *décembre* (dix) le 12^e mois, et que les noms d'avril, de juin, de juillet etc., ne peuvent avoir pour nous aucune signification philosophique ou religieuse ou seulement météorologique.

Nous ne pouvions non plus conserver les désignations chaldéennes pour des raisons analogues, mais nous les avons imitées en désignant nos 12 mois par les sujets des lames du *Tarot reconstitué* qui leur correspondent. Voici donc les noms des mois :

Mars-avril = mois du Portier céleste ou du Bélier.

Avril-mai = mois d'Adonis ou du Taureau.

Mai-juin = mois du Triomphe du Cabire ou des Gémeaux.

Juin-juillet = mois de la Lune caniculaire ou du Cancer.

Juillet-août = mois d'Adar ou du Lion.

Août-septembre = mois des Présents d'Ishtar ou de la Vierge.

Septembre-octobre = mois du Divin Ouvrier ou des Balances.

Octobre-novembre = mois de l'Homme-Serpent ou du Scorpion.

Novembre-décembre = mois de la Tour de Babel ou du Sagittaire.

Décembre-janvier = mois du Satyre ou du Bouc.

Janvier-février = mois de Perséphone ou du Verseau.

Février-mars = mois du Divin Sauveur ou du Poisson.

Il s'agit de justifier chacune de ces appellations et de montrer leur signification religieuse et philosophique.

D^r FUGAIRON.

(*A suivre.*)

L'AU-DELA

Qui de nous, aux heures si lourdes où, entre les douleurs et les préoccupations dont elle est pleine, la banalité de l'existence nous accable, qui de nous n'a

souhaité jeter un regard sur cette autre rive où nous abordons, après la mort ?

« C'est le ciel et ses joies éternelles pour les élus ; l'éternel remords pour les âmes coupables, » disent les croyants.

« C'est le néant. L'âme n'existe pas. Rien de nous ne subsiste après la décomposition de ce peu de matière qui fut l'homme, » disent les matérialistes et les athées.

Et pourtant un attrait invincible nous porte vers ces questions. L'humanité a besoin de croire : ceux qui résistent le plus aux enseignements religieux tombent parfois dans les pires superstitions. Errant sans boussole au milieu des ténèbres de la raison pure, ils prennent les feux follets de leur imagination pour la lumière de la vérité.

De tout temps, des phénomènes inexplicables, des faits surnaturels, c'est-à-dire produits par des causes ne tombant pas directement sous nos sens, sont venus éblouir les ignorants et déconcerter la pauvre science humaine. Dédaignés par ceux incapables de les étudier, ils sont tombés dans le domaine des charlatans et des chevaliers d'industrie.

Tel a été longtemps le sort du magnétisme et du spiritisme qui en découle.

En vain des gens de bonne foi constataient la réalité des phénomènes ; on n'en avait cure. Puisque, au dire des hommes de science les plus écoutés, il était *impossible* que de semblables faits se produisissent, à quoi bon s'exposer à être victime de supercheres en se prêtant à des expériences dérisoires ?

En vérité, dans un siècle illustré par des découvertes si merveilleuses qu'elles semblent tenir de la féerie, se peut-il qu'on ose planter, comme une borne, ce mot *impossible* à l'apparition d'un fait nouveau, ou supposé tel ?

Un poète bien oublié, Lemierre, l'a dit, en deux vers inoubliables :

Croire tout découvert est une erreur profonde ;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Cependant le scepticisme officiel, classique, commence à s'ébranler. Sous les noms modernes de *suggestion* et d'*hypnotisme*, créés pour ces vieilles choses, des savants, que leur expérience garantit contre les illusions des sens, ont jeté les fondements d'une science nouvelle. Saluons-les avec respect, ceux qui, sans se laisser arrêter par de faciles railleries, ont pris l'initiative des études sur ce sujet passionnant et la direction d'un mouvement spiritualiste qui se généralise.

Chacun de nous doit, ce nous semble, apporter sa pierre à l'édifice et faire connaître les faits démontrant la possibilité des communications avec le monde invisible, lorsqu'il en peut certifier l'exactitude, soit personnellement, soit par des témoignages dignes de foi.

C'est pourquoi nous nous décidons à raconter l'histoire suivante, histoire absolument authentique, dépassant de beaucoup tout ce qu'on a pu obtenir des tables tournantes et des médiums, car il s'agit d'une *communication directe* avec l'autre monde. La très intelligente et très aimable femme qui en est l'héroïne

nous a autorisé à divulguer, en les appuyant de son nom, ces faits étranges, produits il y a bien des années et connus seulement jusqu'ici d'un petit nombre d'amis. Nous ne sommes que l'historien exact et fidèle de cette manifestation de l'*au-delà*, et nous resterons dans cet humble rôle, laissant à de plus habiles — ou de plus audacieux que nous — le soin de conclure.

Tout le monde, même de nos jours, connaît, au moins de réputation, M. Alexandre Boucher, l'incomparable violoniste, si justement surnommé l'*Alexandre du violon* et le *violon des rois*. Il régna sans conteste sur le monde musical pendant la première moitié de ce siècle, tant il avait dépassé ses prédécesseurs et ses émules.

Rassasié de triomphes de toutes sortes, mais toujours avide d'affection, l'illustre artiste avait perdu sa première femme au moment où l'âge, calmant la fougue de sa jeunesse, lui rendait plus indispensables et plus douces les pures tendresses du foyer.

Une jeune et charmante personne, M^{lle} Antoinette de Montagnon, enthousiaste du talent d'Alexandre Boucher, dont elle appréciait depuis longtemps les rares qualités de cœur, ne se laissa pas effrayer par ses cheveux blancs et mit sans trembler sa petite main dans la main puissante du maître.

C'était une nature d'élite, faite pour comprendre une âme d'artiste, pour s'élever avec lui jusqu'à ces sommets de l'art où tout est lumière, où le beau, le bien, le vrai, se confondent dans une magnifique irradiation. Leur union, en dépit de la différence d'âge,

fut le mariage idéal, tel qu'on le rêve et qu'on le réalise si rarement, l'identification de deux vies, de deux âmes qui se complètent l'une par l'autre et qu'on ne comprendrait plus séparées. M. Boucher était aussi fier de la beauté, de l'esprit, de la grâce extrême de sa femme, qu'elle l'était elle-même du génie et de l'exquise bonté de son mari.

Ce bonheur dura vingt ans. Le grand artiste avait conservé la vivacité de son esprit, l'ampleur de son talent, son caractère aimable et gai...

La mort le prit tout entier, en quelques heures.

Ce fut un coup terrible pour sa veuve. Elle perdit à la fois un mari, un père, un ami sûr et fidèle sur lequel s'étaient concentrées toutes ses affections.

Au déchirement cruel des premiers moments avait succédé un sentiment d'isolement, absolu, désespéré. Sourde à toutes les consolations, aux empressements de ses amis, au dévouement de ses proches, elle se sentait seule, toujours, partout ; seule au milieu de la foule affairée des rues de Paris, à laquelle elle se mêlait parfois, fuyant sa demeure vide ; plus seule encore quand elle y rentrait, dans le grand silence de cette maison que l'absent avait remplie durant tant d'années de ses harmonies sublimes... et aussi de l'exubérance de son bonheur de vivre et d'être aimé.

D'autres soucis se mêlaient à la douleur de M^{me} Boucher, dont la situation était loin de ce qu'elle aurait dû être. Généreux et imprévoyant comme la plupart des artistes, son mari laissait couler l'or de ses doigts aussi facilement qu'il le gagnait. Il ne pouvait voir une infortune sans la secourir. Donner n'appauvrit pas,

dit-on, et c'est vrai ; mais prêter ! Tout emprunteur lui paraissait honnête, tout ami désintéressé. Aussi, Dieu sait s'il avait été exploité ! La belle fortune qu'il semblait laisser était, en réalité, compromise, éparpillée en une foule de mains, dont quelques-unes étaient bien crochues.

Déjà, devant les embarras du présent et l'incertitude de l'avenir, la triste veuve avait dû faire de pénibles réformes, quitter le bel appartement où vibraient encore les accents de l'immortel instrument devenu muet pour toujours, emporter cette chère relique dans un modeste logement au quatrième étage, rue Guy-de-la-Brosse, une petite rue avoisinant le jardin des Plantes. Là elle respirait un air pur, reposait ses yeux brûlés de larmes sur la verdure des massifs, et était à l'abri de la curiosité des indifférents. A cette distance du Paris mondain, il ne pouvait venir chez elle que de vrais amis.

X

— Seule, toujours seule !

Cette plainte, qui hantait incessamment sa pensée, elle la prononça à haute voix en entrant dans cette humble demeure, étrangère à tout son passé.

— Mais non, ma bien-aimée Antoinette, tu n'es pas seule ; je ne t'ai pas quittée, je suis toujours auprès de toi.

Cette voix, pleine de douceur, de pitié, de tendresse, c'était celle de son mari !

M^{me} Boucher n'éprouva aucune frayeur à cette manifestation extraordinaire et si peu attendue. Aurait-

elle réellement aimé, celle qu'effraierait la voix d'outre-tombe d'un être chéri ? C'était une femme d'une intelligence élevée, ferme, nullement superstitieuse. Mais elle savait que l'amour est plus fort que la mort. Un grand apaisement se fit en elle et une indicible joie remplaça l'immense tristesse qui l'accablait.

— Est-ce toi ? Est-ce bien toi ? demanda-t-elle, ne pouvant croire à un si grand bonheur.

— Oui, c'est moi, qui t'aime plus encore que sur la terre et veux venir en aide à ta désespérance. L'amour grandit par la séparation. Le mien s'est épuré et j'ai mission d'apporter la consolation à ton cœur. Confie-toi à moi, ton meilleur ami. Je t'aiderai à surmonter les difficultés qui t'entourent et dont je suis cause, bien que tu ne m'accuses pas, même dans ta pensée.

A dater de ce moment, la jeune femme se sentit renaître. Sa solitude lui devint chère. N'était-elle pas peuplée par les entretiens constants de celui qu'elle ne pleurait presque plus, car elle le savait heureux ? Il remerciait Dieu de lui avoir épargné les années moroses de la décrépitude, assurait à sa femme bien-aimée que ses épreuves n'auraient qu'un temps et lui promettait de la soutenir jusqu'à ce qu'elles fussent terminées.

Cependant M^{me} Boucher hésitait parfois à suivre les conseils de son mari, lorsqu'ils étaient trop en désaccord avec ceux d'un homme expérimenté, intègre, auquel elle avait donné sa confiance. Il avait si mal géré ses affaires, sa bienveillance avait si souvent obscurci son jugement ! N'en était-il pas encore de même dans cette région inconnue d'où il commu-

...niquait avec elle? Ces doutes, qu'elle n'osait pourtant exprimer, étaient pressentis par son conseiller invisible. Pour la punir de son peu de foi, cette voix, seule consolatrice de ses heures amères, se tut pendant six mois. Six mois d'isolement, d'inquiétudes, d'anxiété, où rien ne lui réussissait, où elle s'épuisait en démarches vaines. Le découragement la saisit. Elle retombe dans un accablement tel que le bien-aimé en eut pitié, et sa voix chérie vin reconforter de nouveau l'abandonnée.

Sa joie fut extrême, plus grande encore, s'il est possible, que lorsqu'elle l'avait entendue pour la première fois. Elle l'en remercia avec effusion, promettant de l'écouter, de le croire désormais.

— Sans toi, mon unique bonheur, lui disait-elle, sans ton retour, j'allais mourir de chagrin.

— Non, ma *fafemme*, lui répondit-elle, en employant ce diminutif câlin qui rappelait leurs beaux jours, tu ne serais pas morte. Si cela eût été possible, jet'aurais déjà enlevée à la terre. Mais, sans moi, tu serais devenue folle, *le pire état de l'espèce humaine*. Courage, donc! La vie est un voyage pénible dont le terme est au ciel.

Une petite leçon, toutefois, lui parut nécessaire pour habituer sa femme à croire aveuglément à sa parole. Il la lui donna, avec la gaieté qui l'avait soutenu sur cette terre dans bien des moments difficiles et qu'il n'avait point perdue dans l'autre monde.

Un matin, M^{me} Boucher partait pour une longue série de courses. Elle avait soigneusement fermé sa porte. N'ayant qu'une femme de ménage venant

matin et soir faire la besogne, son appartement demeurait vide toute la journée.

Comme elle atteignait le bas de l'escalier, elle entendit la voix de son mari :

— Remonte, Antoinette ; ta porte est restée ouverte.

— Ah ! pour cela, non ! Je suis sûre de l'avoir fermée et d'avoir ensuite fait jouer le bouton pour m'en assurer.

— Remonte, te dis-je ; ton logement est ouvert ; tu peux être dévalisée pendant ton absence.

— Mais je suis sûre de ce que je te dis. Tu sais toutes les courses que j'ai à faire, combien je vais être fatiguée. Me faire remonter quatre étages pour un caprice, c'est cruel !

— Un caprice ? Je n'en ai plus. Et d'ailleurs, peux-tu m'en reprocher un seul dont tu aies souffert ? Remonte, je t'en prie.

— Ah ! tyran ! dit Antoinette.

Et moitié souriante, moitié fâchée, elle commença la pénible ascension.

Arrivée sur le palier, elle introduisit la clé dans la serrure. Elle était fermée à double tour.

— Pour le coup, *mon pauvre vieux*, tu radotes !

M^m Boucher appelait souvent son mari ainsi en plaisantant.

— Ton vieux ? C'est toi qui es aujourd'hui ma vieille ! Mon vieux corps est à Montmartre, mais mon esprit est jeune et beau ! La porte restée ouverte est celle du petit escalier de service. Crois-moi : je vois aussi clair à présent dans les âmes humaines que dans les ténèbres de ce corridor.

Il disait vrai. Cette porte — oubliée peut-être à dessein par l'ouvrier qui, le matin, avait posé les tapis — une fois refermée, M^{me} Boucher redescendit lentement, songeuse et résolue à suivre en tout les conseils de son mari.

Sa confiance ne fut pas trompée. Moins d'une année après, sa situation était liquidée et elle se trouvait à la tête d'une large aisance, lui permettant d'arranger sa vie à sa guise.

Toujours, aux heures difficiles ou tristes, la voix aimée l'encourageait. Une mélancolie douce avait remplacé la douleur aiguë de la séparation. Sans avoir encore voulu quitter son petit appartement de la rue Guy-de-la-Brosse, M^{me} Boucher avait repris quelques relations parmi celles où le cher regretté avait été le mieux compris, le mieux apprécié. Les soirées de musique intime de la comtesse Yazikoff étaient ses préférées. Là elle entendait les œuvres de son mari rendues de façon à lui faire parfois illusion, bien qu'il y manquât ces improvisations brillantes, ces coups de génie grâce auxquels il n'exécutait jamais deux fois un morceau de la même manière, et qui, n'ayant pu être notés, sont perdus pour la postérité.

L'heure passait vite dans ces réunions choisies. M^{me} Boucher, ayant à regagner seule son quartier éloigné, ne s'y attardait jamais. Un soir pourtant, le talent hors ligne d'un jeune artiste lui fit oublier l'heure. Nul ne s'était si bien identifié avec la pensée du maître. Un coup d'œil furtif à la pendule l'étonne et cependant la rassure. Rien que onze heures? Elle

peut encore rester quelques instants, écouter le dernier morceau. Il lui faut cinq minutes pour descendre la rue Tronchet et trouver une voiture auprès de la Madeleine, où il y en a toujours jusqu'à minuit.

Au dernier accord, elle se hâte de sortir, s'enveloppe de son burnous et la voilà dans la rue noire et déserte. A peine si quelques becs de gaz sont restés allumés. Il est donc bien tard ? Elle arrive à la Madeleine. Plus de voitures ! Que faire ? Retourner chez la comtesse, rentrer dans le salon comme un événement, abuser de l'obligeance d'un des invités en le forçant à faire une course énorme pour la reconduire ? Elle ne peut s'y résoudre.

Pendant qu'elle délibère, l'horloge sonne deux coups. Traverser tout Paris à deux heures du matin, l'heure la plus dangereuse de la nuit, ce serait une véritable folie. Elle reste immobile, tremblante, indécise, n'osant faire un pas...

— N'aie pas peur, je suis près de toi.

C'est la voix de son mari !

— Ah ! mon pauvre Alexandre, que faire ?

— Parbleu ! rentrer chez toi.

— A pied ? si loin ? jamais je ne pourrai.

— Que si. Essaie, je te soutiendrai.

Elle se sentit alors comme enveloppée d'un bras robuste dont elle connaissait bien l'étreinte, et se mit à marcher avec une rapidité surprenante. C'est à peine si ses pieds touchaient le sol, et son corps lui semblait d'une légèreté inconcevable.

En passant sur le quai aux Fleurs, quelques *hirondelles de rivière*, comme on appelait alors ces rôdeurs

qui élisent domicile sous les ponts, voyant une femme seule, élégamment vêtue, voulurent lui barrer le passage. La frayeur la fit chanceler. Mais son protecteur invisible la serra plus fortement contre lui, et, l'enlevant comme s'il eût eu des ailes, la mit en un instant hors de portée. Elle entra chez elle *un quart d'heure juste* après avoir quitté la rue Tronchet.

Cette rapidité tenait du prodige.

Aussi, sûre de l'appui qui ne lui manquait jamais dans les circonstances pénibles ou simplement embarrassantes, M^{me} Boucher ne se sentait plus isolée, même quand la voix chérie était longtemps sans lui parler. Sa pensée allait au delà de ce monde chercher l'ami qui remplissait son cœur et qu'elle avait la certitude de rejoindre un jour.

Ce n'était plus un deuil, ce n'était qu'une absence.

Puis, le temps fit son œuvre. Le calme ramena les habitudes, les occupations de la vie ordinaire. La voix se faisait entendre à des intervalles de plus en plus éloignés...

Elle s'est tue depuis plusieurs années. Les paroles ne sont plus nécessaires pour prouver à la veuve résignée que ses liens si chers ne sont pas, ne seront jamais brisés. Arrivée à son tour à la vieillesse, elle attend en paix le moment où, sur le seuil de l'éternité, la voix de celui qu'elle aima uniquement lui dira, comme autrefois :

— Je suis là... Viens... N'aie pas peur !

Edouard BURTON,

à la Roseraie, par St-Jean de Braye (Loiret).

N.B. — Reproduction autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

PARACELSE

et ses quatorze livres des paragraphes

PARAGRAPHE III. — L'accès qui provient des choses arsénicales a son nombre et sa digestion ; et l'accès des trois principes a un jour erratique ; et l'accès du sang a sa guérison et sa digestion.

COMMENTAIRES. — Paracelse dans ce paragraphe assez obscur explique les fièvres qui tirent leur origine du sang ; les matières arsénicales contenues dans le sang ont aussi leur nombre, leur guérison et leur digestion. Mais quand l'accès des trois principes : mercure, sel et soufre, fait le jour erratique, c'est-à-dire changeant, l'accès peut être si violent qu'il amène la rupture de quelque veine, l'accès contient dès lors sa guérison et sa digestion. Le sang peut provenir aussi du nez ou s'écouler avec les narines et par ces moyens sont guéries les fièvres du sang.

PARAGRAPHE IV. — *De la curation.* — Pour guérir la fièvre externe, on peut employer l'or ou les coraux ; mais la moindre cure emploie l'argent et les perles.

Description de l'or

℞. Alcool de vin desséché et préparé sur les cendres de fèves, autant qu'il suffit.

Feuilles d'or à volonté.

Réduisez en digestion par son mois.

De cette liqueur prenez trois grains avec une once d'eau d'endive ou de pourprier, après ou avant, pendant l'accès.

Des coraux

℞. Coraux blancs, demi-once, alcool de vin desséché dix onces.

Réduisez en digestion par son mois. — La dose de cette liqueur est de six ou sept grains, avec les eaux susdites, avant, pendant ou après l'accès.

De l'argent

℞. Miel liquéfié, quinze onces.

Feuilles d'argent, deux onces.

Réduisez en digestion pendant une semaine. — De cette liqueur séparée du miel, la dose est d'un demi-scrupule avec quinze grains de safran oriental avant l'accès.

Des perles

℞. Alkali, extrait de citrouille, quinze onces.

Eau de blanc d'œuf, trois onces.

Des perles non perforées, une demi-once.

Réduisez en digestion par un mois.

De cette dissolution prendre six grains avec eau de valériane, avant l'accès.

LIVRE X

Des maladies internes de la tête.

PARAGRAPHE I. — Les douleurs de la tête procèdent

ou du sang, ou de ce qui est résolu ou des congestions; soit que la douleur soit à gauche ou à droite, elle provient de ces trois causes.

PARAGRAPHE II. — Les douleurs qui sont des choses résolues montent et descendent par fumée ou vapeur, car toute vapeur est du narcotique anodin avec stupéfaction innée; mais celles qui procèdent des congestions, quelles que soient leur nature et leurs propriétés, sont extérieures ou de nature engendrée. Telle est la maladie et tel est son accident.

PARAGRAPHE III. — Après les douleurs de la première espèce, il y a celle du café car par l'anatomie on voit où elles résident dans le côté par accès fiévreux. Dans cette deuxième espèce, elle a la vapeur sèche sublimé aux cellules et parties suprêmes avec un accès erratique anodin. En la troisième espèce qui est la congestion, telle la manie, la phrénésie, et les espèces de folie selon la congestion de sa partie par le chaud ou le froid résolu ou coagulé.

PARAGRAPHE IV. — *De la guérison.* — La guérison du sang est au froid et au narcotique humide.

Description en la première espèce de la douleur de teste.

Cataplasme :

℞. Roses rouges, trois onces.

Joubarbe, cinq onces.

Faites-en un bon cataplasme avec bon vinaigre ou eau de rose.

Autre cataplasme :

℞. Coraux préparés, une drachme; perles non perfo-

rées, scrupule et demi. Eau de rose et de sempervive, égales parties, ce qu'il suffit pour incorporer.

LIVRE XI

Des maladies de la matrice.

PARAGRAPHE I.— Les générations des maladies de la matrice ne sont point en la matrice, ni d'elle, ni par elle.

Car tout membre qui provient d'autres reçoit son détriment des autres, car la douleur de la matrice sont la rétention et la superfluité de la chose.

PARAGRAPHE II. — Le concours de la maladie retentive et de surperfluité descend de toutes les parties de tout le corps ; car les menstrues en la matrice ne sont point menstrues, mais l'excrément des mois. De là dérive la conjonction, la destruction, l'altération, la conclusion, la permixtion de la bonne et de la mauvaise chose, la décoloration avec ses semblables.

COMMENTAIRES. — Comme les deux précédents paragraphes s'expliquent l'un par l'autre, nous avons réuni leur commentaire en un seul.

Paracelse nous dit que les maladies de la matrice ne sont point engendrées dans la matrice, mais dans les parties principales de celle-ci, et que les menstrues ne sont que le superflu (l'excrément) du sang qui est rejeté chaque mois. Puis le grand médecin dénombre les maladies spéciales ; ce sont la rétention, l'obstruction ou la superfluité des menstrues qu'il nomme conclusion.

PARAGRAPHE III. — *De la guérison.* — On peut obtenir la guérison de la matrice de deux façons : par les

élixirs et par l'orizée (l'or potable). Parmi les élixirs, le remède souverain, c'est l'alcool de vin desséché.

Le second moyen de guérison, c'est le corps et la substance et sa chose essensifiée, sans extraction ; mais par les transmutations de la substance non liquide en médecine potable, etc.

Les perles peuvent aussi être employées par leur dissolution dans l'alcool. Il y a encore un autre remède dans la carniale, dans l'essence tempérée, et dans l'arbre de mer. Le remède employé pour les douleurs de la matrice ne doit être ni chaud ni froid et n'être ni dissous, ni humide, ni coagulé, ni fait par diathèse. Car tout ce qui est chaud ou froid est contraire aux maladies des femmes. De même, tout ce qui est sec ou humide est un venin très dangereux en la rétention et superfluité menstruelle. De même tout ce qui est stipique, diaphorétique, pontique, acerbe et tout ce qui est amer ; toute douceur est aussi une entrave pour la maladie des femmes. Mais la guérison de la matrice doit être délivrée de toutes les choses sus nommées parce que le remède a son arcane libre et son jugement.

La description du tempérament relatif à la première cure des élixirs est :

℞. Alcool de vin desséché, 3 livres.

Feuilles d'anthos, de maïs, de lavande, de chaque dix onces.

Cubèbes, girofle, cannelle, de chaque deux onces.

Mastic, une once et demie.

Deux storcises, de chacun un demi-scrupule.

Véronique, trois onces.

Réduire le tout au septième par l'alambic, puis y ajouter 20 feuilles d'or.

Des perles non perforées, des grenats, des rubis, de chaque une once et demie.

Réduisez en digestion par son mois.

Donnez de cette huile 3 ou 4 grains dans du vin de Malvoisie ou dans de l'eau de Marjolaine ou de sauge pendant trois ou quatre jours, le soir et le matin.

La seconde description de la liqueur orizée ou d'or est la suivante :

℞. Or préparé ou précipité, après sa dissolution dans du miel et du sel, une once.

Liqueur d'oranges, de grenade, de chaque, six onces. — Réduisez en imbibition.

Après sur un marbre de porphyre, il faut réduire en forme liquide.

La dose est depuis 7 grains jusqu'à 8, 10, etc., en eau de fontaine par deux ou trois jours.

Autre remède de l'arbre de mer.

Réduisez l'arbre de mer en calcination avec sel de nitre; réduisez-le en alcali; faire ensuite extraction de sa rougeur et le réduire par l'alambic.

℞. De cette liqueur quatre onces.

Eau de Basilicon, une livre.

Réduisez en réduction par trois jours. Et l'eau doit être séparée de la liqueur par le Bain Mari.

La dose de cette liqueur, 4 ou 6 grains une fois le mois, douze fois en l'an, pour la première administration. En la seconde année, en la seconde nouvelle

lune, six fois en l'an; en la troisième administration, une fois au printemps, une fois en automne, une fois en hiver et une fois en été. Et après l'an, 23 de rechef tous les mois une fois; et de rechef 15 fois en un an. Et après cette administration en chaque semaine une fois jusqu'à l'an cinquantième. Après chaque jour jusqu'en fin des menstrues.

Autre remède tempéré

℞. Grains d'actis noirs, deux livres, réduits en eau de laquelle tu prendras à discrétion, et y ajoutant autant d'alcool de vin desséché et distiller comme il est dit ci-dessus. — La dose de cette eau est depuis une drachme jusqu'à 3 ou 4, une fois le mois par un an entier.

COMMENTAIRES. — Quels sont les arcanes pour guérir cette maladie, comme dit Paracelse, il y a deux moyens de guérison: l'un par les élixirs et l'autre par l'*orizée*, c'est-à-dire par l'or pur et fin. Les élixirs sont fabriqués par l'extraction de la pure essence d'une chose ou de son corps. Et par essence il faut entendre la qualité et la puissance des choses qu'on extrait par distillation ou par digestion. Nous devons ajouter que Paracelse est ici tellement obscur que nous n'essayerons pas de le comprendre, de le commenter, car nous pourrions faire fausse route; son latin de cuisine est absolument inintelligible: il nous dit par exemple que *ab essato* signifie essence qui se tire directement des choses mêmes et que le bon alchimiste sait aussi en extraire la propriété ou vertu. — Disons en terminant ce commentaire que par *arbres de mer* il faut entendre le

corail et par *grains d'actis* les graines de fuseau ou sureau qui, lorsqu'ils sont mûrs, c'est-à-dire fin septembre, sont noirs comme des raisins.

LIVRE XII

Des douleurs de dents.

PARAGRAPHE I. — Les douleurs de dents avec leurs accidents sont aux racines dans l'os (maxillaire) aux gencives ou dans leurs entours. — La cause de la douleur des dents est de deux sortes : l'une est étrangère à l'emplacement et l'autre provient de son emplacement même ; celle qui est étrangère descend de la tête, celle de l'emplacement provient du scabre et du panarice.

COMMENTAIRES. — Nous n'avons à parler ici que du scabre et panarice ; ce sont probablement des éruptions aux gencives par un ver engendré dans la dent ou la gencive qui ronge la dent et meurt dès qu'il sent l'air. — A plus expert que nous d'expliquer la chose.

PARAGRAPHE II. — La guérison des dents peut s'obtenir de deux manières par des remèdes ou par extraction (chirurgie).

LIVRES XIII ET XIV

De la douleur des oreilles.

PARAGRAPHE I. — *De la cause.* — La douleur des oreilles provient du quatrième émonctoire, des régions de la tête avec la surdité et ses variétés suivant l'ana-

tomie de la région inférieure avec les régions des narines et des yeux.

La cause est accidentelle ou provient de l'emplacement; la première est de nature albumineuse (?) et la seconde provient de son propre accès naturel avec signes chroniques: tintements d'oreilles et apostème avec pus et sanies et leurs dérivés.

PARAGRAPHE II. — La guérison des douleurs des oreilles se fait de deux façons: l'une se fait par choses apéritives froides, l'humidité; la seconde se fait par les anodins ou les stupéfiants suivant le dire d'Archélaüs et autres, suivant le procédé d'Alburasis, selon l'art chirurgical et l'expérience de Raymond Lulle.

PARAGRAPHE I. — DU MAL DES YEUX. — Les douleurs des yeux peuvent provenir des mêmes causes que celles des oreilles. Il faut considérer à part la cataracte; en dehors de celle-ci on peut appliquer les mêmes remèdes aux yeux qu'aux oreilles. La scotomie (?) peut être opérée par un instrument; de même, s'il survient une pellicule, un onolet (?) orgeolet probablement à l'œil, il faut employer un instrument pour leur suppression, et bien que les collyres puissent être utilement employés parfois dans ces cas.

Collyre en la scotomie et pour toute espèce de maux d'yeux. — R. Vitriol blanc, alun de plume tutie éteinte de chaque une drachme, liqueur d'euphrasie, six onces, camphre en poudre, une drachme et demie. — Réduire le tout en liquide sur le marbre et séparément faire placer au bain-marie.

COMMENTAIRE. — Paracelse décrit ici les moyens propres à guérir les douleurs d'oreilles par les choses

apéritives et par les stupéfiants. Il emploie bien des collyres pour guérir la scotomie, les effusions et la cataracte ; mais, dit-il, quand on laisse vieillir ces maladies, il faut avoir recours à une opération chirurgicale, à *l'instrument*, dit-il, car les pellicules trop endurcies ne sauraient être dissoutes par les collyres ou eaux consomptives, comme les dénomme Paracelse.

ERNEST BOSCH.





PARTIE LITTÉRAIRE

LA VISION DE NEHOR

*Nehor s'était assis sur un tertre ombragé
Et regardait au loin la campagne fleurie ;
De grands nuages d'or dans le ciel imagé
Formaient à l'horizon un décor de féerie.*

*La nature riait dans les bras du soleil :
Un beau lac s'endormait, reflet d'azur limpide,
Et, dans ses flots moirés, des écueils de vermeil
Surgissaient puissamment en masse translucide.*

*Ravi par la grandeur de ce monde nouveau
Dont les riches couleurs rayonnaient de lumière,
Nehor en admirait le splendide tableau
Ainsi qu'un idéal inspirant la prière.*

*Soudain, parmi l'azur et l'or,
Il aperçut une ombre rose :
Flottante, elle avait pris l'essor
Dans cet espace grandiose*

*Et révélait à l'œil un ange glorieux
Voilant son beau visage en descendant des cieux.*

*Une voix musicale et tendre,
Touchante comme un chant d'amour,
Près de Nehor se fit entendre
Alors que déclinait le jour.*

*« Bien-aimé, disait-elle, en lui parlant à l'âme,
Remplis ta mission, le travail te réclame!
Sois charitable et bon, sois noble et généreux,
Plus tu t'élèveras, plus tu seras heureux.*

*Je suis ta blonde fiancée
Et j'ai vécu bien avant toi...
Par le sentiment, la Pensée,
Tu peux t'élever jusqu'à moi.*

*Mais, pour me retrouver, il faut que la souffrance
Imprime dans ton cœur son auguste influence! »*

*Et Nehor écoutait, enthousiaste d'espoir...
Soudain, tout disparut! La rayonnante image,
Le grand lac endormi dans les brumes du soir
S'étaient évanouis... visions de passage!*

*Nehor était assis sur un tertre ombragé.
Et regardait au loin la campagne fleurie;
De grand nuages d'or dans le ciel imagé
Formaient à l'horizon un décor féerie.*

J. DE TALLENAY.

LA MAISON HANTÉE

PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE

Par JEAN TABRIS

Les deux portes étaient encore fermées, celle communiquant avec la chambre du domestique était encore verrouillée. Dans l'angle du mur où il s'était si convulsivement blotti, gisait le chien. Je l'appelai — aucun mouvement ; je m'approchai — l'animal était mort ; les yeux sortaient de leurs orbites ; la langue pendait hors de la gueule ; l'écume blanchissait ses mâchoires. Je le pris dans mes bras ; je l'amenai près du feu ; je ressentais une peine extrême de la perte de mon pauvre favori — je me faisais de violents reproches ; je m'acquistais de sa mort ; je m'imaginai qu'il était mort de peur.

Mais quelle fut ma surprise en découvrant qu'il avait le cou brisé. Cela s'était-il produit dans les ténèbres ? Cela ne devait-il pas avoir été fait par une main d'homme comme la mienne ? N'y avait-il pas eu tout le temps un agent humain dans cette chambre ? J'ai de bonnes raisons de suspecter qu'il n'y en avait pas. Je ne puis dire pourquoi. Je ne puis pas faire plus que d'établir nettement le fait ; que le lecteur déduise la conclusion qu'il lui plaira.

Autre circonstance surprenante : ma montre était replacée sur la table dont elle avait été si mystérieusement retirée ; mais elle s'était arrêtée au moment même où on s'en emparait ; et, depuis, en dépit de

l'habileté de l'horloger, si elle se met à marcher, elle va d'un mouvement bizarre et étrange pendant quelques heures, et puis s'arrête court — elle ne vaut plus rien.

Il n'arriva rien de plus pendant le reste de la nuit. Et, en vérité, je n'eus pas non plus longtemps à attendre avant le lever de l'aurore. Et je ne quittai la maison hantée que lorsqu'il fit grand jour. Avant de partir, je visitai de nouveau la petite chambre retirée; dans laquelle mon domestique et moi avions été pour un temps prisonniers. J'avais une forte présomption — dont je ne pouvais me rendre compte — que c'était de cette chambre qu'émanait le mécanisme des phénomènes — si je puis m'exprimer ainsi — qui avaient eu lieu dans ma chambre. Et bien que j'y entrasse maintenant en pleine lumière, le soleil dardant ses rayons à travers la vitre fumeuse, je ressentis encore, tandis que j'étais debout dans la pièce, l'impression d'horreur que j'avais d'abord éprouvée la nuit précédente, et qui avait tant augmenté à la suite de ce qui s'était passé dans ma propre chambre. Je ne pus vraiment pas supporter de rester plus d'une demi-minute entre ces murs. Je descendis les escaliers, et encore j'entendis le bruit de pas devant moi; et en ouvrant la porte de la rue, je crus distinguer un faible rire. Je regagnai ma maison, comptant y trouver mon domestique déserteur. Mais il ne s'y était pas présenté; et il y avait plus de trois jours que je n'en avais entendu parler, quand je reçus de lui une lettre datée de Liverpool. dont voici la teneur :

« Respectable Maître,

« J'implore humblement votre pardon, bien que je puisse à peine espérer que vous pensiez que je le mérite, à moins — que le ciel vous en préserve! vous n'ayez vu ce que j'ai vu. Je sens qu'il se passera bien des années avant que je ne me remette ; et quant à être propre au service, c'est inutile d'y songer. C'est pourquoi je vais chez mon beau-frère à Melbourne. Le bateau met à la voile demain. Peut-être ce long voyage me rétablira-t-il. Maintenant je ne fais plus que tressaillir et trembler, et m'imaginer qu'Il est derrière moi. Je vous prie humblement, honorable Maître, de donner des ordres pour que mes vêtements et les gages qui me sont dus soient expédiés chez ma mère, à Walworth, Jean connaît son adresse. »

La lettre se terminait par des excuses additionnelles quelque peu incohérentes, et des détails explicatifs relatifs aux choses qui dépendaient du service de ce garçon.

Cette fuite fera peut-être soupçonner que cet homme désirait aller en Australie, et s'était frauduleusement mêlé de manière ou d'autre aux événements de la nuit. Je ne dirai rien pour réfuter cette hypothèse ; je la suggère plutôt comme celle qui semblerait à beaucoup de personnes être la solution la plus probable d'événements invraisemblables. Ma croyance en ma propre théorie restait inébranlée. Je retournai dans la soirée à cette maison pour rapporter dans un fiacre les objets que j'y avais laissés, avec le corps de mon pauvre chien. Je ne fus point troublé pendant ma

tâche, et il ne m'arriva rien de digne d'être noté, si ce n'est qu'en montant et en descendant l'escalier, j'entendis encore le même bruit de pas devant moi. En quittant la maison, j'allai chez M. J. Il était chez lui. Je lui rendis les clefs, je lui dis que ma curiosité était suffisamment satisfaite, et j'étais sur le point de lui raconter brièvement ce qui s'était passé, lorsqu'il m'arrêta et me dit, quoique avec beaucoup de politesse, qu'il ne prenait plus aucun intérêt à un mystère que personne n'avait jamais résolu.

Je me décidai au moins à lui parler des deux lettres que j'avais lues, et aussi de la façon dont elles avaient disparu, et puis je m'informai s'il pensait qu'elles avaient été adressées à la femme morte dans cette maison, et s'il y avait quelque chose dans l'histoire de sa jeunesse qui pût vraisemblablement confirmer le sombre soupçon qu'éveillaient ces lettres. M. J. sembla tressaillir, et, après s'être recueilli quelques instants, il répondit : « Je ne suis que peu au courant de l'histoire de la jeunesse de cette femme, si ce n'est, comme je vous l'ai déjà dit, que sa famille connaissait la mienne. Mais vous ravivez quelques vagues réminiscences à son sujet. Je prendrai des informations et je vous ferai part de leur résultat. Cependant, même en admettant cette croyance populaire qu'une personne qui a été de son vivant soit l'auteur, soit la victime de crimes abominables, puisse revoir, sous forme d'âme en peine, les lieux où ces crimes ont été commis, je vous ferai observer que cette maison était remplie de visions et bruits étranges avant la mort de la vieille femme—vous souriez—qu'alliez-vous dire?»

« J'allais dire ceci : c'est que je suis convaincu que, si nous pouvions atteindre le fond de ces mystères, nous trouverions un agent humain vivant. »

« Quoi ! vous croyez que tout cela est une imposture ? Pour quelle raison ? »

« Non point une imposture dans le sens ordinaire du mot. Si soudain j'étais sur le point de tomber dans un profond sommeil dont vous ne pourriez pas m'éveiller, et que dans ce sommeil je pusse répondre aux questions qu'on me poserait avec une lucidité à laquelle je ne pourrais prétendre dans l'état de veille — vous dire ce que vous avez d'argent dans votre poche, ou décrire vos pensées mêmes — ce n'est pas plus nécessairement une imposture que ce n'est nécessairement surnaturel. Inconsciemment, sous une influence magnétique, je reviendrai à moi par la volonté d'un être humain, à quelque distance qu'il se trouve, qui aurait acquis du pouvoir sur moi par des rapports antérieurs.

« Mais, si un magnétiseur pouvait ainsi agir sur un autre être vivant, pouvez-vous supposer qu'un magnétiseur pût aussi agir sur des objets inanimés : mouvoir des chaises, ouvrir et fermer des portes ?

« Ou impressionner nos sens avec la croyance en de tels effets — nous-mêmes n'ayant jamais été *en rapport* avec la personne agissant sur nous ? Non. Ce qu'on nomme communément magnétisme ne pourrait pas produire ceci ; mais il peut exister une puissance ayant du rapport avec le magnétisme, et qui lui soit supérieure — puissance appelée jadis Magie. Qu'un tel pouvoir s'étende sur tous les objets inanimés de la

matière, je n'ose pas l'affirmer; mais, s'il en est ainsi, ce ne serait pas contre nature, ce ne serait qu'une puissance rare dans la nature qui serait accordée à des constitutions douées de certaines particularités, et amenée par la pratique à un degré extraordinaire. Qu'un tel pouvoir s'étende sur les morts — sur certaines pensées et certains souvenirs que les morts peuvent encore conserver — et force, non pas ce qui doit proprement être appelé l'ÂME, et qui est bien au delà de l'atteinte de l'homme, mais plutôt le fantôme de ce qui a reçu sur la terre l'empreinte terrestre, à se rendre apparent à nos sens — c'est une théorie très ancienne bien que tombée en désuétude, sur laquelle je ne hasarderai aucune opinion. Mais je ne pense pas que ce pouvoir soit surnaturel. Permettez que j'explique ce que je veux dire à l'aide d'une expérience que Paracelse décrit comme facile, et que l'auteur des *Curiosités de la littérature* cite comme croyable : Une fleur se fane; vous la brûlez. Les éléments qui constituaient la fleur vivante ont disparu, vous ne savez pas où ils sont; vous ne pouvez jamais ni les retrouver, ni les rassembler. Mais vous pouvez, par la chimie, de la cendre de cette fleur, produire un spectre de la fleur, telle qu'elle était lorsqu'elle était vivante. C'est peut-être la même chose pour l'être humain. L'âme vous a échappé comme l'essence ou les éléments de la fleur. Cependant vous pouvez en produire un spectre. Et ce fantôme, bien que, dans la croyance populaire on le confonde avec l'âme du défunt, n'est que l'image de la forme du mort. Ce qui prouve que, de même que dans les histoires de spectres et d'esprits

les plus avérées, la chose qui nous frappe le plus est l'absence de ce que nous pensons être l'âme, l'absence de l'intelligence supérieure libre. Ces apparitions ont lieu pour peu de chose ou même sans raison, elles parlent rarement lorsqu'elles se produisent; si elles parlent, elles n'émettent pas d'idées au-dessus de celles d'une personne ordinaire sur la terre. Les spirites américains ont publié des volumes de communications en vers et en prose qu'ils affirment être faites au nom des morts les plus illustres — Shakespeare, Bacon — Dieu sait qui. Ces communications, en prenant les meilleures, ne sont certainement pas d'un iota plus élevées que ne le seraient des communications de personnes vivantes ayant un joli talent et une éducation soignée; elles sont étonnamment inférieures à ce que Bacon, Shakespeare et Platon disaient et écrivaient lorsqu'ils étaient sur la terre. Et, ce qui mérite plus d'être observé, elles ne contiennent jamais une idée qui ne fût sur la terre auparavant.

« C'est pourquoi, au sujet de phénomènes aussi merveilleux que ceux-ci (en les admettant comme véridiques), je vois qu'une grande partie est du ressort de la philosophie, rien que la philosophie ait le droit de nier, parce que rien n'est surnaturel. Ce ne sont que des idées transmises d'une manière quelconque (nous n'avons pas encore découvert les moyens) d'un cerveau humain. Soit que, par ce moyen, des tables se déplacent d'elles-mêmes, ou que des formes diaboliques apparaissent dans un cercle magique, ou que des mains sans corps s'élèvent et meuvent des objets matériels, ou qu'un Être ténébreux, tel qu'il s'en est

présenté à moi, glace notre sang, je reste encore convaincu que ce ne sont que des actions transmises, comme par des fils électriques, à mon propre cerveau, et venant d'un autre cerveau. Dans quelques constitutions il y a une chimie naturelle, et ces constitutions peuvent des prodiges chimiques ; dans d'autres, un fluide naturel, appelez-le électricité, et ceux-ci peuvent produire des prodiges électriques. Mais les prodiges diffèrent de la Science positive en ceci : ils sont toujours sans objet, sans propos, puériles, frivoles. Ils ne conduisent à aucun grand résultat ; et c'est pourquoi le monde n'y fait pas attention et les vrais sages ne les ont pas cultivés. Mais je suis sûr que tout ce que j'ai vu ou entendu a pour origine lointaine un homme, un de mes semblables ; et je crois inconsciemment à cet homme, quant aux effets produits, pour cette raison : jamais deux personnes, dites-vous, n'ont éprouvé les mêmes sensations. Eh bien, observez-le, jamais deux personnes n'ont exactement le même rêve. Si c'était une imposture ordinaire, la machinerie serait organisée pour produire des résultats ne variant guère ; si c'était un agent surnaturel envoyé par le Tout-Puissant, ce serait sûrement dans un but déterminé. Ces phénomènes n'appartiennent à aucune de ces deux classes ; ma conviction est qu'ils ont leur origine dans une intelligence maintenant lointaine ; que cette intelligence n'a pas une volonté bien nette dans tout ce qui est arrivé ; que ce qui a lieu n'est que le reflet de ses pensées vagabondes, indistinctes, déviées, informes ; en résumé, que ce ne sont que les rêves de cette intelligence mis en action

et revêtus d'un semblant de substance. Que cette intelligence soit douée d'une puissance énorme, qu'elle puisse mettre en mouvement la matière, qu'elle soit maléfique et destructive, je le crois ; une force matérielle quelconque doit avoir tué mon chien ; une telle force aurait pu, j'en sais quelque chose, suffire pour me tuer, si comme mon chien j'avais été subjugué par la terreur, — si mon intelligence ou mon esprit ne m'avait pas permis de la contrebalancer par la résistance de ma volonté. »

« Elle a tué votre chien ! Il est vraiment étrange qu'on ne puisse faire rester aucun animal dans cette maison, pas même un chat ; on n'y trouve jamais ni rats ni souris. »

« L'instinct de la créature animale découvre les influences funestes à son existence. La raison de l'homme a un sens moins subtil, parce qu'elle a une force de résistance plus grande. Mais en voilà assez ; comprenez-vous ma théorie ?

« Oui, bien qu'imparfaitement — et je préfère accepter n'importe quel état (pardon du mot) si bizarre qu'il soit, plutôt que d'admettre ces idées de fantômes et de loups-garous qu'on nous a fait avaler dans notre enfance. Cependant, pour mon infortunée maison, le mal reste le même. Que diable puis-je en faire ? »

« Je vais vous dire ce que je ferais à votre place. Mon sentiment me convainc que la petite chambre non meublée, qui se trouve à angle droit de la chambre à coucher que j'occupais, forme le point de départ, le réceptacle des influences qui hantent la maison ; et je vous conseille fortement de faire percer

les murs, d'enlever le parquet, plus encore, de faire démolir toute la pièce. J'ai remarqué qu'elle est détachée du corps de la maison, construite sur la petite cour de derrière, et qu'on peut la démolir sans nuire au reste de la construction. »

« Et vous pensez, si je faisais cela..... »

« Que vous couperiez les fils du télégraphe. Essayez. Je suis tellement persuadé que j'ai raison, que je paierai la moitié de la dépense si vous voulez me permettre de diriger les opérations. »

« Non pas, je puis parfaitement supporter les frais ; pour le reste, permettez-moi de vous écrire. »

Environ dix jours après, je reçus une lettre de M. J. me disant qu'il avait visité la maison depuis que je l'avais vu, qu'il avait trouvé les deux lettres que je lui avait décrites, qu'il les avait replacées dans le tiroir où je les avais prises ; qu'il les avait lues avec les mêmes pressentiments que moi ; qu'il avait commencé une enquête sérieuse au sujet de la femme à laquelle je conjecturais avec raison qu'elles avaient été écrites.

Il paraissait que trente-six ans auparavant (un an avant la date des lettres), elle s'était mariée, contre le gré de ses parents, avec un Américain d'un caractère très soupçonneux ; en réalité, on croyait généralement qu'il avait été pirate. Elle-même était la fille de commerçants très honorables, et elle avait exercé les fonctions de gouvernante d'enfants avant son mariage. Elle avait un frère, veuf, qui était considéré comme riche, et qui n'avait qu'un enfant d'environ six ans. Un mois après le mariage, le corps de ce frère fut

retrouvé dans la Tamise près du pont de Londres; des traces de violences apparaissaient près de la gorge, mais elles ne semblèrent pas suffisantes pour autoriser l'enquête à une autre déclaration que celle de : *trouvé noyé*.

L'Américain et sa femme se chargèrent du petit garçon, le frère défunt ayant par son testament laissé à sa sœur la garde de son unique enfant et en cas de mort de l'enfant, l'héritage passait à sa sœur. L'enfant mourut six mois après, — on supposa qu'il avait été privé de soins et maltraité. Les voisins déclarèrent qu'ils l'avaient entendu crier la nuit. Le chirurgien qui l'avait examiné après sa mort dit qu'il était amaigri comme par suite de manque de nourriture, et que le corps était couvert de contusions livides. On racontait que par une nuit d'hiver l'enfant avait cherché à s'échapper, était sorti dans la cour de derrière, avait essayé d'escalader le mur, était retombé épuisé, et avait été trouvé le matin gisant sur le pavé dans un état désespéré. Mais, bien qu'il y eût là une certaine preuve de cruauté, le meurtre n'était pas prouvé; et la tante et son mari cherchèrent à excuser leur cruauté en alléguant l'extrême entêtement et la perversité de l'enfant, qu'on déclara idiot. Que cela soit ce que cela voudra, à la mort de l'orphelin, la tante hérita de la fortune de son frère.

Avant la fin de la première année de mariage, l'Américain quitta brusquement l'Angleterre et n'y revint jamais. Il obtint le commandement d'un vaisseau-croiseur qui se perdit dans l'Atlantique deux ans plus tard. La veuve resta dans l'opulence; mais elle

eut des revers de fortune de toute sorte : une banque sauta, une faillite lui enleva de l'argent, elle tenta un petit commerce et devint insolvable, puis elle se mit en service, tombant de plus en plus bas, de femme de charge à bonne à tout faire, ne restant jamais longtemps dans la même place, bien qu'on alléguât rien de positif contre son caractère. Elle était considérée comme sobre, honnête, et particulièrement tranquille dans sa manière d'être ; cependant rien ne lui réussit. Et c'est ainsi qu'elle était tombée dans un asile, d'où M. J. l'avait retirée pour lui confier la même maison qu'elle avait occupée en qualité de locataire durant la première année de son mariage.

M. J. ajouta qu'il avait passé une heure seul dans la chambre non meublée que je l'avais supplié de détruire, et que son impression de terreur dans ce lieu avait été si grande, bien qu'il n'eût ni vu ni entendu quoi que ce fût, qu'il était impatient de voir les murs à nu et le parquet enlevé comme je le lui avais suggéré. Il avait embauché des ouvriers pour ce travail, et il était prêt à commencer le jour que j'indiquerais. En conséquence, un jour fut fixé. Je me rendis à la maison hantée ; nous allâmes dans la pièce triste et lugubre, et nous enlevâmes les lambris et puis le parquet. Sous les poutres, couvertes de décombres, nous découvrîmes une trappe, juste assez large pour le passage d'un homme. Elle était solidement enclouée avec des crampons et des rivets de fer. En les ôtant, nous descendîmes dans une pièce située au-dessous, dont on n'avait jamais soupçonné l'existence. Il y avait eu dans cette chambre une fenêtre e

un tuyau de cheminée, mais ils avaient été murés, évidemment depuis de nombreuses années. Nous examinâmes les lieux à l'aide de bougies; il restait encore quelques meubles vermoulus, trois chaises, un siège de chêne à dossier élevé, une table, le tout à la mode d'il y a quatre-vingts ans. Il y avait contre le mur une commode à tiroirs, dans laquelle nous trouvâmes, à moitié pourris, des vêtements d'homme à l'ancienne mode, tels qu'il y a quatre-vingts ou cent ans en aurait porté un gentilhomme d'un certain rang, des boucles et des boutons d'aciers travaillé, comme ceux encore en usage sur les habits de cour, une magnifique épée de cour; dans un gilet jadis enrichi d'une broderie d'or, mais qui maintenant était noircie et salie par l'humidité, nous trouvâmes cinq guinées, quelque monnaie d'argent, et un ticket d'ivoire, probablement pour un spectacle depuis longtemps passé. Mais nous fîmes notre principale découverte dans une sorte de coffre de sûreté en fer et fixé au mur, dont nous eûmes le plus grand mal à arracher la serrure.

Dans ce coffre se trouvaient trois rayons et deux tiroirs. Plusieurs petits flacons de cristal hermétiquement fermés étaient rangés sur les rayons. Ils contenaient des essences volatiles incolores, sur la nature desquelles je puis seulement dire que ce n'étaient pas des poisons; du phosphore et de l'ammoniaque entraient dans la composition de quelques-unes d'entre elles. Il y avait aussi quelques curieux tubes de verre, et une petite baguette de fer pointue, puis un gros morceau de cristal de roche, un autre d'ambre, aussi un aimant d'une grande puissance.

Dans un des tiroirs nous trouvâmes un portrait en miniature monté en or, et conservant la fraîcheur du coloris d'une manière étonnante, vu la longueur de temps durant lequel il était probablement resté là. Le portrait était celui d'un homme d'un âge moyen, peut-être quarante-sept ou quarante-huit ans.

C'était un visage remarquable, très frappant. Si l'on pouvait s'imaginer un serpent colossal transformé en homme, et gardant dans ses traits d'homme le type de l'ancien serpent, on aurait une meilleure idée de cette physionomie que celle qu'en pourraient donner des descriptions minutieuses : la largeur et l'aplatissement de l'os frontal, l'élégance effilée du contour déguisant la force de la mâchoire bestiale, l'œil long, grand, terrible, étincelant et vert comme l'émeraude, et en même temps un calme féroce qui semblait provenir de la conscience de son immense pouvoir.

Machinalement je retournai la miniature pour en examiner le dos, et là je vis un pentacle gravé ; au milieu du pentacle une échelle et la troisième marche de l'échelle était formée de la date 1765. En examinant encore plus minutieusement, je découvris un ressort ; en le pressant, le dos de la miniature s'ouvrait comme un couvercle. Dans l'intérieur du couvercle, étaient écrits ces mots : « Marianne à toi — Sois fidèle dans la vie et dans la mort à —. » Ici suit un nom que je ne veux pas mentionner, mais qui ne m'était pas inconnu. J'en avais entendu parler dans mon enfance par des vieillards comme du nom porté par un charlatan extraordinaire qui avait fait grande sensation à Londres pendant environ une année et qui

s'était enfui du pays sous la prévention d'un double meurtre commis dans sa propre maison, — celui de sa maîtresse et de son rival. Je ne dis rien de ceci à M. J., — auquel je rendis à contre-cœur la miniature.

Nous n'avions trouvé aucune difficulté à ouvrir le premier tiroir du coffre de fer ; nous eûmes beaucoup de mal à ouvrir le second : il n'était pas fermé à clef, néanmoins il résista à tous nos efforts, jusqu'à ce que nous eussions inséré dans une fente l'extrémité d'un ciseau. Quand nous eûmes ainsi tiré le tiroir en avant, nous trouvâmes un appareil très singulier en parfait état. Sur un petit livre mince, ou plutôt une tablette, était posé un récipient de cristal ; ce récipient était rempli d'un liquide incolore ; sur ce liquide flottait une espèce de boussole, avec une aiguille tournant rapidement sur elle-même ; mais à la place des pointes ordinaires d'une boussole étaient sept caractères étranges, ne différant guère de ceux employés par les astrologues pour indiquer les planètes. Une odeur particulière, mais point forte ni désagréable, émanait de ce tiroir, qui était revêtu intérieurement d'un bois que nous trouvâmes plus tard être du coudrier. Quelle que fût la cause de cette odeur, elle produisait un effet sensible sur les nerfs. Tous, même les deux ouvriers qui se trouvaient dans la chambre, nous ressentîmes une sensation de frisson et de tressaillement depuis l'extrémité des doigts jusqu'à la racine des cheveux. Impatient d'examiner la tablette, j'ôtai le vase de cristal. Immédiatement l'aiguille de la boussole se mit à tourner avec une vitesse prodigieuse, et je sentis tout mon être secoué par un tel choc, que je

laissai tomber le vase par terre. Le liquide se répandit, le vase se brisa, la boussole roula à l'autre extrémité de la chambre, et à cet instant les murs tremblèrent, comme si un géant les avait poussés et ébranlés.

Les deux ouvriers furent si effrayés qu'ils se précipitèrent sur l'échelle à l'aide de laquelle ils étaient descendus par la trappe ; mais, voyant qu'il ne se produisait rien de plus, ils se décidèrent aisément à revenir.

Pendant ce temps, j'avais ouvert la tablette : elle était reliée en maroquin rouge uni, avec un fermoir en argent ; elle ne contenait qu'une seule feuille d'épais velin, et sur cette feuille, inscrite dans un double pentacle, étaient écrits en vieux latin monastique des mots pouvant littéralement être traduits ainsi : « Sur tous ceux qu'elle peut atteindre dans ces murs — êtres animés ou inanimés, — vivants ou morts, — de même que se meut cette aiguille, qu'ainsi se fasse sentir ma volonté ! Maudite soit cette maison, et sans repos ceux qui y demeureront. »

Nous ne découvrîmes rien de plus. M. J. brûla la tablette et la malédiction qu'elle contenait. Il rasa jusque dans ses fondations la partie de la construction comprenant la chambre secrète et celle au-dessus.

Il eut ensuite le courage d'habiter lui-même la maison pendant un mois : dans tout Londres on n'eût pu trouver une maison plus tranquille et plus confortable, et jamais un locataire ne formula la moindre plainte.

BULWER-LYTTON.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — *Rapport annuel du Président.*
 — Ce rapport paraîtra dans le prochain numéro de l'*Initiation*. Sans vouloir, pour l'instant, anticiper sur les nouveaux sujets pour l'année 1894-95, signalons cependant les changements apportés dans la propagande qui sera faite, non plus par des conférences mensuelles, mais par plusieurs grandes fêtes données dans des salles pouvant contenir plus de 1,000 assistants. De plus, une extension considérable est donnée aux loges de Paris et un local spécial va être aménagé à cet effet. Enfin le *Voile d'Isis* sera sous peu complètement réorganisé pour devenir un véritable journal d'information spiritualiste.

LE GRAND CONSEIL DU SPIRITUALISME. — Le projet définitif d'organisation de cette importante création paraîtra également dans le prochain numéro de notre revue.

ETRANGER. — Un diplôme d'honneur vient d'être décerné par le Comité de Direction du Groupe au chevalier Selliers de Moranville, délégué pour la Belgique en reconnaissance des services rendus par lui à notre cause.

GROUPE N° 4.

ETUDE DU SPIRITISME

Séance du 15 septembre 1894

Cinq personnes présentes : M^{me} Marthe B..., médium.
 M. B... MM. A. F. et L. F.

Aucun résultat.

A. FRANÇOIS.

KVMRIS

DÉLÉGATION DE BELGIQUE

Vu :

Les lettres du Délégué pour la Belgique, du Groupe
 Indépendant d'Études Esotériques ;

Ses communications verbales du 5 août 1894 ;

Les demandes d'adhésion ;
La charte de la Commission exécutive en date du
25 juillet 1890.

La charte de transmission n° 27.

Le règlement général du Groupe ;

Une réunion de la branche à établir à Liège a eu lieu
à Liège, place Verte, le dix-sept septembre 1800, no-
nante-quatre, ensuite de laquelle le Délégué, d'accord
avec M. J. Fiévet, Membre correspondant du Groupe, à
Liège, 41, rue des Fossés,

Arrête :


Statut unique : La Branche régulière « PoLLvX », du
Groupe Indépendant d'Etudes Esotériques, du ressort
de la Délégation de Belgique, est déclarée fondée. Elle
est régie par le délégué du Groupe, le Chevalier Léonard
de Selliers de Moranville, sans autre aide, obligation ou
sanction que celles qui lui plairont, et ce en vertu des
pleins pouvoirs que lui confèrent :

La charte de la Commission exécutive en date du
25 juillet 1890 ;

La charte de transmission n° 27.

Dont acte, dûment scellé et signé :

Arrêté en KvMRIS, le 17 septembre 1894.

Le Délégué : 

Signé : Chev. L. de SELLIERS DE MORANVILLE.
D. G. E.

Pour avis conforme :

Le Membre correspondant à Liège.

Signé : J. FIÉVET, C. G. E.

Répercussion des blessures du corps astral

On lit dans l'*Histoire critique des pratiques supersti-
tieuses*, par Pierre Le Brun (4 vol. in-12, Paris, Vve De-
laulne, 1732, liv. II, ch. III), qu'un nommé Denis Mi-
langes, rendu malade par un sorcier, crut voir son
fantôme dans un accès d'égarement et le frappa au visage.
Une neuvaine fut suivie d'une apparition de saint Maur
dans une église ayant à ses côtés l'ombre du berger, qui

paraissait blessé au visage. Denis Milanges guéri, le sort retomba sur le berger, qui n'obtint sa guérison qu'après des prières de sa victime.

Ce récit concorde, quant à la nature des phénomènes, avec l'histoire du berger de Cideville, blessé au visage parce que son ombre (ou corps astral) fut atteinte assez légèrement, et aussi avec l'histoire de cette sorcière qui mourut du coup dont fut frappé son corps astral, et dont l'*Initiation* a parlé (1). SATURNINUS.

LE " PATER " DES ATLANTES

Monsieur PAPUS, à Paris.

Le *Voile d'Isis* n° 164 me fait savoir que, lors de la conférence du 7 juin dernier, vous avez parlé sur le *Pater*.

Je vous envoie celui des Quichuas. Cette magnifique prière a surpris au dernier degré les bons jésuites qui, lors de l'invasion des barbares espagnols, vinrent pour convertir les « Américains idolâtres » qui étaient beaucoup plus avancés qu'eux en religion et en moralité. Vous connaissez assez l'espagnol pour que je vous l'envoie dans la langue de ces bandits fanatiques et ignorants.

Elle a été conservée par Montésinos :

O vivificador del mundo, tu que existes desde el principio y que existiras trasta et fin, poderoso y misericordioso, que has erado el hombre diciendo que el hombre sea, que nos resguardas del mal y nos conservas la salud y la vida ? Estas en el cielo o en la tierra, en las nubes o en los abismos ? Escucha la voz de aquel que te implora y concèdele loque te pide Danos la vida eterna, resguarda nos y acepta nuestro sacrificio.

Bien à vous,

GIRGOIS.

(1) Delrio (*Disquisitiones magicæ*, l. II, ch. XVIII) raconte qu'un crapaud ayant rendu prodigieusement pesante la barque d'un matelot qui s'était disputé avec une tavernière, ce crapaud fut transpercé d'un coup d'épée : la femme mourut à la même heure. Un cordonnier de Ferrare ayant blessé un chat noir qui était venu jouer auprès de son enfant malade, une sorcière qui avait promis sa guérison fut blessée mortellement au même endroit (Serclier, *L'Antidémon historial*, p. 442).

UNE SURPRISE

Nos lecteurs auront bientôt le plaisir d'une manifestation remarquable du monde occulte. Il s'agit d'une série de dessins symboliques, véritables peintures au crayon, exécutés d'inspiration, aussi originaux par leur composition que par leur aspect. Ils transportent dans un monde complètement différent du nôtre, tout fluide, tantôt sombre et plein de ténèbres imposantes, tantôt illuminé d'une lumière éthérée et suave, selon la pensée traduite.

Grâce à l'obligeante intervention de M^{lle} Wolska, auprès de qui l'on pourra obtenir plus de détails à ce sujet (au siège du Groupe), quelques-uns d'entre nous ont été admis à voir les premières feuilles avant l'achèvement complet de la série, mais il ne nous est pas permis de pousser plus loin l'indiscrétion.

Elle serait du reste aussi regrettable qu'inutile. La moitié de l'intérêt de cette œuvre est dans les circonstances exceptionnelles de son exécution, et nous devons ni froisser la modestie si délicate de l'auteur qui craint de voir troubler sa pieuse retraite, ni déflorer par une critique prématurée le plaisir prochain que réserve, paraît-il, à nos lecteurs une exposition publique de ces dessins, animée des commentaires de l'un de nos conférenciers des mieux autorisés et des plus connus.

NOUVELLES DIVERSES

Les cours de l'*Ecole pratique de magnétisme*, qui ont obtenu un si retentissant succès l'année dernière, grâce aux intéressantes leçons de MM. Papus, Moutin, Durville, etc., s'ouvriront cette année le 19 octobre.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *magnétiseur-masseur praticien* doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

La *Revue des Revues* du 1^{er} octobre contient une série

d'articles aussi passionnants qu'instructifs et amusants. Relevons entre autres :

Physiologie du succès, par SCIPIO SIGHELE. — Les Surprises de l'histoire (quelques généalogies curieuses), par E. NEUKOMM et G. BERTIN. — Ce qu'on mangera en l'an 2000, par le professeur BERTHELOT. — La Navigation aérienne: I. L'Homme volant (*Illustré*), par VERNON; II. L'Aéroplane Maxim, par HIRAM S. MAXIM. — Pierre Ivanovitch Dinkoff, par M^{me} V. KRESTOVSKY. — 2,500 o/o d'intérêt légal, par G.-W. MOON. — Les Sociétés secrètes musulmanes, par le comte NAPOLÉON NEY. — Le Vrai Inventeur de l'Afrique, par E. CAYLOR BOURNE. — Les Madgyars, par le professeur H. VAMBÉRY. — La Verrerie antique (*Illustré*). Dans l'intimité de trois poètes, par M^{me} A. SMIRNOFF. — *Théâtres et Concerts*, par GEORGES LEFÈVRE. — *Analyse des Revues françaises et étrangères*. — *Curiosités et Documents*. — *Revue des Livres*. — *Caricatures politiques*. — *Dernières Inventions et Découvertes*.

Paris, 32, rue de Verneuil. France, 14 francs. Union postale, 18 francs par an. Abonnements partant du 1^{er} au 15 de chaque mois. Numéro spécimen contre 60 centimes en timbres-poste.

*
*
*

*Supplément à la REVUE PHILOSOPHIQUE de
septembre 1894.*

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de septembre 1894 (19^e année).

G. MOURET: I. Le problème logique de l'infini. II. Valeur et grandeur. — AMÉLINEAU: L'idée de l'âme dans l'ancienne Égypte. Sa genèse et son développement. — Observations et documents. Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers. — Livres nouveaux.

Abonnement: Un an, Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr.; la livraison, 3 fr. (Félix ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^e, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

VIENT DE PARAÎTRE

L'Anatomie Philosophique

ET SES DIVISIONS

SUIVI D'UNE ANALYSE DÉTAILLÉE DE

L A M A T H È S E

DE Malfatti de Montereggio

PAR

G. ENCAUSSE — PAPUS

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS

Ancien externe des Hôpitaux et du Bureau central

Médaille de bronze de l'Assistance publique

Ex-chef du laboratoire d'hypnothérapie du Dr Luyts à l'hôpital de la Charité

Ancien professeur, médaille de bronze et médaille d'argent de l'Union française de la Jeunesse

Officier d'Académie — Officier de l'ordre impérial du Medjidié

Chevalier de l'ordre militaire et royal du Christ, de l'ordre de Bolivar, etc., etc.

Ouvrage orné de 12 tableaux

Prix : 4 fr.

PARIS

CHAMUEL, EDITEUR

29, rue de Trévise, 29


—
1894

VIENT DE PARAÎTRE

L'Almanach du Magiste

1^{re} ANNÉE

MARS 1894 — MARS 1895



CONTENANT :

L'AGENDA MAGIQUE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Les Jugements Astrologiques des sept planètes.

La liste des Herbes, des Pierres et des Correspondances magiques.

Le Jugement des Songes d'après le cours de la Lune.

UN RÉSUMÉ DE MAGIE CÉRÉMONIELLE

L'HYPNOTISME PRATIQUE EN QUATRE LEÇONS.

Le Miroir magique. — Les expériences d'Eliphas Levi.

Les 22 axiomes magiques.

**LE RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE DE L'OCCULTISME SUR L'ÂME
ET SON ÉVOLUTION.**

Des extraits et des citations des principaux occultistes.

L'Histoire du Mouvement spiritualiste dans ces dernières années,
et la liste des Fraternités Initiatiques.

Orné de gravures et des portraits de

L.-C. de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Wronski, Eliphas Levi,
Louis Lucas, Eugène Nus, Fauvety, Camille Flammarion.

PUBLIÉ

par un Groupe d'Occultistes sous la direction de

PAPUS

Président du Groupe indépendant d'Études Esotériques.

Prix : 2 francs

PARIS

CHAMUEL, ÉDITEUR

29, rue de Trévisé, 29

—
1894

(Tous droits expressément réservés).

L'Initiation du 15 octobre 1894

VIENT DE PARAÎTRE

Paul SÉDIR

S. G. E. Docteur en Kabbale

LES

TEMPÉRAMENTS

ET LA CULTURE PSYCHIQUE

D'après **JACOB BŒHME**

Lettre-Préface de PAPUS

Brochure in-18. Prix. 1 fr.

CHAMUEL, ÉDITEUR

29, RUE DE TRÉVISE, PARIS

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILES

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS O. O. ***

Docteur en médecine, docteur en kabbale

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY - PAUL SÉDIR

D^r en Kabbale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

29, Rue de Trévisé, 29

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la direction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 29, rue de Trévisé.

ÉTRANGER. — Envoyer tous les échanges à la direction, 14, rue de Strasbourg, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

25^e VOLUME. — 7^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 2 (Novembre 1894)

- AVANT-PROPOS**..... *Rapport annuel* (avec fig.). **Papus.**
(p. 97 à 108).
- PARTIE INITIATIQUE**... *Les Ecorces* (fragment inédit) **Éliphas Lévi.**
(p. 109 à 110).
Servitude **Guymiot.**
(p. 110 à 121).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE** — *Guérison d'un envoûtement* **Bojanov.**
(p. 122 à 138).
L'Astronomie indienne **Savigny.**
(avec fig.).
(p. 138 à 152).
- PARTIE LITTÉRAIRE**... *La Jument noire* **Léon Riator.**
(p. 152 à 167).
Poème en prose **Jutta Rill.**
(p. 167 à 175).
Le Flambeau (poésie) **Jean Delville.**
(p. 175).

Groupe indépendant d'études ésotériques. — Un Esprit tangible. — Correspondance. — Mesmer et M. Rouxel. — Bibliographie. — Courrier théâtral. — Nouvelles diverses.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. § — JULES DOINEL, S. I. (D. G. E.,
— *Ep. Gnost.* — STANISLAS DE GUAITA, S. I. § — GUYMIOT. —
MARC HAVEN, S. I. § — JULIEN LEJAY, S. I. § — EMILE MI-
CHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
MOGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. § — PAPUS, S. I. §
— QUÈRENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I. (C. G. E.) —
SELVA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BARA-
DUC. — Le F. BERTRAND 30° . — BOJANOV. — RENÉ CAILLÉ. —
CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. —
G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉ-
ZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L.
LEMERLE. — LECOMTE. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY.
— HORACE PELLETIER. — G. POIREL. RAYMOND. — A. DE
R. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. —
G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
DÉL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
ATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
ARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. —
AN DIETSCHNE. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. —
DE TALLEYAN. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 novembre 1894

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILES

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR
D^e en Kabbale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

29, Rue de Trévis, 29

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe :

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE



Groupe Indépendant d'études ésotériques
 PRINCIPAUX CENTRES D'EUROPE

A

ch
vc
au
tit
so
pa
re
le
er
pr
ur
m
m

AVANT-PROPOS

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

RAPPORT DU PRÉSIDENT

Pour l'exercice 1893-1894

A MM. les Délégués généraux, les chefs du Groupe et les
Correspondants.

MESSIEURS,

Depuis la fondation du Groupe, vous avez pu, chaque année, constater les progrès accomplis. Lorsque, voyant l'émiettement des forces spiritualistes en 1889, au lendemain du Congrès, nous eûmes l'idée de constituer un centre actif destiné à établir un groupement solide de ces forces éparses, nous ne nous doutions pas du succès qui attendait notre œuvre. Je ne vous referai pas en détail la liste de nos 104 centres actuellement répandus en France, en Europe, en Algérie, en Tunisie et en Egypte, ainsi qu'en Amérique. J'ai préféré, cette année, mettre sous vos yeux deux cartes, une de France, l'autre d'Europe, qui vous indiqueront, mieux que toutes les paroles, l'état actuel de notre mouvement.

Nous considérons que notre œuvre de propagande touche à sa fin et nous allons maintenant vous exposer ce que nous comptons faire dans l'avenir.

Le Groupe ésotérique, tel que nous l'avons conçu lors de sa création, avait un triple but :

1° Faire une propagande sérieuse et méthodique en faveur du Spiritualisme ;

2° Permettre la formation d'un noyau de membres zélés et capables ;

3° Former au moyen de ces membres, sélectionnés par l'initiation et l'examen, des centres d'études d'une grande activité.

Les années 1889 et 1890 ont été consacrées presque exclusivement à la propagande dans le public profane à qui nous avons dû donner presque tous nos instants libres.

Les années 1891-92 et 93 nous ont permis, tout en continuant la propagande, de former les premiers rudiments de nos groupes fermés. Vous allez voir comment l'année 1894 a été fructueuse à ce point de vue et pourquoi nous pouvons aujourd'hui nous préparer à laisser à d'autres le soin de la propagande auprès des profanes, — du moins quant au Quartier général, car les branches pourront en même temps poursuivre ce triple but.

Les sociétés évoluent comme les individus et toute société qui emploie son activité uniquement pour la propagande sans chercher à former un noyau solide de membres instruits se prépare à faire comme certaines de ces sociétés spirites qui font toujours la même chose depuis 1853, une revue chaque mois et

des séances identiques au siège de cette revue. Résultat : une douce somnolence coupée de temps en temps par des polémiques ou des œuvres de haine. Une société doit avoir une triple hiérarchie d'organes : abdominaux thoraciques et céphaliques, et la propagande, conçue comme activité exclusive, ne répond qu'à la plus basse de cette triplicité organique. Quel que soit le sort que l'avenir réserve à l'occultisme, il faut que nous puissions être certains de transmettre à nos successeurs la tradition que nous confièrent nos prédécesseurs et cela exige deux voies parallèles :

- 1° La partie écrite de cette tradition renfermée sous tous ses aspects dans les publications des occultistes ;
- 2° La partie orale renfermée dans nos loges et dans nos groupes fermés.

En faisant œuvre de propagande, nous remplissons notre devoir vis-à-vis de l'invisible qui n'admet l'évolution individuelle qu'autant que cette évolution est *payée* par les sacrifices qu'on fait pour la collectivité. Nous avons consacré beaucoup d'efforts à cette collectivité et le moment nous semble venu de poursuivre nos travaux entre nous.

En effet *l'occultisme est à la mode* ; c'est là le plus grand danger qui pouvait l'atteindre. On parle beaucoup dans les salons du « corps astral », on rencontre dans le monde de jeunes pédants qui « posent » au prophète ou au professeur d'occultisme. On oublie vite dans ce milieu qu'au bout de ces études il n'existe que trois issues : le sacrifice, la folie ou la mort. Après un examen attentif de la question, nous avons décidé de laisser les mondains s'amuser entre eux et de

nous renfermer plus que jamais dans ces groupes fermés d'où nous avons été obligés de sortir en 1882 pour arrêter la propagande de doctrines qui conduisaient notre intellectualité à la mort.

Nous cessons donc nos conférences mensuelles, nous ferons sans doute deux ou trois grandes réunions, au cours de l'année, dans la salle du Grand Orient ou dans une salle de même importance, pour payer notre tribut à la cause générale, et nous sommes heureux de renvoyer le public profane aux belles réunions organisées par M^{me} la duchesse de Pomar ou aux nombreux cercles spirites qui continuent cette œuvre de propagande. De plus nous achèverons, dans le cours de cette année, la constitution de ce *Grand Conseil du Spiritualisme* qui doit terminer notre œuvre de réalisation spiritualiste.

Toute notre activité va se porter sur nos loges. Voyons ce que nous espérons obtenir.

Depuis quelques mois, un des groupes les plus actifs d'expérimentateurs possède une maison tout entière dans laquelle ont été installés : 1° une loge martiniste à tenues périodiques ; 2° un laboratoire de Magie ; 3° une bibliothèque très complète ; 4° des groupes d'études de Kabbale, d'Astrologie et d'Alchimie ; 5° un jardin pour la culture des plantes magiques destinées aux expériences. Enfin une salle d'examen pour l'Ordre kabbalistique de la R ✠ et une salle pour l'Eglise gnostique sont en préparation. Ce centre sera absolument fermé et le directeur de la loge a seul qualité pour y admettre les membres de son choix.

A côté de ce centre, dépositaire de nos traditions et

chargé de sélectionner les membres dans l'avenir, nous allons créer, sur la rive gauche probablement, un autre centre destiné à l'Ordre martiniste, aux examens élémentaires de l'Ordre kabbalistique de la R. 𐄂 et à l'Eglise gnostique. C'est là aussi que nous comptons établir le *Grand Conseil du Spiritualisme*. Nous avons donc du travail pour l'année qui commence.

Mais, à côté de l'effort que nous allons tenter au Quartier général, nous ne nous désintéressons pas de l'action au dehors et nous tenons à remercier encore nos délégués généraux de ce qu'ils ont fait pour le Groupe pendant cette année.

Nous tenons à rendre spécialement un public hommage aux efforts de notre délégué général pour la Belgique, M. le Chevalier Louis Selliers de Moranville, à qui notre ami Vurgey a transmis ses pouvoirs. Le Groupe doit déjà beaucoup au nouveau délégué général. et nous sommes persuadé qu'il lui devra plus encore par la suite.

En Espagne, le vicomte de Torres Solanot, notre délégué général, a eu l'amabilité de nous prévenir des attaques injurieuses dirigées contre l'occultisme et a de plus poussé le dévouement jusqu'à nous ouvrir toutes grandes les colonnes de la *Revista de estudios psicologicos*, une des revues spiritualistes les plus sérieuses d'Europe, ce qui nous a permis de réduire à néant les efforts d'ennemis auxquels notre pardon est acquis d'avance.

Nous ne terminerons pas ce qui a rapport au Groupe sans remercier particulièrement les délégués d'Egypte qui nous ont rendu visite lors de leur passage à Paris.

LES ADAPTATIONS DE L'OCCULTISME

Parlons maintenant des travaux poursuivis dans les groupes d'études.

En faisant connaître les données fondamentales de l'occultisme, nous avons affirmé que cette doctrine était surtout remarquable par les moyens qu'elle fournissait à ses adeptes de réformer, au point de vue synthétique, la plupart des sciences analytiques contemporaines ainsi que les Beaux-Arts.

Il ne suffisait pas d'affirmer, il fallait *prouver* en appliquant la méthode analogique aux connaissances les plus différentes. Les groupes d'études se mirent courageusement à l'œuvre et à l'heure actuelle nous avons pu montrer la valeur de la méthode synthétique de l'occultisme, grâce aux travaux suivants :

<i>En Pédagogie</i>	{	L'INSTRUCTION INTÉGRALE de Barlet (2 vol. sous presse).
<i>En Chimie</i>	{	LA CHIMIE SYNTHÉTIQUE du même auteur.
<i>En Sociologie</i>	{	PRINCIPES DE SOCIOLOGIE SYNTHÉTIQUE de Barlet (1) et Lejay. ANARCHIE, INDOLENCE ET SYNARCHIE de Papus.

(1) On voit ce que l'occultisme doit au travail prodigieux de F.-Ch. Barlet dont les connaissances étendues en toutes nos sciences ont permis de réaliser de si grands efforts avec de si faibles moyens.

En Anatomie { L'ANATOMIE PHILOSOPHIQUE *et*
ses divisions. Classification des
sciences anatomiques de Pa-
 pus.

Pour les Beaux-Arts { SYNTHÈSE DE L'ESTHÉTIQUE
 de Barlet et Lejay.
 ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DE
 L'ORCHESTRE de Papus et
 Delius.
 L'ART DE L'ORATEUR de
 Sédiz.

Encore une fois ces travaux si divers, tous techniques, ont été tous menés à bien par l'application *d'une seule et même loi*, la loi analogique du quaternaire.

Que nous importe qu'ils ne soient pas aujourd'hui jugés comme ils le méritent. Nous n'avons rien à attendre du présent, nous semons les graines et l'avenir saura nous rendre justice si nous le méritons.

L'année qui commence verra se poursuivre les travaux sur *la Sociologie* et commencer ceux sur les *Sciences mathématiques*. Julien Lejay, à qui nous devons presque toutes les études techniques sur les *Beaux-Arts*, poursuit ses travaux et cela nous présage encore de beaux ouvrages en cours.

Et nous ne parlons pas de l'occultisme en ses diverses sections ; car nous avons voulu montrer que les occultistes cherchent avant tout à appliquer leurs doctrines aux sciences contemporaines.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les efforts tentés cette année par les sociétés spéciales d'initiation :

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

C'est à Stanislas de Guaita aidé de quelques amis qu'on doit la reconstitution de l'ordre de la Rose-Croix destiné à conserver à travers les temps la pureté de la tradition kabbalistique.

On sait que pour atteindre ce but l'Ordre institua des examens très sérieux garantissant la valeur intellectuelle et morale des candidats. De plus, la publication des thèses de licence et de doctorat en kabbale permit au public profane de juger à son tour la valeur des travaux issus des membres de l'ordre.

Or, alors que quelque vague fumée ou l'exaltation outrée d'une personnalité sera, dans dix ans, le seul résultat de l'existence éphémère de certaines œuvres tapageuses de ce temps, les travaux de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, exécutés en vue de la défense d'une haute idée et non d'un individu, vivront ce que vivent les idées.

Cette année nous devons à la Rose-Croix kabbalistique *quatorze travaux* dont quelques-uns de la plus haute importance.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

THÈSE DE BACCALURÉAT EN KABBALE

I. PARVUS : *Du Symbolisme de l'équerre en F.°. M.°. (septembre 1894).*

THÈSES DE LICENCE EN KABBALE

1. L. LEZARD : *La Gnose de Valentin* (Initiation, octobre 1892).
2. P. SÉDIR : *Urim et Thummim* (Initiation, novembre 1892).
3. D^r DELEZINIER : *Du Sens et du Symbolisme du mot Caïn* (avril 1893).
4. A. POISSON : *La Monade hiéroglyphique de Jean Déé* (mai, juin, septembre 1893).
5. H. GIRGOIS : *Le F. : M. : dans l'Argentine* (mars 1894).

THÈSES DE DOCTORAT EN KABBALE

1. MARC HAVEN : *Une Planche de Khunrath* (décembre 1892).
2. P. SÉDIR : *Le Système solaire d'après la Kabbale* (juillet, août et novembre 1893).
3. A. POISSON : *La Vie de Jean Déé* (décembre 1893, février, mars, avril 1894).
- 4-5. BARLET ET LEJAY : *L'Art et l'Esotérisme* (juin, juillet, août 1894).
6. PAPUS : *Isis, son nom et ses mystères* (sous presse).
7. H. GIRGOIS : *L'Occulte chez les Aborigènes de l'Amérique du Sud* (1 vol. sous presse).
8. H. CHATEAU : *Le Zohar*, traduction française. *En tout 14 ouvrages originaux.*

Le nom seul du dernier de ces ouvrages, *le Zohar* (première traduction française complète), indique

assez quelle reconnaissance devront les futurs occultistes à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

L'EGLISE GNOSTIQUE

Nos lecteurs trouveront dans *l'Almanach du magiste*, publié cette année, tous les renseignements relatifs aux grands progrès accomplis par l'Eglise gnostique depuis sa création.

LA LIBRAIRIE

Mais laissons de côté les œuvres intellectuelles et disons, en terminant, quelques mots de l'œuvre matérielle.

Si nous avons pu accomplir tous ces travaux et surtout leur permettre de voir le jour, c'est que nous étions merveilleusement secondés par notre ami Chamuel, licencié en droit, qui s'est chargé de la lourde tâche de diriger la maison d'édition et la librairie.

Cette affaire actuellement, en si bonne voie, est soumise à toutes les chances d'une affaire matérielle ordinaire et nous ne pouvons, en attendant l'avenir, que faire tous nos vœux pour la continuation du succès qui a accueilli les premiers efforts de Chamuel.

Aujourd'hui les magasins de la rue de Trévisé sont devenus insuffisants pour contenir les 150,000 volumes qui forment le stock courant. Des agrandissements considérables sont projetés et déjà deux nouveaux magasins ouverts faubourg Poissonnière sont insuffisants. Nous assistons à la naissance d'une

affaire matérielle qui, si Dieu lui prête vie, pourra devenir des plus importantes par la suite.

Nos lecteurs savent que *l'Initiation* a été acquise par Chamuel le mois dernier.

De plus, nous tenons à prévenir nos amis que le *Voile d'Isis* va prendre un nouvel essor et va être transformé de façon à être un véritable *journal des journaux* du spiritualisme sans distinction d'écoles.

On voit combien le Groupe était dans le vrai en s'annexant une librairie et nous sommes heureux de voir que l'exemple donné par les occultistes a été suivi par les petites sociétés spiritualistes qui se sont dernièrement constituées et qui ont créé de petites librairies.

L'OCCULTISME ET LA PRESSE

Nous ne saurions clore cet exposé sans remercier la presse politique de tout ce qu'elle a fait pour l'occultisme durant l'année écoulée. Le jour n'est pas loin où nos grands journaux auront chacun un rédacteur chargé de ces questions qui deviennent de plus en plus intéressantes pour le public. Le *Figaro* a, le premier, indiqué la voie, quoique cantonné dans l'étude des arts divinatoires, et nous lui devons à ce sujet nos plus vifs remerciements.

Les remarquables études poursuivies dans le groupe 4 (Spiritisme expérimental) par M. A. François ont trouvé dans la presse des commentateurs nombreux et ce n'était que justice.

Parmi les périodiques nous tenons particulièrement à signaler *la Curiosité* revue mensuelle de Nice si remarquablement rédigée par notre confrère E. Bosc et qui est véritablement un journal scientifique de l'occultisme.

Enfin, n'oublions pas de recommander vivement à nos lecteurs la *Revue des Revues* dirigée par Jean Finot, qui a ouvert une section de « Psychologie et Occultisme ». Cette revue paraît deux fois par mois (32, rue de Verneuil, Paris) et nous ne craignons pas d'affirmer que c'est une des plus intéressantes d'entre toutes les grandes revues paraissant en France.

Nos amis doivent aussi une particulière reconnaissance à M. Jacques Brieu qui a très clairement exposé les doctrines de l'Occultisme dans *la Revue de l'Est* dirigée par M. Victor de Champvans, 47, place Dronel d'Erlon à Reims.

En résumé, voilà encore une bonne année pour notre cause et nous espérons pouvoir offrir à nos délégués pour 1895 un rapport aussi fructueux et qui dénote un tel succès.

Le Président du Groupe,

PAPUS.



La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LES ÉCORCES ⁽¹⁾

La haine de l'écorce ou de l'idôlatrie est la raison de la circoncision. La circoncision est le retranchement de l'écorce de l'arbre paternel. En symbolisant Dieu par le principe paternel créateur, les kabbalistes protestent contre l'idolâtrie en dépouillant ce principe de son enveloppe extérieure que figurent les écorces. Les kabbalistes appellent le péché une écorce : l'écorce, disent-ils, se forme comme une excroissance qui se ride à l'extérieur par la sève qui se fige au lieu de circuler ; alors l'écorce se dessèche et tombe. De même, l'homme qui est appelé à coopérer à l'œuvre de Dieu, à s'achever lui-même en se perfectionnant par l'acte de sa liberté, s'il laisse figer en lui la sève divine qui doit servir à développer ses facultés pour le bien, l'homme accomplit un progrès rétrograde, il dégénère, et tombe comme l'écorce morte. Mais,

(1) Ce fragment inédit d'Éliphas nous a été communiqué par une de ses élèves, M^{me} Hutchinson. Qu'elle reçoive tous nos remerciements au nom des amis du maître.

selon les kabbalistes, rien n'aboutit au mal dans la nature, toujours le mal est absorbé par le bien ; les écorces mortes peuvent encore être utiles en étant ramassées par le laboureur qui les brûle et se chauffe à leur chaleur, puis fait de leur cendre un fumier nutritif pour l'arbre, ou bien, en se putréfiant au pied de l'arbre, elles le nourrissent et retournent à la sève par les racines. Dans les idées de la Kabbale, le feu éternel qui doit brûler les méchants est donc le feu régénérateur qui les purifie, et par des transformations douloureuses, mais nécessaires, les fait servir à l'utilité générale, et les rend éternellement au bien qui doit triompher. Dieu, disent-ils, est l'absolu du bien, et il ne peut y avoir deux absolus : le mal est l'erreur qui sera absorbée par la vérité ; c'est l'écorce qui, putréfiée ou brûlée, retourne à la sève, et concourt de nouveau à la vie universelle.

ELIPHAS LÉVI.

SERVITUDE

Le monde au milieu duquel nous vivons est une collection de symboles, lesquels manifestent et cachent à la fois ce qui leur donne l'existence.

Les Indiens, considérant que le monde n'existe point par lui-même, le nomment illusion, Maya, et disent que la seule réalité est l'Être par qui toutes choses existent, Parabrahm. Tout ce qui n'est point Parabrahm dans son état de pureté est pour eux le

produit de Maya, l'illusion, et d'Avidya, l'ignorance, la non-connaissance du Réel.

L'*illumination* consiste pour eux à reconnaître Parabrahm sous toutes choses, à voir que toutes les manifestations de l'Être sont des illusions passagères et que la seule réalité est l'essence de tout.

Les Européens considèrent les manifestations de l'Être comme des réalités et, beaucoup plus occupés à la perception de ce qui les entoure qu'à la réflexion métaphysique, ne s'élèvent pas toujours jusqu'à la conception de l'Être en soi, indépendant de ses manifestations. Certains d'entre eux, comme le philosophe allemand Louis Büchner, prétendent même qu'il est impossible à un homme sensé d'arriver à cette conception à laquelle, se plaçant en opposition symétrique aux penseurs indiens, ils affirment qu'on doit reconnaître la qualité de pure illusion.

Matérialistes et idéalistes sont des produits de la loi des contraires. On peut dire qu'ils ont à la fois raison et tort ; ils ont raison pour leur compte, ils ont tort dans l'opinion qu'ils professent à l'égard de leurs opposants. Au fond ni les uns ni les autres ne contestent la Réalité ; ils la voient différemment ; ils ne savent pas comprendre que la Réalité est indépendante de la façon dont on la voit et que notre perception ou notre conception n'est pas apte à lui dicter des lois.

Les symboles sont quelque chose puisqu'ils existent et sur ce point les matérialistes ont raison ; où leur tort commence, c'est lorsqu'ils affirment que les symboles qu'ils perçoivent sont toute la Réalité.

Sous les symboles, il y a quelque chose puisqu'ils changent et se renouvellent, puisqu'après avoir existé un temps ils disparaissent pour être remplacés par d'autres ; sans ce quelque chose les symboles ne pourraient pas apparaître, c'est pourquoi les Indiens les regardent comme des illusions et disent qu'il y a un monde de réalités auquel nous devons parvenir en faisant une brèche à l'écorce que sont les symboles.

Les matérialistes s'en tiennent à l'écorce des choses, les idéalistes veulent en voir le dedans.

Tels que nous nous connaissons, nous hommes, sommes aussi les symboles de ce qui nous produit et que nous ne connaissons guère. Il n'est personne qui, poussant assez avant l'examen de sa personnalité interne, n'arrive à constater que nombre de ses idées, de ses sentiments et parfois même de ses volitions ne viennent pas de lui, mais ont une origine inconnue ; on s'aperçoit qu'à leur égard on joue le rôle de récepteur, de champ de manifestation.

A chaque instant il nous arrive de dire : Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu plus tôt cette idée-là ! Ce qui implique la reconnaissance obscure que nos idées ne dépendent pas totalement de nous. Il y en a qui s'en prennent à eux-mêmes du retard de leur conception faute d'être parvenus à la conscience de la dépendance dans laquelle nous nous trouvons à l'égard des conditions déterminantes de notre idéation et des autres phénomènes de notre vie psychique.

L'ignorance de cette dépendance est, pour les hommes, la cause de beaucoup de tracas et d'inquiétudes dont se trouve affranchi celui qui la connaît

parce que, sachant qu'il est pour une grande partie de son activité l'instrument de forces dont il n'a pas la direction, il devient assez indifférent au jeu du monde et au rôle qu'il y joue. Il en arrive à être moins émotionnable que le commun des mortels, à vivre en philosophe comme dit le bon sens populaire.

C'est cet état philosophique qu'il faut comprendre par la montée au-dessus de *dukkha*, la douleur, expression synthétisant toutes les paires d'opposés, dont parlent toutes les méthodes enseignant la pratique de *Yoga*.

Les ascètes de l'Inde ont pris cette recommandation au sens matériel et ont cru qu'elle voulait dire se rendre insensible à la douleur physique. La sensibilité est un phénomène naturel, résultant de notre organisme; si, pour qu'elle disparaisse, il faut faire appel à toutes les forces de son être comme font les fakirs, loin de se mettre au-dessus de la douleur, on se met au-dessous, on se subordonne à elle, on s'en fait le serviteur.

Se mettre au-dessus de la douleur doit être entendu au sens moral et veut dire qu'on doit parvenir à comprendre que le monde est gouverné par des forces dont nous n'avons généralement pas connaissance, au milieu desquelles nous comptons pour peu de chose, qui agissent sur nous à notre insu et contre lesquelles nous ne pouvons rien ou pas grand'chose.

A quoi bon se désoler de ce à quoi l'on ne peut rien?

A quoi bon s'en réjouir?

Notre organisme est un instrument par lequel des

forces inconnues nous font éprouver du plaisir et de la douleur; la production de ces émotions est le but des forces agissant sur nous; plaisir et douleur prennent d'autant plus d'intensité que nous leur attribuons plus d'importance; si nous leur devenons indifférents, leur intensité diminue: par notre indifférence nous empêchons les forces inconnues d'atteindre le but qu'elles se proposent en agissant sur nous.

Cette indifférence est une étape du chemin conduisant l'homme vers la liberté, vers l'aptitude à gouverner les énergies qui sont en lui; elle n'en est pas le point terminal.

A cette étape on est même exposé à un danger particulier et il n'est pas bon de s'y attarder.

Les forces inconnues qui veulent du plaisir et de la douleur sous mode humain et qui les obtiennent par leur action sur notre organisme, peuvent, quand elles sont frustrées dans leur attente, ou laisser de côté un organisme qui leur devient de moins en moins utile ou, prises d'une colère subite, comme on en voit chez les enfants, le briser tout d'un coup.

Plus on demeure longtemps à cette étape du développement humain, plus on est exposé à y subir des accidents; on y ressemble à un pauvre hanneton restant sur le sol à portée de la main des enfants qui passent; un d'eux arrive et le prend:

Hanneton, vole, vole, vole,
Hanneton, vole, vole, donc...

La bestiole ne bouge pas, l'enfant la repose par

terre; un autre survient, même chanson; l'insecte restant immobile, l'enfant l'estropie ou l'écrase.

Il y a différentes catégories d'invisibles qui ont de l'action sur l'homme. Le développement humain consiste à s'affranchir de plus en plus de la domination des êtres invisibles. Mais cela ne va pas tout seul; les invisibles ont besoin, pour leur plaisir ou pour leur utilité, des résultats de l'action qu'ils exercent sur nous et ne sont pas disposés à perdre leur influence; ils sont hostiles à toute tentative d'affranchissement et y mettent de nombreux obstacles. Les individus naturellement doués pour parvenir à cet affranchissement forment une nombreuse catégorie dans la collection des *Pas de chance*.

Les invisibles dominateurs de l'humanité, percevant l'aptitude de certains hommes à échapper à leur influence, s'acharnent contre eux pour les faire rentrer dans le troupeau de leurs animaux domestiques ou les suppriment promptement pour empêcher qu'ils répandent la contagion et aussi pour éviter que leur race soit perpétuée.

C'est là un danger naturel du développement occulte bien plus sérieux que toutes les épreuves symboliques des sanctuaires de l'antiquité; ici l'épreuve peut être faite de toutes les circonstances de la vie, car les invisibles agissent à l'aide des hommes qui sont leurs instruments.

Les inquisiteurs qui mirent tant d'acharnement à étouffer la pensée libre ne furent pas autre chose que les instruments des invisibles qui tiennent à la soumission des troupeaux humains qu'ils exploitent, la-

quelle est toujours mise en danger par la pensée qui cherche à comprendre le monde.

Au fond l'*homme ordinaire* n'a aucune liberté. Il est simplement un outil par lequel des forces, des volontés qu'il ne connaît pas, exercent leur action dans le monde.

Pour s'affranchir il faut, suivant l'expression de la Genèse, devenir « pareil aux Elohim », et les Elohim, surtout ceux des catégories inférieures, ne veulent pas que l'homme, leur instrument, devienne pareil à eux.

Figurons-nous qu'un mécanicien, après avoir construit une locomotive et s'en être servi pour effectuer des transports, voie un jour se développer en elle une intelligence et une volonté propres en vertu desquelles son conducteur ne pourrait plus s'en faire obéir que lorsqu'elle y consentirait, une locomotive qui sortirait des rails capricieusement et s'en irait vagabonder à travers champs, semant de côté et d'autre les wagons qu'elle aurait dû traîner à destination.

Il est évident que les mécaniciens qui tiendraient à conserver la clientèle des entrepreneurs de transports se garderaient bien de continuer à construire de pareilles locomotives.

Les invisibles à qui l'humanité sert d'outil sont dans les mêmes dispositions à son égard. Ils tiennent à conserver leurs outils et non à les voir échapper à leur maniement.

Comment les hommes peuvent-ils cesser de jouer le rôle d'instruments des invisibles ? En cessant d'obéir aux impulsions de leur nature. Le plaisir et la

douleur sont les deux mobiles de tous les êtres vivants ; en devenant indifférent à l'un comme à l'autre, on passe à l'état d'instrument non maniable par les pouvoirs invisibles qui actionnent l'humanité.

C'est là le chemin que fait prendre la Yoga indoue. Il y a diverses catégories parmi les êtres qui actionnent l'humanité et qui agissent sur elle aussi bien les unes que les autres. Les sorciers du moyen âge avaient trouvé la voie pour échapper à une de ces catégories ; ils faisaient pendant leur activité de sorciers tout à rebours des impulsions de la nature ordinaire.

Par là ils devenaient des instruments non maniables pour les invisibles qui emploient l'activité normale de l'humanité ; ils n'en étaient que de meilleurs outils pour les autres.

Il y a des gens qui croient qu'en devenant sorciers ils augmentent leur liberté. Erreur ! Ils augmentent seulement l'efficacité de leur activité dans une certaine direction.

L'homme ne peut échapper à la servitude dans laquelle il se trouve à l'égard des invisibles qu'en montant au-dessus des paires d'opposés, dont la principale est le plaisir et la douleur. En ne se laissant plus inciter à l'action par ces mobiles, on devient un instrument dont les exploiters de l'humanité ne peuvent plus se servir ; on passe pour eux au rang de non-valeur. Dès qu'on n'est plus sujet aux émotions ordinaires, on échappe à leurs prises.

Les exploiters directs de l'humanité sont des êtres ayant pour corps extérieur la matière astrale.

Physiquement les hommes agissent les uns sur les

autres par contact, même quand ils agissent de loin ; sur tous les plans le contact est l'unique moyen de transmission du mouvement. Les astraux agissent sur les hommes par contact aussi ; ils nous touchent par notre corps astral, siège du plaisir et de la douleur, comme l'ont démontré expérimentalement les phénomènes de l'hypnotisme, lesquels ont pour raison d'être un changement des relations normales du corps astral et du corps physique.

C'est en actionnant la matière de notre corps astral, dans lequel sont comprises les facultés de l'intelligence que nous nommons perception, comparaison, jugement, raisonnement, que les astraux nous dirigent.

C'est dans le contenu de ces facultés, c'est-à-dire dans nos perceptions, dans nos idées, dans nos conceptions, que les sentiments apparaissent. Les sentiments sont formés des états émotionnels, du plaisir et de la douleur, qui apparaissent dans nos groupes d'idées ; ceux-ci peuvent-être considérés comme la matière dont les sentiments sont la force.

C'est par ses sentiments, en dernière analyse par le plaisir et la douleur, que l'homme est actif, est dirigeable, aussi longtemps qu'il n'a pas établi la maîtrise de son moi sur ses états de conscience ; c'est par là que les astraux le dirigent pour lui faire accomplir leurs desseins lesquels n'ont nullement pour but direct des phénomènes physiques, les astraux ne connaissant pas la matière de cette espèce-là. En agissant sur nous, les astraux ne soupçonnent même pas les conséquences physiques de leur action ; cette igno-

rance est ce qu'on a en vue lorsqu'on dit qu'ils sont sans moralité.

Ce à quoi ils tiennent, ce qu'ils cherchent à produire, ce sont des phénomènes astraux qui sont pour eux des réalités tangibles ; les phénomènes de ce genre que nous pouvons leur fournir sont nos états de conscience, nos états d'âme.

Il suit de là que, lorsqu'on cherche le concours des astraux dans la sorcellerie, dans la magie, pour obtenir directement des résultats physiques, on fait fausse route. Ils ne peuvent pas vouloir ces résultats, dont ils n'ont aucune connaissance ; ce qu'ils veulent, ce sont les phénomènes astraux dont l'apparition est liée aux faits physiques par nous perçus.

Les états émotionnels apparaissant pendant les opérations magiques sont précisément les phénomènes voulus par les astraux prenant part à ces opérations. Ce à quoi ils tiennent, c'est à la crainte, à la peur, à la terreur qui s'emparent de celui qui fait les évocations ; ces états d'âme sont des phénomènes sur leur plan de perception où ils ont pour eux de l'utilité.

Demandez à un astral la richesse, et il ne sait pas de quoi vous lui parlez ; il veut l'apparition en vous des phénomènes sentimentaux auxquels la possession de la richesse donne naissance, pas autre chose.

Par nos états d'âme habituels, nous sommes pour eux des choses utiles, indifférentes ou nuisibles. Ils soignent les choses utiles, les entretiennent dans l'état où elles leur rendent des services, tandis qu'ils dédaignent celles qui ne leur servent à rien et sont hostiles à celles qui leur sont nuisibles.

Ce de quoi ils s'occupent, c'est uniquement de nos sentiments et pas du tout des phénomènes physiques qui peuvent en être les déterminateurs par la bonne raison qu'ils n'en ont pas connaissance.

Immensément supérieurs à nous dans le monde astral par la perception directe qu'il en ont, ils nous sont par contre immensément inférieurs dans le monde physique qu'ils ignorent totalement. C'est sans le savoir qu'ils font apparaître des phénomènes physiques ayant pour nous grande importance comme, par nos actes, nous faisons apparaître des phénomènes astraux dont nous ne soupçonnons pas l'importance pour eux.

Pour connaître le monde physique, il faut y être présent en conscience, ce qui n'est possible qu'à ceux qui sont pourvus d'un corps matériel.

Les astraux ne peuvent pas plus diriger leur action dans la matière que nous ne pouvons diriger l'action de la vapeur d'eau quand elle s'est évanouie dans l'espace, et pourtant elle y produit nécessairement des phénomènes dont nous sommes les déterminateurs sans le savoir, rien qu'en faisant bouillir de l'eau.

A l'égard du monde astral, nous sommes le point de départ de phénomènes dont nous n'avons aucune connaissance, dont nous ne sommes pas moralement responsables, puisque nous sommes incapables de les vouloir, mais qui n'en produisent pas moins leurs effets sur nous, d'autant plus inévitables que nous ne pouvons rien faire pour les détourner.

Les astraux sont de même soumis aux conséquences

des phénomènes physiques qu'ils produisent inconsciemment.

L'astral et le physique ne sont pas deux matières de nature essentiellement différente, mais deux états de la même matière qui fusent constamment l'un dans l'autre. Quand la matière devient astrale, elle échappe à notre perception ; l'état gazeux est la frontière des deux états ; quand la matière astrale devient physique, elle échappe à la perception des astraux.

GUYMIOT.





GUÉRISON D'UN ENVOUTEMENT

Au mois de juillet de l'année dernière (1893), un de mes amis, M. P..., libraire à G..., m'informait qu'une bonne femme des environs lui avait demandé de lui procurer un livre dans lequel elle pourrait trouver un remède contre une maladie dont souffrait sa fille depuis longtemps ; c'était un grimoire que la femme désirait.

M. P... demanda à cette personne en quoi consistait la maladie de sa fille et pourquoi elle n'allait pas voir le médecin, plutôt que de chercher un bouquin inutile et que d'ailleurs il ne saurait lui procurer. La femme lui avait répondu que sa fille, âgée de dix-neuf ans, était malade depuis quatre ans environ, qu'elle avait consulté à différentes reprises plusieurs médecins, que ces messieurs avaient ordonné toutes sortes de médicaments sans succès et qu'elle, la mère, était sûre que sa fille avait été ensorcelée par un individu de sa localité ; c'est pourquoi elle était venue demander un livre pouvant lui donner des indications sur ce qu'il fallait faire. M. P..., là-dessus, avait promis à la bonne femme de s'en occuper et s'était fait donner

son nom et son adresse : M^{me} P.-M., à O.-s.-T.

Le 23 juillet (dimanche), je me suis rendu à l'adresse ci-dessus indiquée. Je m'y trouvai en face d'une campagnarde d'une quarantaine d'années, grande, robuste d'apparence, à visage ouvert et franc. A côté d'elle était assise sa fille. Je me présentai comme étant informé par M. P... de la maladie de la jeune fille, et je dis que je venais pour examiner la malade, voire même pour la guérir. Sur la question, de la part de la mère : « Vous êtes donc médecin, Monsieur ? » je répondis : « Sans être médecin, je m'occupe de certaines maladies spéciales, et, si le cas de votre fille rentre dans cette catégorie, je me fais fort de la guérir promptement. » J'ajoutai que mon intervention était absolument gratuite et que je ne demandais que la promesse de faire un don modéré aux pauvres de la commune après la guérison définitive. M^{me} P... répondit qu'elle était prête à tous les sacrifices pourvu que sa fille soit rétablie.

Je me fis alors raconter avec tous les détails l'origine du mal et en quoi celui-ci consistait. Je questionnai la malade et sa mère (le père ne devait rentrer que dans la soirée), et voici en substance leurs affirmations :

Il y avait quatre ans environ, un jour d'été, la jeune fille, qui alors n'avait que quinze ans, en marchant dans la maison, ressentit une douleur dans la jambe droite, à la partie postérieure de la cuisse et jusqu'à la hauteur de la hanche. A partir de ce moment, elle était devenue boiteuse. Elle n'avait pas fait de faux pas ; aucun accident extérieur n'était arrivé qui eût

pu déterminer le mal. La jambe tout entière était devenue douloureuse peu à peu. Une hyperesthésie générale intermittente se déclarait, de sorte qu'il y avait des jours où la jeune fille ne pouvait faire aucun mouvement sans ressentir des douleurs intolérables. On ne pouvait, en ces moments, la toucher sur aucune partie du corps sans provoquer des cris de douleur. Des maux de tête fréquents la tourmentaient, ainsi que des maux de dents, d'estomac (elle avait complètement perdu l'appétit) et de poitrine. Un rhume de cerveau chronique accompagné de sécrétions nasales puantes et en quantité extraordinairement abondante, complétait un état général de débilité dont l'aspect extérieur de la malade était le reflet fidèle. Petite, desséchée, pâle, elle pouvait à peine marcher, en boitant fortement et appuyée sur une canne, lors de ma première visite.

Ayant remarqué toute une collection de flacons et boîtes de pharmacie sur la planche de la cheminée, j'examinai les étiquettes et je demandai quel médecin avait traité la malade. La mère m'informa qu'elle avait consulté le D^r D..., un praticien très apprécié dans la contrée ; le D^r R... et le D^r L... Ces médecins avaient ordonné du salicylate de soude, du bromure de potassium, des frictions à l'alcool camphré, applications de teinture d'iode, injections souscutanées de morphine et d'atropine, etc. (1), sans que jamais la moindre amélioration se soit produite. Au contraire, l'état de la malade empirait avec le temps.

(1) La hanche avait, en outre, subi le traitement ordinaire de la coxalgie, avec immobilisation, etc.

Les différentes médications appliquées me paraissaient indiquer que les médecins n'avaient pu rendre un diagnostic précis du cas présent. M'aidant des quelques notions générales de médecine que j'ai acquises j'examinai à mon tour la malade. Je ne pus apercevoir aucune affection spéciale, si ce n'est que la jambe droite était de 2 centimètres plus longue que la jambe gauche depuis que la malade était devenue boiteuse.

Jusqu'ici, M^{me} P... n'avait nullement fait allusion à l'idée qu'elle avait exprimée à M. P..., à G..., concernant l'origine occulte de la maladie de sa fille.

Je lui dis alors que mon ami P... m'avait informé de ses idées spéciales quant à l'origine du mal, et que, pour que je puisse me faire une opinion, il était nécessaire qu'on me dise tout. M^{me} P... devint toute rouge en répondant à peu près :

« Je n'osais pas tout de suite vous en parler ; mais, puisque vous le savez, je suis bien contente de tout vous dire. Voici : ma fille a appris le métier de couturière, et elle allait travailler chez les personnes qui la demandaient. Ici, au village, habite une famille M..., dont le chef, M. M... Amable, a une assez mauvaise réputation, dans ce sens qu'on lui attribue certains pouvoirs occultes dont il abuse pour faire du mal aux autres ; aussi on le craint beaucoup, mais personne n'ose rien dire. Cet homme a une fille de l'âge de la mienne. Depuis plusieurs années, cette fille est très malade ; on a dû la mettre à l'hôpital de G .. Ma fille allait travailler chez ce M..., et je crois que c'est lui qui lui a donné la maladie de sa propre fille, car on

dit que, pour guérir sa fille, il faut porter le mal sur une autre personne. »

Sur ma demande, M^{me} P... me dit que la fille de M... était toujours malade à l'hôpital de G... Je demandai à M^{me} P... si ses soupçons s'appuyaient sur quelques faits positifs concernant sa propre fille ou d'autres personnes persécutées par M... Elle me raconta différents cas où l'on soupçonnait l'intervention malveillante de cet homme. Je n'en retiens que ce qui concerne le cas spécial qui nous occupe. Voici le récit de M^{me} P... :

« J'ai eu moi-même à souffrir de la mère de M..., laquelle était encore plus redoutée que son fils. Étant encore jeune fille (j'avais dix-neuf ans), j'allai, un jour, assister au mariage d'une de mes camarades qui était parente éloignée avec les M... Les deux familles étaient brouillées depuis longtemps, et aucun des M... n'allait à la noce.

« Le jour de la cérémonie, au matin, j'étais occupée à m'habiller pour partir, lorsque la vieille M... entra chez nous et me demanda si j'allais à la noce. Sur ma réponse affirmative, elle se fâcha, m'injuria et, finalement, voulut me défendre d'y aller. Comme je ne voulais pas l'écouter et que je riais d'elle, prête à partir, elle me dit : *Eh bien, puisque tu vas à la noce tout de même, prends garde de ne pas faire quelque chose dans tes jupons blancs.* Et, là-dessus, elle nous quitta.

« Une heure après, je me rendis à la maison de réunion. A peine étais-je arrivée que je fus prise d'une diarrhée subite et tellement violente, que je dus

quitter la fête et rentrer chez nous. Je fus bien malade pendant trois jours.

« Quant à ma fille, voici ce qui s'était passé lorsqu'elle tomba malade. Comme je vous l'ai dit, elle allait coudre chez les M... ; la fille M... était déjà malade. Le jour où le père conduisit sa fille à la gare pour la transporter à l'hôpital, il passa avec elle devant notre maison, et, en passant, il déposa chez nous un paquet, demandant que Marie, ma fille, le lui apportât chez lui quand elle reviendrait travailler. Le lendemain, ma fille tomba malade et le paquet resta chez nous plus de huit jours.

« Comme M... ne venait pas le réclamer et que ma fille ne pouvait pas sortir, j'allai, un jour, moi-même lui porter son paquet ; il me dit qu'il n'y avait plus pensé. Ce n'est que plus tard que l'affaire de ce paquet a commencé à me paraître étrange, car M... n'avait aucune raison pour apporter un paquet chez nous en conduisant sa fille à la gare, et il n'avait pas besoin de demander que ma fille le lui rapportât, puisqu'il devait lui-même repasser chez nous en rentrant chez lui.

« Maintenant je ne vous ai pas encore confié une chose qui nous préoccupe autant que la maladie, car cela a commencé en même temps ; mais je n'ose jamais en parler à personne, excepté à M. le curé, qui est déjà venu nous voir plusieurs fois. *C'est que notre maison est hantée depuis que Marie est malade !* »

Sur ma demande de préciser les faits, M^m° P. continua ainsi :

« Il arrive fréquemment, presque tous les jours, que le soir, quand il ne fait plus bien clair, ça frappe à notre porte, quelquefois tout à fait comme quelqu'un qui veut entrer, d'autres fois plus faiblement ou bien des coups très forts. Quand on y va voir, il n'y a personne. La nuit, nous entendons du tapage partout au-dessus de notre chambre à coucher, au grenier... des coups qui ébranlent quelquefois toute la maison, comme une poutre qui tombe. Puis ça frappe dans les meubles, dans la chambre de Marie, dans son armoire, derrière la glace, dans la cheminée, etc., tantôt de gros coups, tantôt de légers bruits. Souvent cela se produit en plein jour, pendant que nous sommes assis à table ou que nous faisons notre ménage ; mais jamais le tapage n'est aussi fort que la nuit. Auparavant, j'avais toujours beaucoup de poules et de lapins ; maintenant, je ne peux plus en élever, et mes poules ne pondent plus et dépérissent si rapidement que je n'en tiens plus. »

Sur ma demande si ces bruits insolites leur faisaient peur, la mère et la fille répondirent qu'elles y étaient tellement habituées que cela ne leur faisait plus rien ; seulement, toutes les fois que le bruit accusait une intensité exceptionnelle, la malade souffrait davantage.

Pendant que je posais encore différentes questions, le père était rentré et me confirmait les explications de sa femme. M. P.-M. est un petit cultivateur aisé et intelligent.

Après un court silence, je dis aux trois personnes présentes que je me chargeais de traiter, voire même

de guérir la malade, et je priai les parents de me laisser seul avec elle.

Je n'étais nullement convaincu que la maladie et les bruits insolites étaient dus à un sortilège, à une influence occulte quelconque. J'étais plutôt porté à croire qu'on avait affaire à une névrose générale, compliquée des déperditions astrales inconscientes (manifestations médianimiques), ou, pour mieux dire, mon diagnostic portait sur un déséquilibre astral, dont la névrose avec toutes ses suites n'étaient que les effets. Mon intention était donc de me rendre compte si, pendant l'hypnose, les douleurs cesseraient, et de voir si une magnétisation appropriée et la suggestion pourraient amener une amélioration et faire cesser les accidents médianimiques. A cet effet, j'endormis la malade.

J'arrivai promptement à l'occlusion des yeux ; les globes oculaires présentaient bien la contracture caractéristique vers le haut et en dedans, mais le sujet, même après une magnétisation prolongée, conservait parfaitement l'ouïe, la mémoire et la sensibilité. Néanmoins, dans l'état hypnotique, elle pouvait marcher sans l'aide de sa canne, tout en accusant des douleurs. Elle n'était pas suggestionnable, c'est-à-dire que les suggestions d'essai que je lui faisais, elle ne les acceptait pas. Elle se souvenait parfaitement, après le réveil, de ce que je lui avais ordonné. J'ai passé ainsi plusieurs heures de la soirée, avec un résultat négatif. Je quittai la maison en fixant ma prochaine visite au dimanche suivant (30 juillet).

Je retrouvai la malade dans le même état. Les mani-

festations des bruits insolites avaient été particulièrement accentuées pendant la semaine écoulée. La malade avait beaucoup souffert, mais se trouvait un peu soulagée depuis le matin. Je l'endormis. L'hypnose n'était pas plus profonde que précédemment. Par des passes prolongées et des suggestions verbales très fortes, j'essayai d'animer la malade, de lui enlever les douleurs, de la faire marcher sans boiter, mais inutilement.

Je la réveillai alors, j'appelai les parents, et je demandai une petite table. J'avais l'intention de provoquer des manifestations médianimiques et d'essayer de me rendre maître des émanations astrales que je supposais être émises par la malade. La petite table apportée, j'y plaçai les parents et la fille, et, après avoir fait l'obscurité en fermant les volets de l'unique fenêtre, je m'y plaçai moi-même. Après trois quarts d'heure d'attente, rien ne s'était produit, excepté que la mère de la malade s'était endormie, fait que j'ai remarqué seulement après avoir rétabli la lumière. Je réveillai la mère.

L'obstination des manifestations médianimiques à ne pas vouloir se produire en ma présence, malgré les conditions favorables, me donna à penser. Une connexion de ce fait avec une influence étrangère ne me paraissant pas impossible, je résolus de questionner la malade elle-même sur l'origine de son mal. A cet effet je l'endormis de nouveau et posai des questions telles que: « D. Vous êtes malade, n'est-ce pas? — R. Oui, Monsieur. — D. Où avez-vous du mal? — R. Partout, Monsieur. — D. Comment êtes-

vous tombée malade ? — R. Je ne sais pas. — D. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? » Pas de réponse.

En étendant ma main droite et en la touchant légèrement au sommet de la tête, je dis lentement, d'un ton impératif : « Je vous ordonne de me répondre immédiatement : Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? — R. *Oui.* »

La voix, en prononçant ce mot « oui », était devenue subitement presque imperceptible et c'est à peine si la malade avait remué les lèvres. Ce changement d'état m'indiquait que j'allais enfin vaincre sa résistance à se laisser subjugué complètement par l'hypnose.

Je recommençai à lui faire des passes pendant quelques minutes, puis j'étendis son bras droit dans la position horizontale ; j'y opérâi une passe, et le bras devenu rigide conserva sa position. J'en fis autant avec le bras gauche, puis avec les deux jambes, malgré la douleur dans la jambe droite. Pour être à l'abri d'une simulation, je laissai les membres dans leurs positions anormales, et je continuai de questionner après l'avoir observée pendant trois ou quatre minutes.

« D. Qui est-ce qui vous a fait du mal ? » Pas de réponse. « D. Je vous ordonne de me répondre immédiatement : répondez ! — R. Je ne puis pas. »

La voix était presque éteinte ; en même temps, un tremblement convulsif la secouait tout entière. Cela pouvant provenir de la tension musculaire due à la position anormale des membres, je dégageai les bras et les jambes. Le tremblement persistait néanmoins

sous forme de secousses violentes. Je la calmai alors par des passes accompagnées de paroles bienveillantes après quoi je lui dis :

« La personne qui vous a fait du mal ne peut plus rien vous faire à partir de ce moment : je m'y oppose ; mais il faut que vous me la nommiez, et je vous ordonne pour la dernière fois de me répondre. Qui est-ce ? — *C'est Moreau.* »

La malade s'était assoupie complètement dans un fauteuil après cet aveu.

« D. Comment Moreau vous a-t-il fait du mal ? — R. Il m'a touchée à la jambe. — D. Dites-moi quand il vous a touchée et comment il a opéré. — R. C'était la dernière fois que je suis allée travailler chez eux. Moreau s'est assis à côté de moi, il m'a causé et avait sa main gauche posée sur ma cuisse. C'est le lendemain que je suis tombée malade. — D. Moreau avait-il l'habitude de s'asseoir à côté de vous et de vous causer familièrement ? — R. Non, Monsieur, il ne s'était jamais occupé de moi qu'à table, pendant qu'on mangeait. Ce jour-là, c'était la première fois qu'il restait près de moi pendant que je travaillais. — D. Êtes-vous allée chez les Moreau encore après cet incident ? — R. Non, Monsieur, puisque je suis tombée malade le lendemain. »

J'arrêtai mes questions, et je fis à la malade la suggestion suivante : « Faites-bien attention à ce que je vais vous dire : à partir de maintenant votre état va changer et s'améliorer progressivement. Vous aurez de l'appétit, et vous mangerez comme une personne bien portante de votre âge ; vous aimerez de préférence

le matin une tasse de lait chaud, tel qu'on vient de le traire, sans l'avoir fait bouillir. A midi, vous aimerez un morceau de viande de bœuf rôtie légèrement et de légume ; le soir, vous aimerez un œuf à la coque. Avec cela, vous mangerez du pain à votre goût et toute autre chose qui vous plaira. M'avez-vous compris ? — R. Oui, Monsieur. — D. C'est bien ; à partir d'aujourd'hui, vous dormirez bien toutes les nuits ; vos maux de tête, de poitrine et de la hanche vont disparaître, ainsi que le rhume de cerveau. Vous commencerez à reprendre de la force et de la couleur, et vous irez vous promener tous les jours un peu, même si les douleurs dans la jambe ne sont pas encore disparues complètement. Vous avez bien compris tout ce que je vous ai dit ? — R. Oui, Monsieur. — D. Répétez tout ce que je vous ai dit. »

La malade exécuta ma demande en répétant textuellement mes paroles. Alors je la réveillai. Après le réveil, elle avait connaissance de ce qui s'était passé pendant l'hypnose jusqu'au moment où je lui avais demandé si quelqu'un lui avait fait du mal ; elle avait perdu le souvenir. Je lui ordonnai de faire une promenade dans la chambre sans canne. A son grand étonnement, elle pouvait marcher sans canne, tout en boitant ; en même temps elle accusait un grand soulagement général.

Je crois utile de dire ici que, si j'admettais une action occulte de la part du nommé Moreau, je considérerais par contre la constitution de la malade comme cause primordiale de son état. Néanmoins, après avoir rappelé les parents, qui se trouvaient au jardin,

Je m'adressai aux trois personnes présentes à peu près en ces termes :

« L'individu qui a causé la maladie, c'est bien Moreau. A partir de ce moment, il n'a plus aucun pouvoir sur la malade, et son état s'améliorera progressivement. Les bruits insolites qui se sont produits chez vous ne se produiront plus du tout. C'est Moreau qui en était l'instigateur, mais il ne peut plus rien ; je m'y oppose. Maintenant, écoutez : Moreau viendra vous trouver prochainement ; il vous parlera de votre fille ; il voudra en avoir des nouvelles, il voudra la voir, il sera très inquiet ; peut-être sera-t-il malade lui-même. S'il vient ici chez vous, vous le mettrez à la porte ; vous lui direz tout court que vous ne tenez pas à ce qu'il vienne vous voir, et vous le ferez partir sans entrer en aucune discussion. M'avez-vous bien compris ? — Parfaitement, Monsieur, répondit le père. — Et vous le mettrez à la porte s'il vient ? — Soyez tranquille. — Bien. Maintenant, si par hasard vous rencontrez Moreau dehors, vous ne tiendrez pas non plus conversation avec lui ; s'il vous accoste, vous lui tournerez le dos. » Et, m'adressant à la malade : « Et vous, Mademoiselle, si au cours de vos promenades vous le rencontrez et qu'il vous regarde, vous le fixerez bien dans les yeux, jusqu'à ce qu'il détourne la tête. S'il voulait vous causer, vous lui direz qu'il vous laisse tranquille. C'est bien entendu comme ça, n'est-ce pas ? Vous ferez comme je vous dis, et vous n'aurez pas peur ? — La malade répondit affirmativement. » Peu après, je quittai la maison.

Dans le courant de la semaine, je reçus une lettre

de la part du père m'informant que la malade allait beaucoup mieux, qu'elle commençait à marcher un peu, qu'elle n'avait plus mal nulle part, excepté à la hanche — le rhume de cerveau avait complètement disparu, — qu'elle mangeait ce que je lui avais ordonné, qu'elle dormait très bien la nuit, qu'aucun des bruits accoutumés ne s'était produit depuis le dimanche. En outre, M. P. m'écrivait *que Moreau était venu chez eux le lendemain de ma visite, lundi, dans la soirée*, et qu'il me donnera des détails lors de ma prochaine visite.

Le dimanche suivant, j'ai trouvé la malade réellement changée à son profit. Tous les accidents maladifs énumérés plus haut avaient disparu, à l'exception de la douleur dans la hanche, qui se faisait toujours encore sentir, bien que plus modérée; le mouvement était toujours boiteux.

Au sujet de Moreau, voici ce qui s'était passé. Je laisse la parole au père, M. P. :

« Lundi soir, vers 5 heures, j'étais occupé dans notre jardin, lorsque ma femme m'appela en me disant que Moreau venait vers la maison. Je suis sorti devant notre porte pour ne pas le laisser entrer. Il me disait bonjour en me tendant la main, mais je fis semblant de ne pas m'en apercevoir. Il me demanda tout de suite comment allait ma fille en faisant mine d'entrer à la maison. Je lui barrai le chemin et lui dis que Marie allait très bien et qu'il était inutile qu'il entrât chez nous. Il s'étonna et dit qu'il me trouvait tout drôle ce jour-là. Je lui répondis que j'avais de l'ouvrage et je rentrai. Sur quoi Moreau s'en alla.

« Le lendemain, mardi, il est revenu le matin, vers 9 heures ; je n'étais pas à la maison : je travaillais dans la vigne. Ma femme, qui le vit venir, ferma la porte à clef. Il a frappé pendant un instant ; mais, comme personne ne répondait, il est parti.

« Mercredi matin, vers la même heure, Moreau vint me trouver dans ma vigne. Il me dit bonjour en me tendant la main. Je n'ai rien répondu, et je continuai à bêcher. Il commença alors à me faire des reproches, disant que je lui en voulais sans raison, et il m'offrit une prise. Je refusai d'accepter et lui dis de me laisser tranquille et de s'en aller. *Alors Moreau se mit à genoux devant moi, et il m'implorait d'accepter la prise.* Cette attitude m'a tellement impressionné, que j'ai ramassé mes outils et suis rentré, le laissant là. »

Depuis, la famille P. n'avait pas revu l'individu, et ils avaient appris par des voisins que *Moreau était malade depuis quelques jours.*

Après avoir entendu ce récit, j'endormis la malade comme précédemment, et je lui fis des suggestions dans le même sens, en m'occupant particulièrement de sa coxalgie.

Je revis la jeune fille encore plusieurs fois et constatai une amélioration constante dans son état. Après lui avoir recommandé de porter un soulier spécial, au pied gauche, et dont la semelle et le talon étaient rehaussés, sa démarche s'équilibra progressivement et les douleurs dans la hanche diminuèrent au fur et à mesure.

Récemment, j'ai eu la visite du père, qui m'annon-

çait le rétablissement complet de sa fille. Il m'informait en même temps que Moreau, depuis l'incident cité plus haut, était toujours souffrant, mais qu'il sortait, et que plusieurs fois déjà, s'étant croisé tantôt avec lui, le père, tantôt avec la mère et la fille, il détournait ostensiblement la tête en passant, s'il ne pouvait éviter la rencontre, et que jamais il n'avait plus adressé la parole à aucun membre de la famille.

L'attitude de cet individu me paraît un indice dans ce sens, que, si dans le cas présent la constitution de la malade était à priori favorable à des accidents nerveux, l'individu en question, possédant quelques pratiques et connaissances occultes et sortilèges, avait réellement exploité ce champ tout prêt à être envahi, et qu'il y avait opéré son maléfice avec toute la superstition de sa race. Ayant rendu malade le sujet dans l'intention de guérir sa propre fille, il est tombé victime du choc en retour, le jour où le charme était rompu.

Après cet exposé des faits, qu'il me soit permis de témoigner mon humble hommage au maître, dont les travaux sont venus jeter la lumière dans ce mélange ténébreux, produit d'une part par mon éducation contemporaine et d'autre part par ma connaissance de certaines forces et certains faits, constituant un démenti vivant à notre philosophie officielle et fin de siècle. Si aujourd'hui commence à se déchirer le voile qui m'obscurcissait la vue, le raisonnement et le jugement, c'est en premier lieu au maître Papus que j'en suis redevable. Si le hasard existait, je dirais que c'est lui qui a voulu que l'ouvrage de Papus : *Traité*

méthodique de Science occulte me tombât sous la main à l'époque où je cherchais en vain dans les ouvrages des auteurs célèbres autre chose que de simples enregistrements de faits, avec des conclusions et indications vagues ou contradictoires.

Si depuis j'ai pu entreprendre l'étude d'auteurs tels qu'Eliphas Levi, Fabre d'Olivet, Louis Lucas, etc., c'est encore aux ouvrages de Papus que j'en dois l'impulsion, et ce sont les indications précises du maître qui m'ont mis sur la voie de comprendre.

BOJANOV.

L'ASTRONOMIE INDIENNE

MESSIEURS,

Dans le cours de mes travaux et afin de m'identifier aussi complètement que possible avec l'esprit des grands morts dont je recherchais la science, j'ai été bien souvent contraint de dépouiller, comme disait un de nos célèbres philosophes, le manteau du disciple.

Ne vous étonnez donc point des différences que vous pourrez noter entre les systèmes que je vais émettre et les enseignements de nos écoles.

Loin de moi la pensée de remplacer, même de critiquer aucune science. J'apporte simplement ici ce qu'avec une foi profonde, j'appellerai tout à l'heure

devant vous la science du peuple disparu, de ce peuple dont l'étonnant génie, enfantant la première civilisation, accomplit, vis-à-vis de notre humanité à ses débuts, une tâche autrement grandiose que la tâche si féconde pourtant que devaient accomplir dans nos temps historiques les génies d'Athènes et de Rome.

Mais quel était ce peuple ?

Notre siècle qui interroge avec tant de soin, qui fouille avec tant d'ardeur les épaves du passé, notre siècle ignore encore sa patrie, ses demeures.

Un instant, les Russes aspirèrent à la gloire de les avoir retrouvées.

Lorsqu'ils franchirent le Caucase, en effet, et envahirent la Sibérie, ils découvrirent d'abord des villes entières creusées dans le flanc des montagnes... plus loin, dans les plaines qu'arrose le Iénisséï, de vastes champs mortuaires.

Ces tombes dont l'architecture ne ressemblait à aucune furent regardées par eux comme les lits mystérieux où dormaient les premiers pères de notre humanité civilisée.

Les armes et les bijoux qu'on y recueillit forment, à Saint-Pétersbourg, un musée spécial appelé improprement musée des antiquités finnoises, et plus exactement : musée des antiquités tchouds.

Le mot *tchoud*, chez les populations tartares, désigne des êtres jouissants d'un pouvoir surhumain des sortes de demi-dieux.

Les Russes furent confirmés dans leur opinion première par la tradition orientale. Les légendes con-

servées parmi les peuples de la haute Asie donnent comme berceau à la plus ancienne des civilisations la Sibérie méridionale.

Le Chinois appelle Célestes les monts qui le séparent de la magnifique région qui fait aujourd'hui partie du vaste empire Russe.

L'historien chinois raconte que, de l'autre côté de ces monts, sur le versant septentrional, dans les grandes vallées de l'Amou-Daria et du Iénisséi, habitaient des demi-dieux ou, ce qui est même chose, des hommes ressemblant à des dieux par leur sagesse et leur savoir.

L'histoire ajoute que, dans des temps oubliés, ces êtres quasi surnaturels pénétrèrent en Chine, apportant avec eux des mœurs douces et des lois justes.

Le Tartare a conservé au lac Baïkal le nom de mer Sainte. Dans la haute Asie également et au nord de la Perse, se trouvent les ruines immenses de la mère des villes, ou de la première ville érigée par la main des hommes, de cette Balk bâtie par Caïoumors, le premier roi de la première dynastie Irarienne ou Persane.

C'est à cette première Eriène qu'il faudrait, au dire des chroniqueurs orientaux, faire remonter les origines de notre civilisation, de toute civilisation, veux-je dire.

Pourtant, le Schah-Nameh ou livre des rois rapporte que le pischdad Houschensk, successeur immédiat de Caïoumors fit rechercher les croyances des premiers Iraniens et graver les symboles qui les résumaient dans les sanctuaires des Temples.

A mon sens, l'âge auquel appartiendraient les sublimes éducateurs de l'humanité est certainement un âge géologique antérieur plutôt qu'un âge préhistorique.

La tradition confirme cette dernière hypothèse.

L'habitant du Caucase prétend qu'à l'origine du monde, ses ancêtres occupaient des îles défendues par d'abruptes falaises et portaient le nom d'*Adighés* nom qui a pour racine le mot *Adda*, qui signifie île en langue tartare.

Adda ou *Edda* paraît avoir une valeur beaucoup plus importante.

D'après la légende que je viens de rapporter, il désignerait l'Asie alors que cette partie de l'univers n'était qu'une vaste Océanie.

Lorsque je prononce le mot *Edda*, ne vous semble-t-il pas voir apparaître, dans le lointain des âges, l'*Eden* de Moïse ?

Assurément *Edda* ou *Eden* ont la même provenance pourquoi pas la même signification ?

Bien mieux, qu'y aurait-il d'étonnant qu'après avoir civilisé le monde, soit par voie de colonisation, soit par voie de conquête, le grand peuple disparu ait gardé pour lui et pour lui seul l'appellation d'*Adam*, c'est-à-dire de l'insulaire par excellence, du roi des îles ?

Mais comment disparut *Edda* ? Par quel effroyable cataclysme fût emportée dans la nuit des temps la nation adamite ?

Le Brahmane attribue les bouleversements remarqués à la surface de notre globe aux approches pério-

diques d'une comète monstrueuse poussée par Siva, génie de la destruction, et qui, heurtant quelque jour cet univers à son centre causerait l'écroulement des sphères, marquant ainsi la fin d'une des phases de la création, pour mieux dire de l'œuvre de Brahm.



Le cataclysme qui détruisit Edda ne changea pas seulement la surface du globe. Il surprit l'humanité en plein développement intellectuel et arrêta brusquement l'éducation des peuples.

Le mage adamite n'était plus là pour ordonner ou poursuivre l'initiation, mais l'initié, persuadé que ses maîtres immortels, quel que fût leur demeure épiaient toujours ses plus secrètes pensées, prêts à punir le parjure... l'initié emportait avec lui dans l'éternel oublié la science qu'il avait reçue comme un dépôt sacré.

Ainsi fut perdue la parole, et lorsque l'humanité s'éveilla de sa longue torpeur, à peine avait-elle conservé les notions des arts les plus usuels.

Cosmogonie, connaissance des êtres, science des choses, toutes les vérités fécondes sur lesquelles reposaient comme sur d'inébranlables bases la grandeur d'Edda, gisaient maintenant dans le silence d'abîmes ignorés où des dieux jaloux défendaient aux hommes l'approche de ces merveilleux trésors.

Sur le marbre et sur le porphyre qui, jadis, avant l'écroulement des temples, avait entouré le sanctuaire, sur le granit des monts, près des autels rongés par les ans, en quelque lieu que ce fût de l'univers, on dé-

couvrait maintenant des signes étranges, incompris... inexplicables, partout les mêmes signes.

Ceux qui avaient gardé comme un souvenir du passé, ceux-là répondaient lorsque par hasard on parlait devant eux de ces signes :

« Chacun résume l'une des sciences révélées jadis aux hommes par des envoyés divins... Nul ne peut à présent ni les comprendre, ni les traduire : mais lorsque seront accomplis les temps marqués, ceux-là mêmes qui les ont apportés viendront les expliquer et une nouvelle ère commencera pour l'humanité. »

De là encore cette attente d'un messie commune à toutes les sectes dont les espérances, les mécomptes et les luttes constituent l'histoire réelle de l'antiquité jusqu'aux temps de la Grèce et de Rome.

* *

Les Signes ou Symboles contenant la science admise sont de deux sortes : théoriques ou pratiques, c'est-à-dire qu'ils résument ceux-ci : les notions basées sur l'expérience, ceux-là les sciences dues aux efforts de la raison, les sciences abstraites.

Parmi les signes *pratiques* deux semblent offrir un intérêt plus particulier.

Le premier est le carré, que portent écrit dans la main certaines déités de l'Inde.

En rejoignant, au moyen de lignes nouvelles les extrémités des sécantes existant à l'intérieur du carré dont je parle, j'obtiens un deuxième carré, mais inscrit.

Inscrivons à son tour le carré enveloppant dans

une circonférence et nous aurons une figure résumant la science géométrique presque tout entière et, ce qu'il y a d'étrange, tous les caractères de l'écriture latine, conséquemment de notre écriture à nous.

A en juger par leur origine, on croirait que ces caractères, la langue qu'ils servaient à exprimer furent employés jadis par des initiés afin de se reconnaître entre eux.

Voyez cette figure :

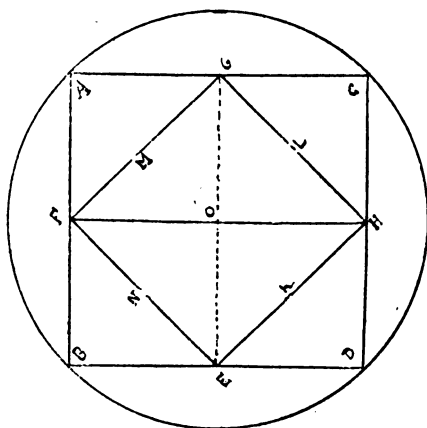


Fig. 1

Si nous l'analysons nous y trouverons les dispositions de lignes nécessaires pour démontrer les théorèmes ayant trait aux rapports des arcs à la circonférence, des angles ayant leur sommet au même point, des lignes perpendiculaires et obliques, de l'égalité des triangles, des parallèles, etc., etc.

Je ne m'arrêterai qu'à une seule démonstration ayant pour objet la valeur du carré construit sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle, carré égal, vous le savez, à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés.

Le grand carré ABDC est évidemment égal à un carré construit sur la ligne FH, hypothénuse du triangle rectangle FEH.

Or le carré ABDC se compose :

1° Du carré construit sur le côté EH du triangle rectangle FEH.

2° Des triangles EBF, FAG, HDF, dont la somme est égale au carré FGHE ou, ce qui est même chose, à un carré construit sur le second côté FE du triangle rectangle FHE.

*
*
*

Dans la même figure se trouvent toutes les lettres romaines. Exemple

Dans le carré seulement :

YKAEHLFXZMNITV, etc.

Et avec la sphère enveloppant les deux carrés :

R G B C D O, etc.

Quant à l'alphabet grec, dérivé plus directement de l'alphabet phénicien, la plupart de ses lettres rappellent le serpent, autre symbole que l'on peut placer également parmi les *symboles d'ordre pratique*.

Ex. : σ , ξ , φ , ψ , ρ , ϵ .

Mais voici le plus important de tous les signes ou symboles de la catégorie que nous sommes en train d'établir.

Ce signe est le *Pentagramme*.

Si, par imagination, vous tirez deux lignes partant du sommet de la tête, et allant, l'une au pied gauche, l'autre au pied droit ; si, par des lignes encore, vous joignez l'extrémité du pied gauche à la main droite, l'extrémité du pied droit à la main gauche, la main droite à la main gauche, vous aurez dessiné un pentagramme. Clé de la science hypnotique ou magnétique le pentagramme avait deux pôles principaux :

Le sommet du crâne, siège de la volonté.

C'était grâce à cette dernière faculté que le prêtre ou l'initié parvenait à cet état de concentration, d'absorption en lui-même, si passionnément désiré par lui.

Et remarquez la façon dont l'artiste indien représente les images de ses divins instructeurs.

Tous sont assis les jambes et les bras simulant autant que possible le pentagramme.

Le pentagramme avait un autre pôle et en opposition constante, celui-ci, avec le pôle volontaire.

Le second pôle pentagrammique se trouvait à l'entrecroisement des lignes allant des extrémités des mains à celles des pieds.

Cet entre-croisement indique les organes de la génération et de la fécondité universelle, symbolisés par le *Lingam* dont le culte remontait, dans l'Inde et dans l'Égypte, à l'antiquité la plus reculée.

Mais la division du pentagramme en deux pôles en

opposition constante semble avoir donné naissance à deux sciences, bases des anciens mystères, la science des exhilarants ou agents susceptibles de provoquer une ivresse mystique et la science des aphrodisiaques.

L'opposition entre les deux pôles était si bien connue des mages et plus tard de leurs adeptes, j'oserai dire qu'elle était tellement pratiquée, que les sectes avaient fini par se distinguer entre elles au moyen du pentagramme droit et du pentagramme renversé.

Si le pentagramme droit appartenait aux sectaires recherchant dans la possession absolue de ses facultés son perfectionnement intellectuel et moral, le pentagramme renversé, au contraire, dénotait toujours la secte ou l'initié adonné aux cultes et aux pratiques orgiaques.

Le pentagramme droit était encore le symbole ou le signe de l'évocation.

Enfin, dans la science du pentagramme renversé, le serpent jouait un rôle aussi important que le scarabée sacré.

Dois-je rappeler que la thériaque préparée par les prêtres d'Égypte était recherchée dans tout l'Orient autant comme stimulant des plus énergiques que comme antidote. Le venin du céraste ou du scythale, redoutables reptiles contre les atteintes desquels la superstition invoquait la puissance des psyllés; ce venin faisait la base de la célèbre composition.

Tous, vous connaissez la légende biblique. C'est par le serpent que Moïse fait cueillir la pomme à Ève; c'est par Ève, la femme, que Moïse fait présenter à Adam le fruit portant en lui la science du bien et du mal.

Savez-vous pourquoi ce choix de la pomme? C'est que ce fruit présente à son centre et plus nettement qu'aucun autre la figure pentagrammique.

Pour s'en convaincre, il suffit de couper une pomme horizontalement et autant que possible par le milieu.

..*

Les principaux signes d'ordre spéculatif sont au nombre de deux : l'*hexagramme* et le *tétragramme*.

Ces deux signes enseignaient, d'après la science antique, la formation de cet univers conformément aux lois de la géométrie et de l'équilibre.

Permettez-moi de ne point insister sur la série de déductions qui m'ont amené, pour ainsi dire point par point, à reconstituer l'antique cosmogonie; permettez-moi de ne point rechercher, pour l'instant, la substance absolue, nécessaire, essentiellement active, cachée au fond de la métaphysique indienne et égyptienne et de laquelle dérivait, par voie de transformations, les êtres et les choses.

Permettez-moi de ne pas vous montrer cette substance s'agglomérant au centre du fini, devenu comme le centre même de l'espace et subissant enfin, par l'effet combiné des forces, les révolutions diverses qui ont présidé à la formation du monde.

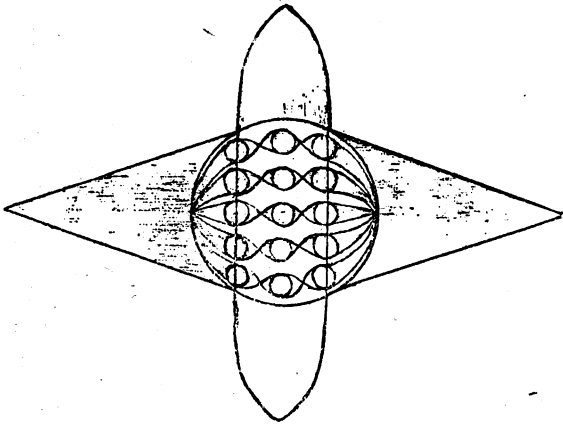
Le cadre que je me suis tracé ne comporte pas d'aussi longs développements.

J'arrive donc à la description de cet univers tel que semble l'avoir compris le mage adamite, et après lui le prêtre du Kashmir et de la Haute-Égypte.

Selon l'antique enseignement, la sphère universelle

était soutenue au centre de l'espace par deux grands cônes de matière cosmique, animés chacun intérieurement de deux systèmes de courants évidemment électro-magnétiques dessinant deux spirales se dirigeant ensemble et parallèlement vers un même sommet.

Les pointes de ces cônes, s'enfonçant sans cesse dans les profondeurs de l'espace, semblaient chercher, l'un le pôle Nord ou Zénith, l'autre le pôle Sud ou Nadir de l'infini.



Fia. 2

Leur étendue était d'ailleurs si bien proportionnée à la sphère universelle soutenue par eux que cette sphère n'éprouvait et ne pouvait jamais éprouver que des oscillations mathématiquement réglées, oscillations partant tantôt du Zénith et s'abaissant vers le Nadir, tantôt allant du Nadir au Zénith.

Les axes de ces cônes prolongés au delà de leurs bases formaient l'axe même de la sphère universelle.

Perpendiculairement à ces deux cônes de soutien, la sphère universelle possédait une ceinture de matière cosmique.

Cette ceinture en forme de bourrelet enserrait la partie restée libre entre les grands cônes.

Elle étreignait l'ensemble des sphères ou masses et retenait celles d'entre elles qui, placées sur les limites du monde, essayaient de franchir la circonférence commune, obéissant ainsi soit à des répulsions exercées par d'autres sphères, soit à la force centrifuge, conséquence du mouvement de rotation.

La ceinture de l'univers avait encore un autre objet; plusieurs systèmes de courants la sillonnaient à l'intérieur et en faisaient un tourbillon d'une effroyable puissance, entretenant le mouvement de rotation dont le monde enserré par lui était animé. Les flots profonds et lumineux de l'océan cosmique étaient d'ailleurs visibles pour l'homme et ceux qui, les premiers, les avaient distingués par delà les cieux les avaient surnommés *la voie lactée*.

A l'intérieur, la sphère universelle s'était divisée selon l'hexagramme d'abord.

De cette division étaient nés trois mondes différents dont les sphères centrales s'élevaient les unes sur les autres au moyen de cônes emboîtant leurs pôles de la même façon que les grands cônes externes ou de maintien emboîtant la sphère universelle.

Ces trois sphères centrales, formant l'axe du monde, étaient appelées, selon leur position, l'une la sphère

du zénith, l'autre la sphère du centre, et la troisième la sphère du Nadir.

Les cônes qui les soutenaient s'étaient encore de manière que la pointe du cône nord appartenant à la sphère du centre venait envelopper ou emboîter, comme on voudra, l'extrémité du cône sud supportant à sa base la sphère située au Zénith.

La sphère du Nadir portait, elle, à la pointe de son cône nord, l'extrémité du cône sud de la sphère du centre.

Les deux sphères du Zénith et du Nadir s'appuyaient enfin, la première au moyen de son cône nord au centre même de la base du grand cône enveloppant le nord de la sphère universelle, et la seconde au moyen de son cône sud, au centre du grand cône dont les replis extrêmes, s'allongeant au Nadir comme ceux d'un immense reptile, cherchaient sans cesse, à travers les espaces incommensurables, les bornes toujours plus lointaines de l'infini.

Ces trois sphères étaient censées représenter les trois éléments. La sphère du Zénith s'appelait pour cette raison sphère de l'éther ou de l'air, celle du centre sphère de l'eau ou la Terre, celle du Nadir sphère du feu.

Chacune de ces sphères devenait à son tour, le mouvement de rotation aidant, le centre d'un ensemble ou d'un système de sphères.

La sphère universelle contenait ainsi trois univers formés chacun d'un tourbillon ou anneau constellé et de d'un tourbillon ou anneau planétaire. Le placement des sphères enfermées dans ces anneaux concen-

triques avait eu lieu, lui aussi, selon l'hexagramme d'abord. Il est à remarquer que la disposition de notre zodiaque répond exactement à ces données.

Par une coïncidence tout au moins étrange, les sphères de notre zodiaque peuvent être groupées trois par trois, chaque groupe dessinant un équilatéral, deux de ces équilatéraux dont les sommets occuperaient deux points diamétralement opposés de la circonférence universelle, dessinant à leur tour un hexagramme.

Prenons pour exemple ou point de départ les constellations de la *Balance* et du *Bélier* en opposition directe dans notre zodiaque.

(A suivre.)

MICHEL SAVIGNY.





PARTIE LITTÉRAIRE

LA JUMENT NOIRE

L'étude des croyances humaines offre sans cesse un nouvel aliment à l'esprit. L'imagination peut s'y lancer sans règles et sans limites... Citerai-je le cas du prince Peter Iponsky, qui frémissait à la seule vue d'un cheval noir ?

Nous étions quelques bons camarades, au régiment des gardes Empereur-Joseph. Le soir, au mess, nous racontions tout ce qui nous passait par la cervelle aventures d'amour ou de guerre, souvenirs qui rajeunissent l'esprit, et nous suivions nos rêveries dans la fumée blanche des pipes. Or, un soir que la conversation avait je ne sais comment abordé les doctrines de Pythagore, la métempsycose et autres fadaïses, le prince Peter, notre chef, eut un tressaillement nerveux qui ne resta pas inaperçu.

— Ne raillez pas cela, murmura-t-il d'une voix grave... Voulez-vous me permettre une histoire ?

Et, sur notre acquiescement muet, il continua :

— C'était au temps où j'étais jeune et beau, — il y a belle lurette de cela ! — lieutenant des lanciers de

la garde, et peu disposé aux humeurs noires, je vous assure. Ah ! l'insoucieux compagnon que j'étais, ne ruminant que gloire, plaisirs et combats. Ah ! le joyeux drille que le prince Peter, qui la nuit s'époumonnait aux carrefours, hurlait des sérénades narquoises sous les fenêtres des vieux grognons de la cour, qui ouvraient leurs vitres en geignant de jalousie quand ils avaient une épouse à garder, sinon grondant de dépit contre les braillards qui se trompaient d'adresse !...

J'ai été en duel, dix, vingt fois, je ne m'en souviens plus. C'était amusant, en ce temps-là. Notre empereur, que Dieu garde ! n'envoyait pas alors en exil pour un malheureux petit coup d'épée ; et on n'était pas plus mauvais amis pour cela.

Vers la fin de ma vingt-cinquième année, mon oncle, lequel avait été mon tuteur, eut la bizarre idée de me marier.

Je dis bizarre idée, car rien n'avait jusqu'alors donné à supposer que j'en eusse envie. Il me présenta sans autre forme de procès à la comtesse Pluska, aimable et jolie, et dont j'ai toujours présents à l'esprit les yeux vifs et la splendide chevelure d'ébène. Or sa tête était brune, ses sourcils aussi, ses yeux lui saient comme du jais ; il se dégageait d'elle et peut-être de ses toilettes un ensemble de teintes où le noir dominait.

Elle était belle, riche, je lui plaisais ; c'était en somme le meilleur parti que je pusse jamais espérer. Mais qui expliquera ma rébellion irraisonnable aux désirs de mon oncle, et pourquoi il suffisait qu'il

voulût me marier pour que j'y fusse opposé, et pourquoi je répondis à la comtesse Pluska, qui s'attendait à mieux que cela, que je désirais rester célibataire. Je lui tirai ma révérence, ainsi que vous dites à présent, mes jeunes camarades. Peu de temps après le hasard sembla donner raison à ma conduite en cette occurrence, car cette jeune femme, née pour régner et être aimée, fut emportée en quelques jours par une fièvre maligne...

Je me louai de ma décision.

— Pauvre petite comtesse ! ne pus-je m'empêcher de dire en apprenant sa mort. Et ce fut tout. Puis nous eûmes des manœuvres dans l'Ukraine, quelques duels et beaucoup de fêtes, un nouveau colonel ; l'empereur me décora, et me nomma dans les husards... Comment ne l'eus-je pas oubliée ?... Pour me témoigner son contentement, lorsque je reçus le ruban mon oncle me fit don d'une monture, et c'est d'elle que je vais vous entretenir.

*
**

C'était une jeune jument vive, pleine d'ardeur, d'une splendide robe noire brillante, marquée d'une liste blanche au chanfrein.

Elle me plut tout de suite par sa pétulance et l'es-pèce d'amitié qu'elle me témoigna dès les premiers jours. Lui tendais-je la main, elle la léchait.

Un seul claquement de langue lui faisait tourner la tête ; et alors elle me suivait longtemps des yeux, tant qu'elle le pouvait, avec un regard quasi humain. Un hennissement de joie retentissait quand je pénétrais

dans son écurie. Si nous sortions je la bridais moi-même ; elle piaffait de joie. Elle paraissait tant m'aimer que j'en fus secrètement flatté et que je l'adorai bientôt moi-même. Je la dénommai Andra.

Elle devint ma monture favorite, à tel point que je ne conservai qu'elle ; et je lui prodiguai les soins les plus assidus. Elle fut presque une amie. Ses deux grands yeux fixés sur moi avait un regard d'une intelligence incomparable ; il me semblait que c'était un être humain, qui me comprenait, et bientôt je lui parlai. Ce furent des claquements de langue, des onomatopées, puis des phrases, auxquels elle répondait par un hochement de tête ou un hennissement. Et c'était charmant, ces conversations avec Andra !

Oh ! l'étrange chose, bien difficile à expliquer maintenant... Plus je lui parlais, plus il me semblait l'avoir déjà vue, l'avoir rencontrée ailleurs, avoir conversé avec elle ; plus il me semblait que je la connaissais déjà !...

Cette persuasion devint si grande que toute notion de temps disparut. Ma possession d'Andra était si lointaine qu'il m'était impossible de m'en rappeler la date. Je l'avais toujours eue près de moi ; et ce que je vous dis est la stricte vérité, souvenez-vous-en, mes jeunes camarades, car je n'ai jamais menti. J'aurais coupé la gorge à quiconque m'eût affirmé le contraire. Je voyais Andra, la flattais, lui parlais, je la montais comme si elle eût été là depuis le jour de ma naissance. Ah ! nous étions de vieilles connaissances, à n'en pas douter. Ses appels de joie, les coups de langue qu'elle me lançait sur les mains, ses piaffe-

ments à mon approche, autant de preuves d'attachement qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Aussi nul mieux que moi ne savait ce qui lui plaisait, l'heure de ses repas, ses mets favoris, l'arrangement de sa litière. Son regard suivait chacun de mes mouvements, et j'y retrouvais des sentiments humains, la joie, la tristesse, la douleur ou la colère. Oui, la colère...

Un jour, à la promenade, je rencontrai mon ami Fritz Rosanow, estafette de la garde de l'empereur. Il montait un superbe alezan dont je ne pus m'empêcher de le complimenter. Je mis pied à terre et caressai ce cheval, lui palpai les membres et soulevai ses pattes. L'animal s'y prêtait avec la plus grande complaisance, quand soudain il se cabra en poussant un cri.

— Mais votre bête a donc le diable dans le ventre, s'écria l'estafette à demi-colère, voilà mon cheval abîmé!

Et il m'indiqua sur l'encolure une large morsure que venait d'y creuser Andra. Je la regardai : ses yeux brillaient de jalousie, oui, de jalousie, d'une jalousie furieuse. Exaspéré, je la cravachai ; elle bondit sous le coup, hennit douloureusement, et j'aperçus distinctement, oh ! je n'en pus douter, de grosses larmes qui ruisselaient de ses paupières...

J'eus grand tort de me courber sous son despotisme, de subir chacun de ses caprices, de plier devant ses volontés.

Elle fut plus maîtresse de moi que je ne l'étais d'elle. Ce ne fut plus un secret pour personne... « C'est sa jument qui le mène, » disait-on. Et rien n'était aussi vrai.

— Voyons, prince, me répétait Rosanow à chaque rencontre, allez-vous bientôt vous débarrasser de cette mauvaise bête ?...

..

On ne jase pas sur un animal domestique sans que les éclaboussures n'atteignent le maître. Je dus envoyer mes témoins à Rosanow, pour ses calomnies sur ma jument... Pour la première fois, sur le terrain la chance m'abandonna : je reçus un magistral coup d'épée dans le flanc, qui me cloua pour trois mois au lit.

Je fus même à deux doigts du trépas. J'eus le délire, un délire atroce, pendant lequel je hurlai des imprécations terribles contre Rosanow, et j'appelai Andra ma douce amie, ma fidèle compagne, mon trésor, avec des sanglots dans la voix.

Quand mes idées redevinrent lucides, ce fut encore d'elle que je parlai, ce fut elle la première dont je m'enquis. Mon bon oncle, en faction quotidienne à mon chevet, répondit :

— Je l'ai prise chez moi... pour la soigner.

— Merci, merci, mon oncle !... m'écriai-je en saisissant ses mains et les arrosant de mes larmes. Que dit-elle ?...

— Elle va on ne peut mieux, répliqua le brave homme en riant, quoiqu'un peu maigriotte... Quant à te rapporter ce qu'elle dit... je crois que tu divagues encore mon garçon... Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais entendu discours de cheval !...

Ce qu'il affirmait là était raisonnable, mais tout

simplement parce qu'il ne *la* comprenait pas. Elle me parlait bien à moi, Andra, et je savais bien ce qu'*elle* disait, moi !...

— Mon bon oncle, je vous prie, achevai-je en l'embrassant, faites qu'elle ne manque de rien.

Il promit ce que je voulus. Tint-il parole ? Chaque jour on me servait du café. Je dérobaïs le sucre que je remettais furtivement, mystérieusement à mon oncle, comme si j'eusse commis un acte répréhensible.

— Prenez, lui murmurai-je à l'oreille... c'est pour Andra...

Il s'habitua lui-même à cette innocente manie, me raconta qu'Andra était satisfaite de mes envois, qu'elle avait raison de l'être, et je crois même, l'affirmerai-je ? qu'il me dit un soir qu'Andra [l'avait prié de me remercier... Il la comprenait donc, l'incrédule !...

— Elle maigrît, elle maigrît, me dit-il un autre jour, et puis elle devient méchante. Je ne peux plus la tenir... On ne sait qu'en faire ; elle casse tout.

Cette nouvelle me bouleversa. Ma jument, ma bête, mon Andra, rebelle, méchante, elle, la douceur même ! Que lui avait-on fait, en vérité ? Je passai une nuit terrible. Puis cette idée se dessina très complète, très lucide dans mon cerveau :

— Andra croit que l'ai abandonnée...

Et qu'elle se désolât, qu'elle maigrît de cet abandon, rien de plus naturel. Ainsi s'étiolé toute créature délaissée de celui qu'elle aime, ainsi la plante meurt, faute de soleil.

Vous retracerai-je ma joie, mon contentement lorsque le vieux Ipkins, qui me soignait, me permit

de m'habiller et de sortir ? Je courus chez mon oncle et pénétrai jusqu'à l'écurie, sans monter embrasser mon aimable parent.

— Andra ! Andra ! m'écriai-je en apercevant majument la tête basse, amaigrie, le poil terne et dans une posture de désolation qui eût attendri un tigre. Elle tourna lentement la tête et son œil brilla, pendant qu'un frisson de contentement la parcourait.

J'étais déjà auprès d'elle, à la caresser. Dieu, comme elle était changée ! Son auge pleine d'avoine poussiéreuse prouvait qu'elle ne mangeait plus ; sa robe était semée de taches grisâtres où le poil se pelait. Ce déprissement m'outra de colère ; je détachai ma bête, l'emmenai aussitôt, et un certain froid subsista quelque temps entre mon oncle et moi à la suite de cette aventure. Il essaya même de faire croire que mes facultés mentales étaient dérangées...

∴

Bref, complètement revenu à la santé et à mes occupations ordinaires, je continuai à affectionner ma belle jument noire. Elle reprit son allure vive et sa robe brillante. Mais son regard, quand il se fixait sur moi, semblait renfermer maintenant une sorte de rancune et de reproche. Songeait-elle toujours à cet abandon forcé dont elle avait souffert ? Et cela malgré les explications que je lui donnai.

Quand je lui parlais, elle ne montrait plus cette joie qui me faisait tant plaisir. Une fois même où je la flattais sur les naseaux, au contraire de l'amicale léchée que j'attendais, elle me mordit à la main. Vous

connaissez ma patience, elle est courte, et en d'autres occasions un cheval eût payé cher cette méchanceté ! Je me contentai de rudoyer Andra ; et incontinent, sachant combien elle était jalouse, je me rendis acquéreur d'un poney russe des écuries de lord Stirbey, attaché d'Angleterre, qui, sa mission finie, se défaisait de sa maison.

J'installai mon acquisition dans le box voisin de celui d'Andra, éprouvant un malin plaisir à la méconter. Le lendemain, le poney était couvert de morsures. Je battis la jument. La nuit suivante, le bat-flancs du box fut brisé à coups de pieds. Je m'entêtai, et, dans un esprit de vengeance bien puéril, je m'attachai exclusivement au jeune cheval, le caressant, le choyant. Andra ne souffla plus mot, baissa la tête, se tint tranquille. Je la crus domptée. Une nuit, elle s'échappa dans l'écurie, et on reconnut le matin que le poney avait une jambe brisée. Je dus remonter Andra. D'ailleurs, c'était une bête de race et mon amitié pour elle n'était pas complètement éteinte.

On parlait d'une nouvelle expédition en Ukraine, pour réprimer un soulèvement ; il fallait se remettre en selle. Les hardies chevauchées de jadis dans cette contrée accidentée me revenaient en mémoire. Combien plus longues, plus attrayantes, elles seraient maintenant, avec Andra au pied sûr, à la jambe alerte ! L'hiver s'annonçait comme très rigoureux, déjà la neige était tombée. Qu'importait ! Le soldat n'est-il pas heureux en toute saison, s'il a bon cheval et bonne carabine ?

Nous partîmes le cœur léger, avides d'aventures.

Fritz Rosanow, avec lequel je m'étais réconcilié, était des nôtres. Nous allions botte-à-botte, par étapes, le long des routes, précédant un détachement commandé par le gros major Soltiz. Notre petite escorte était formée de hussards de mon régiment. Tout alla bien pendant la première journée.

Peu à peu l'allure d'Andra devint inquiétante. Elle affectait de boiter, fléchissait sur ses pattes, que j'avais pourtant examinées avant mon départ selon mon habitude, et dans lesquelles je n'avais remarqué rien d'anormal. Nous étions dans la région montagneuse, où les routes sont bordées de rocs grossièrement taillés et de ravins, et où la moindre chute pouvait devenir dangereuse. Je l'éperonnai, la cravachai; elle se laissa tomber une fois, deux fois. Je fus projeté sur le roc; mais j'en fus quitte heureusement pour la peur.

— Cette *sale bête* vous brisera les reins, répétait Fritz Rosanow, laissez-la.

— Avez-vous un cheval à me prêter ?

Andra dressa les oreilles et son pas se raffermi. Je retombai dans ma trompeuse quiétude. Nous traversâmes plusieurs villages et atteignîmes une gorge profonde, au bas de laquelle mugissait un torrent, et qu'il nous fallait franchir pour atteindre la bourgade où se ferait notre halte de la nuit.

Le chemin, bordé de pierres maçonnées, était des plus périlleux; nous jugeâmes prudent de mettre pied à terre, de tenir nos chevaux en main et de passer un à un le long du bord. Andra marchait presque sur mes talons et je sentais son souffle brûlant dans mon cou. A plusieurs reprises elle glissa sur moi; je m'ar-

rétai pour ralentir sa descente. Ses yeux brillèrent d'un feu sombre et méchant; je n'y pris pas garde. Quand nous repartîmes, elle avança si brusquement qu'elle faillit me faire perdre l'équilibre.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? m'écriai-je en colère en me retournant et secouant la bride avec violence : Andra !

*
*

La jument, pour toute réponse, me lança un regard mauvais. Mais, sans être plus docile, elle ne tenta rien autre contre moi.

Je le dis à dessein, car je fus persuadé aussitôt — et j'y pensai toute la nuit — qu'elle ne cherchait qu'à assouvir une rancune inexplicable, et surtout inattendue après notre amitié réciproque.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage dans ce pays accidenté. Nous ne comptions rencontrer les hordes ukraniennes qu'à 5 ou 10 lieues de là. Au loin, les pentes rudes des montagnes étaient couvertes de taches noires et blanches, qui étaient des forêts ou de la neige. Au fond de la vallée où nous descendions, des taillis épais de mélèzes ou de bouleaux nous dérobaient la blancheur du sol. Nous passions sur des rocs qui faisaient feu tout le long d'une sente abrupte ; et cette marche périlleuse nous donnait le vif désir d'atteindre au plus vite la neige herbue du sous-bois, où nous pourrions nous reposer et attendre la petite armée qui nous suivait.

Les bandes qu'on nous avait signalées étaient formées des derniers débris de ce peuple des steppes

d'Ukraine, fier et insoumis, cruel dans sa sauvagerie révoltée. Plus d'un d'entre nous frémissait à l'idée de tomber entre leurs mains, d'être, ainsi que de précédents otages, traînés à la queue d'un cheval indompté ou d'avoir les yeux crevés. Aussi fallait-il veiller à ne pas s'écarter.

Nous jasions de cela, en route, à voix basse, un peu attristés. Quand nous approchâmes des bois, l'allure se ralentit encore. Le gros major Soltiz, qui nous avait rejoints, paraissait navré de ne pas apercevoir ses soldats qu'il précédait à peine de quelques heures.

— Peste ! s'écria Fritz Rosanow, ne dirait-on pas que nous allons à l'enterrement !

Un instant après, il me dit encore :

— Je voudrais que vous puissiez voir l'air étrange de votre cheval, il a l'air fou, en vérité.

Je ne pouvais le regarder de face ; mais l'animal frémissait sous moi, levait les naseaux, et par-dessus le toupet de sa crinière, j'apercevais distinctement le globe ardent de ses prunelles. Fritz avait raison.

— Vous devriez vous défier de votre bête, répétait-il encore.

∴

Il avait à peine achevé qu'Andra pointa, fit un bond qui faillit me lancer à terre, et partit comme une flèche dans la direction de la forêt. J'essayai en vain de la maintenir, de l'arrêter. Elle était vraiment devenue folle, un sifflement sauvage s'échappait de sa gorge. Pendu des deux bras après une rêne de la

bride pour faire dévier cette course furieuse, je voyais grandir à mes yeux la lisière de la forêt et compris que nous allions nous briser la tête contre le premier arbre.

Je n'ai pas peur de la mort, non, de la mort fière, hautaine, à poitrine libre, de la mort du soldat, du vaillant, de l'intrépide; mais être ainsi broyé par un caprice d'animal me sembla horrible !

J'eus aussitôt l'idée, le spectacle de la bouillie informe que mon crâne allait devenir. Je m'écriai avec un ricanement de démon, à demi fou moi-même :

— Ah ! Ah ! Andra, belle vengeance en vérité !

Quelle galopade frénétique, inouïe, dont le seul souvenir me glace à cette heure. Un bruit de chevaux derrière nous l'accélérait encore. Andra sauta des rocs, franchit des ravins, bondit par-dessus des ruisseaux, traversa des marais comme une sauterelle, troua des fourrés avec la violence d'un boulet. L'écume coulait le long de son encolure, ses naseaux soufflaient un bruit de forge. Je n'essayais plus de la détourner ni de l'arrêter. J'avais les mains en sang. Ma tête sonnait comme une cloche, avec fracas ; le vent me fouettait le visage, mon chapska s'était envolé. Je ne songeais même plus à mon sort inéluctable.

Pourtant la bête pénétra dans la forêt par les chemins libres, m'écorcha aux troncs d'arbres sans m'y briser, me réservant pour une autre mort : Tout à coup des balles sifflèrent à mes oreilles, et je me trouvais en plein camp de rebelles. Ma position me parut effroyable encore.

La jument s'était arrêtée, frémissante. Je lui enfonçai mes éperons dans les flancs en la lançant dans la direction du retour. La douleur fut si forte qu'elle fit un bond ; je lui labourai la chair, elle continua lentement quelques pas. Les Ukraniens crurent que leur proie allait leur échapper. Une grêle de balles nous suivit. Andra tomba sur le côté, sans que je pusse dégager ma jambe droite. C'en était fait de moi. Et je songeais à mon heure dernière, quand Fritz Rosanow et deux cavaliers apparurent sur des chevaux blancs d'écume. Ils me suivaient depuis le commencement de la folie d'Andra... Rosanow sauta à terre tira ma jument par la bride, tandis que les autres faisaient le coup de feu pour maintenir les assaillants. Deux fois Andra se souleva, deux fois elle se laissa retomber sur moi. Fritz alors me saisit par les épaules et put me tirer de cette position critique. Andra, comprenant que sa vengeance lui échappait, poussa une sorte de grognement rauque, et nous lança une ruade furieuse en se roulant sur le sol ; et nous vîmes qu'elle était couverte de sang.

Nous soutînmes là, pendant quelques minutes, un combat qui nous eût été funeste sans l'arrivée de notre escorte, qui mit les rebelles en fuite...

Huit jours après, repassant en ces lieux, nous retrouvâmes ma jument, dont il ne restait que la carcasse. Elle avait été dévorée par les corbeaux. Seuls les deux yeux subsistaient encore et vivaient, oui, vivaient encore, et me regardèrent longtemps. Je ne l'oublierai jamais.

Je ne peux songer à Andra sans me rappeler la mys-

tique petite comtesse noire que je faillis épouser et qui mourut si inopinément. Dans une de ses dernières lettres à mon oncle, n'écrivait-elle pas : « Le prince est de ces hommes qui jouent avec les sentiments... Tôt ou tard, en ce monde ou dans l'autre, je m'en vengerai... » Mais, vous l'avez entendu, mes jeunes camarades, la jument Andra ne parvint pas à réaliser ce désir de la petite comtesse Pluska...

LÉON RIOTOR.

POÈME EN PROSE

(Traduit du Norvégien)

I

Il y a longtemps, j'errais dans le lointain pays de la fiction ; des vapeurs argentées planaient sur tout, et dans la distance flottaient les reflets roses-tendres du soleil couchant.

Une étrange mais agréable oppression s'empara de moi, et je regardai fixement autour, essayant de voir l'être dont la présence semblait être si près de la mienne. Je ne vis rien ; mais sur l'air vinrent flotter les accords d'une douce musique : une puissance irrésistible m'attira vers le son.

Peu à peu je me trouvai dans une forêt féerique voilée d'une lumière argentée et emblématique.

La musique augmentait ; les arbres, les fleurs, le

bouillonnement du petit ruisseau, tous s'y joignaient ! Frappé d'admiration de la beauté de toutes ces choses, j'avançaï doucement sur la pointe du pied, redoutant de déranger l'harmonie des alentours.

Comme j'avançaï, un parfum lourd remplit l'air ; à moitié étourdi, je me laissai tomber sur un tapis de mousse ; mes sens semblaient être bercés dans un repos songeur. Subitement, la musique se transforma en voix, et des romances, de douces fantaisies, traversèrent l'air ; un portail à moitié caché par les roses se montra, et d'un effort suprême je me traînai vers lui à moitié insensible : j'en forçai l'entrée. Je m'arrêtai enchanté et tremblant : l'air parfumé devint plus lourd, et à travers mes paupières demi-fermées je vis un groupe de femmes ravissantes dansant au clair de lune, leurs formes séduisantes drapées dans des vêtements soyeux ; toutes chantaient de doux petits passages de romances comme si elles chuchotaient de doux messages dans l'air ; l'une chuchotait aux rayons de la lune, une autre aux fleurs, aux arbres, à la brise, jusqu'à ce que l'air trembla, oppressé d'amour. Un ardent désir crût dans mon cerveau, pendant que dans mon sein s'élevait un malaise étrange. Une brume épaisse enveloppa le tout à travers de laquelle les femmes avançaient, balançant leurs formes gracieuses en mouvements caressants : tout près, tout près, tout près ! jusqu'à ce que je tombe inconscient sur l'herbe au milieu d'elles. Tout devint sombre autour de moi. Mon haleine vint plus vite, ma bouche desséchée s'ouvrit pour humer l'air frais, quand une paire de lèvres brûlantes se pressèrent sur les

miennes. D'un effort surhumain je repoussai la forme, et dans une grande terreur j'appelai pour : de l'air, de l'air, de l'air !

La brume se leva lentement, l'air tremblant oppressé d'amour se dissipa en un long soupir. J'ouvris les yeux et je me trouvai aux dehors du portail, couché dans un vallon de fraîches fougères, lesquelles, tendrement bercées par la brise, répandaient leurs gouttes de rosées sur ma figure brûlante. Je regardai cette tranquillité des environs : une profonde tristesse s'empara de moi et je pleurai !!

Lentement je me levai, et je m'avançai plus profondément dans la forêt : la brume du crépuscule avait fait place à l'obscurité la plus profonde de la nuit.

De plus en plus je m'éloignai, jusqu'à ce que la route se divisa en deux sentiers : l'un tout à fait étroit tournait jusqu'au sommet d'une montagne froide et désolée ; l'autre allait en s'élargissant en avançant dans la forêt, et était caché dans les ténèbres ; j'y entrai.

Comme j'avançais, le sentier se rétrécissait et les arbres autour de moi prenaient des formes étranges, étendant leurs bras comme s'ils voulaient s'emparer de moi. Je fus effrayé, j'essayai de retourner, mais un mur épais de ténèbres me barra le chemin. Des voix mystérieuses flottèrent dans l'air : pas de chants, pas de paroles, mais un murmure inarticulé d'intensité nerveuse dans laquelle rien ne pouvait se distinguer.

Vibrations après vibrations résonnèrent dans une étrange brume augmentant, augmentant, jusqu'à ce qu'une folie me posséda, la brume si intense qu'elle se

changea en matière, formant de hideux tableaux autour de moi. Je me pressai les mains sur les paupières, mais la pression parut me réduire qu'en une flamme de feu plus ardent les horribles tableaux qui s'étaient gravés dans mon cerveau. Aussi ouvris-je les yeux et je regardai fixement leur effrayante nudité, pendant que des murmures éloignés se formaient d'eux-mêmes en romances horribles.

Je ne pouvais me boucher les oreilles ni fermer les yeux, mais je me pressai les mains contre le cœur afin qu'ils n'y entrassent point. J'essayai de pleurer : mes larmes étaient gelées ; j'essayai d'appeler : ma voix ne rendit qu'un son inarticulé. Alors mes forces me manquèrent et je tombai. Mais voilà que le petit ruisseau qui coulait près de là répandit ses larmes fraîches sur moi et son gai petit chant paraissait dire : « Enfant de l'homme, ne cherche d'appui qu'en toi-même. » Une énergie intense, née du désespoir, s'empara de moi ; avec mes dernières forces, je me traînai hors de ces ténèbres hideuses ; faible et sanglant, je gagnai l'entrée de la forêt ; près de là bouillonnait mon petit ruisseau. En poussant un sanglot, je me laissai tomber à son côté et je me baignai les membres dans son eau pure.

Longtemps je restai là étendu essayant de gagner des forces, pour trouver un nouveau sentier, et comme je me levais la douce lumière d'une aube nouvelle apparut autour de moi. Devant moi je vis encore une fois le chemin tournant qui conduit à la montagne, et un désir ardent me prit d'en atteindre le sommet, que je puisse voir et respirer librement dans un

endroit spacieux. Je luttai pour arriver jusqu'au haut et en dépit du dur labeur une douce satisfaction me crût dans le cœur. Peu après un rayon de soleil perça la brume et une joie inconnue s'éleva en moi.

Au-dessus de moi je vis d'autres êtres gravir péniblement, doucement, mais satisfaits comme moi-même. Toute brume avait disparu : le plein jour apparaissait autour de moi ; pas une seule fois ai-je regardé derrière moi, et ma joie était grande.

Peu après j'entendis de doux chants si purs, si vrais qu'involontairement je levai les yeux et devant moi, je vis une femme magnifiquement belle ardemment montant aussi son chemin. Pour un moment seulement elle s'était arrêtée pour chanter son Action de Grâce. Je la regardai avec un nouveau sentiment de camaraderie ; et elle me renvoya un sourire. Pour la première fois de ma vie, il me semblait regarder dans les yeux d'une femme franche.

De nouvelles énergies me vinrent et bientôt je gagnai son côté ; elle me souhaita la bienvenue du même regard ouvert ; mais elle n'arrêta pas son labeur, ainsi nous avançons péniblement côte à côte, çà et là une pierre aiguë entravait nos progrès, mais nos mains se joignirent et les obstacles furent surmontés par la réunion de nos forces. — A la fin nous arrivâmes à un grand espace découvert, c'était la première étape de notre sentier aride.

Le soleil brillait dans son plein dans les cieux bleus, submergeant le tout de ses rayons glorieux ; alors pour la première fois je me tournai vers ma compagne et la serrai contre mon cœur, heureux d'avoir la lumière

du dieu Soleil pour voir entièrement la beauté dans les profondeurs des yeux de mes véritables amours, et pendant que je la tenais serrée contre moi-même, j'entendis les chants du petit ruisseau passant mon oreille en de doux et musicaux bouillonnements.

II

A Edith Vickers.

La nuit est tombée : tout autour la nature semblait être bercée dans le repos ; le ciel n'était qu'une large voûte d'un bleu d'azur ; pas un nuage, seulement la pleine lune argentée voguant lentement en avant, jetant son éclat sur le monde endormi.

Une petite rivière coulait à travers les prairies et les charmilles comme une large ceinture d'argent, ses eaux bouillonnaient dans un doux rythme, caressaient gentiment toutes les images amoureuses dans ses eaux claires. Çà et là il plongeait en se haussant doucement dans les anses ombragées, dans les prairies chargées de fleurs ; de plus en plus, il se hâtait jusqu'à ce qu'un bras caressant bifurquât encerclant une petite île couverte de fougères et de fleurs abritées par de grands saules courbés balançant leurs branches dans un refrain calmant.

La lune perça ces ténèbres rêveuses, elle s'arrêta et trembla d'admiration comme ses rayons tombaient sur un cygne magnifique nichant au milieu des asphodèles et des lys, ses plumes brillaient de rosée faisant rejaillir l'étincelle argentée des baisers des rayons

lunaires. Le cygne était endormi rêvant de ses magnifiques plumes blanches, de fleurs de serre odoriférantes, de jouantes fontaines, de cascades bouillonnantes : tout le temps se voyant comme étant le roi de tous ses biens mondains. Ses plumes se redressèrent et bruirent avec une vanité intense et avec un profond soupir de satisfaction ; il se réveilla. Il regarda autour de lui et avec une grande impatience il secoua toutes les gouttes de rosée de ses ailes étincelantes : à quoi servaient tous ses rêves glorieux s'il devait se trouver toujours niché au milieu de ces mêmes fleurs sauvages et insignifiantes, le même ruisseau murmurant toujours le même petit conte nuit et jour ?

Ainsi le cygne avec un regard dédaigneux glissa lentement sur la surface argentée du ruisseau s'oubliant en admirant amoureusement son image réfléchie. Il continua de flotter ainsi, aveugle pour toutes les beautés qui l'entouraient.

Dans le lointain le chant d'un rossignol flottait tendrement et plaintivement dans l'air ; il retentissait dans la nuit avec une telle ardeur amoureuse que la nature même restait immobile pour aimer.

Une étrange, une nouvelle sensibilité s'empara du cygne : pour un moment seulement une corde inconnue lui résonna dans le cœur et avec un désir auquel il ne put résister, il étendit les ailes et s'envola vers le chant.

Le rossignol caché dans le feuillage, rêveur d'un bouleau argenté, était perché tissant tous ses rêves et désirs dans un chant larmoyant. Il avait le cœur triste,

pourtant ressentait-il une joie pénétrante, même dans ses souffrances : il savait qu'il donnait au monde de ce qu'il avait de mieux.

Il regarda autour de lui, ses yeux tombèrent sur les grandes ailes étincelantes du cygne. Prenant son essor vers lui : « C'est un ange qui descend à moi », pensa le rossignol, « un ange pour me porter au ciel », et son chant s'éleva avec une telle exaltation que la nature autour de lui écoutait dans un haletant étonnement.

Le cygne vola droit au bouleau cherchant d'un désir amoureux l'oiseau magnifique dont le chant a retenti à travers la nuit. Le cœur du rossignol cessa de battre : son chant augmenta et avec de tendres espérances inconnues, il vola vers le cygne pour déposer son cœur à ses pieds.

Le cygne regarda son petit corps brun avec dégoût : était-ce là l'oiseau dont le chant avait touché cette corde étrange dans son cœur ! et il se détourna. Un triste et plaidant petit trille flottait de la gorge du rossignol. Mais le cygne étendit ses blanches ailes, s'envola et fondit dans l'air bleu comme un flocon de neige.

Encore une fois le chant du rossignol retentit à travers la nuit et tout le monde écoutait avec des larmes dans le cœur.

Le cygne retourna dans sa petite île et vécut de ses rêves, pourtant avec un nouveau chagrin caché dans le cœur. — Quel était son désir ? Il ne le sut que lorsque la mort un matin vint gentiment lui baiser les paupières ; alors pour un moment il eut les yeux grands ouverts, il vit plume à plume lui tomber du corps le laissant sans grâce et froid. Pendant ce temps

l'âme du rossignol passa devant lui parée de gloire incomparable. Un sanglot s'échappa du cœur du cygne touchant les cordes que le rossignol avait fait vibrer et quand son âme prit son libre essort le cygne mourant baissa la tête avec un tendre chant.

JUTTA RILL.

LE FLAMBEAU

A Sédir.

*Toi qui cherches toujours dans l'ombre de toi-même
Comme un aveugle au fond d'une éternelle nuit,
Oh! beau spectre de chair que nul rayon conduit
Vers l'essence divine ou la cause suprême,*

*Toi qui tâtonnes là, sur ton front lourd et blême.
Les sillons ténébreux d'un formidable ennui,
Si pour tes yeux fermés l'azur n'a jamais lui,
Ferme ta bouche morne et pleine de blasphème.*

*Viens confronter la mort avec ton corps mortel
Sous l'immense labeur du rêve et du réel
Où les mondes latents vibrent dans la lumière.*

*Car, semblable au soleil qui forme la matière,
Tu dois voir à travers l'argile du cerveau
Ton âme palpiter comme un vaste flambeau !*

JEAN DELVILLE.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

On lira le Rapport général du Président en tête de ce numéro. Nous n'y ajouterons aucun commentaire.

GROUPE N° 4.

ÉTUDE DU SPIRITISME

Séance du 20 octobre 1894

Cinq personnes présentes :

M^{me} Marthe B..., médium, **M. B...**, **M.** et **M^{me} A. F. L. F.**

Quelques instants avant le commencement de cette séance, le directeur du Groupe fut avisé par l'esprit familial L... d'avoir à enlever les petites balles qui, d'ordinaire, figurent parmi les accessoires mis à la disposition des Invisibles.

Cet avis, comme on le verra plus loin, était d'autant plus précieux, que quelques-unes de ces balles étant en caoutchouc durci auraient pu, en raison des incidents de la séance, sinon blesser grièvement, tout au moins contusionner de désagréable manière quelques-uns des assistants.

Après la prière d'usage, nous nous mettons dans l'obscurité et nous observons, selon la recommandation qui nous en est faite par l'esprit familial, le silence le plus complet.

Vingt minutes, laps de temps fixé par notre ami invisible, s'écoulaient ainsi.

Soudain, un coup violent est frappé sur la table placée au milieu de la pièce. Par le moyen du signal habituel (cliquetis aériens) nous sommes avertis que la séance peut présenter quelque danger et qu'il faut nous mettre momentanément en lumière.

A la lueur de la lampe nous ne constatons rien d'anormal, mais le directeur du Groupe ayant eu recours à l'écriture médianimique reçoit cette communication :

« Faites ceci : prenez l'épée, placez-vous près du poêle, remettez-vous en obscurité et ne soyez pas effrayés; nous sommes là pour vous protéger. »

Il convient de dire que le poêle désigné par l'Invisible est placé à une extrémité de la salle opposée à celle où nous étions groupés.

Le directeur du Groupe prend une épée, se place à l'endroit désigné et décrit devant lui le cercle magique; l'obscurité est faite. Bientôt, le fauteuil sur lequel repose M^{me} B..., notre médium, est agité de vigoureuses secousses.

Tous les objets placés sur une grande table sont violemment projetés du côté de M. A. F., directeur du Groupe; un vase contenant des fleurs est brisé.

M. A. F. demande quel est l'auteur du tumulte :

Bélicial, est-il répondu, *par coups frappés*. — Le directeur du Groupe, fervent croyant, trace, nous dit-il, le signe de la croix avec l'épée : tout rentre dans le calme. La lumière électrique jaillit.

Nous constatons alors que les objets projetés l'ont tous été en dehors du cercle tracé par l'évocatteur qui, demeuré à sa place, est entouré de ces objets (vase, fleurs, papiers, crayons, livres, boîtes à musique, sonnettes, tambour de basque, etc., etc.) régulièrement rangés autour de lui en forme de demi-cercle. *Aucun d'eux n'a franchi la magique frontière.*

Disons, en passant, qu'aucun objet ne fut lancé du côté des autres membres du Groupe.

En eût-il été ainsi pour les balles si, malgré l'avis donné, celles-ci avaient été laissées sur la table ?

Aux initiés de conclure.

Nous voulons tenter une nouvelle épreuve en obscurité (sans l'épée), mais à peine sommes-nous privés de lumière que de légers crépitements aériens nous dictent, lettre par lettre, cet avertissement :

« Assez aujourd'hui. »

Nous obéissons docilement, puis M. A. F., qui veut encore avoir une dernière communication (en lumière,

bien entendu), reçoit ce dernier message (écriture mécanique):

« Les mauvais esprits sont en nombre; il nous est impossible de protéger l'assemblée même avec votre volonté. »

La séance est levée à 11 heures.

A. FRANÇOIS.

R. — Aucun cas de sommeil magnétique ne s'est produit au cours de cette séance pendant laquelle les dames présentes ont fait preuve du plus grand sang-froid.

UN ESPRIT TANGIBLE

OU MADAME MARIE WILLIAMS

Médium américain démasquée

Il y a en ce moment une grande émotion dans le monde spiritualiste parisien, nous raconte le *New York Herald*, édition de Paris.

L'un des premiers cercles spirites, très fréquenté par l'aristocratie, vient d'être victime d'un célèbre médium américain aujourd'hui en renom dans toute l'Europe.

M^{me} Mary Williams, l'année dernière, occupait l'attention de la presse de Londres, par ses expériences, et elle entreprenait un voyage continental afin de propager les doctrines spiritualistes dans les trois grandes capitales, Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg.

Elle se disait capable de matérialiser l'esprit des défunts et de le montrer aux fidèles par son intermédiaire.

Environ quinze jours après, elle arrivait à Paris avec son directeur M. Macdonald. Les deux premières séances furent des plus réussies au point de vue spiritualiste excitant la plus grande admiration parmi la société d'élite présente.

M^{me} Williams se plaçait derrière le rideau, son directeur ajoutant que cela était ainsi nécessaire afin d'éviter

le contact avec ceux présents, pouvant occasionner des troubles nerveux au médium; alors des fantômes lumineux de grandeurs différentes, commençaient à se montrer, et les assistants voyaient la forme d'un père, d'un parent ou d'un ami.

Néanmoins il était curieux de remarquer que l'assistance ne pouvait pas toujours s'entendre sur la personnalité des fantômes. Dans un cas, une personne croyait voir son père, un lord anglais avec sa perruque à large fond, tandis qu'une autre dépeignait le portrait en pied de sa mère.

Cependant une personne était présente que probablement les fidèles n'auraient pas admise à la séance, s'ils avaient été aussi certains de son identité qu'ils l'étaient de celle des fantômes.

C'était M. Leymarie, aussi connu dans le monde spirite que M. Henri Rochefort dans le monde du journalisme français.

De concert avec des amis, il résolut de saisir avec la main l'une des mystérieuses apparitions, et ainsi de se rendre compte si le revenant était autre qu'un *turnip lamp*.

En conséquence il se rendit à la dernière séance de M^{me} Williams à Paris, et, dès que l'esprit matérialisé fit son apparition, il se lança à sa poursuite et le saisit fortement.

L'esprit se débattait avec force énergie, afin de reprendre sa liberté et finalement réussit à prendre M. Leymarie à la gorge comme pour l'étrangler.

Sur ces entrefaites, le directeur, se rendant compte de la situation, essayait, mais en vain, de faire une diversion en faveur de l'esprit sur le public, tandis que les amis de M. Leymarie, s'étaient eux aussi emparés de l'Esprit.

Une lumière fut aussitôt apportée et l'on vit que le fantôme n'était autre que M^{me} Williams en maillot, ayant sur la figure un masque phosphorescent.

Derrière le rideau se trouvait sa robe, et dans un sac, sans nulle doute ayant été dissimulé pour la séance sous son jupon, trois vêtements pour les fantômes blancs, deux pour les fantômes noirs, trois perruques et une paire de moustaches.

Les spiritualistes de suite réclamèrent l'argent perçu à l'entrée, et M^{me} Williams fut dans l'obligation de quitter Paris pour l'Amérique le jour suivant.

CORRESPONDANCE

Frascati, 17-10 94.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voilà un renseignement sur un alchimiste italien qui habitait à Rome dans le xviii^e siècle, renseignement que j'ai trouvé dans le *Walks in Rome* (t. II, p. 47) et qui peut-être pourra vous intéresser.

« Au delà de l'arc de triomphe de Gallienne, à la droite, était l'entrée de la *villa Palombara*, laquelle occupait une partie considérable des bains de Titus.

« Ici le marquis Massimiliano Palombara fit édifier une chambre pour *Francesco Giuseppe Bona*, le précurseur de Cagliostro, lequel y faisait de l'or. La *porte magique*, décorée de signes cabalistiques et de vers latins et hébreux, resta à sa place jusqu'en 1874.

(A présent on la voit dans le jardin de la place Witto-rio Emanuel à côté des trophées de Marius.)

« Par elle on entrait dans la salle, où se rassemblaient, pour y tenir leurs séances, ceux qui croyaient à la pierre philosophale. »

Je tâcherai de lire le livre de M. Silvagni, « la Corte et la *Societa romana nei secoli xviii et xix*, » qui parle de ce M. Bona et de vous donner d'autres renseignements à ce sujet. S'il y en a, je vous enverrai la photographie de cette porte, qui est en marbre blanc.

Agréez, Monsieur le directeur, mes respectueuses salutations.

BORNIA PIETRO.

(C. G. E.)

MESMER ET M. ROUXEL

Un ouvrage de M. Rouxel est toujours intéressant à analyser. On est assuré d'y trouver la marque d'une bonne érudition et aussi, hélas ! d'un amour de la polémique qui vient souvent gêner les plus sérieuses tentatives. L'*Histoire du Magnétisme* (1), que publie l'école dirigée par M. Durville, présente au premier chef ces qualités et ce défaut. Lorsque M. Rouxel fait de la polémique sur le dos d'un contemporain, il suffit de prendre le sage parti de ne jamais répondre et de laisser le temps faire son œuvre d'oubli ; mais quand les attaques s'adressent à des morts généralement considérés comme éminents par leurs œuvres, il est juste de relever semblable tendance.

Avant tout, donnons au travail de M. Rouxel les éloges qu'il mérite certainement. L'exposition historique du Magnétisme est fort clairement faite, l'auteur sait mettre au jour avec sobriété, la part qui revient, d'après lui, à chaque magnétiseur. C'est à notre connaissance le livre le plus clair et le plus méthodique publié dans ces derniers temps sur la question. En outre, on y trouve une érudition que nous sommes habitués à rencontrer rarement dans le monde du magnétisme et plusieurs ouvrages inconnus sont analysés et remis à leur juste valeur. Ce livre mérite donc d'attirer sérieusement l'attention et, si nous reconnaissons, avec plaisir, ses grandes qualités, force nous est d'insister quelque peu sur ses défauts.

Le titre exact est *Histoire et philosophie du magnétisme*. C'est donc une œuvre historique touchant aux grands magnétiseurs d'une part, à leurs théories, de l'autre, que voulait faire M. Rouxel.

Or quel singulier historien que celui qui dit : « Voici ma théorie, tous ceux qui s'en sont approchés sont de grands magnétiseurs, tous ceux qui s'en sont

(1) *Histoire et philosophie du magnétisme*, 1 vol. in-18, 3 fr.

éloignés sont des charlatans ». Voilà le procédé d'exposition qui nuit si singulièrement aux excellentes qualités que nous venons d'énumérer, voilà ce qui risque de faire de cette tentative un insuccès comparable aux précédentes du même auteur. Un historien doit, avant tout, avoir l'âme assez généreuse pour être impartial, dans le cours de son exposé, quitte à consacrer un dernier chapitre à ses idées personnelles s'il croit devoir prendre date dans l'histoire.

Aussi M. Rouxel comprendra-t-il pourquoi ses méchantes attaques contre le fondateur du magnétisme m'ont révolté, car elles indiquent une partialité dont Mesmer avait le droit d'éviter les effets.

M. Rouxel lance trois accusations contre Mesmer :

- 1° Il n'a rien découvert.
- 2° Il a gagné de l'argent avec sa découverte ;
- 3° Il était matérialiste.

Voici deux passages qui indiquent clairement l'état d'esprit de l'auteur vis-à-vis de Mesmer.

Mesmer a fait beaucoup de bruit et peu de besogne, comme on a pu en juger par le trop court aperçu de ses faits et gestes ; mais il a, comme on dit, « attaché le grelot » et ses disciples lui ont fait rendre le son dont il était capable (p. 40).

.....

Nous avons vu qu'au lieu d'être un homme de science, encore moins un philanthrope, sauf en paroles, Mesmer n'a été qu'un simple marchand de remède secret, un individu qui cherche à exploiter le public et à tirer le meilleur parti possible de sa prétendue découverte, sans jamais révéler en quoi elle consiste (p. 41).]

.....

Ma situation d'occultiste me permet de me croire assez impartial pour répondre à M. Rouxel et pour lui expliquer pourquoi il me semble que son opinion ne sera sympathique à aucun chercheur sérieux. Procédons donc par ordre.

1° *Mesmer et l'invention du Magnétisme.*

Le magnétisme ne forme qu'une toute petite branche de cet occultisme enseigné dans les temples égyptiens et grecs de l'antiquité. Le magnétisme constituait une des

pratiques de l'art du Thérapeute initié qui alliait son action aux pratiques de la Magie éclairée par l'Astrologie. M. Rouxel montre fort bien par ses citations que les pratiques magnétiques étaient connues avant Mesmer. Quel a donc été le rôle de ce dernier ?

Il a réalisé le magnétisme, il a créé des disciples pratiquants, il a créé un mouvement d'opinion énorme vis-à-vis d'une question qui n'était connue que des sociétés secrètes et de quelques rares érudits. Sans Mesmer le mouvement n'existerait pas et quoi qu'en dise M. Rouxel Mesmer a fait « beaucoup de besogne », car c'est à ce fondateur du mouvement que les magnétiseurs doivent tout. Mesmer fut un *réalisateur* puissant : ayant appris le magnétisme dans une société initiatique, il voulait faire profiter le monde profane de sa science. Nous reviendrons tout à l'heure sur son baquet et ses pratiques. Abordons le second point.

2° Mesmer a gagné de l'argent avec le Magnétisme.

J'ouvre votre ouvrage à la page 323, Monsieur Rouxel, et j'y vois le prix des *lames magnétiques, des plastrons magnétiques* ainsi que le prix des conseils pratiques de magnétisme. Vous êtes de plus, comme moi-même, professeur d'une Ecole de Magnétisme qui ne paye pas ses professeurs mais qui fait payer ses élèves. C'est même à ces élèves que vous prétendez enseigner le mépris du fondateur de la première école magnétique sous prétexte que ses « prix étaient trop élevés ». Or cet homme qui aurait pu s'enrichir facilement comme médecin demandait des sommes élevées pour une découverte qu'il jugeait capitale, mais à quoi consacrait-il ces sommes ? A l'établissement de centres où les malades pauvres étaient traités gratuitement. Car c'est encore lui qui a montré la voie des cliniques du magnétisme.

De plus, nous considérons son fameux « baquet » comme un merveilleux condensateur de force psychique et ce n'est certes pas de la faute de Mesmer si ses ignorants successeurs ont méprisé une découverte qu'ils n'ont pas comprise. Nous nous proposons sous peu de montrer à l'aide de nouvelles expériences sur quel principe était construit ce « baquet » qu'on s'est empressé d'abandonner par la suite.

3° *Mesmer était matérialiste.*

Pour juger Mesmer, M. Rouxel aurait dû posséder les deux parties de sa doctrine : la partie exotérique écrite et imprimée qu'il analyse et la partie orale, donnée dans les loges « d'harmonie » et qu'il semble ignorer. Or, Claude de Saint-Martin a été initié à la doctrine de Mesmer et les documents manuscrits que nous possédons nous permettent de dire que le réalisateur du magnétisme s'intéressait surtout à l'étude de la force psychique dans son action sur l'Univers et subsidiairement dans ses réactions sur l'Homme. C'est là le point de vue auquel doivent se placer tous les magnétiseurs qui feront du *traitement magnétique vrai* et non des études mystiques, grâce au somnambulisme. Mesmer en tant que *praticien* avait raison de déclarer que la découverte de Puységur entraînait le magnétisme curatif dans une fausse voie. Et cela est si vrai que M. Durville revient aujourd'hui aux théories *ésotériques* de Mesmer et qu'il en vient à nier même le « fluide » mystique des anciens magnétiseurs. C'est donc seulement par insuffisance d'études qu'on peut accuser Mesmer d'avoir été purement matérialiste.

Mais les limites d'un compte rendu ne peuvent être exagérées et force nous est d'arrêter ici les critiques que nous devons adresser à M. Rouxel pour la partie *magnétique* de son ouvrage ; en terminant, il nous reste à protester de toutes nos forces contre la phrase suivante :

« Au nombre de ces savants, non pas roubards, mais honteux, je placerai MM. Ch. Richet, Ochorovicz, Pierre Janet, de Rochas, etc. Mais tout ce que je pourrais faire se réduirait à dire qu'ils n'ont rien, absolument rien découvert qui ne le fût depuis longtemps par les magnétiseurs. »

Cette phrase ne montre pas seulement un évident parti pris, elle étale au grand jour une *ignorance réelle* que nous sommes étonnés de constater chez un auteur de l'érudition de M. Rouxel.

Je ne parlerai que d'un seul de ces savants, M. de Rochas, à qui les magnétiseurs devraient être les premiers à rendre justice.

Par une méthode d'expérimentation qui restera le mo-

dèle du genre, M. de Rochas est arrivé à *démontrer* les faits suivants :

1^o Les hypnotiseurs ont raison de prétendre que l'hypnotisme diffère du Magnétisme des anciens magnétiseurs.

L'hypnotisme forme la partie la plus élémentaire de la science du « sommeil provoqué », et c'est en approfondissant les états de sommeil déterminés par l'hypnotisme qu'on *découvre et détermine expérimentalement* les phénomènes décrits par les anciens magnétiseurs.

2^o Ces magnétiseurs avaient donc raison dans leurs théories de *l'état de rapport, de la sensation à distance, etc.*, mais ils avaient négligé d'établir la *progression* des différents états de sommeil. S'ils l'avaient fait, ils auraient découvert les phases hypnotiques avant Braid.

3^o De plus, M. de Rochas, par l'étude suivie de *l'Extériorisation de la sensibilité*, a pu établir la transition entre les faits du magnétisme et ceux du spiritisme. Il est parvenu à extérioriser le fantôme d'un vivant et à le photographier.

Enfin la poursuite de ses études a amené le savant expérimentateur en plein *Occultisme*, les travaux, commencés par *l'envoûtement*, se poursuivent en ce moment et donnent des résultats absolument *nouveaux*.

La signature de M. de Rochas n'a plus reparu au bas d'un article concernant ces travaux depuis plusieurs mois, et cela en raison d'une promesse fermement tenue depuis. C'est dire que les persécutions n'ont pas manqué à ce chercheur, qui a fait une série de *découvertes* dont une seule suffirait à faire connaître M. Rouxel. Et c'est un homme d'une telle probité scientifique, d'un tel désintéressement qui s'entend appeler « savant honteux » par un tel critique. Je suis fier d'avoir l'honneur de protester en cette occasion ; car il s'agit là non pas d'un fait de doctrine, mais d'une ignorance qui ne peut être permise au « professeur de l'histoire du Magnétisme ».

Les découvertes de M. de Rochas sont si réelles que je ne donne pas trois ans aux magnétiseurs pour les *démasquer* de leur mieux. J'ai déjà en main les preuves du commencement de cette tactique.

Ma situation d'occultiste me permet de protester en cette occasion et de ne pas laisser passer de telles atteintes à la mémoire de Mesmer et aux recherches de nos savants contemporains.

Songez, Monsieur Rouxel, à la responsabilité que vous encourez vis-à-vis de l'écrivain impartial qui dans cinquante ans voudra faire l'histoire du mouvement spiritualiste actuel.

S'il déniche vos œuvres, il trouvera dans chacune d'elles des paroles de haine visant soit une doctrine soit une personnalité. Alors que tous s'efforcent de prêcher l'union et la concorde, le critique verra toujours l'esprit de désunion et de discorde dicter chacune de vos pages. Et si l'on veut placer à côté de ces œuvres négatives (car toute œuvre de destruction est négative) la somme de vos œuvres positives, de celles où vous tendez à l'édification d'un idéal véritablement impersonnel, croyez-vous que le jugement du critique d'alors ne sera pas plus dur pour votre mémoire que votre opinion sur Mesmer ?

Et si je crois devoir en toute sincérité vous signaler l'écueil vers lequel vous entraîne le besoin de bataille qui est en vous, c'est que je suis le premier à rendre justice à votre amour du travail, à votre solide érudition et à votre dévouement à vos opinions. Ce sont là des qualités sérieuses qui permettent de faire des œuvres d'avenir et de laisser aux ignorants ces œuvres de haine et de polémique qui sont mortes avant même d'avoir vécu.

PAPUS.

BIBLIOGRAPHIE

Les Phénomènes psychiques occultes, Etat actuel de la question, par le D^r ALBERT COSTE. 2^e édition; Montpellier, Camille Coulet; et Paris, G. Masson. 3 fr. 50.

La première édition de cette belle étude formait une thèse de doctorat soutenue par l'auteur devant la faculté de médecine de Montpellier; l'entreprise était hardie,

mais l'audace réussit aux jeunes, et M. le Dr Coste eut la légitime satisfaction de voir ses idées, — nos idées, — recevoir la consécration d'un diplôme officiel.

Cet ouvrage constitue une excellente préparation pour les mystiques, avant d'aborder les travaux ésotériques; aux hommes de science, il peut fournir une vue nette des faits psychiques actuellement avérés et des idées de recherches et d'expériences nouvelles.

Après une histoire très érudite de la question, l'auteur aborde l'étude des phénomènes proprement dits. Nous allons transcrire ici la classification qu'il en donne.

CLASSE I	Phénomènes psychiques occultes	1 ^{er} Genre {	a	Hallucinations thélépathiques visuelles.
			b	— — — auditives.
			c	— — — tactiles.
			d	— — — réciproques.
e	— — — collectives.			
		2 ^o Genre.	<i>Lucidité ou clairvoyance.</i>	
		3 ^o Genre.	<i>Pressentiment.</i>	
CLASSE II	Phénomènes psychiques occultes	1 ^o	De la force psychique, lévitation.	
		2 ^o Phénomènes divers. {	a	Se produisant sans l'intervention reconnue d'un médium.
			b	Matérialisation.
			c	Expériences de Milan.
	3 ^o	Des médiums.		
	4 ^o	Théories émises pour expliquer les divers phénomènes occultes.		

Le Dr Coste a su grouper ces données d'une façon méthodique; il en expose avec la même clarté et la même véracité les théories, puis il donne de tout cela les conclusions les plus rationnelles et les plus larges.

SÉDIR.

HENRI DUBÉCHOT, *L'Orientalion*. Chamuel, éditeur; prix 1 fr.

J'ai été agréablement surpris de trouver en l'auteur de cette brochure un véritable mystique, un fils spirituel

des Kuysbroeck, des Leade et des Astinger. M. Dubéchet dit de lui-même : « L'esprit consolateur m'a instruit ;... j'apporte l'aube d'un jour nouveau, le signal de la délivrance des captifs de la nuit. Cette fois encore, la vérité aura été révélée à un ignorant, à un humble, à qui le monde n'a enseigné ni ses lettres, ni sa science. » Cependant, tout porte à croire, en lisant ces trop courtes pages, que leur auteur n'a pas négligé les arts profanes ; la langue merveilleusement claire et souple exprime les charmes du mysticisme avec la saveur si délicieuse des anciens écrivains.

Le salut réside dans l'acquisition de la science ; tel est l'enseignement de Jésus ; mais pour acquérir cette science de l'invisible, *il faut recevoir le royaume de Dieu comme un enfant* : « L'âme qui satisfera aux conditions que résume cette parole sera prête à entendre les explications qui vont suivre : affranchie de l'obsession du moi, et avide de lumière comme la sève que le soleil entraîne dans la circulation végétale, elle s'avancera jusqu'au Zenith de son ciel dans le rayonnement de la poésie divine... ; au jour à la fois terrifiant et divin de la seconde naissance elle habitera et connaîtra, d'une connaissance éternellement reconnaissante, le monde au seuil duquel s'arrête le langage humain. »

Tout le problème consiste donc à bien orienter les activités de l'âme, et à garder fermement l'orientation droite. Moyennant cela la moisson sera abondante ; et la moisson, c'est l'âme du fils, sortie des profondeurs du chaos, malgré la résistance et les séductions de l'élément inférieur, et revenant à l'âme du père, après avoir acquis la connaissance de sa pensée. »

Toutes nos félicitations à M. Dubéchet pour ce beau et pieux travail.

SÉDIR.

VICTOR DE CHAMPVANS, *Les Petits Suicides*. Bibliothèque des Modernes ; Paris, 155, rue Montmartre, in-18, 2 fr.

Dans ce volume de nouvelles, troisième de la série les Amours rurales, l'actif directeur de l'ancienne *Revue mo-*

derne, — depuis peu de temps *Revue de l'Est*, — nous dévoile une nouvelle face de son talent. Ces pages, toutes vibrantes d'une vie saine et forte font un contraste agréable avec tant de littératures contournées et mièvres auxquelles nous sommes malheureusement habitués. L'amour des humbles, des bons, des opprimés par les conventions sociales éclate à chaque feuille de ce recueil qui, nous l'espérons, obtiendra tout le succès qu'il mérite.

*
**

LÉON RIOTOR, *Le Parabolain*. Bibliothèque de la Plume, in-12 carré.

Très suggestive brochure d'un penseur à la logique vigoureuse. M. Riotor défend en sociologie ses théories individualistes; son culte de la volonté a de la personnalité, Nous recommandons vivement à tous les penseurs cet opuscule plein d'idées fortes et neuves.

*
**

Les Mystères du Zodiaque, par EDMOND GROULT; Lissieux, 1894, in-18.

Très intéressant travail de vulgarisation dans lequel M. Groult, le fondateur des musées cantonaux, résume les immenses recherches des Dupuis, des Boulanger, des Volney sur la mythologie astronomique des Anciens et sur la signification du zodiaque en particulier.

*
**

PAPUS ET DELIUS, *Anatomie et Physiologie de l'orchestre*. Brochure in-18, avec planches et table; Chamuel, prix 1 fr.

Un kabbaliste et un musicien se sont réunis pour mettre au jour cette pensée originale, à savoir que l'orchestre est analogue à un être vivant, composé de corps, d'âme doublement polarisée, et d'esprit. Comment s'établissent ces correspondances musicales et instrumentales,

comment les manier, comment les grands musiciens ont deviné intuitivement cette application du quaternaire, les lecteurs l'apprendront avec beaucoup d'intérêt et de profit, en lisant cette originale et profonde production.

S.

*.

E. AMELINEAU. — *Le Nouveau Traité gnostique de Turin*. Brochure in-18 ; Chamuel, éditeur, prix 1 fr.

Le savant auteur de tant d'érudites études, celui pour qui les papyrus alexandrins n'ont guère plus de secrets, vient porter à la connaissance du public français un des plus intéressants documents que nous connaissons sur la théurgie gnostique. Savants et mystiques y trouveront grand profit; et le succès de cette traduction seragrand parmi les nombreux fidèles de l'Eglise gnostique actuelle.

S.

*.

Traité théorique et pratique du Haschich et autres substances psychiques. — Un vol. in-12, chez Chamuel, prix 3 fr.

Le polygraphe auteur de ce curieux volume a voulu offrir au public la scientifique essence d'une des si nombreuses fleurs du mal; c'est du moins ce que semble indiquer l'anonymat qu'il a parlé.

A l'histoire du Haschich, à la description de la plante est ajoutée une étude détaillée sur ses effets physiologiques et pathologiques. De plus trois chapitres sont consacrés à l'étude des plantes narcotiques et sédatives, de la Morphine et des Herbes magiques.

Le livre est surtout intéressant en ce qu'il résume et réunit des données éparses dans beaucoup de volumes et de revues; c'est une sorte de *vade-mecum* du haschichien.

S.

*
* *

Astra, chez Chamuel, 29, rue de Trévisse, Paris ; prix 1 fr.

Ecrire une histoire d'amour qui soit en même temps un conte philosophique de la plus haute portée, mêler la poésie à la science, éclairer d'un jour nouveau les ténèbres de la conscience, tel est le but que s'est proposé et qu'a atteint le mystérieux et savant auteur de l'*Astra*.

Voici d'ailleurs une lettre que nous nous permettons de reproduire.

« Je trouve votre *Astra* extrêmement curieuse, très « joliment contée, bien composée, savamment claire, ce « qui est le suprême de l'art en ces matières occultes si « fuyantes et si obscures. »

JULIETTE ADAM.

*
* *

Le prophète de l'Apocalypse et de la France, par J. VICÈRE, géomètre ; Perpignan, 1894, in-12.

M. Vicère est le *Pierre et Jean* dont il est parlé *Là-Bas* de J. K. Huysmans ; dernier commentateur de l'Apocalypse, il applique les symboles de ce livre de haute kabbale à l'époque actuelle ; comme tant d'autres mystiques, il voit notre époque comme une période de transition et de combat qui doit se clore par l'avènement du Christ en esprit et en vérité. Depuis Ruysbroeck, jusqu'à Anna Kingsford, en passant par Jeanne Leade, Ettinger et tant d'autres, toutes les prophéties de ce genre recouvrent une réelle science ésotérique que les initiés peuvent lire dans l'œuvre de Jean Trilheuc sur *les causes secondes*. Il ne nous est pas permis d'en parler plus explicitement ici.

Quoi qu'il en soit, parmi les nombreuses prophéties de M. Vicère, il en est de fort justes ; il appartient évidemment à la classe privilégiée des voyants naturels, et, attaché comme il semble l'être à une doctrine pure et

pieuse, nul doute qu'il ne s'élève encore plus haut, surtout s'il sait rester simple et bon.

SEDIR.

COURRIER THÉATRAL

LES BRAS DE VÉNUS

M. Jules de Marthold, l'auteur connu et justement apprécié de tant d'œuvres exquises, vient de faire représenter au théâtre Lisbonne — cadre que nous aurions souhaité plus délicat pour être digne d'une si fine chose — une pantomime. C'est, je crois, son premier essai en cette matière ; et nous sommes heureux de constater que M. de Marthold a parfaitement réussi.

Voici en gros le sujet de cette pantomime : Un sculpteur talentueux traîne une existence morne au milieu de ses œuvres inachevées. Parmi elles, une Vénus de Milo ; en une inspiration, il modèle les deux bras admirables qu'il faut pour rendre la vie à ce chef-d'œuvre. La Vénus s'anime alors et devient femme, elle en apprend rapidement les coquetteries et les arts ; elle prend le cœur du pauvre Pierrot, inconséquente, folle et perverse, inconsciemment, elle dilapide l'argent de l'amoureux, brise tout chez lui, — jusqu'à ce qu'enfin celui-ci, revenu à la raison, la dépossède de ses bras. — On le voit, l'idée est très profonde et pleine de leçons pour les gens au cœur fragile. Espérons que beaucoup des artistes présents à cette première retiendront la leçon, si aimablement dite d'ailleurs par deux interprètes fidèles.

S.

NOUVELLES DIVERSES

Nous recommandons chaudement à tous ceux qui s'intéressent à la politique orientale, et à l'avenir de ces races encore neuves, le journal *l'Orient* et *l'Abeille du*

Bosphore; les informations les plus intéressantes et les plus nombreuses y sont prodiguées. A lire tout particulièrement dans ces derniers numéros un curieux article sur les femmes musulmanes.

BUREAUX, 91, avenue Malakoff, Paris.

..

LE VOILE D'Isis réorganisé à partir de ce mois publie dans chaque numéro un *journal des journaux* spiritualistes dans l'ordre suivant:

- | | |
|-----------------------------------------|-----------------------------------------|
| 1 ^{er} n ^o du mois: | <i>Analyse des Revues spirites.</i> |
| 2 ^o — | — <i>magnétiques.</i> |
| 3 ^o — | — <i>occultistes et philosophiques.</i> |
| 4 ^o — | — <i>littéraires.</i> |

Nos lecteurs qui voudront se tenir au courant du mouvement spiritualiste trouveront là d'utiles renseignements. Demander un numéro spécimen franco 29, rue de Trévis, Paris.

..

A bientôt un livre nouveau de Jules Lermina : **MAGIE SOCIALE.**

..

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de Novembre 1894 (19^e année).

DUCAS: La mémoire brute et la mémoire organisée. — R. DE LA GRASSERIE: De l'importance des langues sauvages au point de vue psychologique. — G. RICHARD: La discussion judiciaire et l'état de droit. — Revue générale. — Analyses et comptes rendus. — Correspondance. — Revues des périodiques étrangers. **Abonnement: UN AN: Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. LA LIVRAISON, 3 fr. (Félix ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)**

..

La *Revue des Revues* du 15 octobre contient, comme toujours, une quantité de conceptions neuves et des plus intéressantes. Citons au hasard :

La Thérapeutique de l'avenir (La Sérothérapie), par le Dr J. HÉRICOURT, chef du laboratoire physiologique à la Faculté de médecine. — Les Surprises de l'histoire, par E. NEUKOMM et G. BERTIN. — Le Christ dans l'Inde, par le professeur MAX MULLER. — La Misère anglaise, par le professeur A. OKOLSKI. — Les Banknotes pittoresques (*Illustré*). — Pierre Ivanovitch Dinkoff, par M^{me} V. KRESTOVSKY. — Les Mystères des vins: I. Le Vin de nos pères et celui d'aujourd'hui, par le vicomte G. d'AVENEL; II. Le Champagne américain, par LEE J. VANCE. — L'Adoration des plantes et les Tarahumaris, par CARL LUMHOLTZ. — Les Berceaux à travers les âges (*Illustré*). — Les Madgyars, par le professeur H. VAMBÉRY. — La Jeune Allemagne littéraire, par SERVAES et HOLLAENDER. — La Poésie et les Poètes chinois, par BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — Les Revues Indépendantes, par ALFREL VALLETTE. — *Analyse des Revues françaises et étrangères*. — **Caricatures politiques.**

Les nouveaux abonnés pour 1895 bénéficieront de l'envoi gratuit des numéros devant paraître jusqu'à la fin de l'année courante.

Paris, 32, rue de Verneuil. France, 14 francs. Union postale, 18 francs par an. Abonnements partant des 1^{er} et 15 de chaque mois. Numéro spécimen contre 60 centimes en timbres-poste.

* *

ADRESSE DU SYNDICAT DES MAGNÉTISEURS, MASSEURS, MÉDIUMS-GUERISSEURS, ETC.

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

L'adresse suivante a été remise le 10 novembre à M. le baron de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, à Paris.

MAJESTÉ,

Le Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs de France, s'associe à la grande douleur de Votre Majesté, et porte

en son cœur le deuil de Celui qui fut le Grand Ami de la France.

Le Syndicat ne saurait oublier qu'en maintes circonstances le très regretté tsar Alexandre III et son Illustre famille ont témoigné leur sympathie et accordé leur puissante protection à la science du magnétisme.

Le Syndicat remercie tout particulièrement Votre Majesté d'avoir appelé près de son Noble Epoux le Pope Jean Serguief de Cronstadt. Elle a pu constater que l'amélioration produite dès l'arrivée du célèbre Thérapeute ne peut être attribuée qu'à ses puissantes invocations et à ses hautes facultés magnétiques.

Le Syndicat prie Sa Majesté l'Impératrice d'accepter les vœux qu'il forme pour que la France et la Russie restent toujours les deux nations sœurs.

Agréez l'expression du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être, de Votre Majesté Impériale, les très humbles serviteurs.

Le Président.

E. HOUSSAY,

56, rue de la Tour, Passy-Paris.

Le 1^{er} Vice-Président,

A. LORENZA.

Le Trésorier.

L. AUFFINGER.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT-ET C^e, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

**Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications**

CONTEMPORAINS

- | | | |
|-------------------------------|---|---------------------------------------|
| E.-CH. BARLET | { | L'Évolution de l'Idée. |
| | { | L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | { | Le Serpent de la Genèse. |
| | { | Le Temple de Satan. |
| PAPUS | { | Traité méthodique de Science Occulte. |
| | { | Traité élémentaire de Magie pratique. |
| | { | La Science des Mages. |
| A. JHONEY | | Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | | Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|-------------------------|---------------------------------------|
| ÉLIPHAS LÉVI | La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET. | La Langue hébraïque restituée. |
| ALBERT POISSON. | Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | | |
|-------------------------|---|-------------------|
| JULES LERMINA | { | La Magicienne. |
| | { | A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { | Zanoni. |
| | { | La Maison Hantée. |

MYSTIQUE

- | | | |
|-------------------|---|----------------------------------|
| P. SÉDIR. | { | Jeanne Leade. |
| | { | Jacob Bœhme et les Tempéraments. |

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la Librairie CHAMUEL, 29, Rue de Trévise, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

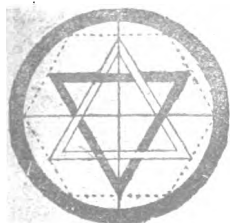
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS  O. ✖

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



25^e VOLUME. — 7^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 3 (Décembre 1894)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Les Larves* **Marc Have**
(p. 197 à 202).
L'Art oratoire et l'Ésoté-
risme (avec fig.) **Sédir.**
(p. 202 à 210).
L'Autorité sociale **Guymiot.**
(p. 210 à 223).
- PARTIE PHILOSOPHI-** *Les Maisons astrologiques* **Abel Haatan.**
QUE ET SCIENTIFIQUE (p. 224 à 236).
Ce Monde et l'autre **F. des Essarts.**
(p. 237 à 242).
Calendrier des Magistes. **D. Fugairon.**
(p. 243 à 252).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Nuit de Salut.* **Vurgey.**
(p. 253 à 254).
Perpétuité (poésie). **J. de Tallenay.**
(p. 254 à 255).
Asira **I. Dietschine.**
(p. 256 à 272).
Le Nain. **Gilbert Monach.**
(p. 272 à 277).

Groupe indépendant d'études ésotériques. — Les Dessins symboliques. — Extraits de la Conférence de M. Michelet. — La Chiromancie médicinale. — Bibliographie. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Courrier théâtral.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. § — JULES DOINEL, S. I. (D. G. E.,
Ep. Gnost. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. § — GUYMIOT. —
ARC HAVEN, S. I. § — JULIEN LEJAY, S. I. § — EMILE MI-
CHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
OGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. § — PAPUS, S. I. §
QUÆRENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I. (C. G. E.) —
ELVA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BARA-
DUC. — Le F. BERTRAND 30°. — BOJANOV. — RENÉ CAILLIÉ. —
CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. —
G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉ-
ZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L.
LEMERLE. — LECOMTE. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY.
— HORACE PELLETIER. — G. POIREL. RAYMOND. — A. DE
R. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. —
G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
RCEL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
ANTULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
IRGÉAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZÈNS. — JEAN DELVILLE. —
VAN DIETSCHE. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. —
DE TALLEYAN. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **LUCIEN MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR
Dr en Kabbale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

29, Rue de Trévis, 29

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GRUPE INOÉPENDANT O'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

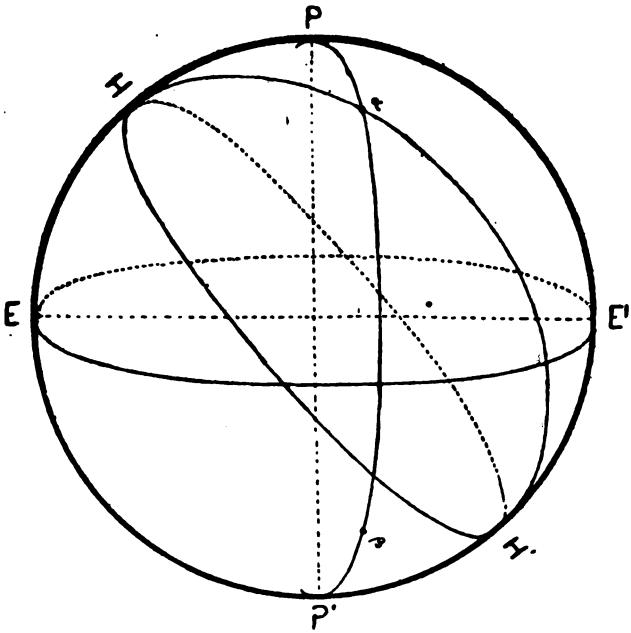
Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE



Voir l'article *Division du ciel en maisons astrologiques* (pp. 224 à 236).



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LES LARVES

A propos de la PARTHÉNOGÉNÈSE DU CANCER

La question de l'astral, de ses royaumes, de ses sujets, se pose au débutant comme à l'initié toujours plus pressante, toujours plus profonde, toujours plus terrible. Il importe de multiplier les études sur ces sujets, il importe de mêler aux recherches du laboratoire celles de l'oratoire, aux tentatives hasardeuses et purement matérielles la méditation, l'étude; il faut chercher dans les anciens et demander aux très nouveaux leurs hypothèses pour que du mélange de tous ces éléments naisse un peu plus de lumière, une clarté plus généralement répandue.

Nous apportons aujourd'hui par occasion notre pierre à cet édifice : nous voudrions montrer ce qu'est une larve, tenter une manifestation de cette fuyante apparence, nullement en donner une définition, mais en faire entrevoir la significative figure. Et ce n'est pas dans les grimoires, chez les sorcières ou les char-

meurs que j'en trouverai la plus frappante description : je ferai appel à l'observation de savants modernes, à des travailleurs fort ignorants des clavicules et des pactes, amenés par leurs recherches à découvrir à nouveau ces larves.

Dans un travail original publié le 7 novembre dans le *Bulletin médical*, M. le D^r Critzman, moniteur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine, appliquant les doctrines de son maître M. le D^r Duval, présente une théorie nouvelle du cancer. Pour la plupart des lecteurs de *l'Initiation*, le mot de cancer éveille les images terribles que la pathologie populaire a formées et conservées, le cancer, sorte d'animal aux mille bras, poulpe, polype ou crabe, araignée monstrueuse aux yeux ternes, aux griffes voraces, le cancer vampire affamé, être de cauchemar, larve gonflée de vie. Or cette vision — vraie ou fausse — est depuis longtemps inconnue au médecin ; il a vu, il a touché le cancer ; il sait sa naissance, son accroissement, sa structure ; et ces images, dans la bouche du malade, sont pour lui des naïvetés. Il sait la science faite sur ce point, et l'analyse a classé le cancer parmi les mille formes anormales des évolutions cellulaires, furoncle ou cicatrice, cirrhose ou dégénérescence graisseuse, pour lui le cancer est détruit dans son individualité, dans sa personnification rêvée.

Il persiste malheureusement, bien net, bien tenace, fatal devant les analyses ; et voici qu'en face des faits, d'autres théories surgissent. Celle de M. Critzman se distingue entre toutes par son originalité. Le cancer est en deux mots le frère de celui qui le porte ; mais

un frère non humain, un frère resté à l'état de « désir d'être », d'embryon, de larve. Certes, si vous cherchez ces propres termes dans la communication de M. Critzman, vous ne les trouverez point. Si, d'autre part, vous cherchez la définition d'une larve dans l'œuvre des théologiens du temps passé ou dans le dictionnaire moderne (Migne-Collin de Plancy) vous ne ferez qu'augmenter votre embarras.

« Le nom de Larves se prend généralement pour tout spectre de démon horrible qui apparaît aux hommes, en quelque façon que ce soit, »

dit Leloyer (t. III, ch. v, p. 202 ; éd. française, p. 1608), et

« Spectre est une imagination d'une substance sans corps qui se présente sensiblement aux hommes contre l'ordre de la nature et leur donne frayeur. »

(T. I, p. 3, *ibid.*)

Lavater, Del Rio, Bodin, parlent de même. Ces définitions, très savantes d'ailleurs et bien utiles à étudier, vous dérouteraient dans le cas présent par l'étroitesse du point de vue. Mais si, délaissant toute idée préconçue, vous lisez avec attention ce travail du Dr Critzman, si vous assistez à la formation de cette louche individualité, toute passive, toute féminine, toute masse s'agitant vers la forme, aspirant à une organisation qu'elle a en puissance, mais que nul principe mâle et fécondateur n'est venu dynamiser, si vous voyez contre la vie normale la prolifération se faire, l'envahissement, les avortements multiples, continus, les écroulements, les liquéfactions, les coagulations se heurter, se fondre en cette masse hétérogène, qui puise en l'organisme le soutien et la vie tempo-

raire ; si vous observez avec M. Duval, avec Renaud de Lyon les nombreuses apparences, végétales, animales, que prend cette tumeur ; si parmi des cellules très humaines le microscope vous révèle de ces cellules embryonnaires, caractéristiques de genres inférieurs, reptiles, poissons, batraciens ; si vous songez que cette progressive et envahissante pénétration va bientôt, parasite fatal, tuer l'être qui la nourrit et ramener au chaos des formes et des forces cette contradictoire et double existence, alors, mieux que dans les dictionnaires, mieux que dans les vieux spécialistes vous commencerez à entrevoir la larve.

Apparence et fonction, la larve est double. Fille de l'être humain, qu'elle naisse du crime, de l'ignorance, de la perversité, elle conserve à jamais, dans sa course à travers l'astral, le signe de sa coupable et défectueuse origine (voyez Eliphas Lévi, *Clef des grands mystères* ; Stanislas de Guaita, *Au Seuil du mystère*, p. 90 ; Papus, *Init.*, juillet 1893). Mais la Providence, qui parmi les possibilités a permis leur existence, ne l'a permis que pour l'utiliser. La larve dans l'univers dissout le mal, use ses efforts, comme ces milliers d'imperceptibles destructeurs qui rendent à la terre les particules désagrégées des plantes et des animaux. Insaisissable d'habitude, elle œuvre silencieusement, effondrant les grands édifices moraux, intellectuels ou matériels que notre ignorante activité construisait ou rêvait. Invisible, inconnue le plus souvent, et grossissant la foule des soi-disant hasards, mais visible parfois aux yeux des voyants, médiums ou adeptes, la larve se révèle : spectre, lémure, lamie, élémentaire

sous toutes ses formes, changeante, illogique, fantastique, elle prend pour apparaître la première enveloppe trouvée : animal-humain, plante animée, toute écorce lui est bonne, et les Maziqin, les Telanaï, naissent, éclatent, se transforment, fondent sur l'homme et s'évanouissent à son approche, troublent ses sens, inoffensifs tant que l'intelligence reste lucide et le vouloir pur, dangereux, mortels dès que l'effroi ou la souillure ont pénétré leur ancien maître désormais esclave.

Telles sont l'origine, la fonction, la nature des larves, et cette étude ici ébauchée mériterait un volume entier : comme en toute matière, il importe en philosophie occulte, de bien établir le sens des mots, de bien connaître avant de juger. Ce n'est pas au hasard que les magistes du moyen âge, les kabbalistes de la Renaissance employaient les termes variés de leur riche vocabulaire magique. Il est aisé de jouer avec ces sonores syllabes évocatrices, de les agiter sans en avoir distingué le sens, et cette méthode plus brillante que profonde est commune aujourd'hui ; mais ce n'est pas le but des travailleurs. La théorie du D^r Critzman, en nous montrant une larve, dans ses œuvres, dans son corps nous aura permis d'aller plus loin que les mots et de faire peut être entrevoir à quelques-uns l'être de la larve derrière son nom.

Un enseignement encore peut s'en déduire ; je ne sais quel sera le sort de cette théorie et si son caractère élevé, philosophique, risque beaucoup de lui concilier la faveur des chirurgiens moderne : ce n'est pas, il est vrai parmi les souffleurs qu'il faut chercher les

adeptes. Mais, qu'elle soit admise ou non comme officielle, elle nous montre une fois de plus qu'en médecine nulle doctrine n'est sûre de vivre le lendemain, nul axiome n'est posé, quoi qu'en disent les savants de journaux, et que toujours les vieux mots, les vieux rites, les vieille croyances reviennent habillés de neuf montrer leur éternelle vérité, comme de la masse adamique sans cesse jaillissent des individualités nouvelles, d'une même terre vers un même ciel.

MARC HAVEN.

L'Art oratoire et l'Esotérisme

Il est peu de matières sur lesquelles les rhéteurs se soient aussi abondamment exercés que l'art du discours. Mais qui dit rhéteur dit analyste, et tous ces écrivains n'ont illustré que les époques de décadence où les chefs-d'œuvre produits ne pouvaient plus être que commentés. Actuellement même les traditions de l'éloquence latine sont abandonnées ; la parole est descendue de son piédestal jupitérien ; elle s'est faite familière, vivante, plus rapide d'expression ; mais aussi, je crois, elle a cessé d'inspirer des génies tels que les orateurs grecs, latins, tels que ceux du xvii^e siècle français.

Eh bien, puisque cet art s'est adapté, par la force des choses, à notre conception moderne de l'agréable, de l'utile et du pratique, je vais essayer de présenter

ici quelques idées, fournies par une très vieille théorie, celle du quaternaire mystique, lesquelles idées me semblent pouvoir constituer une synthèse systématique de l'art oratoire et ses moyens d'action.

Envisagé d'une façon générale, un discours est le passage d'une idée de puissance en acte par le moyen d'un orateur.

Voici donc une Trinité déjà très caractérisée : l'Idée, pure abstraction, une, immuable, et auditoire, la multiplicité féconde et matérialisatrice. La Matière et l'Esprit tendent sans cesse à se rapprocher, à s'unir ; ils ne le peuvent qu'au moyen d'un troisième terme, l'orateur, canal de l'*Involution* de l'Idée (1). Ce dernier, dès qu'il commence à parler, à manifester l'Idée, ne le fait qu'en se dédoublant : son intelligence reçoit l'Idée, et l'assimile, et ses facultés d'expression, sa voix, l'annoncent et la réalisent dans le monde matériel.

Ainsi la Trinité pythagoricienne est représentée ici : l'Idée est providentielle ; l'auditoire est fatidique, en tant que résultat d'activités passées ; l'orateur est volontaire.

Le schéma suivant fera sans doute mieux saisir le quaternaire dont nous parlons. Remarquons qu'il n'est autre que l'X par qui M. de Saint-Yves nous dit que les hiérophantes d'Égypte répondaient au néophyte demandant la connaissance (2).

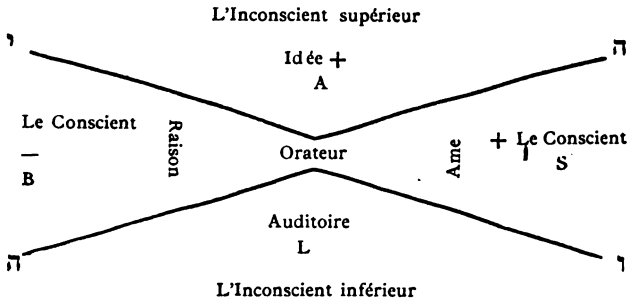
Une fois le discours terminé, l'Idée et l'orateur dis-

(1) Voyez Barlet, *Principes de Sociologie synthétique*, p. 12.

(2) *Mission des Juifs*, passim.

paraissent; il reste l'Auditoire avec les dispositions acquises, les impressions reçues et les actes, suites logiques de ses impressions, encore en puissance.

Ainsi donc, si nous personnifions le discours, nous



le verrons composé d'Esprit (idée), d'Ame (orateur) à double polarisation, et de Corps (l'auditoire).

L'occulte nous a appris que toute assemblée d'êtres individuels dégage une âme de vie qui n'est pas, comme on le pourrait croire, formée de la somme des tempéraments particuliers, mais bien générée par leur combinaison. Cette idée a fourni à Maurice Barrès une des plus belles pages de son *Jardin de Bérénice*. C'est ici que nous allons appliquer la loi du Binaire : toute entité tend à se compléter, à se solariser, à se complémentariser; c'est l'expression même du désir, la racine de l'être, le grand arcane des sexes.

D'autre part, l'orateur, par définition, n'est orateur que pour convertir la foule à son opinion : comme il sait l'âme collective, inconsciente, il va lui offrir un complémentaire, artificiel c'est vrai, mais suffisant

*
**

La condition première et indispensable pour agir selon cette méthode sera la maîtrise absolue de la raison et de l'être instinctif par l'orateur, de manière que le procédé d'exposition, l'allure de l'énonciation, la voix et le geste puissent être maniés avec la plus entière liberté.

Remarquons en outre que, dès le commencement de l'action oratoire, l'idée subit une série de morts et de renaissances à mesure que l'orateur la manifeste. Par suite, nous n'aurons plus en somme à considérer que le ternaire.

Pensée. — Expression. — Auditoire.

Pour que l'auditoire reçoive complètement cette pensée, il faut qu'elle lui soit complémentaire ; il s'ensuit pour l'*expression* la nécessité de revêtir la pensée des apparences de ce complémentarisme : il se formera ainsi un courant orateur-auditoire dont la tendance polarisante aboutira aux actes futurs de l'auditoire, strictement conformes à l'idée primitive.

La pensée en soi est nue et sans forme ; l'orateur devra la revêtir du tempérament complémentaire à celui de l'auditoire, c'est-à-dire lui donner une forme générale (sermon, conférence, discours ou harangue) déterminée par le monde d'où elle émane (religieux, philosophique, sentimental ou scientifique) et appuyée sur une forme de style convenable.

On pourra suivre sur la figure toutes les correspondances de ces divisions.

Je n'ai voulu cependant donner que des types très simples et très théoriques : à l'heure actuelle un prédicateur se servira tour à tour de la forme conférence pour prouver, du discours pour persuader, de la harangue pour frapper, émouvoir, entraîner, et ainsi des autres. Le lecteur fera lui-même sans difficulté ces combinaisons.

TABLEAU DES VARIATIONS DU STYLE

	SERMON	CONFÉRENCE	DISCOURS	HARANGUE s'adresse à la foule
Concept général	Le Divin L'Intellectuel L'Artistique	Le Philosophique Scientifique Analytique	Sentimental Personnel Comparatif	Le Réel, le Positif, le Bon sens, la nature syncrétisme
Procédé	Analyse du moi Lyrisme Sensibilité nerveuse.	Affirmation du moi Systématisme Raisonnement	Analyse de l'externe Adaptation Observation gaie	Synthèse, contemplation de l'externe Didactisme Description
La Phrase	Très travaillée Longue Contournée, pressurée.	Classique Oratoire Très longue	Naturelle premier jet Vive Courte	Chargée Monotone Récitatif
Mots, leur couleur	Suggestifs Bizarres Néologismes	Classiques Imagés Sonores	Significatifs surtout par juxtaposition Précis	Significatifs surtout par leur musique Longs

L'expression doit tout d'abord s'adapter au tempérament de l'auditoire de façon à le complémentariser : dès qu'elle offrira aux auditeurs leur idéal, elle pourra être facilement utilisée pour les entraîner vers n'importe quelle action ou quelle adhésion que l'orateur jugera à propos de déterminer.

Le principal moyen d'expression de l'idée, c'est le Verbe. « Le Verbe est l'instrument de génération de l'esprit », a dit Montereggio (1); il pourra être aidé de la marche pour les discours s'adressant à l'être instinctif, du geste pour les discours animiques, du regard seul pour les enseignements et les exhortations spirituels. L'orateur sera, dans chacun de ces quatre cas, tribun, orateur proprement dit, conférencier ou pur prédicateur.

Voici le tableau des variations de l'expression.

TABLEAU DE L'EXPRESSION

		les genres.				
		N Prédicateur	B Conférenc'	S Orateur	L Tribun	
Dans la personne de l'orateur	N Regard	Voilé d'extase	Stationnel Voilé pas de dédain	Scrutateur Vif	Éparpillé Yeux ouverts	
	N Verbe	Volume de la voix ton articulation	Plutôt faible, égal Grave, vibr. intér. Chantante, ironie	Moyen Médium sonore Brève, avec période lente	Forte Aigu, criard, saccadé Vive, précise, colérique	Très forte Médium, mais très changeant Lente, lourde Grand intérêt
	S Geste		Très sobre Main rassemblée	Démonstratif, pouce ou index	Main vivante, mobile	Le poing
	L Maintien	Statuaire, tête renversée en arrière Costume lâche	Cambré Front en avant Collant	Poitrinant Mâchoires en avant Costume commode, simple, clair	Remuante, Marchante Costume flottant	

L'auditoire est certes ce qui est le plus difficile à modifier: on remarquera que plus son tempérament

(1) *Ma thèse*. Voyez aussi *Physiol. synth.* de G. Encausse et l'article de Vurgey dans *l'Initiation* d'octobre 1891.

est matériel (L et S) plus les moyens d'action préalable seront efficaces; à mesure que l'intellectualité d'un collectif s'élève, le décor extérieur perd de son influence sur lui.

Dans cette recherche délicate, j'ai essayé de réunir ci-dessous quelques données: c'est là surtout que l'orateur pourra développer son talent d'adaptation.

TABLEAU DES AUDITOIRES

Ce sur quoi il faut agir

	N	B	S	L
	Intellectuels Artistes	Gens du monde Politiciens	Animique Bourgeois Soldats	L Instinctifs Passifs purs Enfants-élèves Ouvriers
N Tendance	La Mysticité sous une forme quelconque	L'Information calme	La Curiosité	La Passivité
B Dispos. Morales	L'Assurance Adoration L'Amiriation ou l'Ironie	'La Déférence polie Le Sarcasme	Animisme favorable ou hostile	L'Indifférence
S Temps	Le Crépuscule Lumière indé- cise, Vitreaux à jeun	L'après-midi Lumière rou- geâtre, chaude	Matin Lumière vive Gaie	La Nuit Lumière uni- forme Diffuse Après dîner
L Lieu	L'Église Salle à tapisse- ries, Parfums L'Orgue	La Salle de cours L'Amphithéâtre	Éclairage intense de la musique de cuivre et pas de sièges si pos- sibles.	Le Plein air La Salle pu- blique Fumée de tabac Sièges larges Commodes

Ce par quoi il faut agir

Enfin, que le lecteur veuille bien se pénétrer de ceci, que les remarques ci-dessus sont très générales; à lui si elles lui semblent utilisables, de les préciser par l'exemple: Vous voici dans une réunion publique

d'ouvriers, l'arome du vin chaud se mêle à la fumée des pipes ; votre auditoire est corporel (S L) ; vous vous ferez donc intellectuel, mais seulement dans votre débit ; à des gens en qui sommeillent les idées et les sentiments, et qui ne demandent qu'à « être emballés », distinguez-vous surtout par votre énonciation ; votre facilité de parole et la chaleur de vos expressions : vous leur présenterez ainsi leur idéal, et ils seront conquis. D'ailleurs ces pages n'ont été écrites, sous l'inspiration directe de métaphysiciens élevés, que connaissent bien les lecteurs de *l'Initiation*, que pour attirer sur un sujet important dans la vie sociale l'attention de plus expérimentés et de plus autorisés que moi.

SÉDIR.

L'AUTORITÉ SOCIALE

Pourquoi les hommes sont-ils sur terre ?

Manifestement pour y vivre. Quel que puisse être le nombre des buts qui forment la destinée de l'humanité, une chose certaine c'est que le premier de ces buts, condition indispensable à l'atteinte de tous les autres, est de vivre sur terre. Quand on a une chose pour but, il est naturel et rationnel de chercher à l'atteindre au plus haut degré possible. Les hommes doivent donc chercher à vivre sur terre le plus possible.

Le monde est assez vaste pour fournir de la place et des moyens d'existence à tous. Il est si vaste que les hommes ne peuvent pas encore l'occuper tout entier. Il y a de larges plaines dont le sol pourrait produire des moissons ondulant en vagues dorées sous le souffle des brises et qui sont couvertes d'herbes servant de pâture aux animaux sauvages. Les étendues et les profondeurs de la mer fourmillent de poissons qui pourraient se transformer en chair humaine et qui sont seulement la nourriture des espèces voraces des habitants des eaux.

La terre est assez grande pour porter sur son dos plusieurs humanités comme celle qui s'y trouve actuellement, et pourtant, chaque année, des millions des enfants des hommes, après avoir apparu un moment dans la vie, retournent dans l'inconnu, sombre d'où ils avaient surgi ; leur chair, leur corps, chef-d'œuvre dernier des efforts de la Nature, retourne à la terre, dispersant parmi les éléments sans forme l'harmonie mystérieuse qui lui avait donné l'existence.

Pourquoi donc ce fait absurde ?

Parce que l'homme, au lieu d'employer ses énergies à développer, à étendre la vie humaine, les emploie à la comprimer, à la restreindre, à la détruire.

Ce fait vient de ce que l'homme n'est pas encore un être assez raisonnable pour employer son intelligence à faire affluer en son espèce les forces épanchées de l'inconnu, du Mystère, et vagabondant sans nul souci de l'humanité dans les divers royaumes de l'existence.

L'intelligence humaine est bien le plus superbe des instruments à portée de notre compréhension par lesquels passent les énergies de la nature pour produire des effets dans le monde ; mais les effets produits dépendent de l'emploi qui est fait de l'intelligence.

Si cet instrument merveilleux est mis au service des appétits brutaux, des instincts égoïstes, des passions animales, il produit sur l'humanité des effets destructeurs, tandis que, dirigé par la raison, il produit des effets bienfaisants.

Ce qui fait la supériorité de l'homme, sa vraie supériorité sur toutes les espèces d'êtres peuplant la terre en même temps que lui, c'est sa raison. Son intelligence est un outil, une arme de lutte qu'il peut aussi bien diriger contre lui-même pour se détruire qu'employer à la conservation et à l'extension de sa vie.

Les hommes, en mettant leur intelligence au service de leurs passions égoïstes, se font plus de mal entre eux que ne peuvent s'en faire les animaux malgré l'hostilité spontanée de leurs espèces.

C'est là un fait ayant une raison profonde que l'occultisme nous fait connaître : arrivée à l'époque de sa manifestation sur un plan d'existence, toute force, si elle n'est pas dirigée par une autre de nature supérieure, se retourne sur elle-même et redescend, ravageant ce qu'elle a produit pendant son ascension. C'est en l'humanité que la force animale arrive à sa plus haute manifestation ; si la raison n'en prend pas la direction, la force animale fait demi-tour et redes-

cent vers les profondeurs d'où elle a émergé, semant des désastres parmi les hommes.

C'est à titre d'animaux que les hommes se font du mal les uns aux autres, ce n'est pas à titre d'hommes. Ils ne sont hommes que par leur raison ; par leurs passions, par leurs instincts, par leurs appétits, les hommes sont simplement une espèce animale que son intelligence rend supérieure aux autres et capable de les détruire ou de les asservir. L'homme peut asservir tous les animaux, y compris lui-même, en tant qu'animal.

Et jusqu'ici, depuis les temps dont nous avons connaissance par l'histoire ordinaire, c'est surtout comme animal que l'homme a vécu. Comme espèce animale, l'humanité a toujours employé une grande partie de ses forces à se détruire, à répandre des calamités dans son existence.

Déterminées par un peu de raison et par beaucoup d'animalité, les institutions sociales ont toujours eu des résultats finalement désastreux pour les peuples.

La route suivie par l'humanité à travers les siècles est faite d'une boue gluante et fétide, toujours humide du sang qui coule des plaies que les hommes se font avec l'acharnement des fauves luttant dans les ténébreuses profondeurs des forêts.

La sinistre devise inscrite sur les drapeaux des peuples fut toujours : *Faites-vous du mal les uns aux autres.*

C'est la constatation de ce fait attristant qui a conduit des hommes de nos jours en qui la raison a jeté

des lueurs un peu plus fortes que dans leurs semblables à devenir des *anarchistes*.

Qu'est-ce qu'un anarchiste ?

C'est un homme dont le cœur se révolte au spectacle des misères, des souffrances, des tortures que l'humanité s'inflige à elle-même au moyen de son intelligence mise au service des instincts animaux qui font partie de sa nature.

Mais l'anarchiste qui est le résultat d'un éclair passager de la raison dans un homme, oublie aussitôt cette raison dont l'éclair éblouissant a fait tressaillir son cœur jusqu'en ses fibres les plus cachées et, à son tour, livre son intelligence à la direction des passions.

Indigné des misères humaines, il va jusqu'à vouloir faire disparaître l'humanité pour qu'avec elle s'enfoncent dans la nuit du non-être les souffrances et les tortures qui la déchirent.

En sorte que sa lueur de raison ferait de lui le plus terrible instrument de malheur à l'action duquel l'humanité ait jamais été soumise.

L'anarchiste, être surtout sentimental, imagine que dans sa nature primitive l'homme est bon, c'est-à-dire qu'il est une créature essentiellement raisonnable. Il ne voit pas que si l'homme a inventé des institutions sociales qui sont d'effroyables instruments de torture pour l'humanité, c'est parce que celle-ci, loin d'être une espèce essentiellement raisonnable, est surtout une espèce animale, une espèce dans laquelle, grâce à son intelligence, les forces qui jouent dans l'animalité se manifestent avec plus d'intensité sur un plus vaste champ d'action.

D'ailleurs, ce que beaucoup d'anarchistes réclament pour faire le bonheur de l'humanité, c'est le jeu libre des instincts et des passions animales. Ce qu'ils demandent, sans bien s'en rendre compte, c'est que l'animalité contenue dans les hommes soit mise en état de se développer jusqu'aux extrêmes limites de sa puissance.

Leur intention est bonne, mais ils se trompent quand ils nous parlent de fraternité.

La fraternité n'est pas une passion animale, c'est une passion humaine ; pour qu'elle apparaisse dans le cœur des hommes, il faut qu'il soit illuminé du rayonnement de la raison.

Et la raison est absente des animaux.

Oui, les hommes sont frères ; mais ils le sont en leur raison et non par leurs instincts, leurs appétits qu'ils ont en commun avec les animaux.

Déchaîner la brute qui est dans les hommes et appeler liberté son activité qu'aucune barrière n'arrêterait, n'est-ce pas le comble de l'absurdité ?

Sans doute, nos institutions sociales sont mauvaises ; nous en avons la preuve par les résultats qu'elles produisent tous les jours ; mais avant de vouloir les renverser, il faut savoir pourquoi elles sont mauvaises et savoir aussi par quelles institutions meilleures on pourra les remplacer.

Si nos institutions sociales sont mauvaises, c'est parce qu'elles sont le produit d'une immense quantité de force animale et d'une petite quantité de force raisonnable. Ce qu'il y a de bon en elles vient de la raison, ce qu'il y a de mauvais vient de l'animalité.

Cela nous fait aussitôt comprendre combien étrange est le moyen d'amélioration que veulent employer les anarchistes, lequel consisterait à ôter toutes les brides qui répriment encore l'animalité contenue dans la nature humaine et à laisser les instincts, les appétits, les passions libres d'agir dans toutes les directions, libres de se heurter, de se choquer, de se briser. Belle société qui résulterait d'un pareil état, de choses !

Le mal de nos sociétés venant du peu d'action qu'a en elles la raison, le remède évident est d'augmenter l'action de la force raisonnable.

L'anarchiste suppose, et c'est là l'erreur formidable qu'il veut donner pour base à la société qu'il rêve, que l'homme est naturellement parfait. L'anarchiste, qui se croit naïvement le plus avancé des hommes, est un attardé qui prend pour des vérités évidentes les vagissements rationnels de Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'Inégalité*.

Si l'homme était parfait, il y a longtemps qu'il serait heureux ; il ne se serait pas donné la peine d'inventer les institutions qui lui infligent des misères sans nombre.

L'homme n'est pas parfait ; l'homme est un animal comme les autres d'abord, mais un animal différent des autres parce qu'en lui la raison peut apparaître et se développer. Plus il développe sa raison, plus il échappe à l'animalité, plus il devient distinct des autres animaux, plus il s'humanise.

L'humanité doit tendre à son humanisation de plus en plus considérable et non pas uniquement aux jouissances que peut lui procurer sa nature animale.

Que l'homme goûte ces jouissances, en passant, le long de la route du progrès, comme le voyageur cueille des fleurs au bord du chemin, on ne peut l'en blâmer. Mais le but du voyageur n'est pas de faire des bouquets, il est de parvenir au terme de sa route.

Pour que le voyageur atteigne son but, que faut-il ?

Qu'il conçoive ce but, que sa raison le lui fasse connaître, qu'il veuille y parvenir et qu'il mette ses jambes en mouvement pour y arriver ; il faut que la raison le maintienne sur la route qu'il doit suivre et l'empêche de s'égarer de côté et d'autre suivant les impulsions des caprices que les spectacles qu'il côtoie dans sa marche peuvent éveiller en lui.

Les hommes ne peuvent s'humaniser qu'en se laissant guider par leur raison, en la laissant éclairer leur cœur et le pénétrer de sa chaleur vivifiante ; en imprégnant le cœur des hommes, la raison leur apprend qu'ils sont frères, que le plus sûr moyen d'arriver au but est de s'aimer les uns les autres, de s'unir pour combiner leurs efforts au lieu de lutter âprement entre eux, de se déchirer, de perdre leur temps et leur forces à détruire les énergies dont ils ont besoin pour accomplir leur destinée ; elle leur enseigne encore qu'ils doivent mettre leurs énergies en œuvre dans la direction du but.

L'homme est organisé pour accomplir sa destinée pourvu qu'il mette en œuvre les énergies de sa nature ; la société n'est qu'une collection d'hommes et son but doit être de favoriser l'accomplissement de la destinée des individus qui la composent.

Quelle organisation lui donner pour qu'elle atteigne

son but? Evidemment la même que celle possédée par l'individu.

La formule de l'individu sera donc celle de la société. L'homme a sa tête pour penser, son cœur pour désirer et vouloir, son corps pour agir; il faut donner à la société ces trois organes.

La tête c'est la raison qui organise la société et qui la dirige une fois organisée; le cœur c'est la force qui agit dans le corps de la société, qui la vivifie, qui veut les résultats conçus par la raison; le corps c'est ce qui réalise les conceptions de la raison et qui s'entretient lui-même, par les énergies qui lui sont spéciales pour rester capable d'opérer cette réalisation.

La raison conçoit et dirige, c'est l'autorité, la force législative; le cœur veut ce qu'a conçu la raison, c'est le pouvoir exécutif, le gouvernement actif, les pouvoirs publics; le corps exécute les décisions de la raison, de l'autorité qui sont incorporées dans les ordres du gouvernement, lesquels ne doivent jamais être que des applications des lois; au corps est dévolue l'activité sociale dont une partie vient des énergies qui lui sont propres et l'autre de la loi conçue par la raison que les ordres du pouvoir exécutif transmettent à la partie agissante de la nation.

La raison n'a pas besoin de commander à la digestion et à la circulation sanguine; celles-ci s'opèrent spontanément sans son concours; à leur égard son rôle doit se borner à écarter du corps tout ce qui pourrait les entraver, les suspendre.

Une partie seulement de l'activité sociale doit être dirigée par la raison au moyen des ordres du pouvoir

exécutif, c'est la partie qui concerne les relations volontaires des hommes entre eux et des sociétés entre elles.

Quand, dans un homme, le cerveau ne commande plus aux muscles, quel résultat voyons-nous? L'épilepsie, la danse de Saint-Guy; ses mouvements se produisent sans le concours de sa raison et de sa volonté. Quand, dans un homme, le cœur est le maître, il n'obéit plus qu'à ses passions, à ses caprices, qui le poussent de-ci, de-là, en des directions contraires, qui le font tantôt avancer, tantôt reculer, d'une façon incohérente, sans que son activité soit subordonnée à l'atteinte d'un but unique. L'homme n'est complet, n'est sain que lorsque la raison veille en lui, indique les actions à faire à la volonté qui les transmet au corps chargé de leur exécution.

Quand, dans une société, il n'y a pas de gouvernement, la société est épileptique; quand il y a un gouvernement sans autorité, sans direction rationnelle (dans les despotismes), la société est passionnée, agit à tort et à travers, défait dans la seconde moitié d'un siècle ce qu'elle a fait dans la première, sous la poussée des passions différentes qui agissent en elle, progrès et réaction.

L'histoire nous fait connaître seulement des sociétés passionnées, des sociétés qui n'ont jamais été dirigées par la raison, des sociétés dans lesquelles les caprices des gouvernements tenaient lieu d'autorité. Tous les gouvernements de nos jours sont de la même espèce. Jusqu'à présent, l'autorité de la raison n'a jamais gouverné dans les sociétés humaines dont l'histoire vulgaire fait

mention ; cette autorité ne s'est point manifestée parce que la raison n'a encore existé qu'à l'état de dissémination, de dispersion dans les cerveaux des individus, parce qu'elle n'a jamais été réunie en un seul foyer.

Démolir les sociétés humaines ne suffirait pas à les rendre meilleures comme l'ont imaginé hâtivement les anarchistes ; la condition indispensable pour que leur amélioration ait lieu, c'est de réunir en un foyer rayonnant les étincelles de raison qui jusqu'à présent sont restées dispersées dans toute l'étendue des sociétés.

Le forgeron pourrait-il amollir le fer, s'il éparpillait sur le sol de sa forge le charbon allumé ?

C'est l'éparpillement de la raison humaine qui fait qu'elle manque de puissance, qu'elle ne peut produire que des effets passagers dans un cercle restreint.

Il y a des villages qui ont le grand avantage de compter parmi leurs habitants un homme très raisonnable, respecté de tous, à qui les autres vont demander conseil dans leurs embarras, quand ils ne savent comment diriger leurs intérêts. Cet homme raisonnable apaise bien des querelles qui auraient fait perdre du temps ou de l'argent à ses concitoyens ; pour son village, il est une source de bien-être dont on se rend surtout compte après sa mort.

Imaginez que tous les villages de France comptent un homme pareil parmi leurs habitants, un homme qui ne recherche pas la popularité, mais que la popularité va trouver ; un homme qui, sans commander à personne, voit ses conseils volontairement suivis par ceux qui les lui ont demandés et vous comprendrez

aussitôt qu'une foule des inconvénients de la vie des villages, disputes, médisances, calomnies, haines, procès, disparaîtraient ou seraient considérablement amoindris.

Tels sont les effets produits par la raison. Ce qui est petit est comme ce qui est grand. Si la raison produit des bienfaits dans un village, elle en produirait de plus importants dans un département, dans une province, dans une nation.

De nos jours, l'action de la raison dans les sociétés est très réduite ; elle se produit au hasard des circonstances, sans règles, sans méthode. Pour améliorer la vie sociale, il suffirait d'augmenter l'action de la raison en la systématisant.

En qui la raison peut-elle se manifester pour agir ?

Est-ce dans les individus qui ne la possèdent pas, en qui elle n'est pas développée ? Ce serait tout comme si l'on demandait aux terrassiers de faire le plan de la voie ferrée à la construction de laquelle ils travaillent.

La raison ne peut se manifester que dans ceux chez qui elle existe. Elle se trouve bien en germe dans tous les hommes, mais au cours de la vie elle se développe plus ou moins en chacun d'eux. Nous connaissons tous des gens en qui la raison est bien faible, est presque absente. Est-ce à ses manifestations dans ces gens-là que nous irons demander des règles de conduite ?

Non, assurément ; mais à ses manifestations chez des gens en qui elle est considérablement développée.

Une erreur, largement répandue de nos jours, consiste à confondre l'intelligence, l'instruction avec la

raison. L'intelligence n'est que l'instrument par lequel peut agir la raison. Sans doute, mieux cet instrument, cette machine est construite, mieux la raison peut agir par elle; mais il faut que la raison s'en serve, et pour qu'elle s'en serve, il faut qu'elle soit présente dans l'individu dont l'intelligence est bien développée. Les hommes très instruits ne sont pas pour cela des hommes raisonnables; par contre, il en est qui, sans instruction, sont des gens fort raisonnables. Il ne faut donc pas confondre, comme on le fait habituellement, l'intelligence ou l'instruction avec la raison. Le développement de l'intelligence fait bien d'elle un meilleur instrument pour la raison qu'une intelligence non développée; mais cet instrument supérieur peut aussi bien être employé par les passions, par les appétits, que par la raison. L'instruction n'est nullement une garantie de capacité à bien diriger les actions humaines; elle ne suffit pas à donner cette capacité; il faut encore qu'elle se serve d'instrument à la raison.

Si l'homme très intelligent n'agit que sous la poussée de ses passions égoïstes, il est seulement pour ses semblables un être plus dangereux que les passionnés à intelligence vulgaire.

La direction des affaires humaines devrait appartenir uniquement aux hommes ayant à la fois l'intelligence et la raison très développées, possédant la science pour la mettre non au service de leur égoïsme mais au service de l'humanité. Un des premiers résultats que de tels hommes chercheraient à obtenir serait le plus grand développement possible de la raison dans tous les hommes.

C'est bien à cela qu'a toujours aspiré l'humanité à travers toutes ses tentatives d'organisation sociale. Prise en masse, elle a toujours souhaité, toujours désiré voir la direction suprême dans les mains des plus raisonnables.

C'est cette aspiration qu'il faut satisfaire pour que l'humanité connaisse de meilleures destinées.

GUYMIOT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Division du ciel en maisons astrologiques

ET DÉTERMINATION DES ARCS DE DIRECTION PAR LA
MÉTHODE RATIONNELLE DE

JEAN DE MONTEREGIO

*Accompagnées d'une comparaison rapide avec les autres
systèmes.*

PRÉLIMINAIRES COSMOGRAPHIQUES

En abordant cette partie de l'astrologie, on éprouve souvent de grandes difficultés en rencontrant des termes : *Ascensions obliques, cercles de positions*, qu'on chercherait en vain dans nos modernes traités de cosmographie. D'autre part, les anciens astrologues à qui ces dénominations étaient familières, négligent généralement d'en donner des définitions.

Nous essayerons donc de combler cette lacune en faisant ressortir l'utilité de ces coordonnées lorsqu'il s'agit de mesurer la position d'un astre par rapport à l'horizon dans le mouvement diurne.

Les anciens considéraient trois positions de la sphère et les nommaient sphère parallèle, sphère droite et sphère oblique.

Nous ne nous occuperons pas de la sphère parallèle puisqu'elle exige que l'observateur soit placé au pôle. Nous remarquerons simplement que dans ce cas l'horizon coïncide avec l'équateur et qu'il ne peut y avoir ni lever ni coucher d'astres résultant de la révolution diurne. Une partie des constellations est toujours visible tandis qu'une autre ne vient jamais briller au-dessus de l'horizon. MORIN DE VILLEFRANCHE s'appuie sur ce fait pour déclarer que la vie est impossible au pôle et qu'il ne peut s'y produire aucune génération.

Dans le cas de la sphère droite, l'observateur est placé à l'équateur et ce cercle est perpendiculaire à l'horizon. Tous les astres restent visibles douze heures, et douze heures invisibles. Tous ceux qui ont une même ascension droite se lèvent, culminent et se couchent en même temps, aussi suffit-il de déterminer pour chacun cette valeur si on désire connaître leur position par rapport à l'horizon.

Il en est tout autrement pour la sphère oblique et cette position, qui est la plus commune puisqu'elle se présente pour tout observateur placé entre l'équateur et le pôle, est aussi celle qui offre le plus de difficultés pour les calculs astrologiques. Les astres s'y partagent en trois classes, car suivant leurs déclinaisons les uns sont toujours visibles, les autres paraissent et disparaissent après des séjours variant suivant le lieu qu'ils occupent, d'autres enfin ne se montrent jamais. Mais le point important à noter, c'est que contrairement au cas de la sphère droite les ascensions droites ne peuvent plus servir à mesurer l'élévation d'un

astre par rapport à l'horizon. En effet, deux astres ayant même ascension mais possédant des déclinaisons différentes se lèvent et se couchent à des heures différentes.

Or la division du ciel en maisons astrologiques et le calcul de l'arc de direction par la méthode rationnelle reposent sur la révolution du premier mobile ou mouvement diurne et s'opèrent par rapport à l'horizon. Il était donc nécessaire que les astrologues établissent de nouvelles coordonnées susceptibles de fournir dans le cas de sphère oblique une position que les ascensions droites ne pouvaient pas faire connaître.

C'est alors qu'ils tracèrent par les points d'intersection de l'horizon et du méridien de grands cercles qui prirent le nom de *cercles de positions*. Chacun de ces cercles en coupant l'équateur déterminait ce qu'ils appelaient les *ascensions obliques* (1).

Or celui qui passait par le centre d'un astre était le cercle de position de cet astre, et tous les points du ciel qui occupaient un même cercle de position se trouvaient à la même distance de l'horizon.

La figure suivante dans laquelle HH' représente l'horizon, EE' l'équateur, α une étoile placée sur le cercle horaire P α P' et sur le cercle de position H α H permettra de remédier aux obscurités que pourrait rencontrer le lecteur dans nos définitions.

(1) L'*ascension oblique* d'un astre est donc l'arc de l'équateur compris entre son *cercle de position* et le point γ (point vernal). Les ascensions obliques se comptent dans le même sens que les ascensions droites.

En effet, on pourra aisément y remarquer :

1° Qu'une étoile α est située au-dessus de l'horizon tandis qu'une étoile β ayant même ascension droite est située au-dessous.

2° Que le cercle horaire et le cercle de position coupent l'équateur en deux points différents.

Nous espérons toute difficulté disparue, aussi allons-nous entreprendre maintenant l'étude des calculs relatifs à la domification du ciel. Nous aurons soin cependant toutes les fois que l'occasion s'en présentera de renvoyer à la présente figure et d'y rapporter nos définitions (1).

PREMIÈRE PARTIE

DOMIFICATION DU CIEL

Les œuvres des maîtres de l'astrologie renferment différentes méthodes relatives à la répartition du ciel en maisons. Les uns enseignent que les maisons doivent être égales et qu'il faut diviser tout d'abord l'écliptique ; d'autres admettent l'inégalité des maisons et commencent par opérer la division de l'équateur : d'autres encore exposent des systèmes qui ne sont que des modifications des deux premiers.

(1) On peut consulter à ce sujet les anciens traités sur la sphère :

GUILLIEMUS BLAEV. — *Institutio astronomica*.... Amstelædam, 1655.

SACRO BOSCO. — *Sphæra mundi*. Venise, 1519.

Devant ces divergences, l'étudiant s'étonne, et souvent le découragement s'empare de lui. Si dans ces moments d'abattement il se trouve privé d'un maître qui puisse l'aider de ses conseils, l'éclairer de ses lumières, il n'est pas éloigné d'abandonner pour toujours un chemin que couvrent les ronces et de nier une science que tant d'obstacles l'empêchent d'atteindre.

Et pourtant le dogme astrologique reste pur et intact, quelles que soient les erreurs de ceux qui tentent, son adaptation. La vérité révélée, présent de la divinité à l'humanité en enfance, conserve sa puissance primitive à travers les âges malgré les fautes et les négations des hommes.

L'homme erre parmi les systèmes contradictoires que semble renfermer la tradition, et, faute d'assentir la base sur laquelle reposait une méthode, il ne voit qu'illogisme où la raison fut le seul guide. Qu'arrive-t-il alors ? Ou bien, comme nous le disions plus haut, il s'éloigne ; ou, croyant saisir la vérité, il appuie son système à un fantôme qu'il prend pour la réalité, tandis que la vérité seule réelle échappe à son horizon limité. Aussi peu à peu s'éloigne-t-il des principes sublimes, tandis qu'il prive de vie une science qu'il a voulu posséder avant de la mériter, et que dans ce but il a attirée dans son atmosphère d'ombre au lieu de s'élever vers elle par le travail et le perfectionnement.

D'où lui vient tout ce mal si ce n'est de son imperfection et de l'impossibilité où il se trouve de pénétrer sa substance grossière et limitée de vérités lumi-

neuses et infinies. Il se lance dans l'étude et ne néglige qu'une chose : se rendre compte des limites de ses possibilités et travailler à les étendre. Il faut donc qu'il s'efforce tout d'abord de préparer en lui un terrain favorable à la culture nouvelle, d'y développer toutes les facultés indispensables, et alors seulement il pourra aborder avec fruit pour son développement personnel une science que jusque-là il ne ferait déformer et détruire faute d'être préparé à la recevoir.

D'ici là ne soyons donc pas trop sévères pour les œuvres d'autrui, mais attendons que de longues années de méditation nous permettent de mieux distinguer l'ivraie du bon grain. Peut-être qu'alors nous serons moins surpris de voir la vérité se présenter à nous sous des aspects différents.

Quant à nous, fidèles à notre ligne de conduite, nous continuerons à exposer les anciennes méthodes, évitant d'y mêler des doctrines qui, pour être plus conformes à l'esprit de notre époque, s'éloigneraient sensiblement de la tradition.

La responsabilité est lourde pour celui qui répand imprudemment des opinions que son autorité peut accréditer tandis que lui-même est loin de les assentir, et si PYTHAGORE disait au néophyte : « Pense d'après toi-même, » conseil que les occultes modernes renouvellent aux débutants, il ne leur a jamais enseigné de répandre parmi les hommes des idées nées d'hier et que n'a pas encore développées le travail de la pensée.

Ceci posé, nous revenons aux maisons astrologiques, qui seules nous occuperont désormais, ren-

voyant aux écrits des auteurs compétents (1) pour tout ce qui a trait à une méthode d'entraînement psychique.

A côté du désaccord qui semble régner au sujet de la marche à suivre dans la domification du ciel, il convient d'observer qu'il règne l'entente la plus parfaite touchant leur existence et leur nombre. Les anciens ont toujours admis qu'il y avait des maisons, que chacune de ces maisons possédait des attributions particulières et enfin qu'elles étaient au nombre de douze. Dans un petit traité d'astrologie judiciaire qui doit paraître d'ici peu, nous nous étendons longuement sur les raisons qui présidèrent à la création des maisons et sur celles qui guidèrent dans la répartition de qualités; nous éviterons donc d'y revenir, renvoyant le lecteur à ce travail. Maintenant nous allons passer en revue les différents systèmes et montrer ces divergences qui nous sont déjà connues dans leurs causes et leurs conséquences.

SYSTÈMES DE PTOLÉMÉE

Ce système, qui fut un des plus employés, rencontra un adversaire acharné dans MORIN DE VILLEFRANCHE (2). Cet auteur ne cesse d'en reprocher l'emploi à

(1) F.-CH. BARLET. *L'Instruction intégrale. L'Initiation*, mai et juin 1893.

MARC HAVEN. *Initiation Kabbalistique. L'Initiation* de février 1894.

(2) MORIN DE VILLEFRANCHE. *Astrologia Gallica principis et rationibus propriis stabilita, etc.* Hagæ-Comitis, 1661.

CARDAN et puise un argument en faveur de sa cause dans ce fait que ce dernier, après avoir opéré ses divisions par la méthode égale (1) dans son *De exemplis centum geniturarum*, se servit de la méthode rationnelle dans son commentaire sur *Ptolémée*. Que Cardan ait usé alternativement des deux méthodes, ses œuvres en font foi, mais il convient de remarquer cependant qu'il ne dit en aucun endroit avoir été amené par l'expérience et la raison à rejeter l'une d'elles au bénéfice de l'autre. Sa doctrine peut donc présenter des inconséquences, mais il est impossible d'y puiser un argument contre la division égale.

Mais nous reviendrons tout à l'heure aux objections que *J.-B. Morin* soulève contre elle ; voyons auparavant sa manière de procéder. Comme nous le disions, elle attribue à chaque maison trente degrés de l'écliptique. Pour arriver à ce résultat, elle est obligée de prendre la division de ce cercle comme base de son opération. Aussi, dans la domification du ciel, ses adeptes suivent-ils la marche que voici :

1° Détermination du point de l'écliptique qui occupe l'ascendant au temps de la naissance.

Ce point constituera l'horoscope ou cuspide de la maison I.

2° Division de l'écliptique de trente en trente degrés à partir de ce point et suivant l'ordre des signes.

(1) La méthode de Ptolémée est dite égale non parce qu'elle distribuait le ciel en maisons d'égale grandeur (nous verrons, en effet, que la méthode rationnelle agit de même), mais parce qu'elle attribuait trente degrés de l'écliptique, c'est-à-dire des parties égales de ce cercle, à chaque maison.

Il ne reste plus qu'à décrire par chacun de ces points de division un grand cercle passant par les pôles de l'écliptique pour obtenir la division du ciel en douze maisons.

Comme exécution, elle est d'une simplicité remarquable, mais elle présente malheureusement des défauts. En effet :

1° Chaque maison se trouve coupée en deux par l'horizon, à moins que les pôles de l'écliptique coïncident avec les intersections du méridien et de l'horizon.

2° L'expérience prouve en astrologie que le commencement de chaque maison est la partie la plus puissante de cette maison et que cette efficacité va en diminuant jusqu'à ce qu'on parvienne aux cinq derniers degrés, qui inclinent plutôt vers la nature de la maison suivante.

Or, avec la méthode égale, le sommet du ciel ne coïncide plus avec le cuspide de la maison X et, comme le fait observer J. B. MORIN, dans ces conditions les astrologues qui veulent diriger le significateur de l'action, de la profession et des dignités doivent attribuer cette qualité à un point de l'écliptique qui est bien le sommet du ciel mais qui peut occuper la maison XI. Ils se trouvent donc obligés d'abandonner l'une des deux qualités, puisqu'elles ne sont plus compatibles et de diriger ou le cuspide de la maison X ou le sommet du ciel qui occupe alors une maison dont les attributions n'ont rien de commun avec l'objet de leurs recherches.

Certes la première objection possède une valeur

réelle et mérite d'attirer l'attention, mais la seconde ne provient que de l'interprétation spéciale que donne MORIN DE VILLEFRANCHE à la loi des directions. Lorsque PTOLEMÉE enseignait l'existence de cinq significateurs au nombre desquels il plaçait l'horoscope et le milieu du ciel, jamais il ne dit qu'il voulût entendre par là les cuspidés au commencement des maisons I et X. Il dirigeait en effet deux angles du ciel sans s'occuper des cuspidés qui pouvaient se confondre avec eux ou s'en éloigner. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre des *Directions* et on verra qu'on ne pouvait séparer deux choses qui n'avaient jamais été unies.

Enfin une troisième objection repose sur ce fait que la division par mode égale ne peut avoir lieu pour un point où l'horizon et l'écliptique coïncident. Mais nous verrons pareil cas se présenter dans la domification rationnelle, avec bien moins d'importance il est vrai, et J. B. MORIN ne songe nullement à la rejeter pour cela mais s'ingénie à trouver un remède.

Tels sont donc les inconvénients reprochés à cette division. Cependant, avant d'entreprendre l'étude d'un nouveau système, nous estimons qu'il est juste de signaler les avantages que présente celui-ci. Si dans l'examen d'un présage on considère la maison dont il dépend et qu'on admette l'action simultanée de tous les planètes (1), on doit rechercher comment

(1) Les douze maisons astrologiques reçoivent en effet l'influence du septénaire. Les planètes se classent suivant des coefficients qui indiquent la puissance de leur action. Enfin leur ensemble peut présenter à son tour une valeur qui le rapproche ou l'éloigne de la perfection.

chacun d'eux développe son influence en cette partie du ciel. Or dans certains cas, l'action par *domination* ou par *présence* n'existant pas, on doit porter son attention sur celle qui se produit à l'aide des *aspects*. Si les maisons se répartissent également l'écliptique, tout planète envoie un rayon dans chacune d'elles et l'on peut expliquer pourquoi elles participent sans exception à l'influx du septénaire. Mais dans le cas contraire il peut arriver qu'on ne puisse trouver l'origine d'un influx faute de présences, domination ou aspects. On serait donc conduit à admettre la privation absolue de certains planètes lorsque pareil fait se présente.

On aurait donc tort de rejeter avant examen la méthode égale ; ses titres en effet méritent d'attirer notre attention. Aussi, lorsque dans notre *Traité d'Astrologie Judiciaire* nous avons dû opérer la domification du ciel, est-ce à elle que nous nous sommes adressés, dans la conviction qu'elle présentait une réelle valeur et que sa simplicité devait être à nos yeux un mérite et non un signe de l'ignorance de ses auteurs comme l'estimait J. B. MORIN.

SYSTÈME DE PORPHYRE (1)

Frappés des inconvénients que présentait la méthode égale, certains astrologues désirèrent y apporter des

(1) *Phorphirii introductio in Ptolemæi opus de effectibus astrorum*. Basileæ, 1559.

Porphyre reste pour nous l'auteur de ce système, bien que PETRUS PETITUS et d'autres aient voulu attribuer à un certain ANTIQCHUS l'ouvrage qui a été imprimé sous son nom.

modifications sans la rejeter complètement, comme devaient le faire plus tard quelques-uns de leurs successeurs. C'est ainsi que PORPHYRE dans son commentaire sur Ptolémée présenta un nouveau système dans lequel il conservait la division de l'écliptique, mais où il sacrifiait l'égalité des maisons au désir de faire coïncider les quatre angles du ciel avec les cuspidés des maisons I, IV, VII et X.

Pour cela il divisait l'écliptique en quatre parties au moyen du méridien et de l'horizon, puis partageait chacune d'elles en trois parties égales. Il obtenait ainsi les cuspidés des douze maisons par lesquels il menait de grands cercles passant par les pôles de l'écliptique afin d'opérer la division de tout le ciel.

L'avantage de ce nouveau système était de faire coïncider les angles et les commencements des maisons, mais il avait encore le grave inconvénient de laisser couper les maisons par l'horizon.

Un auteur inconnu le transforma à son tour en menant par les points de division de l'écliptique non plus des cercles passant par les pôles mais des cercles de positions. C'était un pas vers la méthode rationnelle.

SYSTÈME D'ALCHABITIUS (1)

Nous avons vu que *Porphyre* avait conservé comme base de son système la division de l'écliptique.

(1) ALCHABITIUS. *Opus ad scrutanda stellarum magisteria isagogicum...*, cum Joannis de Saxonia commentario. Venetiis, Sessa et Petrus de Ravanis. 1521.

Alchabitus va s'appuyer en partie sur la division de ce cercle et en partie sur celle de l'équateur. Voici comment *Jean de Saxonia* développe sa méthode dans le commentaire qu'il a fait des œuvres de cet auteur.

I. — On divise l'écliptique en quatre parties au moyen du méridien et de l'horizon.

II. — Par les points d'intersection de l'horizon et de l'écliptique on décrit un grand cercle horaire. L'équateur est alors partagé par ce cercle horaire et par le méridien en quatre arcs.

III. — On divise chacun de ces arcs en trois parties égales et par les points de division on décrit de grands cercles passant par les pôles du monde.

Ainsi *Alchabitus* utilise l'équateur dont ses prédécesseurs n'avaient tenu aucun compte et en cela il se rapproche du système rationnel, mais sa méthode n'échappe pas aux inconvénients déjà signalés. En outre, il est difficile d'expliquer pourquoi il divise alternativement l'écliptique et l'équateur.

Cependant, lorsque ce système aura subi la modification déjà appliquée à celui de *Porphyre* et que les cercles horaires auront été remplacés par des cercles de positions, l'horizon ne coupera plus les maisons et la méthode nouvelle s'écartera bien peu de celle de JEAN DE MONTEREGIO.

ABEL HAATAN.

(A suivre.)

CE MONDE ET L'AUTRE

I

Eh ! bien, non, j'ai beau pâlir sur les in-folio des bibliothèques et sur le livre plus vaste de la Nature, je ne puis me convaincre que le monde visible soit l'œuvre d'un Dieu parfait en intelligence et en bonté.

Autour de moi tout crie l'illogisme, tout hurle le désordre, l'entre-dévorement universel.

Vivre, c'est souffrir. Grandir, c'est chanceler, comme a dit le poète.

Nous naissons au prix de quelles douleurs, nos mères le savent ! Le premier son qui sort de nos poumons est une plainte, et le dernier aussi, hélas !

On entre, on crie :
C'est la vie !
On crie, on sort :
C'est la mort !

Notre existence se passe à disputer le souffle vital à des myriades d'êtres, à des ferments, à des toxiques qui remplissent l'air que nous respirons, et qui se font les dents à nous ronger vivants, en attendant qu'ils nous dévorent morts.

Je ne parle pas des accidents dont l'homme est l'agent systématique, des misères, des catastrophes sociales ; je suppose là vie se développant dans les

conditions les plus favorables au milieu de la plus savante hygiène.

Je le répète, — supposé ce cas même, — l'existence n'est qu'un épouvantable combat.

Et d'ailleurs, ces mesures d'hygiène elles-mêmes, ces conditions de mieux être, ne coûtent-elles pas la vie à des milliards d'animaux et d'animalcules, qui n'ont pas plus que moi demandé l'être, mais qui l'ayant, ont autant que moi le droit qu'on le leur maintienne.

En somme le volvoce qu'écrase la patte d'un crabe condamne aussi solennellement la prétendue justice divine que la nation qui meurt anéantie par un peuple conquérant.

Voyons ailleurs encore : quittons la terre. Laissons-la à ses pleurs, à ses guerres, à ses fléaux, sans plus nous douloir de son destin ni davantage nous étonner que cette vie maudite se perpétue depuis tant de manvantaras.

Et que tout cela fasse un astre dans les cieux !

Mais dans ces cieux mêmes l'harmonie existe-t-elle ? La vie cosmique, la vie planétaire est-elle mieux réglée que celle d'ici-bas ?

Point.

Les soleils ont, comme les pommes de nos arbres, un ver qui les dévore. Comptez les chutes d'étoiles, les globes qui s'entre-choquent, les astres qui vieillissent, ceux qui s'éteignent, les orbites mal combinées que n'ont vues ni Képler ni Galilée, mais qui sont indéniables, et qui, brusquement, jettent un corps

céleste dans une nuit glacée ou le plongent dans une horrible fournaise !

Qu'est-ce que cet effrayant Saturne, qui dans sa vertigineuse rotation a vu une partie de sa sphère se détacher de lui, pareille à une ceinture de chair vivante arrachée par la torture à un torse d'hérétique ?

Qu'est-ce que ce Mars plus effrayant encore dont on aperçoit la surface striée de longs sillons sanglants, qui semblent mettre à nu ses entrailles ? Et ces comètes folles, qui vont tête baissée, à travers les plaines de l'espace, au risque de tout confondre et de tout perturber sur leur passage ?

Revenons à la terre.

Les orthodoxes, voulant justifier leur Dieu anthropomorphe, ont imaginé le dogme de la chute.

Soit. Je veux bien que toutes mes douleurs soient le résultat logique de la désobéissance adamique. Je veux bien qu'il soit juste que je souffre, étant fils de la Femme. Mais ces légions de cirons que j'écrase du bout de ma plume, en écrivant ces lignes, en quoi ont-ils mérité pareil sort ? Cette gazelle que tout à l'heurè va dévorer ce lion, de quoi est-elle coupable ? Et quel est le crime de ce Saturne, qui voit tournoyer devant lui un lambeau de son être, et de ce Mars tragique, qui saigne là-haut dans l'infini ?

II

J'ai ~~bu~~ longtemps à la coupe enchanteresse de Fourier et de Considérant. De bonne foi, j'ai cru avec eux qu'il était possible de faire régner l'harmonie au

sein du groupe humain, qu'on parviendrait à supprimer la guerre, à détruire la haine, à instaurer le règne de l'Amour.

Supprimera-t-on la maladie ? Détruira-t-on la mort ? Et quand même le génie humain arriverait à redresser l'axe du globe et à faire resplendir cette éternelle aurore, chantée par Fourier, imposera-t-il sa loi de fraternité universelle aux astres ivres de haine, aux soleils assoiffés de cataclysmes ?

Heureusement, il est un autre monde, un monde vraiment harmonique, logiquement ordonné, auguste, glorieux et sacré.

C'est le monde de l'Idée.

C'est la région céleste où vit et rayonne l'ineffable Plérôme. Lumineux domaine de la pensée, dont nous avons dès ici-bas le partiel usufruit, aux heures où notre âme s'affranchissant des terrestres matérialités, s'élève vers les splendeurs du Verbe, mais dont nous deviendrons tous un jour les coparticipants et les cohéritiers, lorsque nous serons délivrés de ce misérable corps de mort, si lourd aux ailes de l'esprit.

C'est le domaine de la Gnose, c'est le Cosmos immatériel de la science absolue.

Je ne sache pas qu'on voie les théorèmes géométriques se colleter entre eux.

Je ne sache pas que les vérités axiomales, — le tout est plus grand que la partie, la partie est plus petite que le tout, le principe d'identité, le principe de contradiction, — soient susceptibles d'être un jour pulvérisés comme de simples soleils.

Je ne sache pas que les lois du raisonnement, que

le champ de la raison pure soient menacés d'une destruction analogue à celle qui attend un jour notre tourbillon.

Je ne vois pas les idées se nourrir de la substance de leurs congénères et n'exister qu'à la condition d'anéantir leurs voisines.

La pensée ignore les atrocités du *Struggle for life* et rien n'enchaîne ni ne combat son libre développement.

Il faut conclure.

III

De ces deux mondes, le premier n'est point l'œuvre de Dieu. Si Dieu l'avait créé de toutes pièces, tel qu'il est, la seule prière vraiment digne de lui, le seul hymne que nous devrions lui rugir de l'aurore à la nuit, ce seraient les strophes affolées de Lamartine :

Lorsque du Créateur la parole féconde
 Dans une heure fatale eut enfanté le monde,
 Des germes du chaos,
 De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
 Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
 Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,
 Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
 Tu n'es rien devant moi;
 Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
 Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide
 Et le Malheur ton roi ! »

Le Cosmos émane du Démiurge, de ce Jéhovah maladroit et cruel que la nation hébraïque, en son lamentable aveuglement, a considéré pendant des siècles comme le vrai Dieu.

Ce Démiurge de la Gnose, c'est aussi l'Ahriman de Zoroastre, l'Adalbaoth des Ophites, c'est l'idole sinistre des Hyliques, c'est le génie néfaste qu'on a unanimement rejeté de leur Eglise Valentin, Ménandre, Basilide, Marcion, Bardesanes, Manès et Priscillien.

Platon lui-même semble l'avoir vaguement distingué du Dieu de Bonté et de Vérité, lorsqu'il s'écrie dans sa *République* « Μὴ πάντων αἴτιον τὸν Θεόν, ἀλλὰ τῶν ἀγαθῶν. »

Si Dieu n'est que la cause du Bien, — τῶν ἀγαθῶν, — quelle est donc la cause de ce qui n'est pas le bien, sinon une puissance d'ordre essentiellement inférieur.

Tout cependant n'est point mauvais dans l'œuvre démiurgique. Le Propator souverain, quand il jeta les yeux sur les horreurs de la création, laissa couler sur elle une larme de son éternelle paupière, et cette larme s'est faite rosée, onnée bienfaisante, lustrale bénédiction, et c'est elle qui donne au vent ses fougueuses et enivrantes symphonies, qui met le parfum dans le calice de la rose, le sourire sur les lèvres de la femme, la vertu dans les cœurs droits, le culte de l'idée dans l'esprit des Pneumatiques.

D'ailleurs ce duel terrible du Proarche et du Démiurge, d'Ormuz et d'Ahriman, doit finir un jour.

Oui, un jour, vaincu par la mansuétude, terrassé par l'extase, lavé par le sang mystique de l'Eon Jésus, le génie du mal lui-même chantera éternellement le HO OVER, c'est-à-dire la Parole sainte, le Verbe de Dieu, et ce monde affreux où tout se heurte et se déchire ne sera plus qu'un souvenir bientôt effacé à jamais au livre de Vie !

FABRE DES ESSARTS.

LE CALENDRIER DES MAGISTES

SYMBOLIQUE DES QUATRE SAISONS

Dieu étant *l'être* premier et le premier principe, il était logique de le désigner par un nom composé de ce qu'il y a de *plus premier* (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans le langage c'est-à-dire par les quatre ou cinq voyelles : I. A. OU. E.

Ces voyelles, nous pouvons les représenter dans l'écriture ou la sculpture ou en général dans le dessin par des chiffres, des lettres ou des hiéroglyphes.

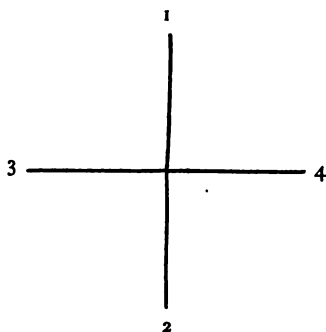
1° *Par des chiffres.* 1 représente Dieu dans le rôle de son unité absolu, Dieu comme l'être unique qui n'a pas de semblables. Mais il y a de la multiplicité dans l'univers ; il faut donc que le principe de cette multiplicité existe aussi en Dieu. 1 s'oppose à ce multiple et ce multiple s'oppose à l'1.

2 représentera donc le principe de la multiplicité, psychiquement le principe de la distinction, physiquement le principe de la limitation, c'est-à-dire *l'espace*, l'espace 2 c'est le *passif de Dieu*, l'1 c'est l'actif.

Mais il y a aussi de l'unité dans l'univers, comme il y a en Dieu de la multiplicité ; l'union de l'unité et de la multiplicité sera donc représentée par 3. Le chiffre 3 représente donc *l'harmonie*, *l'ordre* dont le principe est en Dieu.

Enfin il y a un lien qui unit le principe de l'ordre d'une part à l'unité absolue, de l'autre à la multiplicité; ce rapport, ce lien, est représenté naturellement par 4. En effet, $4 = 1 + 2 + 3 + 4 = 10 = 1 + 0 = 1$, c'est le *retour à l'unité* ou *l'évolution*.

Disposons en croix les 4 chiffres, nous aurons la figure suivante, dans laquelle 1, 3, 4 représentent les

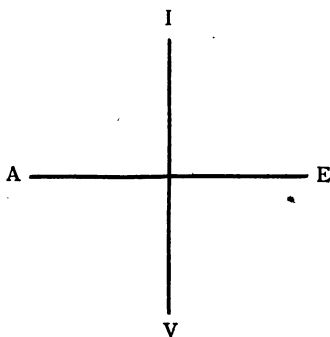


trois rôles du principe actif de l'être tandis que 2 représente le passif de l'être.

2° Dans cette figure, nous pouvons remplacer chaque chiffre par une lettre, formée de 1, 2, 3 et 4 barres ou ligues, et nous aurons alors la figure n° 2 qui nous donne le nom de Dieu, dans toutes les langues. Mais il faut faire observer au préalable, que I se représente parfois par Z et se prononce tantôt avec un D devant, tantôt avec un T. Que V c'est OU, U F ou Ph. Cela posé, nous lisons d'abord IAVE ou IAOU ou JAVE ou JAOU, JAO, et enfin IAPHET.

En commençant à lire par V nous avons PHE τ IA ou PHTA. En lisant au rebours et en commençant

par E nous avons EPHA^Istos. Or, *iaphet*, *phta*, *éphaistos* voulant dire brillant, on voit que iavé, javé,



jovis et jao ont la même signification. C'est pourquoi Dieu est dit lumière.

En plaçant un D devant I ou Z nous avons les noms suivants :

DIAUS ou DJAUS
 DIEU ou DJU ou DIU
 DEUS ou DEV
 DZEUs

En plaçant un T au lieu d'un D, nous aurons de nouveaux noms :

TIAU
 TAU ou TAV
 TIEU ou TIEV ou TIEN
 TEU ou TEUT ou TEN
 TEOU et TEOs.

3° Dans la figure numéro 2, remplaçons la lettre par des objets ayant un certain rapport avec ces lettres, nous aurons :

A la place d'I un bâton, un sceptre, une verge ;

A la place de V ou d'U une coupe, un vase.

A la place d'A une pique, un poignard, une flamme.

A la place d'E un carré (un pectoral).

La verge peut être remplacée par un phallus, la coupe par un cteis, le poignard par une flamme et le pectoral (la poitrine étant le lien du souffle) par un van ou un tambour. On voit par là que si le symbole physique du second rôle du principe actif représenté par 3 est le feu (agni), celui de la troisième personne est le souffle (éole).

4° Enfin, si nous remplaçons les hiéroglyphes par des statues, le 1 ou bâton sera représenté par un homme un père ; le 2 principe passif par une femme, une mère ; le 3 produit de l'union des 2 par un jeune homme un fils et le 4 par un serviteur, un entremetteur, un messager, un conseiller (*paracletum spiritum*).

5° Transportons maintenant tous les symboles que nous venons de passer en revue au milieu du zodiaque de telle sorte que la branche montante de la croix et ses symboles coïncident avec le mois du Lion milieu de l'été ; 3 ou A coïncidera avec le mois du Taureau ; 4 ou E avec le mois de l'Homme-Serpent ; et 2 ou V avec le mois du Verseau. Nous dirons donc que le Lion ou l'été est le symbole du père, le Taureau ou le printemps est le symbole du fils, le Serpent ailé (ou l'aigle, nous verrons tout à l'heure pourquoi) ou l'automne est le

symbole du messager divin, et enfin la Cruche renversée ou l'hiver le symbole de la divine mère.

On remarquera en outre que selon la kabbale l'été correspond au pur esprit, le printemps au feu vital, l'automne à l'air ou au vent, et l'hiver à l'eau et à la boue mélange de terre et d'eau.

En définitive, nous représenterons le père et l'été sous la forme d'un homme mur, tenant un sceptre à la main, ayant à ses pieds un lion symbole de la puissance (hercule). Ce sera le roi.

Le fils et le printemps seront représentés sous la forme d'un jeune homme tenant un poignard d'une main, un flambeau de l'autre, venant d'ouvrir les flancs d'un taureau ou d'une vache (la terre) d'où il semble s'élever avec toute la végétation (*mithra*). Ce sera le prince, le chevalier.

Le messager et l'automne seront représentés sous la forme d'un tambour (1) ailé flanqué de deux serpents, ou d'un serpent ailé, les ailes signifiant ici l'air, le vent. C'est pourquoi on substitue quelquefois au disque ailé un aigle ou épervier ou bien une combinaison de l'aigle et du serpent ce qui produit un dragon. Ce sera le messager ailé (le valet).

Enfin, la mère et l'hiver seront figurés par une femme recouverte d'un manteau, tenant sur ses genoux ou près d'elle un enfant et ayant à ses pieds un vase renversé d'où sort un fleuve. D'une main, elle tient parfois une coupe ou un autre vase (Notre Dame).

Pour tout résumer, nous dirons que le printemps est

(1) Le tambour ou van est parfois remplacé par une ciste.

la saison où la nature nous révèle le mieux le rôle, le personnage de Dieu le fils; l'été, le rôle ou le personnage de Dieu le père; l'automne, le rôle ou le personnage de Dieu le souffle divin (Saint-Esprit) et l'hiver le rôle de la mère divine.

Outre que les quatre saisons sont le symbole de la vie divine, elles sont aussi le symbole de la vie humaine. L'hiver représente *l'incubation et l'enfance*; le printemps la *jeunesse*; l'été *l'âge mur*; l'automne la *vieillesse*.

Enfin les quatre saisons symbolisent encore la *création du monde* (automne, hiver et printemps), *l'histoire de l'humanité* et la vie des grands hommes qui la représentent, particulièrement celle du plus grand de tous, notre divin Maître, le mage Ieshu (prononcez ieschou) de Nazireth. C'est ce que la symbolique des divers mois va maintenant nous révéler.

SYMBOLIQUE DES MOIS DU PRINTEMPS

Mois du portier céleste. — Ce mois, le premier de l'année, était consacré par les Babyloniens au premier personnage divin, à *Anou*. De cet Anou dérive le *Ianus* ou *Janus* des Latins, qui est le Dieu du commencement, celui qui ouvre l'année, qui est à l'aurore de l'année, à la porte de l'année. Il permet le passage du Soleil de l'hémisphère inférieur à l'hémisphère supérieur, le passage des enfers au ciel. De là, le mot *Pâques* qui veut dire passage.

Le mois de Pâques symbolise donc tous les pas-

sages : celui de la mort ou de la vie latente à la vie manifestée, celui des ténèbres à la lumière, celui du mal au bien, celui de l'erreur à la vérité, celui de la barbarie à la civilisation, celui de l'enfance à la jeunesse.

De même que toute la nature se réveille renouvelée par la résurrection de la chaleur et de la lumière solaire, de même l'humanité a été réveillée du sommeil intellectuel et moral où elle était plongée, par la résurrection du soleil intellectuel qui *éclaire tout homme venant en ce monde* et qu'on nomme le *Verbe divin, le fils divin*, qui s'est manifesté sur la terre en la personne de *Ieschu*.

Mois d'Adonis. — Les Chaldéens avaient consacré ce mois à *Ea, le Seigneur de l'humanité* ; or Adonis, Adonaï veut dire justement le Seigneur. La lame du Tarot représente le Seigneur quittant Perséphone (la terre), pour s'en aller avec la beauté céleste (Vénus Uranie). Le mois d'Adonis est donc le mois de l'*Ascension* du Seigneur de l'humanité comme du jeune soleil printanier. Et ce ne sont pas seulement le Seigneur et le soleil qui montent, mais toute la végétation. Toutes les plantes s'accroissent, s'élèvent, montent vers le ciel. Les esprits et les cœurs s'élèvent aussi et soupirent vers le Seigneur.

A mesure que le soleil s'élève dans le ciel, il fait descendre vers la terre ses rayons de plus en plus ardents ; la vie se répand de plus en plus ou s'exalte, les animaux sont remplis d'enthousiasme et d'amour, c'est la *descente* du feu vital, du principe de vie, du Saint-Esprit. Cette descente est fêtée religieusement

cinquante jours après Pâques, c'est pourquoi on lui donne le nom de fête de la *Pentecôte*.

La joie de l'homme se manifeste à cette époque de l'année par des processions ou théories qui se déroulent pendant trois jours autour des champs, et pendant lesquelles on demande à la divine Providence une récolte abondante. Ces processions, ces prières chantées, accompagnées de danses dans l'antiquité, sont nommées *Rogations*.

Mois du triomphe du Cabire. — Les Cabires étaient des divinités en rapport d'une part avec Vulcain le divin ouvrier, et Bacchus le dieu de la vigne et du vin, de l'autre avec Hadès le dieu des enfers. Lorsqu'on ne considère qu'un Cabire, il est le phototype de l'homme, l'Adam céleste; lorsqu'on en considère plusieurs, il y en a toujours trois de reconnaissables : l'ordonnateur du monde, Vénus ou la beauté et Eros ou l'amour créateur. C'est à la légende de Dionysos-Zagreus qu'a été empruntée l'idée du Cabire mourant d'une mort mystique sous les coups de ses frères, pour revivre ensuite et se transfigurer dans une théogamie qui rappelle à la fois celle de Dionysos avec Coré et celle d'Aphrodite avec Adonis. Les deux Cabires Bacchus et Hadès sont parfois confondus avec les dioscures, c'est-à-dire avec les gémeaux (1).

Donc le Cabire triomphant c'est le Seigneur *Adonai* uni au plus haut des cieux avec la beauté (Vénus). Si l'on considère avec Platon le beau comme la *splendeur du vrai*, on voit que la beauté unie au Seigneur n'est

(1) Voir ma prochaine étude sur les Cabires.

autre que sa splendeur, sa gloire. C'est ainsi que saint Etienne et saint Paul ont vu « le fils au plus haut du ciel entouré de gloire et assis à la droite de son père ».

C'est l'exaltation du soleil physique et du soleil intellectuel chacun dans toute leur gloire, leur triomphe sur les ténèbres et sur l'erreur qu'on célèbre pendant le mois des Gémeaux. Dans l'antiquité on promenait le Cabire (Dionysos) sur un char de triomphe; d'une main il tenait un canthare, de l'autre un thyrses. Au milieu de la procession qui précédait le char, on portait un grand cratère entouré de lierre. Or il est facile de saisir la ressemblance qui existe entre cette procession triomphale du grand cratère et notre procession de la *Fête-Dieu*; chez les Grecs c'était la fête de Skirophorion, tirant son nom du *dais* sous lequel on portait en procession à Athènes la statue de Minerve et d'Apollon. On y formait des cabanes de feuillage (repositoires) et les jeunes gens tenaient à la main des ceps de vigne.

Si maintenant nous jetons un regard d'ensemble sur la symbolique des trois mois du printemps, nous voyons que ces trois mois correspondent aux trois moments de la vie céleste d'un même personnage divin qui est le fils, Mithra, le Christ comme on voudra l'appeler. Mais, comme le fils ne fait qu'un seul et même Dieu avec les deux autres personnages de la trinité, il s'ensuit que ces derniers doivent aussi être envisagés comme jouant un certain rôle dans le printemps. On trouvera donc les traces du père dans le premier mois et on le représentera sous la forme d'un

roi assis sur un trône portant d'une main une épée flamboyante et de l'autre l'œuf du monde. A ses pieds est un autel sur lequel se trouve un bélier ou un agneau immolé. (Les Chaldéens appelaient le premier mois celui de l'*autel du demiurge*). Cet agneau représente le fils immolé. Dans le mois du Cabire, nous avons vu qu'*Eros* l'amour joue un certain rôle: c'est le Saint-Esprit du printemps. On le représentera sous la forme d'un enfant ailé portant une colombe et une épée de feu. Enfin, la mère ou la nature dans toute la splendeur de la jeunesse et parée de ses fleurs, revêtue d'une robe rose comme l'aurore et vert tendre comme les prairies, sera représentée sous la forme d'une femme jeune et belle comme *Vénus* ou *Aphrodite* (1). Une colombe descend sur sa tête, la déesse tient à la main un flambeau. Nous avons ainsi le roi, le chevalier ou prince, le valet et la dame d'épée ou de feu.

(1) Ce mot n'est pas grec comme on l'a cru longtemps, mais phénicien; il signifie: déesse aux colombes.

D^r FUGAIRON.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

NUIT DE SALUT

(Noël ésotérique)

Au Nom Du Père Créateur, Au nom Du Fils Rédempteur, Au
Nom Du Saint-Esprit Médiateur : Ainsi Soit-Il!

Gratitude, Admiration, Espoir.

Le Verbe sera sanctifié,
Le Saint Règne arrivera,
La Volonté de Dieu sera faite,
La Manne tombera,
Le Péché sera racheté,
Le Mal nous quittera avec la ten-
tation,
par Celui
dont la gloire royale et toute-
puissante
rayonne en toute possibilité.

R

JHVH	Jhoah
Emmanuel	Adonai Meleck
Elohim	Schaddai
Sadai	Ael
El	Ælohim Gibbor
Sabaoth	Ælohim Zebaoth
Adonai	Jah
	Agla
	Ararita

Heure initiale,

Seule où pouvait naître Christ
et renaître le monde ;

Heure fatale,

prévue par les Mages,
annoncée par le Ciel ;

Heure de guérison, dès l'heure du premier mal ;

Heure du Jourdain, heure de Cana, heure des prestiges.

Cueillons le gui sacré ;

Célébrons cette Nuit où l'épreuve humaine a le sursis d'espoir ;

La lumière apparue apparaîtra encore ;
 L'Etoile va se lever, Le Viatique brillera aux cœurs désemparés
 Et loin de la Tourmente, humble et béni, Le Messie Prochain
 s'incarnera, salué par les seules prévoyances qu'aura
 nourries la foy en

Celui qui a dit :

Quelqu'un viendra

Christ de Science, rendez dignes de Vous connaître ceux qui
 [bégayent Votre Nom,
 Nous Vous prions pendant qu'ils Vous trahissent.
 Christ de Sagesse, donnez L'Espoir à ceux qui souffrent,
 Nous Vous prions pendant qu'ils Vous oublient.
 Christ de Charité, pardonnez à Vos biographes, pardonnez à
 [Vos peintres,
 Nous Vous prions pendant qu'ils Vous blasphèment.

Martyr de L'Erreur, Expiateur des lâchetés,
 Rachetez les proses viles et les peintures mortes.
 Prophète du Beau, Acteur du Grand Drame,
 Inspirez ceux qui œuvrent.
 Bras de Justice, Puissance Rédemptrice,
 Ecrasez l'Hérésie sur la route de L'Art.
 Pasteur d'âmes devant Qui se prosternèrent des Mages,
 Rappelez aux pauvres la pauvreté de Christ.

VURGEY

PERPÉTUITÉ !

*Dans le sol rocailleux étendant ses racines,
 Où s'entrecroisent leurs réseaux,
 Un arbre, dominant les campagnes voisines,
 Elève ses vastes rameaux.
 Un air pur l'environne
 Et sa belle couronne
 Aux rayons du soleil étincelle d'émaux.*

*Le printemps le fleurit et l'automne l'effeuille,
L'hiver le couvre de frimas.
Mais le souffle glacé qui fait périr la feuille
A l'arbre même ne nuit pas.
Sous sa rugueuse écorce
Il conserve sa force
Et sèche au loin les fruits que le vent jette à bas.*

*Nos générations, comme les feuilles vertes
Aux branches des arbres touffus,
Se suivent, s'affaissent dans les tombes ouvertes
Où leurs restes sont confondus.
Leur vie est éphémère
Et sa trame est légère
Mais l'Idée survit à ceux qui ne sont plus.*

*Comme l'arbre puissant qui résiste à l'orage
Et se dresse victorieux,
Elle règne toujours, grandissant d'âge en âge
En un élan mystérieux.
Son Passé nous domine,
Son Avenir nous mine
Et nous nous courbons sous son sceptre glorieux!*

J. DE TALLENAY.

ASTRA

LES JOIES DU CRIME

« Vous ne sauriez vous figurer, me dit Atrope, l'ingénieux assassin, le plaisir que l'on éprouve à mener à bien un *beau crime* !

« C'est d'abord le choix du sujet — vous devez me comprendre, vous qui écrivez — dans une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, le sujet est la chose principale, car il contient implicitement la philosophie de l'ouvrage.

« Puis vient la question de la forme.

« La forme, c'est l'incarnation de l'idée, c'est l'aspect sous lequel elle apparaîtra à la postérité, et vous savez que, si l'on en croit Buffon, une œuvre n'est vivante qu'autant qu'elle a été exprimée dans une forme parfaite.

« Enfin, c'est l'exécution. Dans cette troisième phase, notre art abandonne le domaine tout platonique de la pensée pour entrer dans celui de *l'application*.

« C'est vous dire qu'un assassin doit être tout à la fois auteur et acteur.

« Quoi que puissent en penser les Muses, je ne crois donc pas faire preuve d'orgueil professionnel en plaçant *l'art du crime* avant tous les autres. »

« — Cependant !..... »

« — Oh ! je sais ce que vous m'allez dire, fit en

souriant mon interlocuteur ; vous allez me nommer les derniers héros de la guillotine, me prouver qu'ils étaient somme toute d'assez médiocres personnages et conclure à la supériorité de la littérature, qui produit des grands hommes, sur le crime, qui n'en produit pas....., qui en supprime au contraire, comme dirait feu Karr.

« Mais vous sentez ce qu'aurait d'antiphilosophique cette manière de raisonner.

« Eh oui ! le crime a comme tous les arts ses non-valeurs et ses industriels. N'avez-vous pas, parmi vous, des fabricants qui griffonnent des romans, des comédies ou des vers, uniquement parce qu'ils en tirent plus de profit que de tout autre commerce ?

« Ces gens-là peuvent être des célébrités d'un jour, ils ne seront jamais des artistes.

« Il en est de même des assassins, et tenez pour certain que je n'honorerai jamais du nom de confrère un homme que des considérations intéressées ont jeté dans le crime. Ces sortes de gens déshonorent les arts et les ravalent au rang de métiers. C'est la vocation qui fait les vrais meurtriers, comme elle fait les grands écrivains. L'étude et la pratique complètent ensuite ces heureuses dispositions, assagissent l'esprit et mûrissent le génie.

« Comme tous les artistes, à quelque spécialité qu'ils appartiennent, nous sommes divisés en un grand nombre d'écoles, qui toutes se croient en possession de l'unique formule capable d'engendrer des chefs-d'œuvre.

« Les uns, s'attachant surtout aux idées, professent

le mépris de la forme. Pour eux le sujet est tout, et ils pensent qu'un crime dont la portée philosophique est haute et audacieuse, est forcément un *grand crime*.

« A ce groupe appartiennent tous les assassins religieux et politiques : Les soldats qui fondent les empires de par le droit divin, ainsi que les révolutionnaires qui renversent les dynasties au nom des droits de l'homme; le pieux inquisiteur tuant les corps pour sauver les âmes, de même que l'abominable hérétique, attendant, pour assassiner les serviteurs de Dieu, le moment où ils se sont mis en état de péché, afin de les vouer aux tourments éternels.

« Je sais bien que ces grands meurtriers échappent en général à la juridiction des tribunaux ordinaires et que, lorsqu'ils réussissent, le vulgaire leur donne des noms flatteurs, tels que conquérants, libérateurs, saints ou réformateurs. Mais ce même vulgaire n'appelle-t-il pas épicier un homme qui vend un peu de fromage, tandis qu'il salue du nom de négociant un monsieur qui en vend beaucoup ?

« Mais revenons à nos écoles ; après les philosophes qui n'aiment que l'idée viennent les purs esthétiques qui n'admirent que la forme. Pour eux, le plus grand forfait n'est rien par lui-même, ou du moins n'est que le canevas sur lequel la main habile de l'assassin brodera artistement les arabesques du crime.

« A cette école se rattachent tous ces grands talents méconnus, que la foule a coutume de classer parmi les fous, car elle est incapable de comprendre les hautes considérations qui les font agir. Ils ne se donnent pas pour des savants soutenant une thèse et

auraient moins d'orgueil à faire couler un fleuve de sang qu'à en répandre avec virtuosité quelques gouttes : ce sont nos Parnassiens. Le plus célèbre d'entre eux est actuellement cette mystérieuse personnalité, qui se cache sous le pseudonyme de Jacques l'Éventreur, dont le seul défaut est de commettre toujours le même crime, ce qui lui a valu, parmi nous, le surnom de Henner du scalpel. En dehors de ces deux grandes Écoles, les meurtriers se groupent encore, suivant leur caractère, leurs goûts et leur éducation, en une foule de petites chapelles, qui correspondent aux cénacles littéraires et subissent comme eux l'influence de la philosophie et de l'esthétique du jour ; si bien que je pourrais vous montrer, dans ma branche, le pendant de toutes illustrations des lettres. Mais ce serait là une sorte de jeu de société qui sentirait son académie de province.

« Quelques rares génies, et ceux-là sont nos classiques, ont su unir les hautes pensées philosophiques à la beauté incomparable de la forme. Mais ces maîtres, le monde les ignore, et l'antiquité les appelait le Destin.

« Ils vont impassibles parmi les hommes, préparant, avec les larmes et le sang des générations, les religions et les chefs-d'œuvre de l'avenir. Car, et c'est une loi bien connue de l'occulte, les idées sont des vampires : elles ne vivent que par la mort de ceux qui en furent l'expression passagère.

« Voilà ce que sont les vrais *Assassins*. Certes nous ne connaissons pas, comme vos auteurs célèbres et vos grands tragédiens, les enivremens de la popula-

rité ; l'admiration des hommes et l'amour des femmes ne récompensent pas notre génie, mais vous ignorerez toujours nos austères plaisirs ; leur nom seul vous ferait pâlir.

« Ils s'appellent : *les Joies du Crime !* »

RÉSURRECTION DIVINE

Tu es ton futur créateur. Tu es un Dieu qui ne feint d'oublier sa toute essence qu'afin d'en réaliser le rayonnement.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
(AXEL. *Le Monde Occulte.*)

Or le philosophe était dans sa mansarde.

Depuis de longs jours, il n'était pas sorti, et l'idée suffisait à le faire vivre.

L'idée, c'était l'absolu du bonheur, la formule suprême qui les contient toutes, le dernier mot de la sagesse terrestre.

Et parce que le philosophe poursuivait éperdument *l'idée*, il dominait à tel point la matière qu'il n'avait pas faim, quoique n'ayant pas mangé depuis de longs jours.

Le peuple était dans la rue, et lui non plus n'avait pas mangé. Mais, comme l'idée ne nourrissait pas le peuple, il pleurait de rage et criait de douleur en se tordant les mains ; ou bien, dissimulé dans l'ombre, il fixait sur les maisons des riches des yeux qu'enflammaient la haine et l'envie et rôdait, en grondant, autour de l'opulence, comme un loup famélique autour d'un troupeau bien gardé.

L'armée était consignée dans les casernes et attendait les événements.

Plus d'une fois déjà elle avait marché sur le peuple. Et plus d'un soldat avait appris, au lendemain d'une révolte, que son père ou son frère était mort en combattant sur une barricade. Et plusieurs soldats étaient devenus fous en pensant que peut-être ils avaient tué leur père.

Depuis que le philosophe était entré dans le rêve, la méditation avait peu à peu sublimé son essence.

Déjà, dans la joie des libertés reconquises, son esprit s'élevait avec sérénité vers les hauteurs de l'*Espérable*, et la doctrine, longtemps si obscure, si indéchiffrable, s'éclairait graduellement aux yeux de l'Initié.

Maintenant, il se tenait debout au seuil du mystère, et une terreur sacrée l'étreignait dans l'appréhension du *Signe* révélateur.

Alors un homme, que nul ne connaissait, se leva parmi le peuple ; instinctivement les anxiétés se tournèrent vers lui, et les pressentiments le reconnurent. Les cris de douleur s'arrêtèrent dans les gosiers, les yeux résorbèrent leurs larmes, et une voix encore inouïe s'éleva dans le silence.

Le peuple et le philosophe écoutaient, et, quoiqu'ils entendissent les mêmes paroles, tous deux les comprirent différemment.

Voici parallèlement ce que crurent ouïr le peuple et le philosophe :

« Citoyens, vous êtes des esclaves ! Les riches ont fait de vous moins que des animaux. »

« Homme, tu as oublié tes nobles finalités, et tu t'es

laissé asservir par l'attrait des choses matérielles. »

« Vous avez courbé le front devant les grands et devant les forts, vous vous êtes laissé subjugué comme un vil bétail, et vous avez peiné de père en fils, afin que quelques-uns puissent jouir. »

« Tu t'es laissé séduire par tes passions, tu les a adorées, c'est pourquoi elle t'ont enchaîné et ne t'ont donné quelques jouissances grossières qu'au prix d'incessantes douleurs. »

« Et cependant, ces riches, ces grands et ces forts, d'où sortent-ils, sinon des rangs du peuple ? Que seraient-ils demain si vous refusiez de les servir ? »

« Qui donc, sinon toi-même, a donné cette puissance à tes passions ? Qu'en resterait-il le jour où tu aurais le courage de les bannir de ton cœur ? »

« Mais vous êtes des lâches, les riches le savent. Ils ont su vous inspirer une terreur superstitieuse, et, si d'aventure quelqu'un parmi vous a le courage de relever la tête et fait mine de secouer le joug, vite ils déclarent une guerre et, vous précipitant les uns contre les autres, vous parlent de gloire tout en conservant leurs écus. »

« Hélas ! ton cœur est faible, il aime ses passions. Si même en un jour d'énergie tu tentais de te reprendre sur elles, elles trouveraient bien un moyen, en leur hypocrisie, d'opposer les uns aux autres tes résolutions les plus généreuses et tes sentiments les plus sublimes ; et c'est en célébrant la vertu et l'amour, qu'elles te pousseraient dans le crime et la turpitude. »

« Quand donc, citoyens, quand donc sonnera l'heure du courage et de la délivrance ? Quand donc,

refusant fièrement un pain qu'on vous mesure avec parcimonie et mettant résolument la main sur la fortune publique, quand donc direz-vous : « Ceci est à nous par le droit du travail. A l'avenir, nous voulons que tout le monde jouisse, et que personne n'abuse. »

« Homme de peu de courage ! Qu'ils sont encore loin de toi, les temps où, secouant le joug des passions — qui ne sont, tu le sais, que des désirs cherchant à se matérialiser, c'est-à-dire à se limiter dans les choses, — tu t'écrieras, dans la gloire de ta virilité : « Vous êtes mes esclaves ! Désormais servez-moi ! Je vous enlève à jamais le pouvoir de me tenter ».

« Les riches ne sont pas aussi formidables qu'ils vous paraissent ; leur puissance n'est faite que de votre crainte, et, le jour où vous les aurez renversés vous vous écrierez stupéfaits : « Voici donc ceux qui nous faisaient trembler ? »

« Les passions ne sont que ton ombre, comme les vertus sont ta lumière. Si tu marches dans la lumière, ton ombre te suivra ; mais, si tu t'éloignes de la lumière, ton ombre marchera devant toi. Face au soleil ! Avance hardiment dans la splendeur du *Devenir*, et lorsque tu seras remonté à ton origine, tu t'étonneras toi-même d'avoir eu peur de ton fantôme.

« Peuple, tu as beau pleurer de rage et crier de douleur, tu as beau n'être qu'un affamé, qu'un va-nu-pieds et qu'un mendiant. Tu es le véritable propriétaire de toutes les richesses que tu as créées et l'unique souverain de l'État, qui n'existe que par toi.

« Prends donc sans hésiter les richesses, mets la

couronne sur ta tête et dis : « Le roi, c'est moi ! »

« Que sommes-nous donc sinon ce que nous croyons être ?

« Reconnais-toi donc, homme de peu de foi ! Détruis en toi toute crainte ! Projette-toi dans l'Esprit, comme tu as projeté l'univers dans la matière ! Salue en ton imagination la créatrice de toutes les illusions qui l'entourent !

« *Dieu Possible*, crée-toi *Dieu Vivant* par la vertu de l'affirmation ! »

A ce moment, un hurlement terrible s'éleva de la foule ; l'armée venait de paraître. Elle avait bouché toutes les issues, et maintenant, conduite par ses chefs, elle s'avancait lente, formidable, inéluctable comme la fatalité.

Il y eut un instant d'affolement ; mais, se rendant aussitôt compte de la situation, le peuple comprit qu'il n'avait plus qu'à mourir.

L'armée, approchant toujours, avait entouré la foule. Et ces deux masses humaines, composées d'êtres chétifs, se sentirent tout à coup grandes et comprirent qu'en ce moment suprême elles *étaient des Idées*.

« Joue ! » commanda un officier.

Automatiquement les soldats épaulèrent leurs fusils et les braquèrent sur la foule qui les regardait impassible.

Il y eut une seconde de silence solennel.

« Feu ! » cria l'officier.

Mais on ne l'entendit pas, car une voix qui aurait dominé le tonnerre, ordonna :

« Crosse en l'air ! »

Et, dans cette voix surnaturelle, chaque soldat crut reconnaître la voix même de son père. Il y eut un moment d'hésitation ; puis tout à coup, jetant bas les armes et s'entraînant les uns les autres, les soldats étendirent les bras et coururent vers les hommes du peuple, qui, pleurant, les pressèrent sur leurs poitrines amies.

Depuis que l'orateur avait cessé de parler, le philosophe s'était résorbé dans son rêve. Il n'avait rien entendu de ce qui se passait au dehors, car son âme, qui déjà percevait l'infini, était montée trop haut dans le *possible* pour s'arrêter au *devenu* d'un jour.

Par l'abandon total et définitif de toutes les choses auxquelles l'humanité attache son bonheur, le philosophe s'était élevé vers la *Suprême Lumière*, et lentement il se sentait *redevenir* un Dieu.

Cependant le peuple n'avait pu se maintenir longtemps dans les hautes régions du pardon et de l'amour.

Bientôt la bestialité originelle reprit le dessus : il s'était souvenu qu'il avait souffert et, étant désormais le plus fort, il avait résolu de se venger.

Alors on égorga dans les rues, et le peuple prit plaisir à voir couler le sang des riches. Mais bientôt il se lassa de ce spectacle, trop lent au gré de sa colère, et il réclama de la Mort plus de diligence dans l'exécution du mandat qu'il lui avait confié.

On imagina alors de faire sauter les maisons dans lesquelles se cachaient les maîtres de la veille. Et la ville fut semblable au cratère d'un volcan en éruption.

Le philosophe fut surpris en pleine méditation par

une de ces terribles explosions. Sa tête, détachée du tronc, plana quelque temps sur cette cité d'apocalypse, et, continuant son rêve infini dans les espaces, elle retomba sur la terre; puis, tout à coup, comme éclate un obus chargé de poudre, elle se brisa sous la pression formidable de l'*Idée*.

Alors un revirement surnaturel s'opéra dans l'âme troublée des multitudes. Le glaive destructeur tomba des mains du bourreau, une immense pitié s'empara des cœurs, et l'homme eut la révélation soudaine de ses sublimes finalités.

L'Idée était entrée en triomphatrice dans les consciences: *Le Dieu inconnu était mort pour le monde en renaissant dans l'Incréé.*

ASTRA

Alors que je voyageais en Allemagne, je m'arrêtai quelque temps à Heidelberg pour y suivre les cours du professeur Augustus Lauth, ce philosophe transcendant, qui le premier révéla le sens ésotérique des doctrines de Bouddha et passa, aux yeux de quelques-uns de ses disciples, pour le dernier avatar de l'initiateur des Indes.

Comme le comprendront tous ceux qui ont étudié les sciences occultes, le professeur avait soin de couvrir d'une parabole ou d'une allégorie les vérités que des raisons supérieures obligent à cacher à la foule; de sorte que les seuls adeptes qui possédaient les clefs des grands arcanes étaient capables de comprendre toute la profondeur des idées du savant. Les autres

ne pouvaient voir dans les cours de Lauth qu'une philosophie très élevée, et prenaient les paraboles pour d'ingénieuses figures destinées à éclairer les parties trop abstraites de ses leçons.

Le professeur ne tarda pas à distinguer, parmi ses auditeurs, ceux qui saisissaient le sens caché de ses doctrines, et, s'étant enquis de nos noms, il adressa à chacun de nous une lettre, dont la lecture nécessitait la connaissance du Tarot et par laquelle il nous invitait à nous rendre tous les mercredis soirs chez lui, pour y discuter les grands problèmes de la philosophie hermétique.

Le lecteur m'excusera de ne point lui exposer ici les questions qui faisaient l'objet de nos entretiens; il n'appartient à personne de révéler les mystères, car ainsi que le dit Maître Janus dans Azel, nul ne peut être initié que par lui-même.

Qu'il lui suffise donc de savoir que, planant dans les sphères les plus sublimes de la pensée, le professeur ne se fût jamais abaissé à une de ces expériences matérielles qu'affectionnent les mages de second ordre, et qui ont parfois l'inconvénient grave de laisser entrevoir aux profanes quelques-uns des secrets du Temple.

Chez Lauth, je fis la connaissance de plusieurs jeunes gens, tous très versés dans les sciences occultes, et je me liai plus particulièrement avec un étudiant du nom de Magnus, dont l'esprit mystique et bizarre me captiva dès le premier jour.

Magnus habitait seul un petit appartement de la Judengasse, travaillait énormément, n'avait pas de

balafre sur le visage, et ne paraissait jamais dans aucune fête d'étudiants.

Un être aussi singulier ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point la curiosité de ses condisciples, aussi, lorsqu'un mercredi, en sortant de chez le professeur, il invita quelques-uns d'entre nous à venir passer chez lui la soirée du lendemain, nous acceptâmes tous avec empressement.

Le jeudi soir, en arrivant chez l'étudiant, nous trouvâmes une nombreuse société.

« Nous étions en train de faire des expériences psychiques, nous dit notre hôte en venant à notre rencontre, voulez-vous y prendre part ? Peut-être votre concours nous permettra-t-il d'obtenir les phénomènes que nous cherchons en vain à produire depuis une demi-heure. »

Nous prîmes tous place autour d'un grand appareil qui était, à ce qu'on m'apprit, un perfectionnement du baquet de Mesmer, une sorte d'accumulateur de force psychique, auquel était joint un dynamomètre à cadran, dont l'aiguille permettait de mesurer, à tout moment, le degré de condensation du fluide emmagasiné.

Nous vîmes bientôt l'aiguille se déplacer lentement sur le cadran gradué, et, en même temps, nous éprouvâmes tous une sensation de fatigue qui allait en augmentant, comme si nos forces se fussent écoulées hors de nous par d'invisibles fissures.

« C'est *l'effluve*, murmura mon voisin à mon oreille, déjà le dynamomètre accuse une force de trois *médiums*. Bientôt vous allez voir ce que M. de Bo-

disco appelle le *zoo-éther* se condenser sous la forme d'un solide lumineux. Et qui sait, peut-être nous sera-t-il donné d'assister à une *matérialisation*. Mais il faudrait tout d'abord éteindre la lampe, car les vibrations de la lumière contrarient l'action des forces occultes. »

Précisément quelqu'un venait de se lever, et, un moment après, nous étions plongés dans la plus complète obscurité.

Un temps assez long s'écoula, un silence profond régnait sur l'assistance, et la fatigue que j'avais ressentie dès le commencement de l'expérience augmentait à chaque instant; c'était une sorte d'engourdissement qui alourdissait peu à peu mes membres, tout en laissant à mon esprit toute sa lucidité.

« Fixez bien le sommet de l'accumulateur, me dit à voix basse mon voisin, le phénomène ne peut tarder à se produire. »

En effet, une minute ne s'était pas écoulée qu'il me sembla voir tremblotter sur l'appareil une lueur fugitive; une autre la suivit bientôt, puis une troisième, et je vis alors apparaître un corps phosphorescent qui avait la transparence du cristal; mais, chose surprenante, quoiqu'il fût par lui-même très lumineux, il n'éclairait que les objets placés dans son voisinage immédiat.

La masse brillante augmentait à vue d'œil.

En peu de temps, elle s'étendit sur le sommet de l'accumulateur, les montants s'en chargèrent à leur tour, puis l'appareil tout entier en fut insensiblement recouvert, et cette étrange coulée de lave diaphane

gagna bientôt les mains des expérimentateurs, qu'elle enveloppa d'une atmosphère bleuâtre et transparente.

Hynoptisé, je regardais ce singulier phénomène, et une terreur vague s'emparait malgré moi de mon esprit.

Quelle était donc cette force inconnue dont se jouait notre ignorance? Où donc allait nous conduire cet imprudent désir de connaître?

Pendant le flux de lumière montait toujours, envahissant peu à peu la poitrine et les membres des assistants. Déjà, sur plus d'un visage, se formaient de grandes plaques brillantes, dessinant un coin de bouche, un nez ou un œil, tandis que tout le reste de la physionomie était plongé dans les ténèbres. Et je croyais distinguer sur toutes les figures le hideux rictus de la peur, que ce contraste de clarté et d'ombre rendait plus inquiétant encore.

Enfin toutes les figures sortirent de la nuit comme nimbées d'une auréole fluidique, et je regardais avec appréhension cette assemblée de spectres, dont je ne reconnaissais plus les visages.

Je jetai les yeux sur le dynamomètre, il marquait vingt *mediums*. L'accumulateur, disparaissant à moitié sous les gibbosités lumineuses, affectait des formes d'une bizarrerie effrayante.

Vaincu par le sentiment d'une indicible terreur, je voulus m'arracher à ce cauchemar et fuir au plus vite ce lieu maudit, où se perpétrait je ne savais quel mystérieux forfait, qu'un pressentiment me faisait entrevoir à la lueur de cette aurore magique.

Horreur ! j'étais cloué sur ma chaise ! Il m'était impossible de faire le plus petit mouvement. Doucement, comme une eau qui filtre goutte à goutte, toutes mes forces s'en étaient allées. Elles étaient devenues ce cristal malléable et phosphorescent qui allait éclairer mon agonie de ses lueurs blafardes et sépulcrales.

Je comprenais ma situation dans toute son épouvante ; plus de secours à attendre ! Tous ceux qui m'entouraient étaient paralysés comme moi, et chaque minute le hideux accumulateur, la *machine vampire*, allait pomper un peu plus de nos vies, jusqu'au moment où, toutes nos forces épuisées, nous glissions dans l'inconscient et dans la mort.

Déjà autour de moi bon nombre de personnes s'étaient endormies. Oh ! le grand, le profond sommeil dont aucun de nous ne se réveillerait !

Pendant la marée de lumière vivante montait toujours, recouvrant tout de son grand suaire, semblable à une épaisse couche de neige violemment éclairée par la lune.

Au-dessus de cette masse, dont la densité augmentait à tout moment, s'était formé une sorte de brouillard qui flottait dans la chambre et n'avait pas tardé à enlever aux objets la précision de leurs contours. Bientôt au sein de cette atmosphère s'étaient dégagées des formes vagues et inachevées, et je reconnus en elles des *élémentaux* auxquels tout ce fluide mis en liberté donnait pour un moment l'apparence de la vie. Une terreur encore inédite s'était emparée de moi. Je comprenais que j'étais sur le seuil d'un

monde inconnu et mystérieux. Mon esprit, qui jusqu'à ce moment avait conservé toute sa lucidité, s'obscurcissait comme sous la tombée d'un voile de crêpe, et peu à peu, sans pouvoir rien faire pour me ressaisir, je sentais ma raison rouler à la démente.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, et une femme parut sur le seuil.

Elle tenait à la main une bougie qui éclairait son teint diaphane ; ses gestes avaient tant de grâce, d'harmonie et de légèreté, qu'on l'eût dite soustraite aux lois de la pesanteur, et son sourire, à demi voilé, donnait à sa physionomie une expression tout à la fois immatérielle et passionnée. Alors les yeux de l'inconnue se tournèrent vers moi. Je ressentis au cœur un choc comme si la foudre y était tombée, et il me sembla que, pendant une seconde, le mystère de la vie et de l'amour me fût révélé. Puis un grand silence se fit en moi, mes yeux ne distinguèrent plus les objets environnants, j'éprouvai la sensation délicieuse d'un souffle léger passant sur ma figure, et je perdis connaissance.

(A suivre.)

IVAN DIETSCHINE.

LE NAIN

Que s'éteigne toute lumière en la cellule où nul ne viendra. Au miroir, au seul Miroir de Nuit et de Silence que ma pensée se voie et s'examine !

Mais non ! Là-haut le jour se traîne encore et meurt,

et du soupirail profond dont l'issue est lointaine tombe une lueur vague, affaiblie et nuancée aux transparences d'un écran.

Là-haut un jour se traîne et meurt, qui pour moi n'aura pas été !

De l'ombre, quelques choses familières surgissent à peine et sous un aspect inaccoutumé. Et parce que sur la table noire s'étagent en Babel les grands infolios ; parce qu'encore des flacons ventrus luisent dans l'indécis, comme sur un fourneau des cornues, il m'a semblé que j'étais en une secrète salle d'étude.

On l'aurait faite en quelque oratoire ancien et je serais assis dans une haute cathèdre, sous l'arc-en-ciel d'un magique vitrail. Là-bas, le cristal aux douces teintes garderait les philtres ; là des livres mystérieux — un *Robert Fludd* aux lettres qui brillent dans la nuit, ou quelque « De Magia, » annoté dans une langue inconnue !

Et, au retour d'un long voyage, l'esprit et le corps las, comme à cette heure, j'attendrais.

J'attendrais non pas la fin d'un jour, mais la venue du Maître. Il serait le frère de mon père et le père de mon esprit. Son nom serait Claude Monach, et il m'aurait enseigné la Science....

Et je penserais avec mélancolie : « Ici se sont écoulées les années premières de ma vie ! Que de temps passé depuis le jour où Il m'accompagna au détour du chemin ! Déjà des filons d'argent serpentaient dans sa barbe longue ; maintenant les veilles ont dû creuser bien des sillons sur son front où la neige des ans s'amoncelle !... »

.
 L'oblique faisceau lentement chemine et ce qu'il éclaire, c'est une lanterne ciselée qui au bout d'une triple chaîne balance des reflets multicolores de sa verrière et les coruscations des gemmes enchaînées. « ... Mais qu'ai-je entendu ? Quels sont ces coups frappés et qui redoublent ? Peut-être tu emprisonnes quelque pauvre phalène que les splendeurs de ta lumière attirèrent un soir, ou bien un étourdi hanne-ton de mai ?

« Pourtant la crypte est bien close, et c'est un jour
 « d'automne qui là-haut se traîne et meurt !

Ma voix s'est élevée dans l'ombre, impérative, et lentement un verre vient de tourner, du châssis. Ah ! l'étrange forme qui se faufile d'un nain grotesque et sautillant ! — « ... Nain moqueur ! gnome sans aucun doute échappé de la terre qui partout m'environne, pourquoi tends-tu vers moi ce doigt immobile ? Pourquoi encore ces yeux ronds, ces sourcils hauts et ce rire silencieux en ta grande bouche ?

.
 Le nain qui maintenant chevauche un coq de cuivre s'est écrié : « Ah ! Ah ! tu es assis dans une haute cathèdre. sous l'arc-en-ciel d'un magique vitrail ! ! ! ...

« Balancez, mes jambes torsées, balancez de vos brodequins les pointes en cagoules !

« Moi je suis le nain vêtu d'une capuce brune à la manière de Claude Monach mon maître ! ...

« ... Jadis je vaguais libre par toute la demeure, escaladant le désordre des in-folios poudreux. Cer-

tain jour, je découvris sous l'âtre le lézard rouge et j'en fis ma monture. Je le frappais d'une ramille de tym et j'allais, sonnante de la trompe au col d'une corne cassée, jeter l'épouvante dans le vasque aux grenouilles ! »

Il me souvient encore de mes luttes avec le vieux hibou qui rêve sur le manteau de la cheminée haute. Oh ! que de joie à voir son bec claquer dans le vide et je chantais : « hibou, vieux Hibou, hibou de sorcier, sorcier de hibou ! devine, devine quelle plume je vais t'arracher ! »

Alors le Maître s'écria : « Nain malfaisant, sois « enfermé parmi les choses inertes, dans cette niche « d'où tu ne peux descendre ! » Mais, s'étant retourné, il riait dans sa barbe pointue...

Bientôt, las de regarder mon image déformée aux ventres polis des ours de pierre noire, j'entrai dans l'armoire aux talismans. Là je changeai l'orientation des pentagrammes et j'ouvris le coffret aux parfums ! Et le hibou d'hulluler, et le chat de miauler, et les grenouilles de coasser !... « Nain malfaisant, s'écria « encore le maître, je t'enfermerai dans une prison « aérienne où l'ennui te rongera le cœur et où le ver- « tige te trouera le crâne !... » — « Ma prison est donc « cette lanterne. Et, parmi les colonnettes qui sup- « portent le dôme ciselé, je me promène en rêvant, « ou bien je m'enferme pour voir en chaque verre « les mêmes choses sous diverses couleurs — car il « est à mon gré des heures bleues ou écarlates. — Et « dans le pendentif je me suis bien souvent tapi en « silence ; là s'entrecroisent les apothéoses de l'Escar-

« boucle, et les espoirs de l'Emeraude, et les consolations limpides de l'Amethyste ! »

Mais ce que j'aime plus que tout encore, c'est d'enfourcher ce grand coq d'émail qui, au plus haut de la coupole, reluit sur mon palais aérien.

Et de là, voyant maître Claude courber sur le vieux livre son front soucieux, je chante : « Il est de douces siestes sous les vertes ramures et au seuil des fraîches cavernes ! »

Et si grondent les fourneaux, je chante encore : « Au bord des grèves, le vent du nord éparpille ses caresses de pluie fine aux doigts tendus des mains en fièvre. »

Alors, mon maître s'écrie : « Nain bavard, ennemi de mes études, monstrueux fils d'un Gnome et d'une Sylphide, je te rendrai à tes pères qui te battaient au sein de la terre ou à tes mères qui te chassèrent pour ta laideur ! »

« Mais souvent, assis en cette haute cathèdre, il écoute les questions malignes de mon critique verbiage et j'ai vu ses lèvres pâles dessiner un bien mélancolique sourire ! »

.
Quels sont là-haut ces pas lents et sonores, auxquels tous les êtres qui vivent dans l'ombre se sont réveillés ?

Mais ! Voici le maître ! cours vite cacher en la lanterne tes yeux rieurs. Et cesse encore, nain curieux, d'écraser au vitrail verdâtre ton nez et tes lèvres exsangues !...

.

Et toi, aussi, méchant nain du doute toujours pardonné. Point d'interrogation railleur qui sautille à la porte du vrai ! cesseras-tu d'importuner mon âme qui se contemple au miroir de la nuit venue ?...

.
Mes rêves sont en une lanterne ciselée qui balance au bout d'une triple chaîne les reflets multicolores de sa verrière et les coruscations des gemmes enchâssées.

GILBERT MONACH.

(*La Réverie dans la Crypte.*)

GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Les travaux du Groupe se poursuivent activement dans les loges. — Avant deux mois des cours publics vont être inaugurés dans un nouveau local. — Les membres de Paris devront nous faire crédit pour les conférences en attendant cette prochaine réorganisation.

GRUPE N° 4

ETUDE DU SPIRITISME

Séance du 10 novembre 1894

Cinq personnes présentes : M^{me} Marthe B., médium ; M^{me} B. MM. A. F., L. E.

Selon la règle établie, des projections de lumière électrique ont été faites inopinément par l'un des deux assistants (non médiums) en communication constante avec les bouillons destinés à faire jaillir cette lumière.



Les lecteurs de *l'Initiation* se souviennent, sans doute, qu'au cours de notre séance du 14 août dernier l'esprit familier L. avait annoncé un *apport secret* pour le directeur du Groupe.

Plusieurs communications faites depuis lors à M. A. F. avaient renouvelé à celui-ci la promesse de cet apport qui a été fait ce soir dans les circonstances relatées ci-après.

Avant de commencer la séance, nous avons été prévenus par l'esprit L., d'attendre patiemment, en obscurité, pendant douze ou quinze minutes, dans le plus grand calme. Ce laps de temps est à peine écoulé qu'un coup est frappé au centre de la grande table dont chacun de nous est éloigné d'environ 0^m,90.

Plus éloigné encore est M. A. F. qui, sur l'ordre de notre ami invisible L., s'est placé près du poêle, à l'endroit même qui lui avait été désigné lors de la dernière séance.

Par cliquetis aériens notre ami et conseiller L. demande qu'on fasse de la lumière et au même moment nous entendons tomber sur la table un léger paquet qui semble avoir été projeté du plafond et frôle légèrement en passant la suspension d'une lampe.

A la clarté de cette lampe, nous découvrons au milieu de la table une enveloppe blanche dont la partie supérieure est légèrement repliée. Nous ouvrons cette enveloppe et nous y trouvons, tracée en caractères gras, *transparents*, très accentués et parsemés dans certaines parties de linéaments rouges, la communication suivante :

« A A. FRANÇOIS,

« Marie vous enverra un conseil qui, m'inspire-t-elle,
« doit être secrètement gardé, et vous seul, ou presque,
« intéresse, méditez sérieusement aussi mon ultime
« avertissement et mettez-le à profit.

« Γνωθί σεαυτόν

« L. »

Les caractères de ce message sont de la même main que les précédents messages qui ont été *apportés*.

Après que l'émotion causée par cet envoi est calmée, nous demandons à notre bienveillant messenger L. ce que nous devons maintenant faire.

Il nous engage (par l'écriture mécanique) à rester en lumière jusqu'à ce que l'heure sonne (vingt-cinq minutes environ) et à méditer. — Cet avis est suivi.

2° PARTIE

L'heure sonne. M. A. F. reçoit, par l'écriture, l'avis de de prendre l'épée et de rester très calme. — La lampe est emportée. — Presque aussitôt le cliquetis aérien se fait entendre *de divers côtés*; quelques menus objets sont déplacés; une sonnette posée sur la table soulevée par quelque main fluidique tinte dans l'espace.

Sur un nouvel avis qui n'avait sans doute d'autre but que de nous faire constater l'état des choses, nous faisons un instant de la lumière pour nous replacer presque aussitôt en obscurité.

A peine cette troisième partie de séance obscure est-elle commencée qu'une série de coups frappés sur la grande table forme le mot « *secret* ».

Des cliquetis aériens dictent le *même mot*, bientôt suivi de ceux : « *Pour Adrien seul* ».

Tout à coup, chute d'un corps sur le parquet et invitation d'apporter une lampe.

Nous constatons, en lumière, la présence sur le plancher, à côté de M. A. F., d'un petit pli en parchemin de forme oblongue, large d'environ 1 centimètre et long de 6.

M. A. F. ramasse ce pli qui est entouré d'un fil maintenu par trois cachets sur lesquels est imprimé le signe Δ .

Au milieu, dans le sens de la longueur, une forte épingle à tête noire.

Par l'écriture médianimique M. A. F. demande quelle est la ligne de conduite à tenir pour l'ouverture de ce pli.

« L'épingle, lui est-il répondu, est destinée à ouvrir le

Extraits de la Conférence de M. Michelet

Les treize dessins symboliques dont il est ici question ne sont pas l'œuvre d'un artiste. L'auteur est une femme qui jusqu'alors avait ignoré le mécanisme du dessin, et qui soudain a pris le crayon sous l'influence d'une force : l'Inspiration. « L'esprit souffle où il veut. » Il a soufflé sur le front d'une femme qui vivait, obscure et solitaire, étrangère au mouvement artistique, et ne demandant autre chose que de rester obscure dans sa solitude et son deuil.

Au fond, l'origine d'une œuvre, les conditions dans lesquelles elle a été exécutée, la personnalité de son auteur même, n'importent guère. Sa qualité essentielle, son unique raison d'être, c'est sa beauté.

Or, voici treize dessins d'une étrange beauté. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons dans l'art d'Occident. Ils ne se rattachent à aucune école, à aucune traduction esthétique. Aussi leur originalité déconcertera-t-elle bien des esprits. Leur charme en pénétrera beaucoup d'autres. Leur beauté décorative, leur composition harmonieuse séduiront des artistes, leur intensité d'expression, leur mystérieuse attirance sont pour donner de belles émotions.

Dans des décors irrévélés encore surgissent, entre des masses d'ombre opaque, et caressées par une lumière inconnue, des formes fluidiques de femmes, ayant toutes une âme au bord de leurs longs cils. Des formes, non des corps ; le modèle en est léger, le tissu impalpable. On dirait des âmes qui revêtirent des robes tramées avec de la lumière. Elles vivent, ces créatures, de cette vie ardente dévolue aux types supérieurs de notre humanité. Ne les croyez pas les inanes fantômes de frères poupées. Elles ont la force de porter la douleur et l'amour et même le plus lourd des fardeaux, la béatitude.

Elles sont entourées du monde de la matière qui leur dévoile ses opulentes beautés, qui découvre sous leurs pas les robustes créations que combinent, avec ses multiples ressources les forces de la nature. Et leurs yeux, bien qu'occupés d'un puissant rêve, s'émerveillent de ces décors.

Où vivent-elles ces créatures ? Sur la terre ? Entre ces deux limites connues de tous : la naissance et la mort ? Oui, et au delà.

En ces treize dessins, leur destin se déroule pendant la vie de la terre et après cette vie. (Treize, dans la mystique du nombre, exprime la transformation.) Ces treize dessins ne sont pas de capricieuses rêveries, arbitrairement juxtaposées. Ils racontent un poème d'un enchaînement aussi logique que l'exige toute œuvre de beauté.

Une créature humaine apparaît sur terre. Elle passe de l'enfance à l'adolescence et à la jeunesse, et son sein léger frémit sous le souffle de la souffrance, de la joie et de l'amour, qui sont les deux pôles de l'existence et leur équilibre. Elle vit *sa vie visible* pendant les six premiers dessins, puis nous la voyons, dans les sept suivants, continuer la vie invisible dans le monde astral jusqu'au monde empyréen. Elle n'est pas seule. Car, en dépit des apparences, nul être n'est jamais seul dans la vie. Sur elle veillent des tendresses et des forces au cœur du Mystère, jusqu'à l'heure où elle se confondra dans l'épousaille de son idéal.

Dans ces dessins, l'expression est symbolique. Il n'y a pas lieu ici de théoriser sur ce qu'est en art le symbole. Beaucoup de gens affirment ne rien comprendre aux formes symboliques de l'art. Je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à leur incompréhension.

L'art symbolique part de ce principe que le monde est une série de symboles sous lesquels se révèle et se dérobe à la fois leur origine, leur cause première. Pour cela, l'art symbolique refuse-t-il d'exprimer la réalité ? Nullement. Un exemple : Frantz Hals peint le portrait d'un homme. Il le fait en considérant cet homme comme existant tel qu'il le voit : de la vie qui bouillonne dans la chair puissamment épanouie. Frantz Hals créera une belle œuvre selon cette vision. Rembrandt vient ensuite pour peindre le portrait du même homme. Il le fait en considérant cet homme tel qu'il le voit : entre les deux pôles de la lumière et l'ombre. Mais la lumière et l'ombre deviennent, chez Rembrandt, l'évocation d'une force mystérieuse, un symbole révélant et dérobant à la fois

son origine, sa cause première. Rembrandt, par là, est entré dans une forme symbolique de l'art.

Dans l'art, l'expression directe, la reproduction dite réaliste d'un objet et l'expression symbolique révèlent toutes deux la Réalité. Ce que le vulgaire estime les créations arbitraires de l'imagination d'un grand poète, est une Réalité. Quand Homère dépeint le domaine ombreux de Poseïdon, quand Dante et Michel-Ange retracent le monde occulte du désespoir, quand Poë enlumine une auréole de douleur autour de son corbeau; ces Voyants révèlent, sous une forme symbolique, une Réalité. Ils ne sont supérieurs au commun des hommes que parce qu'il leur fut donné de voir et de révéler cette Réalité.

L'art symbolique seul peut pénétrer dans le monde astral, dans le domaine que les Kabbalistes nomment le monde des causes secondes, et en rapporter des révélations. Il y a un art et une littérature du monde astral. Je ne dis pas une poésie ni musique, car tous les grands poètes sont rois dans ce domaine, et tous les grands musiciens, conscients ou non des sources de leur inspirations. Comme œuvres typiques appartenant à cet art je citerai, dans les arts graphiques, et procédant d'écoles très différentes : le *Triomphe de la mort* de l'Orcagna, la *Tentation de Saint-Antoine* de Callot, certains *caprices* de Goya. Si l'on demande des exemples dans contemporanéité, je citerai, parmi les artistes qui relèvent à des degrés divers de cet art : Félicien Rops, Gustave Moreau, Odilon Redon le hollandais Jan Too-Rop et, parmi les nouveaux venus, de nombreux artistes.

C'est à l'art symbolique et astral que se rattachent, malgré leur originalité imprévue, les treize dessins symboliques dont il est ici question.

* * *

Dans quelles conditions ces dessins ont-ils été exécutés ?

L'auteur est une Russe, veuve d'un artiste russe, Egoroff, dont les musées russes possèdent des toiles d'un art âpre et fougueux. Le père d'Egoroff était aussi un peintre, qui fut le maître de Brulow, et peut être consi-

déré comme le fondateur d'une école russe qui s'inspira de l'école romaine. D'Egoroff père, dont l'art séduisait beaucoup le tsar Alexandre I^{er}, le Musée de l'Ermitage possède une *Flagellation*. Egoroff fils avait encore pour grand-père un sculpteur célèbre, Martos. Egoroff avait donc toute une hérédité d'art. Son talent, très ardent n'a nullement le caractère symbolique et s'éloigne de la facture des dessins de sa veuve autant qu'un Van Ostade s'éloigne d'un Botticelli.

M^{me} Egoroff, de son côté, appartenait à une famille militaire. Son mari la laissa veuve, après avoir souffert pendant quinze ans d'une cruelle paralysie. Dès lors, elle vécut, recluse volontaire, dans son deuil. Son mari ne lui avait pas permis d'apprendre le dessin. Il lui conseillait de faire des ouvrages d'art décoratif. Avec beaucoup de goût, elle exécutait des décorations de faïence, des ouvrages de ciselure, des cuirs repoussés, etc.

— J'ai toujours senti en moi, me disait-elle, une grande force me permettant de me livrer à des travaux assez rudes.

En effet, l'exécution des treize dessins exposés est d'une vigueur qui ne semble pas venir d'une main féminine.

Jamais elle n'avait dessiné une figure quand, il y a six mois, elle sentit en elle une force irrésistible la poussant à prendre un crayon. Elle obéit et fit le premier de ces dessins, *l'enfant*.

C'est alors que M^{lle} de Wolska, l'ardente propagatrice des idées spiritualistes, émerveillée, engagea M^{me} Egoroff à me montrer ce premier dessin. Je vis paraître successivement les douze autres, dans des conditions de rapidité et d'exécution hors de l'ordinaire. Des artistes vinrent les voir. Quelques-uns étaient de ceux dont le jugement fait loi. Ils conseillèrent une exposition publique.

Je garde le silence sur le caractère mystérieux qui scelle l'origine de ces dessins, exécutés chacun en deux ou trois jours par une femme qui n'avait jamais dessiné précédemment. Car d'une œuvre exposée, seule la Beauté vaut...

ÉMILE MICHELET.

25 novembre 1894.

LA CHIROMANCIE MÉDICINALE

PAR PHILIPPE MAY DE FRANCONIE

Avec un avant-propos et une chiromancie synthétique

Par ERNEST BOSCH, 1 vol. in-18, 3 fr.

M. Ernest Bosch, directeur de la *Curiosité*, vient de rééditer un ancien et très curieux traité de chiromancie de Philippe May.

Ce traité se termine par une chiromancie synthétique signée de M. Bosch et au sujet de laquelle nous tenons à faire dès maintenant certaines remarques.

IL FAUT ÉVITER LE PLAGIAT

« Ce Taisnier est l'auteur d'un ouvrage sur la chiromancie, mais qui n'est guère qu'un plagiat de celui de Barthelemy Cocles. » (P. 2.)

« Nous mentionnerons également au sujet de cette science le capitaine d'Arpentigny, qui est le père de la chiromancie moderne ; aussi a-t-il été souvent pillé sans aucun scrupule par une foule de chiromanciens. » (P. 9.)

Aussi, après la lecture de ces deux phrases et de quelques autres pareilles étions-nous persuadé que M. Bosch allait prendre bien garde de tomber sous le coup de reproches de ce genre et son travail débute en effet par des renvois nombreux et variés. Cependant une chose nous avait frappé, c'était, dans la liste des chercheurs s'étant occupés de chiromancie, l'absence totale du nom d'un certain Papis qui a fait quelques études que nous croyons originales en ces matières. Mais, après tout, nul n'est forcé de connaître tous les auteurs s'étant occupés d'une question et nous en avons fait notre deuil lorsque nous nous aperçûmes que tout un chapitre, le chapitre VI, était, à peu de choses près, comment dirions-nous ?... « emprunté » sans citation d'origine à cet auteur inconnu. Qu'on en juge par les quelques extraits suivants :

PAPUS 1831

*Traité méthodique de
Science occulte*RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE DE
CHIROMANCIE

Les enfants nouveaux-nés qui n'ont encore choisi, que je sache, aucune profession particulière, ont un grand nombre de lignes. (P. 816.)

Deux grands principes luttent dans l'homme, la *Fatalité et la Volonté*.

La ligne de Saturne représentant la Fatalité, la ligne de tête représentant la volonté, leur action réciproque nous donne la première division que nous devons considérer. Cette action produit une croix indiquée par la figure suivante. (P. 826.)

Il faut donc corroborer les enseignements de la ligne de vie par ceux de la ligne de fatalité et surtout par l'examen des deux mains. (P. 831.)

Résumons ce que nous avons dit dans une figure d'ensemble.

Trois lignes Verticales :
1° La Saturnienne (Fa-

BOSC 1894

CHIROMANCIE SYNTHÉTIQUE

Disons tout d'abord que les enfants ont à leur naissance des lignes très marquées bien que n'ayant exercé aucune profession manuelle... ou autre.

(P. 23.)

Deux principes sont constamment en lutte dans l'homme : la Fatalité et la Volonté.

La première est représentée dans la main par la saturnienne et la volonté par la ligne de tête qui va du mont de Jupiter à celui de Mercure ; ces deux lignes forment donc une croix. (P. 25.)

Aussi faut-il corroborer les renseignements fournis par cette ligne de vie avec ceux fournis par la fatalité ; et dans tous les cas il est indispensable d'examiner les deux mains (P. 25.)

En résumé, la main comporte :

A. TROIS LIGNES VERTICALES

1° La Saturnienne (Fa-

talité) partant du médius au milieu.

2° *L'Apollonienne* (idéal) partant de l'annulaire à droite.

3° *La Mercurienne* (intuition) partant du petit doigt, extrême droite (manque très souvent).

Trois lignes horizontales:

4° La ligne de cœur (générosité) partant de l'index à gauche.

5° La ligne de tête (Volonté-Activité). Au milieu de la main, horizontale, ment.

6° La ligne de vie partant du pouce et l'entourant. (P. 825 et 826.)

talité) partant du médius.

2° *L'Apollonienne* (Idéalité), partant de l'annulaire.

3° *La Mercurienne* (intuition), partant du petit doigt (auriculaire).

B. TROIS LIGNES HORIZONTALES

4° La ligne de cœur (générosité), partant de l'index.

5° La ligne de tête (activité, volonté), au milieu de la main, horizontalement.

6° La ligne de vie (existence), partant du pouce et contournant le mont de Vénus (matérialité) (P. 30 et 30.)

Un éditeur, moins affable que M. Carré pourrait faire un bon procès en contrefaçon tant du titre que des matières traitées, mais nous sommes tellement persuadé qu'il s'agit d'un simple oubli, que nous nous contenterons de signaler cette omission au public en priant l'auteur de corriger tout cela dans une édition qui ne peut manquer d'être prochaine. Du reste, une correspondance que nous eûmes avec l'auteur à ce sujet transforme le phénomène en un cas très curieux de télépathie. M. Bosc affirme dans deux lettres : « *Je ne connaissais pas votre étude quand j'ai écrit la mienne.* » C'est donc par intuition astrale que la tournure ironique de la phrase de Papus sur les nouveau-nés fut reproduite par M. Bosc, que le mot *corroborer* vint se placer dans une phrase identique et que le résumé est copié *mot à mot* dans Papus. Il est vrai qu'au lieu de Volonté et Activité,

M. Bosc dit *Activité, Volonté* et qu'au lieu d'idéal il dit *idéauté* ; la transmission psychique a subi là quelques corrections. C'est sans doute pour cette raison et parce que deux lignes de plus sont ajoutées aux conclusions que M. Bosc nous écrit : « J'ajouterai que mon résumé est plus développé et partant plus clair que le vôtre. » Or en ôtant ce que M. Bosc a plagié (psychiquement) dans Papus, il reste deux lignes et trois mots changés comme travail personnel. Quel curieux cas de phénomène psychique !

P.

BIBLIOGRAPHIE

Les Tempéraments et la Culture psychique, d'après
Jacob Böhme, PAR PAUL SÉDIR.

Il peut sembler osé de la part d'un positiviste de tenter l'analyse d'un ouvrage d'un mysticisme aussi pur et aussi élevé qu'est la *Culture psychique* de M. Sédit. Qu'on veuille bien se souvenir, cependant, qu'il ressort des expériences des vivisectionnistes les plus matérialistes, de ceux *qui n'ont pas rencontré l'âme sous leur scalpel* (!!!) que le corps matériel tangible de l'homme, ce corps auquel ils s'abandonnent et sacrifient même toute idéauté, n'est qu'un assemblage essentiellement instable de molécules qui ne font que passer dans l'organisme ; que la vie animale n'est qu'une suite interrompue de morts partielles, de désagréations sans cesse renouvelées ; et qu'ainsi la conception qui fait de notre corps un tout homogène et concret n'est, strictement, qu'une illusion de nos sens ; le corps n'est qu'une apparence. Par contre, il ressort non moins évidemment de l'expérience personnelle que chacun peut répéter à volonté que l'ensemble de forces constituant ce qu'on appelle l'âme est individualisé au point qu'il n'est pas possible à un homme de connaître exactement et directement la pensée intime d'aucun autre homme, et qu'ainsi cette âme niée avec tant d'audace et d'imprudence est la *seule*

réalité que chacun ait le droit d'affirmer pour son propre compte.

Ces vérités sont la base de tout le mysticisme, sous quelque forme qu'il se manifeste; détruire les illusions matérielles, et purifier l'âme de façon à lui permettre le libre exercice des facultés qui lui sont propres, tel est le but de la culture psychique: « Il faut que chacun de ses fils (d'Adam) détruise en lui les facultés terrestres et réédifie les facultés célestes.... Les créatures ne vivent (pour nous) qu'en vertu de l'attention que nous leur prêtrons; si donc la volonté les abandonne, les créatures meurent en soi avec toutes leurs inclinations, qui arrêtaient actuellement l'âme dans son essor vers Dieu.»

Est-ce donc à dire qu'il faille tout négliger pour se consacrer exclusivement à la vie mystique? Non, car l'essence même du mysticisme, c'est l'amour: « Vivre avec le Cosmos, dit l'auteur dès la première page, c'est la Voie. » Puis, plus loin: « Il est un écueil que peu ont évité, peut-être parce qu'il est évident. Quand le Christ et les maîtres après lui ont recommandé de vendre tous les biens de ce monde pour se charger uniquement de la croix, il n'a jamais été dans leur intention de prêcher la mendicité; au contraire, ils ont voulu détacher de toutes choses terrestres l'homme qui les aime avec passion, c'est-à-dire négativement, pour que, ayant perdu pour lui le ressort intérieur, il ne les considère que comme des moyens de se relier à l'universel.... Cherche et désire la science naturelle comme le plus précieux trésor, ce qu'elle serait d'ailleurs si l'on en usait comme il faut.... La lumière naturelle de la raison est sans doute le trésor le plus précieux qui soit au monde si on sait l'obtenir concurremment avec la lumière divine. » Et, à côté de ces enseignements virils, si fort éloignés du *Credo quia absurdum* ou du *Perinde ac cadaver*, l'auteur montre que l'humilité, le renoncement, le gai courage, la pénitence persévérante et la prière sont le seul moyen de parvenir à l'illumination, et qu'ainsi, par trois étapes successives, se réalise le véritable mystique, le *Nouvel Homme* de Saint-Martin, qui, l'esprit dans le ciel, a cependant son cœur dans l'humanité et ses pieds sur la terre.

Le travail de M. Sédir comprend une vingtaine de pages en quoi est condensée la *substantifique mouëlle*, comme dirait le maître occultiste Rabelais, d'une méthode expérimentée sans relâche depuis plus de cinq ans. Ce n'est donc pas seulement l'œuvre « de bonne foi » d'un chercheur sceptique qui dit : « Que sais-je ? » C'est, bien plus encore, l'affirmation consciente d'un expérimentateur qui a étudié, pratiqué, et qui sait. Sur le thème quasi schématique qu'il présente aujourd'hui au public, des développements pouvant occuper plusieurs gros volumes sont susceptibles d'être édifiés par un travailleur consciencieux ; qu'on n'hésite pas à s'engager dans la voie si magistralement tracée par M. Sédir ; ce mystique est positiviste à sa manière.

Papus termine par ces mots la lettre-préface qu'il a écrite pour ce très important ouvrage : « Je puis maintenant disparaître, certain de laisser la tradition occidentale que j'ai défendue en des mains loyales et sûres. Avec mes félicitations pour ce travail, recevez, mon cher Sédir, l'assurance de toute ma gratitude. » Qu'il nous soit permis de nous associer à ce public témoignage de reconnaissance pour les exemples d'abnégation distraite et effective que nous a donnés le dévoué secrétaire du *Groupe indépendant d'Études ésotériques*.

MARIUS DECRESPE.

*
**

Imogène, par EDMOND PICARD, imprimé chez F. Laricer
Bruxelles, 1894, in-32 de luxe.

M. Edmond Picard est un des hommes les plus en vue de la Belgique intellectuelle et même de la Belgique politique. De nombreux succès de tribune et de barreau, de sérieuses études de critique, des œuvres littéraires remarquées lui ont donné une notoriété à peu près unique dans le pays.

De filiation bourgeoise, né avec tous les avantages inhérents à cette classe sociale, il a su s'en dépouiller pour parfaire sa culture d'assimilation esthétique. Le livre qu'il nous offre aujourd'hui est une preuve remar-

quable de la délicatesse de son cerveau et de ses grandes facultés de compréhension.

Tout y est parfaitement adapté à l'état de la sensibilité contemporaine ; idée et forme juste assez originales pour charmer les plus indépendants des esprits bourgeois et des cœurs de femmes honnêtes, — et pour ne pas leur rendre la lecture pénible.

Ce livre est la peinture d'un amour élevé par la passion des deux amants jusqu'à la hauteur du Symbole. Car c'est un mérite fort rare et qu'il ne faut pas manquer de souligner : l'esthète, chez M. Picard, s'appuie sur un philosophe fort solidement instruit.

Voici d'ailleurs une page de cette œuvre qui en indiquera l'allure mieux que toutes nos analyses :

« Harmonie ! Loi suprême du monde ! Tu règles les infiniment grands et les infiniment petits ! En toi se déverse comme en l'abîme ultime tous les efforts de la nature et des Etres vers le Bien et le Beau, Entité dernière et irréductible à laquelle aboutissent, en leur transformations de plus en plus simples, toutes les forces primitives, matérielles et morales. Corps premier qui résume et contient la multiplicité des autres et qui se magnifie aux proportions du Dieu un. Tu es l'infini car rien ne t'échappe. C'est toi qui anime l'universelle et inlassable aspiration vers un état meilleur. C'est toi qui fais éclore toutes les espérances. C'est toi qui brilles inextinguible, consolatrice et encourageante, au-dessus des misères, des souffrances et des déceptions. C'est toi qui donnes la paix et la joie dès qu'on t'a conquise. C'est toi qui es le ressort toujours bandé de la perfection. Tu es l'Absolu !... S.

*
**

Essai de spiritisme scientifique, par D. METZGER. Paris, Librairie des Sciences psychologiques.

M. Metzger, spirite érudit et militant, nous présente dans son livre une série de conférences lues à la Société d'études psychiques de Genève.

Après tant d'efforts tentés à Paris en vue d'amener le spiritisme dans la voie scientifique, efforts qui n'ont

abouti qu'à la dislocation des groupes parisiens, c'est avec satisfaction que nous avons constaté que M. Metzger a défendu la cause de la doctrine kardeciste avec une tolérance peu commune à ses adeptes.

Contrairement à un grand nombre de pratiquants qui voient dans les moindres faits psychiques l'intervention des désincarnés, l'auteur nous dit que : « les causes physiques ne sont pas tout, en effet, il y a l'intelligence qui les dirige. Or cette intelligence, quelle est-elle ? Est-ce celle des assistants, celle du médium, celles d'intelligences extra-terrestres ? Ou bien, aurions-nous, selon les circonstances, affaire tantôt aux unes et tantôt aux autres.

« Etant donné que l'action de la pensée se fait sentir en dehors des limites de l'organisme, il est infiniment probable qu'en plus d'une occasion c'est la pensée même du consultant qui répond à sa propre question. »

Plus loin, l'auteur passe en revue les hallucinations télépathiques, apparitions d'humains et d'animaux ; puis des conseils très judicieux sont donnés sur la manière de diriger les groupes d'études pratiques, et sur l'entraînement des médiums. Nous citerons encore un curieux chapitre où M. Metzger croit voir un certain rapport (au moins extérieur) entre les feux follets, les feux l'Elme et les lumières mystérieuses qui apparaissent dans quelques réunions spirites. Puis, après avoir traité de la question des matérialisations partielles et totales, l'auteur termine son œuvre par une conclusion remarquable par l'indépendance des théories émises.

En résumé, le livre de M. Metzger est une heureuse acquisition pour tout chercheur s'intéressant à l'étude des phénomènes de l'astral.

Nous terminerons en souhaitant que l'auteur, quoique réfractaire encore à la théorie occultiste, poursuive des études si heureusement commencées ; nous ne doutons pas alors que, par la connaissance plus approfondie de la loi du ternaire (dont il n'a jusqu'à présent entrevu qu'une partie), il n'arrive à des conclusions identiques à celles de nos maîtres.

L. C.

CORRESPONDANCE

25 novembre 1894.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens de lire dans une revue spirite le compte rendu détaillé de là..... surprise du médium William.

Permettez-moi de faire remarquer, à ce sujet, que si les chefs des groupes spirites employaient l'électricité et, à la rigueur, l'épée dans leurs séances obscures, les manifestations seraient plus probantes et les fraudes moins nombreuses.

Il est présumable, en effet, que dans ces conditions les médiums *payés* réfléchiraient deux fois avant de sortir de leur satanée *logette* pour promener leurs formes au milieu des assistants.

J'ajoute que je n'ignore nullement la possibilité des cas d'inconscience, ni les suites d'une réintégration de corps astral.

Ci-joint, avec l'assurance de mon entier dévouement, le compte rendu de notre séance du 10 novembre.

A. FRANÇOIS.

NOUVELLES DIVERSES

Notre délégué général pour l'Allemagne, M. le chevalier Thomassin, nous annonce la formation d'une nouvelle loge à Munich.

..

On nous raconte ce fait poignant : le comte de Leinigen, membre de la Société théosophique, faisant à Munich, le 8 novembre, une conférence sur le vedanta, déclare que la théosophie n'a rien à faire avec les miracles de M^{me} Blavatsky.

..

Les conférences du colonel Doneux et les cours sur les lois de Bruck qui ont lieu au siège de la branche métro-

politaine de Belgique, Kumris, sont suivis avec le plus vif intérêt, et ont un grand succès auprès du public bruxellois.

∴

On nous annonce de Prague la création d'un nouveau journal occultiste: l'*Etoile d'Outre-tombe*. Ce journal, rédigé en langue tchèque, est mensuel; il coûte 4 francs par an, et compte déjà 500 abonnements. Il est rédigé par des S. I.

∴

On annonce pour paraître prochainement deux traductions de la *Science des Mages* en tchèque et en allemand, et un nouvel organe de propagande occultiste devant paraître à Vienne.

∴

Le mois prochain nous ferons un compte rendu spécial d'une œuvre magistrale qui vient de paraître sous la signature d'*Hélion* et sous le titre de: LA SOCIOLOGIE ABSOLUE.

∴

Plusieurs de nos lecteurs nous ayant demandé l'adresse d'une personne faisant de bon massage médical, nous leur recommandons en toute sécurité M^{me} Le Layo, 13, rue de Tocqueville, à Paris.

∴

Paraîtra prochainement chez Chamuel :

TRAITÉ D'ASTROLOGIE JUDICIAIRE

ABEL HAATAN

Cet ouvrage réclamé depuis si longtemps permettra d'aborder plus facilement l'étude de la science astrolo-

gique. Aussi l'éditeur n'a pas reculé devant les frais que nécessitait son impression. Le lecteur en jugera en parcourant les tables, les nombreuses figures astrologiques et les portraits d'astrologues célèbres qu'il renferme.

COURRIER THÉÂTRAL

Sous l'impulsion de M^{lle} Magnera (du théâtre du Gymnase), une œuvre des plus intéressantes s'est constituée sous le titre « d'Office-Théâtre ». Il s'agit de présenter au public trois séries d'attractions :

- 1° Un théâtre libre ;
- 2° Des conférences sur des sujets philosophiques ou scientifiques ;
- 3° Des inventions nouvelles.

Nous avons assisté à la représentation du 27 novembre qui a été des plus animées. L'idée de montrer une invention nouvelle *la Douxemploy* en un petit acte de pantomime mérite surtout d'être signalée par son originalité.

L'Office-Théâtre peut réussir, surtout si l'on change les contrôleurs, qui ignorent totalement les égards qui sont dus à la Presse. Cela suffit pour « couler » une œuvre qui a demandé beaucoup de temps et de peine.

P.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- E.-CH. BARLET { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale.
STANISLAS DE GUAITA { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan.
PAPUS { Traité méthodique de Science Occulte.
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages.
A. JHOUNEY Ésotérisme et Socialisme.
RENÉ CAILLIÉ Dieu et la Création.

CLASSIQUES

- ELIPHAS LÉVI La Clef des Grands Mystères.
SAINT-YVES D'ALVEYDRE Mission des Juifs.
FABRE D'OLIVET La Langue hébraïque restituée.
ALBERT POISSON Théories et Symboles des Alchimistes.

LITTÉRATURE

- JULES LERMINA { La Magicienne.
A Brûler.
BULWER LYTTON { Zanoni.
La Maison Hantée.

MYSTIQUE

- P. SÉDIR { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments.

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la Librairie CHAMUEL, 29, Rue de Trévisé, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

26^e VOLUME. — 8^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 4 Janvier (1895)

- AVANT-PROPOS..... *La huitième année de l'Initiation* **La Direction.**
(p. 1 à 2).
- PARTIE INITIATIQUE... *L'Amour en Astral* **Papus.**
(p. 3 à 13).
Avec une composition inédite de M^e JUTTA BELL.
Les Mystères d'Eleusis . . . **Sédir.**
(p. 13 à 28).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE
La Pathogénie chinoise, **Mogd.**
(fin) (avec figures).
(p. 29 à 45).
Calendrier des Magistes, **Dr Fugairon.**
(fin).
(p. 46 à 60).
L'Astronomie indienne, **Savigny.**
(suite).
(p. 60 à 79).
- PARTIE LITTÉRAIRE... *L'Écolier qui vivait d'aumônes.* **Gilbert Monach.**
(p. 80 à 82).
Sur la Mort de Gérard de Nerval (poésie.....) **Karle Gynka.**
(p. 82 à 84).

Groupe indépendant d'études ésotériques. — Ordre Martiniste. —
Eglise gnostique. — Le Nom de Philophotes. — Bibliographie. —
Livres reçus. — La Société internationale artistique. — Echos. —
Errata. — Nécrologie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

L'Initiation du 15 janvier 1895

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N. —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. —
ÉMILE MICHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
MOGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. N. — PAPUS, S. I. N. —
QUERENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I. (C. G. E.) — SELVA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BARADUC. — Le F. BERTRAND 30°. — BOJANOV. — RENÉ CAILLIÉ. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. RAYMOND. — A. DE R. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
NOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — ÉMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. —
YVAN DIETSCHINE. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. —
J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 janvier 1895

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR

D' en Kabbale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

29, Rue de Trévise, 29

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE

L'AMOUR EN ASTRAL



Composition inédite de M^e JUTTA BELL.

8^e ANNÉE

L'INITIATION

A ses Rédacteurs et à tous ses Lecteurs

1895

AVANT-PROPOS

LA HUITIÈME ANNÉE DE L'INITIATION

" LE PRIX DES LECTEURS "

Grâce à vous, mes chers lecteurs, *l'Initiation* entre dans sa huitième année d'existence sans jamais avoir subi la moindre interruption, sans avoir publié aucune annonce payée, aucun bulletin financier et sans avoir eu recours à ces combinaisons d'abonnement, expédient des journaux aux abois. Je suis fier de votre appui et j'tiens à vous en remercier de mon mieux. A cet effet, *l'Initiation* décernera à partir de cette année tous les deux mois un prix de vingt-cinq francs à l'un des rédacteurs ne faisant pas partie du comité de rédaction. Ce prix sera payable en espèces ou en livres, au choix du lauréat. Le lauréat sera choisi une fois par les lecteurs de *l'Initiation*, une fois par la direc-

tion. Nous prions nos lecteurs de commencer en nous envoyant, 14, rue de Strasbourg, sur une carte postale, le nom du candidat de leur choix, pour les articles parus en octobre, novembre et décembre 1894.

Les votes sont reçus jusqu'au 28 février. Les membres du Comité de rédaction qui sont hors concours sont MM. Mauchel, Barlet, Lejay, Sédin et Papus. Tous les autres rédacteurs ayant publié des articles dans les numéros cités peuvent être désignés.

Si le succès de *l'Initiation* se continue toujours, nous augmenterons progressivement la valeur des prix accordés à notre rédaction, ainsi que le nombre des gravures qui ornent notre publication.

LE DIRECTEUR.





La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LE PLAN ASTRAL

L'AMOUR EN ASTRAL

Nous avons déjà, dans *l'Initiation*, eu souvent l'occasion d'étudier le *plan astral* sous quelques-uns de ses aspects; aujourd'hui nous voudrions décrire de notre mieux les conditions d'existence intellectuelle dans ce monde où nous devons séjourner au lendemain de notre mort. Laissant là les souffrances de la naissance à ce plan astral que nous appelons la mort dans notre langage terrestre, telles que nous les avons étudiées dans notre travail sur *l'Etat de trouble*, nous transcrivons les impressions d'un être humain intelligent et d'une bonne spiritualité, parvenu à l'existence nouvelle dans ces conditions, inconnues pour la plupart des êtres incarnés, et nous chercherons à connaître différents modes de son activité entre autres l'évolution d'un amour dans ce nouvel état.

Pour arriver à ce but, nous aurons à résoudre en route quelques questions (que nous traiterons très superficiellement pour cette fois).

1° Une idée générale des sens que peut posséder l'être astral ;

2° Une idée générale du milieu dans lequel agit cet être ;

3° Une étude particulière du mode de son activité psychique et, par suite, de sa conception de l'amour.

..*

Lorsqu'un explorateur revient, après une dangereuse traversée, d'une contrée jusque-là inconnue, il ne manque pas de bons bourgeois, dont l'idéal fut toujours renfermé entre le coffre-fort et le ciel de lit, pour sourire d'un petit air sceptique de ce qu'ils appellent « les bonnes farces du voyageur ». Il en est souvent de même dans ces études sur l'astral. Ceux qui n'ont jamais quitté l'horizon terrestre ont peine à se figurer autre chose qu'un ciel gris sur des tas de pierres et sont portés à considérer les affirmations des « illuminés », de « ceux qui ont vu la vraie lumière », comme d'enthousiastes exagérations de voyageurs imaginatifs.

Qu'importe ! Considérez tout cela comme légende si tel est votre bon plaisir. Mon devoir est d'évoquer des idées, et je vais m'efforcer de remplir mon devoir de mon mieux. Ecoutez maintenant les premières révélations de « l'Être astral ».

.

CONSTITUTION DE L'ÊTRE ASTRAL

Depuis combien de temps étais-je mort ? Je l'ignore. La notion du temps avait à ce point changé d'aspect depuis ma transformation, qu'il m'eût été impossible de concevoir une durée d'après mes idées antérieures. J'avais vaguement souvenir d'une sorte de léthargie demi-consciente qui avait duré jusqu'au moment présent. Je me souvenais aussi du mal qu'il m'avait fallu pour m'habituer progressivement à voir, à entendre, à penser et surtout, chose étrange, à *voir penser* sans aucun des organes matériels dont l'usage m'était familier sur terre. Et je compris par quelle sagesse providentielle ces organes de matière grossière avaient disparu, car ils n'auraient pu ni contenir ni supporter la lumière intense qui s'échappait de tout mon être ; mon corps en effet était entièrement lumineux ; mais il avait conservé presque complètement la forme de mon enveloppe terrestre. Une lumière diffuse s'échappait de mon corps encore très faible d'intensité cependant ; car je naissais à peine à mon nouvel état et mes moyens d'action étaient singulièrement transformés.

La volonté, que j'avais heureusement développée de mon mieux sur terre, était le moteur véritable de mon nouvel organisme et le *désir* constituait le pivot de toutes les actions. En effet la locomotion était instantanée, et il suffisait d'avoir le désir d'aller en tel endroit de ce monde nouveau et de donner un léger coup de volonté pour être instantanément à l'endroit désiré. Cette absence de transition entre le point de

départ et le point d'arrivée est une des plus difficiles des sensations à concevoir pour un homme terrestre. En rêve, alors que, j'étais incarné, il m'était souvent arrivé de voler dans des paysages de la Terre et cette sensation de bercement dans l'air ne peut donner qu'une idée grossière du bonheur éprouvé dans ces déplacements instantanés. De même le sens du toucher était totalement aboli dans mon nouvel état; il suffisait de porter son attention sur un arbre par exemple pour en saisir les moindres détails. Si j'osais employer une image grossière je dirais que je touchais avec ma vue. La lumière et l'air étaient les seuls aliments dont eussent besoin nos organismes dans ce monde singulier; car, si j'ai dit que nous n'avions plus rien de matériel ici, j'ai légèrement exagéré. J'aurais dû dire que la matière était à tel point évoluée qu'on aurait difficilement reconnu dans l'enveloppe lumineuse qui nous constituait la boue sombre utilisée pour un pareil usage sur terre. Ainsi le sens du toucher et son annexe le sens du goût avaient disparu en même temps que la forme de notre nouveau corps avait subi une légère transformation par l'effilement du ventre qui, devenu inutile, s'était presque complètement atrophié. Parmi les sens réceptifs, la vue et l'ouïe avaient pris une singulière acuité, de même que l'odorat, dernier vestige de notre forme terrestre. Mais de nouveaux sens étaient nés. La vue en se transformant avait permis la naissance de la faculté de voir l'intimité des choses en pénétrant dans leur lumière propre; mais ce qui me ravissait et m'effrayait en même temps, c'était la faculté, si nouvelle pour moi,

d'entendre penser les autres quand ils le voulaient ; surtout les êtres astraux plus anciens que moi sur ce monde. L'intuition si obscure sur terre avait pris une telle amplitude que les sentiments en arrivaient à remplacer presque toujours les sensations dans notre vie courante. Voilà pour les organes de la sensibilité.

Si j'essaye maintenant de décrire mes organes d'action, je devrai faire de bien grands efforts pour être compris de ceux qui sont encore incarnés.

Sur terre je pouvais agir sur l'extérieur de quatre façons : par la marche (jambes), par le geste (bras), par le verbe (larynx) et par le regard (œil). De même que le toucher a disparu, la marche n'existe plus et le geste s'est singulièrement transformé. Quand je veux agir sur un point sans m'y transporter, il me suffit d'étendre les bras vers un objet, et aussitôt une traînée de lumière colorée sort de mes mains et va se mêler à la lumière de l'objet. Je reparlerai tout à l'heure de cette lumière, caractéristique des choses. Le regard est ici *moteur* et tout est mis en mouvement par le regard. Ce mouvement est entretenu, s'il en est besoin, par la lumière personnelle de l'opérateur. Mais la plus belle de mes nouvelles facultés, la faculté presque divine, c'est la puissance de transformer une idée en un être réel par la parole. J'avais souvent lu sur terre cette phrase : *le verbe est créateur*, mais ce n'est qu'ici que j'ai pu en saisir toute la portée. Si une idée que je viens de concevoir me semble belle, il me suffit de l'*évoquer* à la vie par mes paroles et aussitôt l'idée, en m'empruntant un peu de ma lumière, prend corps et m'apparaît. Cela cause

bien une légère fatigue; mais comment comparer ce travail agréable à la peine terrible qu'il faut sur terre pour forcer la matière à prendre les formes d'une idée, même aussi vulgaire que celle d'une table. C'est ici seulement que j'ai pu admirer à leur juste valeur les efforts inouïs des artistes de la terre qui viennent parmi nous chercher leurs idées, ainsi que je le dirai tout à l'heure. Mais ce qui indique que partout la sombre fatalité exerce son empire, c'est que ces formes vivantes, créées ici par chacun de nous, sont éphémères et qu'après chacune des douces léthargies, qui sont pour nous ce que le sommeil est pour vous, rien ne subsiste plus des créations de la veille. Nous sommes condamnés ici, du moins à ce qu'il me paraît, à l'éternel travail de Pénélope. Toutefois notre part de joie est assez grande pour que je ne m'arrête pas à médire de ces bienfaits. Car nous pouvons atteindre à une telle perfection dans nos créations idéales par l'emploi de la prière, que je ne puis essayer de vous en donner même une idée approximative.

Voilà, en quelques mots, le résumé de ma constitution physique; parlons un peu maintenant du milieu qui m'entoure.

LE « PAYSAGE ASTRAL »

Sur la terre tout est obscur sur un fond vaguement lumineux, et c'est en s'accrochant aux parois des corps que la lumière terrestre permet de contempler leurs couleurs ou leurs formes. Ici tout est lumineux sur fond

d'un bleu sombre, et chaque objet comme chaque être possède sa lumière propre. Aussi m'est-il presque impossible de vous donner une idée d'un paysage astral. Pardonnez-moi donc d'avance mes inévitables obscurités.

En ce moment j'aperçois à mes pieds les petites lumières faibles et aux couleurs tranchantes qui sont nos débris minéraux, nos pierres. Entre elles montent, effilées et nombreuses, les tiges illuminées de mille plantes dont les fleurs se distinguent par des couleurs aussi multiples qu'éclatantes. De temps à autre l'éclair rapide d'un insecte qui passe, trouble seul l'harmonie des tons si divers et cependant si doux. Plus un être est élevé dans la hiérarchie naturelle, plus la lumière qu'il dégage est intense, aussi le passage d'un être humain illumine-t-il toujours la nature qu'il traverse aussi vite que l'éclair, à moins que sa volonté ne le porte à ralentir sa course. Car si j'ai parlé de cette faculté que nous possédons de nous trouver sans transition à l'endroit désiré; il faut aussi que vous sachiez que nous pouvons à notre gré ralentir notre marche; mais alors nous nous déplaçons en volant, par la seule impulsion volontaire, à travers l'espace. Mais revenons à la prairie que je vous décrivais. Cette prairie est bornée par une vaste forêt dont les grandes lumières végétales s'étendent fort loin devant moi. Au-dessus de ma tête, le sombre Océan éthéré roule ses flots fluidiques, car notre monde est partout limité par cet Océan dont les courants, plus légers cependant que l'air terrestre, sont assez formidables pour entraîner dans leurs vertiges les êtres

dont l'astralité n'est pas encore complètement dégagée. C'est lui qui nous sépare du monde terrestre, et c'est entre lui et la terre que commence la région de la lumière élémentaire, celle que vous voyez, et dans laquelle baignent les êtres les plus inférieurs de notre monde, les larves multiples et polymorphes, chargées de dissoudre toutes les traces de matière terrestre dont le moindre reste rendrait ici l'existence impossible. Ce sont ces courants terribles qui s'opposent d'une si grande façon aux efforts que nous pouvons faire pour communiquer avec certaines d'entre les âmes encore incarnées sur terre. C'est par suite d'un désir d'une intensité peu commune et parce que j'ai été appelé au même instant par ta prière que j'ai pu, ô mon cher enfant, pénétrer jusqu'à ton entendement mais le courant astral devient trop violent et je suis obligé de disparaître. — Prie. — Espère et je reviendrai.

.

Plus d'une année après nous eûmes la joie grande de reprendre les chères études interrompues et voici les résultats de nos nouvelles recherches.

.

L'AMOUR ASTRAL

« Enfant du rêve, je te retrouve enfin et je me hâte de te décrire de mon mieux mes nouvelles impressions. Quelle transformation s'est opérée en mon être ! Quand autrefois j'eus le bonheur de communiquer avec une âme incarnée, il me fallut d'abord perdre

dans le tourbillon astral les parcelles de matière qui s'étaient attachées inévitablement à moi. De là une souffrance que je subis courageusement, comme je subirai celle que nécessitera ma nouvelle conversation ; car le sacrifice est la loi divine dans tous les mondes et l'amour m'a appris à rechercher le sacrifice.

J'ai aimé, et l'âme sœur qui s'est dévouée pour moi m'a permis de saisir de nouveaux et de grands mystères que je m'efforcerai de révéler. Mon évolution était lente et ma lumière était toujours peu intense quand je vis apparaître devant moi un être dont la clarté rayonnante et pure me combla de crainte et d'admiration. Un sentiment inconnu s'éveille alors en moi, et je projette vers cet être un rayon tout chargé d'ardents désirs ; mais mes efforts sont vains, et une volonté très douce mais plus forte que la mienne s'oppose à mon action. Puis subitement la vision merveilleuse disparaît et j'entends : « Sache mériter l'amour de l'âme sœur. »

L'amour, idée nouvelle pour moi dans ce monde, pourrais-je jamais le mériter ? Et dans l'impossibilité de revoir l'être étrange dont la volonté douce paralysait tous mes efforts, j'évoque à la lumière l'image de mon désir et de ma douleur. Et devant moi tourbillonne une portion de ma lumière, et cette lumière prend forme, et je vois naître une création merveilleuse, que je contemple avec admiration :

« O mon idée, ô mon enfant, quelle puissance est la mienne qui me permet de te créer si belle. Mais le sombre Destin va trancher le fil de tes jours dès ce soir et jamais peut-être l'amour ne viendra plus me

permettre de te concevoir aussi radieusement éclatante, ô mon idée, ô toi l'enfant du plus beau de mes rêves. Va-t'en vers ELLE, cherche sa lumière et porte lui toutes mes souffrances et tous mes espoirs. »

Mon idée vivante disparaît aussitôt, et je pense à celle qui doit, si j'en suis digne, me révéler les mystères de l'amour divinisé. Une harmonie très douce monte vers moi, voici SA lumière à ELLE enveloppant de ses feux éclatants ma créature qui s'avance vers moi. Puis SA voix : « Que ma lumière se fonde en la tienne pour immortaliser ta belle idée, ô mon amour, ô pauvre être abandonné. » Elle apparaît et la Nature s'illumine des éclairs de notre joie !

Alors j'ai su que l'amour d'une femme rend immortelles les idées vivantes créées par nos désirs et nos volontés.

Et quand, dans un éclair de foi, une âme de la terre, artiste, savant ou poète aimante de ses désirs notre monde, quand passant à travers les tourbillons de l'Océan astral, son appel et sa prière montent jusqu'à nous, c'est une *idée vivante* fille de notre amour qui va illuminer le génie de l'homme terrestre et qui devient l'IDÉAL qu'il doit réaliser sur la terre ennemie et perfide.

Tel est le grand mystère de la naissance de votre génie par notre amour. Révèle, enfant de notre rêve, mes paroles à tes frères ; prie, travaille, espère et bientôt je reviendrai, car maintenant je vais m'épurer par la souffrance. Adieu.

.....
 Telles sont les paroles de l'Être astral. Histoire

ou légende, réalité ou rêve, je les dédie aux artistes
et à ceux qui savent.

PAPUS.

LES MYSTÈRES D'ELEUSIS

§ I. — EXOTÉRISME.

Selon la grande majorité des historiens, les mystères de Cérès étaient une dérivation ou une copie des mystères d'Isis, comme les mystères de Bacchus rappelaient ceux d'Osiris.

Saint Epiphane en fait remonter l'institution jusqu'au règne d'Erechtée (xx^e siècle av. J.-C.) ; d'après Hérodote, ce furent Danaüs et ses filles qui apportèrent d'Égypte les Thesmophories (1520-1580, av. J.-C.). Enfin la chronique de Paros fixe au commencement du xv^e siècle l'institution définitive des Eleusines. Ils se perpétuèrent, en s'altérant, jusqu'au 11^e siècle après Jésus-Christ.

On distinguait les petits mystères et les grands mystères. Les premiers se célébraient sur les bords de l'Ilissus ; les autres, dans un temple bâti vers le règne de Pandion II et détruit par Alaric, en 396. Il était de fort grandes dimensions ; le sanctuaire à lui seul pouvait contenir autant de monde qu'un théâtre ; il comportait beaucoup d'ouvrages accessoires : cryptes, galeries, souterrains, pièces d'eau, etc.



ORGANISATION SACERDOTALE. — Les mystères d'Eleusis avaient de fort bonne heure revêtu un caractère local, non seulement politique, mais aussi scientifique et religieux, comme nous le verrons plus tard en examinant leurs symboles. On exigeait du néophyte, pour être admis à l'initiation, la qualité de citoyen d'Athènes, une pureté parfaite de corps, de cœur et d'esprit ; il fallait que sa vie ait été heureuse et juste.

Les magiciens étaient exclus de l'initiation, et les criminels devaient être purifiés par le sang d'un jeune porc.

Tous les Athéniens étaient tenus de se faire initier avant la mort. Parmi les enfants qu'on initiait, un seul pouvait être reçu aux dernières révélations. Il était appelé l'*enfant du sanctuaire*,

Il existait des pénalités sévères contre les profanateurs, comme en témoigne l'histoire d'Alcibiade.

La police générale des Eleusinies était placée sous la direction de l'*Archonte-Roi*, aidé par quatre administrateurs ou *epimélètes*.

Le personnel sacerdotal se divisait en trois grandes classes :

- 1° Les prêtresses ;
- 2° Les prêtres supérieurs ;
- 3° Les ministres inférieurs.

A. Au premier rang, il faut nommer l'*Hiérophantide*, prêtresse de Cérès Chthonienne (du centre de la

terre); on l'appelait aussi *Prophantide*, simplement la Prêtresse; il lui était permis de se marier.

b. Il y avait quatre prêtres supérieurs :

1° *L'Hiérophante* : d'un âge avancé, d'un aspect vénérable, il devait mener une vie chaste et vertueuse; il appartenait à la branche aînée des Eumolpides.

2° Le *Dadouque* : sa fonction était de porter les flambeaux. Il pouvait se marier (1).

3° *L'Hiérocéryx* était le héraut sacré; il écartait les profanes, accompagnait les lampadophores, aidait la femme de l'archonte-roi.

4° *L'Epibome* ou assistant de l'autel réglait les détails du sacrifice.

Les trois premiers de ces sacerdotés devaient appartenir aux familles, primitivement unies des Eumolpides et des Ceryces (2).

c. Parmi les ministres inférieurs, on peut citer :

L'Iacchagogue, qui conduisait les mythes à la procession d'Iacchus.

L'Hydrane, qui purifiait les récipiendaires.

Le *Daïrite*, ministre de Proserpine.

Le *Courotrophe*, ministre de Cérés, des chanteurs, tous de la famille des Lycomèdes.

Les *Spondophores*, chargés des libations.

Les *Pyrophores*, chargés du feu, et les *Panages*, tous attachés au culte mystique de Cérés.

(1) Ces deux exemples sont une preuve de ce que dit Papus (*Magie pratique*) sur la continence considérée comme moyen périodique d'entraînement total de l'être humain.

(2) Ce furent ces familles qui instituèrent les mystères.

Terminons cette liste en citant :

Le *Licnophore*, qui portait le van mystique, l'*Hieraule*, ou joueur de flûte ;

Les *Neocores* : décorateurs des autels extérieurs et enfin les *Exegètes*.

Particularité remarquable, tous ces prêtres étaient vêtus de robes de pourpre, le front couronné de myrte et ceint de bandelettes de lin. On sait quelle était la signification du rouge dans l'ancienne symbolique.

Ils étaient en outre *hieronymes*, c'est-à-dire qu'ils perdaient leur nom civil pour revêtir celui de leur fonction au moins pendant le temps qu'ils l'exerçaient.

GENÈSE DES MYSTÈRES. — La première condition nécessaire à l'essai d'interprétation que nous allons tenter est de rechercher le principe des mystères grecs. Pour cela, nous ferons appel aux théories de Fabre d'Olivet.

Ce furent les Phéniciens qui colonisèrent la Grèce, et la peuplèrent en même temps que les rivages plus éloignés de la Méditerranée. Ils imposèrent au pays conquis une nomenclature géographique de leur choix ; et ces noms, ils ne purent les tirer que du fonds presque inépuisable de leurs légendes hiératiques ; car, à cette époque reculée (30 siècles av. J.-C.), la vie sociale s'alimentait entièrement aux sources sacrées des temples.

Or l'étude du culte des peuples de l'Asie-Mineure montre qu'ils avaient perdu, au point de vue théologique, la notion occulte de l'Unité insondable de Dieu, dont ils n'adoraient plus que les manifestations

(nature naturante et naturée). L'ancienne symbolique nous permet d'affirmer que ces peuples, dont l'emblème était la colombe rouge, le ♃ zodiacal, la truie (d'Ilion), avaient cru à la préexcellence du principe femelle sur le principe mâle. Ainsi donc, les enseignements que leurs colonies emportèrent dans l'Hellade furent *ioniens* d'essence et de forme (1).

Essayons maintenant de retrouver les traditions importées des côtes de l'Asie sur celles d'Europe, dans la langue et les légendes des colonies, des Hellènes en particulier.

D'après les anciens historiens, les divinités si diverses de la Grèce furent l'œuvre primitive d'*Olen* ; or ce nom, ramené à sa racine primitive, signifie : l'*Etre universel*. Deux principaux cultes s'opposèrent tout d'abord : celui des Thraces, dont le souverain pontife résidait sur le Caucase (*Kau-kajon, Gog-hayoun*), et celui des Grecs proprement dits, dont le temple était à Delphes, et le lieu sacré le mont Parnasse.

Ce dernier était rendu à Apollon et à Diane, c'est-à-dire au Soleil et à la Lune ; le premier s'adressait à Bacchus ou Dionysos et à Cérès ou Deméter.

Or, si le mot *Thrace* signifie en effet l'espace éthéré (ת-רקיע), comme le pense Fabre d'Olivet, nous pouvons conclure que la doctrine des mystères éleusiens avait une origine céleste ; tandis que celle de Delphes, enseignée, dit la tradition, par la Terre et

(1) Après d'Olivet je ferai remarquer les concordances étymologiques : *Hellas-Helen*, la Lune ; *Javan*, la Grèce ; *Ionie*, ירך (la faculté plastique universelle, ♀ cosmique).

sa fille Themis, n'était qu'une sorte de panthéisme naturaliste.

Si de ces conjectures, on rapproche cette remarque qu'Orphée, Thrace de naissance, avait puisé la sagesse aux cryptes mystérieuses des temples d'Egypte, on peut croire qu'il fut le réformateur providentiel ramenant à leur pureté primitive le culte et la science hellènes, que les tendances naturalistes de la race avaient profondément modifiés.

Enfin rappelons les détails suivants. A Eleusis, la prêtresse avait le pas sur l'Hiérophante, les vêtements sacerdotaux étaient tous de pourpre, l'animal symbolique, dont on multipliait l'offrande, était le porc, etc.

Tout cela prouve qu'Eleusis était un collège d'initiation embrassant seulement les deux premiers des quatre ordres de la science antique (1).

Vers les solitudes abruptes du Caucase, se trouvait le centre spirituel où étaient révélés les suprêmes arcanes de l'Astrologie, de la Théogonie et de la Théurgie.

(1) Voici quels étaient ces quatre ordres, en commençant par le plus inférieur :

⌈ Sciences naturelles et physiques, jusques et y compris la connaissance de l'âme de la Terre. Art : L'Alchimie. Enseigné dans les petits mystères d'Egypte.

⌋ Les sciences androgoniques ; Art : la Psychurgie. Dans les mystères d'Horus, d'Hermès, de Mithras, de Bacchus, etc.

⌈ Les sciences cosmogoniques : l'Univers. Art : l'Astrologie. Mystères d'Osiris.

⌋ Les sciences théogoniques. Art : la Théurgie. Union de l'Âme et de l'Esprit. Dernières révélations occultes.

(Cf. *Mission des Juifs.*)

*
**

LES PETITS MYSTÈRES. — Nous allons décrire rapidement la série des cérémonies symboliques que l'on célébrait à Eleusis, en donnant leur signification andrologique.

Les petits mystères se célébraient six mois avant les grands ; mais leur époque précise n'a jamais pu être retrouvée par les savants, parce qu'elle était déterminée non par le calendrier ordinaire, mais au moyen des correspondances mystiques du Zodiaque. Nous avons de fortes présomptions pour croire que les petits mystères se célébraient sous le Cancer, et les grands sous le Capricorne.

Avant tout, chaque initié était tenu de faire à la déesse le sacrifice propitiatoire d'un jeune porc qu'il avait lavé auparavant dans la mer.

Il ne nous reste, sur les cérémonies des petits mystères, aucun renseignement précis ; nous savons qu'ils se célébraient sur les bords de l'Ilissus, qu'on s'y préparait par des ablutions, qu'on faisait jurer le secret aux néophytes, et, après d'autres prières dites en se tenant sur les peaux des victimes immolées à Jupiter Ctésius, ces derniers recevaient le titre de *mystes*.

Il est probable qu'on y enseignait l'évolution de la nature physique, mais on ne peut rien avancer de certain à ce sujet.

LES GRANDS MYSTÈRES. — Un stage d'un an au moins était indispensable avant d'être admis à la grande initiation ; nous avons vu précédemment les conditions nécessaires pour y être admis.

La tradition affirme que les rites en furent fixés par Orphée, Musée et les Eumolpides (1), et les écrivains anciens assurent leur identité avec ceux des mystères d'Isis. Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des degrés d'initiation ; on en a compté 2, 3, 4, 5 et 7. Ceci est d'ailleurs peu important ; ce qui l'est plus c'est le symbolisme des cérémonies accomplies pendant cette neuvaine mystérieuse. Nous allons essayer d'en esquisser un aspect.

§ II. — L'ESOTÉRISME (1).

D'après les néo-platoniciens, voici l'interprétation que l'on peut donner du mythe de l'enlèvement de Proserpine. Cérès (Rac. phénicienne : שרר ou הר, *la prééminente, la reine*) est le symbole de la partie intuitive de l'homme, ce que nous appelons actuellement l'esprit ; elle est sœur de Jupiter (le Destin) ; ce qui signifie que l'Homme et le Destin sont des puissances égales.

Comme femme de Jupiter, Cérès devient la mère de Proserpine ou Persephone (Rac. phénicienne: פר, un fruit ; ספ, ce qui est final, le comble, le faite ; און, l'être en général). Interpétant ce mythe au point de vue androgonique, nous voyons que l'Esprit immortel de l'homme, lorsqu'il se laisse opprimer par la puis-

(1) D'Ollivet. *Essence et forme de la poésie.*

(1) Bibliographie : Taylor, *Eleusimian Bacchicand mysteries. Art magic.* — Minutius Félix, Claudien, Philon, Porphyre, etc.

sance implacable du Destin, génère cette créature (*Coré*) ce « germe caché dans le sein de la terre » (selon le symbolisme de Porphyre), qui sera entraînée dans les tourbillons du Temps et les abîmes de l'Es-space, jusqu'au plus profond des Enfers, avant de pouvoir remonter à sa source divine.

Partant de ces données primordiales, nous allons exposer l'histoire des malheurs de Cérès en même temps que nous dévoilerons un de ses sens ésotériques, l'intermédiaire.

Le tableau suivant est un essai d'interprétation des personnages de ce drame; il est à remarquer qu'on ne trouve, dans les écrivains antiques, sauf dans Plutarque, d'allusions qu'au sens terrestre de ces symboles.

PERSONNAGES	SENS GÉOGONIQUE	SENS ANDROGONIQUE	SENS COSMOGONIQUE
Cérès.	Demeter. La Terre-Mère	L'Esprit de l'homme (immortel, conscient).	La Nature naturante
Proserpiné.	Le germe ca- ché dans le sein de la Terre.	L'âme de l'homme.	La Nature naturée
Pluton.	Les Enfers	Le Corps Le Moi	La force compressive

Abordons le récit des malheurs de Cérès :

Craignant que des violences ne fussent faites à Proserpine, à cause de son admirable beauté, elle envoie cette dernière en Sicile et lui assigne pour demeure un palais bâti par les Cyclopes. Cérès se retire dans le temple de Cybèle, mère des Dieux.

Ainsi la première cause de l'involution de l'âme réside dans l'abandon qu'elle fait d'une vie purement spirituelle; de là elle passe dans la demeure des *Cyclopes* c'est-à-dire des êtres enterrés, ensevelis, réfléchis sur eux-mêmes.

(Rac : שׁוּן enterrer, ensevelir ; לֵב retour sur soi, réaction, réfraction). A peine séparée de sa mère, l'âme se reposant sur soi-même commence donc déjà à acquérir la conscience.

Le nom de *Cybèle* ramené aux rac. primitives (א-ל-שׁב) doit désigner la personnification et la déification de la « réintégration » mystique (1).

Jupiter ordonne à Vénus de se rendre auprès de Proserpine, et de la tirer de sa retraite; Pluton doit l'aider dans cette entreprise, et, pour enlever de l'esprit de la jeune déesse toute idée de défiance, Vé-

Le Destin développe dans l'Âme à peine éveillée à la Conscience les premiers ferments du Désir, qui travaille silencieusement et sans relâche à précipiter la « Vierge » dans le torrent fatidique de l'Involu-

(1) Tout être créé, ayant achevé son Involution, devient un Dieu un idéal pour ceux qui lui sont inférieurs, à un point quel conque de sa réintégration.

nus se fait accompagner par Diane et Pallas.

Les trois déesses trouvent Proserpine occupée à broder, pour sa mère, la représentation du chaos et les tableaux de la formation du monde.

Oubliant les ordres de sa mère et selon les perfides conseils de Vénus, Proserpine sort de sa retraite et se mêle aux jeux d'une troupe de nymphes qui cueillent des fleurs dans les vertes prairies.

Pluton survient tout à coup, surprend Proserpine près d'un figuier sauvage, et l'enlève malgré la résistance de Minerve et de Diane. Jupiter empêche les deux dernières déesses de porter un secours efficace à la jeune vierge, qui est

tion; le Désir s'insinue jusque dans la faculté rationnelle (Minerve) et dans la vertu végétative (Diane) de l'âme.

L'âme est peu à peu éblouie et fascinée par le spectacle illusoire de la beauté des formes, de la Maya céleste, dont elle développe peu à peu les multiples procès.

L'âme a fait le pas décisif qui l'amène dans le monde de la génération; elle n'en aperçoit encore que les formes les plus hautes (les nymphes et les fleurs); elle se met à les aimer.

Pluton, symbole de la force enveloppante et obscurante de la matière (1), parvient à se rendre maître de l'Âme malgré une dernière résistance de celle-ci et de ses facultés. L'âme est donc pénétrée par la matière, et ses lumineuses

(1) *Pluton* : la racine centrale de ce mot est לָטַם ou לָטַח, toute réclusion, tout enveloppement, ce qui cache en agglutinant; la signification en est étendue par l'affixe נִיחַ et précisée par l'article emphatique הַ.

emportée dans les Enfers, et y devient l'épouse de Pluton.

La Nuit veille près de la couche nuptiale.

radiations seront désormais occultées, jusqu'à ce qu'elle se débarrasse de ses entraves.

Mentionnons dans cet épisode les deux symbolismes du figuier sauvage, et du mariage (comme moyen de la chute).

Sous la figure d'une vieille femme (symbole du long espace de temps nécessaire à l'involution de l'âme) Cérès ceinturée d'un serpent, et portant une torche à chaque main, parcourt divers pays, la nuit, sur un char traîné par des dragons.

L'Esprit cherche alors à recouvrer sa suprématie sur l'âme, en déployant ses activités dans l'espace (les pays parcourus par Cérès) et dans le Temps (les Dragons); il se guide sur la loi du Binaire (les deux torches) qu'il harmonise au moyen de sa propre initiative.

Cérès, exténuée, s'assied au bord d'un puits et y pleure accablée de douleur.

Les cris et les pleurs de la déesse symbolisent les opérations providentielles de l'intelligence sur une nature mortelle et les douleurs qui en résultent.

Ici le récit des aventures de la déesse offre dans chaque historien des différences notables⁽¹⁾. En voici

Ces opérations consistent à purifier par le feu les productions les plus hautes de la terre stréité.

(1) Cf. Apollodore, le pseudo-Homère, saint Clément et Arnobe.

le résumé. Cérès arrive chez un roi dont elle soigne le fils, pour le rendre immortel; elle le laisse tomber dans le feu par inadvertance, et les cris des parents du nourrisson, empêchent qu'il ne puisse atteindre cette immortalité. La même aventure arrive à Isis, chez le roi de Byblos.

L'immortalité n'est acquise à ces dernières que lorsqu'elles ont rompu toutes leurs attaches avec le monde inférieur.

Nous avons tenté d'exposer le symbolisme du mythe de Cérès; essayons, d'après les trop rares indications que l'on peut recueillir aujourd'hui, de restituer comment il était réparti dans le Novenaire sacré de l'*Initiation*.

D'après Hesychius, on appelait le premier jour des mystères *Argumos* (assemblée); il s'écoulait en purifications, libations, sacrifices propitiatoires, etc.

Le second jour avait lieu la course nocturne des initiés jusqu'au bord de la mer, dans laquelle Hiérophante les invitait à se plonger. Quand l'âme tombe des profondeurs célestes du Zodiaque dans l'orbe de Saturne, elle s'enfonce pour la première fois dans la matière, dont le symbole est l'eau.

On peut supposer avec juste raison, bien qu'il ne nous reste aucun document précis à ce sujet, que les jours suivants retraçaient la chute de l'âme dans les autres orbes planétaires.

Voici les rites principaux qui se célébraient pendant les troisième, quatrième et cinquième jours.

Selon Clément d'Alexandrie, on faisait prononcer aux néophytes la déclaration suivante : j'ai jeûné, j'ai bu le cycéon ; j'ai retiré ce qui est dans le ciste et l'ai placé dans le calathus, puis j'ai pris ce qui est dans le calathus et l'ai mis dans le ciste. Le calathus contenait des gâteaux, des feuilles de lierre, des fêrues, de la moelle d'arbres, la figure d'un dragon consacré à Bacchus et des fruits, parmi lesquels des grenades qu'il était interdit aux initiés de manger ; cette corbeille symbolisait, on le voit, les productions de la vie matérielle.

Le ciste au contraire, selon l'hymne de Callimaque, contenait les figures d'un serpent, d'un œuf et d'un phallus d'or, symboles de la vie, des germes et des forces immatérielles.

Accomplir le rite précité, c'était donc reconnaître ésotériquement que l'âme est descendue d'une condition de vie supra-matérielle, condition qu'elle peut atteindre de nouveau en vivant selon les lois de l'Esprit.

Des danses symboliques, des sacrifices amenaient le néophyte jusqu'au sixième jour de son initiation. Il paraît que c'est alors qu'on célébrait la grande cérémonie de l'époptée (1).

Les initiés formaient une procession dite d'Iacchus (2), dans laquelle le van, le calathus, le rhombe et le ciste étaient promenés solennellement ; ensuite

(1) D'ap. les *Recherches* de Sainte-Croix.

(2) Iacchus, l'astre qui éclaire les mystères nocturnes (Aris-tophane).

ils étaient éclairés par la *photagogie* (apparition de la lumière), qui leur procurait l'*autopsie* (contemplation) de l'*épiphanie* ou présence des Dieux.

L'étude du nom d'*Iacchus* va probablement nous indiquer la signification de ces rites. Ce dieu, qu'il ne faut pas confondre avec Bacchus, était le fils de Cérès et de Jupiter, le génie des mystères (*Strabon, Saint-Clément*). Son nom se compose de celui de la force ignée (*koush, כוש*) concrétée par la syllabe *Iac* (*יכ*); c'est le feu de la volonté, la *krija sakti* des Indous, par qui s'ouvrent les yeux spirituels, et dont les flèches atteignent « la citadelle ignée ».

Dans la pure atmosphère de l'enceinte sacrée, constamment éthérisée par le séjour d'adeptes puissants, l'âme du myste voyait se déchirer peu à peu le voile qui lui cachait les mystères de la seconde mort (1); C'est alors seulement qu'il avait droit au titre de voyant ou d'épopte. Le septième jour tout entier se passait dans cette contemplation. Le huitième jour, une nouvelle illumination était accordée au candidat; il apprenait comment l'âme tombait dans l'orbe lunaire pour quitter définitivement sa patrie céleste. Le neuvième jour, on rappelait l'incarnation de l'âme, son union à un corps matériel. Les initiés faisaient des libations au moyen de deux vases de terre placés l'un à l'orient l'autre à l'occident de l'autel. Selon Proclus, le premier de forme oblongue était consacré à la terre; ce rite signifiait la chute de l'âme d'une

(1) Voyez dans Plutarque le parallèle entre la mort et l'initiation.

forme céleste, sphérique, à une forme terrestre, conique.

Les initiés sortaient de l'enceinte d'Eleusis par le temple d'Iacchus situé au N.-O. L'hierophante les congédiait par ces trois mots mystérieux qui ont dérivé de tous temps la curiosité des érudits.

Kanx om Pax

M. de Sainte-Croix et après lui Saint-Yves d'Alveydre les croient dérivés des mots sanscrits :

Kanscha, qui signifie l'objet des plus ardents désirs;

Aum, le nom mystérieux de l'Atma.

Pakscha, qui veut dire échange, rangée, plan, fortune, devoir.

Nous laissons à ceux de nos lecteurs qui auront pénétré assez profondément le génie de la langue sacrée de l'Inde, le plaisir de trouver le véritable sens de ces trois mots.

Nous n'avons exposé qu'un des trois sens de l'initiation éleusienne : celui de l'involution de l'âme. Les rites précédemment décrits peuvent s'appliquer à l'évolution de l'âme, c'est-à-dire à la description des phases successives de son illumination. Enfin une troisième interprétation peut en être donnée si on applique ces symboles à la vie de la Nature.

SÉDIR.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ESPRIT DES RACES JAUNES

LES SEPT ÉLÉMENTS DE L'HOMME

ET LA PATHOGÉNIE CHINOISE

L'ivresse physique peut être résumée en l'ivresse du vin, ou de tout alcool. L'ivresse intellectuelle peut se résumer en celle de l'opium (mais non pas en celle de la morphine ou autres stupéfiants, dont les effets ne sont pas du tout analogues, car ils agissent d'abord sur les inférieurs, ensuite seulement sur les supérieurs).

Les schémas des ivresses sont surrogants, c'est-à-dire que l'effet de la Vie Normale n'est pas arrêté par eux, mais qu'il faut, pour avoir la véritable vie du composé humain sous les influences en question, superposer les schémas des Ivresses sur le schéma de la Vie, sans faire influencer les graphiques des unes sur le graphique de l'autre. C'est ainsi que, dans l'existence, l'influence des Ivresses vient se superposer

momentanément aux influences vitales des organes.

Dans le cas des ivresses physiques, le symptôme est un accroissement de chaleur dans le sang, et de vitesse dans sa circulation. C'est en effet dans l'élément *Mau* que l'ivresse alcoolique a son ingressus d'influence. Le calorique et le mouvement, introduits dans l'alcool par l'organisme, se portent immédiatement sur le nodus physique, qu'ils accélèrent, et dont ils augmentent l'amplitude. Dans ces conditions, le *Khiphoi* ne suffit plus, avec sa valeur ordinaire, à régler le nodus ; et, pour éviter tout trouble direct, il fait appel à une quantité de *Khi*, correspondant à la quantité d'influence extérieure introduite ; cette quantité de *Khi* vient à son secours, et détermine une marche superficielle normale des inférieurs, mais avec un exhaussement de température, dû à l'accroissement quantitatif du tourbillon. Cet exhaussement et cette accélération déterminent la cirrhose. — Or le *Thânkhi* voit sa composition s'altérer, et le *Thân* devenir, à l'inverse de la Norme, l'élément dominant ; la quantité de *Thân*, correspondant à la quantité de *Khi*, qui a quitté le *Thânkhi*, se trouve libre et s'égare en *Tinh*, où elle cause le dommage accoutumé ; c'est le délire et l'agriothymie des Ivresses. Si l'influence extérieure augmente encore, la température du tourbillon sanguin augmente aussi, et, de même, la quantité de *Thân* libéré ; au delà d'une limite, que la thérapeutique arrive facilement à déterminer, l'état de *Ivremort* paraît, avec, dans le nodus sanguin exacerbé outre mesure, l'attaque nerveuse et la dégénérescence

du cœur, et, dans le nodus intellectuel, privé d'un élément, l'acatalepsie, le délirium tremens, le coma. Pour une raison d'analogie matérielle, un brusque changement de température extérieure, comme le passage subit à un air vif, est préjudiciable à l'organisme en état d'ivresse physique, et mène à la congestion possible.

L'ivresse intellectuelle a son symptôme dans une légèreté singulière apparente des éléments inférieurs, où fourmille une acrodynie douce et passagère. Elle frappe sur le *Thân*, exacerbe les facultés du *Thân-Khi*, excite son activité; le premier effet est de chasser toute lourdeur d'esprit et tout sommeil, d'éclairer l'intelligence, d'élucider les idées, de rappeler le passé, d'augmenter la mémoire. Mais, pour être maintenu dans ses limites coutumières, le *Thân* en cet état exige une plus grande quantité de *Khi*; et le *Khi*, avec une intuition instinctive que sa présence est nécessaire, est attiré sympathiquement vers le *Thân*; il y a donc diminution du *Khiphoi*, et, par suite, ralentissement et refroidissement du nodus sanguin, qui se manifeste immédiatement (dans les pays chauds surtout) par l'adiaphorèse. Si l'influence augmente encore, la clarté du *Tinh* impondérée peut aller jusqu'à l'hallucination (extase, dédoublement, bilocation, et tous autres phénomènes psychiques). Par analogie réflexe, l'achromasie survient, l'anémie s'empare du corps, qui se dessèche, se cachectise, et peut descendre jusqu'à la misère physiologique tabide la plus irrémédiable.

On voit déjà ici (cette observation rigoureuse

amène déjà une conséquence pratique) ce qu'on verra dans l'étude des toxiques lents de l'Orient, à savoir : que nul n'a menti en déclarant l'opium le Népenthès Universel, et que toutes les guérisons, tous les soulagements, et aussi tous les éclaircissements intellectuels peuvent être procurés par un usage de la drogue adéquat au résultat cherché, mais d'un dosage scrupuleux, et d'une utilisation peu fréquente. Et il est vrai également que l'abus, ou même l'excès passager, peut amener des désordres graves. Il en faut donc toujours user avec sagesse et discernement, au cas opportun. Mais il est à remarquer, dès maintenant, que l'ivresse (ou mieux l'exacerbation) de l'opium ne peut en rien être comparée aux ivresses de l'alcool, pas plus qu'un intellectuel à un animal, puisque la première satisfait aux curiosités de l'esprit, tandis que l'autre assouvit les appétits désordonnés de la brute.

On remarquera en outre que l'usage de l'alcool à dose enivrante est pernicieuse tout autant que l'abus, auquel il conduit fatalement ; tandis que l'usage de l'excitation par l'opium est salutaire parfois, inoffensif toujours, à la condition que (et cela ne demande pas un bien grand effort de volonté) cette excitation soit maintenue toujours en dedans des mêmes limites.

L'effet de l'abus de l'alcool est la congestion sanguine, le délire nerveux et l'anémie cérébrale : l'effet de l'abus de l'opium est la cachexie corporelle, l'allo-tropisme nerveux, l'hallucination mentale. On le verra facilement d'ailleurs en comparant leurs schémas au double schéma des folies.

*
**

La pathogénie orientale entre hardiment dans le domaine des maladies mentales (intellectuelles) et des maladies nerveuses (psychiques). A ces deux classes d'affections elle applique rigoureusement sa méthode déductive de diagnostic diacritique et de traitement. Je ne prétends pas qu'elle réussisse en tout et toujours; cependant nous verrons, dans les applications pathologiques, que, sous certaines conditions, les *Tong-Sang* orientaux guérissent radicalement l'épilepsie. Il en est de même aux Indes Septentrionales, en Birmanie, au Thibet. Je ne crois pas m'aventurer en déclarant véridique l'hypothèse qui peut conduire à un résultat pratique aussi extraordinaire.

Dans les vésanies, le mal (nous n'avons pas à nous occuper ici des symptômes, puisque le mal est psychique, et que le symptôme ne peut être que physique ou intellectuel), vient directement sur le *Thân*, pour en diminuer la valeur, et pour en arrêter, en son milieu, la marche normale.

C'est ici le cas de noter combien importante est la question de l'entrée morbide, et quelle différence on constate, suivant sa nature, dans les résultats immédiats (comparer, en effet, les maladies qui frappent en premier, soit le *Thân*, pour le diminuer ou l'augmenter, soit le moteur du *Thân*, pour augmenter ou diminuer ses fonctions ou ses modalités, ou son attraction vers le *Khi*, de telle sorte que les premières maladies affectent sa nature même, tandis

2

que les autres n'affectent que ses manifestations).

La conséquence première de cette diminution d'efficacité du *Thân* est une anémie cérébrale (se localisant dans les troubles de la vision, et plus tard dans ceux de la moelle épinière). La seconde conséquence est celle-ci : le *Thân*, ayant perdu la force nécessaire pour se mouvoir en *Tinh*, n'a rien perdu toutefois de lui-même, et le *Thânkhi* subsiste, psychologiquement intact. Il faut donc qu'il se meuve, et il ne se meut plus suivant sa direction normale ; donc il s'éloigne de *Tinh*, et peut aller jusqu'à sortir du composé humain.

C'est d'abord la simplicité, puis les hésitations de langage, puis la perte de l'Association des idées, enfin l'oubli même de l'idée (plutôt que la perte intrinsèque de l'idée), c'est-à-dire l'idiotisme, et la parole, devenue inutile, parce qu'elle n'a plus rien à exprimer, transmutée en cris d'animaux. On remarquera enfin que le nodus sanguin conserve sa vigueur et son mécanisme intacts ; et, en effet, la santé du corps est rarement altérée chez les idiots, et seulement par effet réflexe. Voilà ce qu'indique le schéma de la « folie calme et inerte » : n'est-il pas concordant avec les observations des aliénistes et des directeurs médicaux des maisons de santé ?

Dans la folie furieuse, l'entrée morbide se fait aussi sur le *Thân*, psychologiquement. Mais, au lieu d'aller à l'inverse du mouvement imprimé par le *Thanhóa*, le mal vient dans le même sens, et accélère ledit mouvement hors de toute proportion, en exaspérant le *Thân*-hors de ses limites.

La première conséquence est que le *Khi*, soulevé par une force anormale, forme un nodus de *Thânkhi*, en plus de celui de la localisation ; il se porte du cœur au cerveau, et la folie apparaît. Si la cause morbide continue, le *Thân* vient encore en excédant de valeur, et, libéré du *Khi*, déjà occupé tout entier, cause les plus grands ravages ; ce sont les accès de délire furieux, de folie sauvage, où tout l'organisme est secoué, et où l'on est obligé de défendre le fou contre lui-même par des moyens coercitifs. Enfin, lorsque cet effroyable état dure longtemps, le *Khiphoi*, ébranlé par ces commotions, abandonne le nodus sanguin, pour venir, — inutilement d'ailleurs la plupart du temps — tenter de rétablir l'équilibre psychique rompu. C'est à cette période que l'on remarque l'alanguissement morbide des fous et leur anémie générale.

On voit, au schéma, que la folie furieuse est corporellement plus dangereuse que l'idiotisme, et que, sans compter l'hémorragie cérébrale toujours possible au cours des accès, elle offre de nombreuses chances de mort. Mais elle offre une chance de guérison, que la folie calme n'offre en aucun cas.

En effet, toute diminution psychique agissant d'abord sur l'intellectuel, les moyens — non pas de parer préventivement au mal possible — mais de remédier au mal accompli, ne sont pas au pouvoir de l'homme : il n'existe pas, il ne peut pas exister de remède matériel agissant sur l'intellectuel lorsque le médiateur *Thânkhi* a quitté sa localisation et s'est, par suite, soustrait à toute tentative. Il y a là une différence de *nature* entre le but et les moyens,

qui fait que le but ne peut être atteint, et que, si un malheureux atteint d'idiotisme guérit, c'est — suivant la terminologie coutumière — un pur effet du hasard, ou une manifestation spéciale de l'Au-Dessus.

Dans la folie furieuse, au contraire, s'il n'est pas possible, dans les circonstances de la vie ordinaire, d'agir sur le *Thân* explétif, du moins il est possible, en usant presque de violence matérielle, d'agir sur le *Khi*, de manière à le rendre aussi démonstratif, aussi agile, que le *Thân* exacerbé, à la rapidité duquel il ne correspondait plus. Ce traitement, qui porte tout entier sur le *Thânkhi*, ne peut se faire qu'en transportant le *Khi* tout entier au plan du *Thân*, c'est-à-dire au grand détriment de l'organisme inférieur. Mais il est dans les choses possibles, dans les choses à tenter ; et, s'il parvient à réussir, rendre la vigueur aux éléments inférieurs exténués est un problème bien moins grave et délicat que celui qui aura été précédemment résolu.

Je tente d'ailleurs, en thérapeutique, d'indiquer (toujours sommairement, car le cadre de cet ouvrage synthétique ne peut prétendre aux très intéressants développements d'une thèse didactique, et ne fait que préciser les causes et indiquer les effets à l'intelligence du lecteur, lequel doit élucider les uns et développer les autres) le genre de traitement adéquat, suivant l'Orient, à cette classe de maladies qui, en Occident, se trouvent à côté des sciences modernes, et ne pardonnent guère à leurs victimes.



Je terminerai cette courte étude pathogénique (dont j'aurais pu faire un gros volume si j'avais eu le loisir et la curiosité d'étaler de faciles déductions) par la détermination de l'ingressus morbide de la maladie réputée incurable, l'épilepsie.

Le schéma ne représente qu'une des secousses vibrantes du plein accès, secousses essentiellement passagères ; car la prolongation de durée — si faible soit-elle — de l'état indiqué au schéma entraînerait infailliblement la mort, par la disjonction violente de l'élément double *Thânkhi*. On voit, à l'inspection des lignes, qu'à l'état ordinaire, l'épileptique est en santé normale ; les actions du *Thânthuy* sur le sang, du *Thânhoa* sur le *Thân* ont lieu régulièrement, et le KHI vivificateur se manifeste d'une façon ordonnée. L'ingressus morbide ne vient donc pas frapper un des éléments, mais il s'insinue entre deux éléments, et précisément entre le *Thân* et le *Khi*, dont l'union étroite et constante est la condition inéluctable de l'existence. L'épilepsie n'est donc que la lutte intermittente entre la cause morbide qui cherche à disjoindre le *Thânkhi*, et ces deux éléments, qui, ne pouvant vivre séparés, se rejoignent sans cesse. L'attaque épileptique n'est que la suite directe des soubresauts imprimés au nodus psychique en péril. Ce mouvement de va-et-vient prend, en Chine, le nom de *Bat-Giao*.

Dans ce presque imperceptible moment critique, le

Thân et le *Khi* n'agissent plus l'un sur l'autre ; ils ne cessent pas d'être essentiellement liés, puisque le vie subsiste ; mais la cause répulsive qui les dresse l'un contre l'autre, dirige en sens contraire leurs modalités et leurs manifestations. Le *Thân*, privé de régulateur, envahit seul le *Tinh*, dont il détruit l'ordonnance, et y produit une suite de révolutions si rapides, qu'elles n'arrivent pas à frapper les éléments supérieurs de la victime ; le nodus psychique est essentiellement détruit ; toute sensibilité est abolie, ainsi que la persistance de tout sentiment ; l'amnésie est totale, sans reconnaissance possible ; l'union des deux groupes d'éléments, sans être rompue, ne produit plus aucuns effets réciproques ni réflexes. Arraché violemment à sa vie normale, le *Khi* se précipite avec exubérance vers le nodus sanguin, qu'il exacerbe, qu'il développe, et dont il détruit l'harmonie par la surabondance : d'où s'ensuivent les troubles nerveux, les arrêts et les intercadences du pouls, les convulsions, les contractures éclamptiques, qui accompagnent les crises, parfois même la fixité désorbitée de la pupille et la rigidité tétanique. Tout l'organisme est alors soumis à une excitation violente, coupée d'arrêts brusques, et repartant dans un mouvement désordonné, qui ébranle la machine humaine. Mais il faut bien retenir que cette dislocation, qui ne laisse en place aucun des éléments, n'affecte l'essence d'aucun d'eux, et que, par suite, la vie de l'épileptique n'est pas en danger. La seule cause d'affaiblissement est l'usure des éléments inférieurs, prématurément surmenés ; la seule hypothèse de péril est, dans une

crise plus violente, un tel éclat du *Thân*, qu'une véspanie passagère survive à l'accès. Mais en aucun cas l'épilepsie ne peut, intrinsèquement, amener la mort, que si, par un grand hasard, la cause disjonctive avait une prolongation d'effet suffisante pour, à travers les modalités affectées du *Thânkhi*, atteindre profondément la substance de l'élément, et provoquer ainsi la mort subite par la désagrégation imprévue de l'élément véhicule de la totale existence.

Voilà ce que, en dehors de toute observation, indique le schéma du *Dongkinh* (épilepsie), pressé dans ses conséquences. Il faut reconnaître que c'est l'exacte description des symptômes, de la marche et des suites de la maladie, ainsi que des phénomènes accompagnateurs des crises. Il est donc juste de croire que, puisque le principe a donné logiquement des conséquences dont l'expérience constate tous les jours la véracité, ce principe est exact.

Il reste à trouver le remède propre — au plan similaire — à la disparition de la cause première ; c'est de quoi s'occupe la thérapeutique.

*
**

En terminant ce rapide exposé d'une étiologie inconnue, il me sera permis d'insister sur le caractère particulièrement certain du diagnostic pris d'après de tels principes, et sur la certitude presque prophétique de la durée d'un mal ou de la valeur d'une force, calculées pour ainsi dire mathématiquement sur de telles données. La grande habitude que les thérapeutes orientaux ont de ces formules et de leur immé-

diète adaptation à tous les cas possibles, la longue étude, patiemment commencée dès leur enfance, de principes constamment éprouvés sous leurs yeux (car de telles sciences sont presque toujours héréditaires), leur profonde acognosie, l'habitude de l'œil et de la main dès longtemps acquise, la subtilité toute spéciale d'un esprit aussi ténu dans ses distinctions que hardi en ses conceptions, et, par-dessus tout peut-être, l'innée confiance des sages en l'antique science qu'ils professent — confiance qui est passée dans tout le peuple — donnent aux enseignements et aux pratiques des thérapeutes une sûreté, une sorte d'infailibilité de diagnostic, de conclusions et de prévisions qui semble confiner à la vision interne du caché et à la perception divinatoire du futur.

Nous ne nous étonnerons donc plus des récits de cures merveilleuses, des solutions proposées à des problèmes dont l'exposé seul effraie, ni du succès extraordinaire de leur enseignement, ni même de l'in-vraisemblance apparente de telle ou telle chose vraie. Car nous songerons que, avec une habileté que peut seule donner une longue connaissance des hommes, es thérapeutes ont — en faisant mine de la dédaigner — entreteu l'admiration des races, et que, pour réussir, par-dessus leur expérience et la science des Ancêtres, sans cesse augmentée par leurs méditations, ils ajoutent le souverain levier de la foi populaire en leurs forces thaumatopiques, foi qui les double, les vivifie, les rend invincibles, cette foi que tous les grands fondateurs ont réclamée pour leurs œuvres, et qui rend l'impossible facile, et l'incompréhensible clair.

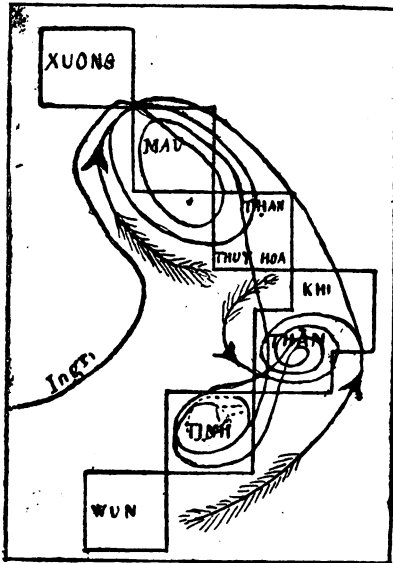


Fig. 7. — Schéma des ivresses physiques.

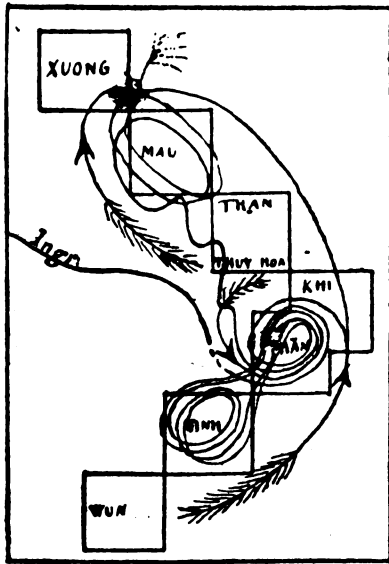


Fig. 8. — Schéma des ivresses mentales.

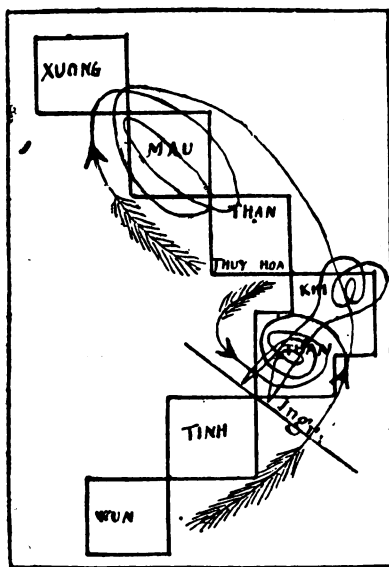


Fig. 9. — Schéma de l'idiotie.

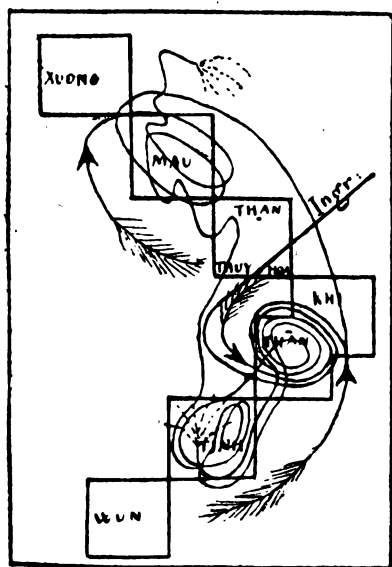


Fig. 10. — Schéma des vésanies.

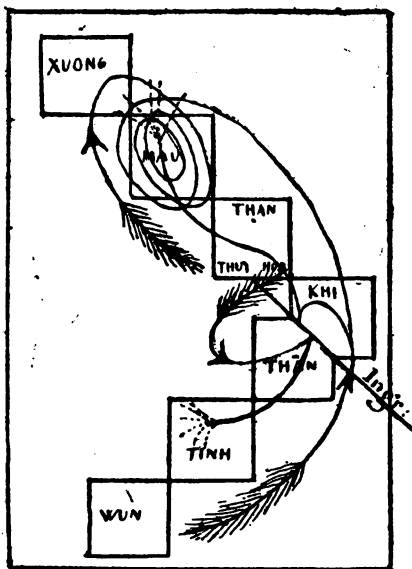


Fig. 11. — Schéma de l'épilepsie.

MOGD.

FIN.

LE CALENDRIER DES MAGISTES

Pour terminer ce que nous avons à dire du printemps, faisons connaître les diverses appellations du fils et de la mère.

Le fils est appelé : splendeur du père, éclat de la lumière éternelle, roi de gloire, soleil de justice, vraie lumière, notre voie et notre vie.

La mère est appelée : mère de la divine grâce, mère très pure, mère admirable, cause de notre joie, rose mystique. Comme aurore on l'appelle : maison d'or, porte du ciel, étoile du matin.

Quant au père, c'est le Dieu des armées, le Dieu des combats, une sorte de Mars.

SYMBOLIQUE DES MOIS D'ÉTÉ

Mois de la lune caniculaire. — Le signe zodiacal de ce mois est l'écrevisse, parce que le soleil arrivé à ce signe dans toute sa force cesse de s'avancer vers le pôle et rétrograde vers l'équateur ; il retourne sur ses pas. Aussi ce soleil était-il représenté chez les Grecs par Hercule combattant obligé de se retourner, mordu qu'il est au talon par un crabe envoyé par Junon. Cette représentation se rapporte comme on le voit à un moment de la vie du Père qui prédomine à la saison d'été.

Mais les symboles du Tarot n'ont pas été empruntés

à la mythologie grecque. C'est surtout des mythologies babylonienne, assyrienne et phénicienne qu'ils ont été tirés. On y trouve aussi quelques éléments égyptiens, car le Tarot est certainement originaire d'Alexandrie ; mais ces derniers comptent pour peu de chose dans le symbolisme. Il s'ensuit que ce n'est pas le soleil du Cancer ni le jour qui fournit les éléments symboliques de ce mois, mais bien la nuit et la lune, astre mâle pour les Chaldéens et dont la constellation du Cancer est la demeure (voir plus haut).

De plus, l'étoile Sirius de la constellation du Grand Chien et la constellation du Petit Chien jouent un certain rôle au mois qui nous occupe, surtout en Egypte, où elles annonçaient le débordement du Nil. Nous voyons donc dans la lame du Tarot, outre l'Ecrevisse, la pleine Lune et deux Chiens (1).

C'est à la clarté de la Lune, aux temps caniculaires, que dans nos latitudes, des troupes de jeunes gens et de jeunes filles s'en vont couper les récoltes et font retentir les campagnes de leur chant joyeux. Le Chien annonce donc chez nous la moisson.

Les Egyptiens représentaient ce messager céleste (l'*Aboyeur*) sous la forme d'un homme à tête de chien. Nous le représenterons sous la forme d'un adolescent ailé jouant de la trompette et tenant dans une main l'insigne du divin père, le sceptre ou le thyrses. Un ou deux chiens seront à son côté.

(1) Dans ma restitution du Tarot publiée dans *l'Initiation* j'avais cru devoir placer dans le signe du Cancer *Thot* (la Justice). Je reconnais m'être trompé. Ce *Thot* se rapporte à la planète Mercure.

Le peuple des campagnes manifeste la joie que lui cause l'annonce de la moisson en allumant la nuit des feux, autour desquels on danse la ronde ou l'on court en faisant tourner des torches. Ces feux sont connus sous le nom de feux de la Saint-Jean.

Le messager annonciateur est métaphysiquement le Saint-Esprit annonçant les événements à venir par l'intermédiaire des prophètes, autrement dit l'inspirateur des prophètes. C'est pourquoi les Grecs avaient fait de la Lune caniculaire, sous le nom d'*Hécate*, la déesse des magiciens. Dans nos litanies, elle est la reine des prophètes, la reine des confesseurs. Elle est surtout Hécate lorsqu'elle est voilée par les nuages ; lorsqu'elle brille de tout son éclat, elle est *Cérès* parcourant la Terre un flambeau à chaque main.

Mois d'Adar. — Adar ou Sandan est l'Hercule assyrien étouffant un lion dans ses bras. Il est le nom assyrien de la planète qui correspond à Saturne. Il est la reproduction sous une autre forme de Dieu le père *tout-puissant* qui est symbolisé par l'été (1).

Psychiquement, la volonté représentant Dieu le Père, celui-ci a encore pour symbole le lion surmonté d'une tête humaine, c'est le *sphinx* gardien des mystères.

C'est donc pendant ce mois qu'on devrait célébrer la fête de la religion *ésotérique* personnifiée sous la forme d'une femme ; la religion, comme le féminin éternel, nous attire et nous élève avec elle dans les profondeurs du ciel, ce qui constitue notre *Assomption*.

(1) Fait digne d'être remarqué, les chrétiens célèbrent en ce mois la fête de saint Samson.

Mois des Présents d'Ischtar. — La lame du Tarot représentait une femme tenant une corne d'abondance d'où s'échappent toutes sortes de fruits. Elle est l'épouse féconde de Dieu le Père dont la terre à la fin de l'été nous offre l'image. C'est la bonne mère, la mère nourricière, la Vierge puissante. Les Grecs en ont fait le symbole de la *fortune*.

D'un autre côté, la corne d'abondance d'où sortent toutes sortes de dons rappelle la boîte de Pandore d'où sortirent tous les maux et au fond de laquelle il ne resta que *l'espérance*. Cette seconde manière de concevoir la Vierge forme la transition de l'été à l'automne.

Comme on le voit, le rôle du père ne peut guère se concevoir que par celui de la mère. Et celle-ci est, au mois du Cancer, la reine du ciel, la reine des prophètes, la reine des confesseurs, et à la fin de l'été la mère féconde, la mère de l'abondance, la bonne nourrice du genre humain.

A côté du roi et du valet de bâton, nous avons maintenant la reine ou dame de bâton portant les épis et les fruits. Mais parmi ces fruits il y en a deux : le blé et le raisin, d'où l'homme tire sa principale nourriture : le pain et le vin. Ceux-ci sont personnifiés sous la forme d'un jeune homme (1) (fils de la vierge) qui tient le thyrses d'une main, comme le père et la mère, thyrses qui en Phénécie est parfois remplacée par un bâton terminé en croix ou en trèfle. Ce thyrses

(1) Qui s'est laissé broyer, saigner pour le salut de l'humanité.

est entouré de pampre ; près du fils est une ciste contenant des pains et sur ses genoux un cratère ou calice contenant du vin. Une couronne de lierre ou d'asclépias, quelquefois de laurier, entoure sa tête. Selon les peuples, ce fils se nomme Dionysos, Bacchus, Iachos, Ieshu. Celui-ci a dit : « Je suis le pain descendu du ciel, je suis la vraie vigne ; ce pain est mon corps, ce vin est mon sang ; celui qui mangera de ce pain et boira de ce vin aura la vie éternelle. » De même, en effet, que le pain et le vin servent de nourriture au corps, la vérité, la science, la sagesse qu'est Ieshu est la *nourriture de nos âmes*, selon une expression de la vieille Egypte.

. Voilà donc le prince ou le chevalier de bâton que dans les litanies on qualifie de I. dieu fort, I. très puissant, I. sagesse éternelle, I. docteur des évangélistes.

SYMBOLIQUE DES MOIS D'AUTOMNE

Mois du divin ouvrier. — Le soleil à cette époque croise de nouveau l'équateur pour descendre dans l'hémisphère inférieur. Sa chaleur et sa lumière, son feu descendent avec lui pour habiter les régions inférieures. Les Grecs avaient symbolisé ce phénomène par la *chute de Vulcain*, le divin forgeron, le divin artiste, celui qui façonne la matière.

Le feu descendu du ciel n'existe pas seulement sous la surface de la terre ; il existe aussi dans l'intérieur des plantes et particulièrement dans l'*Acacia*. C'est avec une croix d'acacia qu'on obtient le feu. Cette

croix peut aussi symboliser l'équinoxe d'automne. De là une nouvelle *fête de l'exaltation de la croix* parallèle à celle du vendredi saint ou de l'équinoxe du printemps et dont nous parlerons plus loin.

Le divin ouvrier (le feu) est donc dans la croix pour le salut du monde, car « le salut vient du bois de la croix ». Que ferait l'homme sans le feu ? De là le supplice de *Prométhé*, autre forme de Vulcain. En effet, le feu tout seul tend à s'éteindre s'il n'est ravivé à chaque instant par le souffle, par le vent, symbolisé, comme nous l'avons vu, par un aigle ou vautour.

Le divin ouvrier façonne la matière, avec poids, nombre et mesure, c'est-à-dire avec la balance, l'équerre et le compas. On peut donc représenter le divin ouvrier de deux manières : ou bien avec ses instruments de mesure et de travail, ou bien cloué, enchaîné entre deux troncs d'acacia portant un écriteau avec les lettres *INRI*, qui signifient : *igne natura renovatur integra*. C'est ainsi que le représente le Tarot. L'aigle déchirant le corps du dieu est la représentation de l'action du souffle divin, ou du Saint-Esprit, dont le rôle prédomine, comme nous l'avons vu, en automne.

Tous les architectes, les ingénieurs et les ouvriers peuvent fêter pendant ce mois l'artiste divin.

Mois de l'Homme-Serpent. — Le Tarot représente une divinité phénicienne qui correspond à l'Esculape des Grecs. Elle tient sous ses pieds le scorpion, dont la queue recèle un poison dangereux, et symbolise les maladies. Un serpent sort d'une coupe d'or et passe dans une coupe d'argent que le dieu tient dans ses

mains. Le serpent qui change de peau est le symbole de la transformation, du changement du vieil homme en homme nouveau, de l'homme malade en homme en bonne santé. Or, comme nous l'avons vu aussi, le serpent est le symbole du Saint-Esprit dans son rôle de transformateur, de convertisseur, de vivificateur : *Emitte spiritum tuum et renovabis faciem terræ.*

Au mois de l'Homme Serpent, la nature est triste et comme malade; elle est dépouillée de sa parure, elle semble pleurer son fils (le feu du soleil qui s'éteint). On la représente sous la forme d'une femme couronnée de tours et assise sur des rochers dénudés où elle fait entendre ses chants plaintifs et lugubres en s'accompagnant du tambour. Elle est alors Cybèle, Rhéa la grande, Ma-Rhéa, Ma-ya, Ma-ria. Tous les affligés pleurent avec elle sous un cyprès ou sous un pin; elle est leur *consolatrice* (1). Parfois elle est au pied de la croix ou de l'arbre, la tête entourée de sept glaives, comme on l'a trouvée représentée sur un cylindre babylonien.

Avec elle on pleure *les morts*, on fait la fête des morts tant de ceux qui sont encore dans la peine que de ceux qui triomphent dans le ciel, c'est la *Toussaint*.

Mois de la Tour de Babel. — Si le vent est le coopérateur du feu dans la construction du monde, il l'entraîne aussi avec lui pour la destruction. L'ouragan avec ses ailes de vautour et ses jambes de ser-

(1) On la nomme aussi « santé des infirmes ». Elle est aussi la gardienne des richesses métalliques que renferme la terre.

pents (trombe) contient le feu dans ses flancs et détruit tout, même ce qui semble le plus défier le ciel.

C'est ainsi que la tour de babel, à la fois *tumulus* et *temple*, fut autrefois démolie par les vents courant comme des centaures, et par la foudre sortant des nuages épais. C'est ce que représente la lame du tarot. Il ne reste plus après cette démolition qu'un amas informe de décombres, une horrible confusion de matériaux divers, un *chaos* que le divin ouvrier devra débrouiller et façonner.

Aucune fête ne peut être célébrée durant ce mois.

Bien que ce soit le souffle qui prédomine durant l'automne, il est inséparable des deux autres personnages divins, puisqu'ils ne font tous trois qu'un seul et même Dieu. Aussi Dieu le père sera représenté par un vieillard sévère portant un *van* à la main pour faire le triage : dans l'ordre moral, des bons et des mauvais, dans l'ordre physique, des divers matériaux. Le fils vient sur les nuées avec une balance d'une main et un van de l'autre. Enfin le saint-esprit sous forme d'un oiseau porte dans ses serres un disque d'où sort la foudre et vole à travers d'épais nuages. Quant à la mère, nous en avons déjà parlé.

D'après la Kabbale, c'est en automne qu'à commencé la création du monde. Les trois mois que nous venons de passer en revue nous représentent en effet le chaos travaillé ultérieurement par le démiurge et le souffle divin.

L'automne nous représente aussi Adam et Eve chassés du paradis terrestre après le mois des présents d'Ishtar, devenant sujets à la maladie et à la

mort accidentelle, enfin la dégénérescence de la première humanité.

L'été représente au contraire l'Eden.

SYMBOLIQUE DES MOIS D'HIVER

Mois du Satyre. — Le tarot figure un homme avec des cornes et des jambes de bouc dans une attitude lascive. Il ressemble au Pan des Grecs, à Silène, à Faune, etc. Il est le porteur de la semence, c'est un dieu de la reproduction, de la fécondation. Il est l'introducteur des germes dans le sein des femelles, et l'introducteur des âmes dans le sein de la terre réceptacle des morts. C'est un *anubis*, un dieu-chien aussi bien que bouc, parallèle au dieu-chien du solstice d'été.

Quelquefois on le représente auprès d'une femme assise à l'entrée d'une caverne, ayant sur ses genoux un enfant qui vient de naître. Aussi les chaldéens appelaient-ils ce mois le *mois de la caverne*. Le Satyre ressemble alors à Silène veillant sur l'enfant Bacchus, à Joseph veillant sur l'enfant Jeshu. L'âne de Silène est près d'eux, et on sait que l'âne symbolise la fécondation, comme le bouc.

L'enfant qui vient de naître est dans l'ordre physique le feu du soleil qui cesse de descendre et commence à remonter; il renaît au milieu des ténèbres. Dans l'ordre symbolique, c'est la naissance d'*Agni*, de *Mithra*, de *Jeshu*; du *Verbe incarné*; c'est la *Noël*.

C'est cet enfant que les *Mages* adorent parce qu'ils en ont reconnu la nature : divine, humaine et royale.

Aussi ils lui offrent de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme et de l'or comme à un roi. Et ces mages représentent ici l'humanité tout entière, car ils sont trois et appartiennent aux trois races humaines : noire, jaune et blanche.

Dans son rapport avec la création, le mois de Noël correspond au *fiat lux*. Métaphysiquement le Satyre représente le saint-esprit fécondateur de la mère divine. On peut encore symboliser ce rôle du saint-esprit par un jeune homme ailé portant d'une main une colombe et de l'autre un vase à verser. C'est le valet de Coupe.

Mois de Perséphone. — Perséphone ou Proserpine est l'épouse divine qui réside dans les lieux inférieurs et qui est le réceptacle des âmes, à qui elle permet selon leurs mérites de retourner à la vie, ou de monter au ciel, ou de rester dans les enfers.

La lame du tarot la représente sous la forme d'une jeune femme renversant deux vases d'où sortent deux fleuves de vie. Sous ses pieds est la lune et le serpent qui la mordit au talon. Un peu plus loin, une grenade.

On la nomme l'éternelle couveuse, la mère des mânes, la reine des patriarches, la reine des martyrs, la reine de tous les saints ; vase spirituel, vase d'honneur, vase insigne de dévotion.

Le mois de Perséphone correspond au moment de la création où l'esprit de Dieu planait sur les eaux et où Dieu sépare les eaux d'avec les eaux. — Dans son rapport avec l'histoire de l'humanité, il correspond au déluge, à l'époque des pluies abondantes. Les Chal-

déens appelaient ce mois « celui de la pluie maudite ».

Les lavages de la terre par la pluie ou la fonte des neiges sont comme la *purification* de la nature, de la divine mère. Aussi c'est en ce mois que les hommes se purifient soit par le *baptême* (immersion et affusion) soit par le *feu*. En Grèce, on organisait à cette occasion une course aux flambeaux, où l'on faisait circuler, de main en main, les flambeaux sans les éteindre et sans interrompre cette course allégorique. De là cette belle image de Lucrèce : « Les âges se succèdent, les générations se renouvellent et se transmettent, en courant, le flambeau de la vie. » Cette fête est imitée par les chrétiens qui la désignent sous le nom de *chandeleur*.

A cette même époque, les Romains célébraient, leurs *lupercales* en l'honneur du Satyre ou du dieu à tête de chien, de l'introducteur des âmes aux enfers, à qui l'on sacrifiait un *loup*.

Mais voici l'approche des grands mystères, auxquels les mages se préparent pendant quarante jours. Le premier jour on répand de la *cendre* sur son front pour se rappeler la destinée dernière de l'homme.

Mois du divin Sauveur. — Pendant les quarante jours de préparation expiatoire, l'idée souveraine qui prédomine sur toutes les autres est celle du dieu-sauveur, ou du dieu-poisson.

L'homme se plonge dans l'eau pour expier ses fautes, pour se purifier, mais dans cette expiation sa vie est en péril. Alors le dieu-sauveur, sous forme d'un dauphin, vient le prendre sur son dos et le ramener sur le rivage.

Le mythe est d'origine phénicienne ou babylonienne, mais on le retrouve chez les Grecs (1) dans la fable du poète *Arion* et complètement dénaturé dans celle de Persée et d'Andromède, qu'ont adoptée sans comprendre ce qu'ils faisaient les modernes copistes du tarot. Chez les Hébreux on la retrouve dans la légende de *Jonas*, nom qui a un rapport marqué avec celui de *Ioannes* le baptiste. Chez les Indous on sait que Vichnou sous la forme d'un monstrueux poisson sauva Manou du déluge. On sait aussi que le mot grec ἸΧΘΥΣ (poisson) peut se décomposer comme il suit : Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Ζωτήρ ce qui veut dire Ieshu-Christ fils de Dieu Sauveur.

Celui qui doit sauver l'humanité, c'est donc le fils de Dieu. C'est ce fils qui efface les péchés du monde en versant sa coupe pleine d'eau sur nos têtes après nous avoir fait plonger dans l'eau, c'est lui qui porte les péchés du monde et nous en délivre en se laissant clouer sur la croix car nous l'avons vu « le salut vient du bois. » Il est le divin Agni qui s'immole lui-même, qui est en même temps le sacrificateur et la victime.

Tout cela va constituer le fond des grands mystères célébrés à l'équinoxe du printemps et qui dureront toute une semaine, nommée la *semaine sainte*.

Après s'être purifiés, la nature et l'homme peuvent s'adonner à la reproduction et se réjouir, car voici le Dieu-Sauveur qui s'avance pour faire ouvrir les

(1) Le dieu-sauveur est Apollon-Delphien.

portes célestes : « Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez entrer ce roi de gloire, » chante-t-on à la procession du soldat avant Pâques, et où tous les assistants portent des *rameaux*, des branches de buis ou des palmes. Ce soldat porte encore le nom de *pâques fleuries*.

Mais, avant de célébrer tout à fait le triomphe du soleil physique et intellectuel, il convient de récapituler ce qui s'est passé en automne et même en été.

1° Au tropique du Cancer le sauveur avait fait annoncer sa venue par les prophètes inspirés du Saint-Esprit. Ceux-ci avaient annoncé même les principaux événements de sa vie. C'est à cette vue rétrospective que sont consacrés les lundi, mardi et mercredi de la semaine sainte.

2° Au mois des Présents d'Ishtar, il s'est donné mystérieusement à nous sous la forme du pain et du vin. A ce mystère est consacré le jeudi saint.

3° Au mois du Divin Ouvrier, nous l'avons vu être mis en croix et souffrir pour le bien des hommes. Deuxième Exaltation de la croix le vendredi saint ; puis pleurs de la mère divine sur le supplice de son fils. Comme au mois de l'Homme-Serpent, tous les feux s'éteignent et le temple et les tombeaux s'écroulent, comme au mois de la Tour de Babel.

4° Enfin le voilà qui ressuscite, qui renaît comme au mois du Satyre. Les feux se rallument et du tombeau entr'ouvert sort celui qui est la vérité et la vie, plus fort et plus brillant que jamais. Alleluia !

Dans ces mois d'hiver, nous avons retrouvé l'esprit fécondateur (valet de coupe) la dame de coupe (le

Verseau et aussi Perséphone), enfin le fils sauveur (prince ou chevalier de coupe), mais nous n'avons pas trouvé trace du père. Il existe cependant, mystérieux, caché au fond des ténèbres, au fond de la terre où il garde les germes et les âmes, il est Ammon (le caché), Hadés, Pluton. Il tient d'une main une fourche, de l'autre une urne fermée; ici, sont les cendres, les germes, les âmes. Sa couronne est ornée de deux cornes de bélier.

REMARQUE 1. — Dans notre calendrier, il n'y a pas de fêtes mobiles; la Pâque se célèbre toujours le 26 mars ou le 7 du mois du Bélier. Toutes les autres fêtes sont par cela même fixées.

Il n'y a donc qu'une seule chose à changer tous les ans dans ce calendrier : la date des phases de la lune.

REMARQUE 2. — A la place des saints exclusivement inscrits en face de chaque jour, nous plaçons tous les hommes remarquables qui ont illustré l'humanité.

Les lundis, sont consacrés aux enfants, aux vierges, aux poètes et en général aux artistes.

Les mardis, aux militaires, aux martyrs, aux polémistes, à tous ceux qui ont combattu ou versé leur sang pour la cause de la civilisation.

Les mercredis, aux théologiens, aux philosophes, aux savants, aux ingénieurs ou inventeurs.

Les jeudis, aux législateurs, aux moralistes, aux ministres, aux moines.

Les vendredis, aux femmes illustres par leur dévouement, leurs grandes actions, leurs qualités.

Les samedis, aux médecins et à tous ceux qui se

sont voués aux soins des malades ou des infirmes.

Les soldis, aux prédicateurs, aux professeurs, aux missionnaires, aux apôtres.

Note. — Les noms que j'ai inscrits sur le calendrier ne sont pas définitifs, on pourra les mieux choisir et les changer.

D^r FUGAIRON.

L'ASTRONOMIE INDIENNE

Chacune de ces constellations ou sphères constellées deviendra sommet principal d'un équilatéral dont les deux autres sommets seront occupés :

Pour la *Balance*, par les *Gémeaux* et le *Verseau*;

Pour le *Bélier*, par le *Lion* et le *Sagittaire*.

Les deux équilatéraux formant ensemble le premier hexagramme, un deuxième hexagramme ayant son axe perpendiculaire à celui du premier se formera à son tour, l'un de ses équilatéraux ayant pour sommet principal le *Cancer* et l'autre le *Capricorne*.

Nous aurons ainsi :

Équilatéral du *Cancer* ;

Sommet principal : *Le Cancer* ;

Sommets secondaires : *Scorpion, Poissons* ;

Équilatéral du *Capricorne* ;

Sommet principal : *Capricorne* ;

Sommets secondaires : *Vierge, Taureau*.

Les deux hexagrammes à axes ou diamètres perpen-

diculaires entre eux donneront la disposition exacte et complète de notre zodiaque.

Mais, par suite des mouvements de rotation et d'oscillation combinés, se produit à l'intérieur de chaque univers une formation et un groupement nouveaux, formation et groupement d'après le carré cette fois.

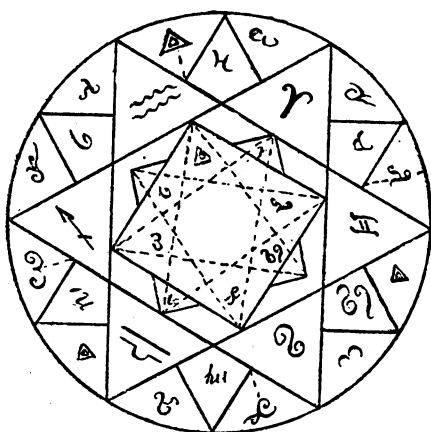


Fig. 3

L'antique cosmogonie, la cosmogonie indienne notamment indique nettement cette seconde phase.

Quatre des pointes du tétragrammaton inscrit à l'intérieur du Razi-Tchakra ou zodiaque indien, viennent aboutir, en effet, l'une entre le *Lion* et la *Vierge*, une autre entre le *Scorpion* et le *Sagittaire*, une troisième entre le *Verseau* et les *Poissons*, une quatrième enfin entre le *Taureau* et les *Gémeaux*.

Les quatre étoiles que désigne en ces quatre places le Razi-Tchakra sont certainement ;

Entre le *Lion* et la *Vierge* : *Regulus* ;

Entre le *Taureau* et les *Gémeaux* : *Aldébaran* ;

Entre le *Verseau* et les *Poissons* : *Fomalhaut* ;

Entre le *Scorpion* et le *Sagittaire* : *Antarès*.

Ces quatre étoiles dessinent encore aujourd'hui dans le ciel comme un immense carré. Il n'y a nulle témérité à admettre que l'astronome inconnu qui a tracé le Razi-Tchakra ait indiqué les véritables places de ces étoiles avant les perturbations occasionnées dans l'aspect de notre ciel par les diverses révolutions qui ont eu lieu à l'intérieur de la sphère universelle.

Chacune des quatre grandes étoiles d'angle devenant à son tour tête d'un équilatéral, les sommets de ces équilatéraux tomberont exactement :

Équilatéral de *Regulus*,

Sommet secondaire de gauche :

Entre le *Sagittaire* et le *Capricorne* ;

Sommet secondaire de droite :

Entre le *Bélier* et le *Taureau* ;

Équilatéral d'*Antarès*,

Sommet secondaire de gauche :

Entre les *Poissons* et le *Bélier* ;

Sommet secondaire de droite :

Entre le *Cancer* et le *Lion*.

Équilatéral de *Fomalhaut*,

Sommet secondaire de droite :

Entre la *Balance* et le *Scorpion* ;

Sommet secondaire de gauche :

Entre les *Gémeaux* et le *Cancer* ;

Equilatéral d'*Aldébaran*,
 Sommet secondaire de gauche :
 Entre la *Vierge* et la *Balance* ;
 Sommet secondaire de droite :

Entre le *Capricorne* et le *Verseau*.

D'après ce qui vient d'être dit, le zodiaque comprendrait, non pas douze, mais vingt-quatre sphères constellées disposées selon l'hexagramme.

Mais les signes hexagrammiques ne sont pas les seuls à examiner.

La formation d'après le carré nous oblige à considérer comme points principaux de cette seconde phase les sommets des quatre hexagrammes disposés de telle sorte qu'ils forment ensemble deux grands carrés, le premier ayant pour sommets :

La *Balance*, le *Cancer*, le *Bélier*, le *Capricorne* ;

Et le second :

Regulus, *Antarès*, *Fomalhaut*, *Aldébaran*.

Si je joins entre eux par des lignes imaginaires et de la façon suivante les deux carrés :

Balance : *Aldébaran*,
Fomalhaut ;

Cancer : *Fomalhaut*,
Antarès ;

Bélier : *Antarès*,
Regulus ;

Capricorne : *Regulus*,
Aldébaran ;

Ou réciproquement :

Aldébaran : *Balance*,
Capricorne ;

Regulus : *Capricorne*,
Bélier ;
Antarès : *Bélier*,
Cancer ;
Fomalhaut : *Cancer*,
Balance ;

les lignes ainsi tracées représenteront le second symbole de la cosmogonie antique ou le tétragrammaton.

J'insiste sur la différence existant entre l'hexagramme et le tétragramme, les deux symboles étant souvent et bien à tort dénommés de la même façon.

Un simple coup d'œil jeté sur la figure 3 vous permettra de constater que l'hexagramme est formé de deux triangles équilatéraux dont les côtés s'entrecoupent en parties égales et de manière que les sommets des deux triangles se trouvent en opposition directe.

Le tétragramme, ainsi que son nom l'indique (τέτταρα, quatre) provient, lui, du double carré. L'hexagramme a six pointes en sommets ; le tétragramme, huit.

A propos des quatre étoiles têtes du carré, j'ajouterai que telle était la puissance dont les revêtait l'astrologie antique que le principal rôle leur était attribué dans les influences exercées sur les êtres terrestres.

L'étoile de *Regulus* placée entre le *Lion*, symbole de la grandeur et de l'audace, et la *Vierge*, génie de la pureté, l'étoile de *Regulus* fut de la sorte donnée pour trône au génie de la gloire et simulée par le *glaiive*.

De la même façon, *Antarès*, tenant à la fois de la nature du *scorpion* aux dangereuses blessures et du *Sagittaire*, divin guérisseur des maux de l'âme et du

corps, *Antarès* devint le génie de l'amour et eut pour symbole la *coupe*.

Fomalhaut, procédant en même temps du *Verseau*, à la nature froide, calculatrice, et des *Poissons*, symbole des aventures et des voyages, *Fomalhaut* fut considéré comme le génie du trafic, partant de la fortune. Il eut pour signe le *denier*.

Enfin *Aldébaran*, possédant la puissance, la fécondité du *taureau* et la nature des *Gémeaux*, toujours enclins à l'association, à l'amitié, *Aldébaran* fut le symbole du Peuple, de la Patrie, de la famille. On lui donna pour signe le *sceptre* et aussi le *bâton*.

Avec ce point de départ on arrive aisément à reconstituer les tarots ou lames d'Hermès, qui, dans l'origine, ne furent pas différentes des trônes constellés et planétaires, demeures des génies maîtres de nos lendemains.

Quant aux maîtres des trois sphères centrales, génies présidant aux réincarnations, c'est-à-dire aux naissances et aux morts, n'évoquent-ils pas en vous le souvenir de cette trimourti grecque formée par Jupiter, maître du ciel, Neptune, maître des océans ou des eaux, et Pluton, maître du feu?

* *

Revenons aux trois sphères.

Avant tout, je tiens à vous rappeler que j'ai nommé la sphère située entre celle du Zénith et du Nadir la *Terre*.

La Cosmogonie antique, en effet, plaçait, et non

sans raison, le globe que nous habitons au centre même de l'univers.

Chaque fois que je me servirai des dénominations *sphère centrale, du Centre ou de l'Eau*, n'oubliez donc pas que, dans ma pensée, il s'agit de la *Terre*, qui, dans la cosmogonie grecque ou système de Ptolémée, occupait, comme dans la cosmogonie brahmanique, chaldéenne et égyptienne, le point central du monde.

Un célèbre philosophe a pu dire avec raison : « Le vide n'est nulle part dans l'univers. »

La puissance des actions exercées par les globes en mouvement les uns sur les autres, la transmission régulière de ces actions sont autant de preuves qu'une substance jouissant de propriétés propres au maintien et j'ajouterai, sans hésiter, à l'alimentation des mondes, emplit à l'intérieur la sphère universelle.

C'est dans cette substance que sont nés les mondes, que les mondes ont été engendrés ; c'est au sein de cette substance, au sein de ses féconds abîmes, que se meuvent et vivent les globes habités par les humanités dont les mystères de l'infini écraseront longtemps encore l'intelligence et la raison.

De cette substance incomparablement plus légère, plus diaphane que notre atmosphère, essentiellement propre au développement des forces électriques, magnétiques et autres qui nous restent à découvrir..., de cette substance, douée, entre autres propriétés, d'une élasticité merveilleuse, sont formés les cônes soutenant les globes en mouvement.

Les anciens philosophes appelaient cette substance

l'éther ; donnons-lui un nom plus moderne et, rappelant sa part prépondérante dans le fonctionnement universel, donnons-lui le nom d'*astrale*, c'est-à-dire de substance par excellence, sans laquelle les astres ne sauraient se maintenir ni subsister.

C'est dans l'*astrale*, emplissant cet univers, dans l'*astrale* que chaque globe s'est pour lui-même découpé — qu'on me passe l'expression — et ses cônes desoutien et sa ceinture équatoriale.

Mais occupons-nous plus particulièrement de la ceinture et des cônes formés par notre globe ou mieux par la Terre en mouvement.

Nous distinguerons d'abord les deux cônes enveloppant, l'un notre pôle nord, l'autre notre pôle sud.

Quant à notre ceinture équatoriale, c'est tout simplement la masse de substance *astrale* en contact avec la Terre, et qui, refoulée par le mouvement de rotation... devenue, en vertu de ce mouvement, relativement plus dense dans ses parties les plus proches, s'enroule autour de notre globe comme un immense rideau, occupant l'espace compris entre nos deux cônes polaires. Le rideau qu'elle forme achève de nous séparer des mondes qui, situés dans le plan de notre équateur, décrivent des orbites concentriques et parallèles à l'orbite que nous décrivons nous-mêmes et dont je vais parler tout à l'heure.

Pour peu que l'imagination s'arrête à considérer notre globe ainsi enveloppé, on ne peut se défendre de songer à l'œuf mystique, symbole de la création brahmanique, que brisait le souffle tout-puissant de Pradjapati.

Les masses d'*astrale* aux profondeurs desquelles la terre est noyée, ces masses, ai-je dit, nous isolent des autres sphères ou mondes.

Au point où deux cônes se rencontrent, à l'intersection de leurs extrémités, où leurs extrémités se pénètrent, s'unissent, se forme une sorte de prisme, réduisant les images des sphères soutenues aux simples proportions d'atomes ou points lumineux.

Parvenus à la base de ces mêmes cônes, véritables miroirs, les points ainsi formés sont réfléchis à la surface de la ceinture équatoriale. Là, ils s'entremêlent encore avec les points de même sorte mouchetant la base du cône opposé ou qui parviennent des profondeurs de l'espace après toute une série de réflexions.

Les points lumineux vont, par suite de ses réflexions, se répétant à l'infini.

Le phénomène d'optique que j'indique et auquel donne lieu l'obliquité entre elles des bases des cônes et des ceintures équatoriales, ce phénomène, dis-je, vous est bien connu.

Il vous est donné presque chaque jour de l'observer, car, presque chaque jour, vous pouvez remarquer l'image de quelque objet, votre image à vous-même se répétant dans deux miroirs placés l'un en face de l'autre et se répétant indéfiniment.

Ces réductions des images des sphères au moyen des extrémités des cônes, ces réflexions, et à l'infini, dans les bases de ces mêmes cônes et des ceintures équatoriales, cet ensemble de phénomènes d'optique, en un mot, explique seul l'aspect général de notre ciel.

Eh! Quoi? Dans cette immensité qui nous enveloppe, des points brillants sans doute, mais rien que des points; de la lumière réfléchie, rien que de la lumière réfléchie; pas une image, pas une lueur directe?...

A première vue cependant, deux sphères font exception à la règle... deux sphères seulement, remarquez bien ce nombre... le *Soleil* et la *Lune*. Cette exception n'est rien moins que réelle.

Composée en grande partie de substance fluide, la sphère universelle a dû, par suite de son mouvement de rotation, subir à ses pôles une dépression considérable. A cause de cette dépression et du renflement équatorial qui s'est opéré en même temps et pour les mêmes raisons, la masse universelle a rapidement perdu la forme sphérique pour affecter la forme de l'ellipse d'abord, puis celle du disque.

L'axe de rotation de la sphère universelle ou axe commun aux trois sphères du centre est donc plus petit, et de beaucoup, que le rayon des orbites concentriques à l'orbite terrestre, parcourus par nos sphères constellées et planétaires.

Enfin, les deux sphères du Zénith et du Nadir étant placées avec nous sur le prolongement de l'axe universel, les images de ces deux sphères se formeront directement à la base de nos deux cônes polaires, tandis que les images ou spectres des sphères gravitant dans le plan de notre équateur se formeront, elles, à la base de notre ceinture équatoriale, base qui, à cause de notre mouvement de rotation encore, est d'une concavité beaucoup plus prononcée que les cônes enveloppant nos pôles.

De plus, dans la production des images des deux sphères du Zénith et du Nadir, il n'y a pas d'obliquité possible.

Ces conditions réunies amènent à penser que les images des deux sphères placées, l'une immédiatement au-dessus, l'autre immédiatement au-dessous de nous, que ces images doivent nous apparaître différentes de celles des autres sphères.

Les images ou spectres que nous appelons la *Lune* et le *Soleil* accusent ainsi par leurs seules proportions leur réelle origine. Ces deux images, à cause de leur dissemblance, ne peuvent provenir d'aucune des sphères appartenant à la couronne ou ensemble des sphères qui gravitent immédiatement après nous dans le plan de l'écliptique... Elles sont donc, l'une l'image de la sphère du *Zenith* ou de *l'air*, l'autre l'image de la sphère du *Nadir* ou du *feu*.

Formées à la base de nos cônes polaires, ces images sont réfléchies dans notre miroir équatorial.

Mais s'il en était ainsi, direz-vous, ces images affecteraient pour l'observateur terrestre des aspects différents, soit que cet observateur, placé sur l'hémisphère nord, aperçût l'image directe de la sphère du Zénith, par exemple, soit que, placé aux environs de l'équateur, il aperçût cette même image réfléchie dans le miroir équatorial.

Eh bien ! Le fait vient ici appuyer l'hypothèse.

Jamais je n'oublierai l'impression de surprise que je ressentis lorsque, parti de New-York depuis trois jours, — je répète ce chiffre : depuis trois jours, — et parvenu à la hauteur des îles Bahama, j'aperçus le

disque de la Lune, ayant non plus comme dans l'hémisphère que je venais de quitter les pointes de son croissant tournées vers le sud, mais tournées vers le nord. Image renversée, image évidemment réfléchie, ou, pour me servir d'un terme moins technique, répétée.

Resterait à expliquer dans l'hypothèse que j'énonce les différences d'aspect et de position qu'affectent, par rapport à la Terre, les images ou spectres des deux sphères qui nous préoccupent.

Ces différences prouvent simplement que la Terre est animée de cinq mouvements, d'abord le mouvement de *rotation* que tous connaissent parce qu'il produit les jours et les nuits.

Mais le mouvement de rotation de la sphère universelle et l'aplatissement de ses pôles ont eu pour conséquence première la courbure de son axe.

Les sphères centrales, sphères de l'*éther*, de l'*eau* et du *feu*, se prirent donc à décrire un orbite ayant pour centre le point précis que chacune d'elles occupait dans l'origine, sur l'axe universel. J'appellerai ce second mouvement : mouvement de *translation*.

Le troisième mouvement de la Terre est connu sous la dénomination d'*inclinaison* du pôle sur l'écliptique.

Je n'insisterai point sur ce mouvement, non plus que sur le mouvement d'*oscillation* du Nadir vers le Zénith et du Zénith vers le Nadir, conséquence du mouvement d'inclinaison de la sphère universelle vers son équateur.

J'arrive au cinquième mouvement, le plus curieux, en ce sens qu'il donne naissance à un des phéno-

mènes les plus importants de notre astronomie, les *phases de la Lune*.

Tout en parcourant son orbite, la Terre décrit un certain nombre de circonférences plus petites qui de l'orbite même font une série de courbes ou de nœuds au lieu d'une circonférence normale.

Chacun de ces nœuds, chacune de ces courbes marque ce que je dénommerai une *libration* horizontale.

Durant chaque libration, l'ombre de la Terre couvre et découvre le spectre ou l'image projetée au foyer du miroir servant de base à son cône nord. Or cette image est précisément celle de la sphère du *Zénith* ou de l'*éther*, image que nous appelons improprement, je le répète, la *Lune*.

La Terre met à accomplir chacune de ses librations environ trente jours. Chaque libration répond ainsi exactement, en tant que durée, à ce que nos astronomes modernes appellent une période ou révolution lunaire.

Remarquez, quant au changement d'aspect des corps, l'étonnante similitude existant entre le phénomène dit des phases de la Lune et le mouvement de libration de notre globe. Je vous ai dit que, dans ce mouvement, l'ombre de la Terre couvrait et découvrait le disque ou image de la sphère du *Zénith*, que ce disque noir représente un instant dans votre pensée l'ombre de la Terre en mouvement dans son orbite.

En ce moment précis, l'ombre de notre globe recouvre exactement l'image ou disque de la sphère du

Zénith ; mais voici qu'il continue sa libration et découvre peu à peu cette image pour la recouvrir à nouveau, et de cette manière :

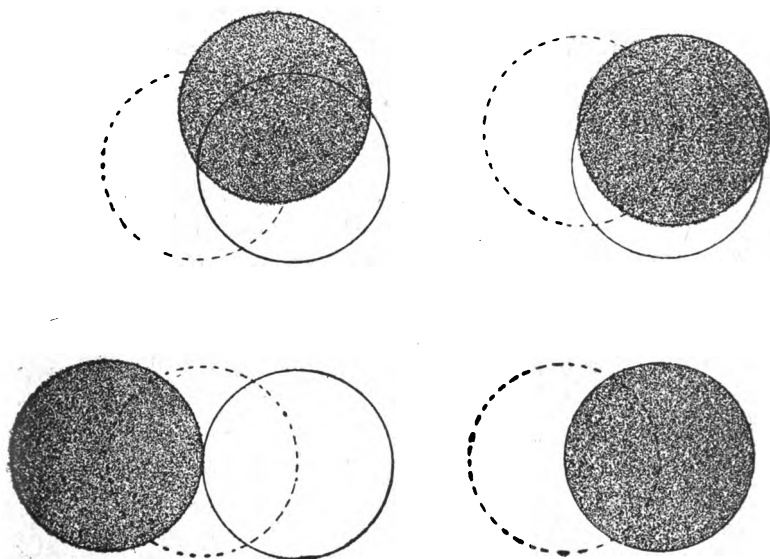


Fig. 4

Aucune des images produites à la base du cône sud ne peut donner naissance à des phénomènes analogues.

Le mouvement de rotation en effet n'a pas eu pour la sphère universelle les mêmes conséquences dans la partie nord que dans la partie sud. Il y a là des effets et des causes, tenant à la disposition des globes de

densité plus ou moins grande à l'intérieur de la sphère universelle.

Je reprends. L'aplatissement du pôle, pour la sphère universelle, n'a pas été le même au Zénith qu'au Nadir.

Cet aplatissement s'est accentué beaucoup plus au pôle sud qu'au pôle nord.

De là des différences notables entre les distances qui séparent de la sphère du centre la sphère du Zénith et celle du Nadir.

Cette dernière sphère est, de la sorte, beaucoup plus rapprochée de la Terre que la sphère du Zénith.

Son image ne se reproduira donc point dans les mêmes conditions, ni dans la base de notre cône sud, ni dans notre miroir équatorial.

Ce n'est pas la première fois que l'on attaque la distance qui, au dire des astronomes, nous sépare soleil. J'ai eu sous les yeux deux opuscules écrits par des mathématiciens. Le premier de ces opuscules fixe la distance du Soleil à la Terre à 3,000 et le second à 500,000 lieues. Inutile d'ajouter que la distance admise est en moyenne de 38 millions de lieues.

Soyez sans inquiétude, je n'ai nulle envie de faire défiler devant vos yeux de longues lignes de chiffres entremêlés de lettres et de signes. A quoi bon, puisque, lorsqu'il s'agit de calculs astronomiques, nos mathématiciens ne sauraient s'accorder, vous le voyez, qu'à l'aide de formules de convention ?

*
* *

Quelques mots, pour finir, sur le Razi-Tchakra,

c'est-à-dire sur le thème astronomique indien qui m'a si bien confirmé dans mes appréciations sur la valeur de l'hexagramme et du tétragramme.

Parmi les épaves de la science antique, aucune peut-être n'a donné lieu à plus de discussions que les zodiaques retrouvés dans les temples de l'Inde et de la haute Égypte.

Un certain nombre de savants ont refusé aux prêtres de Thèbes, de même qu'aux brahmanes, les connaissances astronomiques que semble révéler la confection de leurs zodiaques; plusieurs ont rattaché le plus ancien de ces zodiaques, celui d'Esneh, à l'époque romaine.

D'un autre côté, nombre de savants, et de notoriété tout aussi incontestable, affirment que ces mêmes zodiaques, sculptés au premier et au second siècle de l'ère chrétienne, n'en restaient pas moins les copies de monuments contemporains des siècles brillants de Thèbes et de Memphis.

Biot, Champollion-Figeac, beaucoup d'autres avec eux, accordent aux prêtres astronomes de la haute Égypte la connaissance du phénomène astronomique dit de la précession des équinoxes. C'est sur cette connaissance que seraient basés les zodiaques d'Esneh et de Denderah.

Le dernier de ces deux zodiaques montre le point solsticial d'été dans le signe du *Lion* et dans les premiers degrés de cette constellation du côté de la *Vierge*.

A ceux qui soutiennent que, de cette indication, on ne saurait conclure à aucune antiquité, je ferai remar-

quer que, dans le Razi-Tchakra, le char du soleil, ou, ce qui est même chose, le point solsticial d'été, se trouve, comme dans le zodiaque de Denderah, à l'entrée de la constellation du *Lion* et également du côté de la *Vierge*.

Impossible que les prêtres de l'Inde et de la haute Égypte se soient entendus pour dresser un même thème astrologique, et le sculpter ensuite dans des temples consacrés à des demi-dieux absolument différents.

Non, le Razi-Tchakra n'est pas, ne peut pas être, le thème généthliaque d'un Ptolémée ou d'un César.

On ne saurait nier l'intention de son auteur. Nulle hésitation n'est possible. On se trouve bien en présence d'un de ces signes recherchés, voulus, dévoilant toute une science, et décelant, celui-ci, une connaissance profonde de la construction de l'univers.

Par leur concordance, les deux zodiaques égyptien et indien acquièrent la plus haute valeur. Ils expriment une science commune d'abord, et, ce qui donne à cette science une date certaine, une même époque astronomique, l'époque où le solstice d'été avait lieu entre la constellation du *Lion* et celle de la *Vierge*, environ 3,600 ans avant l'ère chrétienne.

Cette valeur nouvelle acquise par les deux documents astronomiques engage à s'en servir pour marquer, comme semblent l'avoir compris ceux qui les ont tracées, la durée et les différentes phases de la période que parcourt en ce moment notre humanité.

Commençons par rappeler que le point solsticial d'été rétrograde d'un degré de signe constellé en un

laps de temps d'environ 72 années, ce qui donne 2,160 ans pour la rétrogradation d'un signe entier.

Tenant compte du point où a lieu de nos jours le solstice, on voit que, depuis la construction du zodiaque d'Esneh ou du plus ancien des zodiaques connus, le point solsticial a rétrogradé de l'arc de la circonférence universelle compris entre les premiers degrés de la *Balance* et les derniers des *Gémeaux*, c'est-à-dire de trois signes entiers : *Vierge*, *Lion*, *Cancer* et d'une partie de signe.

Comptant 200 années pour la rétrogradation accomplie dans les *Gémeaux*, ajoutant trois fois 2,160 ou 6,480 années pour cette même rétrogradation dans le *Cancer*, le *Lion* et la *Vierge* retranchant enfin de ce dernier nombre le millésime actuel 1894, nous arrivons à un premier calcul donnant pour point de départ à l'âge actuel l'an 4786 avant notre ère.

Mais la chronologie de Manéthon, que tant de découvertes sont venues confirmer, enseigne qu'en l'an 4786 avant l'ère chrétienne, l'Égypte se trouvait au temps de la cinquième dynastie ou dynastie Eléphantine.

La première dynastie égyptienne, ou dynastie Tinite Thébaine, commence en l'an 5867 avant notre ère.

La différence existant entre les nombres 4786 et 5867, ou le laps de 1,081 années, prouve que, d'après la chronologie égyptienne, le premier thème astronomique devrait représenter le point solsticial d'été environ au quinzième degré de la *Balance*.

Je m'arrête pour vous faire remarquer que nous sommes au point de départ précis de deux grandes lignes hexagrammique et tétragrammique aboutissant

l'une au $1/3$ et l'autre aux $9/24$ de la circonférence universelle.

D'après les calculs indiens, une ère nouvelle de notre humanité, provoquée par une révolution de notre globe, a lieu avant que le point solsticial ait rétrogradé de 14 nakchatras, c'est-à-dire de moitié de la circonférence universelle.

Nous voici bien près de la conséquence résultant, à mon sens, de la construction géométrique de cet univers, savoir :

Qu'un cataclysme pareil à celui dont les traditions indienne, juive et même grecque nous ont conservé le souvenir sous le nom de déluge, adviendrait chaque fois que la rétrogradation du point solsticial serait équivalente, soit (au minimum) au tiers de la circonférence de la sphère universelle, soit (au maximum) à un arc sous-tendu par la ligne tétragrammique correspondant au point de départ de la rétrogradation.

D'après ce calcul, un laps de temps de 8,640 années (minimum) et (maximum) de 9,720 ans s'écoulerait entre deux cataclysmes ou deux déluges.

Les lignes hexagrammique et tétragrammique à considérer dans l'évolution actuelle partent de la *Balance* pour aboutir, la première au point médian des *Gémeaux*, la seconde immédiatement au-dessous d'*Al-débaran*.

La fin de notre ère, ou, pour mieux dire, le cataclysme prochain ne saurait donc être éloigné de nous de plus de 880 années au minimum ou de 1,960 au maximum.

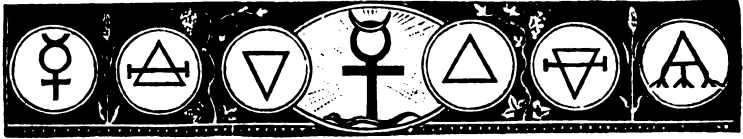
Et maintenant, comment adviendra cette fin ?

Cette fin sera-t-elle produite, comme le veut le brahmane, par l'approche de quelque comète ?

Sans mettre en doute les travaux de nos astronomes sur la constitution de ces masses errantes dont les apparitions effrayaient si fort nos aïeux, il est permis, avant de repousser d'une façon absolue la théorie indienne, il est permis de se demander si toutes les comètes ont été observées, s'il n'en reste pas, au nombre de celles qui ont échappé jusqu'ici à nos observateurs, quelqu'une à noyau igné ou dense et dont l'approche serait, pour cette raison, fort capable de produire ces révolutions encore inexplicées qui ont modifié profondément jusqu'aux animalités de notre globe ?

MICHEL SAVIGNY.





PARTIE LITTÉRAIRE

L'Écolier qui vivait d'aumônes

C'était la rue étroite où rougeoient les lanternes des auberges accueillantes, à l'heure que sur les tables les gobelets d'étain frappent l'appel joyeux.

Nous allions, les fous écoliers, clamant aux toits pointus qui dorment dans le ciel, à la chanson des girouettes.

Une première fois nous le vîmes. Il était étendu en la venelle obscure. Et, sous un manteau de misère, son corps lassé dormait un sommeil froid.

Mais quelqu'un le heurta du pied, puis le frappa, s'écriant :

« Chien maudit ! Ho ! plus loin le casse-cou de tes guenilles ! » Car notre joie était sans pitié !

Il gémit en son rêve de souffrance et retira dans l'ombre ses jambes meurtries.

C'était l'accueillante auberge où les servantes ac-

cortes versent aux gobelets le vin des bonnes treilles.

Et nous étions les fous écoliers dont les mains lestes emprisonnent celles dont les baisers s'envolent à la chanson de leurs rires.

Là nous le vîmes encore. Il était arrêté près de la porte basse. Et son sourire disait l'oubli de sa misère. Et ses yeux éblouis à notre joie brillaient comme à la lumière d'un rêve.

Mais quelqu'un appela le maître, s'écriant :

« Que veut celui-ci qui regarde ? Chassez ! chassez ce long visage de Trouble-ma-Joie !... »

Car notre ivresse était cruelle.

La honte courba sa tête et recula dans l'ombre le reproche de ses yeux tristes.

C'était encore la rue déserte et endormie ou rougeoie à peine le seul fanal de veille.

J'écoutais, écolier rêveur, la chanson plaintive du vent d'Hiver.

Lui ! une fois dernière ! Vers la tremblottante lueur n'était-ce pas un livre qu'élevaient ses mains engourdis ?

Et je m'approchai disant : « Tu lis ! dans le froid, à cette heure !... »

Car ma solitude était compatissante.

Devant l'effroi de son visage il mit un faible bras, en murmurant d'une voix si humble :

« Seigneur ! Epargnez-moi, je suis un pauvre écolier sans.abri, vivant d'aumônes... »

.
Et voilà qu'une douleur très grande me serra le

cœur! Je tendis mes bras vers lui, m'écriant : « Frère! »

Mais déjà il s'était enfui dans la nuit profonde où son ombre grise s'effaça comme un espoir.

Au ciel, l'aube hésitait, annonçant un jour sans soleil. Et dans les froides brumes matinales la cloche rapide et grêle d'un cloître lointain se mit à tinter, qui appelait à la prière.

Elle semblait dire : « Hâtez-vous!... Hâtez-vous!... La bonne pensée trop tard semée ne germera plus... »

Une voix aussi disait au fond de moi : « La joie est mauvaise, qui rend le cœur dur... »

Et je repris, en grande tristesse, le chemin de ma demeure.

GILBERT MONACH.

Octobre 1894.

SUR LA MORT
DE GÉRARD DE NERVAL

Pour L.-W. Hawkins.

*Un soir que son logis s'emplissait de ténèbres,
Las de la terre hostile et de l'homme méchant,
Gérard quitta, pour fuir vers le soleil couchant,
Ses livres familiers pleins de phrases funèbres.*

*Avec le soleil mort s'éteignait sa vigueur ;
C'était le dernier soir et la suprême épreuve...
La nuit tombait du ciel comme un voile de veuve
Et la foule en criant rudoyait sa douleur.*

*Alors il regarda si l'Esprit du Voyage
A l'horizon noirci lui faisait signe encor :
L'ombre seule y veillait tandis qu'un astre d'or
Dans la Seine grisâtre endormait son image.*

*Mais, pour bercer son mal, un instant consolé,
De ses magiques doigts, sur le décor nocturne,
Le Rêve fit surgir à son œil taciturne
Des îlots de parfums sous un ciel étoilé.*

*Il vit la terre heureuse où vécut la déesse
Fille de l'Océan et Mère de l'Amour, [beau jour,
Et, comme un blanc bouquet sous les feux d'un
Tout le groupe adoré des îles de la Grèce.*

*Malgré la brume épaisse et le vent de l'hiver,
Le songeur enivré revoit son Italie
Et, joyeuse, étalant sa chantante folie,
Naples qui rit aux bruits des rires de la mer.*

*Mais l'Ombre, de nouveau, ressaisit son empire
Et, de ces rêves morts qu'il voulut évoquer,
Un seul lui demeura lui disant d'embarquer
Pour ce ciel dont la nuit lui voilait le sourire.*

*Ah ! plus rien ne chantait... et le morne dégoût
Le guida pas à pas vers l'affreuse ruelle
Où, rêvant aux beautés que l'inconnu recèle,
Il accrocha sa corde aux barreaux d'un égout.*

*Dans le silence noir s'éteint son dernier râle,
Aucune âme ne lève un pan de son rideau,
Sur le pavé boueux sautille un vieux corbeau,
Une lanterne, au loin, tremblotte, sépulcrale...*

*D'un bouge dont le vice avait usé le seuil
Sortaient d'impurs refrains raillant son agonie,
Mais, déjà, préludant à son Epiphanie,
Des Séraphins pleuraient sur ses cheveux en deuil...*

*Et, déliant son âme avec des mains de mères,
Des Anges blancs venus des Cieux Spirituels
Lui montrèrent du doigt, ouvrant ses yeux réels,
Prêtes pour son départ les croupes des Chimères.*

KARLE GYNKA.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

PROVINCE. — Un des directeurs des sections du Groupe, notre ami Lucien Mauchel, visite en ce moment toutes nos branches et tous nos correspondants du sud et du centre de la France. Les nouvelles qu'il nous envoie sont excellentes et présagent une bonne année pour nos idées.

NANCY. — Nous recevons de bonnes nouvelles de Nancy. La branche régulière du groupe d'études ésotériques vient d'être complètement réorganisée sous la direction du Dr X... S. I.

Les séances ont lieu dans un local spécial et plusieurs fois par semaine les sections diverses du groupe se réunissent pour étudier séparément l'occultisme, l'hypnotisme, le spiritisme.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. *Marcel Reynaud*, rue Saint-Catherine, 26, Nancy.

26 décembre 1894.

GRUPE N° 4

Monsieur le Directeur,

Notre séance du 1^{er} décembre n'a donné aucun résultat satisfaisant.

En vue d'obtenir une lumière plus éclatante, le voltage de notre lampe a été porté de 6 à 9; le nombre de piles a été augmenté en conséquence.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

A. FRANÇOIS.

ORDRE MARTINISTE

A partir de février, la loge martiniste *la Lumière astrale* tiendra tous les mois une séance régulière d'instruction et d'initiation. Les S: I: qui voudraient en faire partie ainsi que les personnes qui désireraient des renseignements à ce sujet sont priés de s'adresser par lettre à la direction de *l'Initiation*, 14, rue de Strasbourg, Paris.

ÉGLISE GNOSTIQUE

Le Patriarche gnostique, primat de l'Albigeois, vient de démissionner des hautes fonctions que le T. H. Sy-

node lui avait confiées. Nous ne pouvons, étant donné le respect que nous professons pour la liberté de conscience, qu'approuver la grave décision que M. Doinel a dû prendre.

Les délégués de T. H. Synode, considérant les importants services que notre frère Doinel a rendus à la cause spiritualiste, proposeront à la prochaine convention du T. H. Synode de lui voter des remerciements tout spéciaux.

En attendant cette assemblée qui se tiendra à l'équinoxe d'automne de 1895, nos frères les évêques sont confirmés dans tous leurs pouvoirs.

T VINCENT, évêque de Toulouse,
Vice-Président des T. H. S.

..

Deux des membres du Synode gnostique, Synésius, évêque de Bordeaux, et Paul, évêque de Concorezzo, ont rendu publics leurs rescrits à l'occasion des fêtes du nouvel an. Ces deux actes nous sont malheureusement parvenus trop tard pour que la publication en ait été utile. Nos lecteurs pourront d'ailleurs les lire dans le *Voile d'Isis* du 26 décembre 1894.

LE NOM DE PHILOPHOTES

PROTESTATION AU NOM D'UN MORT

Dans le dernier numéro de *la Curiosité*, M. Bosc s'efforce de justifier le plagiat qui orne une de ses dernières publications. Le parallèle que nous avons publié étant assez démonstratif, nous ne reviendrons pas sur cette question. Mais nous avons une protestation publique bien plus grave encore à faire, la voici : LE 15 AVRIL 1891, *l'Isis* (p. 32) publiait une note disant : Nous

sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'entrée dans l'*Initiation* de M. Albert Poisson dont les études sur l'alchimie ont été si remarquées. Il commence dès le prochain numéro une série d'articles sous le pseudonyme de PHILOPHOTOS (Il y avait une faute d'impression et le nom exact PHILOPHOTES parut dès le premier article en mai 1891). Or deux ans après environ, M. Ernest Bosc commença à publier des articles de lui en les signant du pseudonyme de Poisson. Celui-ci protesta vivement et après une visite que rendit M. Bosc à Poisson et dans laquelle ce dernier prouva, en présence de Chamuel, son droit irréfutable à l'aide de la note de l'*Initiation*, nous croyions l'incident réglé quand, après la mort de Poisson, M. Bosc continua à se servir du pseudonyme de feu notre ami.

Nous avons signalé le fait à M. Bosc en désirant lui voir faire une rectification bien due au jeune et distingué défunt. En tous cas, celui-ci nous ayant demandé de protester pour lui, nous sommes obligés de nous exécuter religieusement, suivant en cela l'impulsion de notre conscience. Nous espérons que M. Bosc appréciera le motif qui nous fait agir et nous sommes convaincu qu'en de telles circonstances il ne se serait pas conduit autrement. Aussi attendrons-nous avec intérêt la réponse de M. Bosc à notre protestation.

PAPUS.

BIBLIOGRAPHIE

HELION, *Sociologie absolue*, un vol. in-8, de luxe.
Prix : 3 fr. Chamuel, éditeur.

Les lecteurs de l'*Initiation* ont eu connaissance des tentatives faites par quelques-uns des plus autorisés parmi les occultistes pour adapter à la Sociologie contemporaine les conceptions kabbalistiques de l'*Adam social*.

Le public est à même d'en apprécier la valeur par les

œuvres de Saint-Yves, dont les conclusions sont reprises dans l'*Anarchie de Papus*, dans la *Sociologie synthétique* de P.-Ch. Barlet. L'œuvre dogmatique dont il est question actuellement est signée d'un étudiant des plus avancés parmi ceux qui recherchent la lumière.

Elle se présente à nous comme purement théorique : elle est d'ailleurs singulièrement suggestive et par la conviction calme du style et par la pure beauté des idées ; beauté trop pure et trop noble même pour être appréciée exactement par d'autres que des intelligences d'élite ; mais nous n'avons pas à craindre que l'auteur plane toujours dans le ciel métaphysique ; il a donné des preuves de sa force réalisatrice, et son pseudonyme lunaire déguise, trop bien peut-être, toute l'activité et le sens pratique d'un futur pasteur d'hommes.

La *Sociologie absolue* est divisée en trois chapitres :

Dans le premier sont énoncés, prouvés et expliqués les principes métaphysiques de l'auteur ; le second recherche les lois sociales et leur développement ; le dernier expose l'histoire synthétique des anciennes sociétés, de la société moderne, et donne les conclusions en quelque sorte prophétiques qu'Hélios tire de ces données.

Dans le Principe, il y a le Verbe créateur, dont il est la raison suprême, la nécessité en quelque sorte. De ce point de départ sont déduites l'existence d'un binaire universel, et l'application de l'idée d'organisme au Cosmos tout entier : idées qui sont comme les fondements de l'Esotérisme. Elles sont appliquées comme suit à l'homme collectif.

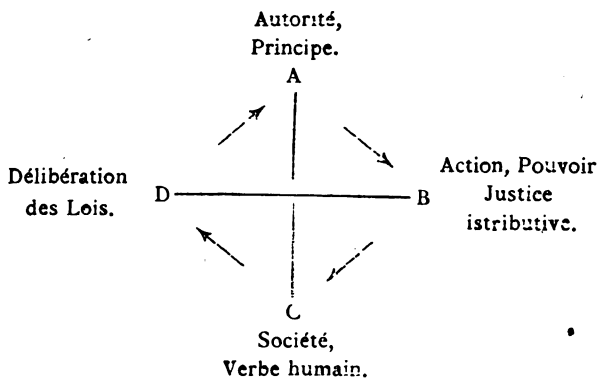
La vie sociale comporte deux trilogies, deux ternaires.

1° Le ternaire involutif partant du Principe et descendant par la Justice distributive jusqu'à l'homme et à la société.

2° Le ternaire évolutif partant de l'homme et de la société et remontant par la Loi jusqu'au Principe.

Or, de même que le Créateur a produit le Cosmos « suivant des lois librement instituées par Lui, et qu'il ne peut enfreindre lui-même, puisqu'elles sont son *ultima ratio* », l'homme doit instituer des lois sociales qui

soient « l'exposition même au Verbe-Principe, mais adaptée au Verbe humain. » Le Ternaire donnera leur esprit et, au moyen du Quaternaire, les réalisera et leur donnera la vie.



Hélien trouve dans ce Septenaire la clef de la philosophie de l'histoire ; les lecteurs verront comment le tableau extrêmement instructif qu'il en donne cadre avec les données de l'astrologie, d'une part, et, de l'autre, avec celles de la science positive.

L'histoire des races humaines, leurs grands mouvements cycliques d'évolution dans le Temps et dans l'Espace sont esquissés en quelques pages magistrales qu'il faudrait transcrire intégralement sous peine d'en altérer la beauté.

Cette analyse de la lutte entre le principe divin d'autorité (ternaire) et le principe naturaliste (quaternaire) est poursuivie jusqu'aux temps actuels avec la même rigueur. Et qu'on ne croie pas que l'auteur perde, à spéculer dans ce monde idéal, la vision nette de la réalité ; le paragraphe consacré à la France (p. 105) est, on peut l'affirmer, un chef-d'œuvre de saine et profonde critique, fruit d'une profonde étude de la politique contemporaine et d'une clairvoyance aiguë de ses résultats.

Les conclusions de l'ouvrage sont celles de l'esotérisme le plus pur ; elles tendent à l'union des partis opposés et complémentaires ; car la vérité réside dans l'Interne, dans l'Unité, non dans la Multiplicité ni dans l'Externe. Remercions l'auteur, au nom de l'Esotérisme, de ce bon et beau livre ; il sera, nous en avons la certitude, un puissant facteur dans ce grand œuvre de l'Union du Ternaire et du Quaternaire vers la triple réalisation duquel nous devons tendre toutes nos énergies.

SEDIR.

∴

Les Chansons éternelles de PAUL REDONNEL, avec un argument analytique. Un vol. in-8 écu de luxe. Biblioth. de la Plume, 31, rue Bonaparte.

M. Redonnel est un poète qui a conscience et de sa force d'imagination et de son talent de styliste ; sa patiente tenacité, a su remonter tout d'abord, dans la vie de la langue, jusqu'assez près de son principe pour pouvoir mieux s'en servir et en révéler aux artistes — plus nombreux qu'il ne conviendrait — ignorants de la technique du style.

On pourrait croire, d'après cela, que la pensée de M. Redonnel est toute précise et tout unie ; il n'en est rien. Ses sentiments sont simples et grands comme la Nature ; mais c'est en qualité, en subtilité qu'ils diffèrent de ceux du vulgaire.

Les Chansons éternelles — dont les premiers morceaux remontent jusqu'à 1878 — sont divisées en trois livres. Dans le premier est décrite « la manière de vivre d'un adolescent qui parfois se souvient — et les écrit — de ses primes sensations au contact des êtres et des choses. Mais cet adolescent a ceci de singulier et de supérieur à la plupart des autres, qu'il est un sensitif, un émotionnel et un observateur, voilà tout. »

Mais une réaction nécessaire transporte notre adolescent au pôle opposé de la vie : de la sphère animique, il passe à la sphère instinctive, de subjectif il devient objectif, et M. Redonnel symbolise fort justement toute cette

évolution par le carré, emblème de la vie. L'auteur « y montre le poète de la première partie, divers comme de raison, en chacun de ces milieux ; il l'y fait non pas rencontrer, mais retrouver en la figure d'une marquise, son idéal jadis perdu, et alors s'opère le phénomène de « bilocation ».

Le troisième livre a pour symbole le triangle, convenable « à ceux qui n'ont pas accepté la déchéance de l'incarnation terrestre » (1). Là, le héros du livre commence un long travail d'analyse, de fusion et de synthèse, des deux types féminins qu'il a aimés ; douloureux chemin qui doit aboutir à la réalisation « de l'œuvre d'art qui sera la vie se suffisant à soi-même, d'émotions et de jouissances égoïstement ».

L'argument analytique se termine mal, à mon sens, sur un tel mot. Quelque hauteur et quelque subtilité qu'il nous ait été donné d'atteindre dans le domaine de Tiphereth, notre devoir n'est point de nous complaire dans le royaume enchanté que nous avons conquis bien souvent sans beaucoup de mérite ; la loi de la solidarité nous oblige au contraire à involuer les idées que nous y générons, jusqu'au niveau de la compréhension de nos frères moins favorisés que nous. C'est là un effort bien douloureux, nous le savons, pour la délicatesse de l'artiste ; mais il est nécessaire, si ce dernier veut voir vivre son idée devenue fécondatrice, dans l'avenir, de nobles actions et de généreux sentiments.

SÉDIR.

LIVRES REÇUS

Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi

(1) Nous croyons comprendre que M. Redonnel veut simplement signifier ici l'Involution ; cependant, comme il connaît l'ésotérisme et en parle, qu'il nous permette de lui faire remarquer que l'incarnation terrestre n'est pas facultative ; c'est un stade nécessaire du grand cycle fatidique que doit parcourir la monade humaine.

du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, par H. DURVILLE.

Paris, Librairie du Magnétisme, 1894 ; petit in-16.

∴

Les Evangiles de la Messe. Etude suivie d'une notice sur les Musées cantonaux, par EDMOND GROULT.

Chez l'auteur, à Lisieux, format in-18.

∴

Institution des Biens Carnot au profit des déshérités, par EDMOND GROULT.

Chez l'auteur, à Lisieux, format in-8°.

La France des Musées cantonaux en 1891, par EDMOND GROULT.

Chez l'auteur, à Lisieux, format in-18.

La Société internationale artistique

La Fraternité, l'Union, la Solidarité semblent bien près de passer actuellement de la sphère de l'Idée pure à celle des réalisations. — Dans la philosophie, le *Conseil supérieur du spiritualisme* va se montrer l'actif facteur de ce progrès ; dans l'Art, la présente association semble appelée à un rôle également noble et fécond.

La Société Internationale Artistique a pour but :

D'établir un lien entre les écrivains, artistes et penseurs nouveaux de tous pays, dont les œuvres contribuent à un degré supérieur à l'évolution de la vie moderne ;

D'embrasser dans la mesure la plus large toutes les manifestations de la pensée moderne exprimée par les poètes, sculpteurs, musiciens, philosophes, littérateurs, savants, peintres, sociologues, etc. ;

De contribuer à les faire connaître en France et à l'Étranger et d'élargir leur influence ;

De créer à Paris un *centre d'internationalisme* pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain.

Le moyen d'action principal de la Société Internationale Artistique est actuellement la publication d'une revue trimestrielle : le *Magazine International*, qui, dans chaque numéro, à côté d'œuvres françaises et d'articles critiques, donne des traductions d'œuvres littéraires de tous pays, des portraits ou reproductions artistiques et un Bulletin critique qui contient un compte rendu de l'ensemble du mouvement littéraire, artistique et philosophique contemporain ; le *Magazine International* s'efforce de grouper en un tout vivant l'universel effort poétique d'aujourd'hui et d'en dégager l'idée nouvelle qui en résulte.

La Société Internationale Artistique est dirigée par un comité réélu tous les cinq ans à la majorité absolue des membres. Les membres de l'ancien comité sont rééligibles.

Les membres sont nommés par le comité.

Les membres ont droit à tous les avantages offerts à la Société et droit de vote dans les réunions de la Société.

La cotisation des membres est de 20 francs par an. Le comité se réserve le droit de recevoir des membres non payants suivant son propre jugement.

Les cotisations, les dons et les bénéfices composent les fonds de la Société et sont administrés par le comité, qui en dispose au profit de celle-ci, après consultation facultative des membres.

La Société se réunit en assemblée générale une fois par an et en autre temps suivant la décision du comité. Les membres absents devront faire parvenir au comité leur avis ou leur vote dans la quinzaine précédant la réunion.

Le comité de direction de la Société Internationale est distinct du comité de rédaction du *Magazine International*, qui est administré en propre et en dehors de la Société. Les fonctions du comité de rédaction du *Magazine International* sont permanentes et non sujettes à la réélection.

Le montant de l'abonnement au *Magazine Interna-*

tional est compris dans la cotisation des membres de la Société et appartient au comité de rédaction du *Magazine International*.

Le Comité de direction de la Société Internationale Artistique, comité de rédaction du « Magazine International »,

OTTO ACKERMANN,
LÉON BAZALGETTE,
SERGE MURAT,
LAURENCE JERROLD.

ÉCHOS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'apparition très prochaine du traité d'*Astrologie Judiciaire* de M. *Abel Haatan*. Il est heureux que l'ésotérisme moderne possède enfin un ouvrage pratique sur cette science.

Jusqu'ici on devait se reporter aux anciens textes écrits tous en latin et qu'il était en même temps bien difficile de se procurer, aussi les progrès avaient-ils été bien lents dans cette partie de l'occultisme. La branche d'études astrologiques, après quelques séances, avait dû se dissoudre, car son président, malgré toute son érudition, rencontrait un obstacle immense dans l'ignorance absolue qui régnait à ce sujet. On ne pouvait en effet aborder les questions importantes avant que ne fussent connues les notions préliminaires, et un tel enseignement présentait une aridité qui devait éloigner peu à peu les disciples. Or nous assistons cette fois à un mouvement bien net et bien déterminé ; le volume nouveau va prendre une place importante parmi ses aînés des autres branches. Remercions donc M. *Abel Haatan* d'avoir su prendre en main l'enseignement de l'astrologie et félicitons-le d'autant plus que plusieurs songent déjà à suivre ses traces et à venir l'aider dans la tâche entreprise.

ERRATA

Nous prions nos abonnés de vouloir bien corriger quelques erreurs qui se sont glissées dans notre dernier numéro.

P. 204, dans la figure lire N au lieu de A.

P. 208, dans le tableau lire B *Verbe* au lieu de N *Verbe*.

P. 290, ligne 21, au lieu de *distracte*, lire *discrète*.

P. 208, dans le tableau, 3^e colonne verticale, lire *par le dédain* au lieu de *pas de dédain*.

NÉCROLOGIE

Zurich, 16 décembre 1894.

JEAN MACÉ

Monsieur le Rédacteur de l'*Initiation*, à Paris.

Permettez-moi de vous écrire quelques mots à l'occasion de la mort de mon ami Jean Macé.

Je crois que les résultats de la vie de J. Macé méritent une étude de la part de votre honorable groupe de Sociologie. La *Morale en action* par J. Macé, chez Hetzel, Paris, pourrait servir de point de départ. Vous y verrez l'historique des cours populaires et des bibliothèques communales dont J. Macé s'est fait l'apôtre. C'est à juste titre qu'ensuite il a été nommé sénateur. Mais croyez bien que, sans le secours des forces secrètes, il n'aurait pas obtenu d'aussi prompts résultats.

Un autre de mes amis, tout en réussissant aussi bien dans une œuvre non moins utile, n'a pas eu les mêmes succès personnels. Je veux parler de Henry Dunant, l'auteur des *Souvenirs de Solférino*, le fondateur de la Croix

Rouge internationale des secours aux blessés. Il s'est totalement ruiné en faisant ce qui était nécessaire pour lancer l'œuvre. En ce moment, il est réduit à la nécessité de se réfugier dans un hôpital suisse, où il ne meurt pas tout à fait sous les coups de la misère et des tracasseries d'anciens jaloux qui l'accablent.

Jean Macé a providentiellement éclairé le peuple. H. Dunant a soulagé le peuple dans ses souffrances fatales. Jean Macé n'a récolté que des honneurs mérités; H. Dunant n'a que des malheurs non mérités et aucun des soldats sauvés par les hospitaliers ne songe à rendre la vieillesse douce à celui qui a indirectement sauvé la vie à bien des cent mille blessés malheureux.

Le problème est : Pourquoi J. Macé est-il récompensé et H. Dunant puni ?

La réponse me semble : « Si le grain semé en terre ne meurt, il ne porte pas de fruits. » H. Dunant est le mérite sacrifié et M. Moguier, président de la Société internationale de secours aux blessés est le mérite honoré. D'un autre côté, je suis le vrai fondateur du mouvement des cours et bibliothèques populaires commencé à Guebwiller (Haut-Rhin) et je suis relativement malheureux et mort, ayant dû laisser à J. Macé les honneurs et les succès.

Agréé, Monsieur, mes respects.

Un de vos abonnés indirects.

J.-J. B.

(Zurich).

.*.

Le distingué rédacteur du *Voile d'Isis*, Saturninus, à qui l'on doit la traduction de la *Magie astrologique*, vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous lui adressons ici, au nom de la Rédaction, l'expression de nos plus sincères et plus sympathiques condoléances.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^o, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

L'Initiation du 15 janvier 1895

VIENT DE PARAÎTRE

Paul SÉDIR

S. G. E. Docteur en Kabbale

LES

TEMPÉRAMENTS

ET LA CULTURE PSYCHIQUE

D'après **JACOB BŒHME**

Lettre-Préface de PAPUS

Brochure in-18. Prix 1 fr.

CHAMUEL, ÉDITEUR

29, RUE DE TRÉVISE, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

L'Almanach du Magiste

1^{re} ANNÉE

MARS 1894 — MARS 1895

CONTENANT :

L'AGENDA MAGIQUE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Les Jugements Astrologiques des sept planètes.

La liste des Herbes, des Pierres et des Correspondances magiques.

Le Jugement des Songes d'après le cours de la Lune.

UN RÉSUMÉ DE MAGIE CÉRÉMONIELLE

L'HYPNOTISME PRATIQUE EN QUATRE LEÇONS.

Le Miroir magique. — Les expériences d'Eliphas Levi.

Les 22 axiomes magiques.

LE RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE DE L'OCCULTISME SUR L'ÂME
ET SON ÉVOLUTION.

Des extraits et des citations des principaux occultistes.

L'Histoire du Mouvement spiritualiste dans ces dernières années,
et la liste des Fraternités Initiatiques.

Orné de gravures et des portraits de

L.-C. de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Wronski, Eliphas Levi,

Louis Lucas, Eugène Nus, Fauvety, Camille Flammarion.

PUBLIÉ

par un Groupe d'Occultistes sous la direction de

PAPUS

Président du Groupe indépendant d'Etudes Esotériques.

Prix : 2 francs

PARIS

CHAMUEL, EDITEUR

29, rue de Trévise, 29

1894

(Tous droits expressément réservés).

VIENT DE PARAÎTRE

L'Anatomie Philosophique

ET SES DIVISIONS

SUIVI D'UNE ANALYSE DÉTAILLÉE DE

L A M A T H È S E

DE MALFATTI DE MONTEREGGIO

PAR

G. ENCAUSSE — PAPUS

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS

Ancien externe des Hôpitaux et du Bureau central

Médaille de bronze de l'Assistance publique

Ex-chef du laboratoire d'hypnothérapie du Dr Luys à l'hôpital de la Charité

Ancien professeur, médaille de bronze et médaille d'argent de l'Union française de la Jeunesse

Officier d'Académie — Officier de l'ordre impérial du Medjidié

Chevalier de l'ordre militaire et royal du Christ, de l'ordre de Bolivar, etc., etc.

Ouvrage orné de 12 tableaux

Prix : 4 fr.

PARIS

CHAMUEL, EDITEUR

29, rue de Trévise, 29

—
1894

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- | | |
|-------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| E.-CH. BARLET | { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan. |
| PAPUS | { Traité méthodique de Science Occulte.
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages. |
| A. JHONEY | Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|---------------------------------|---------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET | La Langue hébraïque restituée. |
| ALBERT POISSON | Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | |
|-------------------------|--------------------------------|
| JULES LERMINA | { La Magicienne.
A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { Zanoni.
La Maison Hantée. |

MYSTIQUE

- | | |
|--------------------|-----------------------------------------------------|
| P. SÉDIR | { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments. |
|--------------------|-----------------------------------------------------|

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la Librairie CHAMUEL, 29, Rue de Trévise, PARIS .

Envoi Franco du Catalogue.

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✚

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



26° VOLUME. — 8^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° Février (1895)

- PARTIE INITIATIQUE...** *La Science actuelle et le plan astral.* **Papus.**
(p. 97 à 101).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE** *Kabbale saracénique et ismaélite.* **Jean Tabris.**
(d'ap. Kircher).
(p. 102 à 114).
- Mystère des Cabires.* **Dr Fugairon.**
(p. 115 à 125).
- L'Obéissance à nos guides.* **Photès.**
(p. 125 à 129).
- Division du ciel en maisons astrologiques.* . . . **Abel Haatan.**
(p. 130 à 143).
- Marques astrales.* **Hutchinson.**
(p. 144 à 145).
- Symbolisme de la Maçonnerie d'York.* **Blitz.**
(p. 146 à 155).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Le Yogui (poésie)* **Ch. Dubourg.**
(p. 156 à 157).
- Astra* **Y. Diestchine.**
(p. 157 à 174).
- Le Dieu noir (poésie)* . . . **Jean Delville.**
(p. 175 à 177).
- groupe indépendant d'études ésotériques. — Le Mouvement idéaliste en province. — Ordre martiniste. — Phénomènes magiques. Bibliographie. — ($\sqrt{2}$) L'Ekazote et le protoplasma. — Echos.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 79, rue du Faubourg-Poissonnière — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. — JULIEN LEJAY, S. I. —
EMILE MICHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I.
(D. S. E.) MOGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. — PAPUS,
S. I. — QUERENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I.
(C. G. E.) — SELVA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BARA-
DUC. — Le F. BERTRAND 30°. — BOJANOV. — RENÉ CAILLIÉ. —
CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. —
G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉ-
ZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L.
LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER.
— G. POIREL. RAYMOND. — A. DE R. — D^r SOURBECK. —
L. STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH.
— YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
NOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. —
LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE
SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. —
YVAN DIETSCHINE. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. —
J. DE TALLEY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : P A P U S
DIRECTEUR ADJOINT : LUIGI O N MAUCHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR
Dr en Kabbale.

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

C H A M U E L
79, Rue du Faubourg-Poissonnière
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GRUPE INOÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE CROIX, — ÉGLISE GNOSTIQUE



La reproduction des articles inédits publiés par l'*Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

La Science actuelle et le plan astral

Lorsque, il y a bientôt neuf ans, nous conçûmes l'idée de rendre à la Science occulte le lustre qui lui était légitimement dû, nous étions poussé par des raisons fort importantes. Après avoir étudié de notre mieux les théories de l'occultisme tant occidental qu'oriental, d'une part, et les faits les plus récents de l'hypnose, d'autre part, nous étions arrivé à cette conclusion que la *Science occulte était seule capable de donner une explication scientifique des faits de psycho-physiologie qu'on allait bientôt découvrir*. Nous aurions pu, dès cette époque, pasticher habilement les théories de l'occultisme, ne pas nous servir du mot *corps astral et lumière astrale*, et notre avenir scientifique était assuré au détriment du calme de notre conscience.

Mais, fort de la certitude des théories anciennes, nous préférâmes rendre à nos vieux maîtres la justice qui leur était due et laisser à d'autres le soin de pasticher l'antiquité pour trouver du pseudo-nouveau.

C'est alors que nous fîmes en faveur de l'occultisme cette campagne qui a abouti au succès actuel.

Pendant ce temps, les expérimentateurs poursuivaient leur œuvre, les adeptes des écoles scientifiques se cassaient la tête pour habiller les faits de l'astral en faits de « Télépathie », « Hallucinations télépathiques », « Phénomènes psycho-physiologiques », espérant échapper par quelque point à cet occultisme, devenu un cauchemar depuis qu'il avait refusé de changer ces affreux noms, sentant leur hermétisme d'une lieue.

C'est ainsi que le Dr Dariex fonda une revue très impartiale et très bien faite dans laquelle les occultistes trouveront une collection assez complète de récits concernant l'action des « images astrales » connues de l'antiquité des initiés, étudiées par Paracelse, mises à la scène par Shakespeare (dans *Macbeth*), décrites par Swedenborg, détaillées par Eliphas Lévi et habillées en « hallucinations télépathiques » par le Dr Dariex et ses collaborateurs. O spectre muet de Banco (1), ô évocation astrale des rois futurs successeurs de Macbeth, vous étiez (déjà !) des hallucinations télépathiques.

Notre ami le Dr Baraduc, poursuivant la voie tracée

(1) Pour les profanes et les professeurs de psycho-physiologie, nous rappelons que l'occultisme distingue les apparitions *qui parlent* (spectre du père d'Hamleth) et qu'on nomme ÉLÉMENTAIRES, des apparitions *muettes* (spectre de Banco) et qu'on nomme REFLETS OU IMAGES ASTRALES. Les élémentaires sont visibles pour tous les assistants, les reflets n'impressionnent ordinairement qu'un individu, mis pour une cause quelconque, en état de réceptivité psychique. Shakespeare a parfaitement appliqué ces théories.

par Louis Lucas, parvenait à mesurer les émanations fluidiques du corps astral dans son très bel ouvrage sur « la Force vitale », dont nous avons fait un compte rendu dans *l'Initiation*.

A la Charité, le D^r Luys, travaillant en collaboration avec le D^r Encausse, retrouvait expérimentalement la propriété qu'ont les aimants de conserver les images astrales. Paracelse avait déjà décrit les mêmes faits. Enfin le prix d'excellence dans ces recherches scientifiques et expérimentales appartient sans conteste au colonel de Rochas qui a fait à lui seul plus que tous les autres réunis.

Parti de l'impartialité la plus complète en matière de théories, voici les différentes phases, hâtivement insinuées, des travaux du colonel de Rochas.

Cet expérimentateur parvint d'abord à distinguer dans l'hypnose les états superficiels (produits par les hypnotiseurs) des états profonds (produits par les magnétiseurs). Entre temps il mettait au jour de curieux travaux sur les localisations cérébrales dans l'hypnose pour arriver à l'étude approfondie des émanations lumineuses qui s'échappent de tous les êtres et de tous les corps. Reichembach avait déjà constaté ces faits que Rochas mit au jour et qui furent aussi étudiés sommairement par le D^r Luys. Voilà donc les « images astrales » de l'occultisme découvertes par une autre voie.

Mais cette idée que les corps bruts émettaient des émanations fluidiques et colorées poussa Rochas à rechercher si, outre les lueurs, le corps humain ne dégageait pas d'autres principes. C'est alors

que fut découvert l'*extériorisation de la sensibilité* dans les états profonds de l'hypnose. Ce corps astral de Paracelse, ces « actions astrales » de la magie étaient découvertes par l'expérimentation. et aussitôt les données de l'occultisme sur l'envoûtement, sur l'action psychique à distance, etc., étaient pleinement confirmées.

- Mais de Rochas n'était pas au bout de ses surprises. — Il parvint à extérioriser complètement et à *photographier* ce corps astral dont les actions avaient été mesurées par Baraduc. Et alors commencèrent non plus les surprises, mais les ahurissements de ce savant colonel qui n'avait jamais voulu rien croire sans avoir vu.

Il constata que ce corps astral se déplaçait sans tenir compte ni du temps ni de la matière, ni de l'espace. Il put reproduire les visions à distance d'Apollonius de Tyane et de Swedenborg, et à cette heure même M. de Rochas a retrouvé par expérience *ce plan astral* dans tous ses détails, à tel point que nous pouvions terminer nous-mêmes tous les récits de ses expériences dernières, disant au colonel: « Votre sujet est allé là et là et a vu telle et telle chose. » — Nous ne pouvons en dire davantage pour l'instant, ayant promis de laisser au savant expérimentateur la primeur de ces découvertes.

Ainsi voilà un chercheur impartial amené par l'expérimentation en plein occultisme et qui n'a pas craint d'appeler les choses par leur nom et que ce mot de « corps astral » n'a pas effarouché. Mais que vont dire « les autres », ceux qui considèrent chaque dé-

couverte comme une injure personnelle? Qu'importe, si le présent est toujours le même pour les amis de la Justice et de la Vérité, l'avenir est aussi toujours identique pour les pasticheurs et les démasqueurs d'idées. Voilà plus de vingt siècles que l'occultisme a formulé des théories auxquelles la science contemporaine ne peut échapper, quoi qu'elle fasse. .

Occultistes, mes amis, soyez fiers du dépôt qui m'a été confié, vous avez la Vérité, sachez maintenir toujours l'honneur de la servir envers et contre tous.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ATHANASE KIRCHER

DE LA

CABALE SARACÉNIQUE & ISMAÉLITE

OU, CE QUI EST LA MÊME CHOSE!

DE LA

Philosophie Hiéroglyphique et Superstitieuse

DES ARABES ET DES TURCS

AU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-RÉVÉREND SEIGNEUR

FRANÇOIS ALBICIUS

Assesseur de la Sainte et Révérée Inquisition

et aussi

AUX RÉVÉRENDIS ET TRÈS DOCTES PÈRES MAÎTRES DE LA
SAINTE THÉOLOGIE

Professeurs de Langues orientales et Interprètes de Notre Saint-Père
INNOCENT X;

AU P. PHILIPPE QUADAGNOLO

Clerc mineur ordonné, professeur de langue arabe à l'Athénée de Rome;

AUX P.-F. BARTHELOMÉE DE PETTORANO, P.-F. ANTOINE AQUILANO

Professeurs de Théologie et de langue arabe, de l'ordre de
Saint-François;

AU P. LOUIS MARACCIO

Clerc de la Congrégation de la Reine Mère de Dieu, censeur des
langues orientales;

AU P. JEAN BAPTISTE GIATTINO, S. I.

Professeur de Théologie Scholastique au Collège de Rome;

AU DOCTEUR ABRAHAM ECCELLENSI

Professeur de langue chaldéenne à l'Athénée de Rome, censeur des
langues orientales;

Hommes illustres par leur sagesse et leur savoir;

L'AUTEUR.

Sur le point d'exposer ici le fondement mystérieux de la philosophie des Sarazins, qu'ils nomment Kabale, matière certes abstruse et enfouie dans les sanctuaires les plus secrets de l'Arabie, abordée par un si petit nombre de gens et si peu étudiée, que je ne connais pas de meilleur juge en premier lieu que *Toi*, très illustre *Albicius*, très sage administrateur de notre congrégation arabe ; que vous ensuite, Maîtres très habiles de langue arabe, à qui je puisse dédier cette œuvre : car vous savez que les énigmes ; au témoignage de Clément d'Alexandrie, doivent être proposées non seulement aux Hommes habiles, mais aussi à ceux qui sont remarquables par leur sagesse, comme vous le dit Locman, auteur illustre chez les Arabes.

Car il y a déjà bientôt presque huit ans, dans l'exposé des Tables de Grenade, vous avez, non sans un labeur opiniâtre, orné à ce point votre patrie, qu'à l'avis de tous, vous avez mérité d'être appelés vrais Œdipes et de passer pour tels. Acceptez donc, justes et bienveillants, ce travail de votre collaborateur, témoignage unique et durable de ma confiance en vous. Si à votre avis cette œuvre renferme quelque chose digne de louange, remerciez-en d'abord Dieu souverainement Juste, ensuite César le Grand, qui ordonna qu'il fût, et qui, pour qu'il vît le jour, subvint avec une munificence toute royale aux besoins de l'auteur ; mais si, à ma surprise, tout s'écroule dans l'imperfection et l'impuissance, je veux que vous attribuez cela à la faiblesse de mon talent.

LA CABALE SARACÉNIQUE

PRÉFACE

Comme aucun écrivain latin n'a, à ma connaissance, abordé le présent sujet, je suis persuadé que cela rentre dans le cadre de mon Œdipe, et je vais tâcher de l'exposer, dans la mesure de mon talent. Mais, éternel Dieu ! dans ce travail combien il fallut de discernement pour éclaircir mainte obscurité, combien de labeur pour déchiffrer les débris, à demi-rongés, de maint volume manuscrit, combien de jugement dans la lecture des divers auteurs, ne voulant pas me servir de compilations, pour enfin parvenir, avec la grâce de Dieu, à la source de la vérité cachée ; et pour aussi que cela me fit comprendre combien il est difficile de parvenir aux régions inconnues, d'aborder les chemins vierges, d'entrer sans guide, sans compagnon dans des voies bordées d'écueils et de précipices innombrables ! Mais ceux qui pénétrèrent dans des sanctuaires semblables le comprendront par l'esprit plus aisément que je n'ai pu le décrire au prix de mille difficultés.

CHAPITRE PREMIER

Origine de la Cabale Saracénique.

Mais laissons de côté ceci et abordons le sujet lui-même. Comme jadis entre les Hébreux et les Samaritains, de même entre les Sarrazins et les Ismaélites éclatèrent de vastes querelles et discussions touchant la primauté de leur origine. Les Sarrazins d'une part tirent orgueilleusement leur origine de Sara, épouse d'Abraham ; ils vouent une haine implacable aux Ismaélites, parce qu'ils propagent la race infâme et servile sortie d'Agar, servante d'Abraham, et les appellent Ismaélites bâtards et idolâtres maudits. Les Arabes au contraire affirment que le mot Sarrazin ne vient pas de Sara, mais du mot *Saracq*, qui signifie voleur et larron, et ils les nomment fourbes, vagabonds, souillant toutes choses de vols, meurtres et larcins. Cette contestation dura jusqu'en l'an 660 de l'ère chrétienne. A cette époque, sous l'empereur Héraclius, l'odieux imposteur Mahomet Mécanus déversa sur le monde le venin de sa loi. Agité par le Démon, s'appuyant sur le *Juif Sélam* et l'Apostat Sergius Monachus, il établit son Alcoran, réservoir de toute iniquité, d'abord composé de quelques cantiques sans titres, aux pages rassemblées sans ordre ni distinction, mais qui postérieurement furent réunis en quatre livres, divisés à leur tour en chapitres ou surates, qui sont en tout au nombre de 211, à la suite desquels on peut mettre Abubecher, Omar et Hali,

ainsi que les livres d'Azar et d'Azipha comme jouissant chez eux d'une grande autorité. Mais plus tard, il y eut une si grande controverse au sujet de l'Alcoran de Mahomet, qu'elle dégénéra bientôt en quatre hérésies. L'auteur de la première hérésie fut Melich, que suivit l'Afrique presque entière; l'autre fut Assafihi, que suivirent les Mécaniens, et aussi les Arabes indigènes; le troisième fut Alambeli, que suivirent les Perses et les Babyloniens; enfin le quatrième fut Mulhanifa, que suivirent les Egyptiens, les Syriens et ceux de Damas. Et porté par ces hérésies comme par le cheval de Troie, l'Alcoran s'avança, et quoique contaminé de violente sorte, et en butte à la diversité des opinions, tous cependant et chacun le vénèrent profondément comme apporté du ciel à Mahomet par l'archange Gabriel; et de même qu'ils croient que d'immenses mystères sont cachés sous le voile de leur religion, de même aussi ils s'emparent de ce livre uniquement comme servant leurs superstitions, comme cela ressortira par la suite. Mais nous avons voulu exposer ces quelques faits pris dans le grand nombre pour montrer l'origine de cette si perverse doctrine. Reprenons donc la suite de notre narration.

Il n'est pas étonnant que les Arabes Sarrazins aient en tout temps imité les Hébreux, puisque cet immonde enfantement fut fait par la main de l'Hébreu Sélam, maître de Mahomet, qui servit d'accoucheur, et ce qui est surabondamment prouvé par leur doctrine cabalistique. Cependant ils souillèrent peu à peu par des superstitions innombrables et inouïes l'éclat et la pureté de la cabale à ce point que nous

pouvons justement dire que leur cabale est un amas inépuisable de magie et de sciences maudites, comme on le verra dans la suite : à tel point qu'aujourd'hui il n'est pas une amulette magique qui, soit par ses lettres, soit par les noms talismaniques qui y sont gravés, ne sente à plein nez cette doctrine damnée. Je vais donc dévoiler dans cette partie de mon ouvrage ce qui a trait à la superstition qui se révèle dans les caractères, ou dans les noms honorés d'un culte vain ; j'écrirai ces choses en me méfiant des hommes légers, mais pour les sages j'ouvrirai une porte sur l'origine, la composition, le rapport artificiel des lettres arabes, auxquelles ils appliqueront leurs facultés, puisque je me suis engagé à donner un exposé de cette doctrine étrangère et que personne n'a abordée ; et par là ils apprendront ainsi combien de pièges multiples l'Ange de ténèbres a coutume de tendre au genre humain, et quel jugement exact ils peuvent porter sur le sens des amulettes que l'on trouve çà et là. J'ai dit que les Arabes avaient en tout temps été les singes des Hébreux dans leur doctrine cabalistique ; pour le prouver, je répéterai ici les quelques faits que j'ai développés longuement plus haut, pour que, dans un parallèle, les institutions de ces deux sectes soient plus clairement dévoilées.

Les Hébreux assurent que la cabale fut transmise par Adam à ses fils par une tradition successive ; les Arabes disent la même chose. La kabbale des Hébreux a son fondement dans la loi mosaïque et les autres monuments de l'histoire sainte ; la cabale Saracénique a son fondement dans l'Alcoran, qu'ils appellent

aussi Alphurcan. En outre, la cabale des Hébreux a tiré son origine des caractères ou Alphabet mystique et des noms divins qui en dérivent ; la cabale des Sarrazins tire aussi son original de là. La cabale des Hébreux approfondit à l'aide de nombres tirés des textes sacrés, et de caractères tracés sur des talismans les différents noms de Dieu et des Anges, dont ils se servent dans leurs invocations à l'effet d'obtenir de Dieu quelque grâce ; les Arabes agissent de même avec beaucoup plus d'exagération et de superstition. En un mot, elle a pour but et fin dernière de procurer le bonheur dans cette vie et dans l'autre, par des moyens permis ou illicites.

Les monuments arabes manuscrits, dont nous avons extrait tout ceci, sont en premier lieu *l'Histoire sacrée et profane des Sarrazins*, par Amamo Abulhessan, Aben Abdalla et Kessadi, les *Récits des Visions*, par Aben Joseph Altokphi ; le *Livre des Arcanes*, par Abraham Estalh Babylonio ; le *Livre de computation*, par Aben Rahmon ; le *Livre de l'invocation divine*, par Halymorchum ; le *Livre de la vie des Ermites Sarrazins*, par Aben Amer Osman ; le livre intitulé *Hesban elrammel*, c'est-à-dire le comput de l'amphithéâtre, d'un auteur inconnu de la ville de Fez, écrit en caractères nubiens ; le *Livre des Sceaux*, par un anonyme ; la *Magie des Turcs*, par Hasmon Aben Buri, et encore d'innombrables fragments détachés sans nom d'auteur.

CHAPITRE II

Alphabet mystique des Arabes Sarrazins

Les Arabes sectateurs de Mahomet pensent que le fondement de tous les liens gît caché dans les lettres révélées par Dieu au premier homme du genre humain et que tous les attributs de la divinité y sont contenus ; et que Dieu descend d'une manière merveilleuse vers ceux qui avec un cœur pur et une foi sincère prononcent ces lettres, dans quelque nécessité qu'ils se trouvent ; que les Anges sont attirés, les Daimons repoussés ainsi que toutes choses funestes. Ils croient que par les lettres, Dieu influe d'abord sur les Anges, et par ceux-ci sur les douze signes du Zodiaque et les planètes, et par là enfin sur les vertus des quatre éléments ; que certaines lettres de l'Alphabet mystique ont été marquées d'un sceau par Dieu d'après des correspondances déterminées et que celui qui les découvrira et connaîtra la méthode de les réduire en nombres pourra obtenir et accomplir tout ce qu'il voudra dans ce monde ; en vérité, en tout cela, ils imitent entièrement les Hébreux. Ils font en outre correspondre à ces lettres certaines herbes, certaines pierres, certains métaux, certains animaux et certaines parties animales, tels que les poils, les cornes et les extrémités du corps et jusqu'aux excréments les plus vils, et ils se persuadent stupidement qu'ils produiront par une semblable analogie des effets prodigieux par la connexion de ces choses dans la Magie. C'est pourquoi après avoir vu les miracles fantas-

tiques des lettres, nous allons maintenant les corroborer les uns après les autres en nous appuyant d'une autorité convenable tirée de ces mêmes sources.

Abulhessân dans son *traité des noms divins*, décrit en ces termes l'origine de l'Alphabet mystique :

« Alors Dieu ordonna qu'ils écrivissent tout ce que lui-même avait enseigné, et il prit des peaux de brebis, les travailla jusqu'à ce qu'elles devinssent blanches, et Dieu dans sa gloire y grava 29 caractères, dont il est évident qu'on se servit pour écrire la Thorah, loi des Juifs, l'Évangile, le Zabur, loi des persans, et l'Alphurcan, loi de Mahomet ; et la première des lettres est Aleph. » Ensuite il passe en revue les lettres les unes après les autres, avec leurs significations, qu'ici nous reproduisons en latin.

Lettres

Significations.

1. Aleph. — Je suis le Dieu unique, victorieux, bien-faisant envers les bons, glorifié dans mon verbe.
2. Be. — Au nom de Dieu miséricordieux, compatissant.
3. Te. — Il est un dans son royaume, et toutes choses sont soumises à sa puissance.
4. Tse. — Ferme, solide, subsistant, il ne passe pas et ne s'abaisse pas.
5. Gim. — Admirable dans ses œuvres, bienfaisant envers les bons et dans sa parole.
6. Hha. — Miséricordieux à l'égard de ceux qui désobéissent, digne de louanges, il aime celui qui l'aura loué.

7. Chha. — Sachant les choses cachées et visibles créateur de toutes choses.
8. Dal. — Juge au jour du jugement, ou vengeur au jour du jugement dernier.
9. Dhsal. — Excellent, grand, occupant le trône de gloire, éclatant par sa force.
10. Re. — Rendant sans rétribution.
11. Ze. — Semant sans semence, augmentant sans défaut, embellissant toutes choses dans sa miséricorde.
12. Sin. — Prompt à satisfaire aux lois, écoutant l'invocation du malheureux.
13. Shin. — Ardent et sévère en punissant, témoin dans le conseil.
14. Ssad. — Permanent et ne passant pas ; fidèle dans ses promesses, contenant ceux qui lui sont rebelles.
15. Dzh. — Lumière céleste et terrestre, il a promis à ses saints le pardon, à ses ennemis le châtement.
16. Tta. — Heureux celui que Dieu sauvera ; les serviteurs de Dieu sont sauvés ; bienheureux celui qui lui obéira ; longues misères des rebelles.
17. Dha. — Parut sa loi, et apparurent dans son paradis ceux emplis d'amour.
18. Ain. — Savant et sage, et élevé en puissance.
19. Ghain. — Salut de ceux qui se purifient, conservation des créatures, riche sans indigence ni pauvreté.

20. Pe. — Faisant ce qu'il veut, il n'a ni égal ni compagnon.
21. Caph. — Il est assis sans dormir au-dessus de toute âme et il l'a créée dans sa toute-puissance.
22. Koph. — Digne d'être honoré, il fut avant toutes choses, existant après toutes choses, éloignant tous les maux.
23. Lam. — A lui, le royaume des cieux et de la terre ; à lui la création de l'empire avant comme après.
24. Mim. — Roi au jour du jugement, plein de mansuétude, glorieux avant comme après.
25. Nun. — Flambeau du ciel et de la terre, son feu est préparé pour les rebelles.
26. Vau. — Soutien des fidèles ; malheur aux superbes et aux obstinés ; malheur aux menteurs.
27. Hé. — Lui-même est Dieu ; il n'en est point d'autre, si ce n'est lui seul, vainqueur, ses ennemis seront dans l'enfer, ses saints dans les délices infinies.
28. Lamal ph. — Il n'est point d'autre Dieu que Dieu fort et sage.
29. Ie. — Connaissant toutes choses qui sont sur terre et au ciel, et entre les deux, et qui sont célées dans les cœurs.

Ce sont là les 29 lettres que Dieu est dit avoir communiquées pleines de mystères à Adam et à ses fils, comme ils en sont convaincus à tort ; à la vérité cha-

cune d'elles commence par la sentence tirée de l'Alcoran, qui commence par la même lettre qu'on expose. Mais ils veulent accompagner ces sentences des dites lettres, qu'avec impiété ils s'imaginent avoir été ordonnées et disposées ainsi dès l'origine du monde par la providence divine pour les mérites de son serviteur Mahomet, mérites conformes aux principes de ces sentences. Mais le susnommé Abulhassan raconte en ces termes dans le livre et dans l'endroit que nous avons indiqué la manière dont cette cabale s'est progressivement propagée :

« Quand ces lettres descendirent du ciel, Adam les enseigna à son fils Seth (la paix soit sur lui) et dit ; O mes fils, que ces lettres soient votre héritage ; et ils en héritèrent, les transmettant à Enos, puis à Keitar, ensuite à Habil, et après à Nazar, jusqu'à ce qu'enfin le Dieu suprême envoyât Adris (la paix soit sur lui) et ce fut le premier qui après Enos fils de Seth les fixa par l'écriture ; alors il les enseigna à ses fils disant : O mes fils, sachez pourquoi c'est vous Sabéens qui devez enseigner la lecture de ces lettres à vos enfants et aux adolescents ; j'ai écrit le temps auquel l'Eternel parla aux Sabéens et aux Nazaréens, et lorsqu'ils se divisèrent et Seth fils d'Adam (la paix soit sur lui) héritèrent jusqu'au temps de Noë (la paix soit sur lui), et ceci jusqu'au temps d'Abraham, et après que le Dieu puissant et glorieux eut fait mourir Nembrod, Abraham sortit de Haran, et passa de là dans le pays de Scham en Syrie, et lorsqu'il fut parvenu à Haran, une des terres de Mésopotamie, il y découvrit d'abord ces lettres. » L'auteur ajoute ensuite qu'Abraham réa-

lisa maint miracle par leur moyen, et qu'il les accompagna de diverses cérémonies, telles que purifications, jeûnes à faire au mois de Ramadan ; et ainsi se propagèrent les lettres jusqu'au temps de Mahomet ; augmentées par de nouvelles révélations, lui-même les transmit, dit-on, aux sectateurs de sa doctrine, telles qu'elles devaient être observées.

Mais il est clair que toutes ces lettres ne vinrent pas tout d'abord d'Adam, mais qu'elles furent tirées d'un autre alphabet, qu'ils appellent alphabet divin, dans lequel ils observent l'ordre des 22 lettres hébraïques et des cinq finales, Caph, Mem, Nun, Phé, Tsadé, qu'ils ont coutume d'ajouter aux 22, comme suit :

Vau, He, Dal, Gim, Be, Aliph	<i>Lettres arabes.</i>
Vau, He, Daleth, Ghimel, Beth, Aleph	<i>Lettres hébraïques.</i>
6, 5, 4, 3, 2, 1	<i>Nombres.</i>
Lam, Caph, Ie, Tha, Hha, Ze	<i>Lettres arabes.</i>
Lamed, Caph, Iod, Teth, Heth, Zaïn	<i>Lettres hébraïques.</i>
30, 20, 10, 9, 8, 7	<i>Nombres.</i>
Phè, Aïn, Sin, Ngun, Mim	<i>Lettres arabes.</i>
Phè, Aïn, Samech, Noun, Mem	<i>Lettres hébraïques.</i>
80, 70, 60, 50, 40	<i>Nombres.</i>
The, Schin, Re, Kaph, Isad	<i>Lettres arabes.</i>
Thau, Schin, Resch, Koph, Tsadé	<i>Lettres hébraïques.</i>
400, 300, 200, 100, 90	<i>Nombres.</i>
Ghaïn, Dha, Zzh, Dhsal, Chha, Tse	} <i>Lettres fortes ou abondantes.</i>
Tsadé, Phé, Noun, Mem, Caph	
1000, 900, 800, 700, 600, 500	<i>Nombres.</i>

D'après ce double alphabet, il est parfaitement évident que les Arabes se sont furtivement approprié le fondement complet de l'alphabet mystique des Hébreux, qu'on examine soit l'ordre des lettres, soit la signification de chacun des nombres.

(A suivre.)

JEAN TABRIS.

Le Mystère des Cabires expliqué

De l'aveu de tous les érudits, ce qui concerne les Cabires est un des points les plus importants et les plus embrouillés des religions antiques. Il nous a semblé, cependant, qu'il était possible d'apporter dans cette question quelque clarté.

Le lecteur jugera si nous y avons réussi.

I

Les *cabires de Samothrace* sont au nombre de trois : *Axieros*, *Axiokersa* et *Axiokersos*, auxquels s'en ajoute un quatrième *Casmilos*. Sur les amulettes, ces noms sont disposés des deux manières suivantes :

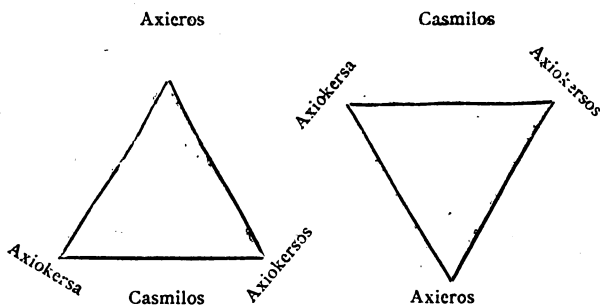
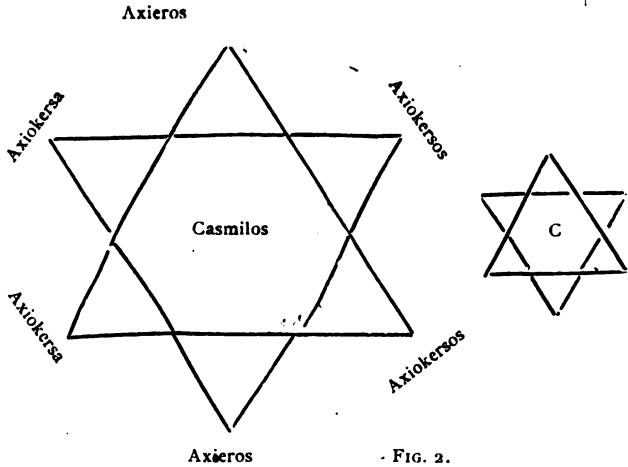


FIG. 1.

Les deux triangles peuvent se recouvrir en partie :



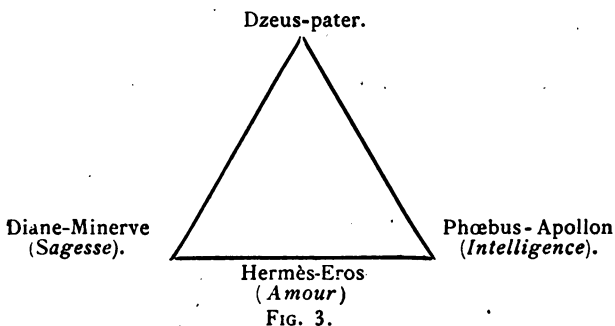
D'où l'étoile à six branches avec un C au milieu.

C'est parce que les érudits qui se sont occupés de la question n'ont considéré qu'un seul triangle qu'ils n'ont jamais pu élucider le mystère des cabires.

Les noms signifient : *Axios*, puissant, fort; *Kersos* et *Kersa*, époux et épouse ou seigneur et dame. *Casmilos* signifie ministre.

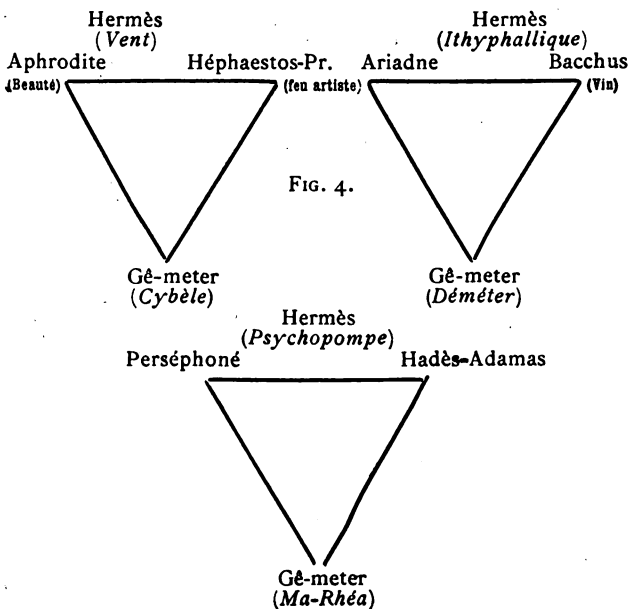
A quels noms *exotériques* de divinités correspondent ces noms mystérieux ?

Ceux du triangle dont le sommet est tourné vers le haut sont :



Ceux du triangle renversé sont différents selon les rites, comme l'indiquent les figures ci-dessous.

Le nom d'Hermès ne change pas, bien qu'il y soit considéré sous des rôles divers.



Le premier triangle a rapport au rite des *forgerons*, le second au rite des *cultivateurs* et le troisième au rite des *nécromans*.

Tandis que dans le triangle dont le sommet regarde le ciel l'*Axieros* = *Dzeus*, dans les triangles renversés l'*Axieros* = *Gê-méter* ou *Déméter* que quelques uns nomment *Cybèle*. Elle porte aussi le vieux nom de *grande-mer*, *Ma-Rhêa*, mais elle est aussi *Mater*. *Rhêa*, d'où le mot *Materia*, la matière primitive toujours comparée à une mer sans fond.

Pour abrégé, nous pouvons grouper toutes ces divinités de la manière suivante :

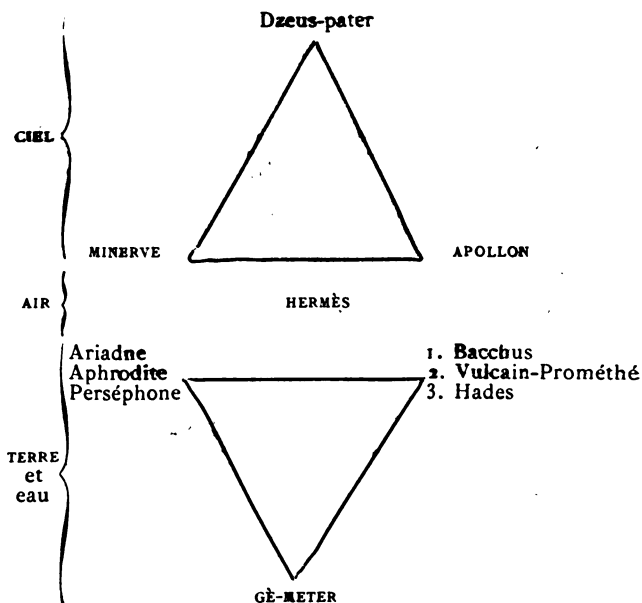


FIG. 5

On remarquera que, d'une part, Apollon, Bacchus-Vulcain-Prométée et Hadès sont un seul et même personnage considéré dans le ciel, sur la terre, dans les mines et dans les enfers, et que d'autre part il en est de même de Minerve, Ariadne, Aphrodite et Perséphone.

Quant à Hermès, il est l'amour lorsqu'il est associé à Apollon et à Minerve; il est Hermès ithyphallique avec Bacchus et Aphrodite ou Ariadne; Eole, avec Vulcain; Hermès-Psychopompe avec Hadès et Perséphone.

Cette identité d'un même personnage sous des noms différents donne la clef du mythe des *trois frères Cabires*.

Les monnaies de l'île de Lemnos les représentent d'un côté de la pièce sous la forme d'un flambeau allumé flanqué de deux bonnets pointus surmontés d'un pentagramme, de l'autre côté sous la figure d'Héphaestos. Le flambeau représente donc ce dernier, et les deux bonnets pointus surmontés d'une étoile les deux *dioscures* ou *Açvins* indiens.

Or les dioscures sont les feux de l'aurore et du crépuscule, de l'orient et du couchant, du printemps et de l'automne. Il tiennent donc la place de Bacchus et Hadès, le dieu de la végétation et le dieu des morts. Vulcain-Prométée est entre les deux, il est le feu du midi et de l'été.

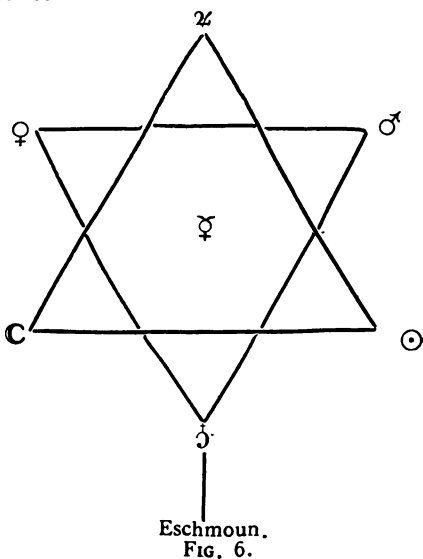
Les trois frères sont les équivalents de : 1° Bacchus, 2° Vulcain, 3° Hadès. Vulcain-Prométée descend en automne dans les enfers, il est alors Hadès, puis il ressuscite sous le nom de Bacchus au printemps où il triomphe de la mort et s'unit à Aphrodite ou à la belle Ariadne (la belle nature).

Le mythe des frères Cabires cher aux antiques corporations de fondeurs et de forgerons, est devenu pour les maçons le mythe d'Hiram frappé par les deux compagnons à la porte de l'Orient et à la porte de l'Occident.

II

Il nous est maintenant facile de saisir la relation qui existe entre les Cabires de Samothrace ou des Pélasges et les Kabirim phéniciens, relation qui a été niée par plusieurs savants.

En leur qualité de navigateurs, les phéniciens comme les Babyloniens étaient surtout des astronomes. Dès lors, voici comment ils interprétaient l'étoile à six branches



Les six sommets correspondaient aux six planètes ; la septième, Mercure, est au milieu. La Lune correspond à Diane-Minerve, le Soleil à Phœbus-Apollon, Jupiter à Dzeus. Vénus correspond à Aphrodite, Mars à Bacchus-Vulcain et Saturne tient la place de Déméter. C'est seulement par cette dernière substitution que l'étoile cabirique des Phéniciens diffère de celle des Pélasges.

Enfin, les Phéniciens considéraient un huitième Cabire, *Eschmoun*, personnification de tout le ciel étoilé du monde et en même temps dieu de la médecine.

C'est certainement des Cabires phéniciens que dérivent les *Séphiroth* de la Kabbale. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le tableau suivant.

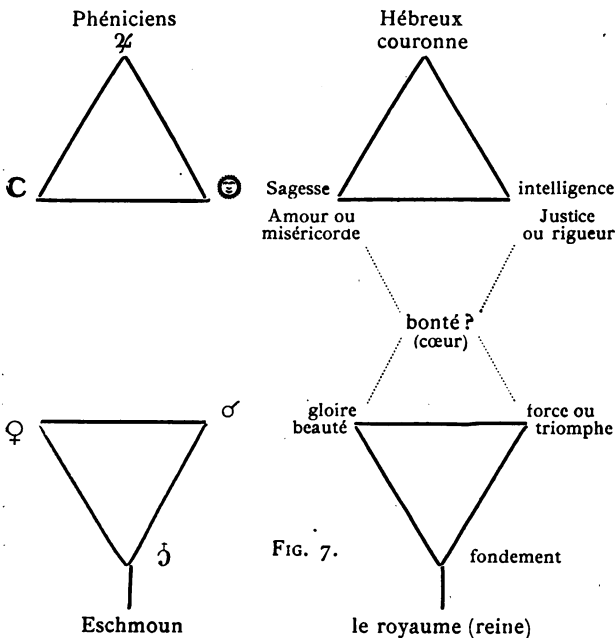


FIG. 7.

La *couronne* correspond à Jupiter, ou dieu premier ;

L'*intelligence* à Apollon ou le Soleil.

La *sagesse*, à Minerve-Diane ou la Lune.

La *force* ou le *triomphe* correspond à Mars, dieu fort et fécondant, tenant la place de Bacchus-Vulcain.

La *gloire* ou la *beauté*, à Vénus-Aphrodite.

Le *fondement*, à Saturne considéré ici, ainsi que le Savitri indien comme fécondant et opérant la résurrection.

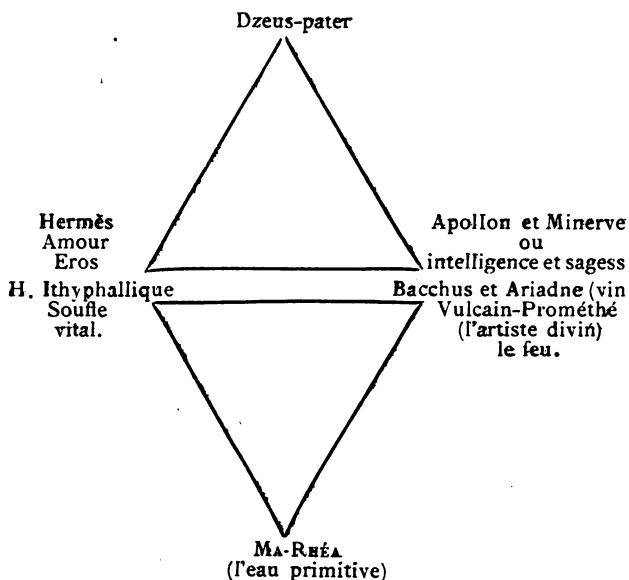
Hermès a été décomposé en trois personnages que nous connaissons déjà, savoir : l'amour ou la *miséricorde*, la justice (il tient la balance aux enfers) ou la *rigueur*, plus un nom qu'on traduit ordinairement par beauté et qu'il faudrait peut-être mieux traduire par *bonté*.

Le *royaume* est l'analogue d'Eschmoun, mais il est féminin et se nomme parfois *la reine* ; il correspond à *Gé-meter* des Pélasges ou *Ma-Rhea*.

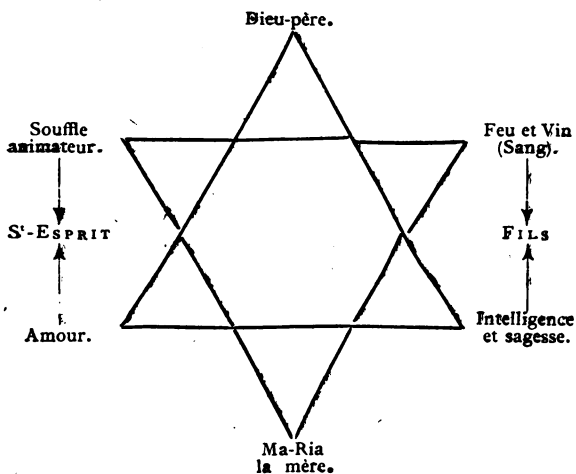
Les gnostiques, à l'exemple des Egyptiens, multiplièrent les couples de Cabires ou Séphiroth nommés par eux *Eons*. Il est inutile de rappeler ici leurs noms.

III

Si nous revenons, maintenant, au tableau des Cabires pelasgiques, nous verrons qu'on peut disposer différemment les noms des divinités, si l'on fait remarquer que sauf *Ma-Rhea* les divinités féminines ne sont que la personnification d'un attribut de leur Axiokersos respectif ou une qualité qu'on peut attribuer aussi à *Ma-Rhea*. On aura donc :



Ou bien, en formant l'étoile à six branches :



Nous avons ainsi ce qu'il serait permis d'appeler le tableau des *Cabires chrétiens* (1). Il correspond, en effet, à ces paroles des écrits du nouveau testament attribués à saint Jean :

« Trois sont qui rendent témoignage *au Ciel*: le père, le fils et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur *la terre*, savoir: le souffle, l'eau et le sang. »

Car le vin est le sang de la vigne et le sang du fils.

Le prototype de cet arrangement des Cabires adopté par le christianisme se trouve dans le Vêda.

Dieu père est désigné par *Dyaus-Pitar* qu'on, nomme encore *Indra*, le roi et, postérieurement *Brahmâ*.

Apollon est *Sourya*, remplacé plus tard par *Vichnou*, les trois pas du Soleil, la loi.

H. Eros ou l'*amour* est *Savitri*, le fécondateur et postérieurement *Siva*.

Ma-Rhea ou *Maria* est *Maya* encore appelée *Aditi*.

H. Souffle animateur est *Vayou*.

Vulcain-Bacchus ou le feu et la liqueur fermentée sont *Agni* et *Soma*.

L'*Agni* et le *Soma* védique sont devenus le *mithra* et le *haôma* des Perses.

Nous ne pousserons pas plus loin pour le moment cette étude des Cabires, mais, en présence des vues les plus contradictoires émises tous les jours par les érudits, il était utile de montrer combien, sous une appa-

(1) Si l'on fait glisser le triangle renversé jusqu'à faire coïncider sa base avec celle du triangle redressé, on a un losange dont les diagonales forment une croix.

rente diversité, l'enseignement des mystères antiques était partout le même, et combien les hommes instruits de l'antiquité, c'est-à-dire les *initiés*, différaient peu dans leurs croyances métaphysiques de celle que les chrétiens professent encore de nos jours. Au milieu du cahos intellectuel où vit la génération présente, il est consolant de constater que sur la solution des grands problèmes qui préoccupe le plus l'humanité, la réponse des savants de tous les temps passés a été unanime.

Le 27 septembre 1894.

D^r FUGAIRON.

L'obéissance à nos guides spirituels

La philosophie rationnelle pèse les probabilités, prononce et s'arrête tout court. Elle dit hardiment : On ne peut décomposer la lumière.

La philosophie expérimentale l'écoute et se tait devant elle pendant des siècles entiers ; puis, tout à coup, elle montre le prisme et dit : La lumière se décompose !

DIDEROT.

Ce n'est pas dans ces pages qu'il faut rappeler que, dès les premiers âges de l'humanité, la communication entre les vivants et les morts a été constatée.

La *survie* était l'objet d'une croyance fort répandue dans l'antiquité ; mais la croyance *aux guides*, c'est-à-dire à des esprits plus spécialement chargés de nous

conseiller, de nous aider, de nous soutenir, n'est pas aussi ancienne.

Le concours des désincarnés dans les actions de ce monde a souvent été mis en évidence, certes ; c'est au point de vue personnel qu'il a échappé jadis aux plus sages.

Socrate parle bien de son « démon » familier ; Appollonius de Tyane de son « génie ». Il a fallu le christianisme pour attester l'existence d'êtres ayant charge chacun d'une parcelle d'humanité, et ces êtres sont les « Anges gardiens » de l'Écriture.

Dans le monde spirite l'appellation est changée ; mais au fond c'est bien toujours sous l'empire de la même pensée que Kardec et ses disciples ont conclu à l'existence d'une solidarité étroite entre des âmes en deçà et au delà de ce monde.

D'ailleurs la preuve n'en est plus à faire pour ceux qui se sont attachés à pénétrer le mystère d'outre-tombe et à converser avec les disparus.

La croyance aux guides n'est-elle pas logique ?

De même que sur terre il existe entre des personnes appartenant à des classes différentes des affinités inexplicables au premier abord, mais dont la pluralité des existences pourrait bien donner la clef, de même il doit exister entre les visibles et les invisibles des attaches, des liens, des communions de pensées qui les rapprochent les uns des autres ; en sorte que de l'éternelle loi des affinités et de ce rapprochement naissent la sympathie d'abord, puis l'intérêt, et, le jour où la conviction est bien assise, où la confiance est entière, les rapports spirituels se développent, on se

sent entouré d'une atmosphère spéciale, facilement reconnaissable, on se sent enfin soutenu et souvent dirigé...

Mais que devient alors le libre arbitre, direz-vous, si nos pensées ne sont pas les nôtres, si on exerce une pression sur notre volonté ?

Tout d'abord il convient de bien établir que les esprits lisent dans nos cerveaux aussi facilement que si chaque pensée y était inscrite en caractères ineffaçables. Ils ne se chargent du reste de notre vie, ou plutôt de sa direction que d'après notre consentement. Et alors la confiance exige la confiance et partant l'obéissance de celui qui ne voit pas à celui qui voit pour lui.

Dans ce domaine-là, du reste, rien n'est absolu, et chacun doit faire ses expériences personnelles.

Mais, pour que ces expériences soient efficaces et concourent à notre avancement spirituel, il faut en *première ligne* supprimer le « moi » haïssable qui nous trompe, qui nous leurre. Et ce « cher moi » nous tient enserré, et alors nous sommes aveugles, sourds; rien n'est bien que ce que nous pensons, rien n'est bon en dehors de nous; si nous ne sommes décidés à transformer notre vie, tout ce que nous faisons est invisible. L'orgueil insensé qui nous gonfle est notre pire ennemi ! Comment écouter, comment mettre en pratique, si nous nous croyons infailibles ?

Mais j'exagère sans doute, et parmi nous s'il est souvent des inutiles, des orgueilleux, ou des lâches, s'il y a aussi des braves cœurs, c'est à ceux-là que je m'adresse. A ceux dont l'âme aspire à recevoir la

rosée bienfaisante, la parole de vie, à ceux dont le cœur est plein d'une tendresse infinie pour ce qui souffre, pour ce qui pleure, pour toutes les misères, donc à ceux qui consolent je leur dirai : vous serez consolés ! Elevez-vous encore, vous n'êtes qu'au premier échelon ; encore un effort, et faites généreusement le don de vous-même : obéissez.

Eh ! sans doute, vous allez obéir quand les voies de votre guide correspondront aux vôtres ; et si tous, tant que nous sommes, nous croyons bons les conseils qui s'harmonisent avec votre volonté, si nous exaltons alors l'appui que les guides nous prêtent, pourquoi n'avons-nous plus la même confiance lorsque leurs conseils sont à l'encontre de nos désirs ?

Inconséquence humaine toujours !

Si nous n'admettons pas l'existence ou l'influence immédiate des guides, il n'y a rien à dire ; mais nous spirités, nous croyons à l'existence d'êtres chers nous suivant dans les méandres de la vie, comme de mystérieuses étoiles visibles pour nous seuls. Pourquoi nous détourner de la route qui nous est montrée, fût-elle en apparence la plus contraire à nos intérêts matériels ? Si les obstacles abondent, les secours abonderont aussi, si nous marchons résolument sans regarder en arrière ! Voyez-vous, mes amis, la confiance, l'*obéissance* aux esprits supérieurs et familiaux, l'obéissance surtout est encore la voie la plus sûre, car en dehors même de la confiance que nous devons avoir en eux, il faut bien nous avouer que, délivrés des chaînes de la chair et de nos préjugés, ils sont mieux placés que nous pour voir les dangers qui nous

entourent, par conséquent mieux placés aussi pour nous les faire éviter.

Avant de vous quitter, peut-être pour toujours, laissez-moi vous dire que, en France plus qu'ailleurs, nous sommes indifférents ; qu'en France moins qu'ailleurs on obéit, et que nous considérons, nous, qui commençons par l'obéissance, que sans elle nous n'arrivons à rien. Nous sommes capables d'un effort sans doute, mais qui nous donnera d'accomplir toute la tâche, tout le devoir ? Est-ce une main humaine qui se tourne vers nous ? Est-ce de nos compagnons de captivité que viendra la délivrance ? Pauvres insensés, nous courons à l'abîme. Arrêtons-nous un instant, et causons ; écoutez cette voix qui vous supplie !

Là, dans le calme, la voix de l'Esprit se fera entendre. Elle vous dira les merveilleux secrets toujours dévoilés de ce monde enchanté que nous devons découvrir à coups de sacrifices. Tout est là. « Qui donc es-tu toi-même, toi qui viens nous flageller ? »

« — Rien, mon frère, une poussière comme toi. Mais grâce à l'obéissance absolue tu deviendras toi aussi « le chien du berger. »

Une simple pensée en terminant recueillie de la bouche du grand Philippe notre maître. Je vous laisserai avec elle, je n'aurai fait que passer, cela restera ! « Obéissance, humanité, sagesse, douceur, paix du cœur ! »

PHOTÈS.

Division du ciel en maisons astrologiques

ET DÉTERMINATION DES ARCS DE DIRECTION PAR LA
MÉTHODE RATIONNELLE DE

JEAN DE MONTEREGIO

*Accompagnées d'une comparaison rapide avec les autres
systèmes.*

SYSTÈME DE CAMPANUS

J.-B. MORIN attribuait à la méthode de CAMPANUS une valeur bien supérieure à celle des autres systèmes, et, bien qu'elle présentât encore selon lui quelques inconvénients, il estimait que c'était la seule qui fût comparable à celle de JEAN DE MONTEREGIO. Il semble qu'en formulant un tel jugement il ait considéré bien plus les résultats qu'elle fournit que la manière dont elle procède et à ce point de vue nous sommes complètement de son avis, car souvent ils s'éloignent fort peu de ceux de la rationnelle. Mais si nous étudions son mode d'action et si nous observons les artifices dont elle use, nous devons reconnaître qu'elle diffère énormément de toutes les autres méthodes, tandis que le système d'*Alchabitius*, après la modification que lui

fit subir un auteur inconnu, présentait une ressemblance manifeste avec celui préconisé par MORIN DE VILLEFRANCHE.

De tout temps les astrologues ont enseigné qu'il fallait dans la répartition du ciel en maisons astrologiques opérer tout d'abord la division d'un grand cercle de la sphère, puis mener certaines coordonnées par les points de division. Les systèmes ne différaient donc entre eux que par la nature du cercle qu'ils divisaient et par celle des coordonnées dont ils se servaient. Tandis que PTOLÉMÉE divisait l'écliptique en parties égales et achevait la domification au moyen de grands cercles qui passaient par ses pôles, nous verrons dans la suite que JEAN DE MONTEREGIO effectuera la même opération au moyen de l'équateur et des cercles de position. Si maintenant nous examinons les autres systèmes, nous remarquons qu'ils constituent le passage naturel de la méthode égale à la méthode rationnelle. Plus ils s'éloignent de l'une, et plus ils se rapprochent de l'autre. Tous apparaissent alors, y compris celui de J. DE MONTEREGIO, comme les modifications successives de celui de PTOLÉMÉE, et si par moment le passage semble trop brusque, on peut aisément supposer qu'il s'en est égaré quelqu'un. En tout cas, ce qui nous reste suffit largement pour nous permettre de constater leur enchaînement rationnel et pour nous manifester une tendance commune. Quelle est cette tendance et quelle idée a présidé à sa naissance, voilà ce que nous tenterons d'éclaircir après l'exposition des deux derniers systèmes.

Voyons maintenant quelle est la manière de procé-

der de CAMPANUS et quelle est l'innovation qui place son système tout à fait à part (1).

1° Par les points d'intersection de l'horizon et de l'équateur, on décrit un *Azimuth* (1), c'est-à-dire un grand cercle passant par les pôles de l'horizon. Cet Azimuth est partagé en quatre quadrants par le méridien et par l'horizon.

2° Chacun des quadrants est divisé à son tour en trois parties égales.

3° Par les points de division on mène des cercles de position.

Ainsi la division de l'équateur et celle de l'écliptique sont abandonnées, et par ce fait CAMPANUS s'éloigne non seulement de PTOLÉMÉE, mais aussi de JEAN DE MONTEREGIO. Il se différencie également des autres auteurs puisqu'il est impossible de considérer sa méthode comme servant de lien entre l'équale et la rationnelle. En un mot il représente un mouvement particulier et occupe une place tout à fait à part dans l'histoire des domifications. On constate chez lui une tendance analogue à celle dont nous parlions au sujet des autres systèmes, mais sa réalisation originale diffère absolument de celles de ses devanciers.

Du reste J.-B. MORIN lui reproche beaucoup l'emploi de son Azimuth qu'il considère comme un cercle arti-

(1) *Tractatus spheræ. — Campani compendium super tractatu de spherâ.* (Venetiis in œdibus Luceantonii Iunte Florentini; 1531.)

(1) Nous avons conservé à ce cercle le nom que lui donne CAMPANUS : *Sunt autem azimuth circuli transeuntes per polos orientis qui sunt zenith et ejus nadir.* (*De Spherâ*, ch. xxviii).

ficiel. Selon lui il y a trois sortes de cercles dans la sphère : les terrestres, les célestes et les mixtes. L'horizon est l'unique cercle terrestre ; l'équateur et l'écliptique sont célestes ; enfin le méridien et les cercles de position sont mixtes. Tous doivent être utilisés lors de la répartition du ciel en maisons astrologiques, mais seul un cercle céleste doit être divisé par suite même de la nature du mouvement diurne. Enfin il écarte l'écliptique à cause des inconvénients qu'elle présente dans la méthode égale et ne conserve que l'équateur.

SYSTÈME DE JEAN DE MONTEREGIO

Les astrologues procédaient de deux manières dans la domification du ciel par le système rationnel. A cette époque, une grande quantité de tables astronomiques avaient vu le jour, car le mouvement commencé avec ALFONSE X (1) n'avait fait que s'accroître ; aussi voit-on les adeptes de l'astrologie abandonner les calculs astronomiques et user uniquement de tables dressées par quelques-uns d'entre eux ou par des

(1) ALFONSE X, roi de Castille, est l'une des figures les plus intéressantes de l'histoire de l'hermétisme. C'est à lui que nous devons une grande partie des traductions qui firent connaître en Europe les astrologues et les alchimistes arabes. Enfin les tables alfonsines, premier monument de l'astronomie occidentale, furent élaborées dans un milieu de savants arabes, juifs et chrétiens qu'il avait attirés à Tolède et dont il présidait les travaux. Parmi eux nous citerons le très célèbre et très savant kabbaliste R. Isaac Abenfid, que ses contemporains avaient surnommé Hazan. Il appartenait à un adepte de la science hermétique de raconter la vie de ce prince et d'analyser les œuvres

astronomes (1). Les uns se servaient des *Tables des Maisons* (2); les autres, des *Tables des Ascensions*. Mais les premières n'étant pas établies pour toutes les latitudes, J.-B. MORIN rapporte que leur usage était peu répandu; on préférait opérer au moyen des tables des ascensions qui permettaient d'obtenir une division répondant exactement à la latitude du lieu. Ce sont du reste les seules que renferme l'ouvrage (3) de JEAN

qu'on lui attribue. Ce travail eût incombé à notre ami POISSON (PHILOPHOTÈS), si la mort n'était venue le surprendre au moment où il allait coordonner les documents recueillis sur ce sujet. Nous espérons réaliser un jour cette faible partie de l'œuvre grandiose qu'il avait rêvée, car nous ne pouvons accorder la moindre valeur au travail très superficiel publié par M. MARCUS DE VÈZE (ERNEST BOSCH) dans les colonnes du *Voile d'Isis*. Cette faiblesse est excusable, car, ainsi que nous le disions plus haut, seul un disciple de l'Esotérisme étant apte à faire connaître la vie et les œuvres d'Alphonse X, il était impossible à M. ERNEST BOSCH, qui ne connaît ni la Kabbale, ni l'Astrologie, ni l'Alchimie de fournir un travail plus personnel.

(1) Après le démembrement de la science synthétique de l'antiquité, nous assistons maintenant au morcellement de l'une de ses parties. L'astrologie judiciaire, l'astrologie naturelle et l'astronomie correspondant à la psychologie, à la physiologie et à l'anatomie du Macrocosme (CH. BARLET, *le Lotus*, août 1888) rompent leur unité primitive et deviennent trois sciences distinctes. L'astronomie surtout va s'éloigner des deux autres, car COLBERT, fondant son académie des sciences en 1666, la reconnaîtra seule comme officielle et bannira les deux autres de l'enseignement.

(2) Ces tables existent en grande partie dans le traité de JUNCTIN DE FLORENCE. On trouve même celles qui conviennent à notre pays dans un volume moins important et plus répandu du même auteur: *Speculum astrologiæ quod attinet ad judiciariam rationem nativitatum atque annuarum revolutionum*:... Lugduni, 1573.

(3) JOANNIS DE MONTEREGIO, *Mathematici clarissimi, Tabulæ directionum projectionumque, non tam Astrologiæ judiciariæ, quam tabulis instrumentisque fabricandis utiles ac necessariae*; Witebergæ, 1584.

DE MONTEREGIO, et les problèmes de cet auteur n'ont trait qu'à la manière de les utiliser.

Pour opérer la division du ciel en maisons, il est nécessaire de posséder :

- 1° L'heure exacte de la naissance ;
- 2° L'ascension droite du soleil ;
- 3° La latitude du lieu de nativité.

On calcule alors le temps exact qui s'est écoulé au moment de la naissance depuis le passage du Soleil au méridien (1).

Ce temps est converti en degrés et minutes d'ascension droite, à raison de 15° par heure, puis ajouté à l'ascension droite du Soleil. Cette opération fournit l'ascension droite du milieu du ciel, ou cuspide de la maison X, au moment de la naissance.

A l'ascension droite de la maison X on ajoute alors 30° et on obtient l'ascension oblique de la maison XI. Cette opération renouvelée cinq fois fournit les ascensions obliques des maisons XI, XII, I, II et III (2).

Les opérations qui vont suivre auront pour but de calculer les longitudes en fonction de ces ascensions obliques pour la latitude du lieu de nativité. Ici les

(1) On peut s'étonner qu'il soit question d'ascension droite pour la maison X, tandis que pour les autres maisons on s'applique à déterminer l'ascension oblique. Mais il suffit de remarquer que le méridien est en même temps un cercle horaire et un cercle de position d'où il résulte que l'ascension droite du sommet du ciel se confond avec son ascension oblique. En outre, pour obtenir la longitude de la maison X, il suffit de se reporter, sans s'inquiéter de la latitude, à la *Table des ascensions droites* (verso du feuillet 49) qui fournit les longitudes en fonction des ascensions droites.

(2) C'est-à-dire depuis le *midi vrai*. Il faut donc avoir soin de tenir compte de l'équation du temps.

tables de JEAN DE MONTEREGIO deviennent indispensables si l'on veut éviter des calculs longs et difficiles.

Dans le volume que nous avons indiqué plus haut (*Tabulæ directionum*, etc.), on trouve au recto du feuillet 111 une table intitulée *Table rationnelle des maisons* (1) qui fournit en regard de chaque latitude l'élévation du pôle au-dessus du cercle de position des maisons XI, XII, II et III.

Connaissant alors l'ascension oblique d'une maison et l'élévation du pôle au-dessus de son cercle de position, on obtient facilement sa longitude au moyen des *Tables des ascensions obliques*. Il suffit de remarquer que ces tables ont été établies pour toutes les latitudes et qu'il faut avoir soin de choisir celle qui porte en tête la latitude du cercle de position.

Quant aux longitudes des maisons occidentales, on les obtient facilement en prenant les points de l'écliptique qui sont opposés aux cuspidés des maisons orientales. En effet le cuspidé de la maison IV est en opposition avec celui de la maison X, celui de la maison V avec celui de la maison XI, etc.

Telle est donc la marche suivie dans la domification du ciel par la méthode rationnelle. Cependant, si le système de JEAN DE MONTEREGIO ne doit plus recevoir de changements, il n'en est pas de même de sa façon de procéder. En effet, MORIN DE VILLEFRANCHE

(1) Il n'est point question dans cette table de l'élévation du pôle au-dessus du cercle de la position de la maison I, mais elle est connue, puisque ce cercle de position est l'horizon du lieu de nativité et que nous connaissons la latitude de ce dernier.

fait observer que, si l'équateur est toujours divisible par les cercles de position, il n'en est pas de même pour l'écliptique. Entre les cercles polaires et les pôles il arrive parfois qu'elle coïncide avec l'horizon ou avec un autre cercle de position. Ainsi à $66^{\circ} 30'$ de latitude elle se confond avec l'horizon ; à $69^{\circ} 22'$, avec le cercle de position de la maison XII ; à $77^{\circ} 44'$, avec celui de la maison XI. Pour parer à ces inconvénients, J.-B. MORIN établit une série de calculs dont le développement nous entraînerait bien loin et qui présenteraient peu d'intérêt pour beaucoup de nos lecteurs ; nous renverrons donc aux ouvrages qui en traitent (1), Cependant, nous ferons observer que s'il y a un grand inconvénient à se trouver parfois dans l'impossibilité de déterminer le cuspide d'une maison, d'autre part il est bien rare que l'on ait à dresser un thème céleste pour une semblable altitude.

Après avoir parcouru rapidement les différents systèmes de domification du ciel et exposé les façons de procéder, notre tâche d'historien est terminée. Mais, avant de nous occuper des *Directions*, nous sommes désireux de chercher si en un coin quelque lumière discrète ne brille qui puisse nous éclairer et nous servir de guide lorsqu'il conviendra d'élire l'un d'eux.

L'homme s'enorgueillit du travail de la pensée et salue toutes ses productions comme autant de symboles de la fécondité de l'intelligence ; mais, plus les

(1) *Astrologia gallica*, ch. VII.

Les Tables astronomiques du comte de Pagan données pour la juste supputation des planètes, des éclipses et des figures célestes ; Paris, 1658.

hypothèses s'entassent, plus les systèmes s'accumulent, plus aussi la certitude s'éloigne. Il ne suffit donc pas de grouper des opinions et de réunir des doctrines, mais il faut aussi fournir le moyen de faire un choix parmi elles.

Nous disions précédemment que toutes les méthodes de domification n'étaient que des modifications de celle de PTOLÉMÉE, et nous espérons que le lecteur en les comparant partagera notre avis. En conséquence, dans l'examen qui va suivre nous négligerons les termes intermédiaires pour ne nous occuper que des extrêmes. Peut-être qu'en étudiant les tendances propres à chacun d'eux nous remarquerons que leurs auteurs se plaçaient à des points de vue différents, et que l'antinomie des systèmes découlait de celle des conceptions de leurs partisans sur l'astrologie.

Si nous remontons dans l'histoire jusqu'à l'époque de la première réforme, nous remarquons de tout temps que, partant de ce principe que les astres sont les causes actuelles de tout ce qui nous arrive, les astrologues se sont inquiétés des lois qui pouvaient régir leur action. Suivant eux, l'analogie devait être complète entre la transmission des influences astrales et celle de la lumière; aussi devait-on chercher à formuler en astrologie des lois analogues à celles que renfermait l'optique. Les situations respectives de notre globe terrestre et des planètes qui l'inondaient de leurs rayons devaient être fournies par des formules géométriques, tandis qu'on repoussait bien loin l'arbitraire qui semblait avoir prévalu jusque-là. Toutes les investigations tendaient à la découverte d'un système vraiment na-

turel, et le rationalisme s'évertuait à construire une base solide qui semblait faire défaut en astrologie. A la lumière nouvelle dont ils s'éclairaient, tout le travail de l'antiquité paraissait tissu d'illogismes.

C'est alors que l'on vit naître ces nouveaux systèmes qui, n'étant plus en contradiction avec le principe adopté, devaient rencontrer un accueil favorable auprès de l'esprit humain. Mais plus on avançait dans la voie des réformes, et plus on constatait que toutes les parties de l'astrologie se trouvaient loin de répondre à la conception nouvelle (1). C'est alors que successivement se manifestèrent sur les aspects, les directions et la domification du ciel des lois nouvelles dont l'apparition fut le sujet de discussions passionnées entre les partisans de l'ancienne forme et les novateurs.

La répartition du ciel en maisons s'était opérée successivement de différentes façons lorsque parut enfin la méthode de JEAN DE MONTEREGIO.

Désormais, la raison fut satisfaite, car, conforme au principe adopté, le nouveau système divisait le ciel en deux parties égales au moyen de l'horizon réel, et opérait sa domification en tenant compte pour chacun de

(1) Nos auteurs sont unanimes à considérer la basse latinité et le moyen âge comme néfastes pour l'astrologie. Nous citons le passage de FABRE d'OLIVET relatif à cette opinion. D'autre part ELIPHAS LÉVI nous dit : « La véritable astrologie, d'ailleurs, celle qui se rattache au dogme unique et universel de la Cabale, a été profanée chez les Grecs et chez les Romains de la décadence. » Et plus loin : « Tout cela a été matérialisé et rendu superstitieux par les généthliques et les tireurs d'horoscopes de la décadence et du moyen âge. » (*Dogme et Rituel de la haute magie.*)

ses points non de la longitude ou de l'ascension droite, mais de la position exacte par rapport à l'horizon. Nous sommes donc bien loin de la méthode égale qui créait un horizon fictif passant par les pôles de l'écliptique et par les points d'intersection de ce cercle et de l'horizon, et qui, semblant considérer l'écliptique comme un vaste cadran, ne s'occupait que des positions par rapport à ce cercle.

Or de tout temps on rencontre parmi les astrologues et parmi les philosophes favorables à l'Astrologie deux doctrines reposant sur des principes très différents.

Les uns considèrent les astres comme doués d'une influence active, tandis que d'autres ne voient en eux que les signes des événements futurs. Ces deux conceptions rencontrèrent des partisans et des adversaires sérieux, mais il faut reconnaître que les adeptes de l'ésotérisme inclinèrent souvent vers la seconde.

Je me permettrai de citer à ce sujet quelques passages qui viennent en aide à cette opinion. Voici ce que dit en son commentaire aux *Vers dorés* de Pythagore notre vénéré maître FABRE D'OLIVET : « Car, croire que les astres ont une influence actuelle et directe sur la destinée des peuples et des hommes, et qu'ils déterminent même cette destinée par leurs aspects bons ou mauvais, est une idée aussi fausse que ridicule, née dans les ténèbres des temps modernes, et qu'on ne trouvait pas chez les anciens même parmi le vulgaire le plus ignorant. La science généthliaque s'appuyait sur des principes moins ab-

surdes. Ces principes, puisés dans les mystères, étaient comme je viens de l'expliquer, que l'avenir est un retour du passé et que la nature est la même partout (1). »

Telle était en effet l'opinion des plus grands philosophes de l'antiquité, et si FABRE D'OLIVET nous fait connaître la pensée de PYTHAGORE, nous voyons d'autre part PLATON, dans le *Timée*, exprimer cette idée que les astres sont les signes des événements futurs (2). PLOTIN dans ses *Ennéades* enseigne que les astres indiquent les événements futurs et n'exercent qu'une influence physique par leur corps et sympathique par leur âme irraisonnable. Selon lui, l'univers est un être organisé et vivant, possédant une grande âme qui renferme toutes les âmes particulières. Rien n'arrive sur un point qui ne retentisse sur tous les autres.

Par la même raison, tout phénomène est le signe d'un autre phénomène et c'est en vertu de cette analogie universelle que les astres indiquent les événements futurs. Or nous savons que PLATON considérait aussi l'univers comme un être organisé et que de cette idée il tirait l'unité et l'uniformité de la nature, l'un des principes qui, suivant Fabre d'Olivet, servent de base à l'astrologie : « Ce principe découlait du dogme antique sur l'animation de l'Univers, tant en général qu'en particulier : dogme consacré chez toutes les nations, et d'après lequel on ensei-

(1) FABRE D'OLIVET, *Les Vers dorés de Pythagore*, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français; Paris, 1813, sixième examen.

(2) *Timée*, p. 109 de la trad. de M. H. MARTIN.

gnait que non seulement le Grand Tout, mais les mondes innombrables qui en sont comme les membres, les Cieux et le Ciel des Cieux, les astres et tous les êtres qui les peuplent, jusqu'aux plantes mêmes et aux métaux, sont pénétrés par la même âme et mus par le même esprit. »

Enfin voici un passage de M. FRANCK, qui nous montre quelle était, sur le sujet qui nous intéresse, la doctrine des *kabbalistes* : « De la croyance que le monde inférieur est l'image du monde supérieur, les kabbalistes ont tiré une conséquence qui les ramène entièrement au myticisme : ils ont imaginé que tout ce qui frappe nos sens a une signification symbolique ; que les phénomènes et les formes les plus matérielles peuvent nous apprendre ce qui se passe ou dans la pensée divine ou dans l'intelligence humaine. Tout ce qui vient de l'esprit doit, selon eux, se manifester au dehors et devenir visible. De là la croyance à un alphabet céleste et à la physiognomonique. Dans toute l'étendue du ciel, dont la circonférence entoure le monde, il y a des figures, des signes, au moyen desquels nous pourrions découvrir les secrets et les mystères les plus profonds. »

Ces quelques citations suffiront pour démontrer combien était répandue l'opinion que les astres n'étaient que les signes des événements futurs et non les causes réelles et immédiates, et nous sommes conduit à rechercher chez les anciens un système astrologique correspondant à cette idée.

En effet, ce dogme antique qui considère les planètes et les étoiles fixes comme les éléments d'une écriture

céleste annonçant aux humains leurs destinées menait directement à la pratique de l'astrologie. Nous devons supposer cependant que les partisans des signes et ceux de l'influence réelle ne devaient pas procéder d'une manière identique.

Si nous nous remémorons les tendances que nous avons constatées dans la méthode égale et dans la méthode rationnelle et si nous nous souvenons combien cette dernière s'était adaptée pour cette idée que les astres agissaient, nous ne serons pas éloignés de penser que la méthode de PTOLÉMÉE, modification déjà peut-être d'une précédente, répondait à cette opinion que les astres étaient uniquement des signes (1).

Nous arrivons ainsi à formuler cette hypothèse que dans des temps lointains, bien avant Ptolémée, lorsque les temples d'Égypte étaient florissants, on enseignait au néophyte une science des astres basée sur les principes que nous montrait FABRE D'OLIVET dans l'enseignement pythagoricien et qu'alors une méthode astrologique se formulait, parallèlement à cette conception.

Plus tard, dans les temps de décadence et de dispersion, lorsque la lettre seule fut restée après que l'esprit eut disparu, lentement une réaction commença qui engendra de nouveaux systèmes conformes aux idées nouvelles et qui nous amena, à travers les méthodes de Porphyre et d'Alchabitius, jusqu'à celle de Jean de Monteregio.

(A suivre)

ABEL HAATAN.

(1) M. Ch. BARLET considère Ptolémée comme un auteur de décadence au point de vue de l'astrologie.

MARQUES ASTRALES

Je viens d'être témoin d'un fait très singulier, inexplicable pour ceux qui ne s'occupent pas d'occultisme, mais que les lecteurs de cette revue, d'une haute portée intellectuelle, trouveront certainement tout naturel. Je ne le mentionne donc que comme une confirmation de nos doctrines, comme une nouvelle preuve de l'existence du médiateur plastique et de la lumière astrale.

Une jeune femme anglaise, qui habite depuis quelque temps à Paris chez une de mes filles, est séparée de son mari à qui elle est très attachée. Il est actuellement en Chine où il commande un navire anglais. Le 31 décembre de l'année 1894, M^{me} Th. s'endormit en pensant à son mari, si éloigné, et dont elle aurait tant désiré la présence au commencement de la nouvelle année.

Elle rêva qu'elle entra dans la cabine du commandant Th. qui éprouvait un violent mal de gorge, et qu'elle le badigeonnait avec de la teinture d'iode. Or, à son réveil, M^{me} Th. avait une main dont les doigts étaient entièrement tachés d'iode. Elle ne réussit que difficilement à faire disparaître les traces de l'iode dont j'ai vu encore quelques vestiges en déjeunant avec elle le 1^{er} janvier. La maison qu'elle habitait ne contenait pas une goutte d'iode, comme on le vérifia avec la plus grande attention.

M^{me} Th. me raconta que l'année précédente, le 1^{er} janvier 1894, étant auprès de son mari, il avait ressenti de vives douleurs à la gorge, et qu'elle l'avait soigné avec de la teinture d'iode.

Tout ceci est scientifique et n'offre rien de plus surnaturel que les signes qui s'impriment, sur le corps des enfants qui ne sont pas encore nés, sous l'influence des imaginations de leurs mères.

Mais comment ces faits s'expliquent-ils ? Le corps astral est l'enveloppe fluidique de la lumière corporelle émanée de la terre et de l'homme ; cette enveloppe est d'une extrême élasticité ; elle est formée de la quintessence des esprits vitaux et du sang. La volonté secrète peut déterminer la couleur empruntée par cette enveloppe qui suit les contours du rêve, et dans le cas qui nous occupe, les doigts de la dormeuse se sont trempés dans la lumière colorée par les reflets du songe.

Je regrette de n'avoir pu faire analyser par un savant occultiste les taches d'iode ou de la substance qui ressemblait à l'iode, car, le médiateur plastique étant en partie constitué par le sang, ce sang jauni et transfiguré a pu imprimer aux doigts les apparences des maculations de l'iode.

Je livre le fait dont je garantis l'authenticité aux appréciations des savants collaborateurs de l'*Initiation*.

L. HUTCHINSON,
Elève d'Eliphas Lévi.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX

(Thèse de baccalauréat)

ESSAIS D'INTERPRÉTATION

DU

SYMBOLISME de la MAÇONNERIE d'YORK

I

LE MAITRE DE MARQUE

PAR

ÉDOUARD BLITZ R. . A. ., S. ◊ I, ◊ D ◊ S ◊ C. ◊

« Les Loges toujours si sages de l'Angleterre n'ont
« su, pas plus que celles des autres nations, se garan-
« tir de l'invasion des hauts grades. »

Ainsi s'exprime le Fr . . Ragon au début de son très incomplet *Rituel de la Maçonnerie de Royale-Arche*, système que, malgré sa vaste érudition, cet écrivain a fort mal compris ainsi que le prouvent les innombrables inexactitudes dont fourmille son œuvre.

La plupart des hauts grades du rite d'York ne sont pas la vraie maçonnerie, cela est incontestable, mais ils en sont la clef ; sans eux, il est presque impossible de comprendre le symbolisme et la haute portée philo-

sophique des trois degrés de la maçonnerie bleue qui, avec le grade de Royale-Arche, constitue la vraie maçonnerie d'origine kabbalistique et gnostique.

Nous devons même ajouter que ce grade de Royale-Arche n'est que la partie complémentaire du grade de Maître, divisé en deux parties par Dunkerley, en 1770. Le Royale-Arche correspond, dans le rite d'York aux grades de Rose-Croix et des Kadosh dans le rite Ancien et Accepté, avec cette différence toutefois que le Royale-Arche ne s'éloigne pas de la légende du Temple de Salomon et reste exclusivement judaïque, c'est-à-dire conserve son origine kabbalistique dans toute sa pureté ne considérant pas comme maçonnique la Légende chrétienne des Rose-Croix ni la Légende templière des Kadosh pas plus, du reste, que celle de la Tour de Babel des Noachites.

Ce grade vient immédiatement après celui de Maître au point de vue de l'initiation Traditionnelle, cependant il en est séparé par trois grades : Maître de Marque, Passé Maître et Excellent Maître, ce qui recule le Royale-Arche du quatrième au septième degré.

Pour l'initié, familier avec la symbolique des Nombres, il est facile de constater combien les réorganiseurs de la Franc-Maçonnerie au rite d'York ont été bien inspirés lorsqu'ils ont opéré cette transposition.

Ces trois degrés intermédiaires ne forment, à proprement parler, que du remplissage au point de vue de l'initiation kabbalistique. Mais les enseignements qu'ils donnent, tout digressifs qu'ils paraissent, sont d'une importance considérable et jettent sur le grade de Maître, qui précède, et sur celui de Royale-Arche

qui suit, un rayon d'une intense clarté. — En effet, ces grades ont pour objet la démonstration de l'existence d'un Esotérisme Maçonique à côté du cours de Morale Pratique donné par les rituels, et le rite d'York, c'est-à-dire celui qui se rattache le plus à la Maçonnerie des Désaguliers et des Anderson, le rite qui a subi le moins de superfétations, est aussi le seul qui attire l'attention du maître-maçon sur une philosophie occulte et le dirige dans ses recherches.

Tel est le but principal du grade de Maître de Marque, quatrième (et non cinquième) du système d'York, grade basé, selon Ragon, sur une mystification (*sic*) burlesque, indigne de frères honorés du grade de Maître !

*
* *

Les cérémonies de ce grade sont fondées en partie sur la découverte d'une clef de voûte appartenant à l'une des arches principales du Temple de Salomon et taillée par Hiram Abi, peu de temps avant son trépas. Cette pierre, de couleur blanche, rappelle le texte de l'Écriture :

« Je donnerai au vainqueur la manne cachée, je lui donnerai une pierre blanche, et un nouveau nom écrit sur la pierre, que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » (*Rev. ii-17.*)

Cette pierre blanche, cette clef de voûte, n'est que le pentagone (dont l'angle supérieur est arrondi), inscrit dans une étoile flamboyante; ce pentagone qui, selon Cornelius Agrippa (*Philos. Occult.*) renferme de si grands mystères; c'est aussi le « pentagone sacré » du rite Égyptien de Cagliostro et le penta-

gone inscrit dans le camp des Sublimes Princes du Royal Secret.

Voici la Légende du Grade.

La veille du sixième jour de la semaine, avant de toucher leur salaire, les compagnons employés à la construction du Temple de Salomon soumettaient leur ouvrage à l'inspection de trois maîtres stationnés aux portes principales du Temple : au Midi, à l'Occident et à l'Orient. — Ces inspecteurs avaient pour mission de n'accepter que des pièces bien équarries et de rejeter toutes les autres, ainsi que celles qui ne portaient pas les *marques connues*.

Le nombre des compagnons employés au Temple se montait à quatre-vingt mille, et, afin d'éviter toute imposture de la part d'ouvriers inhabiles ou de gens sans scrupules, Salomon exigea que chaque ouvrier adoptât une *marque* particulière dont chaque œuvre devait porter l'empreinte, afin que chaque partie de l'édifice portât le nom de son auteur et que celui-ci pût facilement être identifié par ses œuvres. De plus pour éviter toute imposture dont l'objet aurait été de se faire attribuer le salaire dû à un autre, les ouvriers allant toucher leur paie avaient l'ordre de pousser la main à travers le guichet derrière lequel se tenait le Premier Grand Surveillant et de se faire reconnaître en exhibant leur marque en même temps qu'ils faisaient avec les doigts un signe particulier. De cette façon l'intrus qui se serait glissé parmi les nombreux compagnons et n'eût pas été capable de se faire reconnaître eût été immédiatement puni comme imposteur c'est-à-dire qu'on lui eût coupé la main.

Or il advint qu'un jour, un compagnon de la deuxième catégorie (dont le salaire consistait en huile en blé et en vin) trouva dans les carrières une pierre blanche d'une singulière beauté. Persuadé que cette pierre était destinée au Temple, il laissa là son propre ouvrage et se joignit aux compagnons de la première catégorie (ceux dont le salaire était payé en espèces) pour soumettre la pierre aux trois inspecteurs.

Mais ceux-ci, après avoir constaté qu'elle n'était pas d'équerre et ne portait pas de marque qui leur était connue, décidèrent de la jeter parmi les décombres.

Or le temple était terminé ; il ne manquait plus, pour fermer l'arche principale de laquelle dépendait toute la solidité de l'édifice, qu'une certaine clef de voûte qu'à cause de son importance Hiram lui-même avait voulu tailler.

Salomon ordonna que les recherches les plus minutieuses fussent faites *dans le temple*, mais elles restèrent infructueuses. C'est alors qu'il appela les trois inspecteurs et, après leur avoir montré le modèle de la clef de voûte, apprit qu'en effet un jeune compagnon leur avait présenté un travail tout semblable et pour lequel il avait essayé de recevoir un salaire auquel il n'avait nul droit. Pour ce fait il fut immédiatement saisi et allait subir le supplice infligé aux imposteurs si un compagnon ne s'était porté garant de sa bonne foi et n'avait répondu de lui. Ils ajoutèrent que, ne connaissant point l'usage auquel une pierre ni rectangulaire ni carrée pouvait convenir, ils décidèrent d'un commun accord de la jeter au rebut.

Salomon ordonne de nouvelles recherches qui cette

fois aboutissent, et la pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire. Le jeune compagnon est félicité pour son zèle, instruit des secrets du grade, et le même salaire qu'aux autres ouvriers lui est accordé, ce qui soulève le mécontentement de ceux qui ont durement peiné la semaine entière ; mais le très vénérable Maître ouvrant le Livre de la loi au chapitre xx de l'Evangile selon saint Mathieu, donne lecture de la parabole du Bon Laboureur, ce qui apaise les mécontents, et l'initiation se termine par le verset final (16) de la Parabole, enseignement principal du grade : « De même, le dernier sera le premier, et le premier le dernier, *car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.* »

La Maçonnerie anglaise est fort prodigue de citations bibliques, elle en surcharge ses rituels et souvent en dépit de tout souci chronologique ; c'est ainsi que ce quatrième grade présente une foule d'anachronismes monstrueux ; tels sont les passages des Evangiles cités à tout moment par Salomon. Mais si l'on veut bien se souvenir que la vérité est de toutes les époques, qu'elle est une, universelle et éternelle, on excuse l'ignorance des ritualistes pour ne considérer que le but éminemment utile de ce grade au point de vue de l'Esotérisme Maçonnique qu'il désigne clairement à l'attention du maître maçon.

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute, » est-il dit au néophyte, et, afin qu'il ait la recommandation sans cesse présente à la mémoire, les auteurs du grade en ont fait le sujet du signe principal de sa reconnaissance.

Six fois pendant l'initiation est répété le verset : « La pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire », que vient appuyer encore le 17^e verset du chapitre 11 de l'Apocalypse, où il est parlé de la pierre blanche et du nouveau mot, connu seulement de celui qui le reçoit.

Le nom même du grade est fondé sur une équivoque dont la signification n'échappera pas à l'initié.

Mark, en anglais, est substantif et verbe. Substantif, il veut dire *marque* ou *signe*, et c'est dans ce sens qu'il est parlé de la *marque* originale dont chaque compagnon doit faire choix pour en *signer* ses travaux, pour identifier ses œuvres ; et ce signe, cette *marque* devient synonyme de son nom. Verbe, le mot *Mark* a deux sens ; il signifie *faire attention*, *remarquer*, et c'est dans cet esprit qu'est lu au néophyte ce passage de la Bible : « Il me ramena alors vers la porte orientale du sanctuaire extérieur, et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, *remarque bien* (mark well) et regarde de tes yeux et écoute de tes oreilles tout ce que je te dis par rapport aux ordres et aux lois de la maison du Seigneur ; et *remarque bien* (mark well) l'entrée de la maison, etc. »

Mark well, dans le sens de remarquer bien, prendre bonne note, se bien rappeler, etc., est le mot d'ordre du grade. Il peut cependant être remplacé par le mot hébreu שׂוּרֵךְ, qui veut dire le petit bout de cuir attaché au loquet d'une porte, évidemment celle du sanctuaire dont il est parlé plus haut. Le *Siroc*, c'est la *clef* de la porte, comme la « pierre portant le nouveau nom » est la *clef* de voûte de l'arche.

Mark signifie encore *désigner*. L'initié à ce grade, non seulement possède une marque personnelle, mais encore est-il *marqué* lui-même à son entrée au chapitre, c'est-à-dire *désigné* pour l'étude de l'Esotérisme Maçonique, dont il est censé ignorer l'existence. Aussi ne sera-ce que lorsqu'il aura compris le symbolisme du grade qu'il deviendra un *vrai* maçon, un *maître de Marque* en Franc-Maçonnerie.

En somme, tout l'enseignement du grade se résume en ces deux citations bibliques :

« Que celui qui a des oreilles pour entendre écoute » (passage exprimé silencieusement par le signe d'ordre).

« La pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire » (passage exprimé par les deux signes principaux du grade).

Le sens pratique de tout ce symbolisme est on ne peut plus clair et il n'est nullement utile de s'y étendre davantage.

Nous remarquons dans la légende une répétition du symbolisme du sublime grade relativement à la perte, aux recherches et à la découverte finale d'un objet exprimant le secret maçonique. De même que le corps d'Hiram n'a jamais été déposé *dans* le temple si ce n'est sous les *décombres* et qu'il n'a été découvert que *loin* du temple, en pleine campagne, de même la clef voûte n'est pas à trouver *dans* le Temple, mais au dehors.

Le Temple, ici, signifie la partie extérieure, l'écorce, la matérialisation de cette idée sublime renfermée dans le mot Maçonnerie ; c'est, au contraire, dans les carrières, parmi les décombres, là où le vulgaire et l'igno-

rant ne distinguent que confusion, désordre, chaos : dans l'Esotérisme, la Maçonnerie occulte enfin, que se trouve la véritable clef de voûte dont dépend tout entière la solidité, la durée de l'édifice, le réel secret, la vraie parole, l'âme même de la Franc-Maçonnerie !

Le travail bien équarri, les blocs bien réguliers, à angles bien droits représentent les travaux ritueliques des « Appelés » qui sont nombreux ; ce sont les œuvres des maçons dont le but suprême est la mise en pratique des préceptes de morale contenus dans les rituels ; le plus souvent ce ne sont que les travaux de ces maçons de routine dont le but suprême est la connaissance plus ou moins parfaite du « catéchisme » avec application pratique facultative.

Ceux-ci ont des oreilles mais n'entendent point, ce sont eux qui s'empressent de jeter au rebut les œuvres utiles dont ils n'apprécient pas la valeur, et qui se hâtent de traiter d'imposteurs les maçons zélés et intelligents et, voire, de leur couper la main. Ce sont ces maçons de routine qui s'indignent et crient à l'injustice quand l'auteur d'une découverte aussi capitale que celle du jeune compagnon reçoit un salaire égal au leur ; ils ne tiennent pas compte du fait que ce compagnon a fait le sacrifice de son propre travail pour présenter celui d'un autre qui lui paraissait plus utile. Ce jeune compagnon a pris dans son acception vraie le sens attaché à la *marque* caractéristique de chaque ouvrier, cette marque qui n'est que l'empreinte, le cachet d'originalité que doit porter toute œuvre destinée à ce beau Temple allégorique. Chaque pierre,

en effet, doit être le travail personnel, l'œuvre originale d'un vrai maçon, et le signe distinctif du maître de marque n'est que l'hiéroglyphe de son individualité.

Oui, « celui qui viendra le dernier, » c'est-à-dire le plus jeune entre les Frères, « deviendra le premier » parce que le plus jeune travaille au Grand Œuvre avec l'ardeur et le zèle qui font défaut à son aîné ; il parviendra plus tôt que lui au vrai but de la maçonnerie, car il appartient au petit nombre des « élus ».

Enfin, l'objet principal de ce grade si intéressant peut être formulé dans les termes empruntés à ce grand initié anglais, Preston (né en 1742).

« La Franc-Maçonnerie est un art utile et étendu, embrassant dans son immense cercle toutes les branches de la science et du savoir, et elle imprime sur ses véritables adeptes une *marque* indélébile de supériorité que ni le hasard, ni la force, ni la fortune ne pourraient donner.

Ed. BLITZ, S ◊ I ◊





PARTIE LITTÉRAIRE

LE YOGUI

*Flamme éparse dans l'air, la lumière circule
Autour de l'étang morne au fond des bois caché ;
Non loin rêve un Yogui debout, et midi brûle
La rigide maigreur de son corps desséché.*

*Le Yogui songe ! Il voit, dans le lointain des âges,
Sur la face des eaux la nuit du Pralaya
Qu'illumine — splendeur dissipant les nuages —
L'inénarrable instant où l'Être s'éveilla ;*

*L'instant où, surgissant des ténèbres profondes,
La nébuleuse ardente, aux flancs lourds de soleil,
Laissa se dérouler la chaîne d'or des mondes ;
Où la Vie est éclosé au fond des cieux vermeils.*

*Puis son esprit perçoit les avatars sans nombre
Que subit, se créant un devenir fatal,
L'Étincelle divine, errante à travers l'ombre,
Avant de remonter à son foyer natal...*

—Le jour meurt, l'aube point, un autre jour s'achève
Sans qu'un tressaillement ait agité son front ;
Il demeure debout, absorbé dans son rêve :
Ni les jours ni les nuits ne l'en arracheront.

*Il sait l'inanité des passions humaines,
Le piège du Désir et la loi du Karma,
Et, dédaigneux du cours des apparences vaines,
Il aspire au repos dans le sein de Brahma.*

CHARLES DUBOURG.

ASTRA

Lorsque je revins à moi, j'eus d'abord l'impression d'une foule anxieuse qui m'entourait. On parlait à voix basse, et je saisis quelques mots : — Léthargie. — Il y a des cas de mort. — Grave, très grave ! — Enfin je pus ouvrir les yeux, et je vis autour de moi toute la société que j'avais trouvée en arrivant chez Magnus quelques heures auparavant. Lui-même me prodiguait des soins avec empressement, et son regard fut le premier que je rencontrai. Ce regard avait une expression que je ne lui avais jamais vue, et, tandis que tout le monde se réjouissait et me félicitait d'être heureusement revenu d'un évanouissement qui aurait pu être mortel, seul l'étudiant restait sombre et me considérait d'un air presque méchant.

J'appris alors que nous avions été sauvés grâce

à l'intervention providentielle d'un passant, qui, voyant une lueur insolite éclairer plusieurs fenêtres de la maison, était monté, croyant à un incendie.

Personne n'avait conservé qu'un souvenir très vague des émotions par lesquelles nous avions passé, et seul Magnus avait vu l'inconnu auquel nous devons la vie.

Tout le monde était extrêmement fatigué; nous prîmes donc congé de l'étudiant, et je voulus partir avec les autres, malgré l'insistance qu'il mit à me retenir; car il n'était pas prudent, disait-il, de me mettre en route si vite après ma syncope.

Comme je persistais dans ma résolution, il voulut du moins m'accompagner et, quoique très las lui-même, il me fit escorte jusque devant chez moi.

— Ne l'avez-vous pas vue ? me demanda-t-il à l'improviste, au moment de nous séparer.

— Qui donc ? répondis-je avec un étonnement joué, comprenant d'intuition qu'il fallait dissimuler.

Il hésita un moment à me poser une nouvelle question, puis s'éloigna en murmurant un nom que je ne pus qu'imparfaitement saisir.

Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, le soleil était déjà haut au-dessus de l'horizon. Je m'habillai rapidement et sortis.

On était à la fin du printemps; la plaine du Neckar étendait au loin son tapis de verdure, et là-haut, sur la colline qui dominait la ville, le vieux château de Heidelberg élevait dans le ciel bleu la masse imposante de ses ruines gothiques.

J'étais arrivé à mi-chemin de l'antique demeure

féodale, les oiseaux chantaient sur les arbres, une bonne odeur montait de la terre, partout on voyait fourmiller la vie, et une gaiété était épandue sur les choses. Seul, parmi les êtres, je ne me sentais pas en communion avec la nature.

A quelles causes mystérieuses tiennent donc la joie et le bonheur ?

Jâmais matinée plus sereine n'avait éclairé d'un plus gai soleil les rives enchanteresses du Neckar, jamais l'air n'avait été plus léger et plus pur, jamais mes regards, embrassant d'un même coup d'œil la montagne, la ville, la rivière et la plaine, n'avaient joui à la fois de tant d'harmonie, et cependant j'étais triste.

J'étais triste, mais ce n'était pas, hélas ! par l'effet de cette émotion si douce qui se saisit de nous en présence des grands spectacles de la nature ou des chefs-d'œuvre de l'art. Je me souvenais d'avoir pleuré autrefois en contemplant un paysage, un tableau, une statue ; mais ces larmes, je les aimais, et j'étais heureux de les répandre.

Pourquoi donc m'était-il donné pour la première fois de goûter la mélancolie sans rêverie et sans espérance ?

— Regardez, me dit le philosophe Lauth, qui se trouvait auprès de moi, sans que je l'eusse entendu approcher, regardez la belle fête que nous donnent ce matin la nature et la vie. Naïvement l'homme s'empresse d'en jouir, il affirme son bonheur, il croit à la réalité de toutes ces choses éphémères et, parce que ses sens lui ont révélé quelques-uns des effets des

forces mystérieuses de la nature, il s'imagine les posséder elles-mêmes en leur intégrité et en connaître la substance. Pauvres fous que nous sommes ! En quoi donc notre réalité diffère-t-elle de nos rêves ? Que nous est-il donné de voir sinon des apparences ? Que pouvons-nous savoir des effets, puisque nous ignorons les causes ?

Pour le sage, la vie n'est qu'un songe ; il doit en dédaigner les prestiges trompeurs. Seul le renoncement peut conduire l'homme à la sagesse, et alors seulement il comprendra *de nouveau* que le souverain bien est *dans la négation de la volonté d'exister*, c'est-à-dire dans le repos éternel au sein du Nirvana.

Ces paroles m'impressionnèrent singulièrement. Le renoncement, pensai-je, oui, voilà bien l'eau lustrale où doit se purifier celui qu'a souillé le désir.

Oh ! oui, renoncer ! Renoncer à la vie ! Renoncer à l'amour ! Mais l'image de l'Inconnue se dressa tout à coup devant mes yeux en son immatérielle beauté.

Je tressaillis. Il apparaissait donc, le fantôme insaisissable qui, projetant son ombre sur mon cœur, avait enténébré de son occulte présence l'élyséenne sérénité de cette matinée printanière !

Oui, je comprenais maintenant, c'était *elle* dont je souffrais.

Quelle était donc cette femme qui d'un seul regard s'était emparée de mon âme ? D'où venait-elle ? Où allait-elle ? Me serait-il donné de la revoir ? Ou bien, semblables à deux astres venus de deux profondeurs contraires de l'infini, ne nous étions-nous croisés un jour en un point de l'espace que pour nous perdre à jamais ?

La perdre ! Je ne connaissais pas son nom, je n'avais pas entendu le son de sa voix, je ne l'avais vue qu'une seconde, et je tremblais à cette idée : la perdre !

Et cependant, que serait-elle demain pour moi, cette femme, si j'avais aujourd'hui la force de l'oublier ?

Que serait-elle autre chose qu'un rêve, une hallucination, à peine un souvenir, destiné, comme tous les souvenirs, à s'effacer lentement du cerveau qui lui donna naissance ?

Oui, renoncer, c'était là la sagesse ! L'amour satisfait est-il encore l'amour ? Où donc le baiser prendrait-il sa douceur, *s'il ne la ravissait à l'Idéal ?*

— A quoi pensez-vous ? me demanda le philosophe.

— Mais..... à rien, répondis-je embarrassé.

— Tenez-vous sur vos gardes, me dit-il alors en prenant congé de moi, le mysticisme vous obsède..... Pourquoi voyez-vous si souvent Magnus ?... N'avez-vous jamais remarqué ses yeux..... *ses yeux de vertige ?*

Je rentrai chez moi et passai à travailler le reste de la journée.

J'avais pris la résolution de chasser de mon cerveau toutes ces folles imaginations, qui me préoccupaient depuis la veille, et, à cet effet, je me plongeai dans la lecture d'un traité d'optique. Je m'arrêtai surtout à un chapitre traitant des images réelles : ces corps aériens, qui n'ont de la matière que la forme et la couleur et ne peuvent être aperçus que d'un lieu déterminé de l'espace.

Cette nuit-là, je rêvai que je me trouvais dans un cabinet de physique rempli de miroirs, de lentilles et

de prismes qui décomposaient en arc-en-ciel toute la lumière ambiante.

Le philosophe Lauth, couronné d'une auréole, m'expliquait les lois de la réfraction. Tout en parlant, il allait et venait dans la salle, et je voyais son corps passer tour à tour par les sept couleurs du *spectre*. Une porte s'ouvrit alors, et une femme entra que je reconnus aussitôt.

C'était l'Inconnue dont un seul regard avait suffi à me rendre follement amoureux.

J'allais me jeter à ses pieds, mais le philosophe, éteignant tous les prismes et toutes les lentilles, fit jouer un système de miroirs qui dédoubla tout à coup sous mes yeux la radieuse apparition; de sorte que je ne pouvais plus reconnaître la femme réelle de son image.

Profitant du moment de trouble où m'avait jeté ce phénomène, le professeur fit disparaître une des deux femmes, et, lorsque j'eus enfin la force de m'approcher de celle qui était restée, je m'aperçus avec stupeur que ses pieds ne touchaient pas le plancher : elle était suspendue dans l'espace, aérienne et immatérielle; et cependant elle me souriait, et pour ce sourire j'aurais donné ma vie.

Je fis un pas vers elle, mais quel ne fut pas mon trouble en constatant que la distance qui nous séparait était restée la même. Affolé, je m'élançai pour la saisir. Illusion ! Elle s'enfonçait devant moi dans l'espace ! Peu à peu il me semblait que ses contours perdaient leur netteté et, dans ma poursuite furieuse, je vis l'image osciller, se troubler, puis se dissoudre et s'effacer comme un fantôme.

Un rire sarcastique se fit entendre derrière moi, et la voix du professeur articula :

— *L'image est rejetée à l'infini.*

Cela vous apprendra à poursuivre l'Idéal.

Comme je me retournais, ivre de fureur, je vis briller sous les paupières de Lauth les yeux de Magnus !.....
les yeux de vertige !

Ils m'attiraient ! A chaque pas je les voyais grandir, et maintenant c'étaient deux gouffres bleus ! Je me perchais au-dessus d'eux.....

Oh ! oh ! oh ! l'APPEL DU GOUFFRE !

Je me réveillai en nage, et encore tout secoué des émotions de la nuit. Rien n'était changé autour de moi ; la lumière, décomposée par les prismes du rêve, avait repris sa couleur blanche, et le soleil d'or vibrait au fond du ciel d'azur.

En arrivant ce matin-là au cours de Lauth, je remarquai, non sans un certain plaisir, que Magnus ne s'y trouvait pas.

Le professeur venait de commencer.

Il parlait *des hallucinations visuelles.*

— De même que les objets extérieurs, disait-il, peuvent produire sur nous des impressions et faire naître par là les idées de ces objets, de même une idée, née dans notre cerveau, peut, en parcourant la même route en sens inverse, s'objectiver hors de nous-même.

Le premier de ces phénomènes s'appelle *idéalisation de la matière*, et le second *matérialisation de l'idée.*

Dans ces deux cas, la construction des images ne différerait donc qu'au point de vue du sens de la

marche des rayons, et l'halluciné se trouverait dans les conditions physiques d'un observateur contemplant, une image réelle, dont la réalité objective *lui serait intérieure*.

Il en résulte qu'en tout semblable à l'image réelle ordinaire, l'hallucination peut être reçue sur un écran, partant photographiée, ce qui explique scientifiquement la photographie dite spirite.

Là-dessus le savant fit circuler parmi nous des clichés et des épreuves représentant des esprits matérialisés.

A quelques jours de là, comme je me promenais dans les jardins de Schwetzingen, j'entendis une voix de femme qui chantait avec tant de pureté et de sentiment que j'en fus ému jusques aux larmes. C'était l'heure du soir où le rossignol prélude ; tout se taisait au loin, et seul le chant montait dans l'air sonore, comme une aspiration sublime de l'âme vers un idéal entrevu, vers un paradis perdu et regretté.

Je me dirigeai du côté d'où venait la voix, et je vis alors une jolie maisonnette entourée d'un jardin disparaissant à demi dans les arbres ; mais il me fut impossible d'apercevoir la chanteuse, et une pensée étrange effleura mon esprit : Peut-être, me dis-je, cette voix ne sort-elle d'aucune poitrine, c'est l'âme harmonieuse des choses, qui se dégage de cette terre sous l'incantation puissante de la nuit.

Alors la voix de l'ombre qui s'était un moment recueillie s'éleva de nouveau dans le silence, et j'entendis cette chanson, oh ! si mélancolique sous la nuit étoilée :

Quand le soleil, sous les charmillés
 Que fait trembler l'aile du vent,
 Promène au front des jeunes filles
 La splendeur d'un nimbe mouvant,
 Nous prenons cet éclat d'une heure
 Pour un reflet de leur beauté :
 Toute réalité nous leurre,
 Tout rêve a sa réalité.

La nuit, dans la forêt, les branches
 Ont l'air triste des revenants ;
 Et nous voyons des formes blanches
 Se pencher au bord des étangs :
 Qui sait, qui sait si rien ne pleure
 Au fond de cette obscurité :
 Toute réalité nous leurre,
 Tout rêve a sa réalité.

Quand, sur la lyre de votre âme,
 Chantera le premier amour,
 Laissez, enfants, vos cœurs de flamme
 Se donner à lui sans retour.
 Ce qu'en son vol Amour effleure
 Voilà la seule vérité :
 Toute réalité nous leurre,
 Tout rêve a sa réalité.

La dernière note s'était envolée. Quel était donc ce long frémissement qui s'éteignait peu à peu dans l'éloignement ? N'était-ce pas la fuite harmonieuse des ondes sonores à travers les campagnes endormies ?

— Que faites-vous ici ? demanda derrière moi une voix qui m'e fit tressaillir.

Je me retournai et me trouvai en face de Magnus. Mais aussitôt, retrouvant tout mon sang-froid en présence du danger :

— Comme vous voyez, je me promène...

— Comme cela, la nuit, à près de 10 kilomètres de Heidelberg ? Mais, dites-moi, avez-vous entendu

tout à l'heure... la chanson ? ajouta-t-il en me regardant étrangement.

— Quelle chanson?... Ah! oui, le vent dans les arbres. C'est très bizarre, n'est-ce pas ? On dirait presque une plainte humaine.

— Vous n'avez entendu que cela ?

— Je ne vous comprends pas.

Il resta un moment silencieux.

— Alors, c'est tout à fait par hasard que vous êtes ici ? Vous pourriez le jurer?... Vous n'aviez pas de rendez-vous ?

— Un rendez-vous ici ! A cette heure ! Mais avec qui donc, bon Dieu ! D'ailleurs, ne voyez-vous pas que je suis seul ?

— C'est vrai, dit-il, j'ai quelquefois des idées baroques, il ne faut pas y faire attention... Mais je crois que le dernier train pour Heidelberg va partir d'ici peu. Nous avons tout juste le temps de gagner la gare. Venez-vous ?

Refuser eût été me trahir. Je m'éloignai donc avec regret de la maisonnette cachée entre les arbres, me promettant bien de revenir sous peu, car je comprenais maintenant, grâce à Magnus, qu'une corrélation étroite existait entre l'invisible cantatrice et l'Inconnue.

En chemin, mon singulier compagnon me conta que, depuis notre dernière expérience psychique, qui avait failli si mal finir, il en avait vainement tenté plusieurs autres. Toujours l'accumulateur se déchargeait tout à coup sans résultat, au moment même où il croyait obtenir enfin des phénomènes. L'expression

des yeux de l'étudiant me parut encore plus fiévreuse que d'habitude, et je le trouvai amaigri.

— Ce n'est rien, dit-il, comme s'il avait deviné ma pensée, un peu de fatigue.

Tout en parlant il m'épiait du coin de l'œil, comme s'il eût voulu surprendre un secret dans l'expression de ma physionomie.

A peine monté en wagon, je feignis de m'endormir. Nous étions seuls, un temps assez long se passa; alors, glissant un regard furtif sous mes cils baissés, je vis Magnus qui, les yeux fixes et les bras étendus au-dessus de ma tête, cherchait à me magnétiser.

Je passai une nuit fort agitée. Mon imagination enfiévrée battait la campagne, les rêves les plus grotesques et les plus effrayants terrorisaient mon sommeil.

Alors, tout à coup, cette même voix que j'avais entendue dans les jardins de Schwetzingen chanta dans le silence de mon cauchemar, puis s'éteignit.

Mais le charme funeste était rompu, et un sentiment de calme exquis remplaça les terreurs des mauvais songes.

Quoique endormi, je me sentais vivre, et c'était délicieux, comme un bain de repos en des éthers subtils et caressants.

J'avais au front une impression de fraîcheur, comme si une petite main de femme avait coupé ma fièvre de son contact bienfaisant. Il me semblait qu'un magnétisme sympathique me pénétrait et que mes yeux s'ouvraient sous l'action d'une force qui m'était étrangère.....

J'étais entouré des plus profondes ténèbres ; mais bientôt les nuages épais qui cachaient la lune se dissipèrent dans le ciel ; peu à peu ma chambre s'éclaira, et lentement, comme une image projetée par un foyer lumineux de plus en plus intense, l'Inconnue sortit de l'ombre et m'apparut enfin sous la pleine lune en immatérielle beauté. Elle avait ce teint diaphane, cette légèreté d'allures et ce sourire à demi voilé que j'avais remarqué dès la première fois qu'elle m'était apparue ; mais, ce qui me frappait surtout en elle, c'était une expression de tristesse hautaine, je ne sais quoi de nostalgique et de fier qui faisait rêver d'anges tombés et d'impératrices déchues.

De ses yeux, profonds comme une nuit polaire, coulait un regard mystérieux et sombre, et le sourire énigmatique de ses lèvres closes semblait céler une souffrance inconnue de la terre.

Elle avait, à ce moment, quelque chose de si imposant, que l'idée même de lui adresser la parole n'effleura pas mon esprit : on n'interroge pas les Ténèbres.

Sous ce regard silencieux, mon cœur était devenu très calme. Quelle lente anesthésie, quelle chloroforme d'amour me versaient ces yeux tristes ?

Je sentais que déjà je l'aimais plus que toute chose au monde. Pour elle, j'étais prêt à tout. Mais, hélas ! je la voyais souffrir, et je ne pouvais la consoler. Des pleurs mouillaient mes prunelles, mes paupières se fermaient malgré moi, et je ne la voyais plus qu'à travers un brouillard de larmes.

Oh ! s'endormir ainsi en contemplant sa chimère, se resorber dans son rêve, emporter dans la mort la vision de son idéal !.....

Au moment où j'ouvris les yeux, vers le matin, je crus voir une forme humaine disparaître derrière le rideau de mon lit.

C'est *elle*, pensais-je. Elle m'aime donc, puisqu'elle est venue. Mais alors pourquoi me fuir ? J'étais à la fois heureux et triste, mon cœur touchait à ce moment psychologique de l'amour où l'esprit, hypnotisé par son rêve, devient tout à coup voyant et plonge dans l'avenir un regard rapide et sûr.

Pendant une seconde, les lendemains m'apparurent ; j'embrassai d'un coup d'œil mon bonheur éphémère et les souffrances futures qui devaient en être l'inéluctable rançon. Puis je ne vis plus rien ; mais une vague, une profonde mélancolie monta des profondeurs inconnues de mon âme et plana sur mes espérances comme un vol d'oiseaux sinistres.

Pour échapper à ces fantômes, je pris sur un guéridon à portée de ma main ma petite seringue à morphine, et bientôt le délicieux poison fit couler dans mes veines son flux de bien-être et d'oubli.

Je ne saurais dire combien de temps dura ma torpeur. Lorsque je commençai à reprendre conscience de moi-même, la nuit tombait. Ma chambre était baignée de crépuscule, et une forme humaine, une forme féminine s'estompait debout près de mon lit.

Un dernier rayon de lumière, frisant sur ses contours, en dessinait la ligne élégante et souple, tandis que ses yeux, que grandissaient encore les ombres,

coulaient vers moi un ineffable regard plein d'amour et de tristesse infinie.

C'était *elle* ! Je l'avais devinée plus encore que je l'avais reconnue.

Et maintenant une crainte irraisonnée me prenait de la voir tout à coup se dissoudre comme un fantôme.

Que resterait-il de ce beau rêve lorsque, tout à fait réveillé, j'en rechercherais, autour de moi, la réalité objective ? Sans doute l'obscurité, complice de mon désir, avait bâti cette forme instable, que la moindre contraction de ma rétine pouvait faire évanouir.

Alors il me sembla qu'une voix mystérieuse parlait en moi.

Oui, disait cette voix, celle qui est devant toi n'est peut-être qu'une apparence, que ta volition la plus vague suffirait à rejeter à jamais dans son néant. Mais, si tu veux qu'elle *soit*, souviens-toi que l'univers est né de la matérialisation du désir fécondé par le Verbe. Pense-la donc vivante et charnelle ! Projette-la par un acte de ta volonté dans le temps et dans l'espace ! Crois en elle enfin !

— Oh ! je crois en toi, murmurai-je, comment donc n'y croirai-je pas, puisque je t'aime.

L'Inconnue s'était penchée vers moi, et, effleurant mon front de sa main de zéphyre :

— Dormez, murmura-t-elle, dormez, le sommeil chassera vos cauchemars, et cette voix vibrait comme un timbre d'or.

— Oh ! non ; je n'ai plus sommeil, les mauvais

rêves se sont envolés. Parlez-moi encore, parlez-moi toujours. Ah ! si vous saviez comme chante, dans l'air qui vous entoure, chacune des paroles tombées de votre bouche.

Elle sourit.

— Oh ! le vilain flatteur !

— Moi, vous flatter ! mais croyez-vous donc qu'il soit possible d'oublier la chanteuse des jardins de Schwetzingen.

A ces mots, elle tressaillit ; mais, reprenant aussitôt tout son calme :

— Le temps fait tout oublier.

Et dans sa bouche ces simples paroles avaient un sens si mystérieusement triste !

— Oui, tout, excepté l'amour, excepté vous, belle et sombre Inconnue, vous que j'aime inconsciemment depuis toujours, vous qui me hantez depuis que vous m'êtes apparue, vous que j'ai *reconnue*.

Une étrange flamme passa dans les yeux de l'Inconnue.

— Non, c'est impossible, murmura-t-elle si bas qu'à peine je pus l'entendre, ce n'est qu'un *pressentiment* non pas un *souvenir*.

Pauvre aimé ! soupira-t-elle, et une larme toute chaude tomba de ses yeux sur ma bouche.

Je l'avais attirée sur mon cœur, mes lèvres cherchaient ses lèvres, et il me semblait embrasser un nuage, tant son corps avait de souplesse et de légèreté.

— Oh ! non, suppliait-elle en tâchant de se dégager, cela me ferait mal, **mon aimé**. Un baiser, c'est aujourd'hui

d'hui notre âme qui se donne, qui se confond avec l'âme adorée ; mais demain, quand sonnera l'heure de la séparation, ce serait notre cœur qui se déchirerait. Un baiser, c'est déjà la fin de l'amour, puisque c'est *la matérialisation de nos rêves d'infini en un point déterminé de l'espace, en un moment précis de la durée.*

D'un mouvement souple, elle m'avait échappé, comme si elle se fût fondue entre mes bras, et maintenant elle se tenait de nouveau auprès de moi dans la même attitude où je l'avais tout d'abord aperçue.

— Oh ! ne m'abandonnez pas, murmurai-je.

— Je suis cependant obligée de vous quitter, mais je reviendrai, ajouta-t-elle aussitôt pour m'apaiser.

Je reviendrai à une condition.

— Dites, c'est accepté d'avance.

— Jurez-moi, dit-elle, comme tout à coup gênée ; jurez-moi que vous ne chercherez jamais à savoir qui je suis, que vous ne demanderez pas compte de mes actes, quelque étranges qu'ils puissent vous paraître, et que vous saurez vous contenter des moments que je vous donnerai.

— Accepter de telles conditions, ce serait ne pas vous aimer.

La belle figure de ma mystérieuse amie exprima alors une telle souffrance, que je me repentis aussitôt de mes paroles.

— Pardonnez-moi si je vous ai fait de la peine, lui dis-je, c'était sans le vouloir ; certes, je ne m'attendais pas à d'aussi dures conditions, j'avais rêvé..... mais qu'importe, je vous aime assez pour consentir à tous

lessacrifices, pourvu que je ne vous perde pas tout à fait.

Qu'il en soit donc fait selon votre volonté.

A ces mots, la jeune fille me sourit rassérénée, et il me semblait qu'une infinie tendresse descendait de ses yeux à mon cœur. Alors, comme si une force supérieure se fût emparée de mon être, je sentis mes paupières se fermer et ma conscience s'endormir.

— Oh ! dites-moi votre nom, pour que je puisse le répéter dans mes rêves ?

— Astra ! murmura-t-elle ; ce fut le dernier mot que j'entendis.

A partir de ce jour, Astra revint souvent me voir. Elle arrivait d'ordinaire à la nuit tombante et passait parfois de longues heures auprès de moi. Alors nous nous disions nos rêves et nos espérances ; ou bien, la faisant asseoir, je m'agenouillais devant elle, et, semblable à un fidèle aux pieds de sa divinité, je la contemplais ainsi longtemps, abîmé dans l'extase. D'autres fois, me réveillant au milieu de la nuit, je l'apercevais, debout à mon chevet, qui me regardait dormir. Je la sentais toujours auprès de moi, comme si, par un mystérieux phénomène de télépathie, elle m'avait laissé, même après son départ, l'impression persistante de sa chère présence.

Bientôt même, elle vint chez moi en plein jour, et, quand je la grondais doucement, lui représentant qu'il ne manquait pas de par la ville de gens malveillants qui pourraient mal interpréter ses visites, elle me souriait de ce sourire, à la fois attendri et un peu moqueur, qu'ont les jeunes mères en présence des craintes folles de leurs petits enfants.

Quelquefois elle était libre la journée entière. Alors nous partions nous promener à la campagne, nous courrions à travers bois, nous canotions sur le Neckar et le Rhin, et nous rentrions exténués, les mains pleines de fleurs et le cœur débordant de mille choses exquisées que nous nous disions avec les yeux.

Puis nous nous quittions, un peu tristes, en nous promettant de nous revoir bientôt.

Comme si un Dieu favorable avait pris soin de cacher à tous nos chastes amours, nous ne rencontrâmes jamais, dans nos promenades, aucun visage de connaissance.

Il m'arriva, à plusieurs reprises, de croiser Magnus lorsque je sortais seul, et, chaque fois, je le trouvai plus pâle et plus décharné, comme si quelque mal inconnu l'avait dépouillé peu à peu de sa substance. Il me regardait alors d'un air singulier, d'un air de reproche. Puis il passait, sans jamais m'adresser la parole.

Le professeur Lauth, lui aussi, me considérait d'un œil insolite, et je remarquais qu'il affectait de ne plus me parler que de banalités.

Mais c'étaient là des impressions fugitives, et j'avais le cœur trop occupé pour me demander longtemps quelles pensées voilait l'expression énigmatique de ces visages.

Pourquoi donc l'homme est-il incapable de jouir longtemps du bonheur idéal ?

(A suivre.)

IVAN DIETSCHINE.

LE DIEU NOIR

A Papus.

*Prince des cauchemars et des visions folles,
Qui mêles l'épouvante à ton absurdité,
Tu sèmes en la nuit l'or de l'humanité,
Prince des cauchemars et des visions folles.*

*Au fond des cœurs damnés, au fond des lits ardents,
Oh! sondeur infernal du sang et de la lie,
Tu crées le fléau d'une immense folie
Au fond des cœurs damnés, au fond des lits ardents.*

*Vers l'éblouissement des mondes et de l'Idée
Où l'esprit des voyants plane comme un condor,
On sait que ton regard jette son ombre encor
Vers l'éblouissement du monde et de l'Idée.*

*Ton grand rire éclata sur le sanglot humain
Avec des cris d'orgueil et des souffles de flammes.
Dès le jour ébloui de la splendeur des âmes
Ton grand rire éclata sur le sanglot humain.*

*N'es-tu donc pas la bouche énorme du blasphème
Ouvrte immensément comme un gouffre empesté
Sous les astres contrits et le ciel insulté,
N'es-tu donc pas la bouche énorme du blasphème?*

(1) Extrait d'un volume de vers à paraître : *Vers l'Or de la Lumière.*

*Sur l'univers où règne encor ton idéal
N'est-ce pas tout ce qui ment et tout ce qui nie
L'éternelle beauté qu'enfante le génie
Sur l'univers où règne encor ton idéal ?*

*Sous la main qui caresse, en le sein de la femme,
Est-ce toi, tortueux dresseur du guet-apens,
Qui caches tout un nid d'invisibles serpents,
Sous la main qui caresse, en le sein de la femme ?*

*Sortilège du rêve ou forces de l'instinct,
A travers les clartés qu'exhalent les prières,
Toujours tes sabbats roulent sous nos paupières,
Sortilège du rêve ou forces de l'instinct.*

*La terre est un jardin rempli de tes murmures
Pour ceux dont les cœurs noirs déjà l'ont entendu,
Oh ! sinistre donneur de tout fruit défendu.
La terre est un jardin rempli de tes murmures.*

*Dans le grimoire impur et le pacte fatal,
C'est encor toi qui viens signer d'hiéroglyphes
Et tremper dans le sang le poison de tes griffes,
Dans le grimoire impur et le pacte fatal.*

*Aux festins monstrueux auxquels tu les convies,
Afin d'entre-ruer l'horreur des appétits,
Tu saoules dans ta main les grands et les petits
Aux festins monstrueux auxquels tu les convies.*

*Embusqué dans la nuit et comptant tous les pas
Au loin des beaux chemins où notre âme est menée,
Tu brises d'un coup sûr espoir et destinée,
Embusqué dans la nuit et comptant tous les pas.*

*Oh ! forme du malheur, oh ! décevant fantôme,
A l'aspect éternel de ton front ténébreux
L'ombre a dû tressaillir comme un enfant peureux,
Oh ! forme du malheur, oh ! décevant fantôme,*

*Emportés par ton souffle aux sommets tentateurs
D'où l'on voit resplendir tes villes de prestige,
Tes victimes, toujours, roulent dans le vertige,
Emportés par ton souffle aux sommets tentateurs.*

*Eux tous : catins, penseurs, les pauvres et les riches,
Dressent, pour t'adorer, pleins de maux et de fards,
Hôpitaux et prisons, banques et lupanars !
Eux tous : catins, penseurs, les pauvres et les riches.*

*C'est toi l'obscur marchand de vices et de chair ;
Partout l'on voit s'ouvrir tes sinistres boutiques,
Et tu vends aux mortels à des prix fantastiques
Les péchés capitaux consacrés par l'Enfer.*

*— Harmonieux conflit dans l'Ombre et la Lumière,
Pour former l'équilibre en l'Infini normal,
Le Bien doit être Dieu, si tu n'es que le Mal,
Harmonieux conflit dans l'Ombre et la Lumière !*

JEAN DELVILLE.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — *Reprise de conférences.* — A dater du 1^{er} mars, le Groupe s'est assuré la jouissance d'une salle de conférences plus grande que la salle de la rue de Trévise devenue insuffisante et dont le bail arrivait à son terme. Cette nouvelle salle, située sur la rive gauche, sera inaugurée au mois de mars. Nos lecteurs habitant Paris qui voudraient assister à la conférence d'ouverture sont priés d'envoyer sans retard leur adresse avec ces simples mots : *invitation conférences.*

ETUDE DU SPIRITISME

GROUPE N^o 4

Séance du 5 janvier 1895

Cette séance se distingue des précédentes par son peu de durée ; cependant l'intérêt n'en fut pas moindre.

Commencée à 9 heures 45, elle était terminée à 10 heures 20 sur l'ordre, il est vrai, de l'esprit familier, comme on le verra plus loin.

Quatre personnes étaient présentes : M^{me} M. B., médium ; M. et M^{me} A. F. et M. B.

Après la prière d'usage, l'esprit L. fit connaître, au moyen de l'écriture mécanique, la place que devait prendre chaque assistant et qui différa sensiblement de celle occupée d'ordinaire par les mêmes personnes. Puis on fit l'obscurité. Quelques minutes s'écoulèrent ; on enten-

dit tomber quelques-uns des petits objets qui ornaient la table, et, sur la demande de l'esprit familier du groupe, la lumière fut faite.

On découvrit alors sur le tapis une feuille de papier très mince, enroulée sur elle-même et cachetée. Lorsqu'elle fut ouverte, chacun put lire ces mots :

La suivante fois, grande communication, restez seuls. 5. Ce soir, cessez... — L.

Cette écriture semble être faite avec des caractères d'imprimerie et la couleur en est brune. La lettre formant signature seule est bleue et plus grande que les autres.

Comme quatre personnes seulement étaient présentes, le directeur du Groupe demanda ce que signifiait le chiffre 5 : il lui fut répondu que la cinquième personne qui devait être là à la prochaine réunion était M. L. F. ordinairement présent à nos séances et qui ne s'y trouvait pas ce soir-là.

Pour obéir à l'avis reçu, on cessa aussitôt et la séance fut levée.

H. BESSIÈRES.

Certifié véritable :

A. FRANÇOIS.

P.-S.— Au cours de cette séance, des projections de lumière électrique ont été faites par trois expérimentateurs placés dans différentes parties de la salle et en communication permanente avec la lampe à incandescence.

24 janvier 1895.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le groupe n° 4 vient de recevoir de M. Viret, médium, dessinateur, le portrait de l'esprit L. exécuté d'une manière purement mécanique, au crayon conté.

M. Viret dessine comme d'autres écrivent, c'est-à-dire que sa main est dirigée par l'Astral selon les uns, par l'Inconscient d'après les autres.

Quoi qu'il en soit, M. Viret ignore absolument s'il va dessiner un portrait d'homme ou de femme. Toute idée préconçue, toute intervention de sa part ne peut que nuire au résultat.

M. Viret ignorait le véritable nom de l'esprit *qui se présente sous le nom de L.* Cependant la tête dessinée est bien du xviii^e siècle, époque à laquelle vivait celui qui signe L. et qui doit signer *directement*, dans une de nos séances, l'œuvre remarquable de M. Viret.

Cette œuvre sera exposée au Groupe.

Notre dernière séance a eu lieu le 5 janvier; cette séance, très courte, a été précédée de quelques phénomènes remplis d'intérêt.

En effet, pendant notre dîner et pendant la partie de la soirée qui précéda cette séance, c'est-à-dire en pleine lumière et alors que nous étions seuls, l'esprit familier du groupe fit entendre fréquemment son signal habituel (cliquetis aérien), nous donnant ensuite des avis sur la séance à venir et, vers 9 heures nous annonça l'arrivée du médium et de son mari.

Trois minutes après, ceux-ci arrivèrent avec une avance de plus de vingt minutes.

Ceci expliqué, je laisse la parole à M. B. pour le compte rendu, en vous priant de recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. FRANÇOIS.

Le Mouvement idéaliste en province

Notre ami M. Mauchel vient, comme un des principaux officiers du Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, de passer en revue nos différents centres dans toute la France méridionale.

Il a rapporté de ce long voyage les meilleures impressions : partout des chefs de Groupe profondément convaincus, instruits, quelques-uns véritables savants, actifs

et s'efforçant de répandre autour d'eux la plus large part de vraie lumière.

Notre estimable délégué a pu jeter les bases de trois nouvelles branches à Genève, en Savoie et à Marseille ; il a trouvé des représentants des plus éminents des différentes opinions spiritualistes au dévouement tout prêt à la grande alliance dont la première idée fut donnée par Papus il y a un an dans son projet de Conseil supérieur du spiritualisme. Nous devons citer à ce point de vue tous nos amis de Lyon, et particulièrement notre frère Amo, M. Metzger à Genève, M. René Caillié à Avignon, le Dr Pascal enfin, le théosophe bien connu.

Parmi nos branches les plus florissantes, une mention toute spéciale est due à celle de Montélimar, entièrement composée d'érudits distingués, et dirigée avec une haute compétence par notre frère Parvus. A Nice, M. G. Bourgeat, le prochain auteur de *Magie*, fait les plus louables efforts en vue d'un groupement fructueux.

Le centre de Toulouse prend une direction scientifique et s'adonne plus volontiers aux recherches expérimentales, sous la direction du Dr Fugairon ; les membres de Montpellier sont guidés dans leurs travaux, de la façon la plus sûre, par M. P. de Labaume.

A Perpignan, M. Jacques Brieu, le distingué collaborateur de la *Revue de l'Est*, dirige son attention vers les jeunes revues littéraires ; M. Bearson va ranimer le zèle des spiritualistes bordelais, et nous promet une série d'articles pour le *Voile d'Isis*, suite de ceux qui parurent jadis dans la *Religion Universelle*.

Enfin, non loin de Lourdes, notre collaborateur Saint-Lannes, l'un de nos plus dévoués apôtres, prépare dans le silence un centre spirituel de pure mysticité.

On le voit, le Groupe d'Etudes ésotériques, appuyé seulement sur l'Idée, a pu, grâce à la protection constante dont l'Invisible l'a entouré, s'accroître sans cesse, à mesure que son action s'étendait davantage. C'est là la seule récompense que ses fondateurs aient jamais ambitionnée, et leur seul désir est que nos Maîtres invisibles veuillent bien la leur continuer.

SÉDIR.

ORDRE MARTINISTE

La séance solennelle du Suprême Conseil de l'Ordre a eu lieu le 2 février dans le local destiné aux loges martinistes, mis à la disposition de notre ordre par le Suprême Conseil du Rite écossais ancien et accepté.

Cette séance, à laquelle avaient été admis les membres du rite écossais titulaires au moins du 18° degré, a été consacrée à la réception de nouveaux membres et à des conférences techniques. Son vif succès est un heureux présage pour l'avenir.

C'est à dater du 20 mars que la Mère-Loge *la Lumière astrale* tiendra ses séances.

PHÉNOMÈNES MAGIQUES

Le Havre, le 15 décembre 1894

MESSIEURS,

Je me fais un plaisir de vous conter ce que j'ai vu ce matin à 4 heures. Tout d'abord, depuis quelques jours, nous avons une jeune fille de la campagne qui nous apporte le lait le matin; elle voit très bien un homme qui lui tire ses couvertures et lui prend les mains au point de lui faire du mal. Notez que cette personne ne peut pas se figurer que c'est un esprit, attendu qu'elle ne sait pas ce que c'est. Elle coucha avec sa mère et le même fait se produisit. Hier soir, me trouvant sous cette impression et de plus ayant un peu de fièvre par suite du froid, voici ce qui m'est arrivé; à vous, Messieurs, d'en tirer des conclusions et juger si mes idées sur ce sujet sont justes:

Je ne dormais pas, je sommeillais, quand tout à coup je me vois en présence d'une personne âgée et morte depuis huit à dix ans, une de mes tantes.

Elle me tint à peu près ce langage : « Dis donc, Emile, toi qui ne crois pas beaucoup, il y a au grenier un colis emballé, je crois qu'il remue. »

Je lui ai répondu que ce devait être un effet de son imagination, mais que je voulais bien y aller. Dans le grenier, je vois bien un colis : c'était un meuble enveloppé de papier et ficelé ; j'en arrache un bout et me dis : c'est bien cela, toujours l'imagination. Mais, malgré moi, je sentais des frissons de la tête aux pieds et me sentais parfaitement entrer en transe. Je dis « entrer en transe » parce qu'il me semblait que mon corps ne voulait plus m'obéir ; je sortis avec bien du mal du grenier et tournai à droite dans un couloir quand tout à coup j'entendis derrière moi un léger bruit : je me retournai et vis un être me paraissant un homme d'un certain âge sortir du grenier également et tourner à gauche dans le couloir ; immédiatement une femme de vingt-huit à trente ans, que je ne connaissais pas, sortit aussi du grenier et suivit le vieillard ; mais à peine eut-elle fait quelques pas que je la vis se retourner et m'envoyer deux signes d'adieu. J'ouvrais les yeux et les ai vus très bien partir et disparaître.

Je ne vous cacherai pas que je me suis vu pris de frayeur, car, dans l'état où je me trouvais, je sentais très bien que j'allais voir de nouveau de nouvelles apparitions, et dans cet état je me faisais cette réflexion que la chose était naturelle.

Comme conclusion, voici ce que j'ai à vous dire : les réunions devraient avoir quelque chose de mystique, c'est-à-dire que la première impression en entrant devrait être le trouble ; que le président, au fur et à mesure que chaque personne arrive, ne devrait ni se déranger, ni parler, ni complimenter, mais d'un signe indiquer la place et attendre le dernier arrivé. J'oubliais de dire que l'obscurité aux trois quarts est indispensable.

Je suis persuadé que dès la première soirée nous aurions des apparitions.

Mais, je le répète, il faut cet état fébrile, ce je ne sais quoi qui vous impressionne et vous rend autre que nous

sommes tous dans le courant du jour. C'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire ; je crois même que c'est une sorte d'entraînement à faire.

Voilà, Messieurs, les réflexions que m'ont suggérées les faits de ce matin.

Tout à vous.

CROISIER.

*
**

Le Havre, 16 janvier 95.

CHER MAITRE,

Bien qu'il soit un peu tard, permettez-moi de vous faire mes compliments de nouvelle année. Mais je viens surtout vous donner des nouvelles du groupe n° 55 du Havre dont vous n'avez pas eu de nouvelles depuis longtemps.

Nous avons été très assidus depuis dix mois, mais en ce moment cela commence à se relâcher. Comme nous nous occupons de toutes les branches d'occultisme, le groupe se compose forcément de personnes s'occupant soit de magnétisme, de spiritisme, d'hypnotisme, etc., et est par conséquent composé d'éléments hétérogènes. Les uns sont cardécistes enragés, d'autres ne veulent que la table, d'autres ont les idées complètement péladanesques et par conséquent outrées. Nous avons fait une fois de la magie ; mais, comme nous n'avons pas eu de résultats probants, cela les a refroidis. J'ai laissé faire et essayer tout ce qu'ils voulaient. Mais nous avons eu de minces résultats ; aussi cela en a refroidi trois ou quatre qui l'ont quitté.

Mais cependant je m'occupais toujours de la magie (seul) qui, selon moi, est la seule vraie science. Depuis le mois de février, je puis dire que je n'ai pas manqué un seul jour de brûler des parfums et dire les conjurations selon votre rituel (mais malheureusement sans préparation corporelle, ce qui est bien difficile), et je vais vous communiquer la lettre d'un membre du Groupe, notre magnétiseur, qui a tenté le contre-coup des grandes conjurations.

Que pensez-vous de cette lettre que du reste je vous

autorise à publier dans votre journal? Ce jour-là ou plutôt la veille, j'avais fait les grandes conjurations, comme tous les huit jours du reste, et c'est sur ce Monsieur Croisier que tout est retombé. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il m'a dit le lendemain qu'il lui semblait être chez lui, mais que c'était chez moi; et le plus extraordinaire, c'est que ce jour-là j'avais été fermer *deux fois* (pour être bien sûr de l'avoir fermée) la porte de ma maison donnant dans le jardin et que le lendemain la porte était ouverte. Les paquets emballés et ficelés qu'il avait vus comme étant dans son grenier se trouvaient en réalité dans le mien. C'étaient deux grands paquets de toiles à peindre qui m'étaient arrivés de Paris deux ou trois jours auparavant et que je n'avais pas débâllés; remarquez que ce Monsieur ne savait pas que j'avais reçu ces toiles! Dans tous les cas le fait mérite d'être signalé.

E. A.

Président du groupe 55, au Havre.

BIBLIOGRAPHIE

La Vérité existe-t-elle? Etude philosophique, par P. VERDAD (Lessard). En vente chez Chamuel, 2 francs.

Quel magnifique sujet que celui-là et quels ardens plaidoyers ne doit-il pas inspirer? M. Verdad, par un contraste voulu, semble laisser de côté les glorieux amants de cette Norme divine; elle est nombreuse pourtant, la phalange des martyrs et des héros de la Vérité; les fronts de ceux qu'Elle a aimés illuminent comme autant d'étoiles la nuit du Passé, et leurs rayons évertuent les limbes imprécises du Futur. Ainsi, portant le double caractère de réconfort et d'enthousiaste encouragement, le petit livre de P. Verdad nous apparaît comme le sincère effort d'un cœur vraiment pénétré de l'amour des pauvres d'esprit; le directeur de la *Religion Universelle* m'a toujours semblé être cet apôtre intellectuel auprès

de ceux dont la droiture et la simplicité sont les seuls soutiens. Aimant la rigueur des déductions philosophiques, il sait intéresser autant qu'instruire, ou mieux donner le désir de s'instruire, et c'est là une fort bonne œuvre que bien peu pourraient accomplir.

La plus grande partie du livre dont il est ici question est consacrée à établir une méthode et un critérium de la certitude. La revue des méthodes et des critères de la certitude d'une solide érudition, mais nous reprocherons, ou plutôt nous constaterons que M. Verdad repousse avec trop de rigueur les idées de ses illustres prédécesseurs en philosophie.

Ceci vient peut-être de ce que son esprit, trop habitué aux sèches catégories du protestantisme, — ce boudhisme de l'Occident, — n'a pas encore saisi cette féconde idée d'ORGANISME, clé magique de la connaissance. Sans doute voilà la raison qui, quelques pages plus loin, lui fera oublier l'Analogie dans l'énumération des méthodes des connaissances.

SEDIR.

∴

La science magnétique vient de s'enrichir de deux ouvrages de toute première valeur : le *Traité expérimental de magnétisme* de H. Durville et le *Magnétisme curatif* de A. Bué. Depuis assez longtemps, le magnétisme se débattait, presque impuissant malgré ses succès indéniables, contre le charlatanisme, d'une part, et, d'autre part, contre l'officialisme, sans parvenir à s'imposer au public et prendre dans la collection de nos sciences modernes le rang qui légitimement lui appartient. Encore mal connu et plus mal présenté par les successeurs de Mesmer, du Potet, Puységur, Deleuze, Gautier et autres grands magnétiseurs, démasqué, dénaturé et détourné de son but par Braid, Charcot et leurs émules qui n'y virent que prétexte à expériences, le magnétisme n'avait guère été étudié scientifiquement que par des *spécialistes* qui, sous quelque nom qu'ils s'en soient occupés, n'y avaient cherché que l'explication de certains phénomènes particuliers entre autres l'extériorisation et ses preuves par la photographie par exemple. Quel que soit le sort réservé au

magnétisme, les travaux des savants auxquels nous faisons allusion resteront la base des recherches futures.

Mais si les savants peuvent dans une certaine mesure se contenter de leurs expériences positives et préciser s'ils ont, de par leur science même et leur autorité, le devoir de ne proposer aucune théorie avant que les faits aient parlé d'eux-mêmes, les étudiants ne peuvent espérer faire aucun progrès sérieux s'ils ne savent ce qu'ils étudient. Voyez un futur médecin à l'École, au chevet des malades, à l'amphithéâtre ; quelle que soit sa bonne volonté, son intelligence, que pourra-t-il faire plus que d'apprendre par cœur la collection de faits sans aucune liaison entre eux, qu'il lui sera donné d'observer pendant son stage ? Et, lorsqu'il sera reçu docteur, s'il est sérieux, s'il a le souci d'exercer consciencieusement sa profession, il passera une dizaine d'années à la recherche d'une *méthode* avant d'oser se lancer. Cet inconvénient était bien plus grand encore pour les magnétiseurs, parce que le magnétisme, né (ou retrouvé) d'hier, ne possédait ni l'expérience immense, ni les moyens matériels d'action dont jouit la médecine qui est officiellement reconnue, aidée et honorée depuis des siècles ; mais il avait au moins cet avantage inappréciable de n'être pas encombré d'une foule de doctrines (je ne dis pas méthodes) erronées mais consacrées qui auraient entravé sa marche comme elles entravent celle de la médecine. Et c'est pourquoi, profitant avec raison des progrès de la science, MM. Durville et Bué ont pu, chacun de leur côté, édifier une méthode qui est, à peu de chose près, la même et repose sur les données de la physique. En son *Traité expérimental*, dont le premier volume vient de paraître, M. Durville s'appuie surtout sur des expériences de laboratoire ; dans la seconde partie de son *Magnétisme curatif*, M. Bué prouve ses théories par des faits de clinique ; les deux ordres de preuves se complètent et se fortifient mutuellement, et je ne saurais vraiment dire si les exemples de l'un sont plus saisissants et parlent plus éloquemment que ceux de l'autre.

Ce que je sais bien, c'est que voilà deux *bons livres*, dans toute la force du terme, deux livres que tout le monde devrait posséder et qui, j'en ai la conviction as-

surée, deviendront classiques dans l'étude du magnétisme; si l'ouvrage de Durville est plus savant, celui de Bué est plus pratique, et tous les deux sont appelés à rendre de grands services.

En ce qui me concerne, je ne puis, d'ailleurs, qu'applaudir avec enthousiasme aux efforts de ces distingués praticiens qui, continuant l'œuvre de Louis Lucas, cherchent à introduire les principes de la physique dans l'étude de la physio-psychologie; c'est là une thèse qui m'est très chère et dont je ne puis m'empêcher de constater avec joie les rapides progrès. Je crois que les thérapeutiques que j'appellerai *dynamiques* (doximétrie, électrothérapie, magnétisme, etc.), c'est-à-dire celles qui agissent sur les forces de l'organisme, nous fourniront en ce sens plus d'une importante révélation.

MARIUS DECRESPP.

($\sqrt{2}$)

L'EKAZOTE ET LE PROTOPLASMA

I

Si l'on multiplie $\sqrt{2} = 1,4$ par le nombre 14 qui représente le poids atomique de l'Azote, on obtient le nombre 19,6, qui représente l'Ekazote.

Cette relation de l'Azote et de son satellite, en fonction de $\sqrt{2}$, est à rapprocher de la loi générale de gravitation, d'après laquelle un mouvement circulaire multiplié par $\sqrt{2}$ devient mouvement parabolique.

Or le mouvement, qui est circulaire dans la matière minérale, tend vers la parabole dans la matière vivante.

Donc la courbe circulaire de l'Azote, en devenant parabolique, a tendu vers la courbe vitale et, en involuant, l'Ekazote a manifesté le protoplasma: « Le visible est la manifestation de l'invisible. »

II

La relation entre l'Azote et l'Ekazote, en fonction de $\sqrt{2}$, est aussi à rapprocher de la loi de l'harmonie, d'après laquelle on élève un octave d'un demi-ton en multipliant par $\sqrt{2}$ l'intervalle qui précède la dominante.

Or nous savons, par analogie, que l'harmonie des systèmes d'atomes, comme celle des systèmes sidéraux, est soumise à la loi des intervalles ; nous savons aussi que les poids atomiques des éléments sont en raison inverse de leurs intervalles.

Et comme il fallait, pour que la vie apparût sur la terre, que l'harmonie des systèmes d'atomes s'élevât d'un octave ; comme il suffisait, dans ce but, que le poids atomique de l'élément sous dominante de l'octave fût multiplié par $\sqrt{2}$, et que l'azote est le seul corps dont le poids atomique multiplié par $\sqrt{2}$ donne le poids atomique exact d'un autre corps connu, ce fut bien l'Azote qui involua la vie cellulaire et qui, par l'Ekazote, donna la note sensible d'un octave supérieur.

Observons enfin que, si on divise 19,6 par $\sqrt{2}$, on retrouve 14, en d'autres termes, la courbe parabolique de l'Ekazote redevient la courbe fermée de la matière minérale. C'est la mort cellulaire, de sorte que l'on pourrait dire en un seul vers :

La vie est un dièse et la mort un bémol.

III

L'expérience a démontré que l'Azote n'est pas associé à son satellite dans les combinaisons inorganiques : il lui appartient maintenant de rechercher l'Ekazote dans le Protoplasma.

Nous considérons l'Ekazote comme un *accumulateur d'énergie solaire et magnétique*. C'est le médiateur plastique, le lien fluidique des êtres animés. Il est la *matière du corps astral, l'intermédiaire des actions télépathiques*. Il est enfin le champ magnétique tout désigné pour la transmission des images et l'agent thérapeutique le plus puissant de l'avenir.

D^r PAUL PORTAZ.

É C H O S

La maison Chamuel, à qui nous devons déjà l'édition de plus de 200 ouvrages, n'a pas cessé son activité, malgré les ennuis d'un nouvel agrandissement.

Les locaux de la rue de Trévise devenus insuffisants et le bail arrivant à son terme, les services de la librairie ont été transférés 79, faubourg Poissonnière, Paris.

Ce mois-ci doivent paraître chez Chamuel, entre autres publications, les ouvrages suivants :

La 3^e édition du *Seuil du Mystère* de STANISLAS DE GUAITA, considérablement augmentée (parue).

Un ouvrage capital de F.-CH. BARLET, *l'Instruction intégrale*, 1 vol. in-18 ;

L'ouvrage de PAPUS sur *Martines de Pasqually*, 1 vol. in-18 ;

Les Enfers bouddhiques de LÉON RIOTOR, ouvrage de luxe avec nombreuses gravures par des artistes orientaux (paru) ;

Le *Traité d'Astrologie* d'ABEL HAATAN, que nos lecteurs connaissent déjà.

*
**

Le Comte de Larmandie a ouvert le 23 Janvier dernier son cours d'Esthétique idéaliste et de Psychologie ésotérique, préparatoire à l'étude des Sciences occultes.

On est prié de s'inscrire pour ce cours, 1, rue de Narbonne.

*
**

Le Secrétaire perpétuel J. Bertrand a présenté à l'Académie, de la part de M. Charles Henry, dans la séance du 21 janvier, une note sur un moyen d'augmenter la portée des signaux lumineux.

La méthode consiste à adopter pour les éclats une loi particulière de successions qui, à égalité de nombre, d'intensité et de vitesse, a été reconnue comme excitant

plus que toute autre la sensibilité lumineuse. Ces expériences, qui sont fécondes en applications pratiques, ont été exécutées au Dépôt des Phares avec un nouveau photoptomètre, imaginé par l'auteur et fondé sur la loi de déperdition lumineuse du sulfure de zinc phosphorescent.

*
* *

La prochaine *Initiation* sera presque entièrement consacrée à une étude très intéressante de F.-Ch. Barlet, intitulée *Synthèse de l'Astrologie*.

*
* *

Nous apprenons la publication d'un nouvel organe, la *Revue immortaliste*, dirigé par M. J.-Camille Chaigneau, l'un des esprits les plus élevés et les plus compréhensifs du spiritisme; nous ne pouvons que souhaiter longue vie et bonne chance à notre confrère.

*
* *

La *Revue des Revues* du 1^{er} février 1895 contient entre autres :

Les Aliénés hors des asiles, par Ch. FÉRÉ. — La Disparition de la Noblesse en Allemagne (II.), par le D^r PAUL ERNST. — Le Petit Eyolf et d'autres Germains, par OLA HANSSON. — Les Curiosités aztèques (*illustré*), par J. J. VALENTINI. — Les Millions et la Mort du général Blanc, par le prince BOLENSKY. — Les Plaisirs du H'yakusho, par SEN KATAYAMA. — L'Exagération, l'Esthétique, la Mode et l'Idée du beau, par F. REGNAULT. — La Psychologie des femmes qui grognent, par le D^r CYRUS EDSON. — Enquête sur le cerveau normal et dévié : (Confessions de MM. Alphonse Daudet, Emile Zola, Jules Claretie, D^r Corre.) — La Tontine matrimoniale, avec Participation aux Bénéfices, par ROBERT GRANT. — La Société de demain : I. L'Anarchie est-elle inévitable? par le prince KROPOTKINE. — La Peinture anglaise

contemporaine, par H. DE LA SIZERANNE. — *Lucrèce et le pessimisme moderne*, par P. LAUMONIER. — *Revue dramatique*, par GEORGES LEFÈVRE. — *Analyse des « Revues » françaises et étrangères.* — *Correspondance.* — *Caricatures politiques.* — *Dernières Inventions et Découvertes.*

Paris, 32, rue de Verneuil. France, 14 francs ; Union postale, 18 francs par an. Abonnements partant du 1^{er} de chaque mois. Numéro spécimen contre 60 centimes en timbres-poste.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^o, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

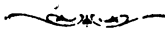
STANISLAS DE GUAITA

Au Seuil du Mystère

3^e ÉDITION

Remaniée et considérablement transformée

Un beau vol. in-8° sur papier de luxe



CHAMUEL

79, *Faub. Poissonnière*

PARIS

CARRÉ

3, *Rue Racine, 3*

PARIS

ÉDITEURS

VIENT DE PARAITRE

L'Almanach du Magiste

1^{re} ANNÉE

MARS 1894 — MARS 1895



CONTENANT :

L'AGENDA MAGIQUE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Les Jugements Astrologiques des sept planètes.

La liste des Herbes, des Pierres et des Correspondances magiques

Le Jugement des Songes d'après le cours de la Lune.

UN RÉSUMÉ DE MAGIE CERÉMONIELLE

L'HYPNOTISME PRATIQUE EN QUATRE LEÇONS.

Le Miroir magique. — Les expériences d'Eliphas Levi.

Les 22 axiomes magiques.

LE RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE DE L'OCCULTISME SUR L'ÂME
ET SON ÉVOLUTION.

Des extraits et des citations des principaux occultistes.

L'Histoire du Mouvement spiritualiste dans ces dernières années,
et la liste des Fraternités Initiatiques.

Orné de gravures et des portraits de

L.-C. de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Wronski, Eliphas Levi,
Louis Lucas, Eugène Nus, Fauvety, Camille Flammarion.

PUBLIÉ

par un Groupe d'Occultistes sous la direction de

PAPUS

Président du Groupe indépendant d'Etudes Esotériques.

Prix : 2 francs

PARIS

CHAMUEL, EDITEUR

79, Rue du Faubourg-Poissonnière

1894

(Tous droits expressément réservés).

L'Initiation du 15 février 1895

POUR PARAÎTRE FÉVRIER

PAPUS

MARTINES DE PASQUALLY

Sa vie, ses pratiques magiques

son œuvre, ses disciples

D'APRÈS DES DOCUMENTS ENTièrement INÉDITS

Un volume in-18 : 4 fr.

CHAMUEL, ÉDITEUR

79, FAUBOURG POISSONNIÈRE, 79

PARIS

Digitized by Google

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- | | |
|-------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| E.-CH. BARLET | { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan. |
| PAPUS | { Traité méthodique de Science Occulte.
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages. |
| A. JHONEY | { Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | { Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|---------------------------------|-----------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | { La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | { Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET | { La Langue hébraïque restituée. |
| ALBERT POISSON | { Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | |
|-------------------------|--------------------------------|
| JULES LERMINA | { La Magicienne.
A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { Zanoni.
La Maison Hantée. |

MYSTIQUE

- | | |
|--------------------|-----------------------------------------------------|
| P. SÉDIR | { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments. |
|--------------------|-----------------------------------------------------|

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

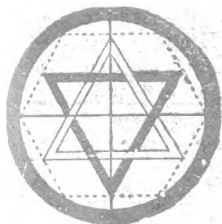
A la librairie CHAMDEL, 79, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

26^e VOLUME. — 8^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 6 Mars (1895)

PARTIE INITIATIQUE... *Avis à nos Lecteurs.* . . . **La Direction.**
(p. 193).

*Le Zodiaque et les Génies
planétaires.* **F.-Ch. Barlet.**
(p. 194 à 261).

**PARTIE PHILOSOPHI-
QUE ET SCIENTIFIQUE** *Métempsycose* **Guymiot.**
(p. 262 à 271).

PARTIE LITTÉRAIRE... *Astra* **Y. Dietschine.**
(p. 272 à 275).

Groupe indépendant d'études ésotériques. — Une apparition après
la mort. — Le mariage de notre directeur. — Bibliographie. —
Le prix de l'*Initiation*.

tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 79, rue du Faubourg-Poissonnière —
Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences ; les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. § — STANISLAS DE GUAITA, S. I. § —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. § — JULIEN LEJAY, S. I. § —
ÉMILE MICHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
MOGD, S. I. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. § — PAPUS,
S. I. § — QUÆRENS, S. I. (D. G. E.) — SÉDIR, S. I. (C. G. E.) —
SELVA, S. I. (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — BADAIRE. — D^r BARA-
DUC. — Le F. BERTRAND 30°. — BOJANOV. — RENÉ CAILLIÉ. —
CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. —
G. DELANNE. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — DELÉ-
ZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — L.
LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER.
— G. POIREL. RAYMOND. — A. DE R. — D^r SOURBECK —
STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH.
— YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MA-
NOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. —
JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. —
LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — ÉMILE
SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUPOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. —
YVAN DIETSCHINE. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. —
J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 mars 1895

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR
D^r en Kabbale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

79, Rue du Faubourg-Poissonnière
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSÉ CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE



La reproduction des articles inédits publiés par l'*Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

AVIS A NOS LECTEURS

L'étude de Barlet, que nous publions aujourd'hui, est le résumé de plusieurs années d'efforts. Elle donne enfin la solution du problème du zodiaque qui n'avait pu être résolu jusqu'ici.

C'est une des affirmations les plus grandioses des théories de l'occultisme. Nos lecteurs nous sauront gré de ne pas couper outre mesure cette étude, dont la plus grande partie occupe ce numéro. — Depuis le *Timée* de Platon, aucune étude aussi synthétique n'avait paru, à notre avis.

LA DIRECTION.

LES GÉNIES PLANÉTAIRES

ET LE ZODIAQUE

(ÉTUDE COSMOGONIQUE) (1)

PRÉLIMINAIRES

Quel que soit le monde vers lequel le philosophe tourne ses regards : celui du phénomène, celui de l'intelligencé, ou le monde métaphysique, il s'y trouve toujours en face d'une dualité de principes fondamentaux complètement opposés, mais qui tendent à résoudre leur antagonisme comme une souffrance insupportable. Telles sont les forces attractives et répulsives de la matière ; les antinomies intellectuelles, désespoir de Kant ; tels encore le bien et le mal, tourment du moraliste ; le néant qui se dresse en face de l'Être en l'esprit du métaphysicien !

La fusion de ces contrastes essentiels en un terme neutre ne peut être une solution satisfaisante de ce

(1) Cette étude succincte serait beaucoup trop rapide si elle devait être considérée autrement que comme la simple position provisoire d'un important problème : l'Esotérisme de l'Ontologie autant qu'il peut être abordé par le raisonnement.

douloureux dilemme partout répété : l'équilibre n'est que la mort , l'anéantissement, la désolation contre laquelle se révoltent le plus nos instincts naturels. Quelle répugnance ne soulève pas en nos cœurs l'affirmation des savants qui veulent que dans quelques milliers d'années, minute dans l'éternité, notre monde sidéral roule dans l'immortel silence de l'équilibre obscur ses astres refroidis, cellules inanimées d'un éternel cadavre ?

La seule fin acceptable, rationnelle, annoncée par l'entendement comme par l'instinct, est celle qui nous promet, de par l'antagonisme dualistique lui-même, l'absorption de l'un de ses termes en l'autre ; et celui que nos aspirations les plus vivaces nous désignent comme le futur vainqueur est le Principe qui caractérise l'*Etre* en face du *Non-Etre*. C'est dans ce passage du *Non-Etre* à l'*Etre* que nous nous plaisons tant à voir l'épanouissement de nos désirs les plus invincibles, le but de toute vie, l'accomplissement de tous les vœux, de toutes les espérances dont la nature palpite.

C'est pourquoi ce dénouement est écrit dans les symboles de toutes les religions.

Cependant un examen plus approfondi de ce grand mystère ajoute à ce premier aspect des modifications essentielles.

La fin de l'antagonisme entre les Principes lui suppose un commencement, nécessite une Unité antérieure à ce dualisme et, par les raisons déjà déduites, une unité de *Gloire*, non de ténèbres.

En outre, comme il n'y a pas de motif rationnel

de préférence entre les deux Principes opposés, comme ils sont également absolus, infinis, métaphysiques, bien plus, comme ils sont également nécessaires l'un à l'autre, l'Unité primitive n'a pu se trouver dans aucun des deux; la fin cherchée, le but de la Vie Universelle qui doit résoudre leur antagonisme ne peut être en l'un d'eux exclusivement.

Ils sont comme l'émanation polarisée d'une source supérieure, d'une Unité absolue, qui embrasse tout infini, en qui s'accomplit l'éternelle résolution de toute relativité de toute contradiction, l'éternel apaisement de toute souffrance.

Autant qu'il nous est possible de la concevoir, cette source ineffable s'aperçoit comme émanant sans cesse les deux oppositions latentes en elle afin de leur apprendre à se reconnaître, en se mesurant dans le cours d'une longue épreuve qui les ramène réconciliées au sein de leur père commun. Cette incessante création de la conscience dans l'inconscient constitue, selon l'expression de Lacuria, la *béatitude* de l'Unité suprême, et le cours de la lutte qui la produit forme la Vie universelle.

C'est ainsi que nos piles, après avoir opposé les deux électricités latentes en leurs éléments, les y rassemblent comme fatiguées du long circuit où elles se sont croisées à travers la chaleur, la lumière où la vie chimique, manifestant par cette activité l'infériorité et la soumission de la plus faible à l'attraction de la plus puissante.

Cette doctrine est encore exprimée dans les symboles de toutes les religions qui nous montrent un

Créateur souverain arrachant éternellement aux ténèbres du Non-Être la foule ininterrompue des âmes pour les appeler à la participation de sa Gloire, comme à une apothéose triomphante au sortir des luttes de la vie matérielle et finie.

Essayons, sur ces données, de nous rendre compte de cette vie universelle, où se dissout la dualité des Principes.

Pour fixer nos idées, représentons ces deux frères ennemis par deux points distincts appelés à se réunir. Ils ne le pourront sans l'intervention d'une troisième puissance capable de se joindre également à l'un et à l'autre, analogue, par exemple, au circuit conducteur de la pile.

Nous savons qu'en cet intermédiaire ils ne doivent pas trouver cependant un équilibre parfait qui serait leur anéantissement réciproque. Il faut donc que ce troisième centre soit double lui-même, tout en conservant son unité ; autrement dit, qu'il soit polarisé, de façon que ses deux extrémités rassemblent les deux oppositions primitives en une position moyenne où elles trouvent un commencement d'union.

A l'opposition de *contrariété* primitive ce troisième centre ajoute une opposition d'*analogie* aux extrémités de laquelle la première peut se rassembler sans se dénaturer. On saisira facilement ce mouvement par l'image sensible de la croix dont les deux extrémités verticales (1 et 4) représentent les principes contraires, et les deux extrémités horizontales (3 et 2) représentent les principes analogues, et en se figurant que chacun des points contraires (1 et 4) soit attiré

simultanément par chacun des points analogues (2 et 3), comme l'indiquent les flèches. Par exemple l'*Infini* et le *Fini*, étant les deux extrêmes, auront pour intermédiaire l'*Indéfini* (commencé non fini), lequel sera double : croissant ou décroissant, de sorte que les quatre termes formeront comme une suite continue.

Cet ensemble a pour premier résultat de tendre à scinder chacun des deux principes antagonistes pour les porter à l'analogie, et, réciproquement, de scinder chacun des deux principes d'analogie (2 et 3) pour les porter vers l'opposition, selon la loi naturelle de l'attraction qui est toujours mutuelle, réciproque, entre deux centres. Par suite, la réunion de nos quatre puissances deux à deux tendra à former quatre nouveaux centres intermédiaires (A, B, C, D, sur la figure) dont chacun sera une synthèse de premier ordre, un accouplement (A est l'union de 1 et de 2 ; B, celle de 1 et de 3, et ainsi de suite). Ainsi, pour l'exemple particulier choisi tout à l'heure, l'infini et l'indéfini se rassembleront dans la *limite* mathématique, le fini et l'indéfini dans le *nombre arithmétique* (entier ou fractionnaire).

Mais le mouvement de concentration ne peut s'arrêter à la production de ces quatre centres intermédiaires, sinon nous nous trouverions encore en présence de l'équilibre, c'est-à-dire de la mort, que nous avons exclue de nos solutions. On voit assez, du reste, une cause de mouvements nouveaux. Chacun des centres secondaires (A, B, C ou D), contenant quelque chose des deux centres primaires qui l'ont produit, se trouve par là même plus rapproché des deux autres

centres que n'étaient ces deux premiers. Ainsi, poursuivant notre exemple particulier, nous voyons que le *nombre mathématique* est plus rapproché du fini que ne l'étaient l'indéfini et l'infini (ou, sur la figure, que A, né de 1 et de 2, est plus rapproché de 3 que ne l'était 2 ; de même B par rapport à 2, et ainsi de suite, comme aussi A et B plus près de 4 que ne l'était 1, etc.). Il en résultera de nouvelles attractions, produisant des centres intermédiaires, un troisième quaternaire, de principes analogues aux premiers, mais plus rapprochés qu'eux du centre commun, ainsi qu'on le voit immédiatement par la figure suivante, en α , β , γ et δ .

Cette première synthèse, décomposable en trois temps, comme on vient de le voir, se produira en un second cycle par les mêmes motifs⁶, pour engendrer une seconde synthèse de même genre, et ainsi de suite indéfiniment, s'approchant toujours du centre commun, sans que les principes extrêmes s'annulent. Seulement chaque cycle sera séparé du suivant par une période de réaction des premiers centres.

En résumé, on voit que l'antagonisme originaire se résout par l'intervention d'un troisième principe double, polarisé, qui a pour effet, à la fois, d'empêcher l'annulation réciproque des deux Principes opposés dans un équilibre mortel et, à l'inverse, de faciliter leur rapprochement harmonieux par une succession indéfiniment progressive de synthèses qui ramène le dualisme à l'Unité suprême.

C'est l'image fidèle de la création, de la vie et de l'immortalité.

Nous avons le type de l'Universel progrès dans la

Trinité des quaternaires qui vient d'être analysée, puisque cette Trinité doit se répéter indéfiniment. Etudions-la d'un peu plus près encore, elle va nous faire connaître la suite et les créations de la vie universelle.

*
**

Les Anciens ou, pour mieux dire, Aristote, de qui l'autorité a dominé si longtemps notre civilisation européenne, expliquaient comme voici la cosmologie (*De Generatione...*, liv. II, chap. 1^{er}). En un premier principe infini, sensible (qu'il ne définit pas, qu'on a nommé, depuis, la *substance*, *σῶμα αἰσθητὸν ἀρχή*) se forment nécessairement quatre oppositions, ou contraires (*ἐναντιώσεις*), qu'il nomme le Chaud, le Froid, le Sec et l'Humide, en les opposant, comme on sait, deux à deux.

Il se fait ensuite une combinaison de ces contraires, deux à deux, mais entre les plus proches seulement, non entre les opposés qu'il dit absolument inconciliables. Ces combinaisons sont les *éléments*: Feu, le chaud et sec, etc. (sur notre figure, les quatre points A, B, C, D, tandis que les contraires sont nos points 1, 2, 3, 4). A leur tour, ces éléments, se transformant l'un dans l'autre, engendrent les corps ou les décomposent, selon le sens du mouvement de transformation, la génération des corps n'étant pour lui qu'une transformation rapide. C'est par ce moyen que la *Potentialité* renfermée dans un cinquième principe, supérieur aux autres (l'Ether), passe à l'Acte par le *mouvement*, c'est-à-dire produit la création.

Cette théorie est-elle acceptable ? Je ne parle pas des objections que nos sciences positives lui opposent trop facilement, ni du défaut de définition des quatre contraires qu'il serait facile de rattacher à des Principes plus élevés ; il y a des difficultés plus fondamentales.

Elle exige, pour éviter l'équilibre *mortel* signalé plus haut, qu'en chaque élément un contraire domine l'autre, et, cependant, à l'inverse, un contraire doit pouvoir y croître ou y décroître pour devenir inférieur après avoir été, *par définition*, le plus puissant ; sinon les mutations créatrices et décomposantes sont également impassibles. Or ces hypothèses ne sont justifiées d'aucune manière autre que le besoin de la cause ; on en peut même, il semble, démontrer l'inutilité par l'explication suivante :

Dans notre analyse précédente nous avons raisonné comme le font les mécaniciens (par exemple les astronomes) pour s'expliquer un ensemble complexe de forces : on isole chacune d'elles pour en étudier l'effet, et l'on y ajoute successivement toutes les autres. Ainsi, il n'est pas complètement exact de dire qu'il y a *d'abord* attraction réciproque de chacun de nos quatre principes sur ses voisins, *suivie* de l'attraction de la résultante par les plus éloignées. Le résultat réel est dû à la *simultanéité* de toutes les attractions, c'est-à-dire dans un mouvement superficiel (1) qui rapproche les

(1) Nous ne le disons même superficiel que pour en étudier plus aisément le jeu dans chaque plan, mais il se fait suivant trois plans perpendiculaires deux à deux (les axes du cube) ; leur intersection est le centre d'*attraction* (de création) d'une sphère à la surface de laquelle les quatre éléments se répètent trois fois.

lignes d'attraction (1-2, 2-1, 1-3, 3-1, etc.) pour les concentrer en quatre points nouveaux (α , β , γ , δ , etc.).

Autrement dit notre mouvement en trois temps, type du mouvement général, est *une onde* prise dans l'ensemble des rayonnements de chaque centre vers les trois autres, ondulation qui se concentre en quatre foyers ou *ventres* reproduisant une deuxième ondulation vers le centre, et ainsi de suite indéfiniment ; la longueur d'onde diminuant en série décroissante.

La première conséquence de cette remarque est de faire voir que les quatre points intermédiaires (A, B, C, D) sont réellement de pures entités (les limites des ondes qui vont l'une au devant de l'autre, les *ventres* dont les nœuds se reproduisent en α , β , γ , δ). Aristote a donc eu tort de les prendre pour des *éléments* ayant une puissance réelle (1). Ils représentent, au contraire, l'interférence, l'*Inertie*.

Ainsi nous n'avons réellement que quatre principes, non huit comme le veut Aristote ; les *éléments*, au lieu d'être leurs combinaisons latérales deux à deux, sont *les développements de chacun de ces quatre principes en mouvement vers le centre commun et pendant le cours d'une onde*. (Sur la figure, le quadrilatère 1 A, α B représente le Feu, celui 2 B β D représente l'air, et ainsi de suite).

(1) L'occultiste reconnaîtra dans les trois temps de cette première onde typique la manifestation des trois mondes : le divin est dans les quatre principes primordiaux, émanation directe du centre principal ; le réel dans les reflets α , β , γ , δ , de ces quatre principes, et l'intellectuel dans les produits intermédiaires, ce monde étant, par nature, celui des entités et des antinomies.

Et, comme l'affirme Platon, beaucoup plus profond qu'Aristote, qui, comme Spencer de nos jours, a voulu se renfermer dans le monde sensible : *chaque élément est triple*. (C'est ce que notre figure représente par les deux triangles et le quadrilatère central qui composent chaque quadrilatère élémentaire.)

Par exemple, 1 étant, selon le langage d'Aristote, le Principe du Feu dans l'Ether, cet élément se réalisera sous trois aspects différents : par l'attraction de 2 sur 1 ou par celle de 3 sur 1, ou par leur résultante qui est dirigée vers 4.

Il y aura donc :

Le feu aérien (triangle de droite, 1 A, α) ;

Le feu humide (triangle de gauche) ;

Le feu terrestre (quadrilatère central) ;

C'est-à-dire le feu dans les trois mondes.

Et ainsi des autres éléments.

..

De cette façon, nous voici, à la différence d'Aristote, en présence d'une série de réalités des deux sortes, savoir :

Les quatre Principes primordiaux (les contraires d'Aristote), émanations du centre commun ;

Les quatre éléments ou types d'onde du mouvement de retour vers ce centre commun par l'attraction réciproque et collatérale des contraires.

Comme nous n'avons eu besoin d'emprunter nos distinctions à aucune individualité, ce qui était une faiblesse d'Aristote, ces Principes restent complètement universels.

Pour leur conserver ce caractère, nous les désignons par la suite par les quatre premiers nombres :

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1 | correspondra au Feu d'Aristote; |
| 2 | — à l'Air ; |
| 3 | — à l'Eau ; |
| 4 | — à la Terre. |

Comme, d'autre part, les pures entités sont exclues de ces Eléments et de ces Principes, comme, en même temps, étant typiques de chaque moment du mouvement de retour vers le centre universel, il pénètrent tout ce mouvement, nous pouvons nous attendre à voir leurs combinaisons produire la suite des réalités, représenter la Création.

Nous allons chercher comment.

Tout d'abord il faut caractériser nettement nos Principes primordiaux, et les quatre Eléments dans leur trinité.

DÉFINITION DES QUATRE PREMIERS PRINCIPES

Leur nature même exclut toute vraie définition, puisqu'ils sont les Principes de toutes choses ; on ne les comprend que par une suite d'exemples capables de montrer leur représentation dans tous les ordres de choses.

Ces ordres eux-mêmes sont déjà au nombre de quatre (par la division de l'intermédiaire en deux pôles opposés, comme il a été expliqué plus haut, de

sorte qu'on peut voir dans leur distinction comme dans les suivantes une Trinité développée en quaternaire). Ce sont :

1. Le Monde *divin*, ou des *Principes* (*Briah* dans la Kabbale).

Le Monde { 2. *Intellectuel* ou des *Lois* } (*Jesirah* de
animique { 3. *Sentimental* ou des *Actes* } la Kabbale)

4. Le Monde *naturel*, sensible, ou des *Phénomènes* (*Asiah* de la Kabbale).

Ils sont l'émanation directe, la dissémination de l'Unité Suprême (*Aziluth* de la Kabbale).

DANS LE MONDE DES PRINCIPES

1 est l'*Unité*, simple, infinie.

4 est, au contraire, l'infinie *Multiplicité*.

Entre les deux, les intermédiaires passent de l'un à l'autre.

Comment ceux-ci se distinguent-ils entre eux, quels sont leurs points de contact ou, si l'on veut, leur cause d'attraction vers les autres ? — Le voici :

2 *répète* l'Unité, juxtapose les Unités (exemple : la série des nombres entiers qui est de cet ordre).

3 *l'analyse* au lieu de la répéter ; soustrait, divise, au lieu d'additionner et de multiplier (exemple : la série des nombres fractionnaires);

L'un et l'autre sont de nature *indéfinie* ; ils n'ont pas de fin dans leur développement, mais ils ont un commencement.

Seulement 2 est indéfiniment croissant, 3 indéfiniment décroissant, par essence ;

2 est comme le pluriel de 1 vers lequel il tend plus tôt :

3 est comme le singulier de 4 dont il se rapproche plus volontiers.

Toutefois l'un et l'autre, étant attirés à la fois par les deux Principes extrêmes, ont un double caractère qui sera mieux saisi par la suite, lorsque nous passerons à leurs combinaisons.

DANS LE MONDE NATUREL

1 étant l'unité individuelle, simple par essence, ne peut se manifester comme sensible, ce qui suppose un dualisme; il ne peut différencier l'espace qu'en le parcourant, par le *mouvement* qui permet la continuité et suppose le *Temps*. — 1 est l'*Essence* aussi.

4, multiplicité individuelle, infinie variété, se trouve différent en chacun de ses points, se manifeste par sa seule existence, sans mouvement; il représente l'*Espace* qu'il différencie, et l'*Inertie*. — C'est aussi la *Substance*.

Les intermédiaires manifestent à la fois le Temps et l'Espace; c'est ce que fait le *Nombre* pris dans son sens le plus large (embrassant quantité et qualité). Du reste, ils s'opposent l'un à l'autre comme précédemment.

2 se caractérise par la tendance au Mouvement; il représente la *Quantité* et la *Force*.

3 se caractérise par la tendance à l'inertie, à la

Résistance ; il représente la *Qualité* apparente, et la *Forme*.

On retrouve là aussi les caractères des quatre éléments :

1. Le feu, le chaud, essentiellement mobile.
2. L'air expansif, mobile et fort (à tension).
3. L'eau, élément plastique, qui ne peut se soutenir par lui-même.
4. La Terre, immobile, résistante, informée solidement.

Citons encore un ou deux exemples :

Dans les formes géométriques :

1. Le *point* (infinitement petit, dont le mouvement continu donne la ligne infinie).
2. La *ligne, indéfinie*, dont le mouvement engendre toute surface.
3. L'*Angle, indéfini*, qui embrasse un volume indéfini.
4. Le *volume, fini* (dont le plus simple est le tétraèdre) et dont le point est la limite.

Dans les créatures (d'après Lacuria) :

1. L'ordre des êtres *Angéliques* (en qui la substance est innée).
2. L'ordre de ceux *pensant* (humains, chez qui la substance est limitée seulement).
3. L'ordre des êtres *sentant* (animaux, chez qui la substance est partiellement informée).
4. L'ordre des êtres *inertes* (minéraux, chez qui la substance est complètement informée).

DANS LE MONDE ANIMIQUE.

Prenons encore quelques exemples :

Dans l'intellectualité, ce sont :

1, le mystique ; — 2, le sceptique (ou critique, le savant) ; 3, — le sentimental (spiritualiste) ; — 4, le sensualiste (matérialiste).

Dans notre organisation :

1, l'Esprit ; — 2, l'Intellect ; — 3, le Sentiment ; — 4, le Corps.

Parmi les influences qui nous déterminent :

1, l'Inspiration ; — 2, les Facultés ; — 3, les Penchants ; — 4, les Sensations.

En couleurs :

1, le Blanc (dont la réalisation est le jaune) ; — 2, le Bleu : — 3, le Rouge ; — 4, le Gris (union de toutes les couleurs, qui va jusqu'au noir).

L'Eglise catholique a emprunté à ces Principes la matière de ses sacrements (Lacuria) :

1, le *Vin* (le Feu) ; — 2, l'*Eau* (correspondant ici à l'Air) ; — 3, l'*Huile* (l'Elément eau) ; — 4, le *Pain* à (la Terre).

Ces exemples peuvent suffire pour caractériser autant que le peut notre intellect relatif ces quatre Principes absolus ; passons à leurs combinaisons.

COMBINAISONS DES PRINCIPES.

DES GÉNIES PLANÉTAIRES.

Combinaison 1-2 (☉).

Le premier pas du Principe 1 (l'Unité infinie) vers son contraire, le Principe 4 (l'infinité multiplicité),

est celui qui le porte vers la *répétition*, caractéristique du Principe 2 ; cette répétition donne la combinaison 1-2, où le Principe 1 domine encore (1).

Dans le monde abstrait, cette combinaison représente la génération indéfiniment croissante des nombres entiers par l'unité et le *Temps* que leur succession énumère en le partageant par sections égales.

Dans le monde naturel, c'est l'Activité ou Puissance créatrice, descendant vers la synthèse évoluée des êtres ; c'est la création de la Force et du Mouvement (particulièrement de celui rectiligne, uniforme, rayonnant, expansif). C'est l'insufflation de l'Essence qui anime le Cosmos.

Dans le monde humain, c'est la descente de l'inspiration dans la pensée, de l'esprit dans l'entendement.

Les anciens avaient trouvé pour symbole de cet ensemble de caractères *le Soleil*, qui répand la vie dans notre monde par la chaleur, la lumière et l'électricité, qui mesure notre temps en saisons, jours et nuits ou heures (c'est-à-dire par unités successives), dont les rayons féconds se répandent directement dans les espaces.

En mode Intellectuel et Spirituel, c'était Apollon, dieu régulateur des saisons et des heures, dieu du rythme, symbolisé par la lyre, maître des neuf Muses, inspirateur qui prête aux aspirations du génie les ailes de Pégase.

(1) Elle sera notée comme toutes les suivantes en mettant en premier celui des deux principes qui domine.

En Inde : *Brahma*.

Pour les Chaldéens : *Ud*.

Et pour les Hébreux l'archange *Michael*.

Combinaison 1-3 (♂).

Quand le Principe supérieur s'abaisse vers le 3, c'est pour s'y *réfracter*, se disperser, au lieu de se réfléchir comme par le 2.

Cette combinaison nous donne donc l'Unité se rompant, se disséminant, se variant. C'est l'agent du renouvellement des Formes par la Mort, à l'inverse de la combinaison précédente qui vivifiait la synthèse.

Mais c'est la Mort bienfaisante, la Mort qui rachète en vue d'amener à l'Unité à travers l'épreuve des formes éphémères, dans l'évolution des existences.

Dans le divin, c'est l'Ange du châtiment, armé de glaive de la loi pour diviniser en rectifiant.

Dans le monde abstrait, c'est la création du Nombre fractionnaire, de la Forme qui limite l'essence dans le volume, qui fragmente l'espace; la génération du feu qui dévore ce que la multiplicité a d'éphémère.

Dans le monde animique, c'est la génération de la *sensation*, de l'esprit de résistance et de conservation; c'est aussi le travail industriel et particulièrement celui qui transforme la matière par la Force (le Fer et le Feu).

Les anciens avaient symbolisé ce principe par le dieu *Mars* (comme aussi par Vulcain et même à Lacédémone, par Bacchus, rapproché d'autre part du Soleil).

En Inde, c'était *Siva*. En Chaldée, *Nergal*. Chez

les Syriens, *Moloch*, plus tard symbole des premiers rois. En Israël, *Cain* (opposé à A-Bel, Baal, dieu du Soleil), l'ange *Samael*.

Combinaison 2-1 (H).

Voyons maintenant les deux combinaisons inverses de celles-ci, savoir celles où les intermédiaires dominent (2-1 et 3-1).

Une remarque commune doit précéder leur étude : Chacun des Principes intermédiaires ayant, comme nous l'avons vu, un double aspect, transporte (comme par réflexion ou réfraction selon sa Nature) vers chacun des Principes extrêmes les caractères qu'il a empruntés à l'autre, tout en y ajoutant les siens propres.

Ainsi le Principe 2, dans son union avec le 1, lui apporte, selon sa manière propre, les caractères de 4, et inversement. De même, le Principe 3 se présente vers 1 modifié par les caractères de 4, et vers 4 modifié par ceux de 1. C'est ce croisement des extrêmes dans les moyens qui produit une première synthèse.

Pour la combinaison 2-1 nous dirons donc que le Principe 2 dont l'essence est de répéter l'Unité va la puiser dans le Principe 4, où il ne la trouve qu'à l'état d'*individualité*, et que, la reproduisant sans cesse, il en fait l'*Indéfini*, qui élève le fini vers l'Infini, la Multiplicité vers l'Unité; il élève le mortel à l'immortalité.

Cet indéfini aura du reste le caractère propre au Principe 2; la juxtaposition de ses éléments, qui fait la discontinuité, qui approche pour ainsi dire par *bonds* successifs de l'Unité.

Dans le monde de l'Abstraction, ce sera la réalisation de la série des Nombres entiers; la *Quantité*, le *Temps* comme puissance indéfinie qui survit à tout.

Dans le monde animique, l'aspiration de l'individu vers l'infini, du relatif vers l'absolu; le désir porté au delà du monde phénoménal, vers l'inconnu, vers le mystère; la réflexion de l'âme sur soi-même dans la méditation; par suite, le dégoût de la vie finie et de ses limites asservissantes; la mélancolie.

D'autre part, ce sera encore la tendance à la mesure qui, jointe à la tendance continuelle vers le futur, donne la prévoyance, la prudence, la réserve.

Dans l'entendement, cette combinaison produira la tendance à la spiritualité, à la généralisation, à l'induction par analogie, aux sciences abstraites et mystérieuses.

Dans le monde des formes et des phénomènes, c'est le Nombre entier, la forme anguleuse, brisée; la distinction des êtres individuels dominée par l'esprit de leur unité; la synthèse des éléments par groupement sans fusion, la *dissociation* (opposée à l'état radiant que donne la combinaison 1-2).

Tous ces caractères sont ceux que les anciens attribuaient au dieu *Saturne*, fils du Ciel, Dieu du Temps comme immortel.

Pour les Chaldéens, *Nindar* ou *Ninéb*; les Phéniciens Il ou El. En Cabbale, l'ange *Cassiel*.

Combinaison 3-1 (♀).

Le Principe 3, de qui l'essence est de partager, de diviser, transporte dans l'Unité la multiplicité qui est

de l'essence de 4. Il considère l'Unité dans ses éléments pour les énumérer ; comme il a été dit, il l'analyse, la fractionne, la développe, la complique sans fin.

Cette combinaison sera donc encore un indéfini, mais inverse du précédent ; l'indéfini décroissant tendant à la multiplicité, sa limite : ce sera l'énumération indéfinie des éléments infiniment petits de l'Unité, c'est-à-dire la *Continuité*.

Dans le monde abstrait : l'indéfini continu et décroissant ; la *Qualité* fournie par l'énumération et la comparaison des éléments constitutifs, la réalisation de la *Forme*, l'*Espace sensible*.

Dans le monde animique, l'aspiration de l'individu fini vers l'Unité, par la considération de la multiplicité de son être, par la modification ou la variation de ses éléments constitutifs, les changements de sa forme ; par conséquent par la mobilité intérieure et extérieure, la *vie* et ses conséquences : sensibilité, désir, tendance à varier les formes par combinaison, ou génération, et dans son acception la plus élevée, la Sainteté ou Amour spirituel produisant la transformation psychique.

Dans l'intellectualité, ces propriétés correspondent au goût des sciences de la forme et analytiques, soit géométriques, soit d'observation et de combinaisons ; l'esprit de classification, de rapprochement, de déductions.

Dans le monde des formes et des phénomènes, c'est le nombre fractionnaire et la série indéfinie, la courbe, la mobilité de l'être individuel, la force vitale. l'affinité chimique, la mobilité physique ou fusibilité, la

tendance à l'absorption des autres unités en soi en vue de combinaisons nouvelles.

Tous ces caractères se retrouveront chez la déesse *Vénus* des anciens, mais la *Vénus* supérieure, Uranie, fille de l'Harmonie et de Jupiter, celle que les astrologues nomment Diurne (1).

La *Vénus Cabar* ou la Grande des Arabes.

Astarté des Phéniciens, productrice de la rosée fécondante.

Chez les Chaldéens, *Ishtar*.

En cabbale, l'ange *Anael*.

*
*
*

Passant aux combinaisons de ces mêmes Principes intermédiaires avec le Principe absolu inférieur, nous trouvons d'abord.

Combinaison 2-4 (Z' nocturne).

Le Principe 2 apportant l'Unité dans la multiplicité du Principe 4. Cette combinaison représente le groupement des êtres individuels en une unité ; ou, dans chaque être individuel, le groupement des éléments qui le constituent. Elle préside dans chacun de ces groupements à ce qui fait son unité, c'est-à-dire qu'elle le *caractérise* par ses principes *intérieurs*.

Quand elle juxtapose les individus, comme chacun d'eux conserve ce *caractère* qu'elle lui donne en même

(1) Les anciens, au jeu de dé, nommaient *coup de Vénus* celui où tous les nombres se présentaient différents, image de la variété, de la multiplicité.

temps, cette juxtaposition les oppose, produit des contrastes. Le groupement dû à cette combinaison qui conserve ainsi les distinctions des éléments groupés est donc une *synchrèse* plutôt qu'une *synthèse*, une mosaïque plutôt qu'une peinture.

Dans le monde des Principes, 2-4 représente la *spécification* d'où naissent les contrastes, puis l'*association* qui, à cause de ce contraste, ne peut se maintenir que par la contrainte, due au principe unitaire, et par conséquent, encore la relation obligée, la *loi positive*.

Dans le monde animique, elle donne l'esprit d'individualité (ou défense du caractère propre), d'indépendance ; la résistance à toute contrainte, qui engendre l'irascibilité ; par ce même esprit, elle produit encore la subjectivité de l'être, l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, la rigueur envers les autres, la volonté dominante qui peut aller jusqu'au despotisme.

Dans le monde des formes, c'est la loi individuelle, la force concentrante (cohésion) conservatrice des types et des germes individuels ; la résistance qui réagit contre la force destructive ; par sa répétition, les vibrations qui remplissent le monde ; par l'accumulation, les explosions, les cataclysmes (correspondant à l'irascibilité morale) ; par conséquent la discontinuité symétrique du rythme, la régularisation des formes et des mutations nées dans l'intérieur du Principe 4.

Ces caractères se trouvent symbolisés dans le *Nephtune* grec, frère de Jupiter (l'Ether), de Junon (l'Air), de Pluton (la Terre), le dieu de l'eau, fougueux dans

ses passions, dompteur de chevaux, à qui l'on offrait *le fiel* des victimes (tempérament bilieux comme nous le verrons), l'élément *Eau*; non plus l'Eau comme principe, mais l'eau terrestre (1), l'eau prise dans son ensemble, comme en révolte contre la Terre, puissante par sa masse, tour à tour calme ou furieuse, majestueuse toujours, insoumise, envahissante, faisant l'unité par le ravage, non par l'harmonie; pleine de contrastes, en révolte perpétuelle contre ses limites.

Les astrologues représentent cette combinaison par *Jupiter nocturne* (ou reflet inférieur de Jupiter) (2).

Combinaison 3-4 (♁ nocturne).

De même que le Principe 3 diversifiait le Principe 1 parce qu'il empruntait de 4, de même il apporte en 4 ce qu'il a puisé en 1 : l'esprit d'Unité, l'harmonie par le classement qui conserve la multiplicité, le groupement par *analogies* (au lieu de celui par contrastes de 2-4) qui fait l'Unité sans détruire ni contraindre la multiplicité. A l'inverse de la précédente, celle-ci puise dans chaque être ce qu'il a de commun avec ses voisins pour les rapprocher sans les opposer, les solidariser, les souder, les dissoudre.

Dans l'individu cette combinaison harmonise les qualités, brise les contrastes de caractères, arrondit les angles, assouplit, *discipline*.

(1) Ou 2^e forme de cet élément comme on le verra plus loin, l'Eau-principe étant la première.

(2) Le *nocturne* d'une puissance peut être considéré comme son retrait sur elle-même, l'individualisation de l'Energie qu'à l'état de *diurne* elle reçoit de l'Universel; le négatif du diurne.

Sa propriété dominante est la fusion, qui relâche les concentrations extrêmes du Principe 4, qui soude ses extrêmes variétés, qui dissout la glace comme le sable, ainsi que le peut faire une *eau surchauffée*.

Dans le monde des Principes, c'est l'union par dévouement réciproque, la *solidarité* (opposée à la spécification et à l'association de 2-4), mais tournée vers le principe matériel, vers la réalisation : *l'activité au service de l'ordre dans l'ensemble*.

Dans le monde animique, c'est la Vertu (au sens de *Virtus*), l'activité réalisatrice qui détruit les contrastes et les désordres matériels ; le dévouement matériel de l'altruisme, la force protectrice, le sentiment de chevalerie ; l'esprit de discipline aussi, de soumission à une direction supérieure en vue d'une action commune, la force au service de la loi.

Le Principe 3 s'y fait spécialement sentir par la vivacité, l'audace, l'ardeur militaire auxquelles se joint le goût de la variété, de l'éclat en même temps que de l'harmonie, d'où encore le penchant vers le principe féminin, faible et gracieux. Le principe 4 s'accuse par la résistance à la fatigue, la patience, et aussi l'obstination dans la consigne acceptée.

L'intellectualité n'est pas très développée par cette combinaison qui incline aux réalisations actives plus qu'à la réflexion.

Dans le monde phénoménal, c'est la Force expansive, rayonnante que nous avons vue dans la combinaison 3-1, mais appliquée maintenant au chaos pour en détruire les résistances ; la Force qui ordonne la masse, qui modifie en vue de l'harmonie, qui donne

la forme courbe pour assouplir l'indépendance à la loi supérieure, qui fusionne, dissout, modifie sans détruire ni déprimer.

C'est encore une forme de l'élément Eau, non comme Principe, ni comme ensemble des eaux, mais comme l'eau dissolvante des résistances de concentration ; l'eau terrestre comme élément physico-chimique (1).

On reconnaîtra les caractères précédents dans l'*Hercule* des Anciens (Ousous, Melchartus des Phéniciens, l'Ozochor égyptien qui délivre les Hespérides, etc.), fils de Jupiter et d'une fille de la Terre, qui ouvre le détroit pour unir les mers, destructeur des êtres sauvages et chaotiques, précurseur des colons et du commerce fusionnant ; l'amant d'Omphale, d'Iole et de Déjanire.

Les astrologues le représentent par *Mars nocturne*, ou le reflet inférieur de Mars.

..

Ces développements peuvent faire entendre plus complètement les deux premières combinaisons sur lesquelles il n'est pas inutile de revenir un instant pour éclairer celles du Principe inférieur qui nous restent à étudier :

La combinaison 1-2 ☉ est l'analogie supérieur de 2-1, c'est la descente du Créateur vers la créature, pendant simultanée de l'élévation de la créature vers le créateur (2).

(1) La 3^e forme de l'élément Eau.

(2) Comme on le verra plus loin, c'est le *feu-air* en face de l'*air-feu*.

De même la combinaison 1-3 (♂) est l'analogie supérieure et symétrique de 3-1 (♀), l'Ange du châtiement, le Purificateur de la vie diversifiée par la Mort, en face du renouvellement de la Vie en aspiration vers l'Unité pure à travers les transformations et les générations multiples (1).

Les mêmes analogies vont se retrouver dans l'examen des deux dernières combinaisons du Principe 4 avec les intermédiaires 2 et 3.

..

Combinaison 4-2 (♀ nocturne).

C'est l'inverse de 2-4 ; la multiplicité s'élève vers l'Unité, vers la Force concentrante, créatrice d'individualités. Ici la multiplicité cherche à s'organiser en se soumettant à la règle et à la contrainte ; elle plie le chaos désordonné de ses combinaisons au principe d'autorité et d'intellectualité.

C'est la loi réalisée (reflet dernier de 1-2, qui était la création de la loi, par 2-1 qui en est l'exécution).

Dans le monde des principes, c'est l'Ordre cosmique, principe d'Unité dans la multiplicité atomique, matérielle.

Dans le monde animique, la Puissance cosmique qui ordonne le chaos par la force régularisée, au nom de la Volonté supérieure.

Chez l'homme en particulier, c'est l'assentiment de la Volonté aux lois naturelles de la matière, c'est-à-dire

(1) Le Feu-eau en face de l'Air-terrestre.

la capacité spéciale à la science pratique et au génie civil.

Le Principe 2 lui donne son intellectualité, sa subtilité ingénieuse qui ira jusqu'à la ruse, son amour de la règle, sa précision, sa volonté aussi et quelque chose de son irritabilité ou de son orgueil; mais le principe 4, qui domine, calmera ses violences par la patience et les lenteurs de la réalisation, tout en fournissant par la multiplicité un aliment à l'activité de son vouloir; la tyrannie de 2 s'exerce alors sur les choses par la fatalité des lois naturelles reconnues.

C'est l'inventeur, le praticien en tous arts industriels (ingénieur, navigateur, commerçant). Dans le monde phénoménal, c'est le Principe de l'Espèce, la spécification qui caractérise l'ordre des êtres en reliant l'individu à l'ensemble par un type fixe indicateur de son rang. (Pluton, Minos qui classent dans les enfers).

Il est facile de reconnaître ici le Dieu *Mercur*e, mais dans ce qu'il a de pratique, de réalisateur; le fils de Jupiter et de Maïa qui tue Argus (la multiplicité des atômes) et enchaîne Prométhée (ou le Principe 2 qui a fait descendre le feu céleste). Isis ne fait rien sans *Mercur*e, dont elle porte souvent le caducée. (Dupuis, vol. VI, p. 308). Mais ce n'est pas Hermès Trismégiste (*Mercur*e diurne que nous trouverons plus loin), c'est *Mercur*e nocturne.

Combinaison 4-3 (♀ nocturne).

La combinaison 4-3, inverse de 3-4 (et reflet inférieur de 1-3, comme 4-2 l'était de 2-1, symétrique de 4-2), c'est la multiplicité qui s'élève vers

l'unité, non plus par la contrainte de la loi, mais par l'harmonie synthétique; non par l'association forcée, mais par la fusion concordante.

Ici l'extrême fini, chaotique, s'empare de la Force pour réaliser la Forme, qui est sa première étape vers l'Unité.

Dans le monde des Principes, c'est la Plasticité, à la fois souple et inerte.

Dans le monde animique, c'est le caractère sensuel, passionnel, voluptueux, mais doux, patient, obstiné même, et cependant facilement suggestible (tant par l'inertie du principe 4 que par la mobilité du principe 3). L'intellectualité est faible; les suggestions viennent du désir sensuel. C'est le bon compagnon; ce peut-être la fille de joie inconsciente.

Dans le monde des phénomènes, c'est la substance heureuse d'offrir et de soumettre son inertie aux caprices variés de la Force pour les traduire en êtres individuels; c'est l'esprit de génération, la Nature passive et complaisante.

On reconnaît ici la *Venus genitrix*, la Vénus sensuelle, non plus Vénus Uranie, fille de l'harmonie, mais Vénus aphrodité, née de l'écume des flots, sœur de Neptune, la Terre qui émerge, « humide encore des larmes de sa mère »;

L'Ange *Anael* comme Prince de lumière astrale, l'élément plastique universel.

Pour l'astrologie, c'est *Vénus* inférieure ou *nocturne*.

..

Nous voici en possession d'un cycle complet de com-

binaisons par lesquelles les deux principes extrêmes se sont rapprochés comme dans un double courant ascendant et descendant, ou positif et négatif, de droite et de gauche.

Le principe 4 s'est élevé vers 1 soit par 2 (combinaisons 4-2 et 2-1), soit par 3 (combinaisons 4-3 et 3-1); c'est-à-dire ou en se soumettant à la loi naturelle en tant que volonté supérieure, ou en la réalisant par sa plasticité dans la variété des formes.

De son côté, le Principe 1 s'est abaissé vers 4, soit par 2 (combinaisons 1-2 et 2-4), soit par 3 (combinaisons 1-3 et 3-4); autrement dit, l'Activité créatrice a imposé à la multiplicité la rigueur de la loi, en même temps que par le châtement et l'esprit de sacrifice ou de discipline elle en corrigeait les générations informes.

C'est à ces combinaisons circulaires qu'Aristote bornait ses Principes, donnant un corps au panthéisme matérialiste qui enferme l'Univers dans le courant des générations et des décompositions éternelles.

C'est une analyse incomplète de la création; on voit bien qu'il reste des combinaisons directes à étudier, entre les quatre Principes primordiaux; combinaisons entre les extrêmes après celle des Principes voisins. Le double cycle de ces dernières a produit un mélange, un croisement, mais non pas encore ce rapprochement direct et indéfini en dehors duquel nous n'avons rencontré que l'Equilibre, mobile ou non, la *Mort!*

Le rapprochement, la combinaison réelle, nous ne le trouverons que dans un troisième ordre d'alliances,

un troisième mouvement qui sera, pour chaque principe, comme la résultante des deux autres (1).

Les combinaisons 1-2 et 1-3 ont pour résultante 1-4.

Celles 2-1 et 2-4 ont pour résultante 2-3.

Celles 3-1 et 3-4 ont pour résultante 3-2.

Celles 4-2 et 4-3 ont pour résultante 4-1.

Examinons-les comme nous avons fait des précédentes. Notons d'abord que leurs caractères vont être un peu plus larges que ceux des combinaisons précédentes, puisqu'elles présentent quatre éléments variables au lieu de deux ; il y aura plus de latitude dans leurs variations, plus de nuances possibles, une définition un peu moins précise ou du moins plus difficile ; plus de mobilité aussi, ce qui est, en effet, une condition nécessaire pour qu'elles donnent naissance à une deuxième onde progressiste d'après les mêmes lois que les Principes primitifs.

Commençons par les combinaisons des intermédiaires ou analogues, plus faciles à saisir que celles des extrêmes, contraires.

∴

Combinaison 2-3 (☿).

Cette combinaison, étant regardée comme la résultante de celles par lesquelles le principe 2 rassemble les extrêmes 1 et 4 (ou de 2-1 et 2-4), nous montre l'union même de ces extrêmes au sein de l'inter-

(1) C'est ainsi que se complète, comme on le verra plus loin la Tripléité de chaque Principe.

médiaire positif, union qui a pour résultat d'orienter ce dernier vers son analogue, l'intermédiaire négatif 3.

Autrement dit, nous y voyons le Principe créateur 1 et la substance 4 s'ajoutant à la loi 2 pour l'accomplissement *intellectuel* de la création dont les formes se rassemblent en 3.

Ou encore, en traduisant cette combinaison par la simple lecture des caractères reconnus précédemment :

Le retour du fini à l'indéfini par l'exaltation de l'individu (2-1), le nombre, s'ajoutant à la loi (2-4) pour s'orienter vers le mouvement des formes multiples 3.

C'est donc la recherche de la Loi dans la multiplicité des transformations naturelles, la *Science*, qui par cette découverte intellectuelle (opérée dans le Principe 2), s'élève jusqu'à l'indéfini, jusqu'à l'Éternel, et rejoint le sentiment 3 tourmenté des mêmes aspirations.

C'est l'une des deux faces de la *Sagesse* ou Science religieuse, la face intellectuelle.

Dans le monde des Principes, c'est la *quantité* (la mesure discontinue abstraite, indéfinie), jointe à la *Loi*, et tournée vers la *Qualité*, la Forme en mouvement, pour y faire apercevoir l'harmonie : C'est la *Science* créatrice, productrice d'idées (εἶδος, image de l'Absolu), « l'intelligence divine dans sa condition dynamique (1) ».

Dans le monde animique, c'est le désir de l'infini, de la solution du mystère ; la tendance à la mesure, à la prévoyance, le goût des sciences abstraites joint

(1) Définition de l'Ange Raphaël dans le *Perfect Way*.

d'une part à la volonté, à la rigueur des principes, et à l'indépendance personnelle ; d'autre part (par l'orientation vers 3), au mouvement, à la variété, à la forme.

C'est l'expression intellectuelle des rapports : l'enseignement, l'éloquence ; et aussi le sentiment de ces rapports : l'ingéniosité, la vivacité et la netteté des impressions ; d'où le raisonnement critique, la logique, la direction du sentiment par l'intelligence, et la piété raisonnée, ou philosophie.

Dans le monde naturel, ce sera la synthèse des parties élémentaires (2-1) jointe à la force concentrante ou réaction contre la destruction (2-4) s'appliquant au mouvement par la Force, 3 ; autrement dit, la régularisation de la forme et du mouvement ; l'organisation du Cosmos la distribution de la Loi dans le Monde, la Vie intellectuelle (1).

On peut reconnaître à ces caractères le Dieu *Mercur*. des anciens, « messager de Dieu, qui nous révèle la paternelle volonté et nous communique la connaissance en développant en nous l'intuition (2). » (Saint-Yves). C'est Mercure en tant qu'Hermès Trismégiste confondu souvent avec Bacchus (Dyonisios) qui annonce Apollon, duquel il est le messager (3).

En Chaldée, *Nebo*.

(1) A l'appui des observations précédentes, notons que cette combinaison offre déjà un premier ordre de variétés selon que 2-4 ou 2-1 domine pour produire la résultante 2-3, ce qui l'incline vers le haut ou le bas, la Théorie ou la Pratique, etc.

(2) Voir les excellents articles de Sédir dans *l'Initiation* d'août et suivants (pp. 119 et autres).

(3) Sédir, *Initiation* d'août (pp. 119 et 121).

L'Ange *Raphaël*, guérisseur qui protège et enseigne la piété de Tobie.

Combinaison 3-2 (C).

C'est l'analogie symétrique de la combinaison 2-3.

Comme résultante de celles au moyen desquelles le Principe 3 rassemble les extrêmes 1 et 4 (c'est-à-dire de 3-1 et de 3-4), c'est l'union même de ces extrêmes au sein de l'intermédiaire négatif 3, union qui a pour résultat d'orienter ce dernier vers son analogue, l'intermédiaire positif 2. A cause de l'opposition de leurs natures analogues, 3 se tourne vers 2 pour l'aspirer, tandis que 2 se tournait vers 3 pour pénétrer en lui et lui infuser l'ordre, la règle. Ici donc, c'est par le Principe 2 (autant que par 3-1) que le Principe 3 reçoit l'Unité créatrice 1 pour la répandre en 4.

En traduisant ces mouvements par les caractères précédemment reconnus : nous voyons en cette combinaison le Principe créateur et la substance s'ajoutant à la Force pour l'accomplissement *réel* de la Loi dans la Forme.

Ou encore l'Information (3-1) et l'activité ordonnatrice (3-4) tournés vers la loi supérieure 2 pour achever la perfection du Cosmos ; la réception de la Loi dans la multiplicité des transformations naturelles, la *Foi* qui par le sentiment s'élève jusqu'à l'Éternel en atteignant directement l'intellectualité.

C'est la seconde face de la *Sagesse*, ou Science religieuse, celle sentimentale.

Dans le monde des Principes, c'est la Qualité, tra-

duite par la Forme, qui s'ajoute à la Plasticité pour l'accomplissement du Nombre ; l'*Imagination* reproductrice d'images (εἶδος, reflet de l'Absolu), de reflets, l'Intelligence divine dans sa condition réceptrice.

Dans le monde animique, c'est le désir de possession, d'incorporation de l'infini, la tendance vers le beau, jointe d'une part à l'esprit de variété, de changement, de transformation, d'autre part (à cause du Principe 2) à la rigueur des principes, la contrainte de la loi. Dans son sens le plus élevé, c'est la dévotion, la religiosité. C'est l'âme sentimentale, dont (2-3) Raphaël est l'esprit.

Dans l'intellectualité, c'est l'intuition, l'imagination, la mémoire, la facilité d'assimilation ou science réceptrice, puis la poésie, entendue dans son sens le plus large, la rêverie, la fantaisie. Aussi active en productions de désirs que la combinaison précédente (2-3) l'est en production d'idées, mais aussi indolente pour réaliser par elle-même qu'empressée de recevoir ; dévouée dans ses aspirations comme à ses reproductions, mais toujours anxieuse d'en engendrer de nouvelles ; c'est la mère féconde, active, dévouée, désintéressée dans son amour, mouvementée, agitée, mais puissante, la reproduction et la multiplication.

Dans le monde phénoménal, c'est la faculté de transformation intérieure, la mobilité interne (l'affinité chimique, la fusibilité) ; la force de dissolution et de coordination, la Vie naturelle, symétrique de la Vie intellectuelle.

On reconnaîtra à ces caractères la déesse Isis, la Lune

(Maïa, comme reproductrice ; Minerve, Diane ou Marie dans sa forme supérieure de Sagesse et de religiosité, la Vierge et la mère) la déesse des enfantements, faisant fonction de satellite entre le Père et l'enfant ; la déesse de l'Inspiration, de la Beauté et de la Poésie.

En Chaldée, *Anunit*.

L'Ange *Gabriel* le messager de l'Annonciation.

C'est l'individuation des énergies que 1-2 rayonne ; le *Nocturne du Soleil*.

*
*
*

Nous arrivons maintenant aux deux combinaisons extrêmes, celles qui sont comme le but vers lequel tendent toutes les autres.

Combinaison 4-1 (H nocturne).

C'est la résultante des deux premiers efforts du Principe inférieur 4 vers le supérieur, 1, de la substance vers l'essence ; l'esprit, la tête des réalisations inférieures :

La loi réalisée (4-2) s'ajoutant à la plasticité (4-3) en vue d'une première synthèse spirituelle ;

La substance informée et ordonnée s'élevant vers l'essence ; couronnement du premier cycle d'évolution du Néant vers l'Être et, par suite, celui de chaque cycle semblable ;

La synthèse de l'évolution.

Dans le monde des Principes, c'est celui de l'Unité matérielle, ou l'ordre cosmique s'ajoutant à la Plasti-

citée formelle en vue de la réalisation de l'*Etre* par la synthèse des réalisations intellectuelles et sensibles ; combinaison entièrement pratique comme les éléments qui la composent.

Dans le monde animique, elle représente la Puissance ordonnatrice complétant la Passion suggestible, pour s'élever vers l'Unité essentielle, la soumission de la passion sensible à la règle pratique dans le but de réaliser un être général dans le monde des individualités ; autrement dit, la *Sagesse pratique*.

Cette combinaison est la marque des chefs spirituels de toutes associations terrestres : économiques ou politiques ; hommes positifs, exécutifs, (par l'élément 4-2), rigoureux (à cause du Principe 2), passionnés, cependant ; sensuels même peut-être (par l'élément 4-3), mais philanthropes ; sujets à varier (à cause du Principe 3), mais non dans leur but qu'ils poursuivent avec persévérance ; laborieux, non sans quelque lourdeur (à cause du Principe 4). Prévoyants, enthousiastes, idéalistes en même temps que réalisateurs, raisonneurs, apôtres d'une éloquence pratique, simple, quelquefois embarrassée, cherchant à convaincre autant qu'à contraindre ; quand ils ne réussissent pas, ils sont assez disposés à se faire justiciers de leur propre autorité, ou tout au moins révolutionnaires (1).

Cette disposition, la distance des deux Principes opposés qu'ils rassemblent en eux, sans pouvoir en prévenir toujours les antagonismes, la lenteur du

(1) Ex. : l'anarchiste Vaillant d'après sa naissance.

principe substantiel qui les domine et dont ils sentent l'infériorité, contribuent également à les porter à la tristesse, à la mélancolie ou tout au moins à la sévérité.

Dans le monde phénoménal, cette combinaison représente le Principe de fixité des espèces dans la multiplicité des individus, Principe dont les darwinistes n'ont pu démontrer l'impuissance contre les forces d'hérédité et de sélection auxquelles il paraît imposer des bornes immuables.

Tous ces caractères se trouvent rassemblés dans le symbole du dieu *Saturne*, non pas tel que nous l'avons vu précédemment dans l'élan mystique ou religieux vers l'infini, mais en tant qu'exilé sur la terre, arrachant les peuples à la barbarie primitive pour leur procurer, par la sagesse de son règne, cet âge d'or dont le souvenir ne s'est jamais effacé.

Pour les astrologues, c'est le reflet du Saturne supérieur, ou *Saturne nocturne* ; en cabale, le rôle inférieur de l'Ange *Cassiel*.

Combinaison 1-4 (ℤ').

Enfin la combinaison 1-4, dont la précédente est le symétrique inférieur, nous montre le Principe d'unité suprême s'abaissant vers la multiplicité absolue par la synthèse des deux premiers efforts qu'elle a faits à sa rencontre (1, 2 et 1, 3). L'Essence vient au-devant de la substance pour l'unifier ; c'est donc la substance des premières combinaisons essentielles, leur première réalisation : Une synthèse d'*Involution*.

C'est le Principe d'Unité multiplié à la fois par la

réflexion (1-2) qui donnera le Nombre et par la réfraction (1-3) qui donnera la Forme, se rassemblant, après ces premiers rayonnements, en un Foyer secondaire reflet du principal, d'où doit émaner toute la création. C'est le *Demiurge*.

Dans le monde des Principes: la Puissance qui donne le mouvement de la Vie par le nombre et le temps (1-2) et la Mort rénovatrice des Formes (1-3); le Père qui anime, dirige et châtie: Providence et Destin.

Dans le monde animique, c'est l'Ame universelle du monde multiple; la volonté créatrice de l'action et la conscience, créatrice du remords, ou inspiratrice du bien; la règle divine pratique, l'esprit du culte religieux; c'est encore le libre arbitre qui donne le mérite avec la responsabilité; en somme, l'essence même de l'Ame.

Cette combinaison est la marque du caractère religieux, d'une religion formelle, consciencieux, volontaire, franc, vif, joyeux, actif et généreux; au physique, elle signale le bon magnétiseur.

Dans le monde phénoménal, cette combinaison représente la Force vitale, qui implique la triplicité cyclique de la naissance, de la croissance et de la mort; c'est l'élément feu sous toutes ses formes: chimique, électrique ou de magnétisme vital.

Les caractères précédents se trouvent rassemblés dans le symbole du Dieu *Jupiter*, fils du Temps et de la Terre, père de la Lumière (Dies-Piter ou Dives-Piter), père unique des dieux, des hommes et de la Substance; source de toute vie, Dieu de l'Ether (Indra),

armé de la foudre, du feu vengeur : Jehovah qui se montre dans le buisson ardent, Dieu vengeur et conducteur des peuples. Chez les Chaldéens, *Meridug* (Mardochée). En Cabbale, l'*Ange Zachariel*.

Pour l'Astrologue, *Jupiter* supérieur ou *Diurne*.

*
*
*

Ainsi qu'on l'a remarqué déjà, ce troisième ordre de combinaisons fournit un quaternaire nouveau dont les termes sont plus rapprochés que ceux du quaternaire primitif parce qu'ils constituent chacun une synthèse.

Il faut remarquer en effet que ces quatre termes ont tous un caractère d'activité qui les distingue des autres combinaisons :

Activité de commandement et de direction morale en Zachariel (1-4) ; de direction réalisatrice et d'apostolat en Cassiel (4-1) ; tous deux pour la création d'ensembles, de synthèses ;

Activité intellectuelle en Raphaël (2-3) ; mentale, imaginative en Gabriel (3-2) ; tous deux pour la préparation des synthèses par la réunion des éléments du Vrai et du Beau.

Ces quatre principes synthétiques actifs, une fois établis, vont à leur tour se combiner entre eux comme l'ont fait les premiers et d'après les mêmes lois pour créer un second cycle de principes analogues aux précédents, et ainsi, de cycle en cycle, l'opposition primordiale, si pénible, ira se résolvant de plus en plus en s'approchant indéfiniment de la synthèse finale, de la *Béatitude*.

Mais nous n'avons pas encore toute entière la loi de ce grand mouvement cyclique ; il nous reste à voir comment les Principes que nous venons de reconnaître réalisent un Univers au travers duquel la Monade individuelle pourra suivre le torrent de l'évolution et remonter à l'unité suprême, but de ses ardents désirs.

C'est ce que nous allons apprendre par l'étude des mouvements qui se font à l'intérieur de chaque onde évolutive, par la combinaison de ses douze Principes maintenant connus.

DEUXIÈME PARTIE

ÉLÉMENTS ET PLANÈTES

Avec la génération des quatre premiers principes et des douze puissances analysés dans le chapitre précédent, nous avons assisté au premier temps de la Création universelle. Elle se complète par la formation d'individus matériels sur lesquels s'exercent ces Puissances, et par les Lois du Mouvement vital ; c'est par celui-ci que les créatures effectuent avec leur évolution la synthèse harmonieuse des deux principes premiers opposés : l'Être et le Néant.

Il nous reste donc à voir comment s'accomplit la création des individualités, quelles sont les lois de leur mouvement progressif, et quels êtres peuplent le monde, pour accomplir ce mouvement. Ce sera l'ob-

jet d'autant de chapitres; celui-ci s'occupera de la création des Éléments et des Choses.

*
* *

Dans l'exposé précédent, nous avons admis, d'après l'observation du reste, l'existence d'un double principe ou de deux pôles tendant à se réunir. Il faut remonter un peu plus loin encore pour assister à la polarisation même.

Autant que nous pouvons nous la représenter, nous en aurons une idée matérialisée pour ainsi dire en inversant la définition que Pythagore et, d'après lui, Pascal, nous donnent du Créateur : un point mathématique se mouvant avec une vitesse infinie dans l'espace infinie; la polarisation divine serait l'arrêt infinitésimal de ce mouvement en chaque point de l'espace, la différentielle dont cet espace est l'intégrale (1). C'est le Néant qui s'est emparé de l'Être en le dispersant à l'infini; Typhon qui a déchiré le corps d'Osiris, qu'Isis rassemblera. Dans le dogme chrétien, c'est la naissance antérieure à tous les siècles, du Fils par qui tout doit être informé (voir le *Credo*). Le Saint-Esprit les unit, et par lui le Fils retourne au Père en lui ramenant les créatures individuelles.

Dès lors, l'Univers renferme à l'état de réalisation ses deux principes opposés, directement inconciliables, d'Unité complète et d'extrême division. Le premier, produit de la pénétration du Néant, est cette matière primitive que Crookes admet sous le nom de *protyle*,

(1) Voir l'Acte de création dans *l'Initiation* de septembre 1890.

et que le P. Leray nous explique bien plus nettement. Elle se compose d'une infinité d'atomes extrêmement petits dont chacun est une force, une monade à sphère d'action infiniment limitée et mobile, omniprésente dans cette sphère parce qu'elle s'y meut comme l'Activité suprême dans l'Espace, avec une vitesse infinie. Chacun de ces atomes se déplace avec une vitesse extrême, en un sens quelconque, sans loi, sans orbe définie, se heurtant à tous les autres. C'est la substance chaotique inerte, affolée pour ainsi dire par l'activité du Principe essentiel dont elle s'est emparée, absolument incapable de le diriger et de l'utiliser.

Crookes nous dit encore qu'en un second temps, ce chaos (ou protyle) s'est animé d'une certaine énergie calorifique alternée avec une tendance inverse à la condensation, ce qui, réglant ses mouvements incohérents, y a fait naître les corps simples de notre chimie. Le P. Leray éclaircit encore cette assertion en montrant, avec l'appui des démonstrations mathématiques la formation successive, sous l'influence de *monades* de puissance croissante, d'atomes plus considérables que les premiers et, par l'effet seul de leur présence, la naissance de l'élasticité de l'éther, puis celle des corps chimiques et, enfin, l'apparition de l'électricité et des vibrations calorifiques et lumineuses.

Or, dans ces forces qui engendrent les alternatives de dilatation et de concentration du protyle, ou dans les monades ou atomes éthérés et chimiques du P. Leray, nous pouvons reconnaître deux *Eléments* des anciens, représentant l'action de nos deux Principes premiers extrêmes : le *Feu* et la *Terre*.

Nous avons dit plus haut comment ces Principes avaient besoin pour produire une progression, c'est-à-dire un équilibre dynamique instable, de deux autres principes intermédiaires qui, par leurs combinaisons, engendrent douze énergies que nous avons analysées. Or Crookes, après Mendeleef et ses disciples, nous montre précisément la génération des corps simples accomplis par une série de rythmes de quatre temps chacun, alternativement expansifs et condensants, et chacun de ces temps est subdivisé en trois périodes de même genre (1).

Cette concordance se trouve confirmée par les théories chimiques les plus récentes, appuyées d'expériences et même de découvertes à priori qui leur donnent une autorité tout à fait scientifique.

Les deux Eléments intermédiaires entre le Feu et la Terre sont l'*Air* et l'*Eau*, qui représentent nos 2 et 3 principes premiers, mais, cependant, en se partageant entre eux, comme nous allons le voir, par une sorte de croisement conforme au caractère mixte de ces principes.

Examinons en effet comment ces éléments se caractérisent d'après les Principes et leurs combinaisons. En se référant à l'analyse qui en a été faite plus haut, et qui s'aperçoit immédiatement à l'inspection de la figure 2, on sera frappé tout de suite de cette remarque que les trois combinaisons fournies par le 1^{er} Principe sont toutes diurnes, c'est-à-dire de caractère positif,

(1) Voir la *Chimie synthétique* qui établit la concordance des éléments et des périodes de naissances des corps simples d'après Crookes (*Initiation* d'octobre 1892).

actif, tandis que les trois qui se rapportent au 4^e Principe sont toutes nocturnes (1). Quant aux 2^e et 3^e Principes, ils se composent chacun de deux puissances diurnes et d'une nocturne, avec cette remarque, toutefois, que la Puissance 3-2 (la ☉) est en réalité le nocturne de la Puissance 1-2 (le ☽).

On observe aussi que toutes les Puissances nocturnes ou négatives sont au-dessous du diamètre horizontal de la figure, tandis que toutes les diurnes ou positives sont au-dessus ou à la hauteur du même diamètre.

C'est-à-dire que, si l'on excepte les deux Puissances extrêmes et opposées, 1-4 et 4-1, les [7 combinaisons principales du mode diurne sont fournies par les trois premiers Principes, tandis que les nocturnes sont celles où entre le 4^e Principe. Le mouvement qui pour rapprocher les deux Principes premiers, antagonistes, engendre les intermédiaires, est donc partagé nettement en deux phases inverses. L'une qui comprend les 7 puissances diurnes est la descente de l'Actif vers le Passif, du *Feu* vers la *Terre*, elle aboutit à la ☉, inverse ou nocture du ☽; l'autre, qui renferme tous les modes nocturnes, s'élève au contraire de la *Terre* vers le *Feu*, et aboutit de même à la ☉. Celle-ci est à la fois la conclusion de la première phase et le couronnement de la seconde.

L'élément *Feu* est donc constitué uniquement de Puissances diurnes; l'élément *Terre* de Puissances

(1) Les Puissances nocturnes sont mises entre parenthèses sur la figure, et seront, par la suite, toujours signalées de la même manière.

nocturnes. Celui qui se rapproche le plus du Feu, l'élément *Air*, comprendra trois diurnes [savoir : 2-1 = ♃, 2-3 = ♆ et (3-1) = (♀)]; celui qui se rapproche de la Terre, ou l'*Eau*, renfermera, au contraire, trois Puissances nocturnes [savoir : (3-2) = ☾; (2-4) = ♃, et (3-4) = (♂)], la ☾ étant nocturne du Soleil.

On voit, comme il a été annoncé tout à l'heure, comment les éléments se croisent dans les Principes intermédiaires : le Principe 2 qui abaisse le *Feu* vers la *Terre* comprend deux parties de l'élément *Air* contre une de l'élément *Eau* ; tandis que le Principe 3 qui élève la *Terre* vers le *Feu* renferme deux parties de l'élément *Eau* contre une de l'élément *Air*.

*
**

Insistons encore sur ces observations pour bien préciser les rapports réciproques des Principes, des Puissances et des Eléments ; la connaissance exacte en est nécessaire à l'intelligence des chapitres suivants :

Constitution des Eléments

Les quatre éléments, qui sont les manifestations dans la Matière (ou substance infusée de l'Essence) des quatre Principes essentiels, se partagent chacun en trois genres correspondant à trois Principes (comme l'enseignait Platon), et chacun de ces genres est représenté par une Puissance différente.

Le *Feu* est composé de :

$$\left\{ \begin{array}{l} 1.2 = \ominus \text{ (l'air du feu) } = F^a. \\ 1.3 = \♂ \text{ (l'eau du feu) } = F^e. \\ 1.4 = \♃ \text{ (la terre du feu) } = F^t. \end{array} \right.$$

L'*Eau*, correspondant terrestre du feu ou son nocturne comprend :

$$\left\{ \begin{array}{l} 2.4 = (\text{♃}) \text{ (la terre de l'eau = E}^t\text{).} \\ (3.4) = (\text{♁}) \text{ (l'air de l'eau = E}^a\text{).} \\ 3.2 = \text{♁} \left\{ \begin{array}{l} \text{(nocturne du } \text{♁}\text{).} \\ \text{(le feu de l'eau = E}^f\text{).} \end{array} \right. \end{array} \right.$$

L'*Air* est composé de :

$$\left\{ \begin{array}{l} 2.1 = \text{♁} \text{ (le feu de l'air = A}^f\text{).} \\ 3.4 = \text{♁} \text{ (la terre de l'air = A}^t\text{).} \\ 2.3 = \text{♁} \text{ (l'eau de l'air = A}^e\text{).} \end{array} \right.$$

La *Terre*, correspondant inférieur de l'air, ou son nocturne comprend :

$$\left\{ \begin{array}{l} (4.2) = (\text{♁}) \text{ (l'air de la terre = T}^a\text{).} \\ (4.3) = (\text{♁}) \text{ (l'eau de la terre = T}^e\text{).} \\ (4.1) = (\text{♁}) \text{ (le feu de la terre = T}^f\text{).} \end{array} \right.$$

Réciproquement les Puissances participent des Eléments qu'elles ont constitués, et se caractérisent par eux en même temps que par les Principes dont elles dérivent, de la manière suivante :

L'Ange Michael, le Soleil, = 1-2
née des 2 premiers Principes est de *Feu*.

L'Ange Gabriel, la Lune, = 3-2
née des deux seconds Principes est d'*Eau*.

Ces deux Puissances ont en commun le 2^e Principe. A elles deux elles renferment la Trinité des Principes supérieurs en y joignant les deux extrêmes par le dédoublement du moyen.

L'Ange Cassiel, Saturne, = 2-1 et (4-1)
renferme toujours le 1^{er} Principe, mais au 2^e rang, en y ajoutant les deux principes inférieurs, 2 (s'il est diurne) et 4 (s'il est nocturne): Il occupe donc un rang supérieur dans le monde inférieur.

Il est d'*Air* et de *Terre*.

Diurne, il est l'inverse du Soleil ; nocturne il est l'inverse de Jupiter.

L'Ange Zacharie, Jupiter, = 1-4 et (2-4)
 comprend toujours le 4^e Principe, mais au 2^e rang,
 en y ajoutant les deux Principes supérieurs, 1 (s'il
 est diurne), 2 s'il est nocturne. Il descend du monde
 supérieur vers l'inférieur.

Il est de *Feu* et d'*Eau*.

Diurne, il est l'inverse de Saturne ; nocturne, l'in-
 verse de Mercure.

L'Ange Samael, Mars, = 1-3 et (3-4)
 renferme toujours le Principe 3, ou intermédiaire
 inférieur, et en 2 rangs différents ; il y ajoute les deux
 extrêmes : 1 s'il est diurne, 4 s'il est nocturne. Il des-
 cend du monde supérieur bien plus bas que Jupiter.

Il est de *Feu* et d'*Eau* comme ce dernier, mais avec
 une proportion d'Eau bien plus forte, comme on le
 remarque.

Nous allons le voir toujours inverse de Vénus

L'Ange Anael, Vénus, = 3-1 et (4-3)
 contient toujours le Principe 3, intermédiaire infé-
 rieur, et en deux rangs inverses entre eux, en même
 temps que symétriques de ceux qu'il occupe dans
 Mars, constitué des mêmes Principes. Il remonte des
 fonds terrestres vers le Feu.

Il est de *Terre* et d'*Air*.

Il est exactement l'inverse symétrique de Mars. Sa-
 mael diurne est l'inverse d'Anael diurne, et Samael
 nocturne, l'inverse d'Anael nocturne.

Raphael, Mercure, = 2-3 et (4-2)
 renferme toujours le 2^e Principe, ou intermédiaire,

supérieur, soit au premier, soit au second rang ; il y ajoute le 3^e Principe s'il est diurne, et le 4^e s'il est nocturne. S'il est diurne, le Principe supérieur domine en lui l'inférieur ; c'est le contraire s'il est nocturne ; il est alors à ce point de vue de même constitution que les Puissances féminines Lune et Vénus chez qui l'inférieur est toujours dominant. On s'explique par ce caractère pourquoi les astrologues disent que Mercure est neutre, entre les Puissances masculines et féminines ; il est l'intermédiaire entre les deux mondes supérieur et inférieur.

Il est d'*Air* et de *Terre*, comme Jupiter et comme Vénus.

Diurne il est réciproque de la Lune ; nocturne, il est inverse de (Jupiter).

Nous pouvons aborder maintenant l'étude de la Genèse individuelle.

∴

Création des individualités

La création des individualités s'effectue par une suite de combinaisons des Eléments et des Puissances que nous venons de définir. Cette suite est dominée par une loi, qu'on peut nommer la loi sérielle, et qui va en faciliter grandement l'étude. Elle consiste à partager la succession des combinaisons en rythmes tellement semblables que la connaissance détaillée de l'un deux donne la règle du mouvement tout entier. C'est une forme de la loi suprême d'analogie énoncée dans la table d'Hermès.

Considérons d'abord les Eléments. Les mathématiques nous apprennent que les permutations qui fournissent tous les ordres possibles de leur succession sont au nombre de $1 \times 2 \times 3 \times 4 = 24$, soit 6 pour chaque série astreinte à commencer toujours par le même élément, telle par exemple que *f, a, e, t*.

Mais, grâce à la loi d'analogie, nous pouvons nous borner à l'étude de l'un de ces 4 ordres de permutations, car, si nous nous figurons une série rythmique telle, par exemple, que :

f, a, e, t — f, a, e, t — f, a, e, t, — etc., nous voyons que nous pouvons aussi bien la partager différemment sans en altérer l'ordre, par exemple en la lisant comme :

a, e, t, f — a, e, t, f, etc.

Ou comme *e, t, f, a — e, t, f, a, etc.*

Et ainsi de suite. La *qualité* de chaque temps en sera modifié, mais non *l'ordre* sériel des éléments; c'est ainsi qu'en musique il suffit de connaître la gamme naturelle pour apprécier toutes celles qui en dérivent en débutant successivement par chacune de ses sept notes.

Notre étude ainsi limitée ne comprendra plus que 6 ordres possibles de séries : nous allons les étudier dans celle qui commence par le Feu : *f, a, e, t*.

Ses permutations sont les suivantes :

(1°) <i>f, t, a, e.</i>	(3°) <i>f, e, a, t</i>	(5°) <i>f, a, e, t.</i>
(2°) <i>f, t, e, a.</i>	(4°) <i>f, e, t, a</i>	(6°) <i>f, a, t, e.</i>

Les théories cosmogoniques modernes de la science positive, celles de Crookes et du P. Leray, que nous

avons rappelées plus haut, nous signalent immédiatement l'une de ces permutations, comme expression du mouvement élémentaire d'où sont nés les corps simples. Nous les avons vus, en effet, engendrés par une suite périodique de réchauffements et de refroidissements du protyle, et l'étude détaillée de leur apparition montre qu'elle s'est produite en une suite de cycles dont chacun a vu naître successivement de l'élément Feu, les corps de Terre, ceux d'Air, ceux d'Eau, puis ceux de Feu du cycle suivant, et ainsi de suite (1).

La série *f, t, a, e* (qui porte ci-dessus le n° 1) est donc celle qui du chaos primitif a fait sortir les premières individualités. Elle consiste dans le rapprochement des éléments les plus extrêmes, c'est-à-dire qu'elle représente exactement des grandes vibrations que Crookes nous montre s'éteignant petit à petit et donnant naissance à des corps de plus en plus condensés. Elle représente la loi mécanique la plus générale, celle de l'action et de la réaction. Le feu agit d'abord sur son opposé la Terre, et, par une première réaction partielle, se trouvant en partie neutralisé par elle, se relève jusqu'à son état secondaire, l'Air : à son tour l'Air, agissant sur le 2° Élément moyen, l'Eau, qui est son opposé analogue, est par réaction restitué à l'état de Feu ; un premier rythme est accompli, un second va commencer dans le même ordre, mais avec une énergie moindre, puis un troisième, et une série d'autres jusqu'à la création du

(1) Voir ces détails dans *la Chimie synthétique*.

corps simple le plus dense, où le *Feu* est le plus éteint par la *Terre*. On assiste là, pour ainsi dire, aux dernières palpitations de l'Essence saisie par la substance, de l'incarnation de l'Esprit dans la Matière; maintenant il va l'animer, la modifier dans ses formes, mais les unités principales en sont fixées (1).

Les corps créés vont réagir les uns sur les autres d'après l'Élément auquel leur naissance les rattache, et selon la même loi de vibration; mais les contrastes sont moins violents, les énergies enveloppées sont moins vives; ce n'est donc plus entre les extrêmes oppositions, mais par oppositions moyennes, que les réactions vont se produire. Telles seront du moins les actions dominantes, car, au début surtout, il se fait encore quelques oscillations violentes entre les corps simples, d'où naissent les combinaisons binaires les plus fortes et les plus actives (acides puissants, SO^3 , HCl , etc.). C'est ce qui ressort encore des théories de Crookes: la formation des combinaisons binaires et des sels inorganiques succède à celle des corps simples par l'opposition des corps de feu et d'eau, d'air et de terre. Cette création correspond à la série *f, e, a, t*, car les composés les plus stables au point de vue tant chimique que physique, persistant les premiers dans le chaos créateur, on voit par la minéralogie qu'ils se sont succédé à peu près dans cet ordre: Silicates et phosphates d'alumine notamment (corps intermédiaires entre ceux

(1) Elles ne peuvent être modifiées que par un effort de création véritable; c'est celui qu'enseigne l'Alchimie, et encore ne s'applique-t-il qu'à des formes voisines.

de Feu et d'Eau). sulfates, sulfures, puis chlorures et iodures métalliques (corps d'air et de Terre), de chaux, de soude et de potasse (correspondant à l'eau et à l'air des métaux), sels marins dissous dans les mers; cette période est dans l'évolution terrestre celle de la formation de l'eau et de l'air succédant à la période ignée.

Ensuite est venue la période terrestre, avec l'apparition du règne organique; elle correspond à des réactions à oppositions moins violentes encore que les précédentes; ce sont celles qui se succèdent dans l'ordre hiérarchique des éléments, feu, air, eau, terre (*f, a, e, t*) (n° 5). Tel paraît en effet l'ordre des créations organiques: les carbures d'hydrogène (si abondants à la période carbonifère, qui est comme le couronnement des débuts organiques), l'eau et les composés oxydriques (alcools, éthers, acides) et enfin les alcaloïdes qui, en se concentrant de plus en plus, donnent les produits organiques les plus appropriés à la vie animale (alcools polyatomiques, fibrine, etc.), c'est-à-dire les produits terrestres.

De nouveaux temps sont venus alors qui dans des périodes analogues vont élaborer, chez les êtres vivants surtout, les corps complexes issus des primitifs.

Il nous reste trois genres de combinaisons des éléments à considérer, ceux désignés plus haut (n°s 2, 4 et 6).

On en apprécie aisément le caractère en les lisant comme suit:

(N° 2) *t, e, a, f*, — terre, eau, air, feu, — terre, eau, etc.

(N° 4) *a, f, e, t*, — air, feu, eau, terre, — air, feu, etc.

(N° 6) *t, e, f, a*, — terre, eau, feu, air, — terre, eau, etc.

Ce sont celles qu'Aristote considérait seules (surtout les deux dernières), et il y voulait trouver les combinaisons donnant la génération des corps individuels; nous avons vu que la chimie nous la montre ailleurs, tandis qu'elle ne nous offre pas d'exemples de ces séries. Mais il est facile de voir qu'elles correspondent aux phénomènes physiques. Les deux premières représentent : (n° 4) un refroidissement accéléré (à cause de la lacune entre *e* et *f*), suivi d'un réchauffement brusque (à cause de la lacune entre *t* et *a*) — et le n° 2 un réchauffement progressif avec refroidissement brusque et violent à la fin (lacune entre *f* et *t*).

Nous trouvons des exemples de successions pareilles dans les cataclysmes primitifs de la géologie; le n° 4 en représente les éruptions volcaniques qui vaporisaient les mers en bouleversant leurs fonds; le n° 2, au contraire, les périodes glaciaires succédant brusquement aux efflorescences tropicales qui par un progrès gradué semblaient faire de la terre un paradis. Ces séries ont l'une et l'autre le caractère d'oppositions violentes que nous avons trouvé dans les deux premières combinaisons créatrices. Au contraire la dernière (n° 6) se rapproche mieux de celles organiques; elle nous offre en effet une suite de réchauffements lents avec un seul refroidissement accéléré (la lacune *a, t*) dont nous trouvons un exemple remarquable dans la succession fécondante des saisons: nous ver-

rons en effet plus loin combien cette analogie se confirme.

En résumé les éléments peuvent donc affecter deux ordres de séries bien distinctes.

Les unes chimiques ou créatrices.

Les autres physiques ou transformatrices.

Et dans chaque ordre nous distinguons encore d'après la violence des oppositions, ce que nous pourrions appeler :

Une série génératrice à oppositions maxima (n^{os} 1 et 2 : $f, t - a, e$, et $f, t - e, a$).

Une série de combinaisons multiplicatrices, ou à oppositions moyennes (n^{os} 3 et 4 : $-f, e - a, t$, et $f, e - t, a$).

Une série progressive, sans oppositions (n^{os} 5 et 6 : $f, a, e, t - f, a, t, e$).

Le tableau suivant les fait mieux apparaître.

	GÉNÉRATRICES	MULTIPLICATRICES	PROGRESSIVES
SÉRIES { Chimiques ou créatrices.....	$f, t - a, e$	$f, e - a, t$	f, a, e, t
{ Physiques ou transformatrices	$f, t - c, a$	$f, e - t, a$	f, a, t, c

*
**

L'Évolution : (le Zodiaque)

Laissons, sans nous arrêter à la décrire, la création, au milieu de la masse cosmique (par un processus

analogue à celui des atomes, des corps simples et de leurs composés), de ces centres d'attractions qui constituent les nébuleuses, les soleils, les planètes, les satellites ; arrivons immédiatement à la description de notre vie terrestre, considérée dans ses rapports avec le système solaire dont elle dépend.

Nous allons retrouver dans la vie planétaire la division quaternaire subdivisée par la Trinité comme nous l'avons vue dans la création des corps, des éléments et des Puissances. C'est-à-dire que tous les détails de cette vie cosmique vont nous offrir encore la Trinité, le quaternaire, le septénaire, le duodénaire, et leur distribution va s'expliquer par les développements précédents.

L'année, cycle vital principal, qui marque le rythme de la vie planétaire, est partagée par le mouvement solaire en 4 saisons, en correspondance, comme nous le verrons, avec les Eléments.

Comme eux, chaque saison est triple, partagée en 3 mois, de sorte qu'il y en a 12 dans l'année ; ils correspondent aux 12 Puissances diurnes et nocturnes.

A leur tour, les mois sont partagés en 4 semaines, mais leur division est réglée par la Lune au lieu de l'être par le soleil ; nous parlerons tout à l'heure de la subdivision de la semaine, en correspondance avec les 7 génies planétaires.

Le jour (d'un passage à l'autre au méridien) est partagé par le mouvement solaire en 4 parties, qu'il sera facile encore de rapporter aux éléments ; chacune est de 6 heures, de sorte qu'il y a deux fois 12 heures, régies chacune par l'une des 7 Puissances.

Dans cette série de divisions analogues, celle du mois demande cependant une remarque toute particulière. Nous avons dit qu'il correspond à la révolution lunaire, dont les phases mesurent ses semaines, mais, au lieu que la semaine soit partagée en 3 parties, elle est forcément rattachée au mouvement solaire par le *jour* qui en devient l'unité, et l'on sait qu'il y a 7 de ces jours qui seront dominés chacun par l'une de nos 7 Puissances (1). Mais cette subdivision du mois n'est pas complètement exacte, car une révolution de la lune ne comprend que 27 jours et tiers (pour la révolution sidérale) ou 29 jours et demi (pour la révolution synodique), de sorte que la moyenne même est de 28 jours et demi. L'écart est très sensible dans le cours d'une année seulement. Aussi les anciens ont-ils adopté en même temps une autre division du mois, celle ternaire, qui comprend 10 jours solaires ; c'est la division par *décans* ; on voit qu'elle n'est pas exacte non plus, mais elle a sa raison d'être (2).

La division par semaines, ou quaternaire à subdivision septénaire, correspond à la révolution sidérale de la Lune de 27 jours et un tiers ;

La division ternaire, à subdivision dénaire, correspond à la révolution synodique, de 29 jours et demi.

L'une pêche par excès, l'autre pêche par défaut, mais cette irrégularité correspond encore à l'évolution vitale, en ce qu'elle distingue une période remarquable dans la série des années dont nous n'avons

(1) Les Puissances marquent donc bien partout les subdivisions des 4 Principes premiers.

(2) Elle avait été reprise dans le calendrier républicain.

pas eu à parler et que nous laisserons de côté ici, comme formant un sujet trop vaste. Cette période est celle qui ramène la concordance du point de départ des phases solaires et lunaires ; c'est le moindre des cycles d'années ; il est de 18 ans et 11 jours ; les chaldéens le nommaient *Saros*. Il engendre à son tour le cycle de 597 ans, qui fait disparaître presque entièrement la différence de 11 jours (1), et celui-ci en engendre d'autres à son tour.

Mais revenons à notre sujet principal.

De toutes les divisions signalées tout à l'heure, nous ne nous attacherons ici qu'à celle de l'année, pour y étudier la distribution des énergies, qui constitue le *zodiaque* (2).

La clarté d'exposition de ce sujet demande que l'on fasse précéder l'étude des divisions quaternaires de celle de leurs subdivisions qui servent à les caractériser. Et pour comprendre la distribution de ces subdivisions elles-mêmes, nous avons encore à étudier d'abord les caractères des séries de Puissances comme nous avons étudié précédemment les séries d'Éléments.

Les permutations possibles entre les 7 Puissances sont fort nombreuses (il y en a $1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 \times 7 = 5.040$), mais il est aisé d'en reconnaître immédiatement quelques-unes qui rappellent

(1) La disparition complète est à 597 ans et quart à peu près.

(2) Nom qui est dérivé de ζῳδιον (petit animal) parce que chaque division est symbolisée par un animal qui représente une certaine phase vitale.

les caractères reconnus parmi les séries d'éléments. On remarquera en effet un ordre hiérarchique, un ordre générateur et un ordre évolutif.

1° L'ordre hiérarchique est celui que fournit la description faite au début de cette étude de la naissance de ces Puissances par l'attraction mutuelle des Principes opposés. En passant du Principe le plus actif au plus inerte, cet ordre est le suivant :

$$1-2 - 1-3, 1-4, 2-1 - 2-3, 3-1 - 3-2.$$

$$\ominus - \text{♂}, \text{♁}, \text{♃} - \text{♀}, \text{♀} - \text{♁}.$$

Il passe de 1 à 3 par 2.

On peut le considérer aussi bien en sens inverse, ou ascendant (1).

2° L'ordre générateur est celui qui, par analogie avec celui des éléments, procède comme toute génération par le rapprochement temporaire des contraires ; qui par conséquent intercale dans le précédent l'extrême opposé de chaque Puissance ; en voici la série :

+	-
1-2 = \ominus et 3-2 = ♁ (2 avec 1 et 3)	
1-3 = ♂ et 2-3 = ♀ (3 avec 1 et 2)	
1-4 = ♁ et 2-4 = ♀ (4 avec 1 et 2)	
1-4 = ♃	

(1) On remarquera comment cet ordre correspond à l'ordre astronomique réel, en le partageant, comme ci-dessus, en deux groupes ; celui des planètes masculines étant regardé de la Lune, (qui représente ici la Terre), c'est-à-dire du point de vue féminin, comprend dans leur ordre d'éloignement nos planètes supérieures ; le 2° groupe comprend les planètes inférieures, féminines, mais vues du soleil, ou du point de vue masculin.

On voit que les masculins et les féminins alternent ; Saturne ennemi du féminin, reste isolé et ramène le Soleil pour commencer la série suivante.

3° Enfin l'ordre évolutif est une combinaison ou un intermédiaire entre les deux précédents, en ce qu'au lieu de l'alternance précédente, il donne la succession de tout l'ensemble des puissances masculines par tout l'ensemble des féminines ou inversement.

La succession du féminin au masculin indique un mouvement de descente ; elle exige donc, pour être homogène, que l'ordre hiérarchique dans chaque ensemble, soit descendant, ce qui donne l'*Ordre régressif*.

1-2 — 2-1, 1-4, 1-3 — 3-1, 2-3, 3-2.

☉, — ♄, ♃, ♂, — ♀, ♆, ☾.

Au contraire, pour la succession du masculin au féminin qui marque une ascension, l'ordre hiérarchique dans chaque ensemble sera ascendant ; l'*Ordre progressif* sera donc :

3-2 — 2-3, 3-1 — 1-3, 1-4, 2-1 — 1-2.

☾, — ♆, ♀, — ♂, ♃, ♄, — ☉.

Les anciens avaient rassemblé ces combinaisons en un magnifique pantacle, dit l'Etoile d'Or à 7 pointes, dont nous n'avons à signaler que les propriétés qui nous occupent (voir fig. 4).

L'ordre hiérarchique y est donné, savoir :

L'ascendant en suivant les pointes sur le cercle, d'abord à partir du soleil, à droite où sont les planètes masculines, ensuite à partir de la ☾ à gauche

où sont les féminines : mais en rejetant la C à la fin. Le descendant en opérant en sens inverse et substituant la lune au soleil ; ce qui revient à faire le tour du cercle à partir de la lune en allant vers le soleil.

L'ordre *progressif* se lit en suivant le cercle de ♃ à ♃ par le haut, le ☽ et la C étant rejetés aux extrémités et le ☽ en tête.

L'ordre *régressif* se lit en sens inverse à partir de la ☽ qui est en tête, le ☽ étant rejeté à la fin.

Enfin l'ordre *générateur* se voit par les diagonales au lieu d'être cherché sur la circonférence, en commençant par ☽ et suivant par la C.

Ce sont ces combinaisons qui, avec celles des éléments, servent à caractériser les diverses phases du zodiaque ; nous allons voir en effet les saisons marquées par l'ordre progressif et l'ordre générateur des éléments ; les mois, alternativement par les ordres progressif et régressif des Puissances ; les jours par leur ordre générateur (1).

Mais il faut nous rendre compte de la raison de cette distribution au lieu de l'indiquer à priori, et, comme il est nécessaire pour cela d'avoir présents à l'esprit les caractères que nous avons reconnus aux puissances par rapport aux éléments, on en donne ici un tableau synoptique auquel le lecteur voudra

(1) Les semaines dépendent du cours de la lune comparé à celui du ☽. Nous n'en parlerons pas, non plus que de la succession des années ; elles demanderaient une étude spéciale.

bien se reporter pour l'intelligence de ce qui va suivre (1).

	F	A	E	T
F		1-2 = \odot f ^a	1-3 = $\♂$ f ^e	1-4 = \mathbb{Z}' f ^t
A	2-1 = \mathfrak{H} a ^f		2-3 = \mathfrak{F} a ^e	3-1 = \mathfrak{F} a ^t
E	3-2 = \mathfrak{C} e ^f	(3-4) = (\mathfrak{M}) e ^a		(2-4) = (\mathbb{Z}'') e ^t
T	(4-1) = (\mathfrak{H}) t ^f	(4-2) = (\mathfrak{F}) t ^a	(4-3) = (\mathfrak{F}) t ^e	

La Puissance qui domine chaque année opère pendant son cours une suite de transformations qui représentent la série vitale : naissance, croissance, décroissance et mort, faisant ainsi apparaître sur terre puis disparaître certains êtres (2), soumettant ceux qui subsistent comme à une suite de vies partielles,

(1) Pour exprimer ces caractères on a adopté la notation abrégée déjà indiquée plus haut où le caractère secondaire est placé en exposant par rapport au caractère principal. Ainsi a^f, signifie le feu de l'air ; f^t, l'air du feu, et ainsi des autres. Les lettres capitales A, F, E et T indiquent les éléments dans leur ensemble. Les planètes nocturnes sont mises entre parenthèses.

(2) Il est à remarquer que c'est le règne végétal surtout qui est soumis à la vie annuelle, ou qui, tout au moins, y est le plus sensible, puisque l'année marque presque toujours sa période de reproduction.

rhythmes de leur vie totale, afin que les uns et les autres concourent par leur évolution terrestre au progrès de la spiritualisation universelle.

L'année présentera donc deux phases inverses : l'une d'énergie progressive, l'autre d'énergie régressive ; c'est assez indiquer quelle doit être la suite des mois. En la commençant, avec la tradition occidentale, au début de l'hiver, si bien symbolisé par notre Noël qui correspond à la fois à la mort de la période précédente et à la naissance de l'hiver, on doit trouver les six premiers mois gouvernés successivement par les Puissances prises dans l'ordre progressif, et les suivants par les Puissances prises dans l'ordre régressif. Tel est, en effet, leur distribution dans les mois de l'année, ou sur le zodiaque (voir la fig. 4°).

Il en résulte que chaque Puissance est répétée deux fois, mais en deux modes différents : l'un diurne ou majeur, l'autre nocturne ou mineur. Comment doit être faite cette distribution entre les deux modes ?

De façon évidemment à rendre la vie aussi féconde que possible, à en reproduire toutes les énergies créatrices et transformatrices.

On conçoit que ce résultat sera obtenu si les puissances sont distribuées selon l'élément auquel elles appartiennent principalement ou accessoirement, de façon à présenter à la fois l'ordre générateur, l'ordre multiplicateur et l'ordre progressif (ou physiologique) de ces éléments, car tous ces ordres sont nécessaires à la vie complète. Or nous allons voir que, par l'effet d'une harmonie superbe, l'observation de la première de ces séries fournit les deux autres.

Il est clair d'abord que nous devons voir débiter l'année, alors que tout est endormi sous les frimas de l'hiver, par la puissance la plus inerte, la plus froide, la plus concentrée, celle de (♄) nocturne (4-1), l'inertie qui aspire à la vie, caractéristique de la *Terre*.

D'après l'ordre générateur des éléments, nous devons lui faire succéder l'*Air*, et d'après l'ordre progressif des planètes, ♃, mais, ce dernier n'appartenant pas à l'élément *Air*, nous sommes obligés pour satisfaire à cette double condition de prolonger le règne de la puissance saturnienne en l'élevant toutefois au mode diurne, plus vivant ; en effet Saturne diurne appartient à l'Élément Air.

Alors seulement nous pourrons le faire suivre de (♃) qui, devant représenter l'*Eau* (d'après l'ordre générateur), sera nocturne. Le *Feu* se trouvera bien

HIVER			PRINTEMPS			ÉTÉ			AUTOMNE		
Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre
(♄)	♄	(♄)	♂	(♀)	♀	(♁)	♁	(♀)	♀	(♂)	♃
T	A	E	F	T	A	E	F	T	A	E	F

représenté ensuite par Jupiter, qui, par conséquent, sera diurne.

Puis la même série d'éléments recommencera, représentée par la suite progressive et régressive des planètes, comme le lecteur pourra s'en assurer facile-

ment à la lecture de l'ensemble, sans qu'il soit nécessaire d'insister sur les détails :

Examinons de plus près, en la comparant aux éléments, ce que doit produire cette série ; à cet effet, remplaçons chaque puissance par sa formule en fonction des éléments, d'après le tableau donné quelques pages plus haut.

En écrivant les saisons les unes sous les autres, nous obtenons le tableau suivant :

Hiver :	$t^f, a^f, e^t.$
Printemps :	$f^e, t^e, a^e.$
Été :	$e^f, f^a, t^a.$
Automne :	$a^t, e^a, f^t.$

En hiver la *Terre* domine (feu de la *Terre*, Terre de l'eau), animée seulement d'un feu latent, le feu de l'air.

Au printemps l'*Eau* domine plus clairement encore (eau du feu, eau de la terre, eau de l'air).

En été, c'est le *Feu* (feu d'eau, air de feu, à la fin la terre même est à l'état aériforme, ou de feu décadent).

Enfin l'automne est caractérisé par l'*Air* (terre de l'air, air de l'eau, puis feu dans son état le plus abaissé terre du feu).

L'ordre des saisons est donc celui t, e, f, a ; c'est l'ordre *progressif* des éléments successivement ascendant et descendant.

Si maintenant nous lisons nos Puissances, représentées encore par leurs formules élémentaires, simplement dans leur suite horizontale :

$t^f, a^f, e^f — f^e — t^e, a^e, e^t, f^a — t^a, a^t, e^a, f^t$, nous leur

voyons produire l'ordre *t, a, e, f* des éléments ; c'est l'ordre *générateur*.

Si enfin nous lisons le tableau ci-dessus par des lignes verticales, nous trouvons l'ordre *t, f, e, a*, qui est l'ordre *multiplicateur*.

Nous voyons donc tous les genres de séries élémentaires représentées :

Les mois qui, par les Puissances, marquent un progrès croissant d'énergie suivi d'une décroissance progressive, donnent, par les éléments qui correspondent à ces Puissances, et pour les saisons, l'ordre créateur (chimique) ; chaque saison a son produit : la naissance du grain hors de ses enveloppes ; le germe, la fleur et le fruit ; au positif comme au figuré.

Les mois se correspondent d'une saison à l'autre dans l'ordre multiplicateur, marquant ainsi une transition d'une phase à l'autre, de réchauffement ou de refroidissement, et leur succession est brusquée à la fin (de F à T), comme la Vie l'est par la Mort.

Les saisons se suivent comme les planètes par cet ordre progressif qui impose à tout individu un passage temporaire sur cette terre, la vieillesse après la jeunesse, la mort après la naissance. Après lui avoir demandé d'accomplir son rôle planétaire dans l'Universelle ascension vers l'Être, la puissance suprême le restitue au monde des Forces et de la spiritualité d'où il était un instant tiré en vue de sa réalisation, de sa *création propre*, selon la belle expression de Wronsky.

Tel est le zodiaque que nous ont transmis les sages de l'Antiquité.

A chacun des signes qui symbolisent ses douze

phases ils ont fixé un élément et une puissance planétaire ; nous venons de voir comment et pourquoi. C'est là l'origine des *domiciles* de planètes dans les différentes *maisons*, et des caractères élémentaires des *signes*. Il est inutile d'y insister, plus que sur la symétrie magnifique qui partage cette suite d'évolution Vitale soit en trigones, soit en quadrants dont les harmonies sont bien connues du lecteur.

Nous avons dit aussi que nous ne nous occuperions pas des mois et de ses divisions ; contentons-nous donc de signaler encore l'*ordre générateur* des jours de la semaine (correspondant, comme on le verra aisément, à l'ordre multiplicateur des éléments), et arrivons aux quelques considérations qui nous restent à présenter.

TROISIÈME PARTIE

ONTOLOGIE — ANDROLOGIE.

Jusqu'ici nous avons étudié séparément ou les Puissances qui gouvernernt le monde, nées de la polarisation originelle, ou l'action créatrice et transformatrice de ces Puissances dans l'Univers ; nous arrivons maintenant à l'examen des êtres qui le peuplent et en particulier de l'homme considéré surtout au point de vue eschatologique (de sa fin et de ses moyens).

Avant d'entrer dans ce sujet, il est utile de jeter

un coup d'œil d'ensemble sur la *Vie universelle*.

Elle constitue le moment intermédiaire du courant gigantesque qui relie pépétuellement les deux Pôles de l'Absolu ; la religion nous le dit : c'est par la vie que Dieu appelle à la plénitude de l'Etre les créatures qu'il a tirées du Néant (1).

Ce courant ne laisse point de place à l'*abstraction*, celle-ci n'est, comme l'antithèse dualistique, que dans l'esprit humain condamné à la division de l'espace et du temps. Nulle part dans l'Univers l'esprit n'est séparé de la matière, l'Etre du non-Etre ; c'est leur union même qui est la cause prochaine de l'Univers, sa raison d'être (2). Il n'y a que *des Etres* dans la création : toute Puissance est attachée à une réalité, et

(1) C'est avec intention que l'on affirme ici la création du Néant. La nier, c'est témoigner d'une vue bien courte incapable de s'étendre aux horizons de l'infini ; c'est un de ces préjugés mondains qui forment le fonds de la philosophie voltairienne. Elle confond l'*information*, ou harmonisation spirituelle du chaos, qui, supposant les *choses*, se passe dans le monde réel, avec la *Création*, dont le caractère est précisément le passage du Néant à l'Etre, la mise en mouvement d'un pôle de l'Absolu vers l'autre (et l'Absolu est déjà la première hypostase de l'Ineffable). Le Père, qui est Un, crée le multiple dans le Néant par le *sacrifice* du Fils envoyé par lui (*genitum non factum*) pour s'y disséminer : dès ce moment le chaos *existe* ; Le Fils, alors (*per quem omnia facta sunt*), informe ce multiple, et le Saint-Esprit le meut du Néant à l'Etre par la synthèse d'Amour ; il dirige en avant (*qui locutus est per prophetas*).

(2) Cette séparation de l'esprit et de la matière est la double illusion des deux écoles matérialiste et spiritualiste ; au lieu de rester dans la réalité de l'univers, elles se cantonnent chacune à l'un de ces pôles, dans l'Absolu, la première répétant sans cesse : « Pas de Force sans matière », tandis que l'autre lui oppose toujours avec autant de raison l'axiome : « Pas de Matière sans Force ! » Elles fractionnent Dieu !

réciiproquement. Seulement les proportions d'Être et de Néant, en variant dans les créatures, les différencient en une suite indéfinie qui est la trame de la Vie universelle. Les monades qui la parcourent en forment la chaîne.

Tout être individuel est une synthèse de monades inférieures dominées par une supérieure qui assure leur union. Il constitue une concentration de la Multiplicité en une Unité ; son but est d'identifier chacune des monades inférieures à la supérieure, et de faire ainsi monter de grade en grade jusqu'à l'Unité suprême la monade néantique, la créature tirée du Néant.

C'est par l'effet du désir que les monades inférieures se synthétisent, se syndiquent ; quand elles y ont réussi, l'esprit d'Unité (le Saint-Esprit) qui les a rassemblées en bas, appelle d'en haut la monade immédiatement supérieure à elles qui les unifie, en un être nouveau (1).

(1) Ainsi s'explique et se complète le Darwinisme, incapable d'interpréter par la seule *force a tergo* le passage d'une espèce à l'autre : L'évolution d'en bas fournit le corps, par la fatalité des forces physico-chimiques ; le Saint-Esprit fournit l'âme, par le Désir, et appelle l'esprit individuel qui est la monade supérieure.

L'évolution darwinienne se fait dans l'espèce ; la création d'une espèce supérieure ne se fait que par un nouvel influx de l'Être dans le Néant ; telle la mère qui vient au-devant de chaque pas nouveau de son enfant. C'est ainsi que l'homme a pu sortir du singe (en en différant complètement) ; la Nation, de la Tribu ; l'Ange, de l'Homme, etc. Les espèces sont fixes et les individualités mobiles.

(A suivre.)

F.-CH. BARLET.



MÉTÉMPYSYCOSE

On sait que la métempsychose est la croyance qu'après sa mort l'homme va continuer à vivre dans le corps d'un animal et comme animal. En certaines contrées de l'Orient, cette croyance est, dit-on, si enracinée que les naturels ne se croient pas le droit de tuer les animaux féroces par crainte de faire du mal à leurs parents défunts qui peuvent être devenus ces animaux.

Nous autres Européens, nous trouvons que cette croyance est le comble de l'absurdité; cependant, absurde ou non, elle existe et a des conditions déterminantes; c'est un fait digne de considération et de réflexion au même titre que n'importe quel autre fait à propos duquel l'intellect humain daigne se livrer à des cogitations.

Avoir six pieds et des ailes, n'est-ce pas posséder des facultés physiques supérieures à celles de l'homme?

Nombre d'insectes sont dans ce cas.

Pour la rapidité de la course, l'homme ne peut lutter ni contre le cheval ni contre le chien; pour la

force physique ni contre le bœuf ni contre l'éléphant. En parcourant la série animale, on pourrait ainsi établir toutes sortes d'infériorités physiques de l'homme à l'égard des animaux.

Pourtant l'homme se croit et se sent supérieur en quelque chose à tous les animaux. Ce qui le rend leur supérieur, c'est son intelligence, sa compréhension plus développée que la leur ; cette compréhension le rend apte à modifier son milieu pour l'approprier à ses besoins, ce que les animaux savent à peine faire dans d'étroites limites.

Seulement, l'homme ne sait pas pourquoi il possède cette supériorité, et, s'il examine sans parti pris, il est incapable de trouver en sa forme, en son corps, une raison déterminante du plus grand développement de l'intelligence en lui. Les physiologistes ont bien constaté que proportionnellement à son corps le cerveau de l'homme est le plus considérable de tous les cerveaux du règne animal et ils ont considéré ce fait comme déterminatif de la supériorité intellectuelle de l'humanité.

Ils peuvent avoir raison. Seulement ils n'ont pas fait attention à une conséquence logique de cette opinion, c'est que si une espèce animale, cheval, chien, bœuf, âne, éléphant, tigre, lion, renard, loup, etc., arrivait à posséder un cerveau proportionnellement aussi développé que celui de l'homme, cette espèce animale deviendrait l'égale de l'humanité en intelligence et si ce cerveau venait à primer celui de l'homme en développement, l'espèce animale deviendrait supérieure à l'humanité.

La supériorité de l'homme serait donc une simple question de développement d'organe. Pas d'effet sans cause ; quelle que soit la cause de ce fait, on peut affirmer qu'elle est contenue dans l'ensemble des conditions de la vie terrestre. Nous devons donc admettre que la Terre est la planète sur laquelle l'organisme humain acquiert la priorité sur tous les autres organismes animaux.

Avec l'intelligence qu'il possède, l'homme a compris qu'il y avait d'autres mondes que le sien. Il ne sait rien sur ces mondes ou à peu près, mais il comprend qu'ils doivent exister et, par suite de la bonne opinion qu'il a de lui-même, il suppose que, dans ces autres mondes, l'être supérieur aux animaux est de même espèce que lui, est un homme aussi.

C'est là une supposition purement gratuite, car l'homme est incapable de trouver une seule raison légitimant la subordination dans laquelle se trouvent à son égard les autres espèces peuplant la terre conjointement avec lui.

Le plus grand développement du cerveau humain déterminant la supériorité de l'homme est un fait terrestre ; mais ce fait existe-t-il aussi dans les autres planètes ?

Si la vie sur les autres planètes n'était pas ordonnée autrement que sur la Terre, il n'y aurait aucun motif pour que ces planètes se trouvassent dans des conditions différentes de celles de l'astre que nous habitons. Du fait de la différence de ces conditions, nous pouvons induire que la vie sur les autres planètes se manifeste autrement que sur la Terre, que les

êtres n'y sont pas arrangés dans le même ordre.

L'homme a le sentiment de la justice ; s'il examine la vie des animaux à la lumière de ce sentiment, il est forcé de penser que la nature est profondément injuste à leur égard.

Si nous admettons la doctrine de *Karma* proclamant que les conditions de chaque existence humaine sont déterminées par les existences antérieures, comme cette doctrine est un aspect de la *loi de causalité*, celui par lequel on l'applique à la destinée humaine, il n'est pas nécessaire d'être un bien rigide logicien pour conclure que le sort des animaux est déterminé de la même façon, qu'ils subissent dans l'existence présente les conditions de leur conduite dans des existences antérieures, qu'ils *expient*, comme disent les religions.

Nous pouvons en effet remarquer que le sort des individualités animales n'est pas moins diversifié que celui des humains ; les uns sont heureux, ont de la chance, du bonheur, les autres n'ont en partage que la misère et les coups.

Ce serait une criante injustice s'ils n'étaient pas responsables de cette destinée, si elle leur était infligée par les caprices d'un créateur quelconque.

D'un autre côté, pour peu que nous sachions nous dégager de l'illusion homocentrique, il nous est facile de constater que la Nature ne prend pas plus de soin de l'homme que des autres animaux ; qu'elle n'a aucune préférence pour lui ; qu'à ses yeux l'espèce humaine n'a pas plus d'importance que les espèces animales.

Que pouvons-nous induire de ces considérations ?

D'abord que tous les êtres vivants sont égaux devant la Nature ; ensuite que la Terre, ensemble de conditions vitales, contient celles de ces conditions qui déterminent la supériorité humaine, et enfin que, logiquement, il doit y avoir d'autres planètes contenant les conditions déterminant la supériorité des autres espèces animales.

La Nature est assez vaste pour contenir de telles planètes dans son sein, et la Justice demande leur existence.

Il n'est donc pas absurde de supposer, aux yeux de celui qui a su se dégager de l'erreur homocentrique, que sur d'autres planètes l'être supérieur est une des espèces animales de notre terre ; que celle-ci est simplement le lieu du monde où l'homme a la priorité ; mais que cette priorité appartient ailleurs à ceux que le Bouddhisme appelle nos *frères inférieurs*.

Ils sont nos frères inférieurs ici, mais nos frères supérieurs là-bas. Là où ils sont nos supérieurs nous sommes leurs subordonnés par un tour de la roue du destin. Il y a du genre humain sur toutes les planètes de notre système solaire : sur chacune d'elles sa situation varie ; il en est sur lesquelles il est ravalé au rang de bête de somme, et on trouverait peut-être là l'explication de la vie presque totalement animale de la plus grande partie des masses humaines ; les hommes venant des planètes où ils étaient des bêtes de somme apportent sur terre l'accoutumance de leur condition passée et se résignent docilement au sort qui leur est imposé par les organisations sociales, acceptent la

soumission à leurs pareils comme une chose toute naturelle.

Il est d'autres planètes sur lesquelles les humains sont des bêtes fauves vivant dans les déserts et luttant courageusement contre l'espèce animale qui s'y trouve dominatrice ; il en est d'autres où ils sont du gibier traqué sans pitié par l'animal qui y tient l'empire.

En sortant de la terre l'homme doit aller naturellement aux planètes pour le genre de vie desquelles il a développé des affinités pendant son existence ; les gens dévoués, qui trouvent naturel de subordonner leur personnalité à celle d'autres individus qu'ils acceptent pour maîtres, sont naturellement tous disposés à jouer le rôle de chiens sur la planète où ce rôle est le sort dévolu à l'humanité.

Ceux qui sont doués d'une indépendance farouche et ne veulent accepter « ni dieu ni maître » sont bons à faire des fauves quelque part.

Inversement cette manière de voir nous donne la clef qu'aucune religion n'a trouvée du mystère de la vie animale. La terre est le lieu où descendent les animaux en sortant de la planète où ils étaient doués de la supériorité, de ce que nous pourrions appeler les prérogatives humaines, pour y exercer à l'état d'instinct les facultés consciemment acquises sur la planète où ils sont intelligents.

La philosophie européenne n'est pas encore arrivée à concevoir nettement un fait capital, celui-ci : l'intelligence est un mode d'activité consciente ayant pour but la formation des instincts ; l'intelligence n'est pas,

comme on le croit, d'une nature supérieure aux instincts ; elle est seulement la période de leur préparation ; les résultats de son activité sont d'abord synthétisés en habitude ; ensuite les habitudes se synthétisent en instincts, dans une existence postérieure.

Nous sommes tous d'accord que les animaux ne vivent guère qu'instinctivement : une fois qu'on est parvenu à la compréhension que l'intelligence a pour finalité de produire des instincts, on est forcé de concevoir que les animaux, instinctifs ici, sont intelligents ailleurs.

Là où ils sont intelligents, ils sont d'une espèce équivalente à notre humanité sur terre ; et comme ils nous sont subordonnés ici-bas, il est de stricte justice que nous leur soyons subordonnés ailleurs.

La doctrine exposée ici est sous-jacente aux religions et aux philosophies antiques de l'Orient ; elle seule explique rationnellement le désir suprême des Orientaux d'échapper à la *roue des renaissances*. Quelles raisons pourrait-on avoir de s'évader de cette roue si l'existence humaine était, comme certains penseurs l'ont imaginé, une manière d'être se déroulant en une spirale qui nous emmène des bas-fonds de la matérialité dans les splendeurs de la spiritualité ? Nous n'aurions alors qu'à suivre le mouvement qui nous entraîne pour parvenir à l'accomplissement de notre destinée. Aucun effort ne serait utile de notre part, la spire nous emmènerait de régions en régions toujours supérieures aux précédentes.

La conception populaire de la métempsycose par laquelle les Orientaux regardent les animaux comme

l'incarnation de leurs parents défunts est un produit naturel de l'illusion homocentrique par laquelle on attribue toute importance à l'actuelle condition humaine. En fait de mondes, les peuples ne connaissent que la terre et sont incapables de supposer que ces délicates fleurs de lumière qui se promènent la nuit par la voûte bleue, les planètes, soient des globes énormes de matière sur lesquels la vie peut se dérouler largement. Ayant appris sans le comprendre que les hommes devenaient des animaux, ils en ont conclu qu'ils devenaient les animaux terrestres, les seuls dont ils eussent connaissance.

La doctrine exposée ici éclaire encore d'un jour tout nouveau la prescription théosophique de vaincre en soi toute l'animalité, de la faire disparaître totalement de sa nature pour parvenir à l'affranchissement, pour se soustraire à l'obligation de renaître encore et encore, et de plus la rend seule intelligible pour des Européens qui sont bien plus disposés à s'assurer des siècles et des siècles de vie humaine qu'à s'immerger dans la non-existence du Nirvâna.

S'il n'y avait que des vies humaines à craindre, on ne verrait guère l'utilité d'arriver à s'affranchir des renaissances ; mais, ce qui est à craindre pour l'homme, ce sont les existences dans la condition animale qu'il doit mener sur les autres planètes, où il ne trouve aucune condition pour parvenir à son affranchissement, la Terre, lieu de sa suprématie, étant le seul séjour dans lequel il puisse travailler à sa délivrance, puisque, sur toutes les autres planètes, il est dépourvu d'intelligence consciente et ne fait pas autre

chose qu'exercer les instincts animaux dont sa vie consciente ici-bas a été la préparation.

Le *Kama Rupa*, le moi égoïste, le centre animal de l'homme, n'est pas un être mortel après chaque existence terrestre, contrairement à des affirmations théosophiques accommodées au goût du jour, à l'ignorance ambiante; il persiste à travers toutes les incarnations jusqu'à l'affranchissement définitif; au lieu de se disloquer et de se désintégrer dans la vague autant qu'imaginaire région du Kama Loka, des Limbes ou du Purgatoire, il continue bien à vivre, comme le disent les révélations des spirites, non pas d'une vie supérieure, non pas d'une vie progressante en intellectualité, en compréhension consciente, mais d'une vie instinctive, purement animale, de laquelle il peut jeter vers vous ses discours d'abstractions prudhommesques comme l'âne qui braie jette des sonorités aux oreilles d'alentour.

La grande malédiction de la condition humaine est l'obligation de vivre, après chaque existence terrestre, dans les conditions animales dont nous avons tous les jours l'exemple sous les yeux.

Deux voies sont ouvertes devant nous : créer des animaux pour les autres planètes en préparant des instincts avec l'intelligence dont nous sommes pourvus, — refuser d'accomplir cette création en remontant, comme l'araignée après son fil, à la source d'où descend notre intelligence.

Par la vie égoïste, nous condensons de l'intelligence en matière, nous matérialisons l'esprit, fonction indispensable à la nature ; en refusant la vie égoïste, nous

remontons à l'esprit, nous nous évadons des geôles dans lesquelles la Nature impose aux êtres ses basses corvées.

Mais il faut pourtant que ces basses corvées soient accomplies pour que le monde dure comme il est : d'où suit que l'affranchissement des renaissances est une forme transcendante de l'égoïsme, puisqu'un autre devra remplacer l'évadé.

Ne concluez pas encore définitivement ; il y a beaucoup de choses que nous pouvons apprendre et qui résoudront les contradictions au milieu desquelles notre intelligence se débat avec le douloureux sentiment de son impuissance, sentiment inconnu de ceux qui suivent la vie le nez dans l'ornière tracée par les pas des générations qui nous ont devancés sur la voie douloureuse.

GUYMIOT.





PARTIE LITTÉRAIRE

A S T R A

Qui donc le pousse à matérialiser sa passion dans une étreinte momentanée et à chercher dans le temps et dans l'espace à assouvir sa soif d'infini ?

Insensiblement, mon amour avait dépouillé sa pure spiritualité. Les tendres paroles ne me suffisaient plus, je rêvais au delà du sourire, et, quand je serrais Astra sur mon cœur, il me prenait des envies folles de m'anéantir en sa beauté, de ne plus former qu'un être avec elle.

D'abord elle avait paru ne pas comprendre, mais, lorsqu'il lui fut impossible de douter, une mélancolie obscurcit son front charmant. Quelquefois ses yeux se tournaient vers moi comme involontairement, et il me semblait qu'elle me suppliait de ne point parler, de ne pas lui demander encore.

Alors, dominant mes désirs, j'essayais de lui sourire comme naguère ; mais, j'avais beau faire, ce n'était plus le même sourire, et Astra, qui devinait ma contrainte

et ma souffrance, murmurait tout bas en effleurant mon front d'un chaste baiser :

— Pauvre aimé !

Et cette parole et cette caresse étaient tout à la fois délicieuses et cruelles.

J'étais devenu très triste. Cela s'était fait lentement, par transitions. Nous ne courions plus rieurs à travers la campagne, mais, assis sous le couvert des bois, nous passions de longues heures à nous regarder, à suivre dans les cieux le vol des hirondelles ou à écouter autour de nous les mille bruits de la vie. Nous nous taisions : à quoi bon les mots, quand les yeux parlent ? Et que nous fussions-nous dit sinon précisément ce qu'il fallait nous taire ?

Ce fut un soir, nous venions de rentrer d'une de nos promenades, nous avions été plus silencieux et plus mornes que jamais. Astra se disposait à me quitter, lorsque, nos regards s'étant croisés, elle vit sur mon visage se refléter la douleur que, depuis tant de jours, j'essayais vainement de refouler en mon cœur.

Nous restâmes longtemps les yeux dans les yeux, comme perdus en un rêve d'amour infini.

Tout à coup, des larmes inondèrent les prunelles de la jeune fille, et elle dit tout bas, dans un souffle :

— Oh ! si vous saviez tout ce que nous perdons ! Puis défaillante, abandonnée, elle s'abattit sur ma poitrine en murmurant :

— Je t'aime.....

Avec l'aube aurorale du jour, je m'étais émerveillé. Astra dormait encore, sa tête adorable, appuyée sur ma poitrine, laissait voir la carnation blanche de son

visage où un rayon de soleil mettait un reflet d'or.

Autour d'elle bouillonnaient ses cheveux d'ébène, entre lesquels apparaissait, comme des boutons de roses, la pointe des seins. La batiste moulaît, de sa demi-transparence, les formes exquises de la dormeuse, qui semblait la déesse de la nuit assoupie dans la blancheur des nuées.

Le sourire des rêves heureux voltigeait sur la pourpre de ses lèvres, et la fatigue des nuits d'amour mettait une langueur au bistre de ses paupières closes. Ses bras s'arrondissaient comme pour l'étreinte, tout en elle appelait le baiser : on eût dit le sommeil du Désir.

Comme un chat nonchalant qui s'étire après la sieste, elle ouvrit lentement l'écrin de ses grands yeux noirs. Alors, me voyant penché au-dessus d'elle, elle me fit un collier de ses bras, et, se soulevant jusqu'à mes lèvres, elle dit tout à coup, tragique en sa beauté ténébreuse :

— Nous avons perdu en une nuit de plaisir toute une éternité d'idéales amours.

Oh ! quelle impression mêlée de joie, de reconnaissance et de tristesse éveillèrent en moi ces paroles ! Désespérément, je serrai Astra sur mon cœur et la couvris de larmes et de baisers.

Alors la jeune fille prononça ces paroles, qui ne me frappèrent pas en cet instant, mais dont je devais me souvenir plus tard :

— Aime bien ton Astra, car *seul ton amour me fait vivre.*

Au lendemain de ce jour, qui fut le plus radieux de mon

existence, nous quittâmes Heidelberg pour toujours.

Longtemps nous voyageâmes. Les paysages défilaient riants ou sévères, riches ou désolés, que nous importait ? N'avions-nous pas dans le cœur assez de soleil pour dorer toutes les perspectives !

Nous ne vivions plus sur la terre des hommes, mais en quelque vague et idéale contrée qui ne conservait de la réalité que juste ce qu'il fallait pour en faire persister l'illusion.

Des mois s'écoulèrent.

De même qu'il est impossible à l'oiseau de planer longtemps dans l'azur, de même l'homme ne peut se maintenir dans les régions sublimes de la pensée ou de l'amour.

J'aimais toujours Astra, mais mon amour pour elle était devenu plus calme.

Lorsque je me souvenais de cette nuit d'insomnie, où j'avais eu l'impression d'objectiver mon idéal par la puissance de mon désir et de faire naître la réalité d'Astra de l'amour que m'avait inspiré son apparence, je ne pouvais m'empêcher de sourire, car je comprenais bien à cette heure, que la passion, quelque grande qu'elle soit, ne peut créer un être.

Du reste, si ces étranges souvenirs m'avaient poursuivi quelques temps; le témoignage continu et irrécusable de mes sens n'avait pas tardé à me prouver que j'avais été le jouet d'une hallucination et qu'Astra ne différait en rien des autres femmes.

(*A suivre.*)

IVAN, DIETSCHINE.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

La réouverture des conférences du Groupe au Quartier Général aura lieu le mercredi 20 mars, à la salle de réunion du Groupe, 12, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris.

ETUDE DU SPIRITISME

GROUPE N° 4

Séance du 2 février 1895

Bien que de courte durée, comme la précédente, cette séance n'en a pas moins été des plus intéressantes et des plus concluantes au point de vue de la co-existence avec la pauvre humanité terrestre d'Êtres et d'Intelligences qui, sans appartenir *peut-être*, comme le pensent les disciples d'Allan-Kardec, à la catégorie des âmes désincarnées, constituent des entités, des personnalités douées de volonté, d'action réfléchie et susceptibles de donner des preuves indubitables de leur présence effective.

Sans chercher, d'ailleurs, à ouvrir le débat et à engager une discussion qui, comme tant d'autres, pourrait demeurer stérile, nous nous bornerons à exposer succinctement les phénomènes dont ont été témoins les cinq membres ordinaires de notre petit groupe.

A peine étions-nous en séance obscure que le directeur du groupe est, par cliquetis aériens (signal ordinaire de la présence de notre Invisible guide L...), invité à prendre l'épée ainsi qu'il avait eu précédemment occasion de le faire.

Etions-nous appelés à lutter contre quelque mauvaise influence, et faudrait-il combattre ?

Non, pourtant, et la lutte, si lutte y eut, fut sans aucun doute circonscrite entre les mauvais esprits et notre

ami L... qui, comme d'ordinaire, en sortit bientôt vainqueur et nous dicta, lettre par lettre, ces mots :

« Six minutes de lumière. »

Une lampe est allumée, aucun phénomène tangible ne peut être constaté.

Nous laissons écouler le laps de temps prescrit, puis nous faisons de nouveau l'obscurité.

Lumière ! dicte aussitôt par de vigoureux signaux notre excellent guide et ami.

En pleine lumière, nous constatons alors la présence sur la table d'un pli cacheté.

Ce pli est bientôt descellé.

Il contient, sur trois fragments de papier vergé qui semble jauni par le temps, une communication conçue en langue française, il est vrai, mais tracée en *caractères grecs* qu'un seul assistant, plus familiarisé que les autres avec la langue hellénique, est à même de déchiffrer.

Il est bon de remarquer, car ce détail a son importance, que la présence de ce membre du groupe avait été instamment réclamée par l'Esprit L... dans une précédente séance, à laquelle ledit membre n'avait pu assister.

Outre quelques conseils de la plus haute moralité et diverses révélations sur l'au-delà, cette communication contient des aperçus d'un ordre tout intime. Elle doit donc demeurer secrète et nous n'avons pu en donner ici que la très brève et très incomplète analyse ci-dessus.

Tout ce qu'il nous est permis de dire c'est que notre ami L... nous engage à suspendre *provisoirement* nos séances pour méditer, avant tout nouvel entretien avec nos invisibles et compatissants intermédiaires, les avis qu'ils ont bien voulu nous donner jusqu'ici.

Nous obéissons, confiants dans la promesse qu'ils nous ont faite de soulever bientôt, si nous nous conformons à leur désir, le lourd voile du mystérieux seuil.

L. FRANÇOIS,

Officier de l'Instruction Publique.

P.-S. — Aucun cas de sommeil magnétique n'a été constaté. Des projections de lumière électrique ont été faites inopinément.

Lettre *apportée* en plein jour, en dehors de toute séance, et *en absence* de notre médium et de son mari. A bientôt les détails.

Amitiés, vœux et souhaits.

A. FRANÇOIS.

24 février.

*
**

La nouvelle branche établie à Guise (Aisne) est en pleine activité et donne les meilleures espérances.

*
**

Le suprême Conseil de l'ordre Martiniste vient de recevoir avis de l'ouverture d'une nouvelle Loge à Vienne (Autriche), dont les travaux paraissent devoir être très féconds en résultats.

*
**

Une nouvelle branche du Groupe est en formation à Guise (Aisne), sous le titre de « la Solidarité », groupe d'études ésotériques.

UNE APPARITION APRÈS LA MORT

Voici que plus d'une année a passé depuis que mon ami E. R. est sorti de cette vie terrestre, emporté qu'il fut par la phtisie, et sans doute est venue l'heure, que j'ai toujours retardée, de raconter, pour qu'elle s'ajoutât à tant d'autres faits d'apparitions après la mort, l'histoire qui lui advint un soir, à Paris, peu de temps avant qu'il ressentit les premières atteintes du mal auquel il devait succomber.

Ces faits, d'autres par la suite les expliqueront. Dire ceux que l'on connaît, dont tous les personnages vous furent familiers, dont on connaît tous les détails, me semble un devoir. C'est pourquoi j'écris cette page d'ab-

solue vérité, et si je voile les noms sous de simples initiales, comme la discrétion me l'impose, vous n'aurez pas à inférer de là que je me sois hasardé à aucune fantaisie, mais que bien au contraire je vous apporte un témoignage véridique et sincère.

Ces lettres E. R. sont bien en effet celles par quoi commencent le prénom et le nom de l'ami que je regrette, et qui, mort à vingt-huit ans, alors que la renommée et la fortune commençaient à lui sourire, aura cependant laissé quelques belles œuvres. Il était sculpteur et à la dernière Exposition universelle, au Champ-de-Mars, une de ses statues, fort remarquée, lui avait valu une récompense.

Etranger, il avait un atelier à Paris, mais il passait la majeure partie de l'année à la campagne, et c'est là, dans l'enivrement d'une nature souriante, que se noua ce que j'appellerais volontiers le drame, car c'en fut un, comme souvent en crée la vie.

Un jeune couple parisien en effet étant venu se fixer pour la belle saison dans une partie de la maison où il était installé, des relations ne tardèrent pas à se nouer entre ce couple et lui, puis l'amitié vint, et à la suite de l'amitié, ce qu'il y a de plus cruel au monde, l'amour dans des conditions où il ne peut être qu'une longue série de tortures ; car pour succomber à cet amour, ni mon ami E. R. ni la jeune femme ne s'y résignèrent. Ils souffrirent chacun vaillamment leur martyre jusqu'à ce qu'il leur fût possible d'y mettre fin, au moins dans ce qu'il avait de plus aigu : la continuelle présence, par une séparation assez logique et bien préparée pour ne rien laisser à penser.

Mais on se retrouverait à Paris sans doute. Mon ami E. R., pour n'en point courir le danger, changea d'atelier, cacha sa nouvelle adresse, fit même un voyage de quelques mois dans son pays, et dix-huit mois durant s'arrangea en sorte d'éviter la moindre et la plus fugitive rencontre. Il sut même éviter qu'on lui parlât de ses amis de la campagne et d'eux, de ce qu'ils étaient devenus, il ignorait tout.

Or un soir, dix heures sonnant à peine, il venait de se mettre au lit quand sa porte s'ouvrit silencieusement, et voilà que très pâle, vêtue de longs vêtements blancs,

Celle dont il fuyait même le souvenir entra dans la chambre, marcha jusqu'au lit où il la regardait avec épouvante, et sans un mot, le prit dans ses bras, lui donna un baiser, reposa quelque temps sa tête sur la poitrine du sculpteur, puis, comme s'arrachant violemment à ce repos, se sépara de lui, reprit le chemin de la porte et sortit en lui faisant un signe avec la main.

Le lendemain matin, on frappa chez lui. Que vit-il entrer ? L'ami pour qui il n'avait point voulu de trahison, et celui-ci, à plusieurs que je connais, déclara plus tard qu'il était venu là tout droit, bien que personne ne lui eût indiqué l'adresse de E. R., mais qu'il n'avait pas même pensé à l'étrangeté d'une course ainsi faite, lui annonça que la jeune femme était morte la veille au soir, à dix heures (l'heure même de l'apparition) et il le pria de l'accompagner jusqu'à la mairie pour faire avec lui la déclaration de décès.

Cette jeune femme était morte phthisique. Nul d'entre nous alors n'aurait songé que E. R. devait si tôt mourir de la même maladie, que rien ne permettait de prévoir en lui. Il n'y avait jamais eu de phthisiques dans sa famille.

Robert DE LA VILLEHERVÉ.

LE MARIAGE DE NOTRE DIRECTEUR

Nos lecteurs qui n'auraient pas reçu encore de lettres individuelles sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu :

M. et M^{me} ENCAUSSE ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils, M. Gérard ENCAUSSE, docteur en médecine de la Faculté de Paris, lauréat des hôpitaux, officier d'académie, avec M^{me} veuve THEURIET, née INARD D'ARGENCE ;

Qui a été célébré à Paris, le 23 février 1895.

16, rue Rodier, Paris.

M^{me} la comtesse de WALDNER de FREUNDSTEIN, M. et M^{me} INARD D'ARGENCE ont l'honneur de vous faire part du mariage de M^{me} veuve THEURIET, née INARD D'ARGENCE, leur petite-fille et fille, avec M. le docteur Gérard ENCAUSSE ;

Qui a été célébré à Paris, le 23 février 1895.

L'Arbresle (Rhône).

BIBLIOGRAPHIE

La Suggestion; son rôle dans l'éducation, par Félix THOMAS ; Paris, Alcan, 1895, in-18.

C'est un spectacle des plus curieux et des plus propres à convaincre le sage de l'incertitude des sciences que celui des transformations de la psychologie contemporaine. Papus faisait ressortir ce fait dans le dernier numéro de *l'Initiation*, et le petit livre dont il est ici question offre un nouvel argument en ce sens. Il est en effet basé sur la théorie des Idées-Forces, inaugurée par MM. Fouillée (1) et Ribot. « Tout état intellectuel, dit ce dernier, est accompagné de manifestations physiques déterminées. La pensée n'est pas, comme beaucoup l'admettent par tradition, un événement qui se passe dans un monde supra-sensible, éthéré, insaisissable. Nous répéterons avec Setchenoff : « Pas de pensée sans expression, c'est-à-dire *la pensée est une parole ou acte à l'état naissant, c'est-à-dire un commencement d'activité musculaire.* »

Disons pour parler clair que la pensée est le principe de l'acte; mais ce que nos savants ne veulent pas encore voir, c'est le médiateur qui relie l'acte à la pensée; le cerveau, nous diront-ils, agit par les nerfs moteurs, et, aidés du microscope, ils ont cherché dans ces nerfs com-

(1) *Evolutionnisme des Idées-Forces, Psychologie des Idées-Forces.*

ment pouvait bien s'y cacher ce qui les mettait en mouvement : ils cherchaient sans le savoir le corps astral ; souhaitons que M. de Rochas continue à le leur démontrer par des expériences de plus en plus irréfutables.

L'idée du livre de M. Thomas consiste à utiliser dans l'éducation tous les modes de l'auto-suggestion, et d'entraîner de plus l'enfant par des suggestions ambiantes : c'est une systématisation assez logique des résultats de l'hypnotisme.

Le mimétisme moral, le penchant à l'imitation sont soigneusement décrits ; on y reconnaît la puissance de l'émotion esthétique ; les auto-suggestions sont classées et qualifiées ; on énumère les moyens d'annuler celles qui sont invisibles, d'exalter celles qui sont profitables ; l'exemple donné journellement par le maître est considéré comme l'un des plus puissants facteurs d'éducation. Sur tous ces développements, fort justes et fort remarquables d'ailleurs, deux observations sont à faire.

La première, c'est qu'il n'aurait pas été peut-être fort difficile de répartir l'ensemble de ces remarques sur un plan plus vivant et plus conforme à la réalité : moyen d'éducation, ç'aurait été de les classer sous le triple point de vue de l'âge de l'élève, de son tempérament, et de la carrière vers laquelle il peut être dirigé, dès qu'il a atteint un certain degré d'instruction ; on trouvera les développements les plus intéressants à ce sujet, dans le prochain volume de F. Ch. Barlet : *l'Instruction intégrale*.

Enfin, ne terminons pas ce court résumé sans remarquer que l'ensemble des observations de M. P. F. Thomas constitue un excellent exemple d'entraînement magique, avec cette seule différence que le magicien opère sur lui-même, et l'éducateur sur d'autres. Tous les deux ont en vue un idéal à atteindre, un concept à réaliser (que ce soient les esprits de tel ou tel planète qu'il s'agisse d'évoquer, ou qu'il faille entraîner des enfants vers un type de vertus civiques). Tous deux s'entourent d'une atmosphère analogue au but qu'ils se proposent, tous deux enfin exercent sur le moi et sur le non-moi l'action d'une volonté entraînée systématiquement.

SÉDIR.

*
**

MARIE BURLIN. — *L'Arc-en-Ciel*, livre de la destinée humaine ; 1 vol. in-18, 6 fr., chez l'auteur, 17, rue Montyon, et à la librairie Chamuel.

Voici un nouveau traité de Chiromancie que nous recommandons franchement à nos lecteurs à cause de sa qualité maîtresse : l'originalité dérivée d'une sincère étude expérimentale. Lorsqu'on voit des ouvrages faits à coups de ciseaux et destinés à tromper grossièrement le public qui croit avoir de nouveaux travaux, il est consolant de trouver un résumé d'efforts loyaux et soutenus, et c'est le cas du volume de M^{me} Marie Burlin.

Laissant là les données peut-être routinières de la tradition et s'en référant uniquement à son expérience personnelle, M^{me} Burlin nous présente un volume des plus intéressants pour l'étude des révélations chiromantiques. Les données originales y abondent ; il reste maintenant à l'expérience de prononcer en dernier ressort ; mais ces données méritent d'être signalées au moins dans leur ensemble.

En premier lieu, il importe d'appeler spécialement l'attention de nos lecteurs sur la place capitale donnée dans ce traité aux influences astrales.

Ainsi l'influence de Jupiter n'est pas seulement étudiée dans les environs directs du doigt ou du mont de la planète, mais encore dans les lignes de la rascette ou dans les terminales de la ligne de vie qui sont *verticalement* placées sous cette influence. De même pour les autres planètes. Il y a là une preuve d'un esprit des plus originaux allié à une sérieuse connaissance des théories de l'influence astrale. Les rapports étroits de la chiromancie et de l'astrologie hermétique sont de plus rappelés par ce genre de déductions.

Enfin le goût de la généralisation conduit l'auteur à décrire et à analyser *une ligne de Vénus, une ligne d'Ambition, une ligne de Mariage, une ligne de Dépravation*, outre les lignes décrites par les traités classiques. De plus les idées de placer les *lignes d'enfants* en annexe de la ligne de vie peut, si elle est vérifiée par l'expérience,

suffire à faire du livre de M^{me} Marie Burlen un des premiers « classiques » de la chiromancie.

A côté de ces réelles qualités il nous faut signaler quelques défauts inhérents à toute œuvre de début.

Les figures très claires ont le tort de présenter chacune un type général de main, sans illustrer réellement le texte qui, de ce fait, peut être obscur pour le lecteur ordinaire.

Nous regretterons aussi l'absence de données privées concernant les âges stricts des divers événements générés par les « influences astrales ». Mais tout cela disparaîtra, nous en sommes persuadé, dans une prochaine édition, que nous conseillons à l'auteur (qui a fait ce livre à ses frais) d'établir meilleur marché et d'illustrer largement dans le texte.

En résumé, voilà un livre important qui pose une foule de problèmes à résoudre par l'expérience et qui nous sort des redites et des compilations qui encombrèrent inutilement les librairies. A ce titre il mérite une attention sérieuse de nos lecteurs et une étude suivie de la part des praticiens.

PAFUS.

* *

MARIUS DECRESPE. — *La Main et ses Mystères*, avec 25 fig. (o fr. 20).

Nos lecteurs connaissent déjà M. Marius Decrespe auquel l'occultisme doit de très originales études. Le petit ouvrage de 186 pages que cet auteur vient de consacrer à la chiromancie mérite d'être particulièrement signalé. On y trouve d'excellentes qualités à côté de quelques faiblesses, et nous tenons à parler des unes et des autres. Nous diviserons notre étude en trois sections correspondant aux principales divisions adoptées par l'auteur.

1° La partie historique (chap. 1).

2° La partie philosophique et imaginative (chap. 2, 4).

3° La partie technique (chap. 3, 5, 6, 7 et suiv.).

A. — La partie historique est un résumé de l'Unité de la Tradition sous la diversité de ses adaptations. L'auteur

aborde déjà la question du Tarot sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. C'est moins une histoire de la chiromancie qu'une revue de l'occultisme à travers les âges en même temps qu'une défense habilement exposée des « Arts divinatoires » incompris des corps savants. Les pages 16 et 17 méritent une mention toute spéciale par l'élévation des idées qui y sont exposées dans une très belle forme.

B. — Nous laisserons pour la fin la partie philosophique pour nous occuper de la partie technique qui fait le plus grand honneur à l'auteur.

Le chapitre III est consacré à la topographie de la main ; il débute par une affirmation contraire à la tradition et qui brise la division classique et que nous croyons juste. M. Decrespe dit : La main se divise en *deux parties*, la paume et les doigts. — Or il aurait pu lire au début de la « Chyromantie » de Romphyle (1665) ce qui suit : « La main est divisée communément en *trois parties*, dont la première est sa jointure avec le bras, et celle-ci est la plus courte et composée de moins de lignes. La seconde et la principale est la paume..... Enfin la troisième est composée des doigts seuls..... » Cette division triple est traditionnelle et en même temps justifiée par l'expérience ; elle méritait donc d'être conservée. A part cela, le chapitre est bien exposé à condition de mettre, pour l'avenir, l'auteur en garde contre sa manie de mêler à tout propos la chiromancie, de création toute récente, et la véritable chiromonomie. Cela nuit beaucoup à la clarté de l'ouvrage.

Le chapitre V est consacré à la chiromonomie. C'est un résumé d'Arpertigny émaillé d'innovations souvent heureuses, mais encore trop techniques pour un lecteur débutant en ces études. Que voulez-vous en effet que l'acheteur du volume à 0,20 centimes comprenne à cette phrase (p. 76) : « La seule difficulté qui subsiste dans l'interprétation des signes, c'est que, parfois, les manifestations de l'idée-mère paraissent inversées, à cause surtout des alternativités (?) de polarisation qu'elle subit en traversant les différents mondes. » Cela est très bien pour un des lecteurs de *l'Initiation*, mais non pour les bonnes femmes qui vont apprendre à lire dans la main.

Le chapitre vi est consacré à la chiromancie proprement dite. Qu'il y aurait à discuter sur cette idée que « les lignes signifient le *Karma* et les formes accusent l'influence astrale ! » Mais passons sur les détails et sachons gré à l'auteur d'avoir écrit là un excellent chapitre, un des plus clairs, des plus originaux et des plus personnels de son livre. M. Decrespe, comme presque tous les auteurs modernes, n'a pas su distinguer la chiromancie physique, venant des bohémiens, de la chiromancie astrologique venant des temples, ce qui l'embarasse quelque peu dans les noms à donner aux lignes. Mais, encore une fois, ce chapitre est excellent. Nous saurons personnellement gré à l'auteur d'avoir rappelé, à propos de la Saturnienne, nos travaux, qu'a si innocemment plagiés M. Bosc, sans se souvenir de leur origine.

Les chapitres vii à xi sont consacrés à une étude minutieuse de chaque doigt avec ses phalanges, ses monts et ses lignes. C'est là une division toute personnelle à l'auteur et qui mérite les plus grands éloges. Nous ne nous arrêterons donc pas à ce sujet à une critique des détails et nous aborderons maintenant, après ces compliments bien mérités, la partie la plus ingrate de notre tâche : les critiques sévères que nous sommes obligés de faire à M. Decrespe, qui est un occultiste dévoué et instruit, à propos des erreurs capitales accumulées, dans ses chapitres ii et iv, erreurs telles qu'elles méritent, dans l'intérêt même de la doctrine, d'être sérieusement relevées.

C. — Réduit aux chapitres i, iii, v, vi, vii et suivants, ce petit livre serait excellent, en remaniant un peu l'ordre des chapitres, et remplirait avec succès le but auquel il était destiné. Orné des chapitres ii et iv sur le Tarot, il devient obscur, diffus et suffit à éloigner de l'étude de la chiromancie tous les lecteurs qui n'ont pas un goût exagéré pour les mathématiques. C'est que M. Decrespe a voulu faire rentrer le Tarot (et quel Tarot !) dans la main et a déployé à cet effet des efforts prodigieux d'imagination. Il y a là tout d'abord une faute capitale de doctrine.

La main est une manifestation des *forces astrales* dans l'être humain. C'est dans le visage qu'on voit les forces psychiques et dans la marche qu'on voit les simples instincts.

La main est le résumé *des signatures astrales*, et c'est tout. Le Tarot est la mise en mouvement du triple jeu des forces et les efforts de M. Decrespe pour faire rentrer le Tarot (universel) dans la main (particularisée) rappellent le travail d'un homme qui voudrait faire entrer la Terre dans la butte Montmartre. Voilà pour la doctrine, voyons maintenant les détails.

M. Decrespe dit (p. 50) : « le Tarot se compose de 22 lames ou cartes qui révèlent chacune un Arcane, un Secret, un Dogme, un Principe. »

C'est absolument faux.

Le Tarot se compose de 78 LAMES et non de 22 ; et dire que le Tarot se compose de 22 lames, c'est dire que l'homme se compose seulement d'une tête, c'est oublier le corps. Les auteurs qui *oublient* les 56 lames mineures du Tarot démontrent, par ce fait seul, leur peu de connaissance de ce merveilleux instrument, et ils ont toutes les chances pour remplacer la tradition par une belle hypothèse. Ce que n'a pas manqué de faire M. Decrespe. Nous ne pouvons le suivre dans ses développements, faute de place, mais nous lui signalons le danger qu'il n'a pu éviter : c'est de faire de l'analogie en se basant sur *une seule concordance*. C'est là l'erreur de presque tous les débutants, et M. Decrespe est déjà plus qu'un débutant. L'analogie *marche sur trois pieds* et non sur un, et on ne peut établir une analogie sérieuse que quand *trois concordances* concordent vers le même point. Sans cela, on remplace de véritables séries d'idées par de l'imagination et on donne raison aux ennemis de cette merveilleuse méthode qu'est l'analogie.

Si M. Decrespe n'avait pas été un des plus brillants élèves de l'occultisme, nous aurions traité son livre comme nous traitons ceux des compilateurs et des plagiaires. Mais, au contraire, il s'agit là d'un effort sérieux, d'un essai qui aurait demandé un autre cadre, vu sa valeur réelle, et, les critiques mises à part, nous féliciterons sincèrement l'auteur des chapitres véritablement remarquables qui dominent dans son livre.

PAPUS.

*
*
*

Parmi les ouvrages reçus à l'*Initiation* et dont nous donnerons sous peu un compte rendu spécial, signalons tout spécialement le *Psychisme expérimental* de M. ALFRED ERNY, paru à la librairie Flammarion (1 vol. in-18, 3 fr. 50).

LE PRIX DE L'INITIATION

Ce prix est décerné par le lecteur, à la presque unanimité des suffrages exprimés, à M. GUYMOT pour ses trois magistrales études parues dans l'*Initiation*.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^e, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

L'Initiation du 15 mars 1895

STANISLAS DE GUAITA

Au Seuil du Mystère

3^e ÉDITION

Remaniée et considérablement transformée

Un beau vol. in-8° sur papier de luxe

CHAMUEL

79, Faub. Poissonnière

PARIS

CARRÉ

3, Rue Racine, 3

PARIS

ÉDITEURS

VIENT DE PARAITRE

L'Almanach du Magiste

1^{re} ANNÉE

MARS 1894 — MARS 1895



CONTENANT :

L'AGENDA MAGIQUE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Les Jugements Astrologiques des sept planètes.

La liste des Herbes, des Pierres et des Correspondances magiques.

Le Jugement des Songes d'après le cours de la Lune.

UN RÉSUMÉ DE MAGIE CÉRÉMONIELLE

L'HYPNOTISME PRATIQUE EN QUATRE LEÇONS.

Le Miroir magique. — Les expériences d'Eliphas Levi.

Les 22 axiomes magiques.

LE RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE DE L'OCCULTISME SUR L'AMALGÈME
ET SON ÉVOLUTION.

Des extraits et des citations des principaux occultistes.

L'Histoire du Mouvement spiritualiste dans ces dernières années
et la liste des Fraternités Initiatiques.

Orné de gravures et des portraits de

L.-C. de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Wronski, Eliphas Levi

Louis Lucas, Eugène Nus, Fauvety, Camille Flammarion.

PUBLIÉ

par un Groupe d'Occultistes sous la direction de

PAPUS

Président du Groupe indépendant d'Etudes Esotériques.

Prix : 2 francs

PARIS

CHAMUEL, EDITEUR

79, Rue du Faubourg-Poissonnière

1894

(Tous droits expressément réservés).

VIENT DE PARAÎTRE

PAPUS

MARTINES DE PASQUALLY

Sa vie, ses pratiques magiques

son œuvre, ses disciples

D'APRÈS DES DOCUMENTS ENTIÈREMENT INÉDITS

Un volume in-18 : 4 fr.

CHAMUEL, ÉDITEUR

79, FAUBOURG POISSONNIÈRE, 79

PARIS

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- | | |
|---------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| E.-CH. BARLET | { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA . . . | { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan. |
| PAPUS | { Traité méthodique de Science Occulte.
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages. |
| A. JHOUNEY | Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|--------------------------|---------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE . | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET | La Langue hébraïque restituée. |
| ALBERT POISSON | Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | |
|-------------------------|--------------------------------|
| JULES LERMINA | { La Magicienne.
A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { Zanoni.
La Maison Hantée. |

MYSTIQUE

- | | |
|--------------------|-----------------------------------------------------|
| P. SÉDIR | { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments. |
|--------------------|-----------------------------------------------------|

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la librairie CHAMOEL, 79, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE





